PERRIN
Ministre
Sculp.

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA
SCAFFALE 15 VI
PLUTEO
N.° CATENA 2
O. S. 15. VI. 2.

Jugement du journaliste Geoffroy sur Voltaire, considéré comme comentateur de Corneille.

Sa vanité lui faisoit illusion ; son bel-esprit ne pouvoit s'élever au niveau du génie de Corneille ; il ne sentoit pas assez ce genre de beautés mâles et sévères ; cette simplicité, cette franchise, ce naturel, supérieurs à tous les prestiges ; cette vigueur, cette surabondance de sève, cette vie, cette chaleur, cette fière indépendance, ce torrent d'idées fortes et sublimes qui renverse tout, et entraîne tous les esprits : ce sont-là des qualités diamétralement opposées au goût, au ton, à la manière de Voltaire, où l'on sent l'apprêt, l'affectation, l'envie de briller, de petites combinaisons, une grandeur mesquine qui n'a que le faux éclat de l'oripeau. Voltaire s'étoit forgé des principes ou plutôt des préjugés d'après sa manière : son système de tragédie étoit proportionné à ses forces et à ses moyens d'exécution ; c'est d'après cette mesure prise sur sa petite taille qu'il jugeoit des dimensions colossales du géant Corneille, et il croyoit avoir raison.

Si Voltaire, pour le plaisir de critiquer, a fait des retranchemens de mauvaise foi, comme on le voit ci-contre, il a rétabli dans cette édition blâmé dans son comentaire des tours incorrects, des mots impropres ou peu nobles, que Corneille avait corrigés dans un grand nombre de réimpressions successives, avant qu'ils eussent été remarqués par la critique. C'est ainsi que Voltaire observe, d'après l'Académie, que dans le 6e de la scène où Chimène se méprend sur l'issue du combat de Rodrigue & de Don Sanche, est trop longue pour être vraisemblable, et il feint d'ignorer que dans cette scène qu'il donne en trente-quatre vers, Corneille en avait supprimé seize. — C'est encore ainsi que le comentateur bénévole reproche à son auteur le personnage parasite d'Argante dans la comédie du Menteur, comme s'il étoit question de cet Argante dans les éditions que Corneille a revues depuis la 1re qui parût en 1644. On ne peut voir qu'une insigne perfidie dans cette manière de comenter.

— Il est évident que l'intention de Voltaire dans
son commentaire sur Corneille était bien réellement
d'obscurcir la gloire de ce grand homme. Ce n'est
pas qu'on n'y trouve souvent de magnifiques
éloges; le commentateur était trop adroit pour
y manquer; mais il n'en est guères qui ne soient
accompagnés ou de restrictions, ou, à quelques
pages de distance, d'expressions injurieuses,
dérisoires, mêmes, & qui portent manifestement
l'empreinte de la satire.

On sait que Corneille avait dédié Cinna, la meil-
=leure de ses Tragédies, à Mr. de Montauron; &
Voltaire, pour attirer à la fois & Montauron &
Corneille, a supprimé dans l'épître dédicatoire, environ
trente lignes qui prouvent que non seulement
l'hommage de Corneille n'était point une bassesse,
comme Voltaire s'efforce de le faire entendre dans
la note très injurieuse, I page 341. de ce volume I
mais que Corneille n'a jamais mieux soutenu
que dans cette dédicace la dignité de son carac-
=tère. En effet Montauron méritait beaucoup
plus l'honneur que lui faisait ce grand poëte,
que Mad. de Pompadour, par exemple, ne
méritait l'hommage que lui rendit Voltaire
dans la dédicace de Zaïre, & qu'une foule
d'hommes obscurs, (+) ou faits pour être, à qui
le même Voltaire prodigua des adulations
capables de profaner son souvenir, si l'on
était injuste à son égard, comme il le fut
envers Corneille, qui, malgré la malveillance
de son Commentateur, sera toujours l'honneur
de la France.

(+) Voyez entr'autres trois lettres à un Mr. Cramer, à l'occasion d'une fête donnée à Brunoi. — Tome 12. des oeuvres de Voltaire.

Laharpe, disciple de Voltaire, non pas
seulement adopté toute la sévérité de son
maître à l'égard de Corneille, mais il a
même osé renchérir sur elle, & dans son
cours de littérature il a soutenu que le com=
=mentaire de Voltaire ne contient qu'une
justice impartiale rendue à Corneille;
cet excès d'irrévérence envers le premier
des auteurs tragiques, lui a valu cette
épigrame du Poëte Le Brun:

Le petit homme à son petit compas,
Veut sans pudeur asservir le génie;
Au bas du Pinde il trote à petits pas
Et croit franchir les sommets d'Uranie.
Au grand Corneille il a fait avanie;
Mais, à dire vrai, on riait au plus fort
De voir ce nain mesurer un Atlas,
Et redoublant ses efforts de pygmée,
Burlesquement vouloir ses petits bras,
Pour étouffer si haute renommée.

Le grand Corneille, en dépit de Voltaire &
de son école, sera toujours, comme dit La Bruye=
=re dans son discours de réception à l'académie
Française, "un homme loué, applaudi, admiré,
dont les vers volent en tous lieux & passent
en proverbe, qui prime, qui règne sur la
scène, qui s'est emparé de tout le théatre".

REGISTRATO

THEATRE

DE

P. CORNEILLE.

TOME PREMIER.

Le Sophocle français, notre premier grand homme,
Eleve à sa hauteur Pompée, Auguste & Rome.

Combien de fois, ô grand homme, ô Corneille!
Puissant génie, étonnant créateur,
De ton vol d'aigle observant la hauteur,
J'ai vu l'envie interrompre ma veille!...
De quels rayons le ciel t'illumina,
Quand du faux goût rompant les lourdes chaînes,
Et t'élevant de Clitandre à Cinna,
Paris devint la rivale d'Athenes!

PERRIN

Ministre.

Il sut tout se plier, sans se plier à rien . . .

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.

Nouvelle Édition, augmentée.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

M. DCC. LXXVI.

A MESSIEURS

DE L'ACADÉMIE

FRANÇAISE.

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous dédier cette édition des ouvrages d'un grand génie, à qui la France & notre compagnie doivent une partie de leur gloire. Les commentaires qui accompagnent cette édition ſeraient plus utiles ſi j'avais pu recevoir vos inſtructions de vive voix. Vous avez bien voulu m'éclairer quelquefois par lettres ſur les difficultés de la langue; vous m'auriez guidé non moins utilement ſur le goût. Cinquante ans d'expérience m'ont inſtruit, mais ont pu m'égarer; quelques-unes de vos ſéances m'en auraient plus enſeigné qu'un demi-ſiècle de mes réflexions.

Vous ſavez, meſſieurs, comment cette édition fut entrepriſe ; ce que j'ai cru devoir au ſang de CORNEILLE *était mon premier motif ; le ſecond eſt le deſir d'être utile aux jeunes gens qui s'exercent dans la carrière des belles-lettres, & aux étrangers qui apprennent notre langue. Ces deux motifs me donnent quelques droits à votre indulgence. Je vous ſupplie, meſſieurs, de me continuer vos bontés, & d'agréer mon profond reſpect.*

VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT
DU COMMENTATEUR,
Sur cette nouvelle édition.

DANS la première édition de ce commentaire, je crois avoir remarqué toutes les beautés de Corneille ; & même avec enthouſiaſme ; car quiconque ne ſent pas vivement, n'eſt pas digne de parler de ces morceaux, d'autant plus admirables que nous n'en avions aucun modèle ni dans notre nation, ni dans l'antiquité.

Dans le deſſein d'être utile aux jeunes gens, dont le goût peut n'être pas encore formé, je remarquai auſſi quelques défauts ; & j'eus ſoin de dire plus d'une fois, que le tems où vivait Corneille était l'excuſe de ces fautes.

Des gens qui dans le fond du cœur étaient choqués autant que moi de ces défauts ; & qui en parlent tous les jours avec le mépris & la dériſion qui ne leur conviennent pas, osèrent me reprocher d'avoir imprimé pour le progrès de l'art ; & d'avoir diſcuté avec quelque attention, la centième partie des critiques qu'ils débitent eux-mê-

mes ſi ſouvent dans les cafés, & dans les réduits qu'ils fréquentent.

Pour répondre à leurs reproches, j'examinerai plus ſévèrement toutes les piéces de Corneille, tant celles qui auront un ſuccès éternel, que celles qui n'ont eu qu'un ſuccès paſſager : j'oublierai ſon nom ; & je n'aurai devant les yeux que la vérité : j'ai eu cette hardieſſe néceſſaire ſur des objets plus importans ; je l'aurai ſur cette partie de la littérature.

Ceux qui crurent que je voulais exalter Corneille par des louanges ſe trompèrent ; ceux qui imaginèrent que je voulais le déprimer par des critiques ſe trompèrent bien davantage : je ne voulus qu'être juſte. J'avais aſſez long-tems réfléchi ſur l'art, je l'avais aſſez exercé, pour être en droit de dire mon avis. Je dus le dire, puiſque j'étais obligé de faire un commentaire.

Ce fut en partie ce commentaire même qui ſervit à l'établiſſement heureux de la deſcendante de ce grand homme ; mais il fallait auſſi ſervir le public. Ce n'eſt pas la perſonne de P. Corneille, mort il y a ſi long-tems, que je reſpectai ; c'était Cinna, c'était le vieil Horace, c'étaient Sévère & Pauline ; c'était le dernier acte de Rodogune,

Ce n'eſt pas lui que je voulus déprimer, quand je développai les raiſons de ſes inégalités : quand on préfère une maiſon, un jardin, un tableau, une ſtatue, une muſique ; le connaiſſeur ne ſonge ni à l'architecte, ni au jardinier, ni au peintre, ni au ſtatuaire, ni au muſicien ; il n'a que l'art en vue & non l'artiſte. Au contraire, les contemporains toujours jaloux, ne ſongent qu'à l'artiſte & oublient l'art : aucun de ceux qui écrivirent contre Corneille n'avait la moindre connaiſſance du théatre : l'abbé d'Aubignac même qui avait tant lu Ariſtote, & qui diſait tant d'injures à Corneille, n'avait pas la première idée de cette pratique du théatre qu'il croyait enſeigner.

Un orgueil très-mépriſable, un lâche intérêt plus mépriſable encore, ſont les ſources de toutes ces critiques dont nous ſommes inondés : un homme de génie entreprendra une piéce de théatre, ou un autre poëme pour acquérir quelque gloire, un F** la dénigrera pour gagner un écu. Un homme qui fait un honneur infini à la littérature, enrichit la France du beau poëme des ſaiſons, ſujet dont juſqu'ici notre langue n'avait pu exprimer les détails ; cet ouvrage joint au mérite extrême de la difficulté vain-

cue, les richeſſes de la poéſie & les beautés du ſentiment. Qu'arrive-t-il? un jeune pédant de collège, ignorant & étourdi, preſſé par l'orgueil & par la faim, écrit un gros libelle contre l'auteur & l'ouvrage : il prétend qu'il ne faut jamais faire des poëmes ſur les ſaiſons ; il critique tous les vers ſans alléguer jamais la moindre raiſon de ſa cenſure; & après avoir décidé en maître, ce pauvre écolier va lire aux comédiens ſa Médée.

Un homme de cette eſpèce nommé S*** natif de C**, fait un dictionnaire littéraire, & donne des louanges à quelques perſonnes pour avoir du pain : il rencontre un autre gueux qui lui dit, mon ami, tu fais des éloges, tu mourras de faim ; fais un dictionnaire de ſatyres ſi tu veux avoir de quoi vivre. Le malheureux travaille en conſéquence, & n'en eſt pas plus à ſon aiſe.

Telle était la canaille de la littérature du tems de Corneille ; telle elle eſt aujourd'hui, telle on la verra dans tous les tems ; il y aura toujours dans une armée des officiers & des goujats ; & dans une grande ville des magiſtrats & des filoux.

TABLE

Des piéces contenues dans ce Ier. volume.

AVERTISSEMENT de l'éditeur ſur cette nouvelle édition.

Dédicace de l'éditeur à meſſieurs de l'académie françaiſe.

Préface de l'éditeur ſur la tragédie de MÉDÉE. 3

Epître dédicatoire de l'auteur à Mr. P. T. N. G. 9

MÉDÉE, *tragédie.* 13

Examen de MÉDÉE. 85

Préface hiſtorique de l'éditeur ſur le CID. 93

*Dédicace à madame la ducheſſe d'*Aiguillon. 105

Extrait de l'hiſtoire d'Eſpagne de Mariana, *& les réflexions.* 107

Romance eſpagnole ſur le CID. . . . 113

Autre romance. 115

LE CID, *tragédie.* 117

Obſervations de Mr. de Scudéri *ſur le* Cid. 215

Lettre apologétique, ou réponſe de Mr. CORNEILLE *aux obſervations de Mr.* de Scudéri. 251

Preuves des paſſages allégués par Mr. de Scudéri, *adreſſées à l'académie françaiſe.* 257

Lettre de Mr. de Scudéri, *à l'académie françaiſe.* 261
Sentimens de l'académie françaiſe ſur la tragi-comédie du CID. 265
Excuſe à Ariſte. 332
Rondeau. 336
Avertiſſement de l'éditeur ſur la tragédie de CINNA. 339
Dédicace de l'auteur à Mr. de Montauron. 340
Extrait du livre de Sénèque *le philoſophe, dont le ſujet de* CINNA *eſt tiré.* . . 342
Lettre de Mr. de Balzac *à Mr.* Corneille. 345
CINNA, *ou* la Clémence d'Auguſte, *tragédie.* 349
Examen de CINNA. 448
Avertiſſement de l'éditeur ſur la tragédie de JULES CÉSAR *de* Shakeſpear. . 454
JULES CÉSAR, *tragédie de* Shakeſpear. 457
Réflexions ſur ladite piéce. 511
Réponſe de l'auteur des commentaires à un académicien. 515

Fin de la Table.

MEDÉE,

TRAGÉDIE.

1635.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

NOUS commençons ce recueil par la *Médée*, parce que dans ce poëme, on peut entrevoir déjà le germe des grandes beautés qui brillent dans les autres piéces. Nous rejettons à une autre place les ſix premières comédies, dans leſquelles il n'y a preſque rien qui faſſe appercevoir les grands talens de *Corneille*.

J'avoue qu'il ſerait aujourd'hui inconnu s'il n'avait fait d'autre tragédie que *Médée*. Il était alors confondu parmi les cinq auteurs que le cardinal de Richelieu faiſait travailler aux piéces dont il était l'inventeur. Ces cinq auteurs étaient, comme on ſait, *L'Etoile* fils du grand audiencier, dont nous avons les mémoires; *Boiſrobert*, abbé de Châtillon-ſur-Seine, aumônier du roi & conſeiller d'état; *Colletet*, qui n'eſt plus connu que par les ſatyres de *Boileau*, mais que le cardinal regardait alors avec eſtime; *Rotrou*, lieutenant civil au bailliage de Dreux, homme de génie; *Corneille* lui-même, aſſez ſubordonné aux autres, qui l'emportaient ſur lui par la fortune ou par la faveur.

Corneille ſe retira bientôt de cette ſociété, ſous le prétexte des arrangemens de ſa petite fortune qui exigeait ſa préſence à Rouen. *Rotrou* n'avait encor rien fait qui approchât même du médiocre. Il ne donna ſon *Venceslas* que quatorze ans après la *Médée*, en 1649, lorſque *Corneille* qui l'appellait ſon père fut devenu ſon maître, & que *Rotrou* ranimé par le génie de *Corneille*, devint digne de lui être comparé dans la première ſcène de *Venceslas*, & dans le quatrième acte. Encor même cette

piéce de *Rotrou* était-elle une imitation de l'auteur eſpagnol *Franceſco de Roxas.*

Mais en 1635, tems auquel on joua la *Médeé* de *Corneille*, on n'avait d'ouvrage un peu ſuportable à quelques égards, que la *Sophonisbe* de *Mairet*, donnée en 1633. Il eſt remarquable qu'en Italie & en France, la véritable tragédie dût ſa naiſſance à une *Sophonisbe.* Le prélat *Triſſino* auteur de la *Sophonisbe* Italienne, eut l'avantage d'écrire dans une langue déjà fixée & perfectionnée, & *Mairet*, au contraire, dans le tems où la langue françaiſe luttait contre la barbarie. On ne connaiſſait que des imitations languiſſantes des tragédies grecques & eſpagnoles, ou des inventions puériles, telles que l'*innocente infidélité* de *Rotrou*, l'*hôpital des fous* d'un nommé *Beys*, le *Cléomédon* de *Durier*, l'*Orante* de *Scudéri*, la *Pélérine amoureuſe.* Ce ſont-là les piéces qu'on joua dans cette même année 1635, un peu avant la *Médée* de *Corneille.*

Avec quelle lenteur tout ſe forme ! Nous avions déjà plus de mille piéces de théatre, & pas une ſeule qui pût être ſoufferte aujourd'hui par la populace des provinces les plus groſſières. Il en a été de même dans tous les arts, & dans tout ce qui concerne les agrémens de la ſociété, & les commodités de la vie. Que chaque nation parcoure ſon hiſtoire, & elle verra que depuis la chûte de l'empire Romain, elle a été preſque ſauvage pendant dix ou douze ſiècles.

La *Médée* de *Corneille* n'eut qu'un ſuccès médiocre, quoiqu'elle fût au-deſſus de tout ce qu'on avait donné juſqu'alors. Un ouvrage peut toucher avec les plus énormes défauts, quand il eſt animé par une paſſion vive, & par un grand intérêt, comme le *Cid.* Mais de longues déclamations ne réuſſiſſent en aucun pays, ni en aucun tems. La *Médée* de *Sénèque* qui avait ce défaut, n'eut point de ſuccès chez les Romains, celle de *Corneille* n'a pu reſter au théatre.

On ne repréſente d'autre *Médée* à Paris, que celle de *Longepierre*, tragédie à la vérité très-médiocre, & où le défaut des Grecs, qui était la vaine déclamation, eſt pouſſé à l'excès; mais lorſqu'une actrice impoſante fait valoir le rôle de *Médée*, cette piéce a quelque éclat aux repréſentations, quoique la lecture en ſoit peu ſupportable.

Ces tragédies uniquement tirées de la fable, & où tout eſt incroyable, ont aujourd'hui peu de réputation parmi nous, depuis que *Corneille* nous a accoutumés au vrai; & il faut avouer qu'un homme ſenſé qui vient d'entendre la délibération d'*Auguſte*, de *Cinna* & de *Maxime*, a bien de la peine à ſupporter *Médée* traverſant les airs dans un char traîné par des dragons. Un défaut plus grand encor dans la tragédie de *Médée*, c'eſt qu'on ne s'intéreſſe à aucun perſonnage. *Médée* eſt une méchante femme qui ſe venge d'un malhonnête homme. La manière dont *Corneille* a traité ce ſujet nous révolte aujourd'hui; celles d'*Euripide* & de *Sénèque* nous révolteraient encore davantage.

Une magicienne ne nous paraît pas un ſujet propre à la tragédie régulière, ni convenable à un peuple dont le goût eſt perfectionné. On demande pourquoi nous rejetterions des magiciens, & que non-ſeulement nous permettons que dans la tragédie on parle d'ombres & de fantômes, mais même qu'une ombre paraiſſe quelquefois ſur le théatre?

Il n'y a certainement pas plus de revenans que de magiciens dans le monde; & ſi le théatre eſt la repréſentation de la vérité, il faut bannir également les apparitions & la magie.

Voici, je crois, la raiſon pour laquelle nous ſouffririons l'apparition d'un mort, & non le vol d'un magicien dans les airs. Il eſt poſſible que la divinité faſſe paraître une ombre pour étonner les hommes par ces coups extraordinaires de ſa providence, & pour faire

rentrer les criminels en eux-mêmes : mais il n'eſt pas poſſible que des magiciens aient le pouvoir de violer les loix éternelles de cette même providence ; telles ſont aujourd'hui les idées reçues.

Un prodige opéré par le ciel même ne révoltera point ; mais un prodige opéré par un ſorcier, malgré le ciel, ne plaira jamais qu'à la populace.

Quodcumque oſtendis mihi ſic incredulus odi.

Chez les grecs, & même chez les Romains, qui admettaient des ſortilèges, *Médée* pouvait être un très-beau ſujet. Aujourd'hui nous le reléguons à l'opéra, qui eſt parmi nous l'empire des fables, & qui eſt à-peu-près parmi les théatres ce qu'eſt l'*Orlando furioſo* parmi les poëmes épiques.

Mais quand *Médée* ne ſerait pas ſorcière, le parricide qu'elle commet preſque de ſang froid ſur ſes deux enfans, pour ſe venger de ſon mari, & l'envie que *Jaſon* a de ſon côté de tuer ces mêmes enfans pour ſe venger de ſa femme, forment un amas de monſtres dégoûtans, qui n'eſt malheureuſement ſoutenu que par des amplifications de rhétorique, en vers ſouvent durs ou faibles, ou tenans de ce comique qu'on mêlait avec le tragique ſur tous les théatres de l'Europe au commencement du dix-ſeptième ſiècle. Cependant cette piéce eſt un chef-d'œuvre, en comparaiſon de preſque tous les ouvrages dramatiques qui la précédèrent. C'eſt ce que M. *de Fontenelle* appelle, *prendre l'eſſor, & monter juſqu'au tragique le plus ſublime.* Et en effet, il a raiſon, ſi on compare *Médée* aux ſix cents piéces de *Hardi*, qui furent faites chacune en deux ou trois jours ; aux tragédies de *Garnier* ; aux *Amours infortunés de Léandre & de Héro* par l'avocat *la Selve* ; à la *Fidelle tromperie* d'un autre avocat nommé *Gougenot* ; au *Pirandre* de *Boiſrobert* qui fut joué un an avant la *Médée*.

Nous avons déjà remarqué que toutes les autres parties de la littérature n'étaient pas mieux cultivées,

Corneille avait trente ans quand il donna ſa *Médée*; c'eſt l'âge de la force de l'eſprit; mais il était encor ſubjugué par ſon ſiècle. Ce n'eſt point ſa première tragédie; il avait fait jouer *Clitandre* trois ans auparavant. Ce *Clitandre* eſt entiérement dans le goût eſpagnol, & dans le goût anglais; les perſonnages combattent ſur le théatre, on y tue, on y aſſaſſine, on voit des héroïnes tirer l'épée; des archers courent après les meurtriers, des femmes ſe déguiſent en hommes, une *Doriſe* crêve un œil à un de ſes amans avec une aiguille à tête. Il y a de quoi faire un roman de dix tomes, & cependant il n'y a rien de ſi froid & de plus ennuieux. La bienſéance, la vraiſemblance négligées, toutes les règles violées, ne ſont qu'un très-léger défaut en comparaiſon de l'ennui. Les tragédies de *Shakeſpear* étaient plus monſtrueuſes encore que *Clitandre*, mais elles n'ennuyaient pas. Il fallut enfin revenir aux anciens pour faire quelque choſe de ſupportable, & *Médée* eſt la première piéce dans laquelle on trouve quelque goût de l'antiquité. Cette imitation eſt ſans doute très-inférieure à ces beautés vraies que *Corneille* tira depuis de ſon ſeul génie.

Reſſerrer un événement illuſtre & intéreſſant dans l'eſpace de deux ou trois heures, ne faire paraître les perſonnages que quand ils doivent venir, ne laiſſer jamais le théatre vuide, former une intrigue auſſi vraiſemblable qu'attachante, ne dire rien d'inutile, inſtruire l'eſprit & remuer le cœur, être toujours éloquent en vers, & de l'éloquence propre à chaque caractère qu'on repréſente; parler ſa langue avec autant de pureté que dans la proſe la plus châtiée, ſans que la contrainte de la rime paraiſſe gêner les penſées; ne ſe pas permettre un ſeul vers ou dur, ou obſcur, ou déclamateur; ce ſont-là les conditions qu'on exige aujourd'hui d'une tragédie, pour qu'elle puiſſe paſſer à la poſtérité avec l'approbation des connaiſſeurs, ſans laquelle il n'y a jamais de réputation véritable.

On verra comment dans les piéces ſuivantes *Pierre Corneille* a rempli pluſieurs de ces conditions.

On ſe contentera d'indiquer dans cette piéce de *Médée* quelques imitations de *Sénèque*, & quelques vers qui annoncent déjà le grand *Corneille*; & on entrera dans plus de détails quand il s'agira de piéces dont preſque tous les vers exigent un examen réfléchi.

EPITRE DÉDICATOIRE DE CORNEILLE, A MONSIEUR P. T. N. G. (a)

MONSIEUR,

Je vous donne Médée toute méchante qu'elle eſt, & ne vous dirai rien pour ſa juſtification. Je vous la donne pour telle que vous la voudrez prendre, ſans tâcher à prévenir ou violenter vos ſentimens par un étalage des préceptes de l'art qui doivent être fort mal entendus & fort mal pratiqués quand ils ne nous font pas arriver

(a) Je n'ai pu découvrir qui eſt ce M. *P. T. N. G.* à qui *Corneille* dédie *Médée*; mais il eſt aſſez utile de voir que l'auteur condamne lui-même ſon ouvrage. Cette dédicace eſt faite pluſieurs années après la repréſentation. Il était alors aſſez grand pour avouer qu'il ne l'avait pas toujours été.

au but que l'art ſe propoſe. Celui de la poéſie dramatique eſt de plaire ; & les régles qu'elle nous preſcrit ne ſont que des adreſſes pour en faciliter les moyens au poëte, & non pas des raiſons qui puiſſent perſuader aux ſpectateurs qu'une choſe ſoit agréable, quand elle leur déplait. Ici vous trouverez le crime en ſon char de triomphe ; & peu de perſonnages ſur la ſcène dont les mœurs ne ſoient plus mauvaiſes que bonnes ; mais la peinture & la poéſie ont cela de commun entre beaucoup d'autres choſes, que l'une fait ſouvent de beaux portraits d'une femme laide, & l'autre de belles imitations d'une action qu'il ne faut pas imiter. Dans la portraiture (a) il n'eſt pas queſtion ſi un viſage eſt beau, mais s'il reſſemble : & dans la poéſie il ne faut pas conſidérer ſi les mœurs ſont vertueuſes, mais ſi elles ſont pareilles à celles de la perſonne qu'elle introduit. (b) Auſſi nous décrit-elle indifféremment les bonnes & les mauvaiſes actions, ſans nous propoſer les dernières pour exemple ; & ſi elle nous en veut faire quelque horreur, ce n'eſt point par leur punition qu'elle n'affecte pas de nous faire voir, mais par leur laideur qu'elle s'efforce de nous repréſenter au naturel. Il n'eſt pas beſoin d'avertir ici le public, que celles de cette tragédie ne ſont pas à imiter : elles paraiſſent aſſez à découvert pour n'en faire envie à perſonne. Je n'examine point ſi elles ſont vraiſemblables ou non,

(a) *Portraiture*, eſt un mot ſuranné, & c'eſt dommage, il eſt néceſſaire. *Portraiture* ſignifie l'art de faire reſſembler. On emploie aujourd'hui *portrait*, pour exprimer l'art & la choſe. *Portraire* eſt encore un mot néceſſaire que nous avons abandonné.

(b) Il faut ſurtout qu'elles ſoient intéreſſantes. C'eſt-là le premier devoir. Des jeunes gens dont le goût n'était point encore formé, & qui n'avaient qu'une connaiſſance confuſe du théatre & de l'art des vers ſe ſont ſouvent étonnés du peu de ſuccès de la tragédie d'Atrée. Ils ont cru que la délicateſſe de nosdames s'effrayait trop de voir préſenter à Thieſte une coupe remplie du ſang de ſon fils. Ils ſe ſont trompés. Ce ſang qu'on ne voyait pas, ne pouvait effaroucher les yeux. Et l'action de Cléopatre dans

cette difficulté qui eſt la plus délicate de la poéſie, & peut-être la moins entendue, demanderait un diſcours trop long pour une épître : il me ſuffit qu'elles ſont autoriſées ou par la vérité de l'hiſtoire, ou par l'opinion commune des anciens. Elles vous ont agréé autrefois ſur le théatre, j'eſpére qu'elles vous ſatisferont encore aucunement (a) *ſur le papier; & demeure,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
CORNEILLE.

Rodogune eſt plus criminelle & plus atroce que celle d'Atrée. Cependant on la voit avec un plaiſir mêlé d'horreur. Le grand défaut d'Atrée eſt qu'on ne peut s'intéreſſer à la vengeance rafinée d'une injure faite il y a vingt ans. On peut exercer une vengeance exécrable dans les premiers mouvemens d'une juſte colère. Mais élever le fils d'un adultère ſous le nom de ſon propre fils pour le faire manger en ragoût à ſon véritable père quand cet enfant ſera majeur, ce n'eſt-là qu'une horreur abſurde; & quand cette horreur eſt miſe en vers obſcurs, chevillés & barbares, il eſt impoſſible aux gens de goût de la ſupporter. Nous ne pouvons trop ſouvent faire cette remarque.

(a) *Aucunement*, vieux mot, qui ſignifie *en quelque ſorte*, *en partie*, & qui vaillait mieux que ces périphraſes.

PERSONNAGES.

CRÉON, roi de Corinthe.

ÆGÉE, roi d'Athènes.

JASON, mari de Médée.

POLLUX, Argonaute, ami de Jaſon.

CRÉUSE, fille de Créon.

MÉDÉE, femme de Jaſon.

CLÉONE, gouvernante de Créuſe.

NÉRINE, ſuivante de Médée.

THEUDAS, domeſtique de Créon.

Troupes des gardes de Créon.

La ſcene eſt à Corinthe en pluſieurs endroits différens.

MEDÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POLLUX, JASON.

POLLUX.

QUE je ſens à la fois de ſurpriſe & de joie !
Se peut-il qu'en ces lieux enfin je vous revoie ?
Que Pollux dans Corinthe ait rencontré Jaſon ?

JASON.

Vous n'y pouviez venir en meilleure ſaiſon ;
Et pour vous rendre encor l'ame plus étonnée ,
Préparez-vous à voir mon ſecond hyménée.

POLLUX.

Quoi ! Médée eſt donc morte , ami ?

JASON.

Non, elle vit ;
(*a*) Mais un objet plus beau la chaſſe de mon lit.

(*a*) *Mais un objet plus beau la chaſſe de mon lit &c.* Je ne ferai ſur ce début qu'une ſeule remarque qui pourra ſervir pour pluſieurs autres occaſions. On voit aſſez que c'eſt-là le ſtyle de la comédie ; on n'écrivait point alors autrement les tragédies. Les

POLLUX.

Dieux ! Et que fera-t-elle ?

JASON.

Et que fit Hypſipile,
Que pouſſer les éclats d'un courroux inutile ?
Elle jeta des cris, elle verſa des pleurs,
Elle me ſouhaita mille & mille malheurs,
Dit que j'étais ſans foi, ſans cœur, ſans conſcience ;
Et laſſe de le dire, elle prit patience.
Médée en ſon malheur en pourra faire autant :
Qu'elle ſoupire, pleure, & me nomme inconſtant ;
Je la quitte à regret, mais je n'ai point d'excuſe
Contre un pouvoir plus fort qui me donne à Créuſe.

POLLUX.

Créuſe eſt donc l'objet qui vous vient d'enflammer ?
Je l'aurais deviné, ſans l'entendre nommer.
Jaſon ne fit jamais de communes maîtreſſes,
Il eſt né ſeulement pour charmer les princeſſes,
Et haïrait l'amour, s'il avait ſous ſa loi
Rangé de moindres cœurs que des filles de roi.
Hypſipile à Lemnos, ſur le Phaſe Médée,
Et Créuſe à Corinthe, autant vaut, poſſédée,
Font bien voir qu'en tous lieux ſans le ſecours de Mars

bornes qui diſtinguent la familiarité bourgeoiſe, & la noble ſimplicité, n'étaient point encor poſées. *Corneille* fut le premier qui eut de l'élévation dans le ſtyle, comme dans les ſentimens. On en voit déjà pluſieurs exemples dans cette piéce. Il y a de la juſtice à lui tenir compte du ſublime qu'on y trouve quelquefois, & à n'accuſer que ſon ſiècle de ce ſtyle comique négligé & vicieux qui déshonorait la ſcène tragique. Je n'inſiſte point ſur la *meilleure ſaiſon*, ſur les *mille & mille malheurs*, ſur le Jaſon *ſans conſcience*, ſur Créuſe *poſſédée autant vaut*, ſur une flamme *accommodée au bien des affaires*, C'était le malheureux ſtyle d'une nation qui ne ſavait pas encor parler. Et cela même fait voir quelle obligation nous avons au grand Corneille de s'être tiré dans ſes beaux morceaux de cette fange où ſon ſiécle l'avait plongé, & d'avoir ſeul appris à ſes contemporains l'art ſi longtemps inconnu de bien penſer & de bien s'exprimer.

Les ſceptres ſont acquis à ſes moindres regards.

JASON.

Auſſi je ne ſuis pas de ces amans vulgaires;
J'accommode ma flamme au bien de mes affaires;
Et ſous quelque climat que me jette le ſort,
Par maxime d'état je me fais cet effort.
Nous voulant à Lemnos rafraîchir dans la ville,
Qu'euſſions-nous fait, Pollux, ſans l'amour d'Hypſipile?
Et depuis, à Colchos que fit votre Jaſon
(a) Que cajoler Médée, & gagner la toiſon?
Alors ſans mon amour qu'eût fait votre vaillance?
Eût-elle du dragon trompé la vigilance?
Ce peuple que la terre enfantait tout armé,
Qui de vous l'eût défait, ſi Jaſon n'eût aimé?
Maintenant qu'un exil m'interdit ma patrie,
Créuſe eſt le ſujet de mon idolâtrie;
Et j'ai trouvé l'adreſſe, en lui faiſant la cour,
(a) De relever mon ſort ſur les ailes d'amour.

(a) *Que cajoler Médée, & gagner la toiſon?* On doit dire ici un mot de cette fameuſe toiſon d'or. La Colchide, pays de *Médée*, eſt la Mingrelie, pays barbare, toujours habité par des barbares, où l'on pouvait faire un commerce de fourures aſſez avantageux. Les Grecs entreprirent ce voyage par le Pont-Euxin qui eſt très-périlleux, & ce péril donna de la célébrité à l'entrepriſe: c'eſt-là l'origine de toutes ces fables abſurdes qui eurent cours dans l'occident. Il n'y avait alors d'autre hiſtoire que des fables.

(b) *De relever mon ſort ſur les ailes d'amour.* Ce vers eſt un exemple de ce mauvais goût qui régnait alors chez toutes les nations de l'Europe. Les métaphores outrées, les comparaiſons fauſſes, étaient les ſeuls ornemens qu'on employât; on croyait avoir ſurpaſſé *Virgile* & le *Taſſe*, quand on faiſait voler un ſort ſur les ailes de l'amour. *Driden* comparait *Antoine* à une aigle qui portait ſur ſes ailes un roitelet, lequel alors s'élevait au-deſſus de l'aigle, & ce roitelet c'était l'empereur *Auguſte*. Les beautés vraies etaient partout ignorées. On a reproché depuis à quelques auteurs de couriraprès l'eſprit. En effet, c'eſt un défaut inſupportable de chercher les épigrammes quand il faut donner de la ſenſibilité à ſes perſonnages; il eſt ridicule de montrer ainſi l'auteur quand le héros ſeul doit paraître au naturel; mais ce défaut puérile

POLLUX.

Que parlez-vous d'exil? La haine de Pélie....

JASON.

Me fait, tout mort qu'il eſt, fuir de la Theſſalie.

POLLUX.

Il eſt mort?

JASON.

Ecoutez, & vous ſaurez comment
Son trépas ſeul m'oblige à cet éloignement.
Après ſix ans paſſés depuis notre voyage
Dans les plus grands plaiſirs qu'on goûte au mariage,
Mon père tout caduc émouvant ma pitié,
Je conjurai Médée au nom de l'amitié.

POLLUX.

J'ai ſu comme ſon art forçant les deſtinées,
Lui rendit la vigueur de ſes jeunes années;
Ce fut, s'il m'en ſouvient, ici que je l'appris;
D'où ſoudain un voyage en Afrique entrepris
Fait que nos deux ſéjours diviſés par Neptune...
Je n'ai point ſu depuis quelle eſt votre fortune;
Je n'en fais qu'arriver.

JASON.

Apprenez donc de moi
Le ſujet qui m'oblige à lui manquer de foi.
Malgré l'averſion d'entre nos deux familles,
De mon tyran Pélie elle gagne les filles;
Et leur feint de ma part tant d'outrages reçus,
Que ces faibles eſprits ſont aiſément déçus.

Elle

était bien plus commun du tems de *Corneille* que du nôtre. La piéce de *Clitandre* qui précéda *Médée*, eſt remplie de pointes; un amant qui a été bleſſé en défendant ſa maîtreſſe, apoſtrophe ſes bleſſures, & leur dit:

Bleſſures, hâtez-vous d'élargir vos canaux.
Ah! pour l'être trop peu, bleſſures trop cruelles,
De peur de m'obliger vous n'êtes point mortelles.

Tel était le malheureux goût de ce tems-là.

Elle fait amitié, leur promet des merveilles,
Du pouvoir de ſon art leur remplit les oreilles;
Et pour mieux leur montrer comme il eſt infini,
Leur étale ſurtout mon père rajeuni.
Pour épreuve, elle égorge un bélier à leurs vues,
Le plonge en un bain d'eaux & d'herbes inconnues;
Lui forme un nouveau ſang avec cette liqueur;
Et lui rend d'un agneau la taille & la vigueur.
(*a*) Les ſœurs *crient* miracle; & chacune ravie
Conçoit pour ſon vieux père une pareille envie,
Veut un effet pareil; le demande, & l'obtient;
Mais chacune a ſon but. Cependant la nuit vient;
Médée après le coup d'une ſi belle amorce,
Prépare de l'eau pure, & des herbes ſans force,
Redouble le ſommeil des gardes & du roi:
La ſuite au ſeul récit me fait trembler d'effroi.
A force de pitié ces filles inhumaines,
De leur père endormi vont épuiſer les veines;
Leur tendreſſe crédule à grands coups de couteau
Prodigue ce vieux ſang, & fait place au nouveau;
Le coup le plus mortel s'impute à grand ſervice;
On nomme piété ce cruel ſacrifice;
Et l'amour paternel qui fait agir leurs bras;
Croirait commettre un crime à n'en commettre pas. (*b*)

(*a*) *Les ſœurs crient miracle.* J'ai remarqué que parmi les étrangers qui s'exercent quelquefois à faire des vers français, & parmi pluſieurs provinciaux qui commencent, il s'en trouve toujours qui font *crient*, *plient*, *croient*, &c. de deux ſyllabes. Ces mots n'en valent jamais qu'une ſeule, & ne peuvent être employés qu'à la fin d'un vers. *Corneille* fit ſouvent cette faute dans ſes premières piéces, & c'eſt ce qui établit ce mauvais uſage dans nos provinces.

(*b*) Ce morceau eſt imité du ſeptième livre des métamorphoſes.

His, ut quæque pia eſt, hortatibus impia prima eſt;
Et ne fit ſcelerata, facit ſcelus: haud tamen ictus
Ulla ſuos ſpectare poteſt, oculoſque reflectunt.

Remarquez que Corneille fut le premier qui fut tranſporter ſur la ſcène françaiſe les beautés des auteurs grecs & latins.

Médée eſt éloquente à leur donner courage ;
Chacune toutefois tourne ailleurs ſon viſage :
Une ſecrete horreur condamne leur deſſein,
Et refuſe leurs yeux à conduire leur main.

POLLUX.

A me repréſenter ce tragique ſpectacle,
Qui fait un parricide ; & promet un miracle,
J'ai de l'horreur moi-même, & ne puis concevoir
Qu'un eſprit juſques-là ſe laiſſe décevoir.

JASON.

Ainſi mon père Æſon recouvra ſa jeuneſſe ;
Mais oyez le ſurplus. Ce grand courage ceſſe,
L'épouvante les prend, Médée en raille, & fuit.
Le jour découvre à tous les crimes de la nuit ;
Et pour vous épargner un diſcours inutile,
Acaſte nouveau roi fait mutiner la ville,
Nomme Jaſon l'auteur de cette trahiſon,
Et pour venger ſon père aſſiége ma maiſon.
Mais j'étais déjà loin auſſi-bien que Médée :
Et ma famille enfin à Corinthe abordée,
Nous ſaluons Créon, dont la bénignité
Nous promet contre Acaſte un lieu de ſûreté.
Que vous dirai-je plus ? mon bonheur ordinaire
M'acquiert les volontés de la fille & du père,
Si bien que de tous deux également chéri,
L'un me veut pour ſon gendre, & l'autre pour mari.
D'un rival couronné les grandeurs ſouveraines,
La majeſté d'Ægée, & le ſceptre d'Athènes,
N'ont rien à leur avis de comparable à moi,
Et banni que je ſuis, je leur ſuis plus qu'un roi.
Je vois trop ce bonheur, mais je le diſſimule ;
Et bien que pour Créuſe un pareil feu me brûle,
Du devoir conjugal je combats mon amour,
Et je ne l'entretiens que pour faire ma cour.
Acaſte cependant menace d'une guerre,
Qui doit perdre Créon & dépeupler ſa terre ;

Puis changeant tout-à-coup ſes réſolutions,
Il propoſe la paix ſous des conditions.
Il demande d'abord & Jaſon & Médée;
On lui refuſe l'un, & l'autre eſt accordée;
Je l'empêche, on débat, & je fais tellement
Qu'enfin il ſe réduit à ſon banniſſement.
De nouveau je l'empêche, & Créon me refuſe;
Et pour m'en conſoler il m'offre ſa Créuſe.
Qu'euſſé-je fait, Pollux, en cette extrémité
Qui commettait ma vie avec ma loyauté?
Car ſans doute, à quitter l'utile pour l'honnête,
La paix allait ſe faire aux dépens de ma tête.
Ce mépris inſolent des offres d'un grand roi
Aux mains d'un ennemi livrait Médée & moi.
Je l'euſſe fait pourtant ſi j'euſſe été père.
L'amour de mes enfans m'a fait l'ame légère;
Ma perte était la leur, & cet hymen nouveau
Avec Médée & moi les tire du tombeau;
Eux ſeuls m'ont fait réſoudre, & la paix s'eſt conclue.

POLLUX.

Bien que de tous côtés l'affaire réſolue,
Ne laiſſe aucune place aux conſeils d'un ami,
Je ne puis toutefois l'approuver qu'à demi.
Sur quoi que vous fondiez un traitement ſi rude,
C'eſt montrer pour Médée un peu d'ingratitude;
Ce qu'elle a fait pour vous eſt mal récompenſé.
Il faut craindre après tout ſon courage offenſé;
Vous ſavez mieux que moi ce que peuvent ſes charmes.

JASON.

Ce ſont à ſa fureur d'épouvantables armes;
Mais ſon banniſſement nous en va garantir.

POLLUX.

Gardez d'avoir ſujet de vous en repentir.

JASON.

Quoi qu'il puiſſe arriver, ami, c'eſt choſe faite.

POLLUX.

La termine le ciel comme je le ſouhaite !
Permettez cependant qu'afin de m'acquitter
J'aille trouver le roi pour l'en féliciter.

JASON.

Je vous y conduirais, mais j'attends ma princeſſe
Qui va ſortir du temple.

POLLUX.

Adieu. L'amour vous preſſe,
Et je ſerais marri qu'un ſoin officieux
Vous fît perdre pour moi des tems ſi précieux. (*a*)

SCENE II.

JASON *ſeul.*

DEPUIS que mon eſprit eſt capable de flamme, (*b*)
Jamais un trouble égal n'a confondu mon ame.
Mon cœur qui ſe partage en deux affections,
Se laiſſe déchirer à mille paſſions.
Je dois tout à Médée, & je ne puis ſans honte
Et d'elle & de ma foi tenir ſi peu de compte :
Je dois tout à Créon, & d'un ſi puiſſant roi
Je fais un ennemi ſi je garde ma foi :

(*a*) Le lecteur judicieux s'apperçoit ſans doute combien la plupart des expreſſions ſont impropres ou familières dans cette ſcène. Nous demandons grace pour cette première tragédie. Nous tâcherons de ne faire des réflexions utiles que ſur les piéces qui le ſont elles-mêmes par les grands exemples qu'on y trouve de tous les genres de beautés.

(*b*) Cette ſcène où Jaſon débute par dire que ſon eſprit eſt capable de flamme eſt entiérement inutile. Et ces ſcènes qui ne ſont que de liaiſon jettent un peu de froid dans nos meilleures tragédies qui ne ſont point ſoutenues par le grand appareil du théatre grec, par la magnificence des chœurs, & qui ne ſont que des dialogues ſur des planches.

Je regrette Médée, & j'adore Créuſe ;
Je vois mon crime en l'une, en l'autre mon excuſe ;
Et deſſus mon regret mes deſirs triomphans
Ont encor le ſecours du ſoin de mes enfans.
Mais la princeſſe vient, l'éclat d'un tel viſage
Du plus conſtant du monde attirerait l'hommage,
Et ſemble reprocher à ma fidélité
D'avoir oſé tenir contre tant de beauté.

SCENE III.

CRÉUSE, JASON, CLÉONE.

JASON.

QUE votre zèle eſt long, & que d'impatience
Il donne à votre amant qui meurt en votre abſence !

CREUSE.

Je n'ai pas fait pourtant au ciel beaucoup de vœux ;
Ayant Jaſon à moi, j'ai tout ce que je veux.

JASON.

Et moi, puis-je eſpérer l'effet d'une prière,
Que ma flamme tiendrait à faveur ſingulière ?
Au nom de votre amour ſauvez deux jeunes fruits,
Que d'un premier hymen la couche m'a produits,
Employez-vous pour eux, faites auprès d'un père
Qu'ils ne ſoient point compris dans l'exil de leur mère ;
C'eſt lui ſeul qui bannit ces petits malheureux,
Puiſque dans les traités il n'eſt point parlé d'eux.

CREUSE.

J'avais déjà parlé de leur tendre innocence,
Et vous y ſervirai de toute ma puiſſance,
Pourvu qu'à votre tour vous m'accordiez un point
Que juſques à tantôt je ne vous dirai point.

JASON.

Dites, & quel qu'il ſoit, que ma reine en diſpoſe.

CREUSE.

Si je puis ſur mon père obtenir quelque choſe,
Vous le ſaurez après ; je ne veux rien pour rien. (*a*)

CLEONE.

Vous pourrez au palais ſuivre cet entretien;
On ouvre chez Médée, ôtez-vous de ſa vue,
Vos préſences rendraient ſa douleur plus émue;
Et vous ſeriez marris que cet eſprit jaloux
Mêlât ſon amertume à des plaiſirs ſi doux.

SCENE IV.

MEDÉE *ſeule.*

SOUVERAINS protecteurs des loix de l'hyménée (*b*),
Dieux, garans de la foi que Jaſon m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoins d'une immortelle ardeur,
Quand par un faux ſerment il vainquit ma pudeur,
Voyez de quel mépris vous traite ſon parjure,

(*a*) On ſent aſſez que ce vers
Vous le ſaurez après, je ne veux rien pour rien.
eſt plus fait pour la farce que pour la tragédie. Mais nous n'inſiſtons pas ſur les fautes du ſtyle & de langage.

(*b*) *Souverains protecteurs des loix de l'hyménée, &c.* Voici des vers qui annoncent *Corneille*. Ce monologue eſt tout entier imité de celui de *Sénèque* le tragique. *Dii conjugales, tuque genialis tori Lucina cuſtos.* Rien n'eſt plus difficile que de traduire les vers latins & grecs en vers français rimés. On eſt preſque toujours obligé de dire en deux lignes ce que les anciens ont dit en une. Il y a très-peu de rimes dans le ſtyle noble, comme je le remarque ailleurs; & nous avons même beaucoup de mots auxquels on ne peut rimer. Auſſi le poëte eſt rarement le maître de ſes expreſſions. J'oſe affirmer qu'il n'eſt point de langue dans laquelle la verſification ait plus d'entraves.

(*a*) Et m'aidez à venger cette commune injure :
S'il me peut aujourd'hui chaſſer impunément,
Vous êtes ſans pouvoir ou ſans reſſentiment.
Et vous, troupe ſavante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, peſtes, larves, furies,
Fières ſœurs, ſi jamais notre commerce étroit
Sur vous & vos ſerpens me donna quelque droit,
Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes,
Et les mêmes tourmens dont vous gênez les ames :
Laiſſez-les quelque tems repoſer dans leurs fers,
Pour mieux agir pour moi faites trêve aux enfers ;
Apportez-moi du fond des antres de Mégère
La mort de ma rivale & celle de ſon père ;
Et ſi vous ne voulez mal ſervir mon courroux,
Quelque choſe de pis pour mon perfide époux.
Qu'il coure vagabond de province en province,
Qu'il faſſe lâchement la cour à chaque prince,
Banni de tous côtés, ſans bien & ſans appui,
Accablé de frayeur, de misère, d'ennui,
Qu'à ſes plus grands malheurs aucun ne compatiſſe,
Qu'il ait regret à moi pour ſon dernier ſupplice,
Et que mon ſouvenir, juſques dans le tombeau,
Attache à ſon eſprit un éternel bourreau.
Jaſon me répudie ! Et qui l'aurait pu croire ?
S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire ?
(*b*) Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits ?

(*a*) *Et m'aidez à venger cette commune injure* n'appartient qu'à *Corneille*. *Racine* a imité ce vers dans *Phèdre* :

Déeſſe, venge-toi, nos cauſes ſont pareilles.

Mais dans *Corneille* il n'eſt qu'une beauté de poéſie ; dans *Racine* il eſt une beauté de ſentiment. Ce monologue pourrait aujourd'hui paraître une amplification, une déclamation de rhétorique. Il eſt pourtant bien moins chargé de ce défaut que la ſcène de *Sénèque*.

(*b*) *Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits ? &c.* Ces vers ſont dignes de la vraie tragédie, & *Corneille* n'en a guère fait de plus beaux. Si au lieu d'être noyés dans un long monologue inutile, ils étaient placés dans un dialogue vif & touchant, ils feraient le plus

M'oſe-t-il bien quitter après tant de forfaits ?
Sachant ce que je puis, ayant vu ce que j'oſe,
Croit-il que m'offenſer ce ſoit ſi peu de choſe ?
Quoi ? mon père trahi, les élémens forcés,
D'un frère dans la mer les membres diſperſés,
Lui font-ils préſumer mon audace épuiſée ?
Lui font-ils préſumer qu'à mon tour mépriſée,
Ma rage contre lui n'ait par où s'aſſouvir,
Et que tout mon pouvoir ſe borne à le ſervir ?
Tu t'abuſes, Jaſon, je ſuis encor moi-même.
Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
Je le ferai par haine ; & je veux pour le moins,
Qu'un forfait nous ſépare, ainſi qu'il nous a joints ;
Que mon ſanglant divorce en meurtres, en carnage,
S'égale aux premiers jours de notre mariage :
Et que notre union que rompt ton changement
Trouve une fin pareille à ſon commencement.
Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du père,
N'eſt que le moindre effet qui ſuivra ma colère.
Des crimes ſi légers furent mes coups d'eſſai.
Il faut bien autrement montrer ce que je ſais ;
Il faut faire un chef-d'œuvre ; & qu'un dernier ouvrage
Surpaſſe de bien loin ce faible apprentiſſage.
Mais pour exécuter tout ce que j'entreprends,
Quels dieux me fourniront des ſecours aſſez grands ?
Ce n'eſt plus vous, enfers, qu'ici je ſollicite :
Vos feux ſont impuiſſans pour ce que je médite.
Auteur de ma naiſſance, auſſi-bien que du jour,
Qu'à regret tu dépars à ce fatal ſéjour,

plus grand effet.

Ces monologues furent très-long-tems à la mode. Les comédiens les faiſaient ronfler avec une emphaſe ridicule, ils les exigeaient des auteurs qui leur vendaient leurs piéces ; & une comédienne qui n'aurait point eu de monologue dans ſon rôle, n'aurait pas voulu réciter. Voilà comme le théatre relevé par Corneille commença parmi nous. Des farceurs ampoulés repréſentaient dans des jeux de paume ces maſcarades rimées, qu'ils achetaient dix écus. Les Athéniens en uſaient autrement.

(*a*) Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race,
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place :
Accorde cette grace à mon deſir bouillant.
Je veux choir ſur Corinthe avec ton char brûlant.
Mais ne crains pas de chûte à l'univers funeſte ;
Corinthe conſumé garantira le reſte ;
De mon juſte courroux les implacables vœux
Dans ſes odieux murs arrêteront tes feux ;
Créon en eſt le prince, & prend Jaſon pour gendre :
C'eſt aſſez mériter d'être réduit en cendre,
D'y voir réduit tout l'iſthme afin de l'en punir,
Et qu'il n'empêche plus les deux mers de s'unir.

SCENE V.

MEDÉE, NERINE.

MEDÉE.

HE bien, Nérine, à quand, à quand cette hyménée ?
En ont-ils choiſi l'heure ? En ſais-tu la journée ?
N'en as-tu rien appris ? N'as-tu point vu Jaſon ?
N'apréhende-t-il rien après ſa trahiſon ?
Croit-il qu'en cet affront je m'amuſe à me plaindre ?
(*b*) S'il ceſſe de m'aimer, qu'il commence à me craindre ;
Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur
De mes reſſentimens peut monter la fureur.

NERINE.

Modérez les bouillons de cette violence ;

(*a*) *Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race.* Cette prière au ſoleil ſon père eſt encor toute de *Sénèque*, & devait faire plus d'effet ſur les peuples qui mettaient le ſoleil au rang des dieux, que ſur nous qui n'admettons pas cette mythologie.

(*b*) *S'il ceſſe, de m'aimer, qu'il commence à me craindre.* Les vers de Sénèque, *Adeone credit omne conſumptum nefas ?* paraît bien plus fort.

Et laiſſez déguiſer vos douleurs au ſilence.
Quoi, madame! eſt-ce ainſi qu'il faut diſſimuler?
(a) Et faut-il perdre ainſi des menaces en l'air?
Les plus ardens tranſports d'une haine connue
Ne ſont qu'autant d'éclairs avortés dans la nue,
Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir,
Pour repouſſer vos coups, ou pour les prévenir.
Qui peut ſans s'émouvoir ſupporter une offenſe,
Peut mieux prendre à ſon point le tems de ſa vengeance;
Et ſa feinte douceur ſous un appas mortel,
Mène inſenſiblement ſa victime à l'autel.

MEDÉE.

Tu veux que je me taiſe & que je diſſimule!
Nérine, porte ailleurs ce conſeil ridicule;
L'ame en eſt incapable en de moindres malheurs,
Et n'a point où cacher de pareilles douleurs.
Jaſon m'a fait trahir mon pays & mon père,
Et me laiſſe au milieu d'une terre étrangère,
Sans ſupport, ſans amis, ſans retraite, ſans bien,
La fable de ſon peuple, & la haine du mien.
Nérine, après cela veux-tu que je me taiſe?
Ne dois-je point encor en témoigner de l'aiſe,
De ce royal hymen ſouhaiter l'heureux jour,
Et forcer tous mes ſoins à ſervir ſon amour?

(a) *Et faut-il perdre ainſi des menaces en l'air?* J'ai déjà dit que je ne ferais aucune remarque ſur le ſtyle de cette tragédie, qui eſt vicieux preſque d'un bout à l'autre. J'obſerverai ſeulement ici, à propos de ces rimes *diſſimuler*, & *en l'air*, qu'alors on prononçait *diſſimulair*, pour rimer à *l'air*. J'ajouterai qu'on a été long-tems dans le préjugé, que la rime doit être pour les yeux. C'eſt pour cette raiſon qu'on faiſait rimer *cher* à *bûcher*. Il eſt indubitable que la rime n'a été inventée que pour l'oreille. C'eſt le retour des mêmes ſons, ou des ſons à-peu-près ſemblables, qu'on demande, & non pas le retour des mêmes lettres. On fait rimer *abhorre* qui a deux *rr* avec *encore* qui n'en a qu'un. Par la même raiſon *terre* peut rimer à *père*. Mais *je me hâte* ne peut rimer avec *je me flatte*, parce que *flatte* eſt bref, & *hâte* eſt long.

NERINE.

Madame, penſez mieux à l'éclat que vous faites.
Quelque juſte qu'il ſoit, regardez où vous êtes,
Conſidérez qu'à peine un eſprit plus remis
Vous tient en ſûreté parmi vos ennemis.

MEDÉE.

L'ame doit ſe roidir plus elle eſt menacée,
Et contre la fortune aller tête baiſſée,
La choquer hardiment. & ſans craindre la mort,
Se préſenter de front à ſon plus rude effort.
(*a*) Cette lâche ennemie a peur des grands courages,
Et ſur ceux qu'elle abat redouble ſes outrages.

NERINE.

Que ſert ce grand courage où l'on eſt ſans pouvoir ?

MEDÉE.

Il trouve toujours lieu de ſe faire valoir.

NERINE.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes ſéduite,
Pour voir en quel état le ſort vous a réduite.
Votre pays vous hait, votre époux eſt ſans foi ;
Dans un ſi grand revers que vous reſte-t-il ?

MEDÉE.

Moi.

(*b*) Moi, dis-je, & c'eſt aſſez.

(*a*) Cela eſt imité de *Sénèque*, & enchérit encor ſur le mauvais goût de l'original. *Fortuna fortes metuit, ignavos premit.* Corneille appelle la fortune *lâche*. Toutes les tragédies qui précédèrent ſa *Médée* ſont remplies d'exemples de ce faux bel eſprit. Ces puérilités furent ſi long-tems en vogue, que l'abbé *Cotin*, du tems même de *Boileau* & de *Molière*, donna à la fièvre l'épithète d'*ingrate*; cette ingrate de fièvre qui attaquoit inſolemment le beau corps de mademoiſelle de *Guiſe*, où elle était ſi bien logée.

(*b*) *Moi... Moi, dis-je, & c'eſt aſſez.* Ce *moi* eſt célèbre. C'eſt le *Medea ſupereſt* de *Sénèque*. Ce qui ſuit eſt encor une traduction de *Sénèque*. Mais dans l'original & dans la traduction, ces vers affaibliſſent la grande idée que donne, *moi, dis-je, & c'eſt aſſez*. Tout ce qui explique un grand ſentiment l'énerve. On demande ſi le *Medea ſupereſt* eſt ſublime ? Je répondrai à cette queſtion, que ce ſerait en

NERINE.

Quoi ? vous ſeule, madame ?

MEDÉE.

Oui, tu vois en moi ſeule & le fer & la flamme,
Et la terre, & la mer, & l'enfer, & les cieux,
Et le ſceptre des rois, & le foudre des dieux.

NERINE.

L'impétueuſe ardeur d'un courage ſenſible
A vos reſſentimens figure tout poſſible :
Mais il faut craindre un roi fort de tant de ſujets.

MEDÉE.

Mon père qui l'était rompit-il mes projets ?

NERINE.

Non, mais il fut ſurpris, & Créon ſe défie.
Fuyez, qu'à ſes ſoupçons il ne vous ſacrifie.

MEDÉE.

Las ! je n'ai que trop fui ; cette infidélité
D'un juſte châtiment punit ma lâcheté.
Si je n'euſſe point fui pour la mort de Pélie,
Si j'euſſe tenu bon dedans la Theſſalie,
Il n'eût point vu Créuſe, & cet objet nouveau
N'eût point de notre hymen étouffé le flambeau.

NERINE.

Fuyez encor, de grace.

MEDÉE.

Oui, je fuirai, Nérine,
Mais avant de Créon on verra la ruine.
Je brave la fortune, & toute ſa rigueur
En m'ôtant un mari ne m'ôte pas le cœur.

effet un ſentiment ſublime, ſi ce *moi* exprimait de la grandeur de courage. Par exemple, ſi lorſqu'*Horatius Cocles* défendit ſeul un pont contre une armée, on lui eût demandé, Que vous reſte-t-il ? & qu'il eût répondu, *moi*, c'eût été du véritable ſublime. Mais ici il ne ſignifie que le pouvoir de la magie : & puiſque *Médée* diſpoſe des élémens, il n'eſt pas étonnant qu'elle puiſſe ſeule & ſans autre ſecours ſe venger de tous ſes ennemis.

Sois ſeulement fidele, & ſans te mettre en peine,
Laiſſe agir pleinement mon ſavoir & ma haine.

NERINE (*ſeule.*)

Madame... Elle me quitte au lieu de m'écouter;
Ces violens tranſports la vont précipiter;
D'une trop juſte ardeur l'inexorable envie
Lui fait abandonner le ſouci de ſa vie.
Tâchons encor un coup d'en divertir le cours.
Appaiſer ſa fureur, c'eſt conſerver ſes jours.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEDÉE, NERINE.

NERINE.

BIEN qu'un péril certain ſuive votre entrepriſe,
Aſſurez-vous ſur moi, je vous ſuis toute acquiſe;
Employez mon ſervice aux flammes, au poiſon;
Je ne refuſe rien, mais épargnez Jaſon.
Votre aveugle vengeance une fois aſſouvie,
Le regret de ſa mort vous coûtera la vie,
Et les coups violens d'un rigoureux ennui...

MEDÉE.

Ceſſe de m'en parler, & ne crains rien pour lui;
Ma fureur juſques-là n'oſerait me ſéduire;
Jaſon m'a trop coûté pour le vouloir détruire;
Mon courroux lui fait grace, & ma première ardeur
Soutient ſon intérêt au milieu de mon cœur.
Je crois qu'il m'aime encor, & qu'il nourrit en l'ame
Quelques reſtes ſecrets d'une ſi belle flamme:
Il ne fait qu'obéir aux volontés d'un roi,
Qui l'arrache à Medée en dépit de ſa foi.
Qu'il vive, & s'il ſe peut, que l'ingrat me demeure,
Sinon, ce m'eſt aſſez que ſa Créuſe meure,
Qu'il vive cependant, & jouiſſe du jour
Que lui conſerve encor mon immuable amour.
Créon ſeul & ſa fille ont fait la perfidie;
Eux ſeuls termineront toute la tragédie;
Leur perte achevera cette fatale paix.

NERINE.

Contentez-vous, madame, il ſort de ſon palais.

SCENE II.

CREON, MEDÉE, NERINE, ſoldats.

CREON.

QUOI ! je te vois encor ! Avec quelle impudence
Peux-tu ſans t'effrayer ſoutenir ma préſence ?
Ignores-tu l'arrêt de ton banniſſement ?
Fais-tu ſi peu de cas de mon commandement ?
Voyez comme elle s'enfle & d'orgueil, & d'audace,
Ses yeux ne ſont que feu, ſes regards que menace.
Gardes; empêchez-là de s'approcher de moi.
Va, purge mes états d'un tel monſtre que toi,
Délivre mes ſujets & moi-même de crainte.

MEDÉE.

De quoi m'accuſe-t-on ? quel crime, quelle plainte
Pour mon banniſſement vous donne tant d'ardeur ?

CREON.

(*a*) Ah ! l'innocence même, & la même candeur !

(*a*) C'eſt dans la ſcène de *Sénèque*, qui a ſervi de modèle à celle-ci, qu'on trouve ce beau vers :

Si judicas, cognoſce, ſi regnas, jube.

N'eſt-tu que roi ? commande.
Es-tu juge ? examine.

C'eſt dommage que *Corneille* n'ait pas traduit ce vers, il l'aurait bien mieux rendu.

Ah ! l'innocence même, & la même candeur ! *Quæ cauſa pellat innocens mulier rogat.* Cette ironie eſt, comme on voit, de *Sénèque*. La figure de l'ironie tient preſque toujours du comique, car l'ironie n'eſt autre choſe qu'une raillerie. L'éloquence ſouffre cette figure en proſe. *Demoſthène* & *Ciceron* l'emploient quelquefois. *Homère* & *Virgile* n'ont pas dédaigné même de s'en ſervir dans l'épopée ; mais dans la tragédie il faut l'employer ſobrement ; il faut qu'elle ſoit néceſſaire ; il faut que le perſonnage ſe trouve dans des circonſtances où il ne puiſſe s'expliquer autrement, où il ſoit obligé de cacher ſa douleur, & de feindre d'applaudir à ce qu'il déteſte.

Racine fait parler ironiquement *Axiane* à *Taxile*, quand elle lui dit :

Approche, puiſſant roi,
Grand monarque de l'Inde,

Medée eſt un miroir de vertu ſignalée,
Quelle inhumanité de l'avoir exilée!
Barbare, as-tu ſi-tôt oublié tant d'horreurs?
Repaſſe tes forfaits, repaſſe tes fureurs,
Et de tant de pays nomme quelque contrée,
Dont tes méchancetés te permettent l'entrée.
Toute la Theſſalie en armes te pourſuit,
Ton père te déteſte, & l'univers te fuit:
Me dois-je en ta faveur charger de tant de haines,
Et ſur mon peuple & moi faire tomber tes peines?
Va pratiquer ailleurs tes noires actions;
J'ai racheté la paix à ces conditions.

MEDÉE.

Lâche paix, qu'entre vous, ſans m'avoir écoutée,
Pour m'arracher mon bien, vous avez complotée!
Paix, dont le déshonneur vous demeure éternel!
Quiconque ſans l'ouir condamne un criminel,
Son crime eût-il cent fois mérité le ſupplice,
D'un juſte châtiment il fait une injuſtice.

CREON.

Au regard de Pélie, il fut bien mieux traité,
Avant que l'égorger tu l'avais écouté?

MEDÉE.

Ecouta-t-il Jaſon, quand ſa haine couverte
L'envoya

on parle ici de toi.

Il met auſſi quelques ironies dans la bouche d'*Hermione*. Mais dans ſes autres tragédies il ne ſe ſert plus de cette figure. Remarquez en général que l'ironie ne convient point aux paſſions : elle ne peut aller au cœur, elle sèche les larmes. Il y a une autre eſpèce d'ironie qui eſt un retour ſur ſoi-même, & qui exprime parfaitement l'excès du malheur. C'eſt ainſi qu'*Oreſte* dit dans l'*Andromaque* : *Oui, je te loue, ô ciel, de ta perſévérance.* C'eſt ainſi que *Gatimozin* diſait au milieu des flammes, *Et moi ſuis-je ſur un lit de roſes?* Cette figure eſt très-noble & très-tragique dans *Oreſte* & dans *Gatimozin* elle eſt ſublime. Obſervez que toutes les ſcènes ſemblables à celle-ci ſont toujours froides. Il convient rarement au tragique de parler long-tems du paſſé. Ce poëme eſt *natum rebus agendis*; ce doit être une action.

L'envoya ſur nos bords ſe livrer à ſa perte ?
Car comment voulez-vous que je nomme un deſſein
Au-deſſus de ſa force & du pouvoir humain ?
Apprenez quelle était cette illuſtre conquête,
Et de combien de morts j'ai garanti ſa tête.
Il fallait mettre au joug deux taureaux furieux,
Des tourbillons de feu s'élançaient de leurs yeux,
Et leur maître Vulcain pouſſait par leur haleine
Un long embraſement deſſus toute la plaine ;
Eux domptés, on entrait en de nouveaux haſards ;
Il fallait labourer les triſtes champs de Mars,
Et des dents d'un ſerpent enſemencer la terre,
Dont la ſtérilité fertile pour la guerre
Produiſait à l'inſtant des eſcadrons armés
Contre la même main qui les avait ſemés.
Mais quoi qu'eût fait contr'eux une vâleur parfaite ;
La toiſon n'était pas au bout de leur défaite :
Un dragon enivré des plus mortels poiſons,
Qu'enfantent les péchés de toutes les ſaiſons,
Vomiſſant mille traits de ſa gorge enflammée,
La gardait beaucoup mieux que toute cette armée.
Jamais étoile, lune, aurore, ni ſoleil
Ne virent abaiſſer ſa paupière au ſommeil.
Je l'ai ſeule aſſoupi ; ſeule j'ai par mes charmes
Mis au joug les taureaux, & défait les gendarmes.
Si lors à mon devoir mon deſir limité
Eût conſervé ma gloire & ma fidélité,
Si j'euſſe eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,
Que devenait Jaſon & tous vos Argonautes ?
Sans moi ce vaillant chef que vous m'avez ravi,
Eût péri le premier, & tous l'auraient ſuivi.
Je ne me repens point d'avoir par mon adreſſe
Sauvé le ſang des dieux & la fleur de la Grèce,
Zéthés, & Calaïs, & Pollux, & Caſtor,
Et le charmant Orphée, & le ſage Neſtor,
Tous vos héros enfin tiennent de moi la vie :

Je vous les verrai tous poſſéder ſans envie :
Je vous les ai ſauvés, je vous les cède tous ;
Je n'en veux qu'un pour moi, n'en ſoyez point jaloux.
Pour de ſi bons effets laiſſez-moi l'infidele,
Il eſt mon crime ſeul, ſi je ſuis criminelle ;
Aimer cet inconſtant, c'eſt tout ce que j'ai fait :
Si vous me puniſſez, rendez-moi mon forfait.
Eſt ce uſer comme il faut d'un pouvoir légitime,
Que me faire coupable, & jouir de mon crime ?

CREON.

Va te plaindre à Colchos.

MEDÉE.

Le retour m'y plaira ;
Que Jaſon m'y remette ainſi qu'il m'en tira ;
Je ſuis prête à partir ſous la même conduite
Qui de ces lieux aimés précipita ma fuite.
O d'un injuſte affront les coups les plus cruels !
Vous faites différence entre deux criminels !
Vous voulez qu'on l'honore, & que de deux complices
(a) L'un ait votre couronne, & l'autre des ſuplices.

CREON.

Ceſſe de plus mêler ton intérêt au ſien ;
Ton Jaſon pris à part eſt trop homme de bien ;
Le ſéparant de toi, ſa défenſe eſt facile ;
Jamais il n'a trahi ſon père ni ſa ville ;
Jamais ſang innocent n'a fait rougir ſes mains ;
Jamais il n'a prêté ſon bras à tes deſſeins ;
Son crime, s'il en a, eſt de t'avoir pour femme ;
Laiſſe-le s'affranchir d'une honteuſe flamme,
Rends-lui ſon innocence en t'éloignant de nous,
Porte en d'autres climats ton inſolent courroux,
Tes herbes, tes poiſons, ton cœur impitoyable,
Et tout ce qui jamais a fait Jaſon coupable.

MEDÉE.

Peignez mes actions plus noires que la nuit,

(a) *Hic pretium ſceleris tulit, hic diadema.*

Je n'en ai que la honte, il en a tout le fruit.
Ce fut en ſa faveur que ma ſavante audace
Immola ſon tyran par les mains de ſa race ;
Joignez-y mon pays & mon frère, il ſuffit
Qu'aucun de tant de maux ne va qu'à ſon profit.
Mais vous les ſaviez tous quand vous m'avez reçue :
Votre ſimplicité n'a point été déçue ;
En ignoriez-vous un, quand vous m'avez promis
Un rempart aſſuré contre mes ennemis ?
Ma main ſaignante encor du meurtre de Pélie,
Soulevait contre moi toute la Theſſalie,
Quand votre cœur ſenſible à la compaſſion,
Malgré tous mes forfaits, prit ma protection.
Si l'on me peut imputer quelque crime,
C'eſt trop peu que l'exil, ma mort eſt légitime :
Sinon, à quel propos me traitez-vous ainſi ?
Je ſuis coupable ailleurs, mais innocente ici.

CREON.

Je ne veux plus ici d'une telle innocence,
Ni ſouffrir en ma cour ta fatale préſence.
Va ...

MEDÉE.

Dieux, juſtes vengeurs !

CREON.

Va, dis-je, en d'autres lieux,
Par tes cris importuns ſolliciter les dieux.
Laiſſe-nous tes enfans : je ſerais trop ſévère,
Si je les puniſſais des crimes de leur mère,
Et bien que je le puſſe avec juſte raiſon,
Ma fille les demande en faveur de Jaſon.

MEDÉE.

Barbare humanité qui m'arrache à moi-même,
Et feint de la douceur pour m'ôter ce que j'aime ?
Si Jaſon & Créuſe ainſi l'ont ordonné,
Qu'ils me rendent le ſang que je leur ai donné.

CREON.

Ne replique plus, ſur la loi qui t'eſt faite,
Prépare ton départ, & penſe à ta retraite.
Pour en délibérer, & choiſir le quartier,
De grace, ma bonté te donne un jour entier.

MEDÉE.

Quelle grace !

CREON.

(*a*) Soldats, remettez-la chez elle,
Sa conteſtation deviendrait éternelle.

SCENE III.

CREON *ſeul.*

QUEL indomptable eſprit ! Quel arrogant maintien
Accompagnait l'orgueil d'un ſi long entretien !
A-t-elle rien fléchi de ſon humeur altière ?

(*a*) *Soldats, remettez-la chez elle.* Si *Médée* eſt une magicienne auſſi puiſſante qu'on le dit, & que *Créon* même le croit, comment ne craint-il pas de l'offenſer, & comment même peut-il diſpoſer d'elle ? C'eſt-là une étrange contradiction que l'antiquité grecque s'eſt permiſe. Les illuſions de l'antiquité ont été adoptées par nous ; les juges ont oſé juger des ſorciers ; mais il s'était répandu une opinion auſſi ridicule que celle de la magie même, & qui lui ſervait de correctif ; c'était que les magiciens perdaient tout leur pouvoir dès qu'ils étaient entre les mains de la juſtice. L'*Arioſte*, & le *Taſſe* ſon heureux imitateur, prirent un tour plus heureux ; ils feignirent que les enchantemens pouvaient être détruits par d'autres enchantemens ; cela ſeul mettait de la vraiſemblance dans ces fables, qui par elles-mêmes n'en ont aucune. *Arioſte* tout fécond qu'il était, avait appris cet art d'*Homère* ; il eſt vrai que ſon *Alcine* eſt prodigieuſement ſupérieure à la *Circé* de l'*Odyſſée* ; mais enfin *Homère* eſt le premier qui paraît avoir imaginé des préſervatifs contre le pouvoir de la magie, & qui par-là mit quelque raiſon dans des choſes qui n'en avaient pas.

A-t-elle pu deſcendre à la moindre prière ?
Et le ſacré reſpect de ma condition (*a*)
En a-t-il arraché quelque ſoumiſſion ?

SCÈNE IV.

CREON, JASON, CREUSE, CLEONE.

CREON.

TE voilà ſans rivale, & mon pays ſans guerres,
Ma fille, c'eſt demain qu'elle ſort de nos terres.
Nous n'avons déſormais que craindre de ſa part ; (*b*)
Acaſte eſt ſatisfait d'un ſi proche départ,
Et ſi tu peux calmer le courage d'Ægée,
Qui voit par notre choix ſon ardeur négligée,
Fais état que demain nous aſſure à jamais,
Et dedans & dehors, une profonde paix.

CREUSE.

Je ne crois pas, ſeigneur, que ce vieux roi d'Athènes,
Voyant aux mains d'autrui le fruit de tant de peines,
Mêle tant de faibleſſe à ſon reſſentiment,
Que ſon premier courroux ſe diſſipe aiſément.
J'eſpère toutefois qu'avec un peu d'adreſſe
Je pourrai le réſoudre à perdre une maîtreſſe,
Dont l'âge peu ſortable & l'inclination
Répondaient aſſez mal à ſon affection.

JASON.

Il doit vous témoigner par ſon obéiſſance
Combien ſur ſon eſprit vous avez de puiſſance ;

(*a*) Il eſt bien ici queſtion du ſacré reſpect qu'on doit à la condition de ce Créon, qui d'ailleurs joue dans cette piéce un rôle trop froid.

(*b*) *Nous n'avons que craindre*, eſt un barbariſme. Cette piéce en a beaucoup. Mais encore une fois, c'eſt la première de Corneille.

Et s'il s'obſtine à ſuivre un injuſte courroux,
Nous ſaurons, ma princeſſe, en rabattre les coups;
Et nos préparatifs contre la Theſſalie
Ont trop de quoi punir ſa flamme & ſa folie.

CREON.

Nous n'en viendrons pas là. Regarde ſeulement
A le payer d'eſtime & de remercîment.
Je voudrais pour tout autre un peu de raillerie,
(a) Un vieillard amoureux mérite qu'on en rie:
Mais le trône ſoutient la majeſté des rois
Au-deſſus du mépris, comme au-deſſus des loix.
On doit toujours reſpect au ſceptre, à la couronne.
Remets tout, ſi tu veux, aux ordres que je donne;
Je ſaurai l'appaiſer avec facilité,
Si tu ne te défends qu'avec civilité.

SCENE V.

JASON, CREUSE, CLEONE.

JASON.

QUE ne vous dois-je point pour cette préférence,
Où mes deſirs n'oſaient porter mon eſpérance?
C'eſt bien me témoigner un amour infini,
De mépriſer un roi pour un pauvre banni.
A toutes ſes grandeurs préférer ma misère!
Tourner en ma faveur les volontés d'un père!
Garantir mes enfans d'un exil rigoureux!

CREUSE.

Qu'a pu faire de moindre un courage amoureux?
La fortune a montré dedans votre naiſſance

(a) Ces vers montrent qu'en effet on mêlait alors le comique au tragique. Ce mauvais goût était établi dans preſque toute l'Europe, comme on le remarque ailleurs.

Un trait de ſon envie, ou de ſon impuiſſance;
Elle devait un ſceptre au ſang dont vous naiſſez,
Et ſans lui vos vertus le méritaient aſſez.
L'amour qui n'a pu voir une telle injuſtice,
Supplée à ſon défaut, ou punit ſa malice,
Et vous donne au plus fort de vos adverſités
Le ſceptre que j'attends, & que vous méritez.
La gloire m'en demeure, & les races futures
Comptant notre hyménée entre vos aventures,
Vanteront à jamais mon amour généreux,
Qui d'un ſi grand héros rompt le ſort malheureux.
Après tout cependant riez de ma faibleſſe.
Prête de poſſéder le phénix de la Grece,
La fleur de nos guerriers, le ſang de tant de dieux,
La robe de Médée a donné dans mes yeux; (*a*)
Mon caprice à ſon luſtre attachant mon envie,
Sans elle trouve à dire au bonheur de ma vie;
C'eſt ce qu'ont prétendu mes deſſeins relevés,
Pour le prix des enfans que je vous ai ſauvés.

JASON.

Que ce prix eſt léger pour un ſi bon office!
Il y faut toutefois employer l'artifice.
Ma jalouſe en fureur n'eſt pas femme à ſouffrir
Que ma main l'en dépouille, afin de vous l'offrir;
Des tréſors dont ſon père épuiſe la Scythie,
C'eſt tout ce qu'elle a pris quand elle en eſt ſortie.

CREUSE.

Qu'elle a fait un beau choix! Jamais éclat pareil
Ne ſema dans la nuit les clartés du ſoleil.
Les perles avec l'or confuſément mêlées,
Mille pierres de prix ſur ſes bords étalées,
D'un mêlange divin éblouiſſent les yeux;

(*a*) La robe de Médée qui a donné dans les yeux de Créuſe, & la deſcription de cette robe ne ſeraient pas ſouffertes aujourd'hui, & la réponſe de Jaſon n'eſt pas moins petite que la demande.

Jamais rien d'approchant ne ſe fit en ces lieux.
Pour moi, tout auſſi-tôt que je l'en vis parée,
Je ne fis plus d'état de la toiſon dorée;
Et duſſiez-vous vous-même en être un peu jaloux,
J'en eus preſques envie auſſi-tôt que de vous.
Pour appaiſer Médée & réparer ſa perte,
L'épargne de mon père entiérement ouverte,
Lui met à l'abandon tous les tréſors du roi,
Pourvu que cette robe & Jaſon ſoient à moi.

JASON.

N'en doutez point, ma reine, elle vous eſt acquiſe.
Je vais chercher Nérine, & par ſon entremiſe
Obtenir de Médée avec dextérité
Ce que refuſerait ſon courage irrité.
Pour elle, vous ſavez que j'en fuis les approches;
J'aurais peine à ſouffrir l'orgueil de ſes reproches;
Et je me connais mal, ou dans notre entretien
Son courroux s'allumant allumerait le mien
Je n'ai point un eſprit complaiſant à ſa rage,
Juſques à ſupporter ſans replique un outrage,
Et ce ſerait pour moi d'éternels déplaiſirs
De reculer par là l'effet de vos deſirs.
Mais ſans plus de diſcours, d'une maiſon voiſine
Je vais prendre le tems que ſortira Nérine.
Souffrez, pour avancer votre contentement,
Que malgré mon amour je vous quitte un moment.

CLEONE.

Madame, j'apperçois venir le roi d'Athènes.

CREUSE.

Allez donc, votre vue augmenterait ſes peines.

CLEONE.

Souvenez-vous de l'air dont il le faut traiter.

CREUSE.

Ma bouche acortement ſaura s'en acquitter.

SCENE VI.

ÆGÉE, CREUSE, CLEONE.

ÆGÉE.

SUR un bruit qui m'étonne & que je ne puis croire,
Madame, mon amour jaloux de votre gloire,
Vient ſavoir s'il eſt vrai que vous ſoyez d'accord,
Par un honteux hymen, de l'arrêt de ma mort.
Votre peuple en frémit, votre cour en murmure;
Et tout Corinthe enfin s'impute à grande injure,
Qu'un fugitif, un traître, un meurtrier des rois,
Lui donne à l'avenir des princes & des loix.
Il ne peut endurer que l'horreur de la Grèce
Pour prix de ſes forfaits épouſe ſa princeſſe;
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur,
Femme d'un aſſaſſin & d'un empoiſonneur.

CREUSE.

Laiſſez agir, grand roi, la raiſon ſur votre ame,
Et ne le chargez point des crimes de ſa femme.
J'épouſe un malheureux, & mon père y conſent,
Mais prince, mais vaillant, & ſurtout innocent.
Non pas que je ne faille en cette préférence;
De votre rang au ſien je fais la différence:
Mais ſi vous connaiſſez l'amour & ſes ardeurs,
Jamais pour ſon objet il ne prend les grandeurs;
Avouez que ſon feu n'en veut qu'à la perſonne,
Et qu'en moi vous n'aimiez rien moins que ma couronne.
Souvent je ne ſais quoi qu'on ne peut exprimer
(*a*) Nous ſurprend, nous emporte, & nous force d'aimer;

(*a*) *Nous ſurprend, nous emporte, & nous force d'aimer.* Voilà le germe de ces vers qu'on applaudit autrefois dans *Rodogune*;

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſimpathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties, &c.

C'eſt au lecteur judicieux à dé-

Et ſouvent ſans raiſon les objets de nos flammes
Frappent nos yeux enſemble, & ſaiſiſſent nos ames.
Ainſi nous avons vu le ſouverain des dieux
Au mépris de Junon aimer en ces bas lieux;
Venus quitter ſon Mars, & négliger ſa priſe,
Tantôt pour Adonis, & tantôt pour Anchiſe;
Et c'eſt peut-être encor avec moins de raiſon
Que, bien que vous m'aimiez, je me donne à Jaſon.
D'abord dans mon eſprit vous eûtes ce partage;
Je vous eſtimai plus, & l'aimai davantage.

ÆGÉE.

Gardez ces complimens pour de moins enflammés;
Et ne m'eſtimez point qu'autant que vous m'aimez.
Que me ſert cet aveu d'une erreur volontaire?
Si vous croyez faillir, qui vous force à le faire?
N'accuſez point l'amour ni ſon aveuglement;
Quand on connaît ſa faute, on manque doublement.

CREUSE.

Puis donc que vous trouvez la mienne inexcuſable,
Je ne veux plus, ſeigneur, me confeſſer coupable.
L'amour de mon pays & le bien de l'état
Me défendaient l'hymen d'un ſi grand potentat.
Il m'eût fallu ſoudain vous ſuivre en vos provinces,
Et priver mes ſujets de l'aſpect de leurs princes;
Votre ſceptre pour moi n'eſt qu'un pompeux exil.
Que me ſert ſon éclat, & que me donne-t-il?
M'éleve-t-il d'un rang plus haut que ſouveraine?
Et ſans le poſſéder ne me vois-je pas reine?
Graces aux immortels, dans ma condition
J'ai de quoi m'aſſouvir de cette ambition;
Je ne veux point changer mon ſceptre contre un autre,

cider lequel vaut le mieux de ces deux morceaux. Il décidera peut-être, que de telles maximes ſont plus convenables à la haute comédie, & que les maximes détachées ne valent pas un ſentiment. Cette même idée ſe retrouve dans la ſuite du *Menteur*, & elle y eſt mieux placée.

Je perdrais ma couronne en acceptant la vôtre.
Corinthe eſt bon ſujet, mais il veut voir ſon roi ;
Et d'un prince éloigné rejetterait la loi.
Joignez à ces raiſons qu'un père un peu ſur l'âge,
Dont ma ſeule préſence adoucit le veuvage,
Ne ſaurait ſe réſoudre à ſéparer de lui,
De ſes débiles ans l'eſpérance & l'appui ;
Et vous reconnaîtrez que je ne vous préfère
Que le bien de l'état, mon pays & mon père.
Voilà ce qui m'oblige au choix d'un autre époux ;
Mais comme ces raiſons ſont peu d'effet ſur vous,
Afin de redonner le repos à votre ame,
Souffrez que je vous quitte.

SCENE VII.

ÆGÉE *ſeul.* (*a*)

ALLEZ, allez, madame,
Etaler vos appas, & vanter vos mépris
A l'infame ſorcier qui charme vos eſprits.
De cette indignité faites un mauvais conte,
Riez de mon ardeur, riez de votre honte,
Favoriſez celui de tous vos courtiſans
Qui raillera le mieux le déclin de mes ans.
Vous jouirez fort peu d'une telle inſolence ;

(*a*) Il eſt inutile de remarquer combien le rôle d'*Ægée* eſt froid & inſipide. Une piéce de théatre eſt *une expérience ſur le cœur humain.* Quel reſſort remuera l'ame des hommes ? Ce ne ſera pas un vieillard amoureux & mépriſé qu'on met en priſon, & qu'une ſorcière délivre. Tout perſonnage principal doit inſpirer un degré d'intérêt. C'eſt une des règles inviolables. Elles ſont toutes fondées ſur la nature. On a déjà averti qu'on ne reprend pas les fautes de détail.

Mon amour outragé court à la violence ;
Mes vaiſſeaux à la rade aſſez proches du port
N'ont que trop de ſoldats à faire un coup d'effort.
La jeuneſſe me manque, & non pas le courage :
Les rois ne perdent point les forces avec l'âge ;
Et l'on verra peut-être, avant ce jour fini,
Ma paſſion vengée, & votre orgueil puni.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NERINE.

MAlheureux inſtrument du malheur qui nous preſſe, (*a*)
Que j'ai pitié de toi, déplorable princeſſe !
Avant que le ſoleil ait fait encor un tour,
Ta perte inévitable achève ton amour.
Ton deſtin te trahit, & ta beauté fatale
Sous l'appas d'un hymen t'expoſe à ta rivale ;
Ton ſceptre eſt impuiſſant à vaincre ſon effort ;
Et le jour de ſa fuite eſt celui de ta mort.
Sa vengeance à la main elle n'a qu'à réſoudre.
Un mot du haut des cieux fait deſcendre la foudre.
Les mers pour noyer tout n'attendent que ſa loi ;
La terre offre à s'ouvrir ſous le palais du roi ;
L'air tient les vents tout prêts à ſuivre ſa colère,
Tant la nature eſclave a peur de lui déplaire :
Et ſi ce n'eſt aſſez de tous les élémens,
Les enfers vont ſortir à ſes commandemens.

(*a*) C'eſt ici un grand exemple de l'abus des monologues. Une ſuivante qui vient parler toute ſeule du pouvoir de ſa maîtreſſe, eſt d'un grand ridicule. Cette faute de faire dire ce qui arrivera, par un acteur qui parle ſeul, & qu'on introduit ſans raiſon, était très-commune ſur les théatres grecs & latins : ils ſuivaient cet uſage, parce qu'il eſt facile. Mais on devait dire aux *Ménendres*, aux *Ariſtophanes*, aux *Plautes* : Surmontez la difficulté ; inſtruiſez-nous du fait ſans avoir l'air de nous inſtruire : amenez ſur le théatre des perſonnages néceſſaires, qui aient des raiſons de ſe parler : qu'ils m'expliquent tout ſans jamais s'adreſſer à moi ; que je les voie agir & dialoguer ; ſinon, vous êtes dans l'enfance de l'art.

Moi, bien que mon devoir m'attache à ſon ſervice,
Je lui prête à regret un ſilence complice;
D'un louable deſir mon cœur ſollicité
Lui ferait avec joie une infidélité:
Mais loin de s'arrêter, ſa rage découverte
A celle de Créuſe ajouterait ma perte;
Et mon funeſte avis ne ſervirait de rien,
Qu'à confondre mon ſang dans les bouillons du ſien.
D'un mouvement contraire à celui de mon ame
La crainte de la mort m'ôte celle du blâme;
Et ma timidité s'efforce d'avancer
Ce que hors du péril je voudrais traverſer.

SCENE II.

JASON, NERINE.

JASON.

NERINE, hé bien, que dit, que fait notre exilée?
Dans ton cher entretien s'eſt-elle conſolée?
Veut-elle bien céder à la néceſſité?

NERINE.

Je trouve en ſon chagrin moins d'animoſité.
De moment en moment ſon ame plus humaine
Abaiſſe ſa colère, & rabat de ſa haine.
Déjà ſon déplaiſir ne nous veut plus de mal.

JASON.

Fais-lui prendre pour tous un ſentiment égal.
Toi, qui de mon amour connaiſſais la tendreſſe,
Tu peux connaître auſſi quelle douleur me preſſe.
Je me ſens déchirer le cœur à ſon départ;
Créuſe en ſes malheurs prend même quelque part,
Ses pleurs en ont coulé, Créon même en ſoupire,
Lui préfère à regret le bien de ſon empire;

Et ſi dans ſon adieu ſon cœur moins irrité
En voulait mériter la libéralité,
Si juſques-là Medée appaiſait ſes menaces,
Qu'elle eût ſoin de partir avec ſes bonnes graces;
Je ſais, comme il eſt bon, que ſes tréſors ouverts
Lui ſeraient ſans réſerve entiérement offerts;
Et malgré les malheurs où le ſort l'a réduite,
Soulageraient ſa peine, & ſoutiendraient ſa fuite.

NERINE.

Puiſqu'il faut ſe réſoudre à ce banniſſement,
Il faut en adoucir le mécontentement;
Cette offre y peut ſervir; & par elle j'eſpère
Avec un peu d'adreſſe appaiſer ſa colère.
Mais d'ailleurs toutefois n'attendez rien de moi,
S'il faut prendre congé de Créuſe & du roi:
L'objet de votre amour & de ſa jalouſie
De toutes ſes fureurs l'auraient tôt reſaiſie.

JASON.

(a) Pour montrer ſans les voir ſon courage appaiſé,
Je te dirai, Nérine, un moyen fort aiſé,
Et de ſi longue main je connais ta prudence,
Que je t'en fais ſans peine entière confidence.
Créon bannit Medée; & ſes ordres précis
Dans ſon banniſſement enveloppaient ſes fils;
La pitié de Créuſe a tant fait vers ſon père,
Qu'ils n'auront point de part au malheur de leur mère.
Elle lui doit par eux quelque remerciement;
Qu'un préſent de ſa part ſuive leur compliment:
Sa robe dont l'éclat ſied mal à ſa fortune,
Et n'eſt à ſon exil qu'une charge importune,

(a) Convenons que ce n'eſt pas un trop bon moyen d'appaiſer une femme & une mère que de lui arracher ſes enfans & de lui prendre ſes habits. Cette invention de comédie produit une cataſtrophe horrible, mais ce contraſte même d'une intrigue faible & baſſe avec un dénouement épouvantable forme une bigarrure qui révolte tous les eſprits cultivés.

Lui gagnerait le cœur d'un prince libéral,
Et de tous ſes tréſors l'abandon général.
D'une vaine parure inutile à ſa peine,
Elle peut acquérir de quoi faire la reine :
Créuſe, ou je me trompe, en a quelque deſir ;
Et je ne penſe pas qu'elle pût mieux choiſir.
Mais la voici qui ſort, ſouffre que je l'évite;
Ma rencontre la trouble, & mon aſpect l'irrite.

SCENE III.

MEDÉE, JASON, NERINE. (*a*)

MEDÉE.

NE fuyez pas, Jaſon, de ces funeſtes lieux,
C'eſt à moi d'en partir, recevez mes adieux.
Accoutumée à fuir, l'exil m'eſt peu de choſe;
Sa rigueur n'a pour moi de nouveau que ſa cauſe.
C'eſt pour vous que j'ai fui, c'eſt vous qui me chaſſez.
Où me renvoyez vous, ſi vous me banniſſez ?
Irai-je ſur le Phaſe, où j'ai trahi mon père,
Appaiſer de mon ſang les manes de mon frère ?
Irai-je en Theſſalie, où le meurtre d'un roi
Pour victime aujourd'hui ne demande que moi?
Il n'eſt point de climat, dont mon amour fatale
N'ait acquis à mon nom la haine générale;
Et ce qu'on fait pour vous mon ſavoir & ma main,
M'a

(*a*) Cette ſcène eſt toute de *Sénèque*.

Fugimus, Jaſon, fugimus, hoc non eſt novum.
Mutare ſedes, cauſa fugiendi nova eſt, &c.
Ad quos remittis, Phaſim & Colchos petam ? &c.

Il y a dans ce couplet de très-beaux vers qui annonçaient déjà Corneille. C'eſt en ce ſens, & c'eſt dans ces morceaux détachés qu'on peut dire avec Fontenelle que Corneille s'éleva juſqu'à Médée.

M'a fait un ennemi de tout le genre humain.
Reſſouviens-t-en, ingrat, remets-toi dans la plaine
Que ces taureaux affreux brûlaient de leur haleine;
Revois ce champ guerrier dont les ſacrés ſillons
Elevaient contre toi de ſoudains bataillons,
Ce dragon qui jamais n'eut les paupières cloſes;
Et lors préfère-moi, Créuſe, ſi tu l'oſes.
Qu'ai-je épargné depuis qui fût en mon pouvoir?
Ai-je auprès de l'amour écouté mon devoir?
Pour jeter un obſtacle à l'ardente pourſuite
Dont mon père en fureur touchait déjà ta fuite,
Semai-je avec regret mon frère par morceaux?
A ce funeſte objet répandu ſur les eaux,
Mon père trop ſenſible aux droits de la nature,
Quitta tous autres ſoins que ſa ſépulture;
Et par ce nouveau crime émouvant ſa pitié,
J'arrêtai les effets de ſon inimitié.
Prodigue de mon ſang, honte de ma famille,
Auſſi cruelle ſœur que déloyale fille:
Ces titres glorieux plaiſaient à mes amours;
Je les pris ſans horreur pour conſerver tes jours.
Alors certes, alors mon mérite était rare;
Tu n'étais point honteux d'une femme barbare.
Quand à ton père uſé je rendis la vigueur,
J'avais encor tes vœux, j'étais encor ton cœur:
Mais cette affection mourant avec Pélie,
Dans le même tombeau ſe vit enſevelie:
L'ingratitude en l'ame, & l'impudence au front,
Une Scythe en ton lit te fut lors un affront;
Et moi, que tes deſirs avaient tant ſouhaitée,
Le dragon aſſoupi, la toiſon emportée,
Ton tyran maſſacré, ton père rajeuni,
Je devins un objet digne d'être banni.
Tes deſſeins achevés, j'ai mérité ta haine;
Il t'a fallu ſortir d'une honteuſe chaîne,
Et prendre une moitié qui n'a rien plus que moi

Que le bandeau royal que j'ai quitté pour toi.

JASON.

Ah ! que n'as-tu des yeux à lire dans mon ame,
Et voir les purs motifs de ma nouvelle flamme !
Les tendres ſentimens d'un amour paternel,
Pour ſauver mes enfans me rendent criminel,
Si l'on peut nommer crime un malheureux divorce,
Où le ſoin que j'ai d'eux me réduit & me force.
Toi-même, furieuſe, ai-je fait peu pour toi,
D'arracher ton trépas aux vengeances d'un roi ?
Sans moi ton inſolence allait être punie,
A ma ſeule prière on ne t'a que bannie.
C'eſt rendre la pareille à tes grands coups d'effort ;
Tu m'as ſauvé la vie, & j'empêche ta mort.

MEDÉE.

On ne m'a que bannie ! O bonté ſouveraine !
C'eſt donc une faveur, & non pas une peine !
Je reçois une grace au lieu d'un châtiment !
Et mon exil encor doit un remerciement !
Ainſi l'avare ſoif d'un brigand aſſouvie,
Il s'impute à pitié de nous laiſſer la vie ;
Quand il n'égorge point, il croit nous pardonner ;
Et ce qu'il n'ôte pas il penſe le donner.

JASON.

Tes diſcours dont Créon de plus en plus s'offenſe,
Le forceraient enfin à quelque violence.
Eloigne-toi d'ici tandis qu'il t'eſt permis.
Les rois ne ſont jamais de faibles ennemis.

MEDÉE.

A travers tes conſeils je vois aſſez ta ruſe :
Ce n'eſt-là m'en donner qu'en faveur de Créuſe.
Ton amour déguiſé d'un ſoin officieux,
D'un objet importun veut délivrer ſes yeux.

JASON.

N'appelle point amour un change inévitable,
Où Créuſe fait moins que le ſort qui m'accable.

MEDÉE.

Peux-tu bien, ſans rougir, déſavouer tes feux?

JASON.

Hé bien, ſoit, ſes attraits captivent tous mes vœux.
Toi, qu'un amour furtif ſouilla de tant de crimes,
M'oſes-tu reprocher des ardeurs légitimes?

MEDÉE.

Oui, je te les reproche, & de plus....

JASON.

Quels forfaits?

MEDÉE.

(*a*) La trahiſon, le meurtre, & tous ceux que j'ai faits.

JASON.

Il manque encor ce point à mon ſort déplorable,
Que de tes cruautés on me faſſe coupable.

MEDÉE.

Tu préſumes en vain de t'en mettre à couvert,
(*b*) Celui-la fait le crime à qui le crime ſert.
Que chacun indigné contre ceux de ta femme,
La traite en ſes diſcours de méchante & d'infame,
Toi ſeul, dont ſes forfaits ont fait tout le bonheur,
Tiens-là pour innocente, & défend ſon honneur.

JASON.

J'ai honte de ma vie, & je hais ſon uſage,
Depuis que je la dois aux effets de ta rage.

MEDÉE.

La honte généreuſe & la haute vertu!
Puiſque tu la hais tant, pourquoi la gardes-tu?

JASON.

Au bien de nos enfans, dont l'âge faible & tendre
Contre tant de malheurs ne ſaurait ſe défendre,
Deviens en leur faveur d'un naturel plus doux.

(*a*) *La trahiſon, le meurtre, & tous ceux que j'ai faits.* Médée dit dans *Sénèque*:
Quodcumque feci.

(*b*) Celui-là fait le crime, à qui le crime ſert.
Tua illa ſunt, cui prodeſt ſcelus is fecit.

MEDÉE.

Mon ame à leur ſujet redouble ſon courroux.
Faut-il ce déshonneur pour comble à mes misères,
Qu'à mes enfans Créuſe enfin donne des frères ?
Tu vas mêler, impie, & mettre en rang pareil
Des neveux de Syſiphe avec ceux du ſoleil !

JASON.

Leur grandeur ſoutiendra la fortune des autres ;
Créuſe & ſes enfans conſerveront les nôtres.

MEDÉE.

Je l'empêcherai bien ce mélange odieux,
Qui déshonore enſemble & ma race & les dieux.

JASON.

Laſſés de tant de maux, cédons à la fortune.

MEDÉE.

Ce corps n'enferme pas une ame ſi commune ;
Je n'ai jamais ſouffert qu'elle me fît la loi,
Et toujours ma fortune a dépendu de moi.

JASON.

La peur que j'ai d'un ſceptre...

MEDÉE.

Ah, cœur rempli de feinte !
Tu maſques tes deſirs d'un faux titre de crainte ;
Un ſceptre eſt l'objet ſeul qui fait ton nouveau choix.

JASON.

Veux-tu que je m'expoſe aux haines des deux rois ?
Et que mon imprudence attire ſur nos têtes,
D'un & d'autre côté, de nouvelles tempêtes ?

MEDÉE.

Fuis-les, fuis-les tous deux, fuis Médée à ton tour ;
Et garde au moins ta foi, ſi tu n'as plus d'amour.

JASON.

Il eſt aiſé de fuir, mais il n'eſt pas facile
Contre deux rois aigris de trouver un aſyle.
Qui leur réſiſtera, s'ils viennent à s'unir ?

MEDÉE.

Qui me réſiſtera, ſi je te veux punir ?
Déloyal, auprès d'eux crains-tu ſi peu Médée,
Que toute leur puiſſance en armes débordée
Diſpute contre moi ton cœur qu'ils m'ont ſurpris,
Et ne ſois du combat que le juge & le prix ?
Joins-leur, ſi tu le veux, mon père & la Scythie,
En moi ſeule ils n'auront que trop forte partie.
Bornes-tu mon pouvoir à celui des humains ?
Contr'eux, quand il me plaît, j'arme leurs propres mains:
Tu le ſais, tu l'as vu, quand ces fils de la terre
Par leurs coups mutuels terminèrent leur guerre.
Miſérable ! Je puis adoucir des taureaux,
La flamme m'obéit, & je commande aux eaux ;
Et la terre & les cieux tremblent quand je les nomme ;
Et je ne puis toucher les volontés d'un homme !
(*a*) Je t'aime encor, Jaſon, malgré ta lâcheté ;
Je ne m'offenſe plus de ta légéreté ;
Je ſens, à tes regards, décroître ma colère ;
De moment en moment ma fureur ſe modère ;
Et je cours ſans regret à mon banniſſement,
Puiſque j'en vois ſortir ton établiſſement.
Je n'ai plus qu'une grace à demander enſuite.
Souffre que mes enfans accompagnent ma fuite,
Que je t'admire encor en chacun de leurs traits,

(*a*) *Je t'aime encor, Jaſon, malgré ta lâcheté*, n'eſt point imité de *Senèque*, & *Racine* en cet endroit s'eſt rencontré avec *Corneille*, quand il fait dire à *Roxane*:

Ecoutez, Bajazet, je ſens que je vous aime &c.

La ſituation & la paſſion amènent ſouvent des ſentimens & des expreſſions qui ſe reſſemblent ſans qu'elles ſoient imitées. Mais quelle différence entre Roxane & Médée ! le rôle de Médée eſt l'eſſai d'un génie vigoureux & ſans art qui en vain fait déjà quelques efforts contre la barbarie qui enveloppe ſon ſiècle. Et le rôle de Roxane eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit & du goût dans un tems plus heureux. L'un eſt une ſtatue groſſière de l'ancienne Egypte. L'autre eſt une ſtatue de Phidias.

(*a*) Que je t'aime, & te baiſe en ces petits portraits ;
Et que leur cher objet entretenant ma flamme,
Te préſente à mes yeux auſſi-bien qu'à mon ame.

JASON.

Ah ! reprends ta colère, elle a moins de rigueur.
M'enlever mes enfans, c'eſt m'arracher le cœur ;
Et Jupiter tout prêt à m'écraſer du foudre,
Mon trépas à la main, ne pourrait m'y réſoudre.
C'eſt pour eux que je change ; & la Parque, ſans eux,
Seule de notre hymen pourrait rompre les nœuds.

MEDÉE.

Cet amour paternel qui te fournit d'excuſes,
Me fait ſouffrir auſſi que tu me les refuſes ;
Je ne t'en preſſe plus, & prête à me bannir,
Je ne veux plus de toi qu'un léger ſouvenir.

JASON.

Ton amour vertueux fait ma plus grande gloire,
Ce ſerait me trahir qu'en perdre la mémoire ;
Et le mien envers toi qui demeure éternel,
T'en laiſſe en cet adieu le ſerment ſolemnel.
Puiſſent briſer mon chef les traits les plus ſévères,
Que lancent des grands dieux les plus âpres colères,
Qu'ils s'uniſſent enſemble afin de me punir,
Si je ne pers la vie avant ton ſouvenir !

(*a*) *Que je t'aime, & te baiſe en ces petits portraits &c.* On ſent aſſez que le mot *baiſe* ne ſerait pas ſouffert aujourd'hui. Mais il y a une réflexion plus importante à faire. *Médée* conçoit la vengeance la plus horrible ; & qui retombe ſur elle-même. Pour y parvenir elle a recours à la plus indigne fourberie. Elle devient alors exécrable aux ſpectateurs. Elle attirerait la pitié, ſi elle égorgeait ſes enfans dans un moment de déſeſpoir & de démence. C'eſt une loi du théatre qui ne ſouffre guère d'exception ; ne commettez jamais de grands crimes que quand de grandes paſſions en diminueront l'atrocité, & vous attireront même quelque compaſſion des ſpectateurs. *Cléopatre*, à la vérité, dans la tragédie de *Rodogune*, ne s'attire nulle compaſſion. Mais ſongez que ſi elle n'était pas poſſédée de la paſſion forcenée de régner, on ne la pourrait pas ſouffrir, & que ſi elle n'était pas punie, la piéce ne pourrait être jouée.

SCENE IV.

MEDÉE, NERINE.

MEDÉE.

J'Y donnerai bon ordre ; il eſt en ta puiſſance
D'oublier mon amour, mais non pas ma vengeance ;
Je la ſaurai graver en tes eſprits glacés,
(a) Par des coups trop profonds pour en être effacés.
Il aime ſes enfans, ce courage inflexible,
Son faible eſt découvert ; par eux il eſt ſenſible,
Par eux mon bras armé d'une juſte rigueur,
Va trouver des chemins à lui percer le cœur.

NERINE.

Madame, épargnez-les, épargnez vos entrailles,
N'avancez point par-là vos propres funérailles :
Contre un ſang innocent pourquoi vous irriter,
Si Créuſe en vos mains ſe vient précipiter ?
Elle-même s'y jette, & Jaſon vous la livre.

MEDÉE.

Tu flattes mes deſirs.

NERINE.

Que je ceſſe de vivre,
Si ce que je vous dis n'eſt pure vérité.

MEDÉE.

Ah ! ne me tiens donc plus l'ame en perplexité.

(a) *Par &c.* Cette idée déteſtable de tuer ſes propres enfans, pour ſe venger de leur père, idée un peu ſoudaine, & qui ne laiſſe voir que l'atrocité d'une vengeance révoltante, ſans qu'elle ſoit ici combattue par les moindres remors, eſt encor priſe de *Sénèque*, dont *Corneille* a imité les beautés & les défauts.

NERINE.

Madame, il faut garder que quelqu'un ne vous voie,
Et du palais du roi découvre notre joie :
Un deſſein éventé ſuccède rarement.

MEDÉE.

Rentrons donc, & mettons nos ſecrets sûrement.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MEDÉE *dans ſa grotte magique.*

C'Est trop peu de Jaſon que ton œil me dérobe,
C'eſt trop peu de mon lit, tu veux encor ma robe,
Rivale inſatiable; & c'eſt encor trop peu,
Si, la force à la main, tu l'as ſans mon aveu:
Il faut que par moi-même elle te ſoit offerte,
Que perdant mes enfans j'achète encor leur perte;
Il en faut un hommage à tes divins attraits;
Et des remerciemens au vol que tu me fais.
Tu l'auras, mon refus ſerait un nouveau crime;
Mais je t'en veux parer pour être ma victime;
Et ſous un faux ſemblant de libéralité,
Soûler & ma vengeance & ton avidité.

SCENE II.

MEDÉE, NERINE.

MEDÉE.

LE charme eſt achevé, tu peux entrer, Nérine; (*a*)
Mes maux dans ces poiſons trouvent leur médecine.
Vois combien de ſerpens à mon commandement

(*a*) *Le &c.* Dans la tragédie de *Macbeth*, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre de *Shakeſpear*, trois ſorcières font leurs enchantemens ſur le théâtre. Elles arrivent au milieu des

D'Afrique juſqu'ici n'ont tardé qu'un moment;
Et contraint d'obéir à mes clameurs funeſtes,
Ont ſur ce don fatal, vomi toutes leurs peſtes.
L'amour à tous mes ſens ne fut jamais ſi doux,
Que ce triſte appareil à mon eſprit jaloux.
Ces herbes ne ſont pas d'une vertu commune,
Moi-même en les cueillant je fis pâlir la lune,

éclairs & du tonnerre, avec un grand chaudron, dans lequel elles font bouillir des herbes. *Le chat a miaulé trois fois*, diſent-elles, *il eſt tems, il eſt tems.* Elles jettent un crapaud dans le chaudron, & apoſtrophent le crapaud, en criant en refrain, *double, double, chaudron, trouble, que le feu brûle, que l'eau bouille double, double.* Cela vaut bien les ſerpens qui ſont venus d'Afrique en un moment, & ces herbes que *Médée* a cueillies le pied nud en faiſant pâlir la lune, & ce plumage noir d'une harpie. Ces puérilités ne ſeraient pas admiſes aujourd'hui.

C'eſt à l'opéra, c'eſt à ce ſpectacle conſacré aux fables, que ces enchantemens conviennent, & c'eſt-là qu'ils ont été le mieux traités. Voyez dans *Quinault*, ſupérieur en ce genre :

Eſprits malheureux & jaloux,
Qui ne pouvez ſouffrir la vertu qu'avec peine,
Vous dont la fureur inhumaine,
Dans les maux qu'elle fait trouve un plaiſir ſi doux,
Démons, préparez-vous à ſeconder ma haine;
Démons, préparez-vous
A ſervir mon courroux.

Voyez en un autre endroit ce morceau encor plus fort que chante *Médée* :

Sortez, ombres, ſortez de la nuit éternelle.
Voyez le jour pour le troubler;
Que l'affreux déſeſpoir, que la rage cruelle
Prennent ſoin de vous raſſembler:
Avancez, malheureux coupables,
Soyez aujourd'hui déchaînés,
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne ſoyez pas ſeuls miſérables.
Ma rivale m'expoſe à des maux effroyables,
Qu'elle ait part aux tourmens qui vous ſont deſtinés.
Non, les enfers impitoyables
Ne pourront inventer des horreurs comparables
Aux tourmens qu'elle m'a donnés.
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne ſoyons pas ſeuls miſérables.

Ce ſeul couplet vaut mieux peut-être que toute la *Médée* de *Sénèque*, de *Corneille* & de *Longepierre*, parce qu'il eſt fort & naturel, harmonieux & ſublime. Obſervons que c'eſt-là ce *Quinault* que *Boileau* affectait de mépriſer, & apprenons à être juſtes.

Quand, les cheveux flottans, le bras & le pied nud,
J'en dépouillai jadis un climat inconnu.
Vois mille autres venins; cette liqueur épaiſſe
Mêlée du ſang de l'hydre avec celui de Neſſe;
Python eut cette langue, & ce plumage noir
Eſt celui qu'une harpie en fuyant laiſſa choir:
Par ce tiſon Althée aſſouvit ſa colère,
Trop pitoyable ſœur, & trop cruelle mère.
Ce feu tomba du ciel avec Phaéton;
Cet autre vient des flots du pierreux Phlégéton;
Et celui-ci jadis remplit en nos contrées
Des taureaux de Vulcain les gorges enſoufrées.
Enfin tu ne vois là poudres, racines, eaux,
Dont le pouvoir mortel n'ouvrît mille tombeaux;
Ce préſent déceptif a bu toute leur force,
Et bien mieux que mon bras vengera mon divorce.
Mes tyrans par leur perte apprendront que jamais...
Mais d'où vient ce grand bruit que j'entends au palais?

NERINE.

Du bonheur de Jaſon, & du malheur d'Ægée:
Madame, peu s'en faut qu'il ne vous ait vengée.
Ce généreux vieillard ne pouvant ſupporter
Qu'on lui volé à ſes yeux ce qu'il croit mériter,
Et que ſur ſa couronne & ſa perſévérance
L'exil de votre époux ait eu la préférence,
A tâché par la force à repouſſer l'affront
Que ce nouvel hymen lui porte ſur le front.
Comme cette beauté, pour lui toute de glace,
Sur les bords de la mer contemplait la bonace,
Il la voit mal ſuivie, & prend un ſi beau tems
A rendre ſes deſirs & les vôtres contens.
De ſes meilleurs ſoldats une troupe choiſie
Enferme la princeſſe, & ſert ſa jalouſie;
L'effroi qui la ſurprend la jette en pâmoiſon;
Et tout ce qu'elle peut, c'eſt de nommer Jaſon.
Ses gardes à l'abord font quelque réſiſtance;

Et le peuple leur prête une faible assistance;
Mais l'obstacle léger de ces débiles cœurs
Laissait honteusement Créuse à leurs vainqueurs :
Déjà presque en leur bord elle était enlevée...

MEDÉE.

Je devine la fin, mon traître l'a sauvée.

NERINE.

Oui, madame, & de plus Ægée est prisonnier;
Votre époux à son myrthe ajoute ce laurier;
Mais apprenez comment.

MEDÉE.

N'en dis pas davantage,
Je ne veux point savoir ce qu'a fait son courage;
Il suffit que son bras a travaillé pour nous,
Et rend une victime à mon juste courroux.
Nérine, mes douleurs auraient peu d'allégeance,
Si cet enlévement l'ôtait à ma vengeance,
Pour quitter son pays en est-on malheureux?
Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux;
Elle aurait trop d'honneur de n'avoir que ma peine;
Et de verser des pleurs pour être deux fois reine.
Tant d'invisibles feux enfermés dans ce don,
Que d'un titre plus vrai j'appelle ma rançon
Produiront des effets bien plus doux à ma haine.

NERINE.

Par là vous vous vengez, & sa perte est certaine:
Mais contre la fureur de son père irrité
Où pensez-vous trouver un lieu de sûreté?

MEDÉE.

Si la prison d'Ægée a suivi sa défaite,
Tu peux voir qu'en l'ouvrant je m'ouvre une retraite;
Et que ses fers brisés, malgré leurs attentats,
A ma protection engagent ses états.
Dépêche seulement, & cours vers ma rivale,
Lui porter de ma part cette robe fatale.
Mène-lui mes enfans, & fais-les, si tu peux,

Préſenter par leur père à l'objet de ſes vœux.

NERINE.

Mais, madame, porter cette robe empeſtée,
Que de tant de poiſon vous avez infectée,
C'eſt pour votre Nérine un trop funeſte emploi;
Avant que ſur Créuſe ils agiraient ſur moi. (*a*)

MEDÉE.

Ne crains pas leur vertu, mon charme la modère,
Et lui défend d'agir que ſur elle & ſon père.
Pour un ſi grand effet prends un cœur plus hardi,
Et ſans me repliquer fais ce que je te dis.

SCENE III.

CREON, POLLUX, ſoldats.

CREON.

NOUS devons bien chérir cette valeur parfaite, (*b*)
Qui de nos raviſſeurs nous donne la défaite.
Invincible héros, c'eſt à votre ſecours
Que je dois déſormais le bonheur de mes jours;
C'eſt vous ſeul aujourd'hui dont la main vengereſſe
Rend à Créon ſa fille, à Jaſon ſa maîtreſſe,
Met Ægée en priſon, & ſon orgueil à bas,
Et fait mordre la terre à ſes meilleurs ſoldats.

POLLUX.

Grand roi, l'heureux ſuccès de cette délivrance
Vous eſt beaucoup mieux dû qu'à mon peu de vaillance.
C'eſt vous ſeul & Jaſon dont les bras indomptés

(*a*) Cette ſuivante qui craint la brûlure, & qui refuſe de porter la robe, eſt très-comique & fournirait de bonnes plaiſanteries. Il était fort aiſé d'envoyer la robe par un domeſtique qui ne fût pas inſtruit du poiſon qu'elle renfermait.

(*b*) On voit combien Pollux eſt inutile à la piéce, Corneille l'appelle un perſonnage protatique.

Portaient avec effroi la mort de tous côtés,
Pareils à deux lions, dont l'ardente furie
Dépeuple en un moment toute une bergerie.
L'exemple glorieux de vos faits plus qu'humains
Echauffait mon courage, & conduiſait mes mains :
J'ai ſuivi, mais de loin, des actions ſi belles,
Qui laiſſaient à mon bras tant d'illuſtres modeles.
Pourrait-on reculer en combattant ſous vous,
Et n'avoir point de cœur à ſeconder vos coups ?

CREON.

Votre valeur qui ſouffre en cette repartie,
Ote toute croyance à votre modeſtie ;
Mais puiſque le refus d'un honneur mérité
N'eſt pas un petit trait de généroſité,
Je vous laiſſe en jouir. Auteur de la victoire,
Ainſi qu'il vous plaira, départez-en la gloire ;
Comme elle eſt votre bien, vous pouvez la donner.
Que prudemment les dieux ſavent tout ordonner !
Voyez, brave guerrier, comme votre arrivée
Au jour de nos malheurs ſe trouve réſervée ;
Et qu'au point que le ſort oſait nous menacer,
Ils nous ont envoyé de quoi le terraſſer.
Digne ſang de leur roi, demi-dieu magnanime,
Dont la vertu ne peut recevoir trop d'eſtime,
Qu'avons-nous plus à craindre, & quel deſtin jaloux,
Tant que nous vous aurons, s'oſera prendre à nous ?

POLLUX.

Appréhendez pourtant, grand prince.

CREON.

Et quoi ?

POLLUX.

Médée,
Qui par vous de ſon lit ſe voit dépoſſédée.
Je crains qu'il ne vous ſoit mal-aiſé d'empêcher
Qu'un gendre malheureux ne vous coûte bien cher.
Après l'aſſaſſinat d'un monarque & d'un frère,

Peut-il être de ſang qu'elle épargne, ou révère ?
Accoutumée au meurtre, & ſavante en poiſon,
Voyez ce qu'elle a fait pour acquérir Jaſon ;
Et ne préſumez pas, quoi que Jaſon vous die,
Que pour le conſerver elle ſoit moins hardie.

CREON.

C'eſt de quoi mon eſprit n'eſt plus inquiété,
Par ſon banniſſement j'ai fait ma ſûreté ;
Elle n'a que fureur & que vengeance en l'ame ;
Mais en ſi peu de tems que peut faire une femme !
Je n'ai preſcrit qu'un jour de terme à ſon départ.

POLLUX.

C'eſt peu pour une femme, & beaucoup pour ſon art.
Sur le pouvoir humain ne réglez par ſes charmes.

CREON.

Quelque puiſſans qu'ils ſoient, je n'en ai point d'alarmes ;
Et quand bien ce délai devrait tout haſarder,
Ma parole eſt donnée, & je la veux garder.

SCENE IV.

CREON, POLLUX, CLEONE.

CREON.

QUE font nos deux amans, Cléone ?

CLEONE.

La princeſſe,
Seigneur, près de Jaſon reprend ſon allégreſſe ;
Et ce qui ſert beaucoup à ſon contentement,
C'eſt de voir que Médée eſt ſans reſſentiment.

CREON.

Et quel dieu ſi propice a calmé ſon courage ?

CLEONE.

Jaſon, & ſes enfans qu'elle vous laiſſe en gage.

La grace que pour eux Créuſe obtient de vous,
A calmé les tranſports de ſon eſprit jaloux.
Le plus riche préſent qui fût en ſa puiſſance
A ſes remerciemens joint la reconnaiſſance.
Sa robe ſans pareille, & ſur qui nous voyons
Du ſoleil ſon aïeul briller mille rayons,
Que la princeſſe même avoit tant ſouhaitée,
Par ces petits héros lui vient d'être apportée;
Et fait voir clairement les merveilleux effets
Qu'en un cœur irrité produiſent les bienfaits.

CREON.

Hé bien, qu'en dites-vous? Qu'avons-nous plus à craindre?

POLLUX.

Si vous ne craignez rien, que je vous trouve à plaindre!

CREON.

Un ſi rare préſent montre un eſprit remis.

POLLUX.

(*a*) J'eus toujours pour ſuſpects les dons des ennemis;
Ils font aſſez ſouvent ce que n'ont pu leurs armes.
Je connais de Médée & l'eſprit, & les charmes;
Et veux bien m'expoſer au plus cruel trépas,
Si ce rare préſent n'eſt un mortel appas.

CREON.

Ses enfans ſi chéris qui nous ſervent d'ôtages,
Nous peuvent-ils laiſſer quelque ſorte d'ombrages?

POLLUX.

Peut-être que contr'eux s'entend ſa trahiſon,
Qu'elle

(*a*) *J'eus toujours pour ſuſpects les dons des ennemis.* Ce vers eſt la traduction de ce beau vers de *Virgile*:

Timeo Danaos & dona ferentes. Et *Virgile* lui-même a pris ce vers d'*Homère* mot à mot. Quand on imite de tels vers qui ſont devenus proverbes, il faut tâcher que nos imitations deviennent auſſi proverbes dans notre langue. On n'y peut réuſſir que par des mots harmonieux, aiſés à retenir. *Pour ſuſpects les dons*, eſt trop rude; on doit éviter les conſonnes qui ſe heurtent. C'eſt le mêlange heureux des voyelles & des conſonnes qui fait le charme de la verſification.

Qu'elle ne les prend plus que pour ceux de Jaſon ;
Et qu'elle s'imagine, en haine de leur père,
Que n'étant plus ſa femme, elle n'eſt plus leur mère.
Renvoyez-lui, ſeigneur, ce don pernicieux ;
Et ne vous chargez point d'un poiſon précieux.

CREON.

Créuſe cependant en eſt toute ravie ;
Et de s'en voir parée elle brûle d'envie.

POLLUX.

Où le péril égale & paſſe le plaiſir,
Il faut ſe faire force, & vaincre ſon deſir.
Jaſon dans ſon amour a trop de complaiſance
De ſouffrir qu'un tel don s'accepte en ſa préſence.

CREON.

Sans rien mettre au haſard, je ſaurai dextrement
Accorder vos ſoupçons & ſon contentement.
Nous verrons dès ce ſoir ſur une criminelle,
Si ce préſent nous cache une embûche mortelle.
Niſe, pour ſes forfaits deſtinée à mourir,
Ne peut par cette épreuve injuſtement périr ;
Heureuſe, ſi ſa mort nous rendait ce ſervice,
De nous en découvrir le funeſte artifice.
Allons-y de ce pas, & ne conſumons plus
De tems ni de diſcours en débats ſuperflus.

SCENE V.

ÆGÉE *en priſon* (*a*).

DEMEURE affreuſe des coupables,
Lieux maudits, funeſte ſéjour,

(*a*) *Rotrou* avait mis les ſtances à la mode. *Corneille* qui les employa, les condamne lui-même dans ſes réflexions ſur la tragédie. Elles ont quelque rapport à ces odes que chan-

Dont jamais avant mon amour
Les ſceptres n'ont été capables,
Redoublez puiſſamment votre mortel effroi,
Et joignez à mes maux une ſi vive atteinte,
Que mon ame chaſſée, en s'enfuyant de crainte,
Dérobe à mes vainqueurs le ſupplice d'un roi.
Le triſte bonheur où j'aſpire!
Je ne veux que hâter ma mort,
Et n'accuſe mon mauvais ſort,
Que de ſouffrir que je reſpire.
Puiſqu'il me faut mourir, que je meure à mon choix;
Le coup m'en ſera doux, s'il eſt ſans infamie;
Prendre l'ordre à mourir d'une main ennemie,
C'eſt mourir, pour un roi, beaucoup plus d'une fois.
Malheureux prince, on te mépriſe.
Quand tu t'arrêtes à ſervir,
Si tu t'efforces de ravir,
Ta priſon ſuit ton entrepriſe.
Ton amour qu'on dédaigne, & ton vain attentat,
D'un éternel affront vont ſouiller ta mémoire;
L'un t'a déjà coûté ton repos & ta gloire,
L'autre va te coûter ta vie & ton état.
Deſtin, qui punis mon audace,

taient les chœurs entre les ſcènes ſur le théatre grec. Les Romains les imitèrent. Il me ſemble que c'était l'enfance de l'art. Il était bien plus aiſé d'inſérer ces inutiles déclamations entre neuf ou dix ſcènes qui compoſaient une tragédie, que de trouver dans ſon ſujet même de quoi animer toujours le théatre, & de ſoutenir une longue intrigue toujours intéreſſante. Lorſque notre théatre commença à ſortir de la barbarie, & de l'aſſerviſſement aux uſages anciens pire encor que la barbarie, on ſubſtitua à ces odes des chœurs qu'on voit dans *Garnier*, dans *Jodele* & dans *Baïf*, des ſtances que les perſonnages récitaient. Cette mode a duré cent années; le dernier exemple que nous ayons des ſtances eſt dans la *Thébaïde*. *Racine* ſe corrigea bientôt de ce défaut; il ſentit que cette meſure différente de la meſure employée dans la piéce, n'était pas naturelle, que les perſonnages ne devaient pas changer le langage convenu, qu'ils devenaient poëtes mal-à-propos.

Tu n'as que de juſtes rigueurs ;
Et s'il eſt d'aſſez tendres cœurs
Pour compatir à ma diſgrace,
Mon feu de leur tendreſſe étouffe la moitié,
Puiſqu'à bien comparer mes fers avec ma flamme,
Un vieillard amoureux mérite plus de blâme,
Qu'un monarque en priſon n'eſt digne de pitié.
Cruel auteur de ma misère,
Peſte des cœurs, tyran des rois,
Dont les impérieuſes loix
N'épargnent pas même ta mère,
Amour, contre Jaſon tourne ton trait fatal,
Au pouvoir de tes dards je remets ma vengeance :
Atterre ſon orgueil, & montre ta puiſſance (*a*)
A perdre également l'un & l'autre rival.
Qu'une implacable jalouſie
Suive ſon nuptial flambeau ;
Que ſans ceſſe un objet nouveau
S'empare de ſa fantaiſie :
Que Corinthe à ſa vue accepte un autre roi ;
Qu'il puiſſe voir ſa race à ſes yeux égorgée ;
Et pour dernier malheur, qu'il ait le ſort d'Ægée,
Et devienne à mon âge amoureux comme moi.
Mais d'où vient ce bruit ſourd ? quelle pâle lumière
Diſſipe ces horreurs, & frappe ma paupière ?

(*a*) Quand même ces ſtances ennuyeuſes & mal écrites auraient été auſſi bonnes que la meilleure ode d'Horace, elles ne feraient aucun effet ; parce qu'elles ſont dans la bouche d'un vieillard ridicule, amoureux comme un vieillard de comédie. Ce n'eſt pas aſſez au théatre qu'une ſcène ſoit belle par elle-même. Il faut qu'elle ſoit belle dans la place où elle eſt.

SCENE VI.

MEDÉE, ÆGÉE.

ÆGÉE.

MORTEL, qui que tu ſois, détourne ici tes pas;
Et, de grace, m'apprend l'arrêt de mon trépas,
L'heure, le lieu, le genre; & ſi ton cœur ſenſible
A la compaſſion peut ſe rendre acceſſible,
Donne-moi les moyens d'un généreux effort,
Qui des mains des bourreaux affranchiſſe ma mort.

MEDÉE.

Je viens l'en affranchir. Ne craignez plus, grand prince,
Ne penſez qu'à revoir votre chère province.

(*Elle donne un coup de baguette ſur la porte de la priſon, qui s'ouvre auſſi-tôt; & en ayant tiré Ægée, elle en donne encor un ſur ſes fers qui tombent.*

Ni grilles ni verroux ne tiennent contre moi.
Ceſſez, indignes fers, de captiver un roi,
Eſt-ce à vous à preſſer les bras d'un tel monarque?
Et vous, reconnaiſſez Medée à cette marque;
Et fuyez un tyran, dont le forcenement
Joindrait votre ſupplice à mon banniſſement;
Avec la liberté reprenez le courage.

ÆGÉE.

Je les reprens tous deux pour vous en faire hommage,
Princeſſe, de qui l'art propice aux malheureux,
Oppoſe un tel miracle à mon ſort rigoureux.
Diſpoſez de ma vie, & du ſceptre d'Athènes;
Je dois & l'un & l'autre à qui briſe mes chaînes:
Si votre heureux ſecours me tire de danger,
Je ne veux en ſortir qu'afin de vous venger;
Et ſi je puis jamais avec votre aſſiſtance

Arriver juſqu'aux lieux de mon obéiſſance,
Vous me verrez ſuivi de mille bataillons
Sur ces murs renverſés planter mes pavillons,
Punir leur traître roi de vous avoir bannie,
Dedans le ſang des ſiens noyer ſa tyrannie,
Et remettre en vos mains & Créuſe & Jaſon,
Pour venger votre exil plutôt que ma priſon.

MEDÉE.

Je veux une vengeance & plus haute & plus prompte,
Ne l'entreprenez pas, votre offre me fait honte:
Emprunter du ſecours d'aucun pouvoir humain
D'un reproche éternel diffamerait ma main.
En eſt-il après tout aucun qui ne me cède?
Qui force la nature a-t-il beſoin qu'on l'aide?
Laiſſez-moi le ſouci de venger mes ennuis;
Et par ce que j'ai fait, jugez ce que je puis.
L'ordre en eſt tout donné, n'en ſoyez point en peine.
C'eſt demain que mon art fait triompher ma haine.
Demain je ſuis Médée, & je tire raiſon
De mon banniſſement & de votre priſon.

ÆGÉE.

Quoi! madame, faut-il que mon peu de puiſſance
Empêche les devoirs de ma reconnaiſſance?
Mon ſceptre ne peut-il être employé pour vous?
Et vous ſerai-je ingrat autant que votre époux?

MEDÉE.

Si je vous ai ſervi, tout ce que j'en ſouhaite,
C'eſt de trouver chez vous une sûre retraite,
Où de mes ennemis menace ni préſens,
Ne puiſſent plus troubler le repos de mes ans.
Non pas que je les craigne; eux & toute la terre,
A leur confuſion me livreraient la guerre;
Mais je hais ce déſordre, & n'aime pas à voir
Qu'il me faille pour vivre uſer de mon ſavoir.

ÆGÉE.

L'honneur de recevoir une ſi grande hôteſſe

De mes malheurs paſſés efface la triſteſſe.
Diſpoſez d'un pays qui vivra ſous vos loix,
Si vous l'aimez aſſez pour lui donner des rois;
Si mes ans ne vous font mépriſer ma perſonne,
Vous y partagerez mon lit & ma couronne:
Sinon, ſur mes ſujets faites état d'avoir,
Ainſi que ſur moi-même, un abſolu pouvoir.
Allons, madame, allons, & par votre conduite
Faites la ſûreté que demande ma fuite.

MEDÉE.

Ma vengeance n'aurait qu'un ſuccès imparfait;
Je ne me venge pas, ſi je n'en vois l'effet;
Je dois à mon courroux l'heur d'un ſi doux ſpectacle.
Allez, prince, & ſans moi ne craignez point d'obſtacle;
Je vous ſuivrai demain par un chemin nouveau.
Pour votre ſûreté conſervez cet anneau;
Sa ſecrete vertu, qui vous fait inviſible,
Rendra votre départ de tous côtés paiſible.
Ici, pour empêcher l'alarme que le bruit
De votre délivrance aurait bientôt produit,
(a) Un fantôme pareil & de taille & de face,
Tandis que vous fuirez, remplira votre place.
Partez ſans plus tarder, prince chéri des dieux,
Et quittez pour jamais ces déteſtables lieux.

ÆGÉE.

J'obéis ſans replique, & je pars ſans remiſe.
Puiſſe d'un prompt ſuccès votre grande entrepriſe
Combler nos ennemis d'un mortel déſeſpoir,
Et me donner bientôt le bien de vous revoir!

(a) On voit aſſez que ce fantôme pareil & de taille & de face, & cet anneau enchanté & ces coups de baguette ne ſont point admiſſibles dans la tragédie.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MEDÉE, THEUDAS.

THEUDAS *ſans voir Médée.*

AH, déplorable prince! Ah, fortune cruelle! (*a*)
Que je porte à Jaſon une triſte nouvelle!

MEDÉE *lui donnant un coup de baguette qui le fait demeurer immobile.*

Arrête, miſérable, & m'apprends quel effet
A produit chez le roi le préſent que j'ai fait.

THEUDAS.

Dieux! je ſuis dans les fers d'une inviſible chaîne!

MEDÉE.

Dépêche, ou ces longueurs t'attireront ma haine.

THEUDAS.

Apprenez donc l'effet le plus prodigieux
Que jamais la vengeance ait offert à nos yeux.
Votre robe a fait peur, & ſur Niſe éprouvée,
En dépit des ſoupçons, ſans péril s'eſt trouvée;
Et cette épreuve a ſu ſi bien les aſſurer,
Qu'incontinent Créuſe a voulu s'en parer.
Mais cette infortunée à peine l'a vêtue,
Qu'elle ſent auſſi-tôt une ardeur qui la tue,
Un feu ſubtil s'allume, & ſes brandons épars

(*a*) Ce Theudas qu'on ne connaît point, qu'on n'attend point, & qui ne vient là que pour être pétrifié d'un coup de baguette, reſſemble trop à la farce d'arlequin magicien.

Sur votre don fatal courent de toutes parts;
Et Cléone, & le roi s'y jettent pour l'éteindre;
Mais, ô nouveau ſujet de pleurer & de plaindre!
Ce feu ſaiſit le roi, ce prince en un moment
Se trouve enveloppé du même embraſement.

MEDÉE.

Courage, enfin il faut que l'un & l'autre meure.

THEUDAS.

La flamme diſparaît, mais l'ardeur leur demeure;
Et leurs habits charmés, malgré nos vains efforts,
Sont des braſiers ſecrets attachés à leurs corps.
Qui veut les dépouiller, lui-même les déchire;
Et ce nouveau ſecours eſt un nouveau martyre.

MEDÉE.

Que dit mon déloyal? Que fait-il là-dedans?

THEUDAS.

Jaſon, ſans rien ſavoir de tous ces accidens,
S'acquitte des devoirs d'une amitié civile,
A conduire Pollux hors des murs de la ville,
Qui va ſe rendre en hâte aux noces de ſa ſœur,
Dont bientôt Ménélas doit être poſſeſſeur,
Et j'allais lui porter ce funeſte meſſage.

MEDÉE *lui donne un autre coup de baguette.*

Va, tu peux maintenant achever ton voyage.

SCENE II.

MEDÉE *ſeule.*

Est-ce aſſez, ma vengeance, eſt-ce aſſez de deux morts,
Conſulte avec loiſir tes plus ardens tranſports.
Des bras de mon perfide arracher une femme,
Eſt-ce pour aſſouvir les fureurs de mon ame?
Que n'a-t-elle déjà des enfans de Jaſon,

Sur qui plus pleinement venger ſa trahiſon ?
Suppléons-y des miens, immolons avec joie
Ceux qu'à me dire adieu Créuſe me renvoie :
Nature, je le puis ſans violer ta loi ;
Ils viennent de ſa part, & ne ſont plus à moi ;
Mais ils ſont innocens : auſſi l'était mon frère :
Ils ſont trop criminels d'avoir Jaſon pour père ;
Il faut que leur trépas redouble ſon tourment ;
Il faut qu'il ſouffre en père, auſſi-bien qu'en amant.
Mais quoi ! j'ai beau contre eux animer mon audace,
La pitié la combat, & ſe met en ſa place ;
Puis cédant tout-à-coup la place à ma fureur,
J'adore les projets qui me faiſaient horreur :
De l'amour auſſi-tôt je paſſe à la colère,
Des ſentimens de femme aux tendreſſes de mère.
Ceſſez dorénavant, penſers irréſolus,
D'épargner des enfans que je ne verrai plus.
Chers fruits de mon amour, ſi je vous ai fait naître,
Ce n'eſt pas ſeulement pour careſſer un traître ;
Il me prive de vous, & je l'en vais priver.
Mais ma pitié renaît, & revient me braver ;
Je n'exécute rien, & mon ame éperdue
Entre deux paſſions demeure ſuſpendue.
N'en délibérons plus, mon bras en réſoudra.
Je vous perds, mes enfans, mais Jaſon vous perdra,
Il ne vous verra plus. Créon ſort tout en rage,
Allons à ſon trépas joindre ce triſte ouvrage.

SCENE III.

CREON, domeſtiques.

CREON.

LOIN de me ſoulager, vous croiſſez mes tourmens;
Le poiſon à mon corps unit mes vêtemens;
Et ma peau qu'avec eux votre ſecours m'arrache,
Pour ſuivre votre main de mes os ſe détache.
Voyez comme mon ſang en coule à gros ruiſſeaux;
Ne me déchirez plus, officieux bourreaux,
Votre pitié pour moi s'eſt aſſez haſardée;
Fuyez, ou ma fureur vous prendra pour Médée;
C'eſt avancer ma mort que de me ſecourir;
Je ne veux que moi-même à m'aider à mourir.
(a) Quoi! vous continuez, canailles infidelles!
Plus je vous le défends, plus vous m'êtes rebelles!
Traîtres, vous ſentirez encor ce que je puis;
Je ſerai votre roi tout mourant que je ſuis;
Si mes commandemens ont trop peu d'efficace,
Ma rage pour le moins me fera faire place:
Il faut ainſi payer votre cruel ſecours.
(*Il ſe défait d'eux, & les chaſſe à coups d'épée.*)

(a) Voilà la ſeule fois où l'on a vu le mot de *canailles* dans une tragédie. Fontenelle dit que Corneille s'éleva juſqu'à Médée, il pouvait dire que dans tous ces endroits il s'abaiſſa juſqu'à Médée.

Mais il y a pis; c'eſt que toutes ces lamentations de Créon & de Créuſe ne touchent point. Comment ſe peut-il faire que le ſpectacle d'un père & d'une fille mourans d'une mort affreuſe ſoit ſi froid? C'eſt que ce ſpectacle eſt une partie de la cataſtrophe. Il fallait donc qu'elle fût courte.

SCENE IV.

CREON, CREUSE, CLEONE.

CREUSE.

OU fuyez-vous de moi, cher auteur de mes jours ?
Fuyez-vous l'innocente & malheureuſe ſource
D'où prennent tant de maux leur effroyable courſe ?
Ce feu qui me conſume & dehors & dedans,
Vous venge-t-il trop peu de mes vœux imprudens ?
Je ne puis excuſer mon indiſcrete envie,
Qui donne le trépas à qui je dois la vie :
Mais ſoyez ſatisfait des rigueurs de mon ſort ;
Et ceſſez d'ajouter votre haine à ma mort.
L'ardeur qui me dévore, & que j'ai méritée,
Surpaſſe en cruauté l'aigle de Prométhée ;
Et je crois qu'Ixion, au choix des châtimens,
Préférerait ſa roue à mes embraſemens.

CREON.

Si ton jeune deſir eut beaucoup d'imprudence,
Ma fille, j'y devais oppoſer ma défenſe.
Je n'impute qu'à moi l'excès de mes malheurs ;
Et j'ai part à ta faute ainſi qu'à tes douleurs.
Si j'ai quelque regret, ce n'eſt pas à ma vie,
Que le déclin des ans m'aurait bientôt ravie :
La jeuneſſe des tiens, ſi beaux, ſi floriſſans,
Me porte au fond du cœur des coups bien plus preſſans.
Ma fille, c'eſt donc là ce royal hyménée
Dont nous penſions toucher la pompeuſe journée !
La parque impitoyable en éteint le flambeau ;
Et pour lit nuptial il te faut un tombeau !
Ah ! rage, déſeſpoir, deſtins, feux, poiſons, charmes,
Tournez tous contre moi vos plus cruelles armes ;
S'il faut vous aſſouvir par la mort de deux rois,

Faites en ma faveur que je meure deux fois,
Pourvu que mes deux morts emportent cette grace
De laiſſer ma couronne à mon unique race;
Et cet eſpoir ſi doux qui m'a toujours flatté,
De revivre à jamais en ſa poſtérité.

CREUSE.

Cléone, ſoutenez, je chancèle, je tombe;
Mon reſte de vigueur ſous mes douleurs ſuccombe;
Je ſens que je n'ai plus à ſouffrir qu'un moment.
Ne me refuſez pas ce triſte allégement,
Seigneur; & ſi pour moi quelque amour vous demeure,
Entre vos bras mourans permettez que je meure.
Mes pleurs arroſeront vos mortels déplaiſirs;
Je mêlerai leurs eaux à vos brûlans ſoupirs.
Ah! je brûle, je meurs, je ne ſuis plus que flamme;
De grace, hâtez-vous de recevoir mon ame.
Quoi! vous vous éloignez!

CREON.

Oui. Je ne verrai pas,
Comme un lâche témoin, ton indigne trépas.
Il faut, ma fille, il faut que ma main me délivre
De l'infame regret de t'avoir pu ſurvivre.
Inviſible ennemi, ſors avecque mon ſang.

(*Il ſe tue avec un poignard.*)

CREUSE.

Courez à lui, Cléone, il ſe perce le flanc.

CREON.

Retourne, c'en eſt fait. Ma fille, adieu, j'expire;
Et ce dernier ſoupir met fin à mon martyre;
Je laiſſe à ton Jaſon le ſoin de nous venger.

CREUSE.

Vain & triſte confort! Soulagement léger!
Mon père...

CLEONE.

Il ne vit plus, ſa grande ame eſt partie.

CREUSE.

Donnez donc à la mienne une même ſortie;
Apportez-moi ce fer qui de ſes maux vainqueur
Eſt déjà ſi ſavant à traverſer le cœur.
Ah! je ſens fers & feux, & poiſon tout enſemble;
Ce que ſouffrait mon père à mes peines s'aſſemble.
Hélas, que de douceurs aurait un prompt trépas!
Dépêchez-vous, Cléone, aidez mon faible bras.

CLEONE.

Ne déſeſpérez point. Les dieux plus pitoyables.
A nos juſtes clameurs ſe rendront exorables,
Et vous conſerveront, en dépit du poiſon,
Et pour reine à Corinthe, & pour femme à Jaſon.
Il arrive, & ſurpris il change de viſage;
Je lis dans ſa pâleur une ſecrete rage;
Et ſon étonnement va paſſer en fureur.

SCENE V.

JASON, CREUSE, CLEONE.
THEUDAS.

JASON.

QUE vois ici, grands dieux! Quel ſpectacle d'horreur!
Où que puiſſent mes yeux porter ma vue errante,
Je vois ou Créon mort, ou Créuſe mourante.
Ne t'en va pas, belle ame, attends encor un peu;
Et le ſang de Médée éteindra tout ce feu!
Prends le triſte plaiſir de voir punir ſon crime,
De te voir immoler cette infame victime;
Et que ce ſcorpion ſur la plaie écraſé
Fourniſſe le remède au mal qu'il a cauſé.

CREUSE.

Il n'en faut point chercher au poiſon qui me tue,

Laiſſes-moi le bonheur d'expirer à ta vue,
Souffre que j'en jouiſſe en ce dernier moment ;
Mon trépas fera place à ton reſſentiment ;
Le mien cède à l'ardeur dont je ſuis poſſédée ;
J'aime mieux voir Jaſon, que la mort de Médée.
Approche, cher amant, & retiens ces tranſports,
Mais garde de toucher ce miſérable corps;
Ce braſier que le charme, ou répand, ou modère,
A négligé Cléone, & dévore mon père,
Au gré de ma rivale il eſt contagieux.
Jaſon, ce m'eſt aſſez de mourir à tes yeux ;
Empêche les plaiſirs qu'elle attend de ta peine ;
N'attire point ces feux eſclaves de ſa haine.
Ah, quel âpre tourment ! quels douloureux abois !
Et que je ſens de morts ſans mourir une fois !

JASON.

Quoi ! vous m'eſtimez donc ſi lâche que de vivre ;
Et de ſi beaux chemins ſont ouverts pour vous ſuivre ?
Ma reine, ſi l'hymen n'a pu joindre nos corps,
Nous joindrons nos eſprits, nous joindrons nos deux morts;
Et l'on verra Caron paſſer chez Radamante,
Dans une même barque, & l'amant, & l'amante.
Hélas ! vous recevez, par ce préſent charmé,
Le déplorable prix de m'avoir trop aimé,
Et puiſque cette robe a cauſé votre perte,
Je dois être puni de vous l'avoir offerte.
Quoi ! ce poiſon m'épargne, & ces feux impuiſſans
Refuſent de finir les douleurs que je ſens !
Il faut donc que je vive, & vous m'êtes ravie !
Juſtes dieux ! quel forfait me condamne à la vie ?
Eſt-il quelque tourment plus grand pour mon amour
Que de la voir mourir, & de ſouffrir le jour ?
Non, non, ſi par ces feux mon attente eſt trompée,
J'ai de quoi m'affranchir au bout de mon épée ;
Et l'exemple du roi, de ſa main tranſpercé,
Qui nage dans les flots du ſang qu'il a verſé,

Inſtruit ſuffiſamment un généreux courage
Des moyens de braver le deſtin qui l'outrage.

CREUSE.

Si Créuſe eut jamais ſur toi quelque pouvoir,
Ne t'abandonne point aux coups du déſeſpoir.
Vis pour ſauver ton nom de cette ignominie ;
Que Créuſe ſoit morte, & Médée impunie ;
Vis pour garder le mien en ton cœur affligé;
Et du moins ne meurs point que tu ne ſois vengé.
Adieu. Donne la main, que malgré ta jalouſe
J'emporte chez Pluton le nom de ton épouſe.
Ah, douleurs! C'en eſt fait, je meurs à cette fois;
Et perds en ce moment la vie avec la voix.
Si tu m'aimes ...

JASON.

Ce mot lui coupe la parole;
Et je ne ſuivrai pas ſon ame qui s'envole!
Mon eſprit retenu par ſes commandemens
Réſerve encor ma vie à de pires tourmens!
Pardonne, chère épouſe, à mon obéiſſance ;
Mon déplaiſir mortel défère à ta puiſſance ;
Et de mes jours maudits tout prêt de triompher,
De peur de te déplaire, il n'oſe m'étouffer.
Ne perdons point de tems, courons chez la ſorcière,
Délivrer par ſa mort mon ame priſonnière.
Vous autres, cependant, enlevez ces deux corps.
Contre tous ſes démons mes bras ſont aſſez forts ;
Et la part que votre aide auroit en ma vengeance,
Ne m'en permettrait pas une entière allégeance.
Préparez ſeulement des gênes, des bourreaux,
Devenez inventifs en ſupplices nouveaux,
Qui la faſſent mourir tant de fois ſur leur tombe,
Que ſon coupable ſang leur vaille un hécatombe ;
Et ſi cette victime, en mourant mille fois,
N'appaiſe point encor les mânes de deux rois,

Je ſerai la ſeconde, & mon eſprit fidele
Ira gêner là-bas ſon ame criminelle,
Ira faire aſſembler pour ſa punition
Les peines de Titye & celles d'Ixion.
(*On emporte les corps de Créon & de Créuſe.*

SCENE VI.

JASON *ſeul.*

MAIS leur puis-je imputer ma mort en ſacrifice ?
Elle m'eſt un plaiſir, & non pas un ſupplice.
Mourir, c'eſt ſeulement auprès d'eux me ranger,
C'eſt rejoindre Créuſe, & non pas la venger.
Inſtrumens des fureurs d'une mère inſenſée,
Indignes rejettons de mon amour paſſée,
Quel malheureux deſtin vous avait reſervés
A porter le trépas à qui vous a ſauvés ?
C'eſt vous, petits ingrats, que malgré la nature
Il me faut immoler deſſus leur ſépulture.
Que la ſorcière en vous commence de ſouffrir ;
Que ſon premier tourment ſoit de vous voir mourir.
Toutefois, qu'ont-ils fait, qu'obéir à leur mère ?

SCENE VI.

MEDÉE, JASON.

MEDÉE *ſur un balcon.*

LACHE, ton déſeſpoir encor en délibère ? (*a*)
Léve les yeux, perfide, & reconnais ce bras

Qui

(*a*) Choſe étrange. Médée froide en égorgeant ſes enfans ! trouve ici le ſecret d'être c'eſt qu'après la mort de Créon

(*a*) Qui t'a déjà vengé de ces petits ingrats,
Ce poignard que tu vois vient de chaſſer leurs ames,
Et noyer dans leur ſang les reſtes de nos flammes.
Heureux père & mari, ma fuite & leur tombeau
Laiſſent la place vuide à ton hymen nouveau.
Réjouis-t-en, Jaſon, va poſſéder Créuſe;
Tu n'auras plus ici perſonne qui t'accuſe.
Ces gages de nos feux ne ſeront plus pour moi
Des reproches ſecrets à ton manque de foi.

JASON.

Horreur de la nature, exécrable tigreſſe!

MEDÉE.

(*b*) Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtreſſe:

& de Créuſe, ce parricide n'eſt qu'un ſurcroît de vengeance, une ſeconde cataſtrophe, une barbarie inutile.

(*b*) *Qui t'a déjà vengé de ces petits ingrats.* On ne relevera pas ici l'expreſſion très-vicieuſe *de ces petits ingrats*, parce qu'on n'en relève aucune. Le plus capital de tous les défauts dans la tragédie, eſt de faire commettre de ces crimes qui révoltent la nature, ſans donner au criminel des remords auſſi grands que ſon attentat, ſans agiter ſon ame par des combats touchans & terribles, comme on l'a déjà inſinué. *Médée*, après avoir tué ſes deux enfans, au lieu de ſe venger de ſon mari, qui ſeul eſt coupable, s'en va en le raillant.

(*a*) *Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtreſſe.* Lorſqu'a ces crimes commis de ſang froid on joint une telle raillerie, c'eſt le comble de l'atrocité dégoutante. Il fallait par un coup de l'art intéreſſer pour *Médée*, s'il était poſſible: c'eût été l'effort du génie. Le *Taſſe* intéreſſe pour *Armide*, qui eſt magicienne comme *Médée*, & qui, comme elle, eſt abandonnée de ſon amant: & lorſque *Quinault* fait paraître *Médée*, il lui fait dire ces beaux vers:

Le deſtin de Médée eſt d'être criminelle,
Mais ſon cœur était fait pour aimer la vertu.

Au reſte, il ne ſera pas inutile de dire ici aux lecteurs qui ne ſavent pas le latin, ou qui n'en liſent guère, que c'eſt dans la *Médée* de *Sénèque*, qu'on trouve cette fameuſe prophétie, qu'un jour l'Amérique ſera découverte, *venient annis ſecula ſeris.* Il y en a une dans le *Dante* encor plus circonſtanciée & plus clairement exprimée; c'eſt touchant la découverte des étoiles du pole antarctique. Il ſuffirait de ces deux exemples pour prouver que les poëtes méritent en effet le nom de prophête, *vates.* Jamais en effet il n'y eut de prédiction mieux accom-

A cet objet ſi cher tu dois tous tes diſcours ;
Parler encor à moi, c'eſt trahir tes amours.
Va lui, va lui conter tes rares aventures ;
Et contre mes effets ne combats point d'injures.

JASON.

Quoi ? tu m'oſes braver, & ta brutalité
Penſe encor échapper à mon bras irrité ?
Tu redoubles ta peine avec cette inſolence.

MEDÉE.

Et que peut contre moi ta débile vaillance ?
Mon art faiſait ta force, & tes exploits guerriers
Tiennent de mon ſecours ce qu'ils ont de lauriers.

JASON.

Ah ! c'eſt trop en ſouffrir, il faut qu'un prompt ſupplice
De tant de cruautés à la fin te puniſſe.
Sus, ſus, briſons la porte, enfonçons la maiſon ;
Que des bourreaux ſoudain m'en faſſent la raiſon.
Ta tête répondra de tant de barbaries.

MEDÉE.

en l'air dans un char tiré par deux dragons.

Que ſert de t'emporter à ces vaines furies ?
Epargne, cher époux, des efforts que tu perds ;
Vois les chemins de l'air qui me ſont tous ouverts :
C'eſt par là que je fuis, & que je t'abandonne,
Pour courir à l'exil que ton change m'ordonne.
Suis-moi, Jaſon, & trouve en ces lieux déſolés
Des poſtillons pareils à mes dragons ailés.
Enfin je n'ai pas mal employé la journée
Que la bonté du roi de grace m'a donnée ;
Mes deſirs ſont contens. Mon père, & mon pays,
Je ne me repens plus de vous avoir trahis ;
Avec cette douceur j'en accepte le blâme.

plie. Si *Sénèque* avait en effet eu l'Amérique en vue, tout l'art qu'on attribue à *Médée* n'aurait pas approché du ſien.

Adieu, parjure, apprends à connaître ta femme ;
Souviens-toi de ſa fuite, & ſonge une autre fois
Lequel eſt plus à craindre, ou d'elle, ou de deux rois.

SCENE DERNIERE.

JASON *ſeul.*

O DIEUX ! ce char volant, diſparu dans la nue, (*a*)
La dérobe à ſa peine, auſſi-bien qu'à ma vue ;
Et ſon impunité triomphe arrogamment
Des projets avortés de mon reſſentiment.
Créuſe, enfans, Médée, amour, haine, vengeance,
Où dois-je déſormais chercher quelque allégeance ?
Où ſuivre l'inhumaine, & deſſous quels climats
Porter les châtimens de tant d'aſſaſſinats ?
Vas, furie exécrable, en quelque coin de terre
Que t'emporte ton char, j'y porterai la guerre.
J'apprendrai ton ſéjour de tes ſanglans effets,
Et te ſuivrai partout au bruit de tes forfaits.
Mais que me ſervira cette vaine pourſuite,
Si l'air eſt un chemin toujours libre à ta fuite,
Si toujours tes dragons ſont prêts à t'enlever,
Si toujours tes forfaits ont de quoi me braver ?
Malheureux, ne perds point, contre une telle audace,
De ta juſte fureur l'impuiſſante menace ;
Ne cours point à ta honte, & fuis l'occaſion
D'accroître ſa victoire & ta confuſion.
Miſérable, perfide, ainſi donc ta faibleſſe
Epargne la ſorcière, & trahit ta princeſſe !
Eſt-ce là le pouvoir qu'ont ſur toi ſes deſirs,

(*a*) Voilà encor un monologue plus froid que tout le reſte, rien n'eſt plus inſipide que de longues horreurs.

Et ton obéiſſance à ſes derniers ſoupirs ?
Venge-toi, pauvre amant, Créuſe le commande :
Ne lui refuſe point un ſang qu'elle demande,
Ecoute les accens de ſa mourante voix ;
Et vole ſans rien craindre à ce que tu lui dois.
A qui ſait bien aimer il n'eſt rien d'impoſſible.
Euſſes-tu pour retraite un roc inacceſſible,
Tigreſſe, tu mourras, & malgré ton ſavoir,
Mon amour te verra ſoumiſe à ſon pouvoir.
Mes yeux ſe repaîtront des horreurs de ta peine.
Ainſi le veut Créuſe, ainſi le veut ma haine.
Mais, quoi, je vous écoute, impuiſſantes chaleurs!
Allez, n'ajoutez plus de comble à mes malheurs.
Entreprendre une mort que le ciel s'eſt gardée,
C'eſt préparer encor un triomphe à Médée.
Tourne avec plus d'effet ſur toi-même ton bras ;
Et punis-toi, Jaſon, de ne la punir pas.
Vains tranſports, où ſans fruit mon déſeſpoir s'amuſe,
Ceſſez de m'empêcher de rejoindre Créuſe.
Ma reine, ta belle ame, en partant de ces lieux,
M'a laiſſé la vengeance, & je la laiſſe aux dieux :
Eux ſeuls, dont le pouvoir égale la juſtice,
Peuvent de la ſorcière achever le ſupplice.
Trouve-le bon, chère ombre, & pardonne à mes feux,
Si je vais te revoir plutôt que tu ne veux.
(*Il ſe tue.*)

Fin du cinquième & dernier acte.

EXAMEN (a)
DE MEDÉE,
PAR CORNEILLE.

CETTE tragédie a été traitée en grec par *Euripide*, (*b*) & en latin par *Sénèque*; & c'eſt ſur leur exemple que je me ſuis autoriſé a en mettre le lieu dans une place publique, quelque peu de vraiſemblance qu'il y ait à y faire parler des rois, & à y voir *Médée* prendre les deſſeins de ſa vengeance. Elle en fait confidence chez *Euripide* à tout le chœur compoſé de Corinthiennes, ſujettes de *Créon*, & qui devaient être du moins au nombre de quinze, à qui elle dit hautement qu'elle fera périr leur roi, leur princeſſe & ſon mari, ſans qu'aucune d'elles ait la moindre penſée d'en donner avis à ce prince.

Pour *Sénèque*, il y a quelque apparence qu'il ne lui fait pas prendre ces réſolutions violentes en préſence du chœur, qui n'eſt pas toujours ſur le théatre, & n'y parle jamais aux autres acteurs: mais je ne puis comprendre comme dans ſon quatrième acte il lui fait achever ſes enchantemens en place publique; & j'ai mieux aimé

(*a*) *Corneille* mit un examen à la fin de chaque piéce; on les trouve tous dans cette édition.

(*b*) Les amateurs du théatre qui liront cet examen & les ſuivans, s'appercevront aſſez qu'il raiſonnait plus qu'il ne ſentait, au lieu que *Racine* ſentait plus qu'il ne raiſonnait. Et au théatre il faut ſentir.

Corneille dans ſes réflexions ſur *Médée* ne touche aucun des points eſſentiels qui ſont les perſonnages inutiles, les longueurs, les froides déclamations, le mauvais ſtyle & le comique mêlé à l'horreur.

rompre l'unité exacte du lieu pour faire voir *Médée* dans le même cabinet où elle a fait ſes charmes, que de l'imiter en ce point.

Tous les deux m'ont ſemblé donner trop peu de défiance à *Créon* des préſens de cette magicienne, offenſée au dernier point, qu'il témoigne craindre chez l'un & chez l'autre, & dont il a d'autant plus de lieu de ſe défier, qu'elle lui demande inſtamment un jour de délai pour ſe préparer à partir, & qu'il croit qu'elle ne le demande que pour machiner quelque choſe contre lui, & troubler les nôces de ſa fille.

J'ai cru mettre la choſe dans un peu plus de juſteſſe par quelques précautions que j'y ai portées. La première, en ce que *Créuſe* ſouhaite avec paſſion cette robe que *Medée* empoiſonne, & quelle oblige *Jaſon* à la tirer d'elle par adreſſe. Ainſi, bien que les préſens des ennemis doivent être ſuſpects, celui-ci ne le doit pas être, parce que ce n'eſt pas tant un don qu'elle fait, qu'un paiement qu'on lui arrache de la grace que ſes enfans reçoivent. La ſeconde, en ce que ce n'eſt pas *Medée* qui demande ce jour de délai qu'elle emploie à ſa vengeance, mais *Créon* qui le lui donne de ſon mouvement, comme pour diminuer quelque choſe de l'injuſte violence qu'il lui fait, dont il ſemble avoir honte en lui-même. Et la troiſième enfin, en ce qu'après les défiances que *Pollux* lui en fait prendre preſque par force, il en fait faire l'épreuve ſur une autre avant que de permettre à ſa fille de s'en parer.

L'épiſode d'*Ægée* n'eſt pas tout-à-fait de mon invention : *Euripide* l'introduit en ſon troiſième acte, mais ſeulement comme un paſſant, à qui *Medée* fait ſes plaintes, & qui l'aſſure d'une retraite chez lui à Athènes, en conſidération d'un ſervice qu'elle promet de lui rendre. En quoi je trouve deux choſes à dire. L'une, qu'*Ægée* étant dans la cour de *Créon* ne parle point du tout de le voir. L'autre, que bien qu'il promette

à *Médée* de la recevoir & protéger à Athènes après qu'elle ſe ſera vengée, ce qu'elle fait dès ce jour-là même, il lui témoigne toutefois qu'au ſortir de Corinthe il va trouver *Pithéus* à Trésène, pour conſulter avec lui ſur le ſens de l'oracle qu'on venait de lui rendre à Delphes, & qu'ainſi *Médée* ſerait demeurée en aſſez mauvaiſe poſture dans Athènes en l'attendant, puiſqu'il tarda manifeſtement quelque tems chez *Pithéus*, où il fit l'amour à ſa fille *Ethra*, qu'il laiſſa groſſe de *Théſée*, & n'en partit point que ſa groſſeſſe ne fût conſtante. Pour donner un peu plus d'intérêt à ce monarque dans l'action de cette tragédie, je le fais amoureux de *Créuſe*, qui lui préfère *Jaſon*; & je porte ſes reſſentiments à l'enlever, afin qu'en cette entrepriſe demeurant priſonnier de ceux qui la ſauvent de ſes mains, il ait obligation à *Médée* de ſa délivrance, & que la reconnaiſſance qu'il lui en doit l'engage plus fortement à ſa protection, & même à l'épouſer, comme l'hiſtoire le marque.

Pollux, eſt de ces perſonnages protatiques, qui ne ſont introduits que pour écouter la narration du ſujet. Je penſe l'avoir déjà dit, & j'ajoute que ces perſonnages ſont d'ordinaire aſſez difficiles à imaginer dans la tragédie, parce que les événemens publics & éclatans dont elle eſt compoſée ſont connus de tout le monde, & que s'il eſt aiſé de trouver des gens qui les ſachent pour les raconter, il n'eſt pas aiſé d'en trouver qui les ignorent pour les entendre; c'eſt ce qui m'a fait avoir recours à cette fiction, que *Pollux* depuis ſon retour de Colchos avait toujours été en Aſie, où il n'avait rien appris de ce qui s'était paſſé dans la Grèce que la mer en ſépare. Le contraire arrive dans la comédie : comme elle n'eſt que d'intrigues particulières, il n'eſt rien ſi facile que de trouver des gens qui les ignorent; mais ſouvent il n'y a qu'une ſeule perſonne qui les puiſſe expliquer; ainſi l'on n'y manque jamais

de confident, quand il y a matière de confidence.

Dans la narration que fait *Nérine* au quatrième acte, on peut conſidérer que quand ceux qui écoutent ont quelque choſe d'important dans l'eſprit, ils n'ont pas aſſez de patience pour écouter le détail de ce qu'on leur vient raconter, & c'eſt aſſez pour eux d'en apprendre l'événement en un mot; c'eſt ce que fait voir ici *Médée*; qui ayant ſu que *Jaſon* a arraché *Créuſe* à ſes raviſſeurs, & pris *Ægée* priſonnier, ne veut point qu'on lui explique comme cela s'eſt fait. Lorſqu'on a affaire à un eſprit tranquille, comme *Achorée* à *Cléopatre* dans la mort de *Pompée*, pour qui elle ne s'intéreſſe que par un ſentiment d'honneur, on prend le loiſir d'exprimer toutes les particularités; mais avant que d'y deſcendre, j'eſtime qu'il eſt bon, même alors, d'en dire tout l'effet en deux mots dès l'abord.

Surtout dans les narrations ornées & pathétiques, il faut très-ſoigneuſement prendre garde en quelle aſſiette eſt l'ame de celui qui parle, & de celui qui écoute, & ſe paſſer de cet ornement qui ne va guère ſans quelque étalage ambitieux, s'il y a la moindre apparence que l'un des deux ſoit trop en péril, ou dans une paſſion trop violente, pour avoir toute la patience néceſſaire au récit qu'on ſe propoſe.

J'oubliais de remarquer que la priſon où je mets *Ægée* eſt un ſpectacle déſagréable, que je conſeillerais d'éviter. Ces grilles qui éloignent l'acteur du ſpectateur, & lui cachent toujours plus de la moitié de ſa perſonne, ne manquent jamais à rendre ſon action fort languiſſante. Il arrive quelquefois des occaſions indiſpenſables de faire arrêter priſonniers ſur nos théatres quelques-uns de nos principaux acteurs; mais alors il vaut mieux ſe contenter de leur donner des gardes qui les ſuivent, & qui n'affaibliſſent ni le ſpectacle, ni l'action, comme dans *Polyeucte* & dans *Héraclius*. J'ai voulu rendre viſible

ici l'obligation qu'*Ægée* avait à *Médée* ; mais cela ſe fût mieux fait par un récit.

Je ſerai bien aiſe encor qu'on remarque la civilité de Jaſon envers *Pollux* à ſon départ. Il l'accompagne juſques hors de la ville; & c'eſt une adreſſe de théatre aſſez heureuſement pratiquée pour l'éloigner de *Créon* & de *Créuſe* mourans, & n'en avoir que deux à la fois à faire parler. Un auteur eſt bien embarraſſé quand il en a trois, & qu'ils ont tous trois une aſſez forte paſſion dans l'ame pour leur donner une juſte impatience de la pouſſer au-dehors. C'eſt ce qui m'a obligé à faire mourir ce roi malheureux avant l'arrivée de Jaſon, afin qu'il n'eût à parler qu'à *Créuſe*; j'ai fait auſſi mourir cette princeſſe avant que *Médée* ſe montre ſur le balcon, afin que cet amant en colère n'ait plus à qui s'adreſſer qu'à elle; mais on aurait eu lieu de trouver à dire qu'il ne fût pas auprès de ſa maîtreſſe dans un ſi grand malheur, ſi je n'euſſe rendu raiſon de ſon éloignement.

J'ai feint que les feux que produit la robe de *Médée*, & qui font périr *Créon* & *Créuſe*, étaient inviſibles, parce que j'ai mis leurs perſonnes ſur la ſcène dans la cataſtrophe. Ce ſpectacle de mourans m'était néceſſaire pour remplir mon cinquième acte, qui ſans cela n'eût pu atteindre à la longueur ordinaire des nôtres: mais, à dire le vrai, il n'a pas l'effet que demande la tragédie; & ces deux mourans importunent plus par leurs cris & par leurs gémiſſemens, qu'ils ne font pitié par leur malheur. La raiſon en eſt, qu'ils ſemblent l'avoir mérité par l'injuſtice qu'ils ont faite à *Médée*, qui attire ſi bien de ſon côté toute la faveur de l'auditoire, qu'on excuſe ſa vengeance après l'indigne traitement qu'elle a recu de *Créon* & de ſon mari, & qu'on a plus de compaſſion du déſeſpoir où ils l'ont réduite, que de tout ce qu'elle leur fait ſouffrir.

Quand au ſtyle, il eſt fort inégal en ce poëme; & ce

que j'y ai mêlé du mien approche ſi peu de ce que j'ai traduit de *Sénèque*, qu'il n'eſt pas beſoin d'en mettre le texte en marge, pour faire diſcerner au lecteur ce qui eſt de lui ou de moi. Le tems m'a donné le moyen d'amaſſer aſſez de forces pour ne laiſſer pas cette différence ſi viſible dans le *Pompée*, où j'ai beaucoup pris de *Lucain*, & ne crois pas être demeuré fort au-deſſous de lui, quand il a fallu me paſſer de ſon ſecours.

LE CID,

TRAGÉDIE.

PRÉFACE
HISTORIQUE
DE L'ÉDITEUR
SUR LE CID.

LORSQUE *Corneille* donna le *Cid*, les Eſpagnols avaient ſur tous les théatres de l'Europe, la même influence que dans les affaires publiques; leur goût dominait ainſi que leur politique: & même en Italie leurs comédies ou leurs tragi-comédies obtenaient la préférence chez une nation qui avait l'*Aminte* & le *Paſtor fido*, & qui étant la première qui eût cultivé les arts, ſemblait plutôt faite pour donner des loix à la littérature que pour en recevoir.

Il eſt vrai que dans preſque toutes ces tragédies eſpagnoles, il y avait toujours quelques ſcènes de bouffonnerie. Cet uſage infecta l'Angleterre. Il n'y a guère de tragédie de *Shakeſpear* où l'on ne trouve des plaiſanteries d'hommes groſſiers à côté du ſublime des héros. A quoi attribuer une mode ſi extravagante & ſi honteuſe pour l'eſprit humain, qu'à la coutume des princes mêmes, qui entretenaient toujours des boufons auprès d'eux? coutume digne de barbares qui ſentaient le beſoin des plaiſirs de l'eſprit, & qui étaient incapables d'en avoir; coutume même qui a duré juſqu'à nos tems, lorſqu'on en reconnaiſſait la turpitude. Jamais ce vice n'avilit la ſcène françaiſe; il ſe gliſſa ſeulement dans nos premiers opéra, qui n'étant pas des ouvrages réguliers, ſemblaient permettre cette indécence; mais

bientôt l'élégant *Quinault* purgea l'opéra de cette baſſeſſe.

Quoi qu'il en ſoit, on ſe piquait alors de ſavoir l'eſpagnol, comme on ſe fait honneur aujourd'hui de parler français. C'était la langue des cours de Vienne, de Baviére, de Bruxelles, de Naples & de Milan : la ligue l'avait introduite en France ; & le mariage de *Louis XIII.* avec la fille de *Philippe III.* avait tellement mis l'eſpagnol à la mode, qu'il était alors preſque honteux aux gens de lettres de l'ignorer. La plupart de nos comédies étaient imitées du théatre de Madrid.

Un ſecrétaire de la reine *Marie de Médicis*, nommé *Chalons*, retiré à Rouen dans ſa vieilleſſe, conſeilla à *Corneille* d'apprendre l'eſpagnol, & lui propoſa d'abord le ſujet du *Cid*. L'Eſpagne avait deux tragédies du Cid. L'une de Diamante intitulée *el honrador de ſu padre* qui était la plus ancienne, l'autre *el Cid* de Guilain de Caſtro qui était la plus en vogue : on voyait dans toutes les deux une infante amoureuſe du Cid, & un boufon appellé le valet, gracieux perſonnages également ridicules ; mais tous les ſentimens généreux & tendres dont Corneille a fait un ſi bel uſage, ſont dans ces deux originaux.

Je n'avais pu encor déterrer le Cid de Diamante quand je donnai la première édition des commentaires de Corneille ; je marquerai dans celle-ci les principaux endroits qu'il traduiſit de cet auteur eſpagnol.

C'eſt une choſe, à mon avis, très-remarquable, que depuis la renaiſſance des lettres en Europe, depuis que le théatre était cultivé, on eut encor rien produit de véritablement intéreſſant ſur la ſcène françaiſe, & qui fît verſer des larmes, ſi on en excepte quelques ſcènes attendriſſantes du *Paſtor fido* & du *Cid* eſpagnol. Les piéces italiennes du ſeizième ſiècle étaient de belles déclamations, imitées du grec ; mais les déclamations ne touchent point le cœur. Les piéces eſpagnoles étaient des

tiſſus d'aventures incroyables ; les anglais avaient encor pris ce goût. On n'avait point ſu encor parler au cœur dans aucune nation. Cinq ou ſix endroits très-touchans mais noyés dans la foule des irrégularités de *Guilain de Caſtro*, furent ſentis par *Corneille*, comme on découvre un ſentier couvert de ronces & d'épines.

Il ſut faire du *Cid* eſpagnol une piéce moins irrégulière & non moins touchante. Le ſujet du *Cid* eſt le mariage de *Rodrigue* avec *Chimène*. Ce mariage eſt un point d'hiſtoire preſqu'auſſi célèbre en Eſpagne que celui d'*Andromaque* avec *Pyrrhus* chez les grecs; & c'était en cela même que conſiſtait une grande partie de l'intérêt de la piéce. L'authenticité de l'hiſtoire rendait tolérable aux ſpectateurs un dénouement qu'il n'aurait pas été peut-être permis de feindre ; & l'amour de *Chimène*, qui eût été odieux, s'il n'avait commencé qu'après la mort de ſon père, devenait auſſi touchant qu'excuſable, puiſqu'elle aimait déjà *Rodrigue* avant cette mort, & par l'ordre de ſon père même.

On ne connaiſſait point encor, avant le *Cid* de *Corneille*, ce combat des paſſions, qui déchire le cœur, & devant lequel toutes les autres beautés de l'art ne ſont que des beautés inanimées. On ſait quel ſuccès eut le *Cid*, & quel enthouſiaſme il produiſit dans la nation. On ſait auſſi les contradictions & les dégoûts qu'eſſuya *Corneille*.

Il était comme on ſait un des cinq auteurs qui travaillaient aux piéces du cardinal de *Richelieu*. Ces cinq auteurs étaient *Rotrou*, *l'Etoile*, *Colletet*, *Boiſrobert* & *Corneille*, admis le dernier dans cette ſociété. Il n'avait trouvé d'amitié & d'eſtime que dans *Rotrou*, qui ſentait ſon mérite. Les autres n'en avaient pas aſſez pour lui rendre juſtice. *Scudéri* écrivait contre lui avec le fiel de la jalouſie humiliée, & avec le ton de la ſupériorité. Un *Claveret* qui avait fait une comédie intitulée *la Place*

royale, ſur le même ſujet que *Corneille*, ſe répandit en invectives groſſières. *Mairet* lui-même s'avilit juſqu'à écrire contre *Corneille*, avec la même amertume. Mais ce qui l'affligea, & ce qui pouvait priver la France des chefs-d'œuvres dont il l'enrichit depuis, ce fut de voir le cardinal ſon protecteur ſe mettre avec chaleur à la tête de tous ſes ennemis.

Le cardinal à la fin de 1635, un an avant les repréſentations du *Cid*, avait donné dans le palais-cardinal, aujourd'hui le palais-royal, la *comédie des thuileries*, dont il avait arrangé lui-même toutes les ſcènes. *Corneille* plus docile à ſon génie, que ſouple aux volontés d'un premier miniſtre, crut devoir changer quelque choſe dans le troiſième acte qui lui fut confié. Cette liberté eſtimable fut envenimée par deux de ſes confrères, & déplut beaucoup au cardinal, qui lui dit, *qu'il fallait avoir un eſprit de ſuite.* Il entendait par eſprit de ſuite la ſoumiſſion qui ſuit aveuglément les ordres d'un ſupérieur. Cette anecdote était fort connue chez les derniers princes de la maiſon de *Vendôme*, petits-fils de *Céſar de Vendôme*, qui avait aſſiſté à la repréſentation de cette piéce du cardinal.

Le premier miniſtre vit donc les défauts du *Cid* avec les yeux d'un homme mécontent de l'auteur, & ſes yeux ſe fermèrent trop ſur les beautés. Il était ſi entier dans ſon ſentiment, que quand on lui apporta les premières eſquiſſes du travail de l'académie ſur le *Cid*, & quand il vit que l'académie, avec un ménagement auſſi poli, qu'encourageant pour les arts, & pour le grand *Corneille*, comparait les conteſtations préſentes à celles que la *Jéruſalem* & le *Paſtor fido* avaient fait naître; il mit en marge, de ſa main : « L'applaudiſſement & le » blâme du *Cid*, n'eſt qu'entre les doctes & les ignorans, » au lieu que les conteſtations ſur les deux autres piéces » ont été entre les gens d'eſprit. »

Qu'il me ſoit permis de haſarder une réflexion. Je crois

crois que le cardinal de *Richelieu* avait raiſon, en ne conſidérant que les irrégularités de la piéce, l'inutilité & l'inconvenance du rôle de l'infante, le rôle faible du roi, le rôle encor plus faible de *dom Sanche*, & quelques autres défauts. Son grand ſens lui faiſait voir clairement toutes ces fautes; & c'eſt en quoi il me paraît plus qu'excuſable.

Je ne ſais s'il était poſſible qu'un homme occupé des intérêts de l'Europe, des factions de la France, & des intrigues plus épineuſes de la cour, un cœur ulcéré par les ingratitudes & endurci par les vengeances, ſentît le charme des ſcènes de *Rodrigue* & de *Chimène*. Il voyait que *Rodrigue* avait très-grand tort d'aller chez ſa maîtreſſe, après avoir tué ſon père; & quand on eſt trop fortement choqué de voir enſemble deux perſonnes qu'on croit ne devoir pas ſe chercher, on peut n'être pas ému de ce qu'elles diſent.

Je ſuis donc perſuadé que le cardinal de *Richelieu* était de bonne foi. Remarquons encore, que cette ame altière, qui voulait abſolument que l'académie condamnât le *Cid*, continua ſa faveur à l'auteur, & que même *Corneille* eut le malheureux avantage de travailler deux ans après à l'*Aveugle de Smyrne*, tragi-comédie des cinq auteurs, dont le canevas était encor du premier miniſtre.

Il y a une ſcène de baiſers dans cette piéce, & l'auteur du canevas avait reproché à *Chimène* un amour toujours combattu par ſon devoir. Il eſt à croire que le cardinal de *Richelieu* n'avait pas ordonné cette ſcène, & qu'il fût plus indulgent envers *Colletet* qui la fit, qu'il ne l'avait été envers *Corneille*.

Quant au jugement que l'académie fut obligée de prononcer entre *Corneille* & *Scudéri*, & qu'elle intitula modeſtement, *ſentimens de l'académie ſur le Cid*, j'oſe dire que jamais on ne s'eſt conduit avec plus de nobleſſe, de politeſſe, & de prudence, & que jamais on n'a jugé avec plus de goût. Rien n'était plus noble que de rendre

juſtice aux beautés du *Cid*, malgré la volonté décidée du maître du royaume.

La politeſſe avec laquelle elle reprend les défauts, eſt égale à celle du ſtyle ; & il y eut une très-grande prudence à ſe conduire de façon que ni le cardinal de *Richelieu*, ni *Corneille*, ni même *Scudéri*, n'eurent au fond ſujet de ſe plaindre.

Je prendrai la liberté de faire quelques notes ſur le jugement de l'académie comme ſur la piéce ; mais je crois devoir les prévenir ici par une ſeule; c'eſt ſur ces paroles de l'académie, *encor que le ſujet du Cid ne ſoit pas bon.* Je crois que l'académie entendait que le mariage, ou du moins la promeſſe de mariage entre le meurtrier & la fille du mort, n'eſt pas un bon ſujet pour une piéce morale, que nos bienſéances en ſont bleſſées. Cet aveu de ce corps éclairé, ſatisfaiſait à la fois la raiſon & le cardinal de *Richelieu*, qui croyait le ſujet défectueux. Mais l'académie n'a pas prétendu que le ſujet ne fût pas très-intéreſſant & très-tragique ; & quand on ſonge que ce mariage eſt un point d'hiſtoire célébre, on ne peut que louer *Corneille* d'avoir réduit ce mariage à une ſimple promeſſe d'épouſer *Chimène*; c'eſt en quoi il me ſemble que *Corneille* a obſervé les bienſéances, beaucoup plus que ne le penſaient ceux qui n'étaient pas inſtruits de l'hiſtoire.

La conduite de l'académie compoſée de gens de lettres, eſt d'autant plus remarquable, que le déchaînement de preſque tous les auteurs était plus violent; c'eſt une choſe curieuſe de voir comme il eſt traité dans la lettre ſous le nom d'*Ariſte*.

« Pauvre eſprit, qui voulant paraître admirable à » chacun, ſe rend ridicule à tout le monde, & qui le plus » ingrat des hommes, n'a jamais reconnu les obligations » qu'il a à *Sénèque* & à *Guilain de Caſtro*, à l'un deſ- » quels il eſt redevable de ſon *Cid*, & à l'autre de ſa » *Médée*. Il reſte maintenant à parler de ſes autres piéces,

» qui peuvent paſſer pour farces, & dont les titres ſeuls » faiſaient rire autrefois les plus ſages & les plus ſérieux ; » il a fait voir une *Mélite*, la *Galerie du palais*, & la » *place royale* ; ce qui nous faiſait eſpérer que *Mondory* » annoncerait bientôt le *Cimetière St. Jean*, la *Sama-* » *ritaine* & la *place aux veaux*, (*a*) l'humeur vile de cet » auteur & la baſſeſſe de ſon ame &c. „

On voit par cet échantillon de plus de cent brochures faites contre *Corneille*, qu'il y avait, comme aujourd'hui, un certain nombre d'hommes que le mérite d'autrui rend ſi furieux, qu'ils ne connaiſſent plus ni raiſon ni bienſéance. C'eſt une eſpèce de rage qui attaque les petits auteurs, & ſurtout ceux qui n'ont point eu d'éducation. Dans une piéce de vers contre lui, on fit parler ainſi *Guilain de Caſtro* :

Donc fier de mon plumage, en Corneille d'Horace,
Ne prétends plus voler plus haut que le Parnaſſe.
Ingrat, rends-moi mon Cid juſques au dernier mot
Après tu connaîtras, Corneille déplumée,
Que l'eſprit le plus vain eſt ſouvent le plus ſot,
Et qu'enfin tu me dois toute ta renommée.

Mairet, l'auteur de la *Sophonisbe*, qui avait au moins la gloire d'avoir fait la première piéce régulière que nous euſſions en France, ſembla perdre cette gloire en écrivant contre *Corneille* des perſonnalités odieuſes. Il faut avouer que *Corneille* répondit très-aigrement à tous ſes ennemis. La querelle même alla ſi loin entre lui & *Mairet*, que le cardinal de *Richelieu* interpoſa entre eux ſon autorité. Voici ce qu'il fit écrire à *Mairet* par l'abbé de *Boiſrobert*.

A Charonne, 5 Octobre 1637.

« Vous lirez le reſte de ma lettre comme un ordre que

(*a*) Il eſt vrai que ces comédies de *Corneille* ſont fort mauvaiſes, mais il n'eſt pas moins vrai qu'elles valaient mieux que toutes celles qu'on avait fait juſqu'alors en France.

» je vous envoie par le commandement de ſon éminence. » Je ne vous célerai pas qu'elle s'eſt fait lire avec un » plaiſir extrême tout ce qui s'eſt fait ſur le ſujet du » *Cid*, & particuliérement une lettre qu'elle a vu de » vous, lui a plû juſqu'à tel point qu'elle lui a fait » naître l'envie de voir tout le reſte. Tant qu'elle n'a » connu dans les écrits des uns & des autres que des » conteſtations d'eſprit agréables & des railleries inno- » centes, je vous avoue qu'elle a pris bonne part au di- » vertiſſement; mais quand elle a reconnu que dans » ces conteſtations naiſſaient enfin des injures, des ou- » trages, & des menaces; elle a pris auſſi-tôt réſolution „ d'en arrêter le cours. Pour cet effet, quoiqu'elle n'ait „ point vu le libelle que vous attribuez à M. *Corneille*, „ préſuppoſant par votre réponſe que je lui lus hier au „ ſoir, qu'il devait être l'agreſſeur, elle m'a commandé „ de lui remontrer le tort qu'il ſe faiſait, & de lui dé- „ fendre de ſa part de ne plus faire de réponſe, s'il ne „ voulait lui déplaire; mais d'ailleurs, craignant que des „ tacites menaces que vous lui faites, vous, ou quelqu'un „ de vos amis, n'en viennent aux effets, qui tireraient „ des ſuites ruineuſes à l'un & à l'autre, elle m'a com- „ mandé de vous écrire, que ſi vous voulez avoir la „ continuation de ſes bonnes graces, vous mettiez toutes „ vos injures ſous le pied, & ne vous ſouveniez plus „ que de votre ancienne amitié, que j'ai charge de re- „ nouveller ſur la table de ma chambre à Paris, quand „ vous ſerez tous raſſemblés. Juſqu'ici j'ai parlé par la „ bouche de ſon éminence; mais pour vous dire ingé- „ nument ce que je penſe de toutes vos procédures, „ j'eſtime que vous avez ſuffiſamment puni le pauvre M. „ *Corneille* de ſes vanités, & que ſes faibles défenſes „ ne demandaient pas des armes ſi fortes & ſi pénétrantes „ que les vôtres: vous verrez un de ces jours ſon *Cid* „ aſſez mal mené par les ſentimens de l'académie. „

L'académie trompa les eſpérances de *Boiſrobert*. On voit évidemment par cette lettre que le cardinal de *Richelieu* voulait humilier *Corneille*, mais qu'en qualité de premier miniſtre, il ne voulait pas qu'une diſpute littéraire dégénérât en querelle perſonnelle.

Pour laver la France du reproche que les étrangers pourraient lui faire, que le *Cid* n'attirât à ſon auteur que des injures & des dégoûts, je joindrai ici une partie de la lettre que le célèbre *Balzac* écrivait à *Scudéri*, en réponſe à la critique du *Cid* que *Scudéri* lui avait envoyée.

-- "Conſidérez néanmoins, monſieur, que toute la „ France entre en cauſe avec lui, & que peut-être il n'y „ a pas un des juges dont vous êtes convenus enſemble, „ qui n'ait loué ce que vous deſirez qu'il condamne; de „ ſorte que quand vos argumens ſeraient invincibles, & „ que votre adverſaire y acquieſcerait, il aurait toujours „ de quoi ſe conſoler glorieuſement de la perte de ſon „ procès, & vous dire que c'eſt quelque choſe de plus „ d'avoir ſatisfait tout un royaume que d'avoir fait une „ piéce régulière. Il n'y a point d'architecte d'Italie qui „ ne trouve des défauts à la ſtructure de Fontainebleau, „ & qui ne l'appelle un monſtre de pierre : ce monſtre, „ néanmoins, eſt la belle demeure des rois, & la cour y „ loge commodément. Il y a des beautés parfaites, qui „ ſont effacées par d'autres beautés qui ont plus d'agré- „ ment & moins de perfection; & parce que l'acquis „ n'eſt pas ſi noble que le naturel, ni le travail des „ hommes que les dons du ciel, on vous pourrait encor „ dire que ſavoir l'art de plaire ne vaut pas tant que ſavoir „ plaire ſans art. *Ariſtote* blâme la *Fleur d'Agathon*, „ quoiqu'il diſe qu'elle fut agréable; & l'*Œdipe* peut-être „ n'agréait pas, quoiqu'*Ariſtote* l'approuve. Or s'il eſt „ vrai que la ſatisfaction des ſpectateurs ſoit la fin que ſe „ propoſent les ſpectacles, & que les maîtres même du „ métier aient quelquefois appellé de *Céſar* au peuple,

„ le *Cid* du poëte français ayant plû auſſi-bien que la „ *Fleur* du poëme grec, ne ſerait-il point vrai qu'il a „ obtenu la fin de la repréſentation, & qu'il eſt arrivé „ à ſon but, encor que ce ne ſoit pas par le chemin „ d'*Ariſtote*, ni par les adreſſes de ſa poétique? Mais „ vous dites, monſieur, qu'il a ébloui les yeux du „ monde, & vous l'accuſez de charme & d'enchante- „ ment; je connais beaucoup de gens qui feraient vanité „ d'une telle accuſation; & vous me confeſſerez vous- „ même que ſi la magie était une choſe permiſe, ce ſerait „ une choſe excellente. Ce ſerait, à vrai dire, une „ belle choſe de pouvoir faire des prodiges innocem- „ ment, de faire voir le ſoleil quand il eſt nuit, d'apprê- „ ter des feſtins ſans viandes ni officiers, de changer „ en piſtoles les feuilles de chêne, & le verre en diamans. „ C'eſt ce que vous reprochez à l'auteur du *Cid*, qui „ vous avouant qu'il a violé les règles de l'art, vous „ oblige de lui avouer qu'il a un ſecret, qui a mieux „ réuſſi que l'art même; & ne vous niant pas qu'il a „ trompé toute la cour & tout le peuple, ne vous laiſſe „ conclure de là, ſinon qu'il eſt plus fin que toute la „ cour & tout le peuple, & que la tromperie qui s'étend „ à un ſi grand nombre de perſonnes, eſt moins une „ fraude qu'une conquête. Cela étant, monſieur, je ne „ doute point que meſſieurs de l'académie ne ſe trouvent „ bien empêchés dans le jugement de votre procès, & „ que d'un côté vos raiſons ne les ébranlent, & de l'autre „ l'approbation publique ne les retienne. Je ſerais en la „ même peine ſi j'étais en la même délibération, & ſi „ de bonne fortune, je ne venais de trouver votre arrêt „ dans les regiſtres de l'antiquité. Il a été prononcé, il „ y a plus de quinze cents ans, par un philoſophe de „ la famille ſtoïque, mais un philoſophe dont la dureté „ n'était pas impénétrable à la joie, de qui il nous reſte „ des jeux & des tragédies, qui vivait ſous le règne d'un

„ empereur poëte & comédien, au ſiècle des vers & de „ la muſique. Voici les termes de cet authentique arrêt, „ & je vous les laiſſe interprêter à vos dames, pour » leſquelles vous avez bien entrepris une plus longue & » plus difficile traduction : *Illud multum eſt primo aſpectu* » *oculos occupaſſe, etiamſi contemplatio diligens inven-* » *tura eſt quod arguat. Si me interrogas, major ille* » *eſt qui judicium abſtulit, quam qui meruit.* Votre » adverſaire y trouve ſon compte par ce favorable mot » de *major eſt*; & vous avez auſſi ce que vous pouvez » deſirer, ne deſirant rien, à mon avis, que de prouver » que *judicium abſtulit.* Ainſi vous l'emportez dans le » cabinet, & il a gagné au théatre. Si le *Cid* eſt cou- » pable, c'eſt d'un crime qui a eu récompenſe; s'il eſt » puni, ce ſera après avoir triomphé; s'il faut que *Platon* » le banniſſe de ſa république, il faut qu'il le couronne » de fleurs en le banniſſant, & ne le traite point plus » mal qu'il a traité autrefois *Homère.* Si *Ariſtote* trouve » quelque choſe à deſirer en ſa conduite, il doit le laiſſer » jouir de ſa bonne fortune, & ne pas condamner un » deſſein que le ſuccès a juſtifié. Vous êtes trop bon pour » en vouloir davantage : vous ſavez qu'on apporte ſou- » vent du tempérament aux loix, & que l'équité conſerve » ce que la juſtice pourrait ruiner. N'inſiſtez point ſur » cette exacte & rigoureuſe juſtice. Ne vous attachez » point avec tant de ſcrupule à la ſouveraine raiſon; qui » voudrait la contenter & ſatisfaire à ſa régularité, ſerait » obligé de lui bâtir un plus beau monde que celui-ci ; il » faudrait lui faire une nouvelle nature des choſes, & lui » aller chercher des idées au-deſſus du ciel. Je parle, » monſieur, pour mon intérêt; ſi vous la croyez, vous » ne trouverez rien qui mérite d'être aimé, & par conſé- » quent je ſuis en haſard de perdre vos bonnes graces, „ bien qu'elles me ſoient extrêmement chères, & que je » ſuis paſſionnément, monſieur, votre &c. „

C'eſt ainſi que *Balzac* retiré du monde, & plus impartial qu'un autre, écrivait à *Scudéri* ſon ami, & oſait lui dire la vérité. *Balzac*, tout empoulé qu'il était dans ſes lettres, avait beaucoup d'érudition & de goût, connaiſſait l'éloquence des vers, & avait introduit en France celle de la proſe. Il rendit juſtice aux beautés du *Cid*, & ce témoignage fait honneur à *Balzac* & à *Corneille*.

A MADAME

LA DUCHESSE

D'AIGUILLON. (a)

MADAME,

Ce portrait vivant que je vous offre, repréſente un héros aſſez reconnaiſſable aux lauriers dont il eſt couvert. Sa vie a été une ſuite continuelle de victoires; ſon corps porté dans ſon armée a gagné des batailles après ſa mort, & ſon nom au bout de ſix cents ans vient encor triompher en France. Il y a trouvé une réception trop favorable pour ſe repentir d'être ſorti de ſon pays, & d'avoir appris à parler une autre langue que la ſienne. Ce ſuccès a paſſé mes plus ambitieuſes eſpérances, & m'a ſurpris d'abord; mais il a ceſſé de m'étonner depuis que j'ai la ſatisfaction que vous avez témoignée, quand il a paru devant vous. Alors j'ai oſé me promettre de lui tout ce qui en eſt arrivé, & j'ai cru qu'après les éloges dont vous le avez honoré, cet applaudiſſement univerſel ne lui pouvait manquer. Et véritablement, *MADAME*, on ne peut douter avec raiſon de

(a) *Marie Magdeleine de Vigneror*, fille de la ſœur du cardinal, & de *René de Vigneror* ſeigneur de Pontcourley. Elle épouſa le marquis du *Roure de Combalet*, & fut dame d'atour de la reine. Elle fut ducheſſe d'*Aiguillon* de ſon chef ſur la fin de 1637.

Cette épître dédicatoire lui fut adreſſée au commencement de 1637; elle y eſt nommée madame de *Combalet*; & dans l'édition de 1638, on voit le nom de madame la ducheſſe d'*Aiguillon*.

ce que vaut une choſe qui a le bonheur de vous plaire : le jugement que vous en faites, eſt la marque aſſurée de ſon prix ; & comme vous donnez toujours libéralement aux véritables beautés l'eſtime qu'elles méritent, les fauſſes n'ont jamais le pouvoir de vous éblouir. Mais votre généroſité ne s'arrête pas à des louanges ſtériles pour les ouvrages qui vous agréent, elle prend plaiſir à s'étendre utilement ſur ceux qui les produiſent, & ne dédaigne point d'employer en leur faveur ce grand crédit (*a*) que votre qualité & vos vertus vous ont acquis. J'en ai reſſenti des effets qui me ſont trop avantageux pour m'en taire, & je ne vous dois pas moins de remercimens pour moi, que pour le CID. C'eſt une reconnaiſſance qui m'eſt glorieuſe, puiſqu'il m'eſt impoſſible de publier que je vous ai de grandes obligations, ſans publier en même tems que vous m'avez aſſez eſtimé pour vouloir que je vous en euſſe. Auſſi, *MADAME*, ſi je ſouhaite quelque durée pour cet heureux effort de ma plume, ce n'eſt point pour apprendre mon nom à la poſtérité, mais ſeulement pour laiſſer des marques éternelles de ce que je vous dois ; & faire lire à ceux qui naîtront dans les autres ſiècles la proteſtation que je fais d'être toute ma vie,

MADAME,

Votre très-humble, très-obéiſſant & très-obligé ſerviteur,
CORNEILLE.

(*a*) La ducheſſe d'*Aiguillon* avait un très-grand crédit en effet ſur ſon oncle le cardinal, & ſans elle *Corneille* aurait été entiérement diſgracié. Il le fait aſſez entendre par ces paroles. Ses ennemis acharnés l'avaient peint comme un eſprit altier qui bravait le premier miniſtre, & qui confondait dans un mépris général leurs ouvrages & le goût de celui qui les protégeait. La ducheſſe d'*Aiguillon* rendit dans cette affaire un auſſi grand ſervice à ſon oncle qu'à *Corneille*. Elle lui ſauva dans la poſtérité la honte de paſſer pour l'approbateur de *Colletet*, & l'ennemi du *Cid*, & de *Cinna*.

MARIANA l. 4°. de la hiſtoria de Eſpaña. c. 5°.

Avia pocos dias antes hecho campo con D. Gomes Conde de Gormas. Venciòle, y diàle la muerte. Lo que reſultò d'eſte caſo, fue que casò con Doña Ximena, hija y heredera del miſmo Conde. (a) *Ella miſma requiriò al Rey que ſe le dieſſe por marido, (ya eſtaua muy prendada de ſus partes), o le caſtigaſſe conforme a las leyes, por la muerte que diò a ſu padre. Hizòſe el caſamiento, que a todos eſtaua a cuento, con el qual por el gran dote de ſu eſpoſa, que ſe allegò al eſtado que el tenia de ſu padre, aumentò en poder y riquezas.*

Voilà ce qu'a prêté l'hiſtoire à D. Guilain de Caſtro, qui a mis ce fameux événement ſur le théatre avant moi. Ceux qui entendent l'eſpagnol, y remarqueront deux circonſtances : l'une, que Chimène ne pouvant s'empêcher de reconnaître & d'aimer les belles qualités qu'elle voyait en D. Rodrigue, quoiqu'il eût tué ſon père (*eſtaua prendada de ſus partes*) alla propoſer elle-même au roi cette généreuſe alternative, ou qu'il le lui donnât pour mari, ou qu'il le fît punir ſuivant les loix : l'autre, que ce mariage ſe fît au gré de tout le monde (*a todos eſtaua a cuento*). Deux chroniques du Cid ajoutent qu'il fut célébré par l'archevêque de Seville, en préſence du roi & de toute ſa cour ; mais je me ſuis contenté du texte de l'hiſtorien, parce que toutes les deux ont quelque choſe qui ſent le roman,

(*b*) Ces paroles de *Mariana* ſuffiſent pour juſtifier *Corneille*. *Chimène demanda au roi qu'il fît punir le Cid ſelon les loix, ou qu'il le lui donnât pour époux.*

On voit combien la vérité hiſtorique eſt adoucie dans la tragédie.

& peuvent ne perſuader pas davantage que celles que nos Français ont faites de Charlemagne & de Roland. Ce que j'ai rapporté de Mariana ſuffit pour faire voir l'état qu'on fit de Chimène & de ſon mariage dans ſon ſiècle même, où elle vécut en un tel éclat, que les rois d'Arragon & de Navarre tinrent à honneur d'être ſes gendres, en épouſant ſes deux filles. Quelques-uns ne l'ont pas ſi bien traitée dans le nôtre; & ſans parler de ce qu'on a dit de la Chimène du théatre, celui qui a compoſé l'hiſtoire d'Eſpagne en français, l'a notée dans ſon livre, de s'être tôt & aiſément conſolée de la mort de ſon père, & a voulu taxer de légéreté une action qui fut imputée à grandeur de courage par ceux qui en furent témoins. Deux romances eſpagnoles que je vous donnerai enſuite de cet avertiſſement, parlent encor plus en ſa faveur. Ces ſortes de petits poëmes ſont comme des originaux découſus de leurs anciennes hiſtoires, & je ſerais ingrat envers la mémoire de cette héroïne, ſi après l'avoir fait connaître en France, & m'y être fait connaître par elle, je ne tâchais de la tirer de la honte qu'on lui a voulu faire, parce qu'elle a paſſé par mes mains. Je vous donne donc ces piéces juſtificatives de la réputation où elle a vécu, ſans deſſein de juſtifier la façon dont je l'ai fait parler français. Le tems l'a fait pour moi, & les traductions qu'on en a faites en toutes les langues qui ſervent aujourd'hui à la ſcène, & chez tous les peuples où l'on voit des théatres, je veux dire en Italien, Flamand & Anglais, ſont d'aſſez glorieuſes apologies contre tout ce qu'on en a dit. Je n'y ajouterai pour toute choſe qu'environ une douzaine de vers eſpagnols qui ſemblent faits exprès pour la défendre. Ils ſont du même auteur qui l'a traité avant moi, D. Guilain de Caſtro, qui dans une autre comédie qu'il intitule *Enganarſe engañando*, fait dire à une princeſſe de Bearn :

A mirar
bien el mondo, que el tener
apetitos que vencer,
y ocaſiones que dexar.
Examinan el valor
en la muger, yo dixera
lo que ſiento, porque fuera
luzimiento de mi honor.
Pero malicias fundadas
en honras mal entendidas
de tentaciones vencidas
haz en culpas declaradas:
Y aſſi la que el deſſear
con el reſiſtir apunta,
Vence dos vezes ſi junta
con el reſiſtir el callar.

C'eſt, ſi je ne me trompe, comme agit Chimène dans mon ouvrage, en préſence du roi & de l'infante. Je dis en préſence du roi & de l'infante, parce que quand elle eſt ſeule, ou avec ſa confidente, ou avec ſon amant, c'eſt une autre choſe. Ses mœurs ſont inégalement égales, pour parler en termes de notre Ariſtote, & changent ſuivant les circonſtances des lieux, des perſonnes, des tems & des occaſions, en conſervant toujours le même principe.

Au reſte je me ſens obligé de déſabuſer le public de deux erreurs qui s'y ſont gliſſées touchant cette tragédie, & qui ſemblent avoir été autoriſées par mon ſilence. La première eſt que j'aie convenu de juges touchant ſon mérite, & m'en ſois rapporté au ſentiment de ceux qu'on a priés d'en juger. Je m'en tairais encor, ſi ce faux bruit n'avait été juſques chez M. de Balzac dans ſa province, ou, pour me ſervir de ſes paroles mêmes, dans ſon déſert, & ſi je n'en avais vu depuis peu les marques dans cette admirable lettre qu'il a écrite ſur ce ſujet, & qui

ne fait pas la moindre richeſſe des deux derniers tréſors qu'il nous a donnés. Or comme tout ce qui part de ſa plume regarde toute la poſtérité, maintenant que mon nom eſt aſſuré de paſſer juſqu'à elle dans cette lettre incomparable, il me ſerait honteux qu'il y paſſât avec cette tache, & qu'on pût à jamais me reprocher d'avoir compromis de ma réputation. C'eſt une choſe qui juſqu'à préſent eſt ſans exemple; & de tous ceux qui ont été attaqués comme moi, aucun que je ſache n'a eu aſſez de faibleſſe pour convenir d'arbitres avec ſes cenſeurs; & s'ils ont laiſſé tout le monde dans la liberté publique d'en juger, ainſi que j'ai fait, ç'a été ſans s'obliger non plus que moi à en croire perſonne. Outre que dans la conjoncture où étaient lors les affaires du Cid, il ne fallait pas être grand devin pour prévoir ce que nous en avons vu arriver. A moins que d'être tout-à-fait ſtupide, on ne pouvait pas ignorer que comme les queſtions de cette nature ne concernent ni la religion, ni l'état, on en peut décider par les règles de la prudence humaine, auſſi bien que par celles du théatre, & tourner ſans ſcrupule le ſens du bon Ariſtote du côté de la politique. Ce n'eſt pas que je ſache ſi ceux qui ont jugé du Cid; en ont jugé ſuivant leur ſentiment ou non, ni même que je veuille dire qu'ils en ayent bien ou mal jugé; mais ſeulement que ce n'a jamais été de mon conſentement qu'ils en ont jugé, & que peut-être je l'aurais juſtifié ſans beaucoup de peine, ſi la même raiſon qui les a fait parler, ne m'avait obligé à me taire. Ariſtote ne s'eſt pas expliqué ſi clairement dans ſa poétique, que nous n'en puiſſions faire ainſi que les philoſophes, qui le tirent chacun à leur parti dans leurs opinions contraires; & comme c'eſt un pays inconnu pour beaucoup de monde, les plus zélés partiſans du Cid en ont cru ſes cenſeurs ſur leur parole, & ſe ſont imaginés avoir pleinement ſatisfait à toutes leurs fonctions, quand ils ont ſoutenu qu'il importait peu qu'il fût ſelon les règles d'Ariſtote,

& qu'Ariſtote en avait fait pour ſon ſiècle, & pour des Grecs, & non pas pour le nôtre, & pour des Français.

Cette ſeconde erreur que mon ſilence a affermie, n'eſt pas moins injurieuſe à Ariſtote qu'à moi. Ce grand-homme a traité la poétique avec tant d'adreſſe & de jugement, que les préceptes qu'il nous en a laiſſés, ſont de tous les tems & de tous les peuples; & bien loin de s'amuſer au détail des bienſéances & des agrémens, qui peuvent être divers, ſelon que ces deux circonſtances ſont diverſes, il a été droit aux mouvemens de l'ame dont la nature ne change point. Il a montré quelles paſſions la tragédie doit exciter dans celles de ſes auditeurs; il a cherché quelles conditions ſont néceſſaires, & aux perſonnes qu'on introduit, & aux événemens qu'on repréſente, pour les y faire naître; il en a laiſſé des moyens qui auraient produit leur effet partout dès la création du monde, & qui ſeront capables de le produire encor partout, tant qu'il y aura des théatres & des acteurs; & pour le reſte, que les lieux & les tems peuvent changer, il l'a négligé, & n'a pas même preſcrit le nombre des actes, qui n'a été réglé que par Horace beaucoup après lui.

Et certes je ſerais le premier qui condamnerais le Cid, s'il péchait contre ces grandes & ſouveraines maximes que nous tenons de ce philoſophe; mais bien loin d'en demeurer d'accord, j'oſe dire que cet heureux poëme n'a ſi extraordinairement réuſſi, que parce qu'on y voit les deux maîtreſſes conditions (permettez-moi cette épithète) que demande ce grand maître aux excellentes tragédies, & qui ſe trouvent ſi rarement aſſemblées dans un même ouvrage, qu'un des plus doctes commentateurs de ce divin traité qu'il en a fait, ſoutient que toute l'antiquité ne les a vues ſe rencontrer que dans le ſeul Œdipe. La première eſt, que celui qui ſouffre & eſt perſécuté, ne ſoit ni tout méchant, ni tout vertueux, mais un homme plus vertueux que méchant, qui par quelque trait de fai-

bleſſe humaine qui ne ſoit pas un crime, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas : l'autre, que la perſécution & le péril ne viennent point d'un ennemi, ni d'un indifférent, mais d'une perſonne qui doive aimer celui qui ſouffre & en être aimée. Et voilà, pour en parler pleinement, la véritable & ſeule cauſe de tout le ſuccès du Cid, en qui l'on ne peut méconnaître ces deux conditions, ſans s'aveugler ſoi-même pour lui faire injuſtice. J'achève donc en m'acquittant de ma parole ; & après vous avoir dit en paſſant ces deux mots pour le Cid du théatre, je vous donne, en faveur de la Chimène de l'hiſtoire, les deux romances que je vous ai promis.

J'oubliais à vous dire, que quantité de mes amis ayant jugé à propos que je rendiſſe compte au public de ce que j'avais emprunté de l'auteur eſpagnol dans cet ouvrage, & m'ayant témoigné le ſouhaiter, j'ai bien voulu leur donner cette ſatisfaction. Vous trouverez donc tout ce que j'en ai traduit imprimé d'une autre lettre, avec un chiffre au commencement, qui ſervira de marque de renvoi pour trouver les vers eſpagnols au bas de la même page. Je garderai ce même ordre dans la mort de Pompée pour les vers de Lucain ; ce qui n'empêchera pas que je ne continue auſſi ce même changement de lettre, toutes les fois que mes acteurs rapportent quelque choſe qui s'eſt dit ailleurs que ſur le théatre, où vous n'imputerez rien qu'à moi ſi vous n'y voyez ce chiffre pour marque, & le texte d'un autre auteur au-deſſous.

ROMANCE PRIMERO.

DELANTE el rey de Leon
Dona Ximena vna tarde
ſe pone a pedir juſticia
por la muerte de ſu padre.
Para contra el Cid la pide,
Don Rodrigo de Biuare,
que huerfana la dexò,
nina, y de muy poca edade.
Si tengo razon, o non,
bien, rey, lo alcanças y ſabes;
que los negocios de honra
no pueden diſimularſe.
Cada dia que amanece
veo al lobo de mi ſangre
cauallero en vn cauallo
por darme mayor peſare.
Mandale, buen rey, pues puedes;
que no me ronde mi calle,
que no ſe venga en mugeres
el hombre que mucho vale.
Si mi padre afrentò al ſuyo,
bien ha vengado a ſu padre,
que ſi honras pagaron muertes;
para ſu diſculpa baſtan.
Encomendada me tienes,
no conſientas que me agrauien;
que el que a mi ſe fiziere
a tu corona ſe faze.
Calledes, Dona Ximena,
que me dades pena grande,

que yo dare buen remedio
para todos vueſtros males.
Al Cid no le he ofender,
que es hombre que mucho vale,
y me defiende mis reynos,
y quiero que me los guarde.
Pero yo farè vn partido
con el, que no os eſte male,
de tomalle la palabra
para qùe con vos ſe caſe.
Contenta quedò Ximena,
con la merced que le faze,
que quien huerfana la fizò
aqueſſe miſmo la ampare.

ROMANCE SEGUNDO.

A Ximena y a Rodrigo
prendiò el rey palabra, y mano,
de juntarlos para en vno
en preſencia de Layn Caluo.
Las enemiſtades viejas
con amor ſe conformaron,
que donde preſide el amor
ſe oluidan muchos agrauios.
Llegaron juntos los nouios,
y al dar la mano, y abraço,
el Cid mirando a la nouia
le dixò todo turbado.
Matè a tu padre, Ximena,
pero no à deſaguiſado,
matèle de hombre à hombre,
para vengar cierto agrauio.
Matè hombre, y hombre doy,
aqui eſtey a tu mandado,
y en lugar del muerto padre
cobraſte un marido honrado.
A todos pareciò bien,
ſu diſcrecion alabaron,
y aſſi ſe hizieron las bodas
de Rodrigo el Caſtellano.

ACTEURS.

D. FERNAND, premier roi de Caſtille.

D. URRAQUE, infante de Caſtille.

D. DIEGUE, père de Dom Rodrigue.

D. GOMES, comte de Gormas, père de Chimène.

D. RODRIGUE, fils de Dom Diégue, & amant de Chimène.

D. SANCHE, amoureux de Chimène.

D. ARIAS, D. ALONSE, } gentilshommes Caſtillans.

CHIMENE, fille de D. Gomes.

LÉONOR, gouvernante de l'infante.

ELVIRE, ſuivante de Chimène.

Un page de l'infante.

La ſcène eſt à Séville. (a)

(a) Remarquez que la ſcène eſt tantôt au palais du roi, tantôt dans la maiſon du comte de *Gormas*, tantôt dans la ville; mais, comme je le dis ailleurs, l'unité de lieu ſerait obſervée aux yeux des ſpectateurs, ſi on avait eu des théatres dignes de *Corneille*, ſemblables à celui de Vicence, qui repréſente une ville, un palais, des rues, une place... Car cette unité ne conſiſte pas à repréſenter toute l'action dans un cabinet, dans une chambre, mais dans pluſieurs endroits contigus que l'œil puiſſe appercevoir ſans peine.

Ton impudence,
Téméraire Vieillard, aura sa récompense.

Biblioteca Nacional
NAPOLI

LE CID,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, ELVIRE.

ELVIRE.

ENTRE tous ces amans dont la jeune ferveur (*a*)
Adore votre fille, & brigue ma faveur,
Dom Rodrigue & dom Sanche à l'envi font paraître
Le beau feu qu'en leurs cœurs ſes beautés ont fait naître.
Ce n'eſt pas que Chimène écoute leurs ſoupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs deſirs;
(*b*) Au contraire, pour tous dedans l'indiférence,

(*a*) *La jeune ferveur. Scudéri* dit que c'eſt parler français en allemand de donner de la jeuneſſe à la *ferveur*. L'académie réprouve le mot de *ferveur* qui n'eſt admis que dans le langage de la dévotion; mais elle approuve l'épithète *jeune*.

S'il eſt permis d'ajouter quelque choſe à la déciſion de l'académie, je dirai que le mot *jeune* convient très-bien aux paſſions de la jeuneſſe. On dira bien *leurs jeunes amours*; mais non pas *leur jeune colère*, *ma jeune haine*; pourquoi? parce que la colère, la haine appartiennent autant à l'âge mûr, & que l'amour eſt plus le partage de la jeuneſſe.

(*b*) *Au contraire, pour tous* dedans *l'indifférence. Dedans* n'eſt ni cenſuré par *Scudéri* ni remarqué par l'académie; la

Elle n'ôte à pas un ni donne d'eſpérance ;
Et ſans les voir d'un œil trop ſévère, ou trop doux,
C'eſt de votre ſeul choix qu'elle attend un époux.

LE COMTE.

Elle eſt dans le devoir, tous deux ſont dignes d'elle,
Tous deux formés d'un ſang noble, vaillant, fidelle,
Jeunes, mais qui font lire aiſément dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.
Dom Rodrigue ſurtout n'a trait en ſon viſage
Qui d'un homme de cœur ne ſoit la haute image;
Et ſort d'une maiſon ſi féconde en guerriers,
Qu'ils y prennent naiſſance au milieu des lauriers :
La valeur de ſon père en ſon tems ſans pareille,
(*a*) Tant qu'a duré ſa force, a paſſé pour merveille ;
(*b*) Ses rides ſur ſon front ont gravé ſes exploits,
Et nous diſent encor ce qu'il fut autrefois.
Je me promets du fils ce que j'ai vu du père ;
Et ma fille en un mot peut l'aimer & me plaire.
Va l'en entretenir ; mais dans cet entretien
Cache mon ſentiment, & découvre le ſien.
Je veux qu'à mon retour nous en parlions enſemble :
L'heure à préſent m'appelle au conſeil qui s'aſſemble :

langue n'était pas alors entiérement épurée. On n'avait pas ſongé que *dedans* eſt un adverbe : *il eſt dans la chambre, il eſt hors de la chambre. Etes-vous dedans ? Etes-vous dehors ?*

(*a*) *Tant qu'a duré ſa force, a paſſé pour merveille ; Ses rides ſur ſon front ont gravé ſes exploits. A paſſé pour merveille* a été excuſé par l'académie ; aujourd'hui cette expreſſion ne paſſerait point, elle eſt commune, froide & lâche. Les premiers qui écrivirent purement, *Racine* & *Boileau*, ont proſcrit tous ces termes, de *merveille*, de *ſans pareille*, *ſans ſeconde*, *miracle de nos jours*, *ſoleil*, &c. & plus la poéſie eſt devenue difficile, plus elle eſt belle.

(*b*) *Ses rides ſur ſon front.* Voyez le jugement de l'académie, auquel nous renvoyons pour la plupart des vers qu'elle a cenſurés ou juſtifiés.

Racine ſe moqua de ce vers dans la farce des *plaideurs* : il y dit d'un vieux huiſſier : *Ses rides ſur ſon front gravaient tous ſes exploits.* Cette plaiſanterie ne plût point du tout à l'auteur du *Cid*.

Le roi doit à ſon fils choiſir un gouverneur,
Ou plutôt m'élever à ce haut rang d'honneur.
Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute,
(a) Me défend de penſer qu'aucun me le diſpute.

SCENE II. (b)

CHIMENE, ELVIRE.

ELVIRE *ſeule.*

QUELLE douce nouvelle à ces jeunes amans!
Et que tout ſe diſpoſe à leurs contentemens!

CHIMENE.

Eh bien, Elvire, enfin, que faut-il que j'eſpère?
Que dois-je devenir, & que t'a dit mon père?

ELVIRE.

Deux mots dont tous vos ſens doivent être charmés;
Il eſtime Rodrigue autant que vous l'aimez.

CHIMENE.

L'excès de ce bonheur me met en défiance.

(a) *Me défend de penſer qu'aucun me le diſpute.* Vous voyez que ces deux derniers vers ſont le fondement de la querelle qui doit ſuivre; & qu'ainſi on fait très-mal de commencer aujourd'hui la piéce par la querelle imprévue du comte & de *Dom Diégue.*

(b) *Corneille* fatigué de toutes les critiques qu'on faiſait du *Cid*, & ne ſachant plus à qui entendre, changea tout ce commencement en 1664. La piéce commençait ainſi:

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien ſincère;
Ne me déguiſe rien de ce qu'a dit mon père.

Il me ſemble que dans les deux premières ſcénes la piéce eſt beaucoup mieux annoncée, l'amour de *Chimène* plus développé, le caractère du comte de *Gormas* déjà annoncé; & qu'enfin malgré tous les défauts qu'on reprochait à *Corneille*, il eût encor mieux vallu laiſſer la tragédie comme elle était, que d'y faire ces faibles changemens. C'était l'amour de l'infante qu'il devait retrancher; c'étaient les fautes dans le détail qu'il eût fallu corriger.

Puis-je à de tels diſcours donner quelque croyance ?

ELVIRE.

Il paſſe bien plus outre, il approuve ſes feux,
Et vous doit commander de répondre à ſes vœux.
Jugez après cela, puiſque tantôt ſon père
Au ſortir du conſeil doit propoſer l'affaire, (*a*)
S'il pouvait avoir lieu de mieux prendre ſon tems,
Et ſi tous vos deſirs ſeront bientôt contens.

CHIMENE.

Il ſemble toutefois que mon ame troublée
Refuſe cette joie, & s'en trouve accablée.
Un moment donne au ſort des viſages divers ; (*b*)
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez votre crainte heureuſement déçue.

CHIMENE.

Allons, quoi qu'il en ſoit, en attendre l'iſſue.

(*a*) *Propoſer l'affaire* eſt encor du ſtyle comique ; mais obſervons que le *Cid* fut donné d'abord ſous le titre de tragi-comédie.

(*b*) Ces preſſentimens réuſſiſſent preſque toujours. On craint avec le perſonnage auquel on commence à s'intéreſſer. Mais il faudrait peut-être une autre cauſe à ce preſſentiment que le lieu commun des changemens du ſort & une autre expreſſion que les *viſages divers*. Ce morceau eſt traduit de Diamante.

El alma indeciſa
Teme llegar a anegar ſe
En eſſe profonda abyſmo
De gloria e felicidades.
Que en un dia, en un momento,
Muda el hade de ſembrante,
Y deſpues de una fortuna
Suele llegar un deſaſtre.

SCENE III.

L'INFANTE, LÉONOR, un page. (*a*).

L'INFANTE *au page.*

VA-t-en trouver Chimène, & dis-lui de ma part
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,
Et que mon amitié ſe plaint de ſa pareſſe.

(*Le page rentre.*)

LEONOR.

Madame, chaque jour même deſir vous preſſe;
Et je vous vois penſive & triſte chaque jour,
Demander avec ſoin comme va ſon amour. (*b*)

L'INFANTE.

J'en dois bien avoir ſoin; je l'ai preſque forcée
A recevoir les coups dont ſon ame eſt bleſſée;

(*a*) C'eſt ici un défaut intolérable pour nous. La ſcène reſte vuide. Les ſcènes ne ſont point liées. L'action eſt interrompue. Pourquoi les acteurs précédens s'en vont-ils? pourquoi ces nouveaux acteurs viennent-ils? comment l'un peut-il s'en aller, & l'autre arriver ſans ſe voir? comment *Chimène* peut-elle voir l'infante ſans la ſaluer? Ce grand défaut était commun à toute l'Europe, & les Français ſeuls s'en ſont corrigés. Plus il eſt difficile de lier toutes les ſcènes, plus cette difficulté vaincue a de mérite; mais il ne faut pas la ſurmonter aux dépens de la vraiſemblance & de l'intérêt. C'eſt un des ſecrets de ce grand art de la tragédie, inconnu encor à la plupart de ceux qui l'exercent. Non-ſeulement on a retranché cette ſcène de l'infante, mais on a ſupprimé tout ſon rôle; & *Corneille* ne s'était permis cette faute inſupportable que pour remplir l'étendue malheureuſement preſcrite à une tragédie. Il vaut mieux la faire beaucoup trop courte Un rôle ſuperflu la rend toujours trop longue.

(*b*) Voilà une nouvelle excuſe du titre de tragi-comédie; *comme va ſon amour!* qu'auraient dit les Grecs du tems de Sophocle à une telle demande? Nous ne ferons point de remarque ſur les défauts de ce rôle qu'on a retranché entiérement.

Elle aime dom Rodrigue, & le tient de ma main;
Et par moi dom Rodrigue a vaincu ſon dédain :
Ainſi de ces amans ayant formé les chaînes,
Je dois prendre intérêt à la fin de leurs peines.

LEONOR.

Mâdame, toutefois parmi leurs bons ſuccès
On vous voit un chagrin qui va juſqu'à l'excès.
Cet amour qui tous deux les comble d'allégreſſe
Fait-il de ce grand cœur la profonde triſteſſe ?
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux,
Vous rend-il malheureuſe, alors qu'ils ſont heureux ?
Mais je vais trop avant, & deviens indiſcrète.

L'INFANTE.

Ma triſteſſe redouble à la tenir ſecrete.
Ecoute, écoute enfin comme j'ai combattu ;
Et plaignant ma faibleſſe, admire ma vertu.
L'amour eſt un tyran qui n'épargne perſonne.
Ce jeune cavalier, cet amant que je donne,
Je l'aime.

LEONOR.

Vous l'aimez !

L'INFANTE.

Mets la main ſur mon cœur ;
Et vois comme il ſe trouble au nom de ſon vainqueur,
Comme il le reconnaît.

LEONOR.

Pardonnez-moi, madame,
Si je ſors du reſpect pour blâmer cette flamme,
Choiſir pour votre amant un ſimple cavalier !
Une grande princeſſe à ce point s'oublier !
Et que dira le roi ? que dira la Caſtille ?
Vous ſouvenez-vous bien de qui vous êtes fille ?

L'INFANTE.

Oui, oui, je m'en ſouviens, & j'épandrai mon ſang,
Plutôt que de rien faire indigne de mon rang.
Je te répondrais bien que dans les belles ames

Le ſeul mérite a droit de produire des flammes ;
Et ſi ma paſſion cherchait à s'excuſer,
Mille exemples fameux pourraient l'autoriſer :
Mais je n'en veux point ſuivre où ma gloire s'engage ;
Si j'ai beaucoup d'amour, j'ai bien plus de courage ;
Un noble orgueil m'apprend, qu'étant fille de roi,
Tout autre qu'un monarque eſt indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne ſe pouvait défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'oſais prendre.
Je mis, au lieu de moi, Chimène en ſes liens ;
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus ſi mon ame gênée
Avec impatience attend leur hyménée :
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.
Si l'amour vit d'eſpoir, il meurt avec lui :
C'eſt un feu qui s'éteint faute de nourriture ;
Et malgré la rigueur de ma triſte aventure,
Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari,
Mon eſpérance eſt morte, & mon eſprit guéri.
Je ſouffre cependant un tourment incroyable.
Juſques à cet hymen Rodrigue m'eſt aimable :
Je travaille à le perdre, & le perds à regret ;
Et delà prend ſon cours mon déplaiſir ſecret.
Je ſuis au déſeſpoir que l'amour me contraigne
A pouſſer des ſoupirs pour ce que je dédaigne ;
Je ſens en deux partis mon eſprit diviſé.
Si mon courage eſt haut, mon cœur eſt embraſé.
Cet hymen m'eſt fatal, je le crains, & ſouhaite :
Je ne m'en promets rien qu'une joie imparfaite.
Ma gloire & mon amour ont tous deux tant d'appas
Que je meurs s'il s'achève, & ne s'achève pas.

LEONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je ſoupire ;
Je vous blâmais tantôt, je vous plains à préſent ;
Mais puiſque dans un mal ſi doux & ſi cuiſant,

Votre vertu combat & ſon charme & ſa force,
En repouſſe l'aſſaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos eſprits flottans.
Eſpérez donc tout d'elle, & du ſecours du tems:
Eſpérez tout du ciel, il a trop de juſtice
Pour ſouffrir la vertu ſi long-tems au ſupplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce eſpérance eſt de perdre l'eſpoir.

LE PAGE.

Par vos commandemens Chimène vous vient voir.

L'INFANTE *à Léonor.*

Allez l'entretenir en cette galerie.

LEONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie ?

L'INFANTE.

Non, je veux ſeulement, malgré mon déplaiſir,
Remettre mon viſage un peu plus à loiſir.
Je vous ſuis. Juſte ciel, d'où j'attens mon remède,
Mets enfin quelque borne au mal qui me poſsède,
Aſſure mon repos, aſſure mon honneur.
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur.
Cet hyménée à trois également importe;
Rends ſon effet plus prompt, ou mon ame plus forte.
D'un lien conjugal joindre ces deux amans,
C'eſt briſer tous mes fers, & finir mes tourmens.
Mais je tarde un peu trop, allons trouver Chimène,
Et par ſon entretien ſoulager notre peine.

SCENE IV.

LE COMTE, D. DIEGUE.

LE COMTE.

ENFIN vous l'emportez, (*a*) & la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi ;
Il vous fait gouverneur du prince de Caſtille.

D. DIEGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille,
Montre à tous qu'il eſt juſte, & fait connaître aſſez
Qu'il ſait récompenſer les ſervices paſſés.

(*a*)..... *& la faveur du roi vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi.* La dureté, l'impoliteſſe, les rodomontades du comte ſont à la vérité intolérables : mais ſongez qu'il eſt puni.

NB. Aujourd'hui quand les comédiens repréſentent cette piéce, ils commencent par cette ſcène. Il paraît qu'ils ont très-grand tort ; car peut-on s'intéreſſer à la querelle du comte & de *Dom Diégue*, ſi on n'eſt pas inſtruit des amours de leurs enfans ? L'affront que *Gormas* fait à *Dom Diégue* eſt un coup de théatre, quand on eſpère qu'ils vont conclure le mariage de *Chimène* avec *Rodrigue*. Ce n'eſt point jouer le *Cid*, c'eſt inſulter ſon auteur, que de le tronquer ainſi. On ne devrait pas permettre aux comédiens d'altérer ainſi les ouvrages qu'ils repréſentent.

Dans le *Cid* de *Diamante*, le roi donne la place de gouverneur de ſon fils en préſence du comte, & cela eſt encor plus théatral. Le théatre ne reſte point vuide. Il ſemble que *Corneille* aurait dû plutôt imiter *Diamante* que *Caſtro* dans cette intelligence du théatre.

Au reſte, dans les deux piéces eſpagnoles, le comte de *Gormas* donne un ſoufflet à *Dom Diégo* l'ainé, ce ſoufflet était eſſentiel.

Les deux pères diſent à-peu-près les mêmes choſes dans ces deux ſcènes & dans les ſuivantes. *Caſtro* qui vint après *Diamante* ne fit point difficulté de prendre pluſieurs penſées chez ſon prédéceſſeur dont la piéce était preſque oubliée. A plus forte raiſon *Corneille* fût en droit d'imiter les deux poëtes eſpagnols, & d'enrichir ſa langue des beautés d'une langue étrangère.

LE COMTE.

(*a*) Pour grands que ſoient les rois; ils ſont ce que nous ſommes :
Ils peuvent ſe tromper comme les autres hommes;
Et ce choix ſert de preuve à tous les courtiſans,
Qu'ils ſavent mal payer les ſervices préſens.

D. DIEGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre eſprit s'irrite;
La faveur l'a pu faire autant que le mérite.
Vous choiſiſſant peut-être on eût pu mieux choiſir;
Mais le roi m'a trouvé plus propre à ſon deſir.
A l'honneur qu'il m'a fait, ajoutez-en un autre;
Joignons d'un ſacré nœud ma maiſon à la vôtre.
Rodrigue aime Chimène, & ce digne ſujet (*b*)
De ſes affections eſt le plus cher objet.
Conſentez-y, monſieur, & l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

(*c*) A de plus hauts partis Rodigue doit prétendre;
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit bien mettre au cœur une autre vanité.
Exercez-la, monſieur, & gouvernez le prince;
Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler partout les peuples ſous ſa loi,

(*a*) *Pour grands que ſoient les rois.* Cette phraſe a vieilli, elle était fort bonne alors. Il eſt honteux pour l'eſprit humain que la même expreſſion ſoit bonne en un tems, & mauvaiſe en un autre. On dirait aujourd'hui, *Tout grands que ſont les rois : Quelque grands que ſoient les rois.*

(*b*) *Ce digne ſujet* ne ſe dirait pas aujourd'hui. Mais alors c'était une expreſſion très-reçue, *monſieur* ne ſe dirait pas non plus dans une tragédie. *Mettre une vanité au cœur* ſerait une mauvaiſe façon de parler.

(*c*) *A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre.* Dans l'édition de 1637, il y a : *A de plus hauts partis ce beau-fils doit prétendre.* Vous pouvez juger par ce ſeul trait de l'état où était alors notre langue. Un mêlange de termes familiers & nobles défigurait tous les ouvrages ſérieux. C'eſt *Boileau* qui le premier enſeigna l'art de parler toujours convenablement; & *Racine* eſt le premier qui ait employé cet art ſur la ſcène.

Remplir les bons d'amour, & les méchans d'effroi
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine:
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars ſe rendre ſans égal,
Paſſer les jours entiers & les nuits à cheval,
Repoſer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à ſoi le gain d'une bataille:
Inſtruiſez-le d'exemple & vous reſſouvenez
Qu'il faut faire à ſes yeux ce que vous enſeignez.

D. DIEGUE.

* *Pour s'inſtruire d'exemple, en dépit de l'envie,*
Il lira ſeulement l'hiſtoire de ma vie.
Là, dans un long tiſſu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter des nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et ſur de grands exploits bâtir ſa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivans ont bien plus de pouvoir.
Un prince dans un livre apprend mal ſon devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puiſſe égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le ſuis aujourd'hui;
Et ce bras du royaume eſt le plus ferme appui.
Grenade & l'Aragon tremblent quand ce fer brille.
Mon nom ſert de rempart à toute la Caſtille.
Sans moi vous paſſeriez bientôt ſous d'autres loix;
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque inſtant, entaſſe pour ma gloire,
Lauriers deſſus lauriers, victoire ſur victoire.
Le prince, pour eſſai de généroſité
Gagnerait des combats marchant à mon côté.

* *De mis hazanas eſcritas.*
dare al principe un traſlado,
y aprendera en lo que hize,
ſi no aprende en lo que hago.

* *Loin des froides leçons qu'à mon bras on préfère,*
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire.

D. DIEGUE.

(*a*) Vous me parlez en vain de ce que je connois ;
Je vous ai vu combatre & commander ſous moi :
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler ſa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place ;
Enfin, pour épargner les diſcours ſuperflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met de la différence.

LE COMTE.

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

D. DIEGUE.

Qui l'a gagné ſur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en eſt bien le plus digne.

D. DIEGUE.

En être refuſé n'en eſt pas un bon ſigne.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtiſan.

D. DIEGUE.

* *Podra dalle exemplo,*
como mil vezes le hago.

(*a*) *Vous me parlez en vain de ce que je connois.* On prononçait alors *connois* comme on l'écrivait, & on le faiſait rimer avec *moi*, *roi*. Aujourd'hui on prononce *connais*, & cependant l'uſage a prévalu d'écrire *connois*; c'eſt une inconſéquence, ou je ſuis fort trompé, d'écrire d'une façon & de prononcer d'une autre. Quel étranger pourra deviner, qu'on écrit *paon*, la ville de *Caen*, & qu'on prononce *pan*, la ville de *Can*? Il ſerait à ſouhaiter qu'on nous délivrât de cette contradiction, autant que l'étymologie des mots pourra le permettre. On s'eſt déjà apperçu combien il eſt ridicule d'écrire de la même manière les *François* qu'on prononce *Français*, & *St. François* qu'on prononce *François*. Comment un étranger en liſant *Anglois* & *Danois*, devinera-t-il qu'on prononce *Danois* avec un *o*, & *Anglais* avec un *a*? Mais il faut du tems pour corriger un abus introduit par le tems.

D. DIEGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon ſeul partiſan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

D. DIEGUE.

Le roi, quand il en fait, la meſure au courage.

LE COMTE.

* *Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.*

D. DIEGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE.

Ne le méritait pas ! Moi ?

D. DIEGUE.

Vous.

LE COMTE.

(*a*) Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura ſa récompenſe.

(*Il lui donne un ſoufflet.*)

D. DIEGUE *mettant l'épée à la main.*

Achève, & prends ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir ſon front.

* *Yo lo mereſco*
Tambien como tu, y mejor.

(*a*) .... *Ton inſolence, téméraire vieillard, aura ſa récompence.* On ne donnerait pas aujourd'hui un ſoufflet ſur la joue d'un héros. Les acteurs mêmes ſont très-embarraſſés à donner ce ſoufflet, ils font le ſemblant. Cela n'eſt plus même ſouffert dans la comédie ; & c'eſt le ſeul exemple qu'on en ait ſur le théatre tragique. Il eſt à croire que c'eſt une des raiſons qui firent intituler le *Cid* tragi-comédie. Preſque toutes les piéces de *Scudéri* & de *Boiſrobert* avaient été de tragi-comédies. On avait cru longtems en France qu'on ne pouvait ſupporter le tragique continu ſans mélange d'aucune familiarité. Le mot de *tragi-comédie* eſt très-ancien : *Plaute* l'emploie pour déſigner ſon *Amphitrion*, parce que ſi l'aventure de *Soſie* eſt comique, *Amphitrion* eſt très-ſérieuſement affligé.

LE COMTE.

Et que penſes-tu faire avec tant de faibleſſe ?

D. DIEGUE.

O Dieu ! ma force uſée en ce beſoin me laiſſe !

LE COMTE.

Ton épée eſt à moi, mais tu ſerais trop vain,
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.
Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour ſon inſtruction l'hiſtoire de ta vie :
D'un inſolent diſcours ce juſte châtiment
Ne lui ſervira pas d'un petit ornement.

D. DIEGUE.

(*a*) Epargnes-tu mon ſang ?

LE COMTE.

Mon ame eſt ſatisfaite;
Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

D. DIEGUE.

Tu dédaignes ma vie !

LE COMTE.

En arrêter le cours
Ne ſerait que hâter la parque de trois jours. (*b*)

SCENE V.

D. DIEGUE *ſeul.*

O RAGE ! ô déſeſpoir ! ô vieilleſſe ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?
Et ne ſuis-je blanchi dans les travaux guerriers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras qu'avec reſpect toute l'Eſpagne admire

(*a*) *Epargnes-tu mon ſang ?* On a retranché ces quatre vers dans les éditions ſuivantes.

(*b*) Dans la piéce de *Diamante*, le comte dit à Dom Diégue *vale.*

Mon bras qui tant de fois a ſauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de ſon roi,
Trahit donc ma querelle, & ne fait rien pour moi?
O cruel ſouvenir de ma gloire paſſée!
Œuvre de tant de jours en un jour effacée!
Nouvelle dignité, fatale à mon bonheur!
Précipice élevé d'où tombe mon honneur!
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,
Et mourir ſans vengeance, ou vivre dans la honte?
* *Comte, ſois de mon prince à-préſent gouverneur;*
Le haut rang n'admet point un homme ſans honneur;
Et ton jaloux orgueil par cet affront inſigne,
Malgré le choix du roi m'en a ſu rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux inſtrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre, & qui dans cette offenſe
M'as ſervi de parade, & non pas de défenſe,
Va, quitte déſormais le dernier des humains,
Paſſe pour me venger en de meilleures mains.
(*a*) Si Rodrigue eſt mon fils, il faut que l'amour cède,
Et qu'une ardeur plus haute à ſes flammes ſuccède.
Mon honneur eſt le ſien, & le mortel affront,
Qui tombe ſur mon chef, réjaillit ſur ſon front.

* *Llamalde, llamad al conde*
que venga à exercer el cargo
de ayo de vueſtro hijo,
que podra mas bien honrallo,
pues que yo ſin honra quedo,

(*a*) *Si Rodrigue eſt mon fils, &c.* On a retranché ces quatre vers comme ſuperflus.

Une ardeur plus haute était mal. Une ardeur n'eſt point *haute.* Il eût fallu peut-être, une ardeur plus *noble*, plus *digne.* L'académie ne reprit aucune de ces fautes, qui échappèrent à la critique de *Scudéri*; elle ſe contenta de juger des choſes que *Scudéri* avait critiquées; & ſouvent il critiqua mal, parce qu'il était plus jaloux qu'éclairé L'académie au contraire était plus éclairée que jalouſe.

SCENE VI.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

RODRIGUE, as-tu du cœur ? (*a*)

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon père
L'éprouverait ſur l'heure.

D. DIEGUE.

(*) *Agréable colère !*
Digne reſſentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnais mon ſang à ce noble courroux ;
Ma jeuneſſe revit en cette ardeur ſi prompte.
Viens, mon fils, viens mon ſang, viens réparer ma honte
Viens me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi ?

* *Eſſe ſentimiento adoro,*
eſſa colera ma agrada,
eſſa ſangre alborotada
es la que me dió Caſtilla,
y la que te di heredada.

(*b*) Dans le *Cid de Diamante*, *Rodrigue* arrive avec le *garçon gracieux*, qui a peint le portrait de *Chimène*. *Rodrigue* trouve le portrait reſſemblant & dit au *garçon gracieux*, qu'il eſt un grand peintre. *Grande pintor*, puis regardant ſon père affligé qui tient d'une main ſon épée & de l'autre un mouchoir ; il lui en demande la raiſon : *Dom Diégue* lui répond, *aie, aie l'honneur.* Rodrigue, *qui eſt-ce qui vous déplaît ? Dom Diégue, aie, aie l'honneur te dis-je.* Rodrigue, *parlez, eſpérez, j'écoute.* Dom Diégue, *aie, aie, as-tu du courage ?*

Rodrigue répond à-peu-près comme dans *Caſtro* & dans *Corneille.*

D. DIEGUE.

(*) *D'un affront ſi cruel,*
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel
D'un ſoufflet. L'inſolent en eût perdu la vie;
Mais mon âge a trompé ma généreuſe envie;
Et ce fer que mon bras ne peut plus ſoutenir,
Je le remets au tien pour venger & punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage;
** *Ce n'eſt que dans le ſang qu'on lave un tel outrage;*
Meurs, ou tue. Au ſurplus, pour ne te point flatter,
*** *Je te donne à combattre un homme à redouter.*
(*a*) Je l'ai vu tout ſanglant au milieu des batailles,
Se faire un beau rempart de mille funérailles.

D. RODRIGUE.

Son nom? c'eſt perdre tems en propos ſuperflus.

D. DIEGUE.

Donc pour te dire encore quelque choſe de plus,
Plus que brave ſoldat, plus que grand capitaine,
C'eſt....

D. RODRIGUE.

De grace, achevez.

D. DIEGUE.

Le père de Chimène.

* *Eſta mancha de mi honor*
al tuyo ſe oſtiende.
** *Lavala*
con ſangre, que ſangre ſola
quita ſemejantes manchas.
*** *Poderoſo es el contrario.*

(*a*) *Je l'ai vu tout ſanglant au milieu des batailles, ſe faire un beau rempart de mille funérailles.* Dans les éditions ſuivantes, *Corneille* a mis :

Je l'ai vu tout couvert de ſang
& de pouſſière,
Porter partout la mort dans une armée entière.

L'académie avait condamné *funérailles*; je ne ſais ſi ce mot, tout impropre qu'il eſt, n'eût pas mieux valu que le pléonaſme languiſſant *partout* & *entière*.

D. RODRIGUE.

Le....?

D. DIEGUE.

Ne réplique point, je connais ton amour,
Mais qui peut vivre infame eſt indigne du jour:
Plus l'offenſeur eſt cher, & plus grande eſt l'offenſe.
* *Enfin tu ſais l'affront, & tu tiens la vengeance.*
Je ne te dis plus rien. Venges-moi, venges-toi.
Montres-toi digne fils d'un père tel que moi.
** *Accablé des malheurs où le deſtin me range*
Je m'en vais les pleurer. Va, cours, vole, & nous venge.

SCENE VII.

D. RODRIGUE *ſeul.*

PERCÉ juſques au fond du cœur, (a)
D'une atteinte imprévue auſſi bien que mortelle,
Miſérable vengeur d'une juſte querelle,
Et malheureux objet d'une injuſte rigueur,
Je demeure immobile, & mon ame abattue
Cède au coup qui me tue.

* *Aqui ofenſa, y alli eſpada,*
no tengo mas que dezirte.
** *Ya voſi à llorar afrentas,*
Mientras tu tomas venganças.

(a) *Percé juſqu'au fond du cœur.* On mettait alors des ſtances dans la plupart des tragédies, & on en avait dans *Médée.* On les a bannies du théatre. On a penſé que les perſonnages qui parlent en vers d'une meſure déterminée, ne devaient jamais changer cette meſure, parce que s'ils s'expliquaient en proſe, ils devraient toujours continuer à parler en proſe. Or les vers de ſix pieds étant ſubſtitués à la proſe, le perſonnage ne doit pas s'écarter de ce langage convenu. Les ſtances donnent trop l'idée que c'eſt le poëte qui

Si près de voir mon feu récompenſé,
* *O Dieu, l'étrange peine!*
En cet affront mon père eſt l'offenſé,
Et l'offenſeur le père de Chimène
(*a*) Que je ſens de rudes combats!
Contre mon propre honneur mon amour s'intéreſſe:
Il faut venger un père, & perdre une maîtreſſe.
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triſte choix, ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infame:
Des deux côtés mon mal eſt infini.
O Dieu! l'étrange peine!
Faut-il laiſſer un affront impuni?
** *Faut-il punir le père de Chimène?*
Père, maîtreſſe, honneur, amour,
Noble & dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaiſirs ſont morts, ou ma gloire ternie.
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher & cruel eſpoir d'une ame généreuſe,
Mais enſemble amoureuſe,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Qui fais toute ma peine,

* *Mi padre el ofendido! eſtrana pena!*
y el ofenſor el padre de Ximena!
** *Yo he de matar elpadre de Ximena!*

parle. Cela n'empêche pas que ces ſtances du *Cid* ne ſoient fort belles, & ne ſoient encore écoutées avec beaucoup de plaiſir.

(*a*) *Corneille* corrigea depuis cette ſtance ainſi:

Il vaut mieux courir au trépas;
Je dois à ma maîtreſſe, auſſi-bien qu'à mon père;
J'attire en me vengeant ſa haine & ſa colère;
J'attire ſes mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux eſpoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir;
Tout redouble ma peine.
Allons, mon ame; & puiſqu'il faut mourir,
Mourons du moins ſans offenſer Chimène.

M'es-tu donné pour venger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?
Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma maîtreſſe, auſſi bien qu'à mon père.
Qui venge cet affront, irrite ſa colère;
Et qui peut le ſouffrir, ne la mérite pas.
Prévenons la douleur d'avoir failli contre elle,
Qui nous ſerait mortelle.
Tout m'eſt fatal, rien ne me peut guérir,
Ni ſoulager ma peine.
Allons, mon ame, & puiſqu'il faut mourir,
Mourons du moins ſans offenſer Chimène.
Mourir ſans tirer ma raiſon!
Rechercher un trépas ſi mortel à ma gloire!
Endurer que l'Eſpagne impute à ma mémoire,
D'avoir mal ſoutenu l'honneur de ma maiſon!
Reſpecter un amour dont mon ame égarée
Voit la perte aſſurée!
N'écoutons plus ce penſer ſuborneur,
Qui ne ſert qu'à ma peine.
(a) Allons, mon bras, du moins ſauvons l'honneur,
Puiſqu'auſſi bien il faut perdre Chimène.
Oui, mon eſprit s'était déçu.
Dois-je pas à mon père, avant qu'à ma maîtreſſe?
Que je meure au combat, ou meure de triſteſſe,
Je rendrai mon ſang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuſe déjà de trop de négligence;
Courons à la vengeance;

[a] *Allons mon bras, du moins ſauvons l'honneur.* L'académie avait approuvé *Allons mon ame*; & cependant *Corneille* le changea, & mit *Allons, mon bras.* On ne dirait aujourd'hui ni l'un ni l'autre. Ce n'eſt point un effet du caprice de la langue, c'eſt qu'on s'eſt accoutumé à mettre plus de vérité dans le langage. *Allons* ſignifie *marchons*, & ni un bras ni une ame ne marchent; d'ailleurs nous ne ſommes plus dans un tems où l'on parle à ſon bras & à ſon ame.

Et tout honteux d'avoir tant balancé,
* *Ne ſoyons plus en peine*
(Puiſqu'aujourd'hui mon père eſt l'offenſé)
Si l'offenſeur eſt père de Chimène.

* *Haviendo ſido*
mi padre el ofendido,
poco importa que fueſe
el ofenſor el padre de Ximena.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

* *JE l'avoue entre nous, quand je lui fis l'affront,* (a)
J'eus le ſang un peu chaud, le bras un peu prompt :
Mais puiſque c'en eſt fait, le coup eſt ſans remède.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède ;
Il y prend grande part, & ſon cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Auſſi vous n'avez point de valable défenſe.
Le rang de l'offenſé, la grandeur de l'offenſe,
Demandent des devoirs & des ſoumiſſions,
Qui paſſent le commun des ſatisfactions.

LE COMTE.

Qu'il prenne donc ma vie, elle eſt en ſa puiſſance.

D. ARIAS.

Un peu moins de tranſport, & plus d'obéiſſance.

* *Confieſo que fue locura,*
mas no la quiero emendar.

(a) *Je l'avoue entre nous, quand je lui fis l'affront.* *Corneille* aurait dû corriger *je lui fis l'affront*, que l'académie condamna comme une faute contre la langue. De plus, il fallait dire *cet affront.* Il mit à la place :

Je l'avoue entre nous, mon ſang un peu trop chaud
S'eſt trop ému d'un mot, & l'a porté trop haut.

Un ſang trop chaud qui le porte trop haut eſt bien pis qu'une faute contre la grammaire.

D'un prince qui vous aime appaiſez le courroux
Il a dit, *je le veux*, déſobéirez-vous?

LE COMTE.

Monſieur, pour conſerver ma gloire & mon eſtime,
Déſobéir un peu n'eſt pas un ſi grand crime:
Et quelque grand qu'il fût, mes ſervices préſens
(*a*) Pour le faire abolir ſont plus que ſuffiſans.

D. ARIAS.

Quoi qu'on faſſe d'illuſtre & de conſidérable,
Jamais à ſon ſujet un roi n'eſt redevable.
Vous vous flattez beaucoup, & vous devez ſavoir
Que qui ſert bien ſon roi ne fait que ſon devoir.
* *Vous vous perdez, monſieur, ſur cette confiance.*

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puiſſance d'un roi.

LE COMTE.

** *Un jour ſeul ne perd pas un homme tel que moi.*
Que toute ſa grandeur s'arme pour mon ſupplice,
*** *Tout l'état périra plutôt que je périſſe.*

D. ARIAS.

Quoi? Vous craignez ſi peu le pouvoir ſouverain...

* *Y con ella has de querer perderte?*
** *Los hombres como yo mucho tienen que perder.*
*** *Ha de perderſe Caſtilla antes que yo.*

(*a*) *Pour le faire abolir ſont plus que ſuffiſans.* C'eſt ici qu'il y avait:

Les ſatisfactions n'appaiſent point une ame;
Qui les reçoit a tort, qui les fait ſe diffame;
Et de pareils accords, l'effet le plus commun
Eſt de déshonorer deux hommes au-lieu d'un.

Ces vers parurent trop dangereux dans un tems où l'on puniſſait les duels qu'on ne pouvait arrêter, & *Corneille* les ſupprima.

LE COMTE.

D'un ſceptre qui ſans moi tomberait de ſa main.
Il a trop d'intérêt lui-même à ma perſonne;
Et ma tête en tombant ferait choir ſa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raiſon remette vos eſprits.
Prenez un bon conſeil.

LE COMTE.

Le conſeil en eſt pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin ? Je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout conſentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais ſongez que les rois veulent être abſolus.

LE COMTE.

Le ſort en eſt jeté, monſieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puiſqu'en vain je tâche à vous réſoudre.
Tout couvert de lauriers, craignez encore la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai ſans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas ſans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par là dom Diégue ſatisfait.

(*D. Arias rentre.*)

Je m'étonne fort peu de menaces pareilles;
Dans les plus grands périls je fais plus de merveilles;
Et quand l'honneur y va, les plus cruels trépas
Préſentés à mes yeux ne m'ébranleraient pas.

SCENE II.

LE COMTE, D. RODRIGUE.

A Moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

* *Connais-tu bien dom Diégue?*

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

** *Parlons bas, écoute.*

*** *Sais-tu que ce viellard fut la même vertu,*
La vaillance & l'honneur de ſon tems? le ſais-tu?

LE COMTE.

**** *Peut-être.*

D. RODRIGUE.

***** *Cette ardeur que dans les yeux je porte,*
Sais-tu que c'eſt ſon ſang? le ſais-tu?

LE COMTE.

****** *Que m'importe?*

* *Aquel viejo que alli eſta,*
ſabes quien es?
** *Habla baxo, eſcucha.*
*** *No ſabes que fue deſpojo*
de honra y valor?
**** *Si ſeria.*
***** *Y que es ſangre ſuya*
la que yo tengo en el ojo:
Sabes?
****** *Y el ſabello*
que ha de importar?

D. RODRIGUE.

* *A quatre pas d'ici je te le fais ſavoir.*

LE COMTE.

Jeune préſomptueux.

D. RODRIGUE.

Parle ſans t'émouvoir.
Je ſuis jeune, il eſt vrai, mais aux ames bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années (*a*).

LE COMTE.

Mais t'attaquer à moi! qui t'a rendu ſi vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne ſe font pas connaître,
(*b*) Et pour leurs coups d'eſſai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je ſuis?

D. RODRIGUE.

Oui, tout autre que moi
Au ſeul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Mille & mille lauriers dont ta tête eſt couverte,
Semblent porter écrit le deſtin de ma perte.

* *Si vamos à otro lugar,*
ſabras lo mucho que importa.

(*a*) Dans la piéce de *Diamante*, *Rodrigue* propoſe au comte de ſe battre à la campagne ou dans la ville, ou de nuit, ou de jour, au ſoleil ou à l'ombre, avec plaſtron ou ſans plaſtron, à pied ou à cheval, à l'épée ou à la lance. Ah le plaiſant bouffon! répond le comte.

RODRIGUE.

En campagna; en poblado
De noche o de dia, al uelo
Claro o a la ſombra obſcura
A cavallo, a pie, con peto;
O ſin el, a eſpada o lança

LE COMTE.

Que bueno
Pues me retais! Que granoſo
mocuelo!

(*b*) *Coups d'eſſai, coups de maître.* termes familiers qu'on ne doit jamais employer dans le tragique; de plus, ce n'eſt qu'une répétition froide de ce beau vers:

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Scudéri cenſurait des beautés, & ne vit pas ce défaut.

J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;
Mais j'aurai trop de force ayant aſſez de cœur.
A qui venge ſon père il n'eſt rien d'impoſſible.
(a) Ton bras eſt invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paraît au diſcours que tu tiens,
Par tes yeux chaque jour ſe découvrait aux miens;
Et croyant voir en toi l'honneur de la Caſtille,
Mon ame avec plaiſir te deſtinait ma fille.
Je ſais ta paſſion, & ſuis ravi de voir
Que tous ſes mouvemens cèdent à ton devoir;
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime;
Que ta haute vertu répond à mon eſtime,
Et que voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je ſens que pour toi ma pitié s'intéreſſe:
J'admire ton courage, & je plains ta jeuneſſe.
Ne cherche point à faire un coup d'eſſai fatal;
Diſpenſe ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moi ſuivrait cette victoire.
A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.
On te croirait toujours abattu ſans effort;
Et j'aurais ſeulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace eſt ſuivie:

(a) *Ton bras eſt* invaincu *mais non pas invincible.* Ce mot *invaincu* n'a point été employé par les autres écrivains; je n'en vois aucune raiſon: il ſignifie autre choſe qu'*indompté*, un pays eſt *indompté*, *un* guerrier eſt *invaincu*. *Corneille* l'a encore employé dans les *Horaces*. Il y a un dictionnaire d'ortographe, où il eſt dit qu'*invaincu* eſt un barbariſme Non; c'eſt un terme haſardé & néceſſaire. Il y a deux ſortes de barbariſmes, celui des mots & celui des phraſes. *Egaliſer les fortunes*, pour *égaler les fortunes*: *au parfait*, au-lieu de *parfaitement*: *éduquer*, pour *donner de l'éducation*, *élever*: voilà des barbariſmes de mots. *Je crois de bien faire*, au-lieu de *je crois bien faire*; *encenſer aux dieux*, pour *encenſer les dieux*: *je vous aime tout ce qu'on peut aimer.* Voilà des barbariſmes de phraſe.

Qui m'oſe ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons ſans diſcourir.

LE COMTE.

Es-tu ſi las de vivre ?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, & le fils dégénère,
Qui ſurvit un moment à l'honneur de ſon père.

SCENE III.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR.

L'INFANTE.

APPAISE, ma Chimène, appaiſe ta douleur;
Fais agir ta conſtance en ce coup de malheur.
Tu reverras le calme après ce faible orage.
Ton bonheur n'eſt couvert que d'un petit nuage:
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMENE.

Mon cœur outré d'ennuis n'oſe rien eſpérer.
Un orage ſi prompt qui trouble une bonace,
D'un naufrage certain nous porte la menace;
Je n'en ſaurais douter, je péris dans le port.
J'aimais, j'étais aimée, & nos pères d'accord;
Et je vous en contais la première nouvelle,
Au malheureux moment que naiſſait leur querelle,
Dont le récit fatal, ſi-tôt qu'on vous l'a fait,
D'une ſi douce attente a ruiné l'effet.
Maudite ambition, déteſtable manie,

Dont

Dont les plus généreux ſouffrent la tyrannie !
Impitoyable honneur mortel à mes plaiſirs,
Que tu me vas coûter de pleurs & de ſoupirs !

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun ſujet de craindre ;
Un moment l'a fait naître, un moment va l'étiendre :
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
Puiſque déjà le roi les veut accommoder ;
Et de ma part mon ame à tes ennuis ſenſible,
Pour en tarir la ſource, y ſera l'impoſſible.

CHIMENE.

Les accommodemens ne font rien en ce point :
Les affronts à l'honneur ne ſe réparent point.
En vain on fait agir la force & la prudence ;
Si l'on guérit le mal, ce n'eſt qu'en apparence.
La haine que les cœurs conſervent au dedans,
Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardens.

L'INFANTE.

Le ſaint nœud qui joindra dom Rodrigue & Chimène,
Des pères ennemis diſſipera la haine ;
Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort
Par un heureux hymen étouffer ce diſcord.

CHIMENE.

Je le ſouhaite ainſi plus que je ne l'eſpère :
Dom Diégue eſt trop altier, & je connais mon père.
Je ſens couler des pleurs que je veux retenir :
Le paſſé me tourmente, & je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu ? d'un vieillard l'impuiſſante faibleſſe ?

CHIMENE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeuneſſe.

CHIMENE.

Les hommes valeureux le ſont du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup ;
Il eſt trop amoureux pour te vouloir déplaire ;
Et deux mots de ta bouche arrêtent ſa colère.

CHIMENE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui !
Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui?
Etant né ce qu'il eſt, ſouffrir un tel outrage !
Soit qu'il cède, ou réſiſte au feu qui me l'engage,
Mon eſprit ne peut qu'être, ou honteux, ou confus,
De ſon trop de reſpect, un d'un juſte refus.

L'INFANTE.

Chimène eſt généreuſe, & quoiqu'intéreſſée,
Elle ne peut ſouffrir une lâche penſée :
Mais ſi juſques au jour de l'accommodement
Je fais mon priſonnier de ce parfait amant,
Et que j'empêche ainſi l'effet de ſon courage,
Ton eſprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage?

CHIMENE.

Ah, madame, en ce cas je n'ai plus de ſouci.

SCENE IV.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, un page.

L'INFANTE.

PAGE, cherchez Rodrigue, & l'amenez ici.

LE PAGE.

Le comte de Gormas & lui....

CHIMENE.

Bon Dieu ! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

Hors de la ville ils ſont ſortis enſemble.

CHIMÉNE.

Seuls ?

LE PAGE.

Seuls, & qui ſemblaient tout bas ſe quereller.

CHIMENE.

Sans doute ils ſont aux mains, il n'en faut plus parler.
Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCENE V.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

HELAS! que dans l'eſprit je ſens d'inquiétude!
Je pleure ſes malheurs, ſon amant me ravit,
Mon repos m'abandonne, & ma flamme revit.
Ce qui va ſéparer Rodrigue de Chimène,
Avec mon eſpoir fait renaître ma peine;
Et leur diviſion que je vois à regret,
Dans mon eſprit charmé jette un plaiſir ſecret.

LÉONOR.

Cette haute vertu qui règne dans votre ame,
Se rend-elle ſi-tôt à cette lâche flamme?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à préſent que chez moi
Pompeuſe & triomphante elle me fait la loi;
Porte-lui du reſpect, puiſqu'elle m'eſt ſi chère.
Ma vertu la combat, mais malgré moi j'eſpère;
Et d'un ſi fol eſpoir mon cœur mal défendu
Vole après un amant que Chimène a perdu.

LÉONOR,

Vous laiſſez choir ainſi ce glorieux courage?

Et la raiſon chez vous perd ainſi ſon uſage ?

L'INFANTE.

Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la raiſon,
Quand le cœur eſt atteint d'un ſi charmant poiſon !
Si-tôt que le malade aime ſa maladie,
Il ne peut plus ſouffrir que l'on y remédie.

LÉONOR.

Votre eſpoir vous ſéduit, votre mal vous eſt doux ;
Mais toujours ce Rodrigue eſt indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le ſais que trop ; mais ſi ma vertu cède,
Apprends comme l'amour flatte un cœur qu'il poſsède.
Si Rodrigue une fois ſort vainqueur du combat,
Si deſſous ſa valeur ce grand guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer ſans honte.
Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le comte !
J'oſe m'imaginer qu'à ſes moindres exploits
Les royaumes entiers tomberont ſous ſes loix ;
Et mon amour flatteur déjà me perſuade
Que je le vois aſſis au trône de Grenade.
Les Maures ſubjugués trembler en l'adorant,
L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant,
Le Portugal ſe rendre, & ſes nobles journées
Porter delà les mers ſes hautes deſtinées,
Au milieu de l'Afrique arborer ſes lauriers :
Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,
Je l'attends de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de ſon amour un ſujet de ma gloire.

LÉONOR.

Mais, madame, voyez où vous portez ſon bras ;
Enſuite d'un combat qui peut-être n'eſt pas.

L'INFANTE.

Rodrigue eſt offenſé, le comte a fait l'outrage ;
Ils ſont ſortis enſemble, en faut-il davantage ?

LÉONOR.

Je veux que ce combat demeure pour certain,

Votre eſprit va-t-il point bien vîte pour ſa main ?

L'INFANTE.

Que veux-tu ? je ſuis folle, & mon eſprit s'égare ;
Mais c'eſt le moindre mal que l'amour me prépare.
Viens dans mon cabinet conſoler mes ennuis ;
Et ne me quitte point dans le trouble où je ſuis.

SCENE VI.

LE ROI, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE.

LE ROI.

LE comte eſt donc ſi vain, & ſi peu raiſonnable !
Oſe-t-il croire encor ſon crime pardonnable ?

D. ARIAS.

Je l'ai de votre part long-tems entretenu.
J'ai fait mon pouvoir, ſire, & n'ai rien obtenu.

LE ROI.

Juſtes cieux ! Ainſi donc un ſujet téméraire
A ſi peu de reſpect & de ſoin de me plaire !
Il offenſe dom Diégue, & mépriſe ſon roi !
Au milieu de ma cour il me donne la loi !
Qu'il ſoit brave guerrier, qu'il ſoit grand capitaine,
Je lui rabattrai bien cette humeur ſi hautaine ;
Fût-il la valeur même, & le dieu des combats,
Il verra ce que c'eſt que de n'obéir pas.
Je ſais trop comme il faut dompter cette inſolence.
Je l'ai voulu d'abord traiter ſans violence ;
Mais puis qu'il en abuſe, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il réſiſte, ou non ; vous aſſûrer de lui.

(*D. Alonſe entre.*)

D. SANCHE.

Peut-être un peu de tems le rendrait moins rebelle ;
On l'a pris tout bouillant encore de ſa querelle.

Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,
Un cœur ſi généreux ſe rend mal aiſément.
Il voit bien qu'il a tort, mais une ame ſi haute
N'eſt pas ſi-tôt réduite à confeſſer ſa faute.

LE ROI.

(a) Dom Sanche, taiſez-vous, & ſoyez averti
Qu'on ſe rend criminel à prendre ſon parti.

D. SANCHE.

J'obéis, & me tais; mais de grace encore, Sire,
Deux mots en ſa défenſe.

LE ROI.

Et que pourrez-vous dire?

D. SANCHE.

Qu'une ame accoutumée aux grandes actions
Ne ſe peut abaiſſer à des ſoumiſſions:
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent ſans honte;
Et c'eſt contre ce mot qu'a réſiſté le comte.
Il trouve en ſon devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéirait s'il avait moins de cœur.
Commandez que ſon bras nourri dans les alarmes
Répare cette injure à la pointe des armes;
Il ſatisfera, ſire, & vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait ſu voici qui répondra.

LE ROI.

Vous perdez le reſpect, mais je pardonne à l'âge;
Et j'eſtime l'ardeur en un jeune courage.
Un roi dont la prudence a de meilleurs objets,
Eſt meilleur ménager du ſang de ſes ſujets:
Je veille pour les miens, mes ſoucis les conſervent,
Comme le chef a ſoin des membres qui le ſervent.
Ainſi votre raiſon n'eſt pas raiſon pour moi:

(a) *Dom Sanche, taiſez-vous, & ſoyez averti.* Cette ſcène paraît preſque auſſi inutile que celle de l'infante; elle avilit d'ailleurs le roi, qui n'eſt point obéi. Après que le roi a dit, *taiſez-vous*, pourquoi dit-il le moment d'après, *parlez*? & il ne réſulte rien de cette ſcène.

Vous parlez en ſoldat, je dois agir en roi,
Et quoi qu'on veuille dire, & quoi qu'il oſe croire,
Le comte à m'obéir ne peut perdre ſa gloire.
D'ailleurs l'affront me touche, il a perdu d'honneur
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur;
Et par ce trait hardi d'une inſolence extrême,
Il s'eſt pris à mon choix, il s'eſt pris à moi-même:
C'eſt moi qu'il ſatisfait en réparant ce tort.
N'en parlons plus. (*a*) Au reſte on nous menace fort.
Sur un avis reçu je crains une ſurpriſe.

D. ARIAS.

Les Maures contre vous font-ils quelque entrepriſe?
S'oſent-ils préparer à des efforts nouveaux?

LE ROI.

Vers la bouche du fleuve on a vu leurs vaiſſeaux;
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer juſqu'ici les amène.

D. ARIAS.

Tant de combats perdus leur ont ôté le cœur

(*a*) *Au reſte, on nous menace fort.* C'eſt un petit défaut que cette expreſſion familière; mais n'en eſt-ce point un très-grand de parler avec tant d'indifférence du danger de l'état? N'aurait-il pas été plus intéreſſant & plus noble de commencer par montrer une grande inquiétude de l'approche des Maures, & un embarras non moins grand d'être obligé de punir dans le comte le ſeul homme dont il eſpérait des ſervices utiles dans cette conjoncture? n'eût-ce pas même été un coup de théatre, que dans le tems où le roi eût dit, *je n'ai d'eſpérance que dans le comte*, on lui fût venu dire, *le comte eſt mort?* Cette idée même n'eût-elle pas donné un nouveau prix au ſervice que rend enſuite *Rodrigue*, en faiſant plus qu'on n'eſpérait du comte? *Corneille* ôta depuis,

Au reſte on nous menace fort.

Il mit:

* Au reſte, on a vu dix vaiſſeaux,
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux.

Il faut obſerver qu'*au reſte* ſignifie *quand à ce qui reſte*; il ne s'emploie que pour les choſes dont on a déjà parlé, & dont on a omis quelque point dont on veut traiter. *Je veux que le comte faſſe ſatisfaction. Au reſte, je ſouhaite que cette querelle puiſſe ne pas rendre les deux maiſons éternellement ennemies.* Mais quand on paſſe d'un ſujet à un autre, il faut, *cependant*, ou quelqu'autre tranſition.

D'attaquer déſormais un ſi puiſſant vainqueur.

LE ROI.

N'importe, ils ne ſauraient qu'avecque jalouſie
Voir mon ſceptre aujourd'hui régir l'Andalouſie;
Et ce pays ſi beau que j'ai conquis ſur eux;
Réveille à tous momens leurs deſſeins généreux.
C'eſt l'unique raiſon qui m'a fait dans Séville
Placer depuis dix ans le trône de Caſtille,
Pour les voir de plus près, & d'un ordre plus prompt
Renverſer auſſi-tôt ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Sire, ils ont trop appris aux dépens de leurs têtes,
Combien votre préſence aſſure vos conquêtes:
Vous n'avez rien à craindre.

LE ROI.

Et rien à négliger.
Le trop de confiance attire le danger;
Et le même ennemi que l'on vient de détruire,
S'il ſait prendre ſon tems, eſt capable de nuire.
(*D. Alonſe revient.*)
Toutefois j'aurais tort de jeter dans les cœurs,
L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.
L'effroi que produirait cette alarme inutile,
Dans la nuit qui ſurvient, troublerait trop la ville:
Puiſqu'on fait bonne garde aux murs & ſur le port,
(*a*) Il ſuffit pour ce ſoir.

D. ALONSE.

Sire, le comte eſt mort.
Dom Diégue par ſon fils a vengé ſon offenſe.

(*a*) *Il ſuffit, &c.* Le roi a grand tort de dire, *Il ſuffit pour ce ſoir*, puiſqu'en effet les Maures font leur deſcente le ſoir même, & que ſans le *Cid* la ville était priſe. On demande s'il eſt permis de mettre ſur la ſcène un prince qui prend ſi mal ſes meſures? Je ne le crois pas; la raiſon en eſt qu'un perſonnage avili ne peut jamais plaire.

LE ROI.

* *Dès que j'ai ſu l'affront, j'ai prévu la vengeance.*
Et j'ai voulu dès-lors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chimène à vos genoux apporte ſa douleur :
Elle vient toute en pleurs vous demander juſtice.

LE ROI.

Bien qu'à ſes déplaiſirs mon ame compatiſſe,
Ce que le comte a fait ſemble avoir mérité
Ce juſte châtiment de ſa témérité.
Quelque juſte pourtant que puiſſe être ſa peine,
Je ne puis ſans regret perdre un tel capitaine.
Après un long ſervice à mon état rendu,
Après ſon ſang pour moi mille fois répandu,
A quelques ſentimens que ſon orgueil m'oblige,
Sa perte m'affaiblit, & ſon trépas m'afflige.

SCENE VII.

LE ROI, D. DIEGUE, CHIMENE, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONZE.

CHIMENE.

** *SIRE, ſire, juſtice.* (a)

D. DIEGUE.

Ah, Sire, écoutez-nous.

* *Como la ofenſa ſabia*
luego cay en la vengança.
** *Juſticia, juſticia pido.*

(a) *Sire, ſire, juſtice.* Voyez comme dès ce moment les défauts précédens diſparaiſſent. Quelle beauté dans le poëte eſpagnol & dans ſon imitateur ! Le premier mot de *Chimène* eſt de demander juſtice contre un homme qu'elle adore : c'eſt peut-

CHIMENE.

* *Je me jette à vos pieds.*

D. DIEGUE.

** *J'embraſſe vos genoux.*

CHIMENE.

Je demande juſtice.

D. DIEGUE.

Entendez ma défenſe.

CHIMENE.

Vengez-moi d'une mort...

D. DIEGUE.

Qui punit l'inſolence.

CHIMENE.

Rodrigue, Sire...

D. DIEGUE.

A fait un coup d'homme de bien.

CHIMENE.

*** *Il a tué mon père.*

D. DIEGUE.

Il a vengé le ſien.

CHIMENE.

**** *Au ſang de ſes ſujets un roi doit la juſtice*

D. DIEGUE.

***** *Une vengeance juſte eſt ſans peur du ſupplice.*

* *Rey, à tus pies he llegado.*

** *Rey, à tus pies he venido.*

*** *Senor, à mi padre han muerto.*

**** *Haura en los Reyes juſticia.*

***** *Juſta vengença he tomado.*

être la plus belle des ſituations. Quand dans l'amour il ne s'agit que de l'amour, cette paſſion n'eſt pas tragique. *Monime* aimera-t-elle *Xipharès* ou *Pharnace? Antiochus* épouſera-t-il *Bérénice?* bien des gens répondent, que m'importe? Mais *Chimène* fera-t-elle couler le ſang du *Cid?* qui l'emportera d'elle ou de *Dom Diégue?* Tous les eſprits ſont en ſuſpens, tous les cœurs ſont émus.

LE ROI.

Levez-vous l'un & l'autre, & parlez à loiſir.
Chimène, je prends part à votre déplaiſir.
D'une égale douleur je ſens mon ame atteinte.
Vous parlerez après, ne troublez pas ſa plainte.

CHIMENE.

Sire, mon père eſt mort; † *mes yeux ont vu ſon ſang*
Couler à gros bouillons de ſon généreux flanc;
Ce ſang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce ſang qui tant de fois vous gagna des batailles,
(*a*) Ce ſang qui tout ſorti fume encor de courroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des haſards n'oſait verſer la guerre;
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre;
Et pour ſon coup d'eſſai, ſon indigne attentat
D'un ſi ferme ſoutien a privé votre état,
De vos meilleurs ſoldats abattu l'aſſurance,
Et de vos ennemis relevé l'eſpérance.
* *J'arrivai ſur le lieu ſans force & ſans couleur*,
Je le trouvai ſans vie. Excuſez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeſte,
Mes pleurs & mes ſoupirs vous diront mieux le reſte.

LE ROI.

Prends courage, ma fille, & ſache qu'aujourd'hui
Ton roi te veut ſervir de père au-lieu de lui.

† *Yo vi con mis proprios ojos*
tenido el luziente azero,
* *Yo lleguè caſi ſin vida.*

(*a*) *Ce ſang qui tout ſorti fume encor de courroux.* *Scudéri* ne reprit point ces hyperboles poétiques, qui n'étant point dans la nature affaibliſſent le pathétique de ce diſcours. C'eſt le poëte qui dit que *ce ſang fume de courroux*; ce n'eſt pas aſſurément *Chimène*; on ne parle pas ainſi d'un père mourant. *Scudéri* beaucoup plus accoutumé que *Corneille* à ces figures outrées & puériles, ne remarqua pas même en autrui, tout éclairé qu'il était par l'envie, une faute qu'il ne ſentait pas dans lui-même.

CHIMENE.

Sire, de trop d'honneur ma misère eſt ſuivie.
J'arrivai donc ſans force, & le trouvai ſans vie;
(*a*) Il ne me parla point; (*b*) mais pour mieux m'émouvoir,
* *Son ſang ſur la pouſſière* (*c*) *écrivait mon devoir*:
Ou plutôt ſa valeur en cet état réduite,
** *Me parlait par ſa plaie*, & hâtait ma pourſuite;
Et pour ſe faire entendre au plus juſte des rois,
Par cette triſte bouche elle empruntait ma voix.
Sire, ne ſouffrez pas que ſous votre puiſſance
Règne devant vos yeux une telle licence;
Que les plus valeureux avec impunité
Soient expoſés aux coups de la témérité;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur ſang, & brave leur mémoire.
Un ſi vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir,
Eteint, s'il n'eſt vengé, l'ardeur de vous ſervir.
Enfin mon père eſt mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon alégeance.
Vous perdez, en la mort d'un homme de ſon rang,
Vengez-la par une autre, & le ſang par le ſang.

* *Eſcriviò en eſte papel*
con ſangre mi obligation.
** *Me hablò*
con la boca de la herida.

(*a*) *Il ne &c.* Puiſqu'il était mort, il n'eſt pas bien ſurprenant qu'il n'ait point parlé. Ce ſont-là de ces inadvertences qui échappent dans la chaleur de la compoſition, & auxquelles les ennemis de l'auteur, & même les indifférens, ne manquent pas de donner du ridicule. *Corneille* ſubſtitua du depuis, *Son flanc était ouvert.*

(*b*) *Et pour mieux m'émouvoir.* Les connaiſſeurs ſentent qu'il ne fallait pas même que *Chimène* dit *pour mieux m'émouvoir.* Elle doit être ſi émue, qu'il ne faut pas qu'elle prête aux choſes inanimées le deſſein de la toucher.

(*c*) *Ecrivait mon devoir.* L'eſpagol dit, *parlait par ſa plaie.* Vous voyez que ces figures recherchées ſont dans l'original eſpagnol. C'était l'eſprit du tems: c'était le faux brillant du *Marini* & de tous les auteurs.

(*a*) Sacrifiez dom Diégue & toute ſa famille,
A vous, à votre peuple, à toute la Caſtille.
Le ſoleil qui voit tout, ne voit rien ſous les cieux
Qui vous puiſſe payer un ſang ſi précieux.

LE ROI.

Dom Diégue, répondez.

D. DIEGUE.

Qu'on eſt digne d'envie,
Quand avecque la force on perd auſſi la vie,
Sire, & que l'âge apporte aux hommes généreux
(*b*) Avecque ſa faibleſſe un deſtin malheureux!
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis partout a ſuivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, & demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, ſiége, embuſcade,
Ce que n'a pu jamais Aragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
L'orgueil dans votre cour l'a fait preſque à vos yeux,
Et ſouillé ſans reſpect l'honneur de ma vieilleſſe,
Avantagé de l'âge, & fort de ma faibleſſe.
Sire, ainſi ces cheveux blanchis ſous le harnois,
Ce ſang pour vous ſervir prodigué tant de fois,
Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,

(*a*) *Sacrifiez dom Diégue, &c.* Il n'était pas naturel que *Chimène* demandât la mort de *dom Diégue* offenſé ſi cruellement par ſon père. De plus, cette fureur attroce de demander le ſang de toute la famille, n'était point convenable à une fille qui accuſait ſon amant malgré elle. *Corneille* ſubſtitua depuis :

Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre perſonne;
Immolez, dis-je, ſire, au bien de tout l'état,
Tout ce qu'énorgueillit un ſi grand attentat.

(*b*) *Avecque ſa faibleſſe.* Les éditions ſuivantes portent :

Au bout de leur carrière un deſtin rigoureux,
A ſouillé ſans reſpect l'honneur de ma vieilleſſe.

Les autres éditions portent :

Jaloux de votre choix, & fier de l'avantage
Que lui donnait ſur moi la faibleſſe de l'âge.

Deſcendaient au tombeau tous chargés d'infamie,
Si je n'euſſe produit un fils digne de moi,
Digne de ſon pays, & digne de ſon roi.
Il m'a prêté ſa main, il a tué le comte;
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
* *Si montrer du courage & du reſſentiment,*
Si venger un ſoufflet mérite un châtiment,
Sur moi ſeul doit tomber l'éclat de la tempête.
** *Quand le bras a failli l'on en punit la tête.*
(*a*) Du crime glorieux qui cauſe nos débats,
Sire, j'en ſuis la tête, *** *il n'en eſt que le bras.*
Si Chimène ſe plaint qu'il a tué ſon père,
Il ne l'eût jamais fait ſi je l'euſſe pu faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir;
Et conſervez pour vous le bras qui peut ſervir.
**** *Aux dépens de mon ſang ſatisfaites Chimène;*
Je n'y réſiſte point, je conſens à ma peine,
Et loin de murmurer d'un injuſte décret,
Mourant ſans déshonneur je mourrai ſans regret.

LE ROI.

L'affaire eſt d'importance, & bien conſidérée,
Mérite en plein conſeil d'être délibérée.
Dom Sanche, remettez Chimène en ſa maiſon.

* *Si la vengança me tocò,*
y te toca la juſticia,
hazla en mi, Rey ſoberano.
** *Caſtigar en la cabeka*
los delitos de la mano.
*** *Y ſolo fue mano mia*
Rodrigo.
**** *Con mi cabeça cortada*
quedc Ximena contenta.

(*a*) *Du crime glorieux*, Corneille ſubſtitue : *Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats.* Mais ce changement eſt vicieux. *Ce qui fait nos débats* eſt très-faible. Il ſemble que *dom Diégue* parle ici d'un procès de famille.

Dom Diégue aura ma cour & ſa foi pour priſon.
Qu'on me cherche ſon fils. Je vous ferai juſtice.

CHIMENE.

Il eſt juſte, grand roi, qu'un meurtrier périſſe.

LE ROI.

* *Prends du repos, ma fille, & calme tes douleurs.*

CHIMENE.

** *M'ordonner du repos, c'eſt croître mes malheurs.* (a)

* *Soſſiegate, Ximena*
** *Mi llanto crece.*

(a) *M'ordonner du repos, c'eſt croître mes malheurs. Croître* aujourd'hui n'eſt plus actif, on dit *accroître.* Mais il me ſemble qu'il eſt permis en vers de dire, *croître mes tourmens, mes ennuis, mes douleurs, mes peines.*

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

* RODRIGUE, *qu'as-tu fait ?* où viens-tu, miſérable ?

D. RODRIGUE.

Suivre le triſte cours de mon ſort déplorable.

ELVIRE.

Où prends-tu cette audace & ce nouvel orgueil,
De paraître en des lieux que tu remplis de deuil ?
Quoi ! viens-tu juſqu'ici braver l'ombre du comte ?
** *Ne l'as-tu pas tué ?*

D. RODRIGUE.

Sa vie était ma honte ;
*** *Mon honneur de ma main a voulu cet effort,*

ELVIRE.

**** *Mais chercher ton aſyle en la maiſon du mort.*
Jamais un meurtrier en fit-il ſon refuge ?

D. RODRIGUE.

Jamais un meurtrier s'offrit-il à ſon juge ?
Ne me regarde plus d'un viſage étonné,
***** *Je cherche le trépas après l'avoir donné.*

Mon

* *Que has hecho Rodrigo ?*
** *No mataſte al conde ?*
*** *Importavalo à mi honor.*
**** *Pues, ſenor,*
quando fue la caſa del muerto
ſagrado del matador ?
***** *Yo buſco la meurte,*

Mon juge eſt mon amour, mon juge eſt ma Chimène.
* *Je mérite la mort de mériter ſa haine ;*
Et j'en viens recevoir comme un bien ſouverain,
Et l'arrêt de ſa bouche, & le coup de ſa main.

ELVIRE.

Fuis plutôt de ſes yeux, fuis de ſa violence ;
A ſes premiers tranſports dérobe ta préſence.
Va, ne t'expoſe point aux premiers mouvemens
Que pouſſera l'ardeur de ſes reſſentimens.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pu déplaire,
(*a*) Ne peut pour mon ſupplice avoir trop de colère ;
Et d'un heur ſans pareil je me verrai combler,
Si pour mourir plutôt je la puis redoubler.

en ſu caſa.
* *Y por ſer juſto,*
vengo à morir en ſus manos,
Pues eſtoi muerto en ſu guſto.

[*a*] *Ne peut pour mon ſupplice avoir trop de colère.* On voit que cette faute tant reprochée à *Corneille* d'avoir violé l'unité du lieu pour violer les loix de la bienſéance, & d'avoir fait aller *Rodrigue* dans la maiſon même de *Chimène* qu'il pouvait ſi aiſément rencontrer au palais, que cette faute, dis-je, eſt de l'auteur *eſpagnol* ; quelque répugnance qu'on ait à voir *Rodrigue* chez *Chimène*, on oublie preſque où il eſt, on n'eſt occupé que de la ſituation. Le mal eſt qu'il ne parle qu'à une confidente.

On n'a point de *colère pour un ſupplice.* C'eſt un barbariſme. *Corneille* au-lieu de l'*heur ſans pareil*, mit depuis :

Et j'évite *cent morts* qui me vont accabler.

On ne peut guère corriger plus mal. L'idée d'éviter tant de morts ne doit pas ſe préſenter à un homme qui la cherche. Ces *cent morts* ſont une expreſſion vague, un vers fait à la hâte ; il ne ſe donnait ni le tems, ni la peine de chercher le mot propre & un tour élégant. On ne connaiſſait pas encor cette pureté de diction, & cette éloquence ſage & vraie que *Racine* trouva par un travail aſſidu, & par une méditation profonde ſur le génie de notre langue.

ELVIRE.

* *Chimène eſt au palais, de pleurs toute baignée*
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fuis de grace, ôte-moi de ſouci.
Que ne dira-t-on point ſi l'on te voit ici ?
Veux-tu qu'un médiſant l'accuſe en ſa misère
D'avoir reçu chez ſoi l'aſſaſſin de ſon père ?
** *Elle va revenir, elle vient, je la vois.*
Du moins pour ſon honneur, Rodrigue cache-toi.
(Il ſe cache.)

SCENE II.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

OUI, madame, il vous faut de ſanglantes victimes.
Votre colère eſt juſte, & vos pleurs légitimes;
Et je n'entreprens pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous conſoler;
Mais ſi de vous ſervir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable;
Employez mon amour à venger cette mort.
(*a*) Sous vos commandemens mon bras ſera trop fort.

* *Ximena eſta*
cerca Palacio, y vendra
acompanada.
** *Ella vendra, ya viene.*

[*a*] *Sous vos commandemens mon bras ſera trop fort. Malheureuſe !* Quelque inſipidité qu'on ait trouvé dans le perſonnage de *Dom Sanche*, il me ſemble qu'il fait là un effet très-heureux, en augmentant la douleur de *Chimène*; & ce mot *malheureuſe*, qu'elle prononce ſans preſque l'écouter, eſt ſublime. Lorſqu'un perſonnage qui n'eſt rien par lui-même ſert à faire valoir le caractère principal, il n'eſt point de trop.

CHIMENE.

Malheureuſe !

D. SANCHE.

Madame, acceptez mon ſervice.

CHIMENE.

J'offenſerais le roi qui m'a promis juſtice.

D. SANCHE.

Vous ſavez qu'elle marche avec tant de langueur,
Que bien ſouvent le crime échappe à ſa longueur:
Son cours lent & douteux fait trop perdre de larmes;
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes:
La voie en eſt plus sûre, & plus prompte à punir.

CHIMENE

C'eſt le dernier remède, & s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous ſerez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE.

C'eſt l'unique bonheur où mon ame prétend;
Et pouvant l'eſpérer, je m'en vais trop content.

SCENE III.

CHIMENE, ELVIRE.

Chimène.

ENFIN, je me vois libre, & je puis ſans contrainte
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte;
Je puis donner paſſage à mes triſtes ſoupirs;
Je puis t'ouvrir mon ame, & tous mes déplaiſirs.
Mon père eſt mort, Elvire, & la première épée
Dont s'eſt armé Rodrigue, a ſa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez vous en eau,

* *La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau ;* (*a*)
** *Et m'oblige à venger, après ce coup funeſte,*
Celle que je n'ai plus ſur celle qui me reſte.

ELVIRE.

*** *Repoſez-vous,* (*a*) *madame.*

CHIMENE

Ah ! que mal à propos
Ton avis importun m'ordonne du repos !
**** *Par où ſera jamais mon ame ſatisfaite,*
Si je pleure ma perte, & la main qui l'a faite ?
Et que puis-je eſpérer qu'un tourment éternel,
Si je pourſuis un crime, aimant le criminel ?

ELVIRE.

***** *Il vous prive d'un père, & vous l'aimez encore ?*

CHIMENE.

****** *C'eſt peu de dire, aimer, Elvire, je l'adore.*

* *La mitad de mi vida*
ha muerto la otra mitad.
** *Y al vengar*
de mi vida la una parte
ſin las dos he de quedar.
*** *Deſcanſar.*
**** *Que conſuelo he tomar ?*
***** *Siempre quieres à Rodrigo ?*
que matò à tu padre mira.
****** *Es mi adorado enemigo.*

(*a*) *La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau. Scudéri* trouvait là trois moitiés. Cette affectation, cette apoſtrophe à ſes yeux, ont paru à tous les critiques une puérilité dont on ne trouve aucun exemple dans le théatre grec.

Et ce n'eſt point ainſi que parle la nature.

Par quel art cependant ces vers touchent-ils ? n'eſt-ce point que *la moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau*, porte dans l'ame une idée attendriſſante qui ſubſiſte encore malgré les vers qui ſuivent ?

[*a*] *Repoſez-vous, madame. Deſcanſar* n'eſt-il pas un mot plus énergique & plus noble que *repoſez-vous madame ?* Le mot de *repoſer* eſt un peu de la comédie, & ne peut guère être adreſſé qu'à une perſonne fatiguée. Dans la tragédie on peut propoſer le repos à nn conquérant, pourvu que cette idée ſoit ennoblie.

Ma paſſion s'oppoſe à mon reſſentiment ;
Dedans mon ennemi je trouve mon amant ;
Et je ſens qu'en dépit de toute ma colère,
Rodrigue dans mon cœur combat encore mon père.
Il l'attaque, il le preſſe, il cède, il ſe défend,
Tantôt fort, tantôt faible, & tantôt triomphant :
Mais en ce dur combat de colère & de flamme,
Il déchire mon cœur ſans partager mon ame ;
Et quoique mon amour ait ſur moi du pouvoir,
Je ne conſulte point pour ſuivre mon devoir ;
Je cours ſans balancer où mon honneur m'oblige.
Rodrigue m'eſt bien cher, ſon intérêt m'afflige ;
Mon cœur prend ſon parti, mais contre leur effort,
Je ſais que je ſuis fille, & que mon père eſt mort.

ELVIRE.

* *Penſez-vous le pourſuivre ?*

CHIMENE.

Ah cruelle penſée !
Et cruelle pourſuite où je me vois forcée !
Je demande ſa tête, & crains de l'obtenir :
Ma mort ſuivra la ſienne, & je le veux punir.

ELVIRE.

Quittez, quittez, madame, un deſſein ſi tragique ;
Ne vous impoſez point de loi ſi tyrannique.

CHIMENE.

Quoi ! j'aurai vu mourir mon père entre mes bras !
Son ſang crîera vengeance, & je ne l'aurai pas !
Mon cœur honteuſement ſurpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuiſſantes larmes !
Et je pourrai ſouffrir qu'un amour ſuborneur
(*a*) Dans un lâche ſilence étouffe mon honneur ?

* *Pienſas perſeguille ?*

(*a*) *Corneille* corrigea depuis, *Sous un lâche ſilence* ; mais un honneur n'eſt point étouffé *ſous un lâche ſilence* ; il ſemble qu'un *ſilence* ſoit un poids qu'on mette ſur l'honneur.

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous ſerez excuſable
De conſerver pour vous un homme incomparable,
Un amant ſi chéri ; vous avez aſſez fait ;
Vous avez vu le roi, n'en preſſez point d'effet,
Ne vous obſtinez point en cette humeur étrange.

CHIMENE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge ;
Et de quoi que nous flatte un deſir amoureux,
Ton excuſe eſt honteuſe aux eſprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMENE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

* *Après tout que penſez-vous donc faire ?*

CHIMENE.

Pour conſerver ma gloire & finir mon ennui,
** *Le pourſuivre, le perdre, & mourir après lui.* (*a*)

* *Pues como haras ?*
** *Seguirele haſta vengarme,*
y haure de matar muriendo.

(*a*) *Le pourſuivre, le perdre, & mourir après lui.* Ce vers excellent renferme toute la piéce, & répond à toutes les critiques qu'on a faites ſur le caractère de *Chimène*. Puiſque ce vers eſt dans l'eſpagnol, l'original contenait les vraies beautés qui firent la fortune du *Cid* français.

SCENE IV.

D. RODRIGUE, CHIMENE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

EH bien, *ſans vous donner la peine de pourſuivre,* (a)
* *Soulez-vous du plaiſir de m'empêcher de vivre.*

CHIMENE.

Elvire, où ſommes-nous ? & qu'eſt-ce que je vois ?
** *Rodrigue en ma maiſon ! Rodrigue devant moi !*

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon ſang, goûtez ſans réſiſtance
La douceur de ma perte & de votre vengeance.

CHIMENE.

Hélas !

D. RODRIGUE.

*** *Ecoute-moi*

CHIMENE.

**** *Je me meurs.*

D. RODRIGUE.

Un moment.

* *Mejor es que mi amor firme*
con rendirme,
te de el guſto de matarme
fin la pena de ſeguirme.
** *Rodrigo, Rodrigo en mi caſa !*
*** *Eſcucha.*
**** *Muero.*

(a) *Eh bien ſans vous donner la peine de pourſuivre. Soulez-vous du plaiſir de m'empêcher de vivre.* Il fallait dire, *de me pourſuivre. Soulez* eſt un terme bas, *m'empêcher de vivre* eſt languiſſant, & n'exprime pas *donnez-moi la mort. Corneille* corrigea :

Aſſurez-vous l'honneur de
m'empêcher de vivre.

CHIMENE.

Va, laiſſe-moi mourir.

D. RODRIGUE.

* *Quatre mots ſeulement ;*
Après ne me réponds qu'avec cette épée.

CHIMENE.

Quoi, du ſang de mon père encore toute trempée !

D. RODRIGUE.

Ma Chimène.

CHIMENE.

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regade-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colère, & pour hâter ma peine.

CHIMENE.

Il eſt teint de mon ſang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien ;
Et fais-lui perdre ainſi (*a*) la teinture du tien.

CHIMENE.

Ah, quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le père par le fer, la fille par la vue !
Ote-moi cet objet, je ne le puis ſouffrir :
Tu veux que je t'écoute, & tu me fais mourir.

* *Solo quiero*
que en oyendo lo que dige
reſpondas con eſſe azero.

(*a*) *La teinture du tien.* Cela n'a point été repris par l'académie ; mais je doute que cette teinture réuſsît aujourd'hui. Le déſeſpoir n'a pas des réflexions ſi fines, & j'oſerai ajouter, ſi fauſſes : une épée eſt également rougie de quelque ſang que ce ſoit, ce n'eſt point du tout une teinture différente. Tout ce qui n'eſt pas exactement vrai révolte les bons eſprits. Il faut qu'une métaphore ſoit naturelle, vraie, lumineuſe ; qu'elle échappe à la paſſion.

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais ſans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie;
Car enfin n'attends pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
* *De la main de ton père un coup irréparable*
Déshonorait du mien la vieilleſſe honorable.
Tu ſais comme un ſoufflet touche un homme de cœur.
J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur;
Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur & mon père;
Je le ferais encor, ſi j'avais à le faire.
** *Ce n'eſt pas qu'en effet contre mon père & moi*
Ma flamme aſſez long-tems n'ait combattu pour toi:
Juge de ſon pouvoir; dans une telle offenſe
J'ai pu douter encor ſi j'en prendrais vengeance.
Réduit à te déplaire, ou ſouffrir un affront,
(*a*) J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop prompt,
Je me ſuis accuſé de trop de violence:
*** *Et ta beauté ſans doute emportait la balance,*

* *Tu padre el conde Loçano*
puſo en las canas del mio
la atreuida injuſta mano.
** *Y aunque me vi ſin honor,*
ſe mal logrò mi eſperança
en tal mudança,
con tal fuerça que tu amor
pusò en duda mi vengança.
*** *Y tu, Senora, vencieras,*
à no auer imaginado
que afrentado,
por infame abhorrecieras
quien quiſiſte por honrado.

(*a*) *J'ai retenu ma main, J'ai cru mon bras trop prompt.* La main & le bras faiſaient un mauvais effet; l'auteur a ſubſtitué, *J'ai penſé qu'à ſon tour mon bras était trop prompt*: peut-être *à ſon tour* eſt-il plus mal. C'eſt-là changer un vers plutôt que le corriger.

Si je n'euſſe oppoſé contre tous tes appas,
Qu'un homme ſans honneur ne te méritait pas;
Qu'après m'avoir chéri quand je vivais ſans blâme,
Qui m'aima généreux, me haïrait infâme.
Qu'écouter ton amour, obéir à ſa voix,
C'était m'en rendre indigne & diffamer ton choix.
Je te le dis encor, & veux, (*a*) tant que j'expire,
Sans ceſſe le penſer & ſans ceſſe le dire.
Je t'ai fait une offenſe, & j'ai dû m'y porter,
Pour effacer ma honte & pour te mériter.
* *Mais quitte envers l'honneur, & quitte envers mon père,*
C'eſt maintenant à toi que je viens ſatisfaire,
C'eſt pour t'offrir mon ſang qu'en ces lieux tu me vois.
** *J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.*
Je ſais qu'un père mort t'arme contre mon crime;
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime:
*** *Immole avec courage au ſang qu'il a perdu*
Celui qui met ſa gloire à l'avoir répandu.

CHIMENE.

Ah, Rodrigue! il eſt vrai, quoique ton ennemie,
Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie;
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,

* *Cobre mi perdido honor,*
mas luego à tu amor rendido
he venido.
** *Porque no llames rigor*
loque obligacion ha fido.
*** *Haz con brio*
La vengança de tu padre,
como la hize del mio.

(*a*) *Tant que j'expire*, était une faute de langue. Il fallait, *juſqu'à ce que j'expire*; mais *juſqu'à ce que* eſt rude, & ne doit jamais entrer dans un vers. On a mis à la place:

..... Et quoique j'en ſoupire,
Juſqu'au dernier ſoupir je veux bien te le dire.

Ces deux mots, *ſoupire* & *ſoupir*; & ces déſinances en *ir*, ſont encor plus répréhenſibles que les deux vers anciens.

* *Je ne t'accuſe point, je pleure mes malheurs.*
Je ſais ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandait à l'ardeur d'un généreux courage,
** *Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien;*
Mais auſſi le faiſant tu m'as appris le mien.
Ta funeſte valeur m'inſtruit par ta victoire;
Elle a vengé ton père & ſoutenu ta gloire,
Même ſoin me regarde, & j'ai pour m'affliger
Ma gloire à ſoutenir & mon père à venger.
Hélas! ton intérêt ici me déſeſpère.
Si quelqu'autre malheur m'avait ravi mon père,
Mon ame aurait trouvé dans le bien de te voir
L'unique alégement qu'elle eût pu recevoir;
Et contre ma douleur j'aurais ſenti des charmes,
Quand une main ſi chère eût eſſuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu;
Et pour mieux tourmenter mon eſprit éperdu,
Avec tant de rigueur mon aſtre me domine,
Qu'il me faut travailler moi-même à ta ruine.
Car enfin n'attends pas de mon affection
De lâches ſentimens pour ta punition.
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma généroſité doit répondre à la tienne.
Tu t'es en m'offenſant montré digne de moi,
Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne;
Il demande ma tête, & je te l'abandonne;
Fais-en un ſacrifice à ce noble intérêt,
Le coup m'en ſera doux auſſi-bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente juſtice,
C'eſt reculer ta gloire autant que mon ſupplice.

* *No te doy la culpa a ti*
de que deſdichada ſoy.
** *Como cauallero hizíſte.*

Je mourrai trop heureux mourant d'un coup ſi beau.

CHIMENE.

* *Va, je ſuis ta partie, & non pas ton bourreau.*
Si tu m'offres ta tête, eſt-ce à moi de la prendre ?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre :
Et je dois te pourſuivre, & non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta généroſité doit répondre à la mienne ;
Et pour venger un père emprunter d'autres bras,
Ma Chimène, crois-moi, c'eſt n'y répondre pas :
Ma main ſeule du mien a ſu venger l'offenſe,
Ta main ſeule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMENE.

Cruel, à quel propos ſur ce point t'obſtiner ?
Tu t'es vengé ſans aide, & tu m'en veux donner !
Je ſuivrai ton exemple, & j'ai trop de courage
Pour ſouffrir qu'avec toi ma gloire ſe partage.
Mon père & mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour, ni de ton déſeſpoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur ! hélas ! quoi que je faſſe,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grace ?
Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,
Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié.
** *Ton malheureux amant aura bien moins de peine*
A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Va, je ne te hais point.

* *Mas ſoy parte,*
para ſolo perſeguirte
pero no para matarte
** *Conſidera*
que el dexarme es la vengança,
que el matarme no lo fuera.

D. RODRIGUE.

* *Tu le dois.*

CHIMENE.

** *Je ne puis.*

D. RODRIGUE.

Crains-tu ſi peu le blâme, & ſi peu les faux bruits?
Quand on ſaura mon crime & que ta flamme dure,
Que ne publieront point l'envie & l'impoſture?
Force-les au ſilence, & ſans plus diſcourir,
Sauve ta renommée en me faiſant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laiſſant en vie;
*** *Et je veux que la voix de la plus noire envie*
Elève au ciel ma gloire & plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore & que je te pourſuis.
Va-t-en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime.
**** *Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ;*
***** *Si l'on te voit ſortir, mon honneur court haſard.*
La ſeule occaſion qu'aura la médiſance,
C'eſt de ſavoir qu'ici j'ai ſouffert ta préſence.
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

****** *Que je meure.*

CHIMENE.

******* *Va-t-en.*

* *Me abhorreces?*
** *No es poſſible.*
*** *Diſculpara mi decoro*
con quien pienſa que te adoro
el ſaber que te perſigo.
**** *Vete, y mira à la ſalida*
no te vean.
***** *Es razon*
no quitarme la opinion.
****** *Matame.*
******* *Dexame.*

D. RODRIGUE.

* *A quoi te réſous-tu?*

CHIMENE.

** *Malgré des feux ſi beaux qui rompent ma colère,*
Je ferai mon poſſible à bien venger mon père;
Mais malgré la rigueur d'un ſi cruel devoir,
Mon unique ſouhait eſt de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

(*a*) O miracle d'amour!

CHIMENE.

O comble de misères!

D. RODRIGUE.

Que de maux & de pleurs nous coûteront nos pères!

CHIMENE.

*** *Rodrigue, qui l'eût cru?*

D. RODRIGUE.

**** *Chimène, qui l'eût dit?*

CHIMENE.

***** *Que notre heur fût ſi proche & ſi-tôt ſe perdit?*

D. RODRIGUE.

Et que ſi près du port, contre toute apparence,
Un orage ſi prompt briſât notre eſpérance!

CHIMENE.

Ah, mortelles douleurs!

* *Pues tu rigor que hazer quiere?*
** *Por mi honor aunque muger*
he de hazer
contra ti quando pudiere
deſeando no poder.
*** *Ay Rodrigo, quien penſara?*
**** *Ay Ximena, quien dixera?*
***** *Que mi dicha ſe acabara!*

(*a*) *O miracle d'amour!* ſemble affaiblir cette touchante ſcène, & n'eſt point dans l'eſpagnol.

D. RODRIGUE.

Ah, regrets ſuperflus!

CHIMENE.

Va-t-en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

* *Adieu, je vais traîner une mourante vie,*
Tant que par ta pourſuite elle me ſoit ravie.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet, je te donne ma foi
De ne reſpirer pas un moment après toi.
Adieu, ſors, & ſurtout garde bien qu'on te voie.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie....

CHIMENE.

Ne m'importune plus, laiſſe-moi ſoupirer.
Je cherche le ſilence & la nuit pour pleurer.

SCENE V. (a)

D. DIEGUE *ſeul.*

JAMAIS nous ne goûtons de parfaite allégreſſe.
Nos plus heureux ſuccès ſont mêlés de triſteſſe.

* *Quedate, yreme muriendo.*

(a) Quoique chez les étrangers, pour qui principalement ces remarques ſont faites, on ne ſoit pas encor parvenu à l'art de lier toutes les ſcènes, cependant y a-t-il un lecteur qui ne ſoit choqué, de voir *Chimène* s'en aller d'un côté, *Rodrigue* de l'autre; & *dom Diégue* arriver ſans les voir?

Obſervez que quand le cœur a été ému par les paſſions des deux premiers perſonnages, & qu'un troiſième vient parler de lui-même, il touche peu, ſurtout quand il rompt le fil du diſcours.

Nous venons d'entendre *Chimène* dans ſa maiſon. Mais où eſt maintenant *dom Diègue?* Ce n'eſt pas aſſurément dans cette maiſon. Le ſpectateur ne peut

Toujours quelques ſoucis en ces événemens
Troublent la pureté de nos contentemens.
Au milieu du bonheur mon ame en ſent l'atteinte.
Je nage dans la joie, & je tremble de crainte.
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avait outragé;
Et je ne ſaurais voir la main qui m'a vengé.
En vain je m'y travaille, & d'un ſoin inutile,
Tout caſſé que je ſuis je cours toute la ville :
Si peu que mes vieux ans m'ont laiſſé de vigueur,
Se conſume ſans fruit à chercher ce vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit ſi ſombre,
Je penſe l'embraſſer, & n'embraſſe qu'une ombre;
Et mon amour déçu par cet objet trompeur,
Se forment des ſoupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point des marques de ſa fuite;
Je crains du comte mort les amis & la ſuite;
Leur nombre m'épouvante & confond ma raiſon.
Rodrigue ne vit plus, ou reſpire en priſon.
Juſtes cieux! me trompai-je encore à l'apparence,
Ou ſi je vois enfin mon unique eſpérance?
C'eſt lui, n'en doutons plus, mes vœux ſont exaucés,
Ma crainte eſt diſſipée, & mes ennuis ceſſés.

ſe figurer ce qu'il voit, & c'eſt-là un très-grand défaut pour notre nation, qui veut par-tout de la vraiſemblance, de la ſuite, de la liaiſon, qui exige que toutes les ſcènes ſoient naturellement amenées les unes par les autres; mérite inconnu ſur tous les autres théatres, & mérite abſolument néceſſaire pour la perfection de l'art.

SCENE VI.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE

* RODRIGUE, *enfin le ciel permet que je te voie.*

D. RODRIGUE.

Hélas !

D. DIEGUE.

Ne mêle point de ſoupirs à ma joie,
** *Laiſſe-moi prendre haleine afin de te louer ;*
*** *Ma valeur n'a point lieu de te déſavouer,*
Tu l'as bien imitée, & ton illuſtre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race.
C'eſt d'eux que tu deſcends, c'eſt de moi que tu viens ;
Ton premier coup d'épée égale tous les miens ;
Et d'une belle ardeur ta jeuneſſe animée
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
Appui de ma vieilleſſe, & comble de mon heur,
**** *Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,*
***** *Viens baiſer cette joue, & reconnais la place*
Où fut jadis l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

****** *L'honneur vous en eſt dû ; les cieux me ſont témoins,*

* *Es poſſible que me hallo*
entre tus braços ?
** *Aliento tomo*
para en tus alabanças empleallo.
*** *Bien mis paſſados brios imitaſte.*
**** *Toca las blancas canas que me honeraſte.*
***** *Y lega la tierna boca à la mexilla*
donde la mancha de mi honor quitaſte.
****** *Alça la cabeça,*
à quien como la cauſa ſe attribuya,
ſi hay en mi algun valor, y fortaleça.

Qu'étant ſorti de vous je ne pouvais pas moins.
Je me tiens trop heureux, & mon ame eſt ravie
Que mon coup d'eſſai plaiſe à qui je dois la vie :
Mais parmi vos plaiſirs ne ſoyez point jaloux,
Si j'oſe ſatisfaire à moi-même, après vous ;
Souffrez qu'en liberté mon déſeſpoir éclate ;
Aſſez & trop long-tems votre diſcours le flatte.
Je ne me repens point de vous avoir ſervi ;
Mais rendez moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras pour vous venger armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame,
Ne me dites plus rien, pour vous j'ai tout perdu,
Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.

D. DIEGUE.

Porte encore plus haut le fruit de ta victoire.
* *Je t'ai donné la vie, & tu me rends ma gloire* ;
Et d'autant que l'honneur m'eſt plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour :
Mais d'un ſi brave cœur éloigne ces faibleſſes,
Nous n'avons qu'un honneur, il eſt tant de maîtreſſes,
L'amour n'eſt qu'un plaiſir, & l'honneur un devoir.

D. RODRIGUE.

Ah ! que me dites-vous ?

D. DIEGUE.

Ce que tu dois ſavoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offenſé ſur moi-même ſe venge ;
Et vous m'oſez pouſſer à la honte du change !
L'infamie eſt pareille, & ſuit également
Le guerrier ſans courage & le perfide amant.
A ma fidélité ne faites point d'injure,
Souffrez-moi généreux ſans me rendre parjure ;
Mes liens ſont trop forts pour être ainſi rompus,
Ma foi m'engage encore ſi je n'eſpère plus ;

* *Si yo te di el ſer naturalmente,*
tu me le has hueito à para fuerça tuya.

Et ne pouvant quitter ni poſſéder Chimène,
Le trépas que je cherche eſt ma plus douce peine.

D. DIEGUE.

Il n'eſt pas tems encore de chercher le trépas ;
Ton prince & ton pays ont beſoin de ton bras.
La flotte qu'on craignait, dans le grand fleuve entrée
Vient ſurprendre la ville, & piller la contrée.
Les Maures vont deſcendre, & le flux & la nuit
Dans une heure à nos murs les amènent ſans bruit.
La cour eſt en déſordre, & le peuple en alarmes ;
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
(*a*) Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis,
Qui ſachant mon affront, pouſſés d'un même zèle,
Venaient m'offrir leur vie à venger ma querelle.
Tu les a prévenus ; mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au ſang des Africains.
* *Va marcher à leur tête où l'honneur te demande* ;
C'eſt toi que veut pour chef leur généreuſe bande.
De ces vieux ennemis va ſoutenir l'abord ;
Là, ſi tu veux mourir, trouve une belle mort,
Prends-en l'occaſion, puiſqu'elle t'eſt offerte ;
Fais devoir à ton roi ſon ſalut à ta perte ;
Mais reviens-en plutôt les palmes ſur le front.
** *Ne borne pas ta gloire à venger un affront,*
Pouſſe-la plus avant, force par ta vaillance

* *Con quinientos hidalgos deudos mios*
ſal en campana à exercitar tus brios.
** *No diran que la mano te ha ſeruido*
para vengar agrauios ſolamente.

(*a*) *Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis.* Vous verrez dans la critique de *Scudéri* qu'il condamne l'aſſemblée de ces cinq cents gentilshommes, & que l'académie l'approuve. C'eſt un trait fort ingénieux, inventé par l'auteur eſpagnol, de faire venir cette troupe pour une choſe, & de l'employer pour une autre.

La juſtice au pardon & Chimène au ſilence ;
Si tu l'aime, apprends que retourner vainqueur
C'eſt l'unique moyen de regagner ſon cœur.
Mais le tems eſt trop cher pour le perdre en paroles,
Je t'arrête en diſcours, & je veux que tu voles.
Viens, ſuis-moi, va combattre, & montrer à ton roi,
Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en toi.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

N'EST-ce point un faux bruit ? le ſais-tu bien, Elvire ?(*a*)

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte juſqu'au ciel, d'une commune voix,
De ce jeune héros les glorieux exploits.
Les Maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte ;
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encore plus prompte;
Trois heures de combat laiſſent à nos guerriers
Une victoire entière & deux rois priſonniers.
La valeur de leur chef ne trouvait point d'obſtacles.

CHIMENE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles !

ELVIRE.

De ſes nobles efforts ces deux rois ſont le prix ;
Sa main les a vaincus, & ſa main les a pris.

CHIMENE.

De qui peux-tu ſavoir ces nouvelles étranges ?

ELVIRE.

Du peuple qui partout fait ſonner ſes louanges,

[*a*] *N'eſt-ce point un faux bruit ? le ſais-tu bien, Elvire ?* Ce combat n'eſt point étranger à la piéce ; il fait au contraire une partie du nœud, & prépare le dénouement en affaibliſſant néceſſairement la pourſuite de *Chimène*, & rendant *Rodrigue* digne d'elle. Il fait, ſi je ne me trompe, ſouhaiter au ſpectateur que *Chimène* oublie la mort de ſon père en faveur de ſa patrie, & qu'elle puiſſe enfin ſe donner un jour à *Rodrigue*.

Le nomme de ſa joie & l'objet & l'auteur,
Son ange tutélaire, & ſon libérateur.

CHIMENE.

Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE.

Rodrigue n'oſe encore paraître en ſa préſence.
Mais dom Diégue ravi lui préſente enchaînés,
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés,
Et demande pour grace à ce généreux prince,
Qu'il daigne voir la main qui ſauve ſa province.

CHIMENE.

Mais n'eſt-il point bleſſé?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.
Vous changez de couleur! reprenez vos eſprits.

CHIMENE.

Reprenons donc auſſi ma colère affaiblie:
Pour avoir ſoin de lui faut-il que je m'oublie?
On le vante, on le loue, & mon cœur y conſent!
Mon honneur eſt muet! mon devoir impuiſſant!
Silence, mon amour, laiſſe agir ma colère;
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père;
Ces triſtes vêtemens où je lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'ait produit ſa valeur,
Et combien que pour lui tout un peuple s'anime,
Ici tous les objets me parlent de ſon crime.
Vous qui rendez la force à mes reſſentimens,
Voile, crêpes, habits, lugubres ornemens,
Pompe où m'enſevelit ſa première victoire,
Contre ma paſſion ſoutenez bien ma gloire,
Et lors que mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon eſprit de mon triſte devoir,
Attaquez ſans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces tranſports, voici venir l'infante.

SCENE II.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, ELVIRE.

L'INFANTE. (a)

JE ne viens pas ici conſoler tes douleurs;
Je viens plutôt mêler mes ſoupirs à tes pleurs.

CHIMENE.

Prenez bien plutôt part à la commune joie,
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie:
Madame, autre que moi n'a droit de ſoupirer.
Le péril dont Rodrigue a ſu vous retirer,
Et le ſalut public que vous rendent ſes armes,
A moi ſeule aujourd'hui permet encore les larmes.
Il a ſauvé la ville, il a ſervi ſon roi,
Et ſon bras valeureux n'eſt funeſte qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chimène, il eſt vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMENE.

Dèjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles;
Et je l'entends partout publier hautement
Auſſi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce diſcours populaire?
Ce jeune Mars qu'il loue, a ſu jadis te plaire;
Il poſſédait ton ame, il vivait ſous tes loix;
Et vanter ſa valeur c'eſt honorer ton choix.

CHIMENE.

J'accorde que chacun la vante avec juſtice;

(a) Pour toutes ces ſcènes de l'infante, on convient unanimement de leur inutilité inſipide; & celle-ci eſt d'autant plus ſuperflue, que *Chimène* y répète avec faibleſſe ce qu'elle vient de dire avec force à ſa confidente.

Mais pour moi ſa louange eſt un nouveau ſupplice.
On aigrit ma douleur en l'élevant ſi haut.
Je vois ce que je perds, quand je vois ce qu'il vaut.
Ah, cruels déplaiſirs à l'eſprit d'une amante !
Plus j'apprends ſon mérite, & plus mon feu s'augmente :
Cependant mon devoir eſt toujours le plus fort,
Et malgré mon amour va pourſuivre ſa mort.

L'INFANTE.

(a) Hier ce devoir te mit en une haute eſtime ;
L'effort que tu te fis parut ſi magnanime,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour
Admirait ton courage & plaignait ton amour.
Mais croirais-tu l'avis d'une amitié fidelle ?

CHIMENE.

Ne vous obéir pas me rendrait criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juſte alors ne l'eſt plus aujourd'hui.
Rodrigue maintenant eſt notre unique appui,
L'eſpérance & l'amour d'un peuple qui l'adore
Le ſoutien de Caſtille & la terreur du Maure.
Ses faits nous ont rendu ce qu'ils nous ont ôté,
Et ton père en lui ſeul ſe voit reſſuſcité ;
Et ſi tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu pourſuis en ſa mort la ruine publique.
Quoi ? pour venger un père eſt-il jamais permis
De livrer ſa patrie aux mains des ennemis ?
Contre nous ta pourſuite eſt-elle légitime ?
Et pour être punis avons-nous part au crime ?
Ce n'eſt pas qu'après tout tu doives épouſer

(a) *Hier ce devoir te mit en une haute eſtime.* Cet hier fait voir que la piéce dure deux jours dans *Corneille* : l'unité de tems n'était pas encor une règle bien reconnue. Cependant, ſi la querelle du comte & ſa mort arrivent la veille au ſoir, & ſi le lendemain tout eſt fini à la même heure, l'unité de tems eſt obſervée. Les événemens ne ſont point auſſi preſſés qu'on l'a reproché à *Corneille* ; & tout eſt aſſez vraiſemblable.

Celui qu'un père mort t'obligeait d'accuſer ;
Je te voudrais moi-même en arracher l'envie.
Otes-lui ton amour, mais laiſſe-nous ſa vie.

CHIMENE.

Ah, madame, ſouffrez qu'avec liberté
Je pouſſe juſqu'au bout ma généroſité.
Quoique mon cœur pour lui contre moi s'intéreſſe,
Quoiqu'un peuple l'adore, & qu'un roi le careſſe,
Qu'il ſoit environné des plus vaillans guerriers,
J'irai ſous mes cyprès accabler ſes lauriers.

L'INFANTE.

C'eſt généroſité, quand pour venger un père
Notre devoir attaque une tête ſi chère :
Mais c'en eſt une encor d'un plus illuſtre rang,
Quand on donne au public les intérêts du ſang.
Non, crois-moi, c'eſt aſſez que d'éteindre ta flamme ;
Il ſera trop puni s'il n'eſt plus dans ton ame.
Que le bien du pays t'impoſe cette loi ;
Auſſi bien que crois-tu que t'accorde le roi ?

CHIMENE.

Il peut me refuſer, mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Penſe bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.
Adieu, tu pourras ſeule y ſonger à loiſir.

CHIMENE.

Après mon père mort je n'ai point à choiſir.

SCENE III. (a)

LE ROI, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. SANCHE.

LE ROI.

GÉNÉREUX héritier d'une illuſtre famille,
Qui fut toujours la gloire & l'appui de Caſtille,
Race de tant d'aïeux en valeur ſignalés,
Que l'eſſai de la tienne a ſi-tôt égalés,
Pour te récompenſer ma force eſt trop petite;
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un ſi rude ennemi,
Mon ſceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Maures défaits avant qu'en ces alarmes
(b) J'euſſe pu donner ordre à repouſſer leurs armes,
Ne ſont point des exploits qui laiſſent à ton roi
Le moyen ni l'eſpoir de s'acquitter vers toi.
Mais deux rois tes captifs feront ta récompenſe:
* *Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma préſence.* (c)

*REY DE CASTILLA.
El mio Cid le ha llamado.
REY MORO.
En mi lengua es mi Senor.
REY DE CASTILLA.
Eſſe nombre le eſta bien.
REI MORO.
Entre Moros le ha tenido.

(a) Toujours la ſcène vuide, & nulle liaiſon; c'était encor un des défauts du ſiècle. Cette négligence rend la tragédie bien plus facile à faire, mais bien plus défectueuſe.

(b) *J'euſſe pu donner ordre à repouſſer leurs armes.* Le roi ne joue pas là un perſonnage bien reſpectable. Il avoue qu'il n'a donné ordre à rien.

(c) *Ils t'ont nommé leur Cid*

* *Puis que Cid en leur langue eſt autant que ſeigneur,*
Je ne t'envîtrai pas ce beau titre d'honneur.
** *Sois déſormais le Cid* : qu'à ce grand nom tout cède ;
Qu'il devienne l'effroi de Grenade & Tolède ;
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent ſous mes loix,
Et ce que tu me vaux, & ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que votre majeſté, ſire, épargne ma honte ; (*a*)
D'un ſi faible ſervice elle fait trop de compte,
Et me force à rougir devant un ſi grand roi
De mériter ſi peu l'honneur que j'en reçois.
Je ſais trop que je dois au bien de votre empire,
Et le ſang qui m'anime & l'air que je reſpire ;
Et quand je les perdrai pour un ſi digne objet,
Je ferai ſeulement le devoir d'un ſujet.

LE ROI.

Tous ceux que ce devoir à mon ſervice engage,
Ne s'en acquittent pas avec même courage ;
Et lors que la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de ſi rares ſuccès.
Souffres donc qu'on te loue, & de cette victoire

*REY DE CASTILLA.

Pues alla le ha merecido
en mis tierras ſe le den.
** *Llamalle el Cid es razon.*

en ma préſence. Ce ſeul paſſage du *Cid* eſpagnol, *El mio Cid le ha llamado &c.* fait voir la ſupériorité du poëte français en ce point ; car que font-là ces trois rois maures, que *Guilain de Caſtro* introduit ; rien autre choſe que de former un vain ſpectacle. C'eſt le principal défaut de toutes les piéces eſpagnoles & anglaiſes de ces tems-là. L'appareil, la pompe du ſpectacle ſont une beauté ſans doute ; mais il faut que cette beauté ſoit néceſſaire. La tragédie ne conſiſte pas dans un vain amuſement des yeux. On repréſente ſur le théatre de Londres des enterremens, des exécutions, des couronnemens, il n'y manque que des combats de taureaux.

(*a*) Le mot de *honte* n'eſt pas le mot propre. Une valeur qui *ne va point dans l'excès* eſt plus impropre encor.

Apprends-moi tout au long la véritable hiſtoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez ſu qu'en ce danger preſſant,
Qui jeta dans la ville un effroi ſi puiſſant,
Une troupe d'amis chez mon père aſſemblée
Sollicita mon ame encor toute troublée....
Mais, ſire, pardonnez à ma témérité,
Si j'oſai l'employer ſans votre autorité;
Le péril approchait, leur brigade était prête;
Et paraître à la cour eût haſardé ma tête,
Qu'à défendre l'état j'aimais bien mieux donner,
Qu'aux plaintes de Chimène ainſi l'abandonner.

LE ROI.

J'excuſe ta chaleur à venger ton offenſe;
Et l'état défendu me parle en ta défenſe:
Crois que dorénavant Chimène a beau parler,
Je ne l'écoute plus que pour la conſoler.
Mais pourſuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,
Et porte ſur le front une mâle aſſurance,
(*a*) Nous partîmes cinq cents, mais par un prompt renfort
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port;
Tant à nous voir marcher en ſi bon équipage
Les plus épouvantés reprenaient de courage.
J'en cache les deux tiers auſſi-tôt qu'arrivés
Dans le fond des vaiſſeaux qui lors furent trouvés;

[*a*] *Nous partîmes cinq cents, mais par un prompt renfort, Nous nous vîmes trois mille.* L'académie n'a point repris cet endroit, qui conſiſte à ſubſtituer l'aoriſte au ſimple paſſé. *Je vis, je fis, j'allai, je partis,* ne peut ſe dire d'une choſe faite le jour où l'on parle. Plût à Dieu que cette licence fût permiſe en poéſie: car *nous nous ſommes vus cinq cents, nous ſommes partis*, eſt bien languiſſant: on eût pu dire:

Nous n'étions que cinq cents, nous nous voyons trois mille.

L'académie ne prononça point ſur cette faute, uniquement par la raiſon que *Scudéri* ne l'avait pas relevée, & qu'elle ſe borna, comme je l'ai déjà dit, à juger entre *Corneille* & *Scudéri*.

Le reſte dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre, & ſans faire aucun bruit,
Paſſe une bonne part d'une ſi belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et ſe tenant cachée, aide à mon ſtratagême;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit ſuivre & que je donne à tous.
Cette obſcure clarté, qui tombe des étoiles,
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles;
L'onde s'enflait deſſous, & d'un commun effort
Les Maures & la mer entrèrent dans le port.
On les laiſſe paſſer, tout leur paraît tranquille.
Point de ſoldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond ſilence abuſant leurs eſprits,
Ils n'oſent plus douter de nous avoir ſurpris;
Ils abordent ſans peur, ils ancrent, ils deſcendent,
Et courent ſe livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, & tous en même tems,
Pouſſons juſques au ciel mille cris éclatans.
Les nôtres au ſignal de nos vaiſſeaux répondent;
Ils paraiſſent armés, les Maures ſe confondent;
L'épouvante les prend à demi deſcendus;
Avant que de combattre ils s'eſtiment perdus.
Ils couraient au pillage, & rencontrent la guerre;
Nous les preſſons ſur l'eau, nous les preſſons ſur terre;
Et nous faiſons courir des ruiſſeaux de leur ſang,
Avant qu'aucun réſiſte, ou reprenne ſon rang.
Mais bientôt malgré nous, leurs princes les raillent,
Leur courage renaît, & leurs terreurs s'oublient:
La honte de mourir ſans avoir combattu
Rétablit leur déſordre, & leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées;
Des plus braves ſoldats les trames ſont coupées;
Et la terre, & le fleuve, & leur flote, & le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Furent enſevelis dans l'horreur des ténèbres,
Où chacun ſeul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait diſcerner où le ſort inclinait!
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, & ſoutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pouſſer à leur tour;
Et n'en pus rien ſavoir juſques au point du jour.
Mais enfin ſa clarté montra notre avantage;
Le Maure vit ſa perte, & perdit le courage;
Et voyant un renfort qui nous vint ſecourir,
Changea l'ardeur de vaincre à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaiſſeaux, ils en coupent les cables,
Nous laiſſent pour adieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, & ſans conſidérer
Si leurs rois avec eux ont pu ſe retirer.
Ainſi leur devoir cède à la frayeur plus forte:
Le flux les apporta, le reflux les remporte;
Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs tout percés de nos coups,
Diſputent vaillamment & vendent bien leur vie.
A ſe rendre moi-même en vain je les convie;
Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas:
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs ſoldats,
Et que ſeuls déſormais en vain ils ſe défendent,
Ils demandent le chef, je me nomme, ils ſe rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même tems;
Et le combat ceſſa faute de combattans.
C'eſt de cette façon que pour votre ſervice...

SCENE IV.

LE ROI, D. DIEGUE, D. RODRIGUE, D. ARIAS, D. ALONSE, D. SANCHE.

D. ALONSE.

SIRE, Chimène vient vous demander juſtice.

LE ROI.

(*a*) La fâcheuſe nouvelle, & l'importun devoir!
Va, je ne la veux pas obliger à te voir.
Pour tous remerciemens il faut que je te chaſſe:
* *Mais avant que ſortir, viens, que ton roi t'embraſſe.*
(*Don Rodrigue rentre.*)

D. DIEGUE.

Chimène le pourſuit, & voudrait le ſauver.

LE ROI.

On m'a dit qu'elle l'aime, & je vais l'éprouver.
Contrefaites le triſte.

~~LE ROI.~~

* *En premio deſtas victorias*
ha de lleuarſe eſte abraço.

(*a*) Dès ce moment *Rodrigue* ne peut plus être puni; toutes les pourſuites de *Chimène* paraiſſent ſurabondantes. Elle eſt donc ſi loin de manquer aux bienſéances, comme on le lui a reproché, qu'au contraire elle va au-delà de ſon devoir, en demandant la mort d'un homme devenu ſi néceſſaire à l'état.

SCENE V.

LE ROI, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONZE, CHIMENE, ELVIRE.

LE ROI.

(a) ENFIN ſoyez contente,
Chimène, le ſuccès répond à votre attente.
Si de nos ennemis Rodrigue a le deſſus,
Il eſt mort à nos yeux des coups qu'il a reçus;
Rendez graces au ciel qui vous en a vengée.
Voyez comme déjà ſa couleur eſt changée.

D. DIEGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, & d'un amour parfait,
Dans cette pamoiſon, ſire, admirez l'effet.
Sa douleur a trahi les ſecrets de ſon ame,
Et ne vous permet plus de douter de ſa flamme.

CHIMENE.

Quoi? Rodrigue eſt donc mort!

LE ROI.

Non, non, il voit le jour,
Et te conſerve encor un immuable amour:
Tu le poſſéderas, reprends ton allégreſſe.

CHIMENE.

* *Sire on pâme de joie, ainſi que de triſteſſe.* (b)

Un

* *Tanto atribula un plazer,*
como congoxa un peſar.

(a) *Enfin, ſoyez contente, Chimène.* Cette petite ruſe du roi eſt priſe de l'auteur eſpagnol; l'académie ne la condamne pas. C'eſt apparemment le titre de tragi-comédie qui la diſpoſait à cette indulgence; car ce moyen paraît aujourd'hui peu digne de la nobleſſe du tragique.

[b] *Sire, on pâme de joie, ainſi que de triſteſſe.* On ne

Un excès de plaiſir nous rend tous languiſſans :
Et quand il ſurprend l'ame, il accable les ſens.

LE ROI.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impoſſible ?
Ta triſteſſe, Chimène, a paru trop viſible.

CHIMENE.

Et bien, ſire, ajoutez ce comble à mes malheurs,
Nommez ma pâmoiſon l'effet de mes douleurs :
Un juſte déplaiſir à ce point m'a réduite ;
Son trépas dérobait ſa tête à ma pourſuite ;
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vengeance eſt perdue & mes deſſeins trahis.
Une ſi belle fin m'eſt trop injurieuſe.
Je demande ſa mort, mais non pas glorieuſe,
Non pas dans un éclat qui l'élève ſi haut,
Non pas au lit d'honneur, mais ſur un échaffaut.
Qu'il meure pour mon père, & non pour la patrie,
Que ſon nom ſoit taché, ſa mémoire flétrie.
Mourir pour le pays n'eſt pas un triſte ſort,
C'eſt s'immortaliſer par une belle mort.
J'aime donc ſa victoire, & je le puis ſans crime ;
Elle aſſure l'état, & me rend ma victime ;
Mais noble, mais fameuſe entre tous les guerriers,
Le chef au-lieu de fleurs couronné de lauriers ;
Et pour dire en un mot ce que j'en conſidère,
Digne d'être immolée aux manes de mon père.
Hélas ! à quel eſpoir me laiſſai-je emporter !
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter ;
Que pourraient contre-lui des larmes qu'on mépriſe ?
* *Pour lui tout votre empire eſt un lieu de franchiſe* ;

* *Son tus ojos ſus eſpias,*
'eu retrete ſu ſagrado,

dit pas *pâmer*, *évanouir*, on dit *ſe pâmer*, *s'évanouir*. Cette défaite de *Chimène* eſt comique, & fait rire. Voyez les remarques de l'académie. La faute eſt de l'original ; mais ſes termes ſont plus convenables.

Là ſous votre pouvoir tout lui devient permis,
Il triomphe de moi comme des ennemis.
Dans leur ſang répandu la juſtice étouffée,
Aux crimes du vainqueur ſert d'un nouveau trophée ;
Nous en croiſſons la pompe, & le mépris des loix
Nous fait ſuivre ſon char au milieu de deux rois.

LE ROI.

Ma fille, ces tranſports ont trop de violence.
Quand on rend la juſtice, on met tout en balance.
On a tué ton père, il était l'agreſſeur ;
Et la même équité m'ordonne la douceur.
Avant que d'accuſer ce que j'en fais paraître,
Conſulte bien ton cœur, Rodrigue en eſt le maître ;
Et ta flamme en ſecret rend grace à ton roi,
* *Dont la faveur conſerve un tel amant pour toi.*

CHIMENE.

Pour moi, mon ennemi, l'objet de ma colère !
(*a*) L'auteur de mes malheurs ! l'aſſaſſin de mon père !
De ma juſte pourſuite on fait ſi peu de cas,
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas.
Puiſque vous refuſez la juſtice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes ;
C'eſt par-là ſeulement qu'il a ſu m'outrager,
Et c'eſt auſſi par-là que je me dois venger.
A tous vos cavaliers je demande ſa tête ;
Oui, qu'un d'eux me l'apporte, & je ſuis ſa conquête ;
Qu'ils le combattent, ſire, & le combat fini,
J'épouſe le vainqueur, ſi Rodrigue eſt puni.
Sous votre autorité ſouffrez qu'on le publie.

tu favor ſus alas libres.
* *Si he guardado à Rodrigo*
quiça para vos la guardo.

[*a*] On met peu de remarques au bas des pages de cette piéce. On renvoie le lecteur à celles de l'académie. Cependant il faut obſerver que *Chimène* a tort d'appeller Rodrigue *aſſaſſin* : il ne l'eſt pas : elle l'a appellé elle-même *brave homme, homme de bien.*

LE ROI.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuſte attentat,
Des meilleurs combattans affaiblit un état.
Souvent de cet abus le ſuccès déplorable
Opprime l'innocent, & ſoutient le coupable.
J'en diſpenſe Rodrigue, il m'eſt trop précieux
Pour l'expoſer aux coups d'un ſort capricieux;
Et quoi qu'ait pu commettre un cœur ſi magnanime,
Les Maures en fuyant ont emporté ſon crime.

D. DIEGUE.

Quoi! ſire, pour lui ſeul vous renverſez des loix
Qu'a vu toute la cour obſerver tant de fois.
Que croira votre peuple, & que dira l'envie,
Si ſous votre défenſe il ménage ſa vie,
Et s'en ſert d'un prétexte à ne paraître pas
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas?
Sire, ôtez ces faveurs qui terniraient ſa gloire;
Qu'il goûte ſans rougir les fruits de ſa victoire.
Le comte eut de l'audace, il l'en a ſu punir:
Il l'a fait en brave homme, & le doit ſoutenir.

LE ROI.

Puiſque vous le voulez, j'accorde qu'il le faſſe:
Mais d'un guerrier vaincu mille prendraient la place;
Et le prix que Chimène au vainqueur a promis,
De tous mes cavaliers ferait ſes ennemis:
L'oppoſer ſeul à tous ſerait trop d'injuſtice;
Il ſuffit qu'une fois il entre dans la lice.
Choiſis qui tu voudras, Chimène, & choiſis bien;
Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIEGUE.

N'excuſez point par-là ceux que ſon bras étonne;
Laiſſez un camp ouvert où n'entrera perſonne.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage aſſez vain s'oſerait prendre à lui?
Qui ſe haſarderait contre un tel adverſaire?

Qui ſerait ce vaillant, ou bien ce téméraire ?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le camp, vous voyez l'aſſaillant ;
Je ſuis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.
Accordez cette grace à l'ardeur qui me preſſe.
Madame, vous ſavez quelle eſt votre promeſſe.

LE ROI.

Chimène, remets-tu ta querelle en ſa main ?

CHIMENE.

Sire, je l'ai promis.

LE ROI.

Soyez prêt à demain

D. DIEGUE.

Non, ſire, il ne faut pas différer davantage ;
On eſt toujours tout prêt quand on a du courage.

LE ROI.

Sortir d'une bataille & combattre à l'inſtant;

D. DIEGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

LE ROI.

Du moins, une heure ou deux je veux qu'il ſe délaſſe.
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne paſſe.
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Un ſanglant procédé qui ne me plut jamais,
(*a*) De moi, ni de ma cour il n'aura la préſence.
(*Il parle à dom Arias.*)
Vous ſeul des combattans jugerez la vaillance.
Ayez ſoin que tous deux faſſent en gens de cœur,
Et le combat fini, m'amenez le vainqueur.
Quel qu'il ſoit, même prix eſt acquis à ſa peine ;
Je le veux de ma main préſenter à Chimène,
Et que pour récompenſe il reçoive ſa foi.

(*a*) *De moi, ni de ma cour il n'aura la préſence.* Ce tour eſt très-adroit; il donne lieu à la ſcène dans laquelle *dom Sanche* apporte ſon épée à *Chimène*

CHIMENE

Quoi, ſire, m'impoſer une ſi dure loi !

LE ROI.

Tu t'en plains, mais ton feu loin d'avouer ta plainte,
Si Rodrigue eſt vainqueur, l'accepte ſans contrainte.
Ceſſe de murmurer contre un arrêt ſi doux ;
Qui que ce ſoit des deux j'en ferai ton époux.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, CHIMENE.

CHIMENE.

QUOI, Rodrigue, en plein jour! d'où te vient cette audace?
Va, tu me perds d'honneur; retire-toi, de grace.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, madame, (*a*) & vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu;
Mon amour vous le doit, & mon cœur qui ſoupire
N'oſe ſans votre aveu ſortir de votre empire.

CHIMENE.

Tu vas mourir!

D. RODRIGUE.

J'y cours, & le comte eſt vengé,
Auſſi-tôt que de vous j'en aurai le congé.

CHIMENE.

Tu vas mourir? Dom Sanche eſt-il ſi redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable?
Qui t'a rendu ſi faible? ou qui le rend ſi fort?
Rodrigue va combattre, & ſe croit déjà mort!
Celui qui n'a pas craint les Maures, ni mon père,
Va combattre dom Sanche, & déjà déſeſpère!
Ainſi donc au beſoin ton courage s'abat?

(*a*) *Et vous viens en ce lieu.* En quel lieu? Il eſt triſte que ce mot *adieu* n'ait que *lieu* pour rime. C'eſt un des grands inconvéniens de notre langue.

D. RODRIGUE.

Je cours à mon ſupplice, & non pas au combat ;
Et ma fidelle ardeur ſait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort de défendre ma vie.
J'ai toujours même cœur, mait je n'ai point de bras,
Quand il faut conſerver ce qui ne vous plaît pas :
Et déjà cette nuit m'aurait été mortelle,
Si j'euſſe combattu pour ma ſeule querelle ;
Mais défendant mon roi, ſon peuple, & le pays,
A me défendre mal, je les aurais trahis.
Mon eſprit généreux ne hait pas tant la vie,
Qu'il en veuille ſortir par une perfidie :
Maintenant qu'il s'agit de mon ſeul intérêt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt.
Votre reſſentiment choiſit la main d'un autre ;
Je ne méritais pas de mourir de la vôtre.
On ne me verra point en repouſſer les coups ;
Je dois plus de réſpect à qui combat pour vous ;
Et ravi de penſer que c'eſt de vous qu'ils viennent,
Puiſque c'eſt votre honneur que ſes armes ſoutiennent,
Je lui vais préſenter mon eſtomac ouvert,
Adorant en ſa main la vôtre qui me perd. (*a*)

CHIMENE.

Si d'un triſte devoir la juſte violence,
Qui me fait malgré moi pourſuivre ta vaillance,
Preſcrit à ton amour une ſi forte loi,
Qu'il te rend ſans défenſe à qui combat pour moi ;

(*a*) C'eſt dommage que ces ſentimens ne ſoient point du tout naturels. Il paraît aſſez ridicule de dire qu'il doit du reſpect à *Dom Sanche*, & qu'il va lui préſenter ſon eſtomac ouvert. Ces idées ſont priſes dans ces miſérables romans qui n'ont rien de vraiſemblable, ni dans les aventures, ni dans les ſentimens, ni dans les expreſſions, tout était hors de la nature dans ces impertinens ouvrages qui gâtèrent ſi longtems le goût de la nation. Un héros n'oſait ni vivre ni mourir ſans le congé de ſa dame. *Scudéri* n'avait garde de condamner ces idées romaneſques dans *Corneille* ; lui qui en avait rempli ſes ridicules ouvrages.

En cet aveuglement ne perds pas la mémoire,
Qu'ainſi que de ta vie, il y va de ta gloire :
Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le ſaura mort, on le croira vaincu.
L'honneur te fut plus cher que je ne te ſuis chère,
Puiſqu'il trempa tes mains dans le ſang de mon père
Et te fit renoncer, malgré ta paſſion,
A l'eſpoir le plus doux de ma poſſeſſion.
Je t'en vois cependant faire ſi peu de compte,
Que ſans rendre combat tu veux qu'on te ſurmonte.
Quelle inégalité ravale ta vertu ?
Pourquoi ne l'as-tu plus ? ou pourquoi l'avais-tu ?
Quoi ! n'es-tu généreux que pour me faire outrage ?
S'il ne faut m'offenſer n'as-tu point de courage ?
Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu ſouffres un vainqueur ?
Non ſans vouloir mourir, laiſſes-moi te pourſuivre ;
(*a*) Et défends ton honneur, ſi tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du comte, & les Maures défaits,
Mon honneur appuyé ſur de ſi grands effets,
Contre un autre ennemi n'a plus à ſe defendre :
On ſait que mon courage oſe tout entreprendre,
Que ma valeur peut tout, & que deſſous les cieux,
Quand mon honneur y va, rien ne m'eſt précieux.
Non, non, en ce combat, quoi que vous veuilliez croire,
Rodrigue peut mourir ſans haſarder ſa gloire,
Sans qu'on l'oſe accuſer d'avoir manqué de cœur,
Sans paſſer pour vaincu, ſans ſouffrir un vainqueur.
On dira ſeulement, *il adorait Chimène ;*
Il n'a pas voulu vivre & mériter ſa haine ;
Il a cédé lui-même à la rigueur du ſort ;

(*a*) *Et défends ton honneur, ſi tu ne veux plus vivre.* Ce vers eſt également adroit & paſſionné ; il eſt plein d'art, mais de cet art que la nature inſpire. Il me paraît admirable. Mais le diſcours de *Chimène* eſt un peu trop long.

Qui forçait ſa maîtreſſe à pourſuivre ſa mort ;
Elle voulait ſa tête, & ſon cœur magnanime,
S'il l'en eût refuſée, eût penſé faire un crime :
Pour venger ſon honneur il perdit ſon amour ;
Pour venger ſa maîtreſſe il a quitté le jour ;
Préférant (quelque eſpoir qu'eût ſon ame aſſervie)
Son honneur à Chimène, & Chimène à ſa vie.
Ainſi donc vous verrez ma mort en ce combat,
Loin d'obſcurcir ma gloire, en réhauſſer l'éclat :
Et cet honneur ſuivra mon trépas volontaire,
Que tout autre que moi n'eût pu vous ſatisfaire. (*a*)

CHIMENE.

Puiſque pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie & ton honneur ſont de faibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche
Défends-toi maintenant pour m'ôter à dom Sanche.
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me livre à l'objet de mon averſion.
Te dirai-je encore plus? va, ſonge à ta défenſe,
Pour forcer mon devoir, pour m'impoſer ſilence;
Et ſi jamais l'amour échauffa tes eſprits,
(*b*) Sors vainqueur d'un combat dont Chimène eſt le prix.
Adieu, ce mot lâché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE *ſeul.*

Eſt-il quelque ennemi qu'à préſent je ne dompte?
(*c*) Paraiſſez, Navarrois, Maures & Caſtillans,

(*a*) Cette réponſe de *Rodrigue* paraît auſſi alambiquée & alongée : cette diſpute ſur un ſentiment très-peu naturel a quelque choſe des converſations de l'hôtel Rambouillet où l'on quinteſſenciait des idées ſophiſtiquées.

(*b*) *Sors vainqueur*, eſt repris par *Scudéri*. C'eſt peut-être le plus beau vers de la piéce, & il obtient grace pour tous les ſentimens un peu hors de la nature qu'on trouve dans cette ſcène traitée d'ailleurs avec une grande ſupériorité de génie.

Comment après ce beau vers peut-on ramener encor ſur la ſcène notre pitoyable infante?

(*c*) *Paraiſſez, Navarrois, Maures & Caſtillans.* Je ne ſais pourquoi on ſupprime ce morceau dans les repréſentations. *Paraiſſez, navarrois*, était paſſé

Et tout ce que l'Eſpagne a nourri de vaillans;
Uniſſez-vous enſemble, & faites une armée,
Pour combattre une main de la ſorte animée :
Joignez tous vos efforts contre un eſpoir ſi doux,
Pour en venir à bout c'eſt trop peu que de vous.

SCENE II.

L'INFANTE.

T'ECOUTERAI-JE encore, reſpect de ma naiſſance,
Qui fais un crime de mes feux ?
T'écouterai-je, amour, dont la douce puiſſance
Contre ce fier tyran fait rebeller mes vœux ?
Pauvre princeſſe, auquel des deux
Dois-tu prêter obéiſſance ?
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi ;
Mais pour être vaillant tu n'es pas fils de roi.
Impitoyable ſort, dont la rigueur ſépare
Ma gloire d'avec mes deſirs,
Eſt-il dit que le choix d'une vertu ſi rare
Coûte à ma paſſion de ſi grands déplaiſirs ?
O cieux ! à combien de ſoupirs
Faut-il que mon cœur ſe prépare,
S'il ne peut obtenir deſſus mon ſentiment,
Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant ?
Mais ma honte m'abuſe, & ma raiſon s'étonne
Du mépris d'un ſi digne choix :
Bien qu'aux monarques ſeuls ma naiſſance me donne,
Rodrigue, avec honneur je vivrai ſous tes loix.
Après avoir vaincu deux rois,
Pourrais-tu manquer de couronne ?

en proverbe, & c'eſt pour cela même qu'il faut réciter ces vers. Cet enthouſiaſme de valeur & d'eſpérance meſſied-il au *Cid* encouragé par ſa maîtreſſe ?

Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner,
Marque-t-il pas déjà ſur qui tu dois régner ?
Il eſt digne de moi, mais il eſt à Chimène ;
Le don que j'en ai fait me nuit.
Entr'eux un père mort sème ſi peu de haine,
Que le devoir du ſang à regret le pourſuit :
Ainſi n'eſpérons aucun fruit
De ſon crime, ni de ma peine,
Puiſque pour me punir le deſtin a permis
Que l'amour dure même entre deux ennemis.

SCENE III.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

OU viens-tu, Léonor ?

LEONOR.

Vous témoigner, madame,
L'aiſe que je reſſens du repos de votre ame.

L'INFANTE.

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui ?

LEONOR.

Si l'amour vit d'eſpoir, & s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage.
Vous ſavez le combat où Chimène l'engage ;
Puiſqu'il faut qu'il y meure, où qu'il ſoit ſon mari,
Votre eſpérance eſt morte, & votre eſprit guéri.

L'INFANTE.

O qu'il s'en faut encor !

LEONOR.

Que pouvez-vous prétendre ?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel eſpoir me pourrais-tu défendre ?

Si Rodrigue combat ſous ces conditions,
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.
L'amour, ce doux auteur de mes cruels ſupplices,
Aux eſprits des amans apprend trop d'artifices.

LEONOR.

Pourrez-vous quelque choſe, après qu'un père mort
N'a pu dans leurs eſprits allumer de diſcord?
Car Chimène aiſément montre par ſa conduite
Que la haine aujourd'hui ne fait pas ſa pourſuite.
Elle obtient un combat, & pour ſon combattant,
C'eſt le premier offert qu'elle accepte à l'inſtant:
Elle ne choiſit point de ces mains généreuſes
Que tant d'exploits fameux rendent ſi glorieuſes;
Dom Sanche lui ſuffit; c'eſt la première fois
Que ce jeune ſeigneur endoſſe le harnois;
Elle aime en ce duel ſon peu d'expérience;
Comme il eſt ſans renom, elle eſt ſans défiance;
Un tel choix & ſi prompt, vous doit bien faire voir
Qu'elle cherche un combat qui force ſon devoir;
Et livrant à Rodrigue une victoire aiſée,
Puiſſe l'autoriſer à paraître appaiſée.

L'INFANTE.

Je le remarque aſſez, & toutefois mon cœur
A l'envi de Chimène adore ce vainqueur.
A quoi me réſoudrai-je, amante infortunée?

LEONOR.

A vous reſſouvenir de qui vous êtes née.
Le ciel vous doit un roi, vous aimez un ſujet.

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.
Je n'aime plus Rodrigue, un ſimple gentilhomme,
Non, ce n'eſt plus ainſi que mon amour le nomme;
Si j'aime, c'eſt l'auteur de tant de beaux exploits,
C'eſt le valeureux Cid, le maître de deux rois.
Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,
Mais pour ne troubler pas une ſi belle flamme;

Et quand pour m'obliger on l'aurait couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puiſqu'en un tel combat ſa victoire eſt certaine,
Allons encore un coup le donner à Chimène.
Et toi qui vois les traits dont mon cœur eſt percé,
Viens me voir achever comme j'ai commencé.

SCENE IV. (a)

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ELVIRE, que je ſouffre & que je ſuis à plaindre!
Je ne ſais qu'eſpérer, & je vois tout à craindre;
Aucun vœu ne m'échappe où j'oſe conſentir;
Et mes plus doux ſouhaits (b) ſont pleins de repentir.
A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes;
Le plus heureux ſuccès me coûtera des larmes;
Et quoiqu'en ma faveur en ordonne le ſort,
Mon père eſt ſans vengeance, ou mon amant eſt mort.

ELVIRE.

(c) D'un & d'autre côté je vous vois ſoulagée:

(a) *Chimène* qui arrive à la place de l'infante ſans la voir, & qui pourrait auſſi-bien ne pas paraître ſur le théatre que s'y montrer, ne fait ici que renouveller ce défaut dont nous avons tant parlé, qui conſiſte dans l'interruption des ſcènes; défaut, encore une fois, qui n'était pas reconnu dans le chaos dont *Corneille* a tiré le théatre.

(b) *Sont pleins de repentir.* On a corrigé:

Je ne ſouhaite rien ſans un prompt repentir.

(c) Les raiſonnemens d'*Elvire* dans cette ſcène, ſemblent un peu ſe contredire. D'abord, elle dit à *Chimène*, *qu'elle ſera ſoulagée des deux côtés.* Enſuite

Nous verrons du ciel l'équitable courroux,
Vous laiſſer par ſa mort dom Sanche pour époux.

Il eſt probable que ces raiſonnemens d'*Elvire* contribuent un peu à refroidir cette ſcène; mais auſſi ils contribuent beaucoup à laver *Chimène* de l'affront que les critiques injuſtes

Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée;
Et quoi que le deſtin puiſſe ordonner de vous,
Il ſoutient votre gloire & vous donne un époux.

CHIMENE.

Quoi ? l'objet de ma haine, ou bien de ma colère !
L'aſſaſſin de Rodrigue, ou celui de mon père !
De tous les deux côtés on me donne un mari
Encor tout teint du ſang que j'ai le plus chéri.
De tous les deux côtés mon ame ſe rebelle.
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.
Allez, vengeance, amour, qui troublez mes eſprits,
Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix;
Et toi, puiſſant moteur du deſtin qui m'outrage,
Termine ce combat ſans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni vaincu, ni vainqueur.

ELVIRE.

Ce ſerait vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre ame eſt un nouveau ſupplice,
S'il vous laiſſe obligée à demander juſtice,
A témoigner toujours ce haut reſſentiment,
Et pourſuivre toujours la mort de votre amant.
Non, non, il vaut bien mieux que ſa rare vaillance
Lui gagnant un laurier, vous impoſe ſilence;
Que la loi du combat étouffe vos ſoupirs,
Et que le roi vous force à ſuivre vos deſirs.

CHIMENE.

Quand il ſera vainqueur, crois-tu que je me rende?
Mon devoir eſt trop fort, & ma perte trop grande;
Et ce n'eſt pas aſſez pour leur faire la loi
Que celle du combat & le vouloir du roi.
Il peut vaincre dom Sanche avec fort peu de peine,

lui ont fait de ſe conduire en fille dénaturée; car le ſpectateur eſt du parti d'*Elvire* contre *Chimène*; il trouve comme *Elvire* que *Chimène* en a fait aſſez, & qu'elle doit s'en remettre à l'événement du combat.

Mais non pas avec lui la gloire de Chimène ;
Et quoiqu'à ſa victoire un monarque ait promis,
Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le ciel à la fin ne ſouffre qu'on vous venge.
Quoi! vous voulez encor refuſer le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur?
Que prétend ce devoir, & qu'eſt-ce qu'il eſpère?
La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père?
Eſt-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur?
Faut-il perte ſur perte, & douleur ſur douleur?
Allez, dans le caprice où votre humeur s'obſtine,
Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous deſtine ;
Et nous verrons le ciel mû d'un juſte courroux,
Vous laiſſer par ſa mort dom Sanche pour époux.

CHIMENE.

Elvire, c'eſt aſſez des peines que j'endure,
Ne les redouble point par ce funeſte augure ;
Je veux, ſi je le puis, les éviter tous deux,
Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux:
Non qu'une folle ardeur de ſon côté me penche ;
Mais s'il était vaincu, je ſerais à dom Sanche.
Cette appréhenſion fait naître mon ſouhait.
Que vois-je, malheureuſe ? Elvire, c'en eſt fait.

SCENE V. (a)

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

MADAME, à vos genoux j'apporte cette épée...

CHIMENE.

Quoi du ſang de Rodrigue encore toute trempée ?
Perfide, oſes-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux ?
Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,
Mon père eſt ſatisfait, ceſſe de te contraindre ;
Un même coup a mis ma gloire en ſûreté,
Mon ame au déſeſpoir, ma flamme en liberté.

D. SANCHE.

D'un eſprit plus raſſis...:

CHIMENE.

Tu me parles encore,
Exécrable aſſaſſin d'un héros que j'adore ?
Va, tu l'as pris en traître, un guerrier ſi vaillant
N'eût jamais ſuccombé ſous un tel aſſaillant.

ELVIRE.

Mais, madame, écoutez.

CHIMENE.

Que veux-tu que j'écoute.
Après

[a] L'académie a condamné cette ſcène, & on peut voir les raiſons qu'elle en rapporte ; mais il n'y a point de lecteur ſenſé qui ne prévienne ce jugement, & qui ne voie qu'il n'eſt pas naturel que l'erreur de *Chimène* dure ſi longtems. Ce qui n'eſt pas dans la nature ne peut toucher. Ce vain artifice affaiblit l'intérêt qu'on pourrait prendre à la ſcène ſuivante. Il ne reſte que l'impreſſion que *Chimène* a faite pendant toute la piéce. Cette impreſſion eſt ſi forte, qu'elle remue encore les cœurs, malgré toutes ces fautes.

Après ce que je vois puis-je être encor en doute ?
J'obtiens pour mon malheur ce que j'ai demandé,
Et ma juſte pourſuite a trop bien ſuccédé.
Pardonne, cher amant, à ſa rigueur ſanglante,
Songe que je ſuis fille auſſi bien comme amante !
Si j'ai vengé mon père aux dépens de ton ſang,
Du mien pour te venger j'épuiſerai mon flanc.
Mon ame déſormais n'a rien qui la retienne ;
Elle ira recevoir ce pardon de la tienne.
Et toi, qui me prétends acquérir par ſa mort,
Miniſtre déloyal de mon rigoureux ſort,
N'eſpère rien de moi ; tu ne m'as point ſervie ;
En croyant me venger tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Etrange impreſſion, qui loin de m'écouter....

CHIMENE.

Veux-tu que de ſa mort je t'écoute vanter
Que j'entende à loiſir avec quelle inſolence
Tu peindras ſon malheur, mon crime & ta vaillance ?
Qu'à tes yeux ce récit tranche mes triſtes jours ?
Va, va, je mourrai bien ſans ce cruel ſecours :
Abandonne mon ame au mal qui la poſsède :
Pour venger mon amant je ne veux point qu'on m'aide.

SCENE VI.

LE ROI, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONZE, CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

SIRE, il n'eſt plus beſoin de vous diſſimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pu céler.
J'aimais, vous l'avez ſu, mais pour venger mon père
J'ai bien voulu proſcrire une tête ſi chère :

Votre majeſté, ſire, elle-même a pu voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue eſt mort, & ſa mort m'a changée,
D'implacable ennemie en amante affligée.
J'ai dû cette vengeance à qui m'a miſe au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Dom Sanche m'a perdue en prenant ma défenſe,
Et du bras qui me perd je ſuis la récompenſe!
Sire, ſi la pitié peut émouvoir un roi,
De grace, révoquez une ſi dure loi;
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
* *Je lui laiſſe mon bien, qu'il me laiſſe à moi-même,*
Qu'en un cloître ſacré je pleure inceſſamment
Juſqu'au dernier ſoupir mon père & mon amant.

D. DIEGUE.

Enfin elle aime, ſire, & ne croit plus un crime
D'avouer par ſa bouche un amour légitime.

LE ROI.

Chimène, ſors d'erreur, ton amant n'eſt pas mort;
Et dom Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue:
Je venais du combat lui raconter l'iſſue.
Ce généreux guerrier dont ſon cœur eſt charmé,
Ne crains rien, (m'a-t-il dit quand il m'a déſarmé)
Je laiſſerai plutôt la victoire incertaine,
Que de répandre un ſang haſardé pour Chimène;
Mais puiſque mon devoir m'appelle auprès du roi (*a*)
Va de notre combat l'entretenir pour moi,

* *Contenteſe en mi hazienda,*
que mi perſonna, Senor,
lleuarela à un monaſterio.

[*a*] Quel devoir l'appelle auprès du roi, au tems de ce combat?

Offrir a ſes genoux ta vie & ton épée.
Sire, j'y ſuis venu, cet objet l'a trompée ;
Elle m'a cru vainqueur, me voyant de retour,
Et ſoudain ſa colère a trahi ſon amour
Avec tant de tranſport & tant d'impatience,
Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.
Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux ;
Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'aime encore ma défaite,
Qui fait le beau ſuccès d'une amour ſi parfaite.

LE ROI.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un ſi beau feu,
Ni chercher les moyens d'en faire un déſaveu :
Une louable honte en vain t'en ſollicite,
Ta gloire eſt dégagée, & ton devoir eſt quitte,
Ton père eſt ſatisfait, & c'était le venger,
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le ciel autrement en diſpoſe.
Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque choſe,
Et ne ſois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un époux aimé ſi chèrement.

SCENE VII.

LE ROI, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONZE, D. SANCHE, L'INFANTE, CHIMENE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

SECHE tes pleurs, Chimène, & reçois ſans triſteſſe
Ce généreux vainqueur des mains de ta princeſſe.

D. RODRIGUE.

Ne vous offenſez point, ſire ; ſi devant vous

Un reſpect amoureux me jette à ſes genoux.
Je ne viens point ici demander ma conquête,
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête. (*a*)
Madame, mon amour n'emploira point pour moi
Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi.
Si tout ce qui s'eſt fait eſt trop peu pour un père,
Dites par quels moyens il vous faut ſatisfaire.
Faut-il combattre encor mille & mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi ſeul un camp, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux paſſer la renommée ?
Si mon crime par-là ſe peut enfin laver,
J'oſe tout entreprendre, & puis tout achever.
Mais ſi ce fier honneur toujours inexorable
Ne ſe peut appaiſer ſans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains,
Ma tête eſt à vos pieds, vengez-vous par vos mains,
Vos mains ſeules ont droit de vaincre un invincible :
Prenez une vengeance à tout autre impoſſible ;
Mais du moins que ma mort me ſuffiſe à me punir.
Ne me banniſſez point de votre ſouvenir ;
Et puiſque mon trépas conſerve votre gloire,
(*b*) Pour vous en revancher conſervez ma mémoire,
Et dites quelquefois, en ſongeant à mon ſort,
S'il ne m'avait aimée, il ne ſerait pas mort.

CHIMENE.

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, ſire,
Mon amour a paru, je ne m'en puis dédire.
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,
Et vous êtes mon roi, je vous dois obéir.

(*a*) *Rodrigue* a offert ſa tête ſi ſouvent, que cette nouvelle offre ne peut plus produire le même effet. Les perſonnages doivent toujours conſerver leur caractère, mais non pas dire toujours les mêmes choſes. L'unité de caractère n'eſt belle que par la variété des idées.

(*b*) Le mot de *revancher* eſt devenu bas ; on dirait aujourd'hui, *pour m'en récompenſer*.

Mais à quoi que déjà vous m'ayez condamnée,
Sire, quelle apparence à ce triſte hyménée,
Qu'un même jour commence & finiſſe mon deuil,
Mettre en mon lit Rodrigue, & mon père au cercueil ?
C'eſt trop d'intelligence avec ſon homicide ;
Vers ces manes ſacrés c'eſt me rendre perfide,
Et ſouiller mon honneur d'un reproche éternel,
D'avoir trempé mes mains dans le ſang paternel. (*a*)

LE ROI.

Le tems aſſez ſouvent a rendu légitime
Ce qui ſemblait d'abord ne ſe pouvoir ſans crime.
Rodrigue t'a gagnée, & tu dois être à lui.
Mais quoique ſa valeur t'ait conquiſe aujourd'hui,
Il faudrait que je fuſſe ennemi de ta gloire,
Pour lui donner ſi-tôt le prix de ſa victoire.
Cet hymen différé ne rompt point une loi,
Qui ſans marquer de tems lui deſtine ta foi.
Prends un an, ſi tu veux, pour eſſuyer tes larmes.
Rodrigue cependant il faut prendre les armes.
Après avoir vaincu les Maures ſur nos bords,
Renverſé leurs deſſeins, repouſſé leurs efforts,
Va juſqu'en leur pays leur reporter la guerre,
Commander mon armée, & ravager leur terre.
A ce ſeul nom de Cid ils tomberont d'effroi ;
Ils t'ont nommé ſeigneur, & te voudront pour roi.
Mais parmi tes hauts faits ſois-lui toujours fidèle :
Reviens-en, s'il ſe peut, encor plus digne d'elle,
Et par tes grands exploits fais-toi ſi bien priſer,
Qu'il lui ſoit glorieux alors de t'épouſer.

(*a*) Il ſemble que ces derniers beaux vers que dit *Chimène* la juſtifient entiérement. Elle n'épouſe point le *Cid* ; elle fait même des remontrances au roi. J'avoue que je ne conçois pas comment on a pu l'accuſer d'indécence, au-lieu de la plaindre & de l'admirer. Elle dit à la vérité au roi, *C'eſt à moi d'obéir* ; mais elle ne dit point, *j'obéirai*. Le ſpectateur ſent bien pourtant qu'elle obéira, & c'eſt en cela, ce me ſemble, que conſiſte la beauté du dénouement.

D. RODRIGUE.

Pour poſſéder Chimène, & pour votre ſervice,
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accompliſſe ?
Quoiqu'abſent de ſes yeux il faille endurer,
Sire, ce m'eſt trop d'heur de pouvoir eſpérer.

LE ROI.

Eſpère en ton courage, eſpère en ma promeſſe,
Et poſſédant déjà le cœur de ta maîtreſſe,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laiſſe faire le tems, ta vaillance & ton roi. (*a*)

(*a*) Ce dernier vers, à mon avis, ſert à juſtifier *Corneille*. Comment pouvait-on dire que *Chimène* était une fille dénaturée quand le roi lui-même n'eſpère rien pour *Rodrigue* que du tems, de ſa protection, & de la valeur de ce héros ?

Fin du cinquième & dernier acte.

OBSERVATIONS

DE Mr. DE SCUDÉRI,

GOUVERNEUR DE NOTRE-DAME DE LA GARDE,

SUR LE CID.

IL eſt de certaines piéces, comme de certains animaux qui ſont en la nature, qui de loin ſemblent des étoiles, & qui de près ne ſont que des vermiſſeaux. Tout ce qui brille n'eſt pas toujours précieux : on voit des beautés d'illuſion, comme des beautés effectives, & ſouvent l'apparence du bien ſe fait prendre pour le bien même. Auſſi ne m'étonne-je pas beaucoup que le peuple qui porte le jugement dans les yeux, ſe laiſſe tromper par celui de tous les ſens le plus facile à décevoir : mais que cette vapeur groſſière qui ſe forme dans le parterre, ait pu s'élever juſqu'aux galeries, & qu'un fantôme ait abuſé le ſavoir comme l'ignorance, & la cour auſſi-bien que le bourgeois, j'avoue que ce prodige m'étonne, que ce n'eſt qu'en ce bizarre événement que je trouve le *Cid* merveilleux. Mais comme autrefois un macédonien appella de *Philippe* préoccupé à *Philippe* mieux informé, je conjure les honnêtes gens de ſuſpendre un peu leur jugement, & de ne condamner pas ſans les ouir, (*a*) les

(*a*) La *Sophonisbe* de *Mairet*, qui ne vaut rien du tout, était bonne pour le tems. Elle eſt de 1633.

Le *Céſar*, qui ne vaut pas mieux, était de *Scudéri*. Il fut joué en 1636.

La *Cléopatre* de *Benſerade* eſt auſſi de 1636. Il n'y a guère de piéce plus plate.

Rotrou eſt l'auteur d'*Hercule*, piéce remplie de vaines déclamations.

La *Mariane* de *Triſtan*, jouée

Sophonisbes, les *Céſars*, les *Cléopatres*, les *Hercules*, les *Marianes*, les *Cléomedons*, & tant d'autres illuſtres héros qui les ont charmés ſur le théatre. Pour moi, quelque éclatante que me parut la gloire du *Cid*, je la regardais comme ces belles couleurs qui s'effacent en l'air preſque auſſi-tôt que le ſoleil en a fait la riche & trompeuſe impreſſion ſur la nue : je n'avais garde de concevoir aucune envie pour ce qui me faiſait pitié, ni de faire voir à perſonne les taches que j'appercevais en cet ouvrage : au contraire, comme ſans vanité je ſuis bon & généreux, je donnais des ſentimens à tout le monde que je n'avais pas moi-même : je faiſais croire aux autres ce que je ne croyais point du tout, & je me contentais de connaître l'erreur ſans la réfuter, & la vérité ſans m'en rendre l'*évangéliſte*. (*a*) Mais quand j'ai vu que cet ancien, qui nous a dit, que la proſpérité trouve moins de perſonnes qui la ſachent ſouffrir, que les infortunes, & que la modération eſt plus rare que la patience, ſemblait avoir fait le portrait de l'auteur du *Cid* ; quand j'ai vu, dis-je, qu'il ſe défiait d'autorité privée, qu'il parlait de lui comme nous avons accoutumé de parler des autres, qu'il faiſait même imprimer les ſentimens avantageux qu'il a de ſoi, & qu'il ſemble croire qu'il fait trop d'honneur aux plus grands eſprits de ſon ſiècle, de leur préſenter la main gauche, j'ai cru que je ne pouvais ſans injuſtice & ſans lâcheté abandonner la cauſe commune, & qu'il était à propos de lui faire lire cette inſcription tant utile, qu'on voyait autrefois gravée ſur la porte de l'un des temples de la Grèce : *Connais-toi toi-même.*

la même année que le *Cid*, conſerva cent ans ſa réputation, & l'a perdue ſans retour. Comment une mauvaiſe piéce peut-elle durer cent ans? C'eſt qu'il y a du naturel.

Cléomédon de *Durier* fut joué en 1636. On donnait alors trois ou quatre piéces nouvelles tous les ans. Le public était affamé de ſpectacles ; on n'avait ni opéra, ni la farce qu'on a nommée *italienne*.

[*b*] Le mot d'*évangéliſte* eſt bien ſingulier en cet endroit.

Ce n'eſt pas que je veuille combattre ſes mépris par des outrages : cette eſpèce d'armes ne doit être employée que par ceux qui n'en ont point d'autres ; & quelque néceſſité que nous ayons de nous défendre, je ne tiens pas qu'il ſoit glorieux d'en uſer. J'attaque le *Cid*, & non pas ſon auteur ; j'en veux à ſon ouvrage, & non point à ſa perſonne. Et comme les combats & la civilité ne ſont pas incompatibles, je veux baiſer le fleuret, dont je prétends lui porter une botte franche : je ne fais ni une ſatyre, ni un libelle diffamatoire, mais de ſimples obſervations ; & hors les paroles qui ſeront de l'eſſence de mon ſujet, il ne m'en échappera pas une où l'on remarque de l'aigreur. Je le prie d'en uſer avec la même retenue, s'il me répond, (*a*) parce que je ne ſaurais dire ni ſouffrir d'injures. Je prétends donc prouver contre cette piéce du *Cid*.

Que le ſujet n'en vaut rien du tout.
Qu'il choque les principales régles du poëme dramatique.
Qu'il manque de jugement en ſa conduite.
Qu'il a beaucoup de méchans vers.
Que preſque tout ce qu'il a de beautés ſont dérobées.
Et qu'ainſi l'eſtime qu'on en fait eſt injuſte.

Mais après avoir avancé cette propoſition, étant obligé de la ſoutenir, voici par où j'entreprends de le faire avec honneur.

Ceux qui veulent abattre quelqu'un de ces ſuperbes édifices que la vanité des hommes élève ſi haut, ne s'amuſent point à briſer des colonnes, ou rompre des baluſtrades, mais ils vont droit en ſaper les fondemens, afin que toute la maſſe du bâtiment croûle & tombe en

[*a*] Nous ne ferons aucune réflexion ſur le ſtyle & les rodomontades de MR. DE SCUDÉRI. On en connaît aſſez le ridicule. Ses obſervations fourmillent de fautes contre la langue.

une même heure. (*a*) Comme j'ai le même deſſein, je veux dire que le ſentiment d'*Ariſtote*, & celui de tous les ſavans qui l'ont ſuivi, établit pour maxime indubitable, que l'invention eſt la principale partie, & du poëte, & du poëme. Cette vérité eſt ſi aſſurée, que le nom même de l'un & de l'autre tire ſon étymologie d'un verbe grec, qui ne veut rien dire que fiction. De ſorte que le ſujet du *Cid* étant d'un auteur eſpagnol, ſi l'invention en était bonne, la gloire en appartiendrait à *Guillain de Caſtro*, & non pas à ſon traducteur français. Mais tant s'en faut que j'en demeure d'accord, que je ſoutiens qu'elle ne vaut rien du tout. La tragédie compoſée ſelon les règles de l'art, ne doit avoir qu'une action principale, à laquelle tendent & viennent aboutir toutes les autres, ainſi que les lignes ſe vont rendre de la circonférence d'un cercle à ſon centre; & l'argument en devant être tiré de l'hiſtoire ou des fables connues, ſelon les préceptes qu'on nous a laiſſés, on n'a pas deſſein de ſurprendre le ſpectateur, puiſqu'il ſait déjà ce qu'on doit repréſenter: mais il n'en va pas ainſi de la tragi-comédie; car bien qu'elle n'ait preſque pas été connue de l'antiquité, néanmoins puiſqu'elle eſt comme un compoſé de la tragédie, & qu'à cauſe de ſa fin elle ſemble même pencher plus vers la dernière, il faut que le premier acte dans cette eſpèce de poëme, embrouille une intrigue qui tienne toujours l'eſprit en ſuſpens, & qui ne ſe démêle qu'à la fin de tout l'ouvrage.

Ce nœud gordien n'a pas beſoin d'avoir un *Alexandre* dans le *Cid* pour le dénouer. Le père de Chimène y meurt preſque dès le commencement; dans toute la piéce elle, ni *Rodrigue* ne pouſſent, & ne pouvant pouſſer qu'un ſeul mouvement, on n'y voit aucune diverſité aucune

(*a*) Il n'eſt pas inutile de remarquer que les cenſures faites avec paſſion ont toutes été mal adroites. C'eſt une grande ſottiſe de ne trouver rien d'eſtimable dans un ennemi eſtimé du public.

intrigue, aucun nœud, & le moins clair-voyant des ſpectateurs devine, ou plutôt voit la fin de cette avenrure auſſi-tôt qu'elle eſt commencée. (*b*) Et par ainſi je penſe avoir montré bien clairement que le ſujet n'en vaut rien du tout, puiſque j'ai fait connaître qu'il manque de ce qui pouvait le rendre bon, & qu'il a tout ce qui pouvait le rendre mauvais. Je n'aurai pas plus de peine à prouver qu'il choque les principales règles dramatiques, & j'eſpère le faire avouer à tous ceux qui voudront ſe ſouvenir après moi, qu'entre toutes les règles dont je parle, celle qui ſans doute eſt la plus importante, & comme la fondamentale de tout l'ouvrage, eſt celle de la vraiſemblance. Sans elle on ne peut être ſurpris par cette agréable tromperie, qui fait que nous ſemblons nous intéreſſer aux bons ou mauvais ſuccès de ces héros imaginaires. Le poëte qui ſe propoſe pour ſa fin d'émouvoir les paſſions de l'auditeur par celles des perſonnages, quelque vives, fortes, & bien pouſſées quelles puiſſent être, n'en peuvent jamais venir à bout, s'il eſt judicieux, lorſque ce qu'il veut imprimer en l'ame n'eſt pas vraiſemblable.

Auſſi ces grands maîtres anciens, qui m'ont appris ce que je montre ici à ceux qui l'ignorent, nous ont toujours enſeigné que le poëte & l'hiſtorien ne doivent pas ſuivre la même route; & qu'il vaut mieux que le premier traite un ſujet vraiſemblable qui ne ſoit pas vrai, qu'un vrai qui ne ſoit pas vraiſemblable. Je ne penſe pas qu'on puiſſe choquer une maxime que ces grands hommes ont établie, & qui ſatisfait ſi bien le jugement : c'eſt pourquoi j'ajoute, après l'avoir fondée en l'eſprit de ceux qui la liſent, qu'il eſt vrai que *Chimène* épouſa le *Cid*, mais qu'il n'eſt point vraiſemblable qu'une fille d'honneur épouſe le meurtrier de ſon père. Cet événement était

(*a*) Vous verrez que l'académie condamne cette cenſure; & *par ainſi* le gouverneur de Notre-Dame de la garde a fort mal démontré.

bon pour l'hiſtorien, mais il ne valait rien pour le poëte ; & je ne crois pas qu'il ſuffiſe de donner des répugnances à *Chimène*, de faire combattre le devoir contre l'amour, de lui mettre en la bouche mille antithèſes ſur ce ſujet, ni de faire intervenir l'autorité d'un roi . car enfin tout cela n'empêche pas qu'elle ne ſe rende parricide, en ſe réſolvant d'épouſer le meurtrier de ſon père : & bien que cela ne s'achève pas ſur l'heure, la volonté, qui ſeule fait le mariage, y paraît tellement portée, qu'enfin Chimène eſt une parricide. (*a*)

Ce ſujet ne peut être vraiſemblable, & par conſéquent il choque une des principales règles du poëme. Mais pour appuyer ce raiſonnement de l'autorité des anciens, je me ſouviens encore que le mot de fable, dont *Ariſtote* s'eſt ſervi pour nommer le ſujet de la tragédie, quoiqu'il ne ſignifie dans *Homère* qu'un ſimple diſcours, partout ailleurs eſt pris pour le récit de quelque choſe fauſſe, & qui pourtant conſerve une eſpèce de vérité. Telles ſont les fables des poëtes, dont au tems d'*Ariſtote*, & même devant lui, les tragiques ſe ſervaient ſouvent pour le ſujet de leurs poëmes, n'ayant nul égard à ce qu'elles n'étaient pas vraies, mais les conſidérant ſeulement comme vraiſemblables. C'eſt pourquoi ce philoſophe remarque que les premiers tragiques ayant accoutumé de prendre des ſujets partout, ſur la fin, ils s'étaient retranchés à certains qui étaient, ou pouvaient êtres rendus vraiſemblables, & qui preſque pour cette raiſon ont été tous traités, & même par divers auteurs, comme *Médée*, *Alcméon*, *Œdipe*, *Oreſte*, *Méléagre*, *Thyeſte*, & *Thélephe*. Si bien qu'on voit qu'ils pouvaient changer ces fables comme ils voulaient, & les accommoder à la vraiſemblance. Ainſi *Sophocle*, *Æſchile*, & *Euripide* ont traité la fable de *Philoctète* bien diver-

(*a*) Non, elle n'eſt point parricide, & il eſt faux qu'elle conſente expreſſément à épouſer un jour *Rodrigue*. Mais que tu es ennuyeux avec ton *Ariſtote* ?

ſement ; ainſi celle de *Médée*, chez *Sénèque*, *Ovide*, *Euripide*, n'était pas la même. Mais il était quaſi de la religion, & ne leur était pas permis de changer l'hiſtoire quand ils la traitaient, ni d'aller contre la vérité. Tellement que ne trouvant pas toutes les hiſtoires vraiſemblables, quoique vraies, & ne pouvant pas les rendre telles, ni changer leur nature, ils s'attachaient fort peu à les traiter à cauſe de cette difficulté, & prenaient pour la plupart des choſes fabuleuſes, afin de les pouvoir diſpoſer vraiſemblablement.

Delà, ce philoſophe montre que le mérite du poëte eſt bien plus difficile que celui de l'hiſtorien, parce que celui-ci raconte ſimplement les choſes comme en effet elles ſont arrivées; au-lieu que l'autre les repréſente, non pas comme elles ſont ; mais bien comme elles ont dû être. C'eſt en quoi l'auteur du *Cid* a failli, qui trouvant dans l'hiſtoire d'Eſpagne, que cette fille avait épouſé le meurtrier de ſon père, devait conſidérer que ce n'était pas un ſujet d'un poëme accompli ; parce qu'étant hiſtorique, & par conſéquent vrai, mais non pas vraiſemblable, d'autant qu'il choque la raiſon & les bonnes mœurs, il ne pouvait pas le changer, ni le rendre propre au poëme dramatique. (*a*) Mais comme une erreur en appelle une autre, pour obſerver celle des vingt-quatre heures, excellente quand elle eſt bien entendue, l'auteur français bronche plus lourdement que l'eſpagnol, & fait mal en penſant bien faire. Ce dernier donne au moins quelque couleur à ſa faute parce que ſon poëme étant irrégulier, la longueur du tems, qui rend toujours les douleurs moins vives, ſemble en quelque façon rendre la choſe plus vraiſemblable.

Mais faire arriver en vingt-quatre heures la mort d'un père, & les promeſſes de mariage de ſa fille avec celui qui l'a tué ; & non pas encore ſans le connaître,

[*a*] Quelle erreur !

non pas dans une rencontre inopinée, mais dans un duel dont il était l'appellant; c'eſt, comme a dit bien agréablement un de mes amis, ce qui loin d'être bon dans les vingt-quatre heures, ne ſerait pas ſupportable dans les (*a*) vingt-quatre ans. Et par conſéquent je le redis encore une fois, la règle de la vraiſemblance n'eſt point obſervée, quoiqu'elle ſoit abſolument néceſſaire. Et véritablement toutes ces belles actions que fit le *Cid* en pluſieurs années, ſont tellement aſſemblées par force en cette piéce pour les mettre dans les vingt-quatre heures, que les perſonnages y ſemblent des dieux de machine qui tombent du ciel en terre; car enfin dans le court eſpace d'un jour naturel, on élit un gouverneur, au prince de Caſtille, il ſe fait une querelle & un combat entre *dom Diégue* & le *Comte*; autre combat de *Rodrigue* & du *Comte*; un autre de *Rodrigue* contre les Maures; un autre contre *D. Sanche*; & le mariage ſe conclut entre *Rodrigue* & *Chimène*: je vous laiſſe à juger ſi ne voilà pas un jour bien employé, & ſi l'on n'aurait pas grand tort d'accuſer tous ces perſonnages de pareſſe?

Il en eſt du ſujet du poëme dramatique, comme de tous les corps phyſiques, qui pour être parfaits demandent une certaine grandeur qui ne ſoit ni trop vaſte ni trop reſſerrée. Ainſi lorſque nous obſervons un ouvrage de cette nature, il arrive ordinairement à la mémoire ce qui arrive aux yeux qui regardent un objet: celui qui voit un corps d'une diffuſe grandeur, s'attachant à en remarquer les parties, ne peut pas regarder à la fois ce grand tout qu'elles compoſent, de même, ſi l'action du poëme eſt trop grande, celui qui la contemple ne ſaurait la mettre tout enſemble dans ſa mémoire; comme

(*a*) Mais que cet agréable ami faſſe réflexion, que la défaite des Maures dans les vingt-quatre heures applanit tous les obſtacles.

au contraire, ſi un corps eſt trop petit, les yeux qui n'ont pas le loiſir de le conſidérer, parce que preſqu'en même tems l'aſpect ſe forme & s'évanouit, n'y trouvent point de volupté. Ainſi dans le poëme, qui eſt l'objet de la mémoire, comme tous les corps le ſont des yeux, cette partie de l'ame ne ſe plaît non plus à remarquer ce qui n'admet pas ſon office, que ce qui l'excède. Et certainement, comme les corps, pour être beaux, ont beſoin de deux choſes, à ſavoir de l'ordre & de la grandeur, & que pour cette raiſon *Ariſtote* nie qu'on puiſſe appeller les petits hommes beaux, mais oui bien agréables, parce que quoiqu'ils ſoient bien proportionnés, ils n'ont pas néanmoins cette taille avantageuſe néceſſaire à la beauté : de même ce n'eſt pas aſſez que le poëme ait toutes ſes parties diſpoſées avec ſoin, s'il n'a encore une grandeur ſi juſte, que la mémoire la puiſſe comprendre ſans peine.

Or quelle doit être ſa grandeur ? *Ariſtote* dont nous ſuivons autant le jugement, que nous nous moquons de ceux qui ne le ſuivent point, l'a déterminée dans cet eſpace de tems qu'on voit qu'enferment deux ſoleils ; enſorte que l'action qui ſe repréſente, ne doit ni excéder, ni être moindre que ce tems qu'il nous preſcrit. Voilà pourquoi autrefois *Ariſtophane* comique grec ſe moquait d'*Eſchile* poëte tragique, qui dans la tragédie de *Niobé*, pour conſerver la gravité de cette héroïne, l'introduiſit aſſiſe au ſépulcre de ſes enfans l'eſpace de trois jours ſans dire une ſeule parole. Et voilà pourquoi le docte *Heinſius* a trouvé que *Buchanan* avait fait une faute dans ſa tragédie de *Jephté*, où dans le période des vingt-quatre heures il renferme une action qui dans l'hiſtoire demandait deux mois : ce tems ayant été donné à la fille pour pleurer ſa virginité, dit l'écriture. Mais l'auteur du *Cid* porte bien ſon erreur plus avant, puiſqu'il enferme pluſieurs années dans ſes vingt-quatre heures,

& que le mariage (*a*) de *Chimène* & la priſe de ces rois Maures qui dans l'hiſtoire d'Eſpagne ne ſe fait que deux ou trois ans après la mort de ſon père, ſe fait ici le même jour : car quoique ce mariage ne ſe conſomme pas ſi-tôt, *Chimène* & *Rodrigue* y conſentent ; & dès-là ils ſont mariés, puiſque ſelon les juriſconſultes, il n'eſt requis que le conſentement pour les noces; & qu'outre celà, *Chimène* eſt à lui par la victoire qu'il obtient ſur *D. Sanche*, & par l'arrêt qu'en donne le roi.

Mais ce n'eſt pas la ſeule loi qu'on voit enfreinte en cet endroit de ce poëme: il en omet une autre bien plus importante, puiſqu'elle choque les bonnes mœurs comme les règles de la poéſie dramatique. Et pour connaître cette vérité, il faut ſavoir que le poëme de théatre fut inventé pour inſtruire en divertiſſant, & que c'eſt ſous cet agréable habit que ſe déguiſe la philoſophie, de peur de paraître trop auſtère aux yeux du monde ; & c'eſt par lui, s'il faut ainſi dire, qu'elle ſemble dorer les pilules, afin qu'on les prenne ſans répugnance, & qu'on ſe trouve guéri, preſque ſans avoir connu le remède. Auſſi ne manque-t-elle jamais de nous montrer ſur la ſcène la vertu récompenſée, & le vice toujours puni. Que ſi quelquefois l'on y voit les méchans proſpérer, & les gens de bien perſécutés, la face des choſes ne manquant point de changer à la fin de la repréſentation, ne manque point auſſi de faire voir le triomphe des innocens, & le ſupplice des coupables ; & c'eſt ainſi qu'inſenſiblement on nous imprime en l'ame l'horreur du vice, & l'amour de la vertu.

Mais tant s'en faut que la piéce du *Cid* ſoit faite ſur ce modèle, qu'elle eſt de très-mauvais exemple. L'on y voit une fille dénaturée ne parler que de ſes folies, lorſqu'elle ne doit parler que de ſon malheur ; plaindre la perte

[*a*] Il ſuppoſe toujours le mariage de *Chimène* qui ne ſe fait point.

perte de ſon père ; aimer encore ce qu'elle doit abhorrer ; ſouffrir en même-tems & en même maiſon ce meurtrier & ce pauvre corps, & pour achever ſon impiété, joindre ſa main à celle qui dégoûte encore du ſang de ſon père. Après ce crime qui fait horreur, le ſpectateur n'a-t-il pas raiſon de penſer, qu'il va partir un coup de foudre du ciel repréſenté ſur la ſcène, pour châtier cette *Danaïde* ; (*a*) ou s'il fait cette autre règle, qui défend d'enſanglanter le théatre, n'a-t-il pas ſujet de croire qu'auſſi-tôt qu'elle en ſera partie, un meſſager viendra pour le moins lui apprendre ce châtiment ? Mais cependant ni l'un ni l'autre n'arrive ; au contraire, un roi careſſe cette impudique, ſon vice y paraît récompenſé, la vertu ſemble bannie de la concluſion de ce poëme : il eſt une inſtruction au mal, un aiguillon pour nous y pouſſer, & par ces fautes remarquables & dangereuſes, directement oppoſées aux principales règles dramatiques.

C'était pour de ſemblables ouvrages que *Platon* n'admettait point dans ſa république toute la poéſie : mais principalement il en banniſſait cette partie, laquelle imite en agiſſant, & par repréſentation, d'autant qu'elle offrait à l'eſprit toutes ſortes de mœurs, les vices & les vertus, les crimes & les actions généreuſes ; & qu'elle introduiſait auſſi-bien *Atrée* comme *Neſtor*. Or ne donnant pas plus de plaiſir en l'expreſſion des bonnes actions que des mauvaiſes, puiſque dans la poéſie comme dans la peinture, on ne regarde que la reſſemblance, & que l'image de *Therſite* bien faite plaît autant que celle de *Narciſſe* ; il arrivait delà que les eſprits des ſpectateurs étaient débauchés par cette volupté ; qu'ils trouvaient autant de plaiſir à imiter les mauvaiſes actions qu'ils voyaient repréſentées avec grace, & où notre na-

(*a*) A quel excès d'aveuglement la jalouſie porte un auteur ! Quel autre que *Scudéri* pouvait ſouhaiter que *Chimène* mourût d'un coup de foudre ?

ture incline, que les bonnes qui nous ſemblent difficiles ; & que le théatre était auſſi-bien l'école des vices que des vertus. Cela, dis-je, l'avait obligé d'exiler les poëtes de ſa république ; & quoiqu'il couronnait *Homère* de fleurs, il n'avait pas laiſſé de le bannir. Mais pour modérer ſa rigueur, *Ariſtote* qui connaiſſait l'utilité de la poéſie, & principalement de la dramatique, d'autant qu'elle nous imprime beaucoup mieux les bons ſentimens que les deux autres eſpèces, & que ce que nous voyons touche bien davantage l'ame que ce que nous entendons ſimplement, comme depuis l'a dit *Horace* ; *Ariſtote*, dis-je, veut en ſa poétique, que les mœurs repréſentées dans l'action de théatre, ſoient la plupart bonnes ; & que s'il y faut introduire des perſonnes pleines de vices, le nombre en ſoit moindre que des vertueuſes.

Cela fait que les critiques des derniers tems ont blâmé quelques anciennes tragédies, où les bonnes mœurs étaient moindres que les mauvaiſes ; ainſi qu'on peut voir, par exemple, dans l'*Oreſte d'Euripide*, où tous les perſonnages, excepté *Pylade*, ont des méchantes inclinations. Si l'auteur que nous examinons n'eût pas ignoré ces préceptes, comme les autres dont nous l'avons déjà repris, il ſe fût bien empêché de faire triompher le vice ſur ſon théatre, & ces perſonnages auraient eu de meilleures intentions que celles qui les font agir. *Fernand* y aurait été plus grand politique, *Urraque* d'inclination moins baſſe, *D. Gomez* moins ambitieux & moins inſolent, *D. Sanche* plus généreux, *Elvire* de meilleur exemple pour les ſuivantes, & cet auteur n'aurait pas enſeigné la vengeance par la bouche même de la fille de celui dont on ſe venge ; *Chimene* n'aurait pas dit :

(*a*) *Les accommodemens ne ſont rien en ce point,*

(*a*) Voilà bien le langage de l'envie ! *Scudéri* condamne de très-beaux vers que tout le monde ſait par cœur, & ſe condamne lui-même en les répétant.

Les affronts à l'honneur ne ſe réparent point ;
En vain on fait agir la force ou la prudence ;
Si l'on guérit le mal, ce n'eſt qu'en apparence.

Et le reſte de la troiſième ſcène du ſecond acte, où partout elle conclut à la confuſion de ſon amant, s'il n'attente à la vie de ſon père. Comme quoi peut-il excuſer les vers, où cette dénaturée s'écrie parlant de *Rodrigue* :

Souffrir un tel affront étant né gentilhomme !

& ceux-ci, où elle avoue qu'elle aurait de la honte pour lui, ſi après lui avoir commandé de ne pas tuer ſon père, il lui pouvait obéir :

..... Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui ?
Soit qu'il cède ou réſiſte au feu qui le conſomme,
Mon eſprit ne peut qu'être ou honteux ou confus,
De ſon trop de reſpect, ou d'un juſte refus.

Mais je découvre encore des ſentimens plus cruels & plus barbares dans la quatrième ſcène du troiſième acte, qui me font horreur. C'eſt où cette fille, mais plutôt ce monſtre (*a*), ayant devant ſes yeux *Rodrigue* encore tout couvert d'un ſang qui la devait ſi fort toucher, & entendant qu'au-lieu de s'excuſer & de reconnaître ſa faute, il l'autoriſe par ces vers :

Car enfin n'attends pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.

elle répond, ô bonnes mœurs !

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien.

Si autrefois quelques-uns, comme *Marcellin* au livre vingt-ſeptième, ont mis entre les corruptions des républiques la lecture de *Juvenal*, parce qu'il enſeigne le

(*a*) *Scudéri* appelle *Chimène* un monſtre ! & on s'étonne aujourd'hui des impudentes expreſſions des faiſeurs de libelles !

vice, quoiqu'il le reprenne ; & que pour flageller l'impureté, il la montre toute nue ; que dirons-nous de ce poëme où le vice eſt ſi puiſſamment appuyé ? où l'on en fait l'apologie ? où l'on le pare des ornemens de la vertu ? & enfin, où il foule aux pieds les ſentimens de la nature, & les préceptes de la morale ? De ces deux preuves aſſez claires, je paſſe à la troiſième, qui regarde le jugement, la conduite & la bienſéance des choſes ; & dès la première ſcène je trouve de quoi m'occuper. Il faut que j'avoue que je ne vis jamais un ſi mauvais phyſionome que le père de *Chimène*, lorſqu'il dit à la ſuivante de ſa fille, parlant de *D. Sanche* auſſi-bien que de *D. Rodrigue* :

Jeunes, mais qui ſont lire aiſément dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.

Il n'était point néceſſaire d'une ſi fauſſe conjecture, puiſque ce malheureux *D. Sanche* devait être bleſſé, déſarmé, & pour ſauver ſa vie contraint d'accepter cette honteuſe condition (a), qui l'oblige à porter lui-même ſon épée à ſa maîtreſſe de la part de ſon ennemi : cette procédure trop romaneſque dément ce premier diſcours, étant certain que jamais un homme de cœur ne voudra vivre par cette voie. Mais ce n'eſt pas la ſeule faute de jugement que je remarque en cette ſcène, & ces vers qui ſuivent m'en découvrent encore une autre.

L'heure à préſent m'appelle au conſeil qui s'aſſemble.
Le roi doit à ſon fils choiſir un gouverneur,
Ou plutôt m'élever à ce haut rang d'honneur.
Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute,
Me défend de penſer qu'aucun me le diſpute.

(a) Remarquez que dans les mœurs de la chevalerie, & dans tous les romans qui en ont parlé, cette condition n'était point honteuſe. De plus, cette victoire de *Rodrigue* & ſa généroſité ſont de nouveaux motifs qui excuſent la tendreſſe de *Chimène*.

Il fallait avec plus d'adreſſe faire ſavoir à l'auditeur le ſujet de la querelle qui va naître, & non pas le faire dire hors de propos à cette ſuivante, qui ſert dans la maiſon du comte. Cette familiarité n'a point de rapport avec l'orgueil qu'il donne partout à ce perſonnage; mais il ſerait à ſouhaiter pour lui qu'il eût corrigé de cette ſorte tout ce qu'il fait dire à ce comte de *Gormas*, afin que d'un capitan ridicule, il eût fait un honnête homme: tout ce qu'il dit étant plus digne d'un fanfaron, que d'une perſonne de valeur & de qualité. Et pour ne vous donner pas la peine d'aller vous en éclaircir dans ſon livre, voyez en quels termes il fait parler ce capitaine *Fracaſſe*:

Enfin vous l'emportez, & la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi.
Les exemples vivans ont bien plus de pouvoir.
Un prince dans un livre apprend mal ſon devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puiſſe égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le ſuis aujourd'hui,
Et ce bras du royaume eſt le plus ferme appui:
Grenade & l'Aragon tremblent quand ce fer brille;
Mon nom ſert de rampart à toute la Caſtille;
Sans moi vous paſſeriez bientôt ſous d'autres loix;
Et ſi vous ne m'aviez, vous n'auriez plus de rois.
Chaque jour, chaque inſtant, entaſſe pour ma gloire,
Laurier deſſus laurier, victoire ſur victoire.
Le prince pour eſſai de généroſité,
Gagnerait des combats marchant à mon côté;
Loin des froides leçons qu'à mon bras on préfère,
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire:
Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

Un jour ſeul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute ſa grandeur s'arme pour mon ſupplice :
Tout l'état périra, s'il faut que je périſſe.
D'un ſceptre qui ſans moi tomberait de ſa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma perſonne ;
Et ma tête en tombant ferait choir ſa couronne.
Mais t'attaquer à moi ! qui t'a rendu ſi vain ?
Sais-tu bien qui je ſuis ?
Mais je ſens que pour toi ma pitié s'intéreſſe :
J'admire ton courage, & je plains ta jeuneſſe.
Ne cherche point à faire un coup d'eſſai fatal ;
Diſpenſe ma valeur d'un combat inégal ;
Trop peu d'honneur pour moi ſuivrait cette victoire.
A vaincre ſans péril on triomphe ſans gloire.
On te croirait toujours abattu ſans effort ;
Et j'aurais ſeulement le regret de ta mort :
Retire-toi d'ici, es-tu ſi las de vivre ?

Je croirais aſſurément qu'en faiſant ce rôle, l'auteur aurait cru faire parler *Montezume*, & non pas le comte, ſi je ne voyais que preſque tous ſes perſonnages ont le même ſtyle, & qu'il n'eſt pas juſqu'aux femmes qui ne s'y piquent de bravoure. Il s'eſt, à mon avis, fondé ſur l'opinion commune, qui donne de la vanité aux Eſpagnols ; mais il l'a fait avec aſſez peu de raiſon, ce me ſemble, puiſque par-tout il ſe trouve d'honnêtes gens. Et ce ſerait une choſe bien plaiſante, ſi parce que les Allemands & les Gaſcons ont la réputation d'aimer à boire & à dérober, il allait un jour avec une égale injuſtice nous faire voir ſur la ſcène un ſeigneur de l'une de ces nations qui fût ivre, & l'autre coupeur de bourſes. Les Eſpagnols ſont nos ennemis, il eſt vrai ; mais on n'eſt pas moins bon français, pour ne les croire pas tous

hypocondriaques. Et nous avons parmi nous un exemple ſi illuſtre, & qui nous fait ſi bien voir que la profonde ſageſſe & la haute vertu peuvent naître en Eſpagne, qu'on n'en ſaurait douter ſans crime. Je parlerais plus clairement de cette divine perſonne, ſi je ne craignais (*a*) de profaner ſon nom ſacré, & ſi je n'avais peur de commettre un ſacrilège, en penſant faire un acte d'adoration. Mais étant encore ſi éloigné des dernières fautes de jugement, que je connais & que je dois montrer en cet ouvrage, je m'arrête trop à ces premières, que vous verrez ſuivies de beaucoup d'autres plus grandes. La ſeconde ſcène du *Cid* n'eſt pas plus judicieuſe que celle qui la précède; car cette ſuivante n'y fait que redire ce que l'auditeur vient à l'heure même d'apprendre. C'eſt manquer d'adreſſe, & faire une faute, que les préceptes de l'art nous enſeignent d'éviter toujours, parce que ce n'eſt qu'ennuyer le ſpectateur, & qu'il eſt inutile de raconter ce qu'il a vu. Si bien que le poëte doit prendre des tems derrière les rideaux, pour en inſtruire les perſonnages, ſans perſécuter ainſi ceux qui les écoutent. La troiſième ſcène eſt encore plus défectueuſe, en ce qu'elle attire en ſon erreur toutes celles où parlent l'infante ou *D. Sanche:* je veux dire, qu'outre la bienſéance mal obſervée, en une amour ſi peu digne d'une fille de roi, & l'une & l'autre tiennent ſi peu dans le corps de la piéce, & ſont ſi peu néceſſaires à la repréſentation, qu'on voit clairement que *D. Urraque* n'y eſt que pour faire jouer la *Beauchâteau*, & le pauvre *dom Sanche*, pour s'y faire battre par *dom Rodrigue*. Et cependant il nous eſt enjoint par les maîtres de ne mettre rien de ſuperflu dans la ſcène. Ce n'eſt pas que j'ignore que les épiſodes ſont une partie de la beauté d'un poëme; mais il faut, pour être bons, qu'ils ſoient plus attachés au ſujet. Celui qu'on

(*a*) Les plus impudens ſatyriques ſont ſouvent les plus ſots flatteurs. A quel propos louer ici la reine, quand il ne s'agit que des rodomontades du comte de *Gormas*? il croyait par cet artifice mettre la reine de ſon parti.

prend pour un poëme dramatique, eſt de deux façons: car il eſt ou ſimple, ou mixte: nous appellons ſimple, celui qui étant un & continué, s'achève en un manifeſte changement, au contraire de ce qu'on attendait, & ſans aucune reconnaiſſance. Nous en avons un exemple dans l'*Ajax* de *Sophocle*, où le ſpectateur voit arriver tout ce qu'il s'était propoſé. *Ajax* plein de courage, ne pouvant endurer d'être mépriſé, ſe met en furie; & après qu'il eſt revenu à ſoi, rougiſſant des actions que la rage lui a fait faire, & vaincu de honte, il ſe tue. En cela il n'y a rien d'admirable ni de nouveau. Le ſujet mêlé, ou non ſimple, s'achemine à ſa fin, avec quelque changement oppoſé à ce qu'on attendait, ou quelque reconnaiſſance, ou tous les deux enſemble. Celui-ci étant aſſez intrigué de ſoi, ne recherche preſque aucun embelliſſement, au-lieu que l'autre étant trop nud, a beſoin d'ornemens étrangers. Ces amplifications qui ne ſont pas auſſi hors de la choſe, s'appellent épiſodes chez *Ariſtote*; & l'on donne ce nom à tout ce que l'on peut inférer dans l'argument, ſans qu'il ſoit de l'argument même. Ces épiſodes qui ſont aujourd'hui fort en uſage, ſont trouvés bons lorſqu'ils aident à faire quelque effet dans le poëme: comme anciennement le diſcours d'*Agamemnon*, de *Teucer*, de *Ménélaüs*, & d'*Ulyſſe* dans l'*Ajax* de *Sophocle*, ſervait pour empêcher qu'on ne privât ce héros de ſépulture; ou bien lorſqu'ils ſont néceſſaires, ou vraiſemblablement attachés au poëme, qu'*Ariſtote* appelle épiſodique, quand il péche contre cette dernière règle. Notre auteur, ſans doute, ne ſavait pas cette doctrine, puiſqu'il ſe fût bien empêché de mettre tant d'épiſodes dans ſon poëme, qui étant mixte, n'en avait pas beſoin; ou ſi ſa ſtérilité ne lui permettait pas de le traiter ſans cette aide, il y en devait mettre qui ne fuſſent pas irréguliers. Il aurait ſans doute banni *D. Urraque*, *D. Sanche*, & *D. Arias*, & n'aurait pas eu tant de feu à leur faire dire des pointes, ni tant d'ardeur à la déclamation, qu'il ne ſe fût ſouvenu

que pas un de ces perſonnages ne ſervait aux incidens de ſon poëme, & n'y avait aucun attachement néceſſaire.

Je vois bien, pour parler auſſi des modernes, que dans la belle *Mariane* (*a*) ce diſcours des ſonges, que M. Triſtan a mis en la bouche de Phérore, n'était pas abſolument néceſſaire : mais étant ſi bien lié avec la viſion que vient d'avoir Hérodes, il y ajoute une beauté merveilleuſe. Viſion, dis-je, qui fait elle-même une partie du ſujet, & dont les préſages qu'on en tire, ſont fondés ſur une que ce prince avait eue autrefois au bord du Jourdain. Il n'en eſt pas ainſi de nos bouches inutiles ; ce qu'elles diſent n'eſt pas ſeulement ſuperflu mais les perſonnages le ſont eux-mêmes. Depuis cette dernière caſcade, le jugement de l'auteur ne bronche point, juſqu'à l'ouverture du ſecond acte : mais en cet endroit, s'il m'eſt permis d'uſer de ce mot, il fait encore une diſparate. Il vient un certain *D. Arias* de la part du roi, qui à vrai dire n'y vient que pour faire des pointes ſur les lauriers & ſur la foudre, & pour donner ſujet au comte de Gormas de pouſſer une partie des rodomontades que je vous ai montrées. On ne ſait ce qui l'amène ; il n'explique point qu'elle eſt ſa commiſſion ; & pour con-

(*a*) La belle *Mariane* dont parle *Scudéri* eſt un très-mauvais ouvrage ; mais très-paſſable pour le tems où il fut compoſé. On joua cette *Mariane* de *Triſtan* quelques mois avant le *Cid*. Voici ce diſcours de *Phérore* qui ajoute une beauté merveilleuſe,

Quelles fortes raiſons apportait ce docteur,
Qui ſoutient que le ſonge eſt toujours un menteur ?
Il diſait que l'humeur qui dans nos corps domine,
A voir certains objets ſouvent nous détermine :
Le flegme humide & froid ſe portant au cerveau,
Y vient repréſenter des brouillards & de l'eau :
La bile ardente & jaune aux qualités ſubtiles,
N'y dépeint que combats, qu'embraſement de villes :
Le ſang qui tient de l'air, & répond au printems,
Rend les plus fortunés en leurs ſonges contens &c.

Ces vers ſi déplacés dans une tragédie, ſont une malheureuſe imitation d'un des beaux endroits de *Pétrone*.

Somnia quæ ludunt animos volitantibus umbris.

cluſion de ce beau diſcours, il s'en retourne comme il eſt venu. L'auteur me permettra de lui dire, qu'on voit bien qu'il n'eſt pas homme d'éclairciſſemens, ni de procédé.

Quand deux grands ont querelle, & que l'un eſt offenſé à l'honneur, ce ſont des oiſeaux qu'on ne laiſſe point aller ſur leur foi : le prince leur donne des gardes à tous deux, qui lui répondent de leurs perſonnes, & qui ne ſouffriraient pas que le fils de l'un vînt faire un appel à l'autre : auſſi voyons-nous bien la dangereuſe conſéquence dont cette erreur eſt ſuivie, & par les maximes de la conſcience, le roi ou l'auteur ſont coupables de la mort du comte, s'ils ne s'excuſent, en diſant qu'ils n'y penſaient pas, puiſque le commandement que fait après le roi de l'arrêter n'eſt plus de ſaiſon. Dans la troiſième ſcène de ce même acte, les délicats trouveront encore, que le jugement péche, lorſque *Chimène* dit que *Rodrigue* n'eſt pas gentilhomme, s'il ne ſe venge de ſon père : ce diſcours eſt plus extravagant que généreux dans la bouche d'une fille, & jamais aucune ne le dirait, quand même elle en aurait la penſée.

Les plus critiques trouveraient peut-être auſſi que la bienſéance voudrait que *Chimène* pleurât enfermée chez elle, & non pas aux pieds du roi ſi-tôt après cette mort, mais donnons ce tranſport à la grandeur de ſes reſſentimens & à l'ardent deſir de ſe venger, que nous ſavons pourtant bien qu'elle n'a point, quoiqu'elle le dût avoir.

Inſenſiblement nous voici arrivés au troiſième acte, qui eſt celui qui a fait battre des mains à tant de monde, crier miracle à tous ceux qui ne ſavent pas diſcerner le bon or d'avec l'alchimie, & qui ſeul a fait la fauſſe réputation du *Cid*. *Rodrigue* y paraît d'abord chez *Chimène* avec une épée qui fume encore du ſang tout chaud qu'il vient de faire répandre à ſon père : & par cette extravagance ſi peu attendue, il donne de l'horreur à tous les judicieux qui le voient, & qui ſavent que ce corps eſt encore dans

la maiſon. Cette épouvantable procédure choque directement (*a*) le ſens commun : & quand *Rodrigue* prit la réſolution de tuer le comte, il devait prendre celle de ne revoir jamais ſa fille. Car de nous dire qu'il vient pour ſe faire tuer par *Chimène*, c'eſt nous apprendre qu'il ne vient que pour faire des pointes : les filles bien nées n'uſurpent jamais l'office des bourreaux : c'eſt une choſe qui n'a point d'exemple, & qui ſerait ſupportable dans une élégie à *Philis*; où le poëte peut dire, qu'il veut mourir d'une belle main ; mais non pas dans le grave poëme dramatique, qui repréſente ſérieuſement les choſes comme elles doivent être. Je remarque dans la troiſième ſcène, que notre nouvel *Homère* s'endort encore, & qu'il eſt hors d'apparence qu'une fille de la condition de *Chimène* n'ait pas une de ſes amies chez elle, après un ſi grand malheur que celui qui vient de lui arriver, & qui les obligeait toutes de s'y rendre, pour adoucir ſa douleur par quelques conſolations. Il eût évité cette faute de jugement, s'il n'eût pas manqué de mémoire pour ces deux vers qu'*Elvire* dit peu auparavant :

Chimène eſt au palais de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.

Mais ſans nous amuſer davantage à cette contradiction, voyons à quoi ſa ſolitude eſt employée. A faire des pointes exécrables, des antithèſes parricides, à dire effrontément qu'elle aime, ou plutôt qu'elle adore (ce ſont ſes mots) ce qu'elle doit tant haïr ; & par un galimatias qui ne conclut rien, dire qu'elle veut perdre *Rodrigue*, & qu'elle ſouhaite ne le pouvoir pas. (*b*) Ce méchant combat de

(*a*) *Scudéri* devait au moins reprocher ce procédé, & non cette procédure, à l'auteur eſpagnol dont *Corneille* imita les beautés & les défauts. Mais il était jaloux de *Corneille*, & non de *Guilain de Caſtro*.

(*b*) C'eſt un des beaux vers de l'eſpagnol.

l'honneur & de l'amour (*a*) aurait au moins quelque prétexte, ſi le tems par ſon pouvoir ordinaire avait comme aſſoupi les choſes; mais dans l'inſtant qu'elles viennent d'arriver, que ſon père n'eſt pas encore dans le tombeau, qu'elle a ce funeſte objet, non-ſeulement dans l'imagination, mais devant les yeux, la faire balancer entre ces deux mouvemens, ou plutôt tout-à-fait vers celui qui la perd & la déshonore, c'eſt ſe rendre digne de cet épitaphe d'un homme en vie, mais endormi, qui dit:

Sous cette caſaque noire,
Repoſe paiſiblement,
L'auteur d'heureuſe mémoire,
Attendant le jugement. (*b*)

Enſuite de cette converſation de *Chimène* avec *Elvire*, *Rodrigue* ſort de derrière une tapiſſerie, & ſe préſente effrontément à celle qu'il vient de faire orpheline: en cet endroit l'un & l'autre ſe piquent de beaux mots, de dire des douceurs, & ſemblent diſputer la vivacité d'eſprit en leurs reparties, avec auſſi peu de jugement qu'en aurait un homme qui ſe plaindrait en muſique dans une affliction, ou qui ſe voyant boiteux, voudrait clocher en cadence. Mais tout-à-coup ce beau diſcoureur, *Rodrigue*, devient impudent, & dit à *Chimène*, parlant de ce qu'il a tué celui dont elle tenait la vie:

Qu'il le ferait encore, s'il avait à le faire.

A quoi cette bonne fille répond, qu'elle ne le blâme point, qu'elle ne l'accuſe point, & qu'enfin il a fort

(*a*) Ce combat de l'amour & de l'honneur, eſt ce qu'on n'a jamais vu de plus naturel & de plus heureux ſur le théâtre d'Eſpagne.

(*b*) Il eſt plaiſant de voir *Scudéri* traiter *Corneille* d'homme ſans jugement.

bien fait de tuer ſon père. O jugement de l'auteur, à quoi ſongez-vous ? ô raiſon de l'auditeur, qu'êtes-vous devenue ? Toute cette ſcène eſt d'égale force ; mais comme les géographes par un point marquent toute une province, le peu que j'en ai dit ſuffit pour la faire concevoir entière. Celle qui ſuit nous fait voir le père de *Rodrigue*, qui parle ſeul comme un fou, qui s'en va de nuit courir les rues, qui embraſſe je ne ſais quelle ombre fantaſtique, & qui le plus incivil de tous les mortels, a laiſſé cinq cents gentilshommes chez lui qui venaient lui offrir leur épée. Mais outre que la bienſéance eſt mal obſervée, j'y remarque une faute de jugement aſſez grande. Et pour la voir avec moi, il faut ſe ſouvenir que *Fernand* était le premier roi de Caſtille, c'eſt-à-dire, roi de deux ou trois provinces. De ſorte qu'outre qu'il eſt aſſez étrange que cinq cents gentilshommes ſe trouvent à la fois chez un de leurs amis qui a querelle, la coutume étant en ces occaſions, qu'après avoir offert leurs ſervices & leur épée, les uns ſortent à meſure que les autres entrent ; il eſt encore plus hors d'apparence qu'une auſſi petite cour que celle de Caſtille était alors, pût fournir cinq cents gentilshommes à *dom Diègue*, & pour le moins autant au comte de *Gormas*, ſi grand ſeigneur, & tant en réputation, ſans ceux qui demeuraient neutres, & ceux qui reſtaient auprès de la perſonne du roi. C'eſt une choſe entiérement éloignée du vraiſemblable, & qu'à peine pourrait faire la cour d'Eſpagne, en l'état où ſont les choſes maintenant. Auſſi voit-on bien que cette grande troupe eſt moins pour la querelle de *Rodrigue*, que pour lui aider à chaſſer les Maures. Et quoique les bons ſeigneurs n'y ſongeaſſent pas, l'auteur qui fait leur deſtinée, les a bien ſu forcer malgré qu'ils en euſſent à s'aſſembler, & ſait lui ſeul à quel uſage on les doit mettre. Le quatrième acte commence par une ſcène où *Chimène* aimant ſon père à l'accoutumée, s'informe ſoigneuſement du ſuccès des armes de *Rodrigue*,

et s'il

n'eſt point bleſſé. Cette ſcène eſt ſuivie d'une autre, qu'il ſuffit de dire que fait l'infante, pour dire qu'elle eſt inutile. Mais en cet endroit il faut que je diſe que jamais roi ne fut ſi mal obéi que *dom Fernand* puiſqu'il ſe trouve, que malgré l'ordre qu'il avait donné dès le ſecond acte, de munir le port, ſur l'avis qu'il avait que les Maures venaient l'attaquer, il ſe trouve, dis-je, que Seville était priſe, ſon trône renverſé, & ſa perſonne & celle de ſes enfans perdues, ſi le haſard n'eût aſſemblé ces bienheureux amis de *dom Diègue*, qui aident *Rodrigue* à la ſauver. Et cerres le roi qui témoigne qu'il n'ignore point ce déſordre, a grand tort de ne punir pas ces coupables, puiſque c'eſt par leur ſeule négligence que l'auteur fait,

——que d'un commun effort
Les Maures & la mer entrent dedans le port.

Mais il me permettra de lui dire, que cela n'a pas grande apparence, vu que la nuit on ferme les havres d'une chaîne, principalement ayant la guerre, & de plus des avis certains que les ennemis approchent. Enſuite il dit parlant encore des Maures :

——Ils encrent, ils deſcendent.

Ce n'eſt pas ſavoir le métier dont il parle ; car en ces occaſions où l'événement eſt douteux, on ne mouille point l'ancre, afin d'être plus en état de faire retraite ſi l'on s'y voit forcé.

Mais je ne ſuis pas encore à la fin de ſes fautes ; car pour découvrir le crime de *Chimène*, le roi s'y ſert de la plus méchante fineſſe du monde, & malgré ce que le théatre demande de ſérieux en cette occaſion, il fait agir ce ſage prince comme un enfant qui ſerait bien enjoué, en la quatrième ſcène du quatrième acte. Là dans une action de telle importance, où ſa juſtice devait être balancée avec la victoire de *Rodrigue*, au-lieu de la rendre

à *Chimène*, qui feint de la lui demander, il s'amuſe à lui faire piéce, veut éprouver ſi elle aime ſon amant, &, en un mot, le poëte lui ôte ſa couronne de deſſus la tête pour le coëffer d'une marote. Il devait traiter avec plus de reſpect la perſonne des rois, que l'on nous apprend être ſacrés, & conſidérer celui-ci dans le trône de Caſtille, & non pas comme ſur le théatre de *Mondori*. Mais toute groſſière qu'eſt cette fourbe, elle fait pourtant donner cette criminelle dans le piége qu'on lui tend, & découvrir aux yeux de toute la cour, par un évanouiſſement, l'infame paſſion qui la poſsède. Il ne lui ſert de rien de vouloir cacher ſa honte par une fineſſe auſſi mauvaiſe que la première, étant certain que malgré ce quolibet qui dit,

Qu'on ſe páme de joie ainſi que de triſteſſe,

la cauſe de la ſienne eſt ſi viſible, que tous ceux qui ont l'ame grande, deſireraient qu'elle fût morte, & non pas ſeulement évanouie; ainſi le quatrième acte s'achève, après que *Fernand* a fait la plus injuſte ordonnance que prince imagina jamais. Le dernier n'eſt pas plus judicieux que ceux qui l'on devancé. Dès l'ouverture du théatre *Rodrigue* vient en plein jour revoir *Chimène*, avec autant d'effronterie que s'il n'en avait pas tué le père, & la perd d'honneur abſolument dans l'eſprit de tout un peuple qui le voit entrer chez elle. Mais ſi je ne craignais de faire le plaiſant mal à propos, je lui demanderais volontiers, s'il a donné de l'eau-bénite en paſſant à ce pauvre mort, qui vraiſemblablement eſt dans la ſalle. Leur ſeconde converſation eſt de même ſtyle que la première; elle lui dit cent choſes dignes d'une proſtituée, pour l'obliger à battre ce pauvre ſot de *dom Sanche*; & pour concluſion, elle ajoute avec une impudence épouvantable:

Te dirai-je encore plus? Va, ſonge à ta défenſe,

Pour forcer mon devoir, pour m'impoſer ſilence;
Et ſi jamais l'amour échauffa tes eſprits,
Sors vainqueur d'un combat, dont Chimène eſt le prix. (*a*)
Adieu; ce mot láché me fait rougir de honte.

Elle a bien raiſon de rougir & de ſe cacher, après une action qui la couvre d'infamie, & qui la rend indigne de voir la lumière. La ſeconde & troiſième ſcène n'eſt qu'une continuelle extravagance de notre infante ſuperflue. La quatrième qui ſe paſſe entre *Elvire* & *Chimène*, ne ſert non plus au ſujet. La cinquième qui fait arriver *D. Sanche*, me fait auſſi vous avertir que vous preniez garde, que dans le petit eſpace de tems qui s'écoule à réciter cent quarante vers, l'auteur fait aller *Rodrigue* s'armer chez lui, ſe rendre au lieu du combat, ſe battre, être vainqueur, déſarmer *D. Sanche*, lui rendre ſon épée, lui ordonner de l'aller porter à *Chimène*, pour venir de la place chez elle : tout cela ſe fait pendant qu'on récite cent quarante vers, ce qui eſt abſolument impoſſible, & qui doit paſſer pour une grande faute de conduite.

Quand nous voulons prendre ainſi des tems au théatre, il faut que la muſique ou les chœurs qui font la diſtinction des actes, nous en donnent le moyen dans cet intervalle; car autrement les choſes ne doivent être repréſentées que de la même façon qu'elles peuvent arriver naturellement. Dans toute cette ſcène dont je parle, *Chimène* joue le perſonnage d'une furie, ſur l'opinion qu'elle a que *Rodrigue* eſt mort, & dit au miſérable *D. Sanche* tout ce qu'elle devait raiſonnablement dire à l'autre quand il eut tué ſon père. (*b*) Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelque choſe d'agréable en cette erreur, mais elle n'eſt

(*a*) Ces vers contribuèrent beaucoup plus qu'aucun autre endroit au ſuccès du cinquième acte.

(*b*) Quelle pitié! Quoi! *Chimène* devait dire à *Rodrigue* qu'il avait pris le comte de *Gormas* en traître.

n'eſt pas judicieuſement traitée : il en fallait moins pou être bonne ; parce qu'il eſt hors d'apparence, qu'au milieu de ce grand flux de paroles, *D. Sanche* pour la déſabuſer ne puiſſe pas prendre le tems de lui crier : Il n'eſt pas mort. Comme ils en ſont là, le roi & toute la cour arrivent ; & c'eſt devant cette grande aſſemblée que dame *Chimène* lève le maſque, qu'elle confeſſe ingénument ſes folies dénaturées ; & que pour les achever, voyant que *Rodrigue* eſt en vie, elle prononce enfin un *oui* (*a*) ſi criminel, qu'à l'inſtant même le remords de ſa conſcience la force de dire :

Sire, quelle apparence, en ce triſte hyménée,
Qu'un même jour commence & finiſſe mon deuil,
Mette en mon lit Rodrigue, & mon père au cercueil !
C'eſt trop d'intelligence avec ſon homicide ;
Vers ces manes ſacrés c'eſt me rendre perfide,
Et ſouiller mon honneur d'un reproche éternel,
D'avoir trempé mes mains dans le ſang paternel.

Demeurons-en d'accord avec elle, puiſque c'eſt la ſeule choſe raiſonnable qu'elle a dite. Et avant que paſſer de la conduite de ce poëme à la cenſure des vers, diſons encore, que le théatre en eſt ſi mal entendu, qu'un même lieu repréſentant l'appartement du roi, celui de l'infante, la maiſon de *Chimène*, & la rue, preſque ſans changer de face, le ſpectateur ne ſait le plus ſouvent où ſont les acteurs.

Maintenant pour la verſification, j'avoue qu'elle eſt la meilleure de cet auteur ; mais elle n'eſt point aſſez parfaite pour avoir dit lui-même, qu'il quitte la terre, que ſon vol le cache dans les cieux, qu'il y rit du déſeſpoir de tous ceux qui l'envient, & qu'il n'a point de rivaux

(*a*) Elle ne prononce point ce *oui*, elle parle avec beaucoup de décence.

qui ne ſoient fort honorés quand il daigne les traiter d'égal. Si le *Malherbe* en avait dit autant, je doute même ſi ce ne ſerait point trop. Mais voyons un peu ſi ce ſoleil qui croit être aux cieux eſt ſans tache, ou ſi malgré ſon éclat prétendu, nous aurons la vue aſſez forte pour le regarder fixement, & pour les appercevoir. Je commence par le premier vers de la piéce.

Entre tous les amans, dont la jeune ferveur. (*a*)

C'eſt parler français en allemand, que de donner de la jeuneſſe à la ferveur. Cette épithète n'eſt pas en ſon lieu; & fort improprement nous dirions, ma jeune peine, ma jeune inquiétude, ma jeune crainte, & mille autres ſemblables termes impropres.

Ce n'eſt pas que Chimène écoute leurs ſoupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs deſirs.

Cela manque de conſtruction: & pour qu'elle y fût, il fallait dire, à mon avis: Ce n'eſt pas que *Chimène* écoute leurs ſoupirs, ni que d'un regard propice elle anime leurs deſirs.

Tant qu'a duré ſa force, a paſſé pour merveille.

Ici tout de même; il fallait dire, a paſſé pour une merveille.

L'heure à préſent m'appelle au conſeil qui s'aſſemble.

Ce mot d'à préſent eſt trop bas pour les vers: & qui s'aſſemble, eſt ſuperflu; il ſuffiſait de dire, l'heure m'appelle au conſeil.

Deux mots dont tous vos ſens doivent être charmés.

Il n'eſt point vrai qu'une bonne nouvelle charme tous les ſens, puiſque la vue, l'odorat, le goût, ni l'attouchement n'y peuvent avoir aucune part. Cette figure

(*a*) Voyez le jugement de l'académie.

qui fait prendre une partie pour le tout, & qui chez les ſavans s'appelle ſynecdoche, eſt ici trop hyperbolique.

Et je vous vois penſive & triſte chaque jour,
L'informer avec ſoin comme va ſon amour.

Cela n'eſt pas bien dit; il devait y avoir, & je vous vois penſive & triſte chaque jour, vous informer, & non pas l'informer, comme quoi va ſon amour, & non pas comme va ſon amour.

Que je meurs s'il s'achève, & ne s'achève pas.

Pour la conſtruction, il fallait dire, que je meure s'il s'achève, & s'il ne s'achève pas.

Elle rendra le calme à vos eſprits flottans.

Je ne tiens pas que cette façon de faire flotter les eſprits ſoit bonne; joint qu'il fallait dire l'eſprit, parce que les eſprits en pluriel, s'entendent des vitaux & des animaux, & non pas de cette haute partie de l'ame où réſide la volonté.

Ma plus douce eſpérance eſt de perdre l'eſpoir.

Ce vers, ſi je ne me trompe, n'eſt pas loin du galimatias.

Le prince pour eſſai de généroſité.

Ce mot d'eſſai, & celui de généroſité, étant ſi près l'un de l'autre, font une fauſſe rime dans les vers bien déſagréable, & que l'on doit toujours éviter.

Gagnerait des combats marchant à mon côté.

On dit bien gagner une bataille, mais on ne dit point gagner un combat.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

La céſure manque à ce vers.

Le premier dont ma race ait vu rougir le front.

Je trouve que le front d'une race eſt une aſſez étrange

choſe; il ne fallait plus que dire, les bras de ma lignée, & les cuiſſes de ma poſtérité.

Qui tombe ſur ſon chef rejaillit ſur mon front.

Cette façon de dire le chef pour la tête, eſt hors de mode, & l'auteur du *Cid* a tort d'en uſer ſi ſouvent.

Au ſurplus, pour ne te point flatter.

Ce mot de ſurplus, eſt de chicane, & non de poéſie, ni de la cour.

Se faire un beau rempart de mille funérailles.

J'aurais bâti ce rempart de corps morts & d'armes briſées, & non pas de funérailles. Cette phraſe eſt extravagante, & ne veut rien dire.

Plus l'offenſeur eſt cher.

Ce mot d'offenſeur n'eſt point français; & quoique ſon auteur ſe croie aſſez grand homme pour enrichir la langue, & qu'il uſe ſouvent de ce terme nouveau, je penſe qu'on le renverra avec *Iſnel*.

A mon aveuglement rendez un peu de jour.

On ne peut rendre le jour à l'aveuglement, mais oui bien à l'aveugle.

Allons, mon ame, & puiſqu'il faut mourir.

J'aimerais autant dire, allons moi-même, & puiſqu'il faut mourir. Cette exclamation n'a point de ſens.

Reſpecter un amour, dont mon ame égarée
Voit la perte aſſurée.

Ce mot d'égarée n'eſt mis que pour rimer, & n'a nulle ſignification en cet endroit.

Je rendrai mon ſang pur comme je l'ai reçu.

Je ne ſais dans quel aphoriſme d'*Hippocrate* l'auteur a remarqué qu'une mauvaiſe action corrompe le ſang; mais contre ce qu'il dit, je crois plus raiſonnablement,

que *Rodrigue* l'a tout brûlé, par cette noire mélancolie qui le poſsède.

Ce grand courage cède.
Il y prend grande part.
Un ſi grand crime.
Et quelque grand qu'il fût

Pour un ſi grand poëte, voilà bien des grandeurs qui ſe touchent.

Pour les faire abolir ſont plus que ſuffiſans.

Sont plus que ſuffiſans, eſt une façon de parler baſſe & populaire, qui ne veut rien dire: non plus qu'une autre, dont il ſe ſert quand il dit:

Faire l'impoſſible.

A le bien prendre, c'eſt ne vouloir rien faire, que de vouloir faire ce qu'on ne peut faire. On pardonne ces fautes aux petites gens qui s'en ſervent, mais non pas aux grands auteurs, tels que le croit être celui du *Cid*.

Il dit en parlant de la querelle de *D. Diégue*.

Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder.

Il faut dire, pour n'être pas accordée, car elle ne s'accorde point elle-même.

Les hommes valeureux le ſont du premier coup.

Ce premier coup eſt une phraſe trop baſſe pour la poéſie.

Vous laiſſez cheoir ainſi ce généreux courage.

Faire cheoir un courage n'eſt pas proprement parler.

Si deſſous ſa valeur ce grand guerrier s'abat.

Outre que cette parole de *s'abat* a le ſon trop approchant de celui du ſabbat, il fallait dire, eſt abattu, & non pas s'abat.

Le Portugal ſe rendre, & ſes nobles journées.
Porter de-là les mers ſes hautes deſtinées.

Il fallait dire ſes grands exploits ; car ſes nobles journées ne diſent rien qui vaille.

Au milieu de l'Afrique arborer ſes lauriers.

Le mot d'*arborer*, fort bon pour les étendarts, ne vaut rien pour les arbres ; il fallait y mettre *planter*.

Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeſte,
Celle que je n'ai plus, ſur celle qui me reſte.

Ces quatre vers, que l'on a trouvé ſi beaux, ne ſont pourtant qu'une hapelourde : car premiérement ces yeux fondus donnent une vilaine idée à tous les eſprits délicats. On dit bien fondre en larmes, mais on ne dit point fondre les yeux. De plus, on appelle bien une maîtreſſe la moitié de ſa vie, mais on ne nomme point un père ainſi. Et puis dire que la moitié d'une vie a tué l'autre moitié, & parler & marcher avec une troiſième vie, après avoir perdu ces deux moitiés, tout cela n'eſt qu'une fauſſe lumière, qui éblouit l'eſprit de ceux qui ſe plaiſent à la voir briller.

Il déchire mon cœur ſans partager mon ame.

Ce vers n'eſt encore à mon avis qu'un galimatias pompeux : car le cœur & l'ame ſont tous deux pris en ce ſens pour la partie où réſident les paſſions.

Quoi du ſang de mon père encor toute trempée.

Ce vers me fait ſouvenir qu'il y en a un autre tout pareil, qui dit :

Quoi du ſang de Rodrigue encor toute trempée !

Cette conformité de mots, de rime & de penſée, montre une grande ſtérilité.

Mais ſans quitter l'envie.

Il fallait dire, ſans perdre l'envie; ce mot de quitter n'eſt pas en ſon lieu.

Aux traits de ton amour, ni de ton déſeſpoir.

Ce mot de trait en cette ſignification eſt populaire, & s'il eût dit aux effets, la phraſe eût été bien plus noble,

Vigueur, vainqueur, trompeur, peur.

Ce ſont quatre fauſſes rimes, qui ſe touchent, & qu'un eſprit exact ne doit pas mettre ſi près.

Ma crainte eſt diſſipée, & mes ennuis ceſſés.

Ce n'eſt point parler français; on dit finis, ou terminés, & le mot de ceſſés, ne ſe met jamais comme il eſt là.

Où fut jadis l'affront que ton courage efface.

Ce jadis ne vaut rien du tout en cet endroit, parce qu'il marque une choſe faite il y a long-tems, & nous ſavons qu'il n'y a que quatre ou cinq heures que *D. Diégue* a reçu le ſoufflet dont il entend parler.

& le ſang qui m'anime.

L'auteur n'eſt pas bon anatomiſte: ce n'eſt point le ſang qui anime, car il a beſoin lui-même d'être animé par les eſprits vitaux qui ſe forment au cœur, & dont il n'eſt, pour uſer du terme de l'art, que le véhicule.

leur brigade était prête.

Cinq cents hommes eſt un trop grand nombre pour ne l'appeller que brigade: il y a des régimens entiers qui n'en ont pas davantage: & quand on ſe pique de vouloir parler des choſes ſelon les termes de l'art, il en faut ſavoir la véritable ſignification, autrement on paraît ridicule en voulant paraître ſavant.

Tant à nous voir marcher en ſi bon équipage.

C'eſt encore parler de la guerre en bon bourgeois qui va à la garde; au-lieu de ce vilain mot d'équipage, qui ne vaut rien là, il fallait dire en ſi bon ordre.

Sortir d'une bataille, & combattre à l'inſtant.

Tout de même ce combat des Maures fait de nuit, n'était point une bataille.

Que ce jeune ſeigneur endoſſe le harnois.

Ce jeune ſeigneur qui endoſſe le harnois, eſt du tems de moult, de pieça, & d'ainçois.

Et leurs terreurs s'oublient.

Cela ne vaut rien: on doit dire finiſſent, ceſſent, ou ſe diſſipent: car ces terreurs qui s'oublient elles-mêmes, ne ſont qu'un pur galimatias.

Contrefaites le triſte.

Ce mot de contrefaites eſt trop bas pour la poéſie; on doit dire, feignez d'être triſte. Il y a encore cent fautes pareilles dans cette piéce, ſoit pour la phraſe, ou pour la conſtruction: mais ſans m'arrêter davantage, je veux paſſer de l'examen des vers à la preuve des larcins, auſſitôt que pour montrer comme cet auteur eſt ſtérile, j'aurai fait remarquer combien de fois dans ſon poëme il a mis les pauvres lauriers, ſi communs; voyez-le je vous en ſupplie.

Ils y prennent naiſſance au milieu des lauriers.
Laurier deſſus laurier, victoire ſur victoire.
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers,
Tout couvert de lauriers, craignez encor la foudre.
Mille & mille lauriers dont ſa tête eſt couverte.
Au milieu de l'Afrique arborer ſes lauriers.
J'irai ſous mes cyprès accabler ſes lauriers.
Le chef au-lieu de fleurs couronné de lauriers.
Lui gagnant un laurier vous impoſe ſilence.

La dernière partie de mon ouvrage ne me donne pas plus de peine que les autres. Le *Cid* eſt une comédie eſpagnole, dont preſque tout l'ordre, ſcène pour ſcène, & toutes les penſées de la françaiſe ſont tirées, & cependant, ni *Mondori*, ni les affiches, ni l'impreſſion, n'ont appellé ce poëme, ni traduction, ni paraphraſe, ni ſeulement imitation : mais bien en ont-ils parlé comme d'une choſe qui ſerait purement à celui qui n'en eſt que le traducteur ; & lui-même a dit, comme un autre a déjà remarqué,

Qu'il ne doit qu'à lui ſeul toute ſa renommée (a)

Mais ſans perdre une choſe ſi précieuſe que le tems, trouvez bon que je m'acquitte de ma promeſſe, & que je faſſe voir que j'entends auſſi l'eſpagnol. (*b*)

Après ce que vous venez de voir, jugez, lecteur, ſi un ouvrage dont le ſujet ne vaut rien, qui choque les principales règles du poëme dramatique, qui manque de jugement en ſa conduite, qui a beaucoup de méchans vers, & dont preſque toutes les beautés ſont dérobées, peut légitimement prétendre à la gloire de n'avoir point été ſurpaſſé, que lui attribue ſon auteur avec ſi peu de raiſon ? Peut-être ſera-t-il aſſez vain pour *penſer que l'envie m'aura fait écrire*, mais je vous conjure de croire qu'un vice ſi bas n'eſt point en mon ame, & qu'étant ce que je ſuis, ſi j'avais de l'ambition, elle aurait un plus haut objet que la renommée de cet auteur. Au reſte, on m'a dit qu'il prétend en ſes réponſes, examiner les œuvres des autres, au-lieu de tâcher de juſtifier les ſiennes. Mais outre que cette procédure n'eſt pas bonne, nos erreurs ne le pouvant pas rendre innocent, je veux le relever de cette peine pour ce qui me regarde, en avouant ingénument que je crois qu'il y a beaucoup de

(*a*) Voyez l'épître de *Corneille* à *Ariſte*, à la fin de ce volume.

(*b*) Comme nous avons imprimé les paſſages tirés de l'eſpagnol au bas du *Cid*, nous ne les répétons pas ici.

fautes dans mes ouvrages, que je ne vois point ; & confeſſant même à ma honte, qu'il y en a beaucoup que je vois, & que ma négligence y laiſſe. Auſſi ne prétends-je pas faire croire que je ſuis parfait, & je ne me propoſe autre fin que de montrer qu'il ne l'eſt pas tant qu'il le croit être. Et certainement, comme je n'aime point cette guerre de plume, j'aurais caché ſes fautes, comme je cache ſon nom & le mien, ſi pour la réputation de tous ceux qui font des vers, je n'avais cru que j'étais obligé de faire voir à l'auteur du *Cid*, qu'il ſe doit contenter de l'honneur d'être citoyen d'une ſi belle république, ſans s'imaginer mal à propos qu'il en peut devenir le tyran.

LETTRE APOLOGÉTIQUE,

OU

REPONSE DU Sr. P. CORNEILLE

AUX OBSERVATIONS

DU Sr. DE SCUDÉRI, SUR LE CID. *

MONSIEUR,

Il ne vous ſuffit pas que votre libelle (*a*) me déchire en public ; vos lettres me viennent quereller juſques dans mon cabinet ; & vous m'envoyez d'injuſtes accuſations, lorſque vous me devez pour le moins des excuſes. Je n'ai point fait la piéce que vous m'imputez & qui vous pique ; je l'ai reçue de Paris avec une lettre qui m'a appris le nom de ſon auteur ; il l'adreſſe à un de nos amis, qui vous en pourra donner plus de lumière. Pour moi, bien que je n'aie guère de jugement, ſi l'on s'en rapporte à vous, je n'en ai pas ſi peu que d'offenſer une perſonne de ſi haute condition (*b*), & de craindre moins ſes reſſentimens que les vôtres. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt que je ne doute, ni de votre nobleſſe, ni de votre vaillance (*c*), & qu'aux choſes de

* Les notes qui ſont au bas de cette lettre apologétique, ſont de l'édition de 1739.

(*a*) Les obſervations ſur le *Cid*.

(*b*) M. le cardinal de *Richelieu*.

(*c*) *Scudéri* dans une de ſes lettres adreſſées à M. *Corneille*, s'éleva beaucoup au-deſſus de lui par ſa naiſſance & ſa nobleſſe, & fit une eſpèce de défi ou

cette nature, où je n'ai point d'intérêt, je crois le monde sur sa parole ; ne mêlons point de pareilles difficultés parmi nos différends. Il n'est pas question de savoir de combien vous êtes plus noble ou plus vaillant que moi pour juger de combien le *Cid* est meilleur que l'*Amant libéral*. (*a*) Les bons esprits trouvent que vous avez fait un chef-d'œuvre de doctrine & de raisonnement en vos observations. La modestie & la générosité que vous y témoignez, leur semblent des piéces rares ; & surtout votre procédé merveilleusement sincère & cordial envers un ami. Vous protestez de ne me point dire d'injures ; incontinent après vous m'accusez d'ignorance en mon métier, & de manque de jugement en la conduite de mon chef-d'œuvre ; appellez-vous cela des civilités d'auteur ? Je n'aurai besoin que du texte de votre libelle, & des contradictions qui s'y rencontrent, pour vous convaincre de l'un & de l'autre de ces défauts. Ne vous êtes-vous pas souvenu que le *Cid* a été représenté trois fois au Louvre, & deux fois à l'hôtel de *Richelieu*, quand vous avez traité la pauvre *Chimène* d'impudique, de prostituée, de parricide, de monstre ? Ne vous êtes-vous pas souvenu que la reine, les princesses & les plus vertueuses dames de la cour & de Paris l'ont reçue & caressée en fille d'honneur ? Quand vous m'avez reproché mes vanités, & nommé le comte de *Gormas* (*b*) un capitan de comédie, vous ne vous êtes pas souvenu que vous

d'appel à M. *Corneille* : ce qui apprêta beaucoup à rire, & donna lieu à plusieurs piéces qui parurent dans ce tems. Ces piéces ne sont ni assez belles ni assez intéressantes pour être rapportées ici : outre qu'elles ne regardent en rien la critique ou l'apologie du *Cid*.

M. *de Scudéri* le prenait d'un ton fort haut, lorsqu'il s'agissait de noblesse : il était gouverneur de Notre-Dame de la Garde. Voyez ce qu'en dit le voyage de Mrs. *Bachaumont* & *Chapelle*.

(*a*) *L'amant libéral*, tragi-comédie composée par M. *de Scudéri*.

(*b*) Un des acteurs de la tragédie du *Cid*, dont le caractère est extrêmement fier & haut.

avez mis un *A qui lit*, au-devant de *Ligdamon*, (*a*) ni des autres chaleurs poétiques & militaires qui font rire le lecteur, preſque dans tous vos livres. Pour me faire croire ignorant, vous avez tâché d'impoſer aux ſimples, & avez avancé des maximes de théatre de votre ſeule autorité, dont, quand elles ſeraient vraies, vous ne pourriez tirer les conſéquences que vous en tirez : vous vous êtes fait tout blanc d'*Ariſtote* ; & d'autres auteurs que vous ne lûtes & n'entendîtes peut-être jamais, & qui vous manquent tous de garantie : vous avez fait le cenſeur moral, pour m'imputer de mauvais exemples : vous avez épluché les vers de ma piéce, juſqu'à en accuſer un de manque de céſure : ſi vous euſſiez ſu les termes de l'art, vous euſſiez dit qu'il manquait de repos en l'hémiſtiche : vous m'avez voulu faire paſſer pour ſimple traducteur, ſous ombre de ſoixante & douze vers que vous marquez ſur un ouvrage de deux mille, & que ceux qui s'y connaiſſent n'appelleront jamais de ſimples traductions : vous avez déclamé contre moi, pour avoir tû le nom de l'auteur eſpagnol, bien que vous ne l'ayez appris que de moi, & que vous ſachiez fort bien que je ne l'ai célé à perſonne, & que même j'en ai porté l'original en ſa langue à monſeigneur le cardinal votre maître & le mien * : enfin vous m'avez voulu arracher en un jour, ce que près de trente ans d'étude m'ont acquis ; il n'a pas tenu à vous que du premier lieu où beaucoup d'honnêtes gens me placent je ne ſois deſcendu au-deſſous de *Claveret* (*b*) : & pour réparer des offenſes ſi

(*a*) *Ligdamon*, comédie faite par M. *de Scudéri*, au devant de laquelle il avait mis une eſpèce de préface, qu'il avait intitulée *A qui lit*, dans laquelle il y a une infinité de bravoures ridicules & impertinentes.

Cet *A qui lit* répond à la formule italienne *A chi lege*, & n'eſt point une bravade.

* *Corneille* appelle ici le cardinal de *Richelieu* ſon maître ; il eſt vrai qu'il en recevait une penſion, & on peut le plaindre d'y avoir été réduit ; mais on doit le plaindre davantage d'avoir appellé ſon maître un autre que le roi.

(*a*) *Claveret*, auteur contemporain de Mr. *Corneille* & de

ſenſibles, vous croyez faire aſſez de m'exhorter à vous répondre ſans outrage, de peur, dites-vous, de nous repentir après tous deux de nos folies. Vous me mandez impérieuſement, que malgré nos gaillardiſes paſſées, je ſois encore votre ami, afin que vous ſoyez encore le mien; comme ſi votre amitié me devait être fort précieuſe après cette incartade, & que je duſſe prendre garde ſeulement au peu de mal que vous m'avez fait, & non pas à celui que vous m'avez voulu faire. Vous vous plaignez d'une lettre à *Ariſte*, (*a*) où je ne vous ai point fait de tort de vous traiter d'égal: vous nommez folies les travers d'auteur où vous vous êtes laiſſé emporter; & effectivement le repentir que vous en faites paraître, marque la honte que vous en avez. Ce n'eſt pas aſſez de dire, ſoyez encore mon ami, pour recevoir une amitié ſi indignement violée: je ne ſuis point homme d'éclairciſſement (*b*), vous êtes en ſûreté de ce côté-là. Traitez-moi dorénavant en inconnu, comme je vous veux laiſſer pour tel que vous êtes, maintenant que je vous connais:

Mr. *de Scudéri*, qui a compoſé pluſieurs piéces tant en vers qu'en proſe, leſquelles n'ont point eu d'approbation.

Ces deux ou trois lignes que M. *Corneille* avait mis dans cette lettre apologétique, lui attirèrent de la part de *Claveret* une lettre pleine d'impertinences & de ridicules. Elle fut imprimée & vendue publiquement; elle eſt ſi mauvaiſe qu'elle ne mérite pas d'être rapportée. Pluſieurs mauvais auteurs affectionnés à *Claveret* firent dans ce même tems de méchantes piéces tant en vers qu'en proſe, qui ne ſervirent qu'à faire éclater davantage le mérite du *Cid* & de ſon auteur. M. *Corneille* en voulait à *Claveret*, parce qu'il avait diſtribué une piéce intitulée l'*Auteur du vrai Cid eſpagnol, à ſon traducteur français*, dans laquelle on prétendait montrer que le deſſein & le meilleur de la tragédie du *Cid* avait été pillé de l'eſpagnol; & cette piéce, quoique mauvaiſe, avait beaucoup cauſé de chagrin à Mr. *Corneille*, parce que *Claveret*, avec qui il était ami, avait été celui qui avait fait courir cette piéce.

(*a*) Cette *Lettre à Ariſte*, compoſée par Mr. *P. Corneille*, eſt dans le volume de ſes œuvres diverſes. Voyez la remarque *b*, ci-après, page 262.

(*b*) Ceci ſe doit entendre du défi que lui avait fait Mr. de *Scudéri*.

mais vous n'aurez pas ſujet de vous plaindre, quand je prendrai le même droit ſur vos ouvrages que vous avez pris ſur les miens. Si un volume d'obſervations ne vous ſuffit, faites-en encore cinquante; tant que vous ne m'attaquerez pas avec des raiſons plus ſolides, vous ne me mettrez point en néceſſité de me défendre; de mon côté je verrai avec mes amis, ſi ce que votre libelle vous a laiſſé de réputation, vaut la peine que j'achève de la ruiner. Quand vous me demanderez mon amitié avec des termes plus civils, j'ai aſſez de bonté pour ne vous la refuſer pas, & pour me taire ſur les défauts de votre eſprit que vous étalez dans vos livres. Juſques-là je ſuis aſſez glorieux pour dire que je ne vous crains ni ne vous aime. Après tout, pour vous parler ſérieuſement, & vous montrer que je ne ſuis pas ſi piqué que vous pourriez vous l'imaginer, il ne tiendra pas à moi que nous ne reprenions la bonne intelligence du paſſé. Mais après une offenſe ſi publique, il y faut un peu plus de cérémonie: je ne vous la rendrai pas mal-aiſée; je donnerai tous mes intérêts à qui vous voudrez de vos amis; & je m'aſſure que ſi un homme ſe pouvait faire ſatisfaction à lui-même du tort qu'il s'eſt fait, il vous condamnerait à vous la faire à vous-même, plutôt qu'à moi qui ne vous en demande point, & à qui la lecture de vos obſervations n'a donné aucun mouvement que de compaſſion; & certes on me blâmerait avec juſtice, ſi je vous voulais mal pour une choſe qui a été l'accompliſſement de ma gloire, & dont le *Cid* a reçu cet avantage, que de tant de poëmes qui ont paru juſqu'à préſent, il a été le ſeul dont l'éclat ait obligé l'envie à prendre la plume. Je me contente pour toute apologie, de ce que vous avouez, *qu'il a eu l'approbation des ſavans & de la cour.* Cet éloge véritable par où vous commencez vos cenſures, détruit tout ce que vous pouvez dire après. Il ſuffit que vous ayez fait une folie, ſans que j'en faſſe une à vous

répondre comme vous m'y conviez : & puiſque les plus courtes ſont les meilleures, je ne ferai point revivre la vôtre par la mienne. Réſiſtez aux tentations de ces gaillardiſes qui font rire le public à vos dépens, continuez à vouloir être mon ami, afin que je me puiſſe dire le vôtre, &c.

PREUVES

DES PASSAGES ALLÉGUÉS

DANS LES OBSERVATIONS SUR LE CID,

PAR Mr. DE SCUDÉRI,

ADRESSÉES

A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE françaiſe, pour ſervir de réponſe à la lettre apologétique de Mr. Corneille.

MONSIEUR *Corneille* témoigne par ſa réponſe aux obſervations ſur le *Cid*, qu'il eſt très-éloigné de la modération d'un auteur, qui perſuadé de la bonté de ſon ouvrage, attend un jugement favorable de l'intégrité de ſes juges; puiſqu'au-lieu de ſe donner l'humilité d'un accuſé, il occupe la place des juges, & ſe loge lui-même à ce premier lieu, où perſonne n'oſerait ſeulement dire qu'il prétend. C'eſt de cette haute région que ſa plume, qu'il croit auſſi foudroyante que l'éloquence de *Périclès*, lui a fait croire que des injures étaient aſſez fortes pour détruire tout mon ouvrage, & que ſans combattre mes raiſons par d'autres, il lui ſuffirait ſeulement de dire que j'ai cité faux. Mais ſans repartir à ſes invectives, je me veux toujours conſerver cette froideur, qui donne aiſément les victoires, & qui fait que le jugement conduiſant la main, l'avantage du combat eſt choſe indubitable. Je me tairai

donc pour le vaincre, & pour laiſſer parler *Ariſtote*, qui lui veut répondre pour moi.

J'ai dit en mes obſervations, que le poëme dramatique ne doit avoir qu'une action principale; ce philoſophe me l'enſeigne en ſa poétique, aux chapitres 9, 24 & 26. j'ai avancé qu'il faut néceſſairement que le ſujet ſoit vraiſemblable; ce même *Ariſtote* me l'enſeigne en trois lieux différens du 25 chap. du même livre, & je penſe avoir montré bien clairement, que le *Cid* choque partout cette règle. J'ai ſoutenu que le poëte & l'hiſtorien ne doivent pas ſuivre la même route; ce philoſophe me l'apprend au chap. 10 de ſon art poétique; & enſuite j'ai montré que le ſujet du *Cid* était bon pour l'hiſtorien, & qu'il ne valait rien pour le poëte. J'ai donné la définition du mot de *fable*, après l'avoir appriſe d'*Ariſtote*, au chap. 6 vers le commencement, & d'*Heinſius*, au livre de la *Conſtitution de la tragédie*, chap. 3. J'ai dit enſuite que les anciens s'étaient retranchés dans un petit nombre de ſujets, qu'ils avaient preſque tous traités pour éviter les fautes qu'a faites l'auteur du *Cid*; *Ariſtote* m'en aſſure au chap. 14 de ſa poétique, & après lui *Heinſius* eſt mon garant au chap. 9 du livre que j'ai déjà cité de lui. J'ai dit qu'ils avaient traité ces ſujets diverſement; mais je ne l'ai dit qu'après *Ariſtote* & *Heinſius*, l'un au chap. 17, l'autre au chap. 3. Pour montrer la diſproportion du *Cid* en toutes ſes parties, je me ſuis ſervi de la comparaiſon de tous les corps phyſiques; mais je n'ai fait que l'emprunter d'*Ariſtote*, qui s'en ſert au chap. 8 de ſon art poétique. J'ai montré que le poëme dramatique ne doit contenir que ce qui peut vraiſemblablement arriver dans vingt-quatre heures; c'eſt l'opinion de ce grand Stagirite, au chap. 8, & enſuite j'ai fait voir que l'auteur du *Cid* avait eu tort d'enfermer dans vingt-quatre heures, des choſes qui dans l'hiſtoire n'arrivent que dans quatre ans. Je me ſuis ſervi de l'exemple des tragédies de *Niobé* & de *Jephté*, pour montrer l'imperfection du *Cid*,

mais je les ai priſes d'*Heinſius* au chap. 16 vers la fin. J'ai dit que c'était pour des ouvrages de la nature du *Cid*, que *Platon* n'admettait point la poéſie ; il me l'apprend lui-même au livre de ſa république, & *Heinſius* le rapporte au traité de la ſatyre d'*Horace* livre ſecond. J'ai dit que ce philoſophe qui a mérité le nom de divin, banniſſait toute la poéſie, pour celle qui, comme le *Cid*, fait voir les méchantes actions ſans les punir, & les bonnes ſans les récompenſer. *Ariſtote* me l'enſeigne au chap. 4 de ſa poétique, & après lui *Heinſius* au livre de la *Conſtitution de la tragédie* chap. 2 & 14. J'ai dit que *Platon* banniſſait *Homère*, encore qu'il l'eût couronné ; on le peut voir au livre 10 de ſa république, ou dans *Heinſius* au traité de la ſatyre d'*Horace*, livre ſecond. J'ai dit en paſſant qu'il y a trois eſpèces de poéſies : c'eſt *Heinſius* qui me l'apprend au chap. 2 de la *Conſtitution tragique*. J'ai dit que ce qu'on voit, touche plus que ce qu'on ne fait qu'entendre ; c'eſt *Horace* qui l'aſſure en ſon art poétique. J'ai ſoutenu qu'il faut que les actions ſoient la plupart bonnes dans un poëme de théatre ; *Ariſtote* l'enſeigne ainſi au chap. 18 de ſa poétique ; & après j'ai fait voir que toutes celles du *Cid* ne valent rien. J'ai rapporté l'exemple d'*Euripide* ; *Heinſius* l'a fait devant moi au chap. 14 de la *Conſtitution tragique*. J'ai cité *Marcellin* au livre 27 ; on le peut voir, ou bien *Heinſius* au traité de la ſatyre d'*Horace* livre 2 ; & c'eſt en cet endroit que j'ai montré que le *Cid* choque directement les bonnes mœurs. J'ai dit ſur ce ſujet que la volonté fait le mariage ; mais je ne l'ai dit qu'après les canoniſtes & les juriſconſultes au titre des noces. Tout ce que j'ai avancé touchant le ſujet ſimple ou mixte, eſt rapporté d'*Ariſtote* au chap. 11 de ſon art poétique, dans lequel on voit la condamnation du *Cid*. J'ai ſoutenu qu'il ne faut rien de ſuperflu dans la ſcène ; ce philoſophe me l'enſeigne au chap. 9 du même livre ; & enſuite j'ai montré les faures de cette nature qu'on peut remarquer au *Cid*. Je me ſuis

ſervi de l'exemple de l'*Ajax* de *Sophocle* ; on peut voir ce que j'en ai dit dans la traduction qu'en a faite *Joſeph Scaliger*, ou dans *Heinſius* * chapitre 6 de ſa *Conſtitution tragique*. J'ai fait voir quels doivent être les épiſodes; mais ce n'eſt qu'après *Ariſtote*, qui me l'enſeigne aux chap. 10 & 16 de ſa poétique : & c'eſt par lui que j'ai montré bien clairement que ceux du *Cid* ne valent rien du tout. Je me ſuis fortifié de l'exemple de *Teucer* & de *Ménelaüs*, après *Heinſius* au chap. 6 de la *Conſtitution de la tragédie*, & *Scaliger* le fils dans ſes poéſies. Il n'eſt pas juſqu'aux chœurs & à la muſique, dont j'ai parlé, que je ne prouve par *Heinſius* aux chap. 17 & 26. Enfin on peut lire tout ce que j'ai cité dans ces auteurs, & dans ces paſſages que je marque, & l'on verra que la réponſe de Mr. *Corneille* eſt auſſi faible que ſes injures **, & que s'il ne ſe défend mieux que cela, je n'aurai pas beſoin de toutes mes forces pour l'empêcher de ſe relever.

* Cet *Heinſius* était, comme *Scudéri*, un très-mauvais poëte, auteur d'une plate amplification latine, appellée *tragédie*, dont le ſujet eſt le maſſacre de ce qu'on appelle *les innocens*.

** Mais n'eſt ce pas *Scudéri* qui le premier a dit des injures ? & n'eſt-ce pas la méthode de tous ces barbouilleurs de papier, comme les *Fréron*, les *Guion*, & autres malheureux de cette eſpèce, qui attaquent inſolemment ce qu'on eſtime, & qui enſuite ſe plaignent qu'on ſe moque d'eux ?

LETTRE
DE Mr. DE SCUDÉRI
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

MESSIEURS,

PUISQUE monſieur *Corneille* m'ôte le maſque, & qu'il veut que l'on me connaiſſe, j'ai trop accoutumé de paraître parmi les perſonnes de qualité, * pour vouloir encore me cacher : il m'oblige peut-être, en penſant me nuire ; & ſi mes obſervations ne ſont pas mauvaiſes, il me donne lui-même une gloire dont je voulais me priver. Enfin, meſſieurs, puiſqu'il veut que tout le monde ſache que je m'appelle SCUDÉRI, je l'avoue. Mon nom, que d'aſſez d'honnêtes gens ont porté avant moi, ne me fera jamais rougir, vu que je n'ai rien fait, non plus qu'eux, d'indigne d'un homme d'honneur. Mais comme il n'eſt pas glorieux de frapper un ennemi que nous avons jeté par terre, bien qu'il nous diſe des injures, & qu'il eſt comme juſte de laiſſer la plainte aux affligés, quoiqu'ils ſoient coupables, je ne veux point repartir à ſes outrages par d'autres, ni faire comme lui d'une diſpute académique, une querelle de crocheteur, ni du Lycée un marché public. Il ſuffit qu'on ſache que le ſujet qui m'a fait écrire eſt équitable, & qu'il n'ignore pas lui-même que j'ai raiſon d'avoir écrit. Car de vouloir faire croire que l'envie a conduit ma plume, c'eſt ce qui n'a non plus d'appa-

* Ce *Scudéri* eſt un modeſte perſonnage !

rence que de vérité, puiſqu'il eſt impoſſible que je ſois atteint de ce vice, pour une choſe où je remarque tant de défauts, qui n'avait de beautés que celles que ces agréables trompeurs qui la repréſentaient, lui avaient prêtées, & que *Mondori*, la *Villiers* (*a*), & leurs compagnons, n'étant pas dans le livre comme ſur le théatre, le *Cid* imprimé n'était plus le *Cid* que l'on a cru voir. Mais puiſque je ſuis ſa partie, j'aurais tort de vouloir être ſon juge, comme il n'a pas raiſon de vouloir être le mien. De quelque nature que ſoient les diſputes, il y faut toujours garder les formes : je l'attaque, il doit ſe défendre, mais vous nous devez juger. Votre illuſtre corps, dont nous ne ſommes ni l'un ni l'autre, eſt compoſé de tant d'excellens hommes, que ſa vanité ſerait bien plus inſupportable que celle dont il m'accuſe, s'il ne voulait pas s'y ſoumettre comme je fais. Que ſi l'un de nous devait recuſer quelques-uns de vous autres, ce ſerait moi qui le devrais faire, puiſque je n'ignore pas, malgré l'ingratitude qu'il a fait paraître pour vous, en diſant, (*b*) *qu'il ne doit qu'à lui ſeul toute ſa renommée*: que trois ou quatre de cette célèbre compagnie lui ont corrigé pluſieurs fautes qui parurent aux premières repréſentations de ſon poëme, & qu'il ôta depuis par vos conſeils. Et ſans doute vos divins eſprits qui virent toutes celles que j'ai remarquées en cette tragi-comédie, qu'il appelle ſon chef-d'œuvre, m'auraient ôté en le corrigeant le moyen & la volonté de le reprendre, ſi vous n'euſſiez été forcés d'imiter adroitement ces médecins, qui voyant un corps dont toute la maſſe du ſang eſt corrompue, & toute la conſtitution mauvaiſe, ſe contentent d'uſer de remèdes palliatifs & de faire languir & vivre ce qu'ils ne ſauraient

(*a*) Célèbres comédiens du tems des premières repréſentations du *Cid*, auxquels Mr. de *Scudéri* prétend attribuer le ſuccès de cette piéce.

(*b*) Vers que Mr. *Corneille* avait mis dans une piéce intitulée *Excuſes à Ariſte*, & qui lui attira un très-grand nombre d'ennemis qui écrivirent contre lui. Cette piéce eſt dans le volume de ſes œuvres diverſes.

guérir. Mais, meſſieurs, comme vous avez fait voir votre bonté pour lui, j'ai droit d'eſpérer en votre juſtice. Que monſieur *Corneille* paraiſſe donc devant le tribunal où je le cite, puiſqu'il ne peut lui être ſuſpect, ni d'injuſtice, ni d'ignorance; qu'il s'y défende de plus de mille choſes dont je l'accuſe en mes obſervations; & lorſque vous nous aurez entendus, ſi vous me condamnez, je me condamnerai moi-même, je le croirai ce qu'il ſe croit, je l'appellerai mon maître; & par un livre de rétractations, je ferai ſavoir à toute la France que je ſais que je ne ſais rien. Mais à dire vrai, j'ai bien de la peine à croire qu'il veuille deſcendre du premier rang, où beaucoup, dit-il, l'ont placé juſqu'au pied du trône que je vous élève, & reconnaître pour juges ceux qu'il appelle ſes inférieurs, par la bouche de ces honnêtes gens, qui n'ont point de nom, & qui ne parlent que par la ſienne. Il ſe contentera peut-être d'avoir dit en général que j'ai cité faux, & que je l'ai repris ſans raiſon; mais je l'avertis que ce n'eſt point par un effort ſi faible qu'il peut ſe relever, puiſque dans peu de jours une nouvelle édition de mon ouvrage me donnera lieu de le faire rougir de la fauſſeté qu'il m'impoſe, en marquant tous les auteurs & tous les paſſages que j'ai allégués, & que vous qui ſavez ce qu'il ignore, ſavez bien être véritables. Ce n'eſt pas que je ne ſouhaitaſſe qu'il dît vrai, parce que mes cenſures étant fortes & ſolides, j'aurais eu moi-même les lumières que je n'ai fait qu'emprunter de ces grands hommes de l'antiquité; & ſans la métempſycoſe de *Pythagore*, *Scudéri* aurait eu l'eſprit d'*Ariſtote*, dont il confeſſe qu'il eſt plus éloigné que le ciel ne l'eſt de la terre. Mais quelque faibleſſe qui ſoit en moi, qu'il vienne, qu'il voie & qu'il vainque, s'il peut; ſoit qu'il m'attaque en ſoldat (*a*), ſoit qu'il m'attaque en écrivain, il verra que je ſais me défendre de bonne grace, & que ſi ce n'eſt en injures, dont je ne me

[*a*] Rodomontade de monſieur *de Scudéri*.

mêle point, il aura beſoin de toutes ſes forces. Mais s'il ne ſe défend que par des paroles outrageuſes, au-lieu de payer de raiſons, prononcez, meſſieurs, un arrêt digne de vous, qui faſſe ſavoir à toute l'Europe que le *Cid* n'eſt point le chef-d'œuvre du plus grand homme de France, mais oui bien la moins judicieuſe piéce de monſieur *Corneille*. Vous le devez, & pour votre gloire en particulier, & pour celle de notre nation en général qui s'y trouve intéreſſée: vu que les étrangers qui pourraient voir ce beau chef-d'œuvre, eux qui ont eu des *Taſſes*, des *Guarini*, croiraient que nos plus grands maîtres ne ſont que des apprentifs. C'eſt la plus importante & la plus belle action publique par où votre illuſtre académie puiſſe commencer les ſiennes: tout le monde l'attend de vous, & c'eſt pour l'obtenir que je vous préſente cette juſte requête.

LES SENTIMENS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. *

SUR LA TRAGI-COMÉDIE DU CID.

CEux qui par quelque deſir de gloire donnent leurs ouvrages au public, ne doivent pas trouver étrange que le public s'en faſſe le juge. Comme le préſent qu'ils lui font ne procède pas d'une volonté tout-à-fait déſintéreſſée, & qu'il n'eſt pas tant un effet de leur libéralité que de leur ambition, il n'eſt pas auſſi de ceux que la bienſéance veut qu'on reçoive ſans en conſidérer le prix. Puiſqu'ils font une eſpèce de commerce de leur travail, il eſt bien raiſonnable que celui auquel ils l'expoſent, ait la liberté de le rebuter ſelon qu'il le reconnaît bon ou mauvais. Ils ne peuvent avec juſtice deſirer de lui qu'il faſſe même eſtime des fauſſes beautés que des vraies, ni qu'il paie de louange ce qui ſera digne de blâme.

Ce n'eſt pas qu'il ne paraiſſe plus de bonté à louer ce qui eſt bon, qu'à reprendre ce qui eſt mauvais; mais il n'y a pas moins de juſtice en l'un qu'en l'autre. On peut même mériter de la louange en donnant du blâme,

* Ce jugement de l'académie fut rédigé par *Chapelain*; il eſt écrit tout entier de ſa main, & l'original eſt à la bibliothèque du roi.

pourvu que les repréhenſions partent du zèle de l'utilité commune, & qu'on ne prétende pas élever ſa réputation ſur les ruines de celle d'autrui. Il faut que les remarques des défauts d'un auteur ne ſoient pas des reproches de ſa faibleſſe, mais des avertiſſemens qui lui donnent de nouvelles forces ; & que ſi l'on coupe quelques branches de ſes lauriers, ce ne ſoit que pour les faire pouſſer davantage en une autre ſaiſon.

Si la cenſure demeurait dans ces bornes, on pourrait dire qu'elle ne ſerait pas moins utile dans la république des lettres, qu'elle le fut autrefois dans celle de Rome, & qu'elle ne ferait pas moins de bons écrivains dans l'une, qu'elle a fait de bons citoyens dans l'autre. Car c'eſt une vérité reconnue, que la louange a moins de force pour nous faire avancer dans le chemin de la vertu, que le blâme pour nous retirer de celui du vice ; & il y a beaucoup de perſonnes qui ne ſe laiſſent point emporter à l'ambition, mais il y en a peu qui ne craignent de tomber dans la honte. D'ailleurs la louange nous fait ſouvent demeurer au-deſſous de nous-mêmes, en nous perſuadant que nous ſommes déjà au-deſſus des autres, & nous retient dans une médiocrité vicieuſe qui nous empêche d'arriver à la perfection. Au contraire, le blâme qui ne paſſe point les termes de l'équité, décille les yeux de l'homme que l'amour-propre lui avait fermés, & lui faiſant voir combien il eſt éloigné du bout de la carrière, l'excite à redoubler ſes efforts pour y parvenir

Ces avis ſi utiles en toutes choſes, le ſont principalement pour les productions de l'eſprit, qui ne ſaurait aſſembler ſans ſecours tant de diverſes beautés dont ſe forme cette beauté univerſelle, qui doit plaire à tout le monde. Il faut qu'il compoſe ſes ouvrages de tant d'excellentes parties, qu'il eſt impoſſible qu'il n'y en ait toujours quelqu'une qui manque, ou qui ſoit défectueuſe, & que par conſéquent ils n'aient toujours beſoin

ou d'aides, ou de réformateurs. Il eſt même à ſouhaiter que ſur des propoſitions indéciſes il naiſſe des conteſtations honnêtes, dont la chaleur découvre en peu de tems, ce qu'une froide recherche n'aurait pu découvrir en pluſieurs années, & que l'entendement humain faiſant un effort pour ſe délivrer de l'inquiétude des doutes, s'acquière promptement par l'agitation de la diſpute, cet agréable repos qu'il trouve dans la certitude des connaiſſances. Celles qui ſont eſtimées les plus belles, ſont preſque toutes ſorties de la contention des eſprits : & il eſt ſouvent arrivé que par cette heureuſe violence on a tiré la vérité du fond des abymes, & que l'on a forcé le tems d'en avancer la production. C'eſt une eſpèce de guerre qui eſt avantageuſe pour tous, lorſqu'elle ſe fait civilement, & que les armes empoiſonnées y ſont défendues. C'eſt une courſe, où celui qui emporte le prix ſemble ne l'avoir pourſuivi que pour en faire un préſent à ſon rival.

Il ſerait ſuperflu de faire en ce lieu une longue déduction des innocentes & profitables querelles que l'on a vu naître dans tout le cercle des ſciences entre ces rares hommes de l'antiquité. Il ſuffira de dire que parmi les modernes il s'en eſt ému de très-favorables pour les lettres, & que la poéſie ſerait aujourd'hui bien moins parfaite qu'elle n'eſt ſans les conteſtations qui ſe ſont formées ſur les ouvrages des plus célèbres auteurs des derniers tems. En effet, nous en avons la principale obligation aux agréables différens qu'ont produit la *Hiéruſalem* & le *Paſtor fido*, c'eſt-à-dire, les chefs-d'œuvres des deux plus grands poëtes de delà les monts ; après leſquels peu de gens auraient bonne grace de murmurer contre la cenſure, & de s'offenſer d'avoir une aventure pareille à la leur. Ces raiſons & ces expériences euſſent bien pu convier l'académie françaiſe à dire ſon ſentiment du *Cid*, c'eſt-à-dire d'un poëme qui tient encore les eſprits diviſés, & qui n'a pas plus cauſé de plaiſir que

de trouble. Elle eût pu croire qu'on ne l'eût pas accusée de trop entreprendre, quand elle eût prétendu donner ſa voix en un jugement, où les ignorans donnaient la leur auſſi hardiment que les doctes, & qu'on n'eût pas dû trouver mauvais qu'une compagnie usât d'un droit dont les particuliers même ſont en poſſeſſion depuis tant de ſiècles. Mais elle ſe ſouvenait qu'elle avait renoncé à ce privilège par ſon inſtitution ; qu'elle ne s'était permis d'examiner que ſes ouvrages, & qu'elle ne pouvait reprendre les fautes d'autrui ſans faillir elle-même contre les règles. Parmi les bruits confus de la louange & du blâme, elle n'écoutait que ſes loix qui lui commandaient de ſe taire. Elle eût bien voulu approcher en quelque ſorte de la perfection, avant que de faire voir combien les autres en ſont éloignés, & elle cherchait les moyens d'inſtruire par ſes exemples, plutôt que par ſes cenſures.

Lors même que l'obſervateur du *Cid* l'a conjurée par une lettre publique, & par pluſieurs particulières, de prononcer ſur ſes remarques, & que ſon auteur a témoigné de ſon côté qu'il en eſpérait toute juſtice, bien loin de ſe vouloir rendre juge de leur différend, elle ne ſe pouvait ſeulement réſoudre d'en être l'arbitre. Mais enfin elle a conſidéré qu'une académie ne pouvait honnêtement refuſer ſon avis à deux perſonnes de mérite, ſur une matière purement académique, & qui était devenue illuſtre par tant de circonſtances. Elle a fait céder, bien qu'avec regret, ſon inclination & ſes règles aux inſtantes prières qui lui ont été faites ſur ce ſujet, & s'eſt aucunement conſolée, voyant que la violence qu'on lui faiſait s'accordait avec l'utilité publique. Elle a penſé qu'en un ſiècle où les hommes courent au théatre comme au plus agréable divertiſſement qu'ils puiſſent prendre, elle aurait occaſion de leur remettre devant les yeux la fin la plus noble & la plus parfaite, que ſe ſont propoſée ceux qui en ont donné les préceptes.

Comme les obſervations des cenſeurs de cette tragi-comédie ne l'ont pu préoccuper, le grand nombre de ſes partiſans n'a point été capable de l'étonner. Elle a bien cru qu'elle pouvait être bonne, mais elle n'a pas cru qu'il fallût conclure qu'elle le fût, à cauſe ſeulement qu'elle avait été agréable. Elle s'eſt perſuadée qu'étant queſtion de juger de la juſtice & non pas de la force de ſon parti, il fallait plutôt peſer les raiſons, que compter les hommes qu'elle avait de ſon côté, & ne regarder pas tant ſi elle avait plû, que ſi en effet elle avait dû plaire.

La nature & la vérité ont mis un certain prix aux choſes, qui ne peut être changé par celui que le haſard ou l'opinion y mettent; & c'eſt ſe condamner ſoi-même que d'en juger ſelon ce qu'elles paraiſſent, & non pas ſelon ce qu'elles ſont.

Il eſt vrai qu'on pourrait croire que les maîtres de l'art ne ſont pas bien d'accord ſur cette matière. Les uns trop amis, ce ſemble, de la volupté, veulent que le delectable ſoit le vrai but de la poéſie dramatique; les autres plus avares du tems des hommes, & l'eſtimant trop cher pour le donner à des divertiſſemens qui ne fiſſent que plaire ſans profiter, ſoutiennent que l'utile en eſt la véritable fin. Mais bien qu'ils s'expriment en termes ſi différens, on trouvera qu'ils ne diſent que la même choſe, ſi l'on y veut regarder de près, & ſi jugeant d'eux auſſi favorablement que l'on doit, on vient à penſer que ceux qui ont tenu le parti du plaiſir, étaient trop raiſonnables pour en autoriſer un qui ne fût pas conforme à la raiſon. Il faut croire, ſi l'on ne veut leur faire injuſtice, qu'ils ont entendu parler du plaiſir qui n'eſt point l'ennemi, mais l'inſtrument de la vertu qui purge l'homme, ſans dégoût & inſenſiblement, de ſes habitudes vicieuſes, qui eſt utile parce qu'il eſt honnête, & qui ne peut jamais laiſſer de regret ni en l'eſprit pour l'avoir ſurpris, ni en l'ame pour l'avoir corrompue. Ainſi ils ne combattent les autres qu'en apparence, puiſqu'il eſt

vrai que ſi ce plaiſir n'eſt l'utilité même, au moins eſt-il la ſource d'où elle coule néceſſairement ; que quelque part qu'il ſe trouve, il ne va jamais ſans elle, & que tous deux ſe produiſent par les mêmes voies. De cette ſorte ils ſont d'accord & avec eux & avec nous, & nous pouvons dire tous enſemble qu'une piéce de théatre eſt bonne quand elle produit un contentement raiſonnable.

Mais comme dans la muſique & dans la peinture nous n'eſtimerions pas que tous les concerts & tous les tableaux fuſſent bons encore qu'ils pluſſent au vulgaire, ſi les préceptes de ces arts n'y étaient bien obſervés, & ſi les experts, qui en ſont les vrais juges, ne confirmaient par leur approbation celle de la multitude ; de même, nous ne dirons pas ſur la foi du peuple, qu'un ouvrage de poéſie ſoit bon, parce qu'il l'aura contenté, ſi les doctes auſſi n'en ſont contens. Et certes il n'eſt pas croyable qu'un plaiſir puiſſe être contraire au bon ſens, ſi ce n'eſt le plaiſir de quelque goût dépravé, comme eſt celui qui fait aimer les aigreurs & les amertumes (*a*).

Il n'eſt pas ici queſtion de ſatisfaire les libertins & les vicieux, qui ne ſont que rire des adultères & des inceſtes, & qui ne ſe ſoucient pas de voir violer les loix de la nature, pourvu qu'ils ſe divertiſſent. Il n'eſt pas queſtion de plaire à ceux qui regardent toutes choſes avec un œil ignorant ou barbare (*b*), & qui ne ſeraient pas moins touchés de voir affliger une *Clitemneſtre* qu'une *Pénélope*. Les mauvais exemples ſont contagieux, même ſur les théatres, les feintes repréſentations ne cauſent que trop de véritables crimes, & il y a grand péril à divertir le peuple par des plaiſirs qui peuvent produire un jour des douleurs publiques. Il nous faut bien garder d'accoutumer ni

(*a*) Le goût des aigres & des amers n'eſt pas contraire au bon ſens, mais au goût général.

(*b*) Il n'y a perſonne qui puiſſe s'attendrir pour *Clitemneſtre* quand elle eſt donnée pour la meurtrière de ſon époux : il ne faut pas apporter des exemples qui ne ſont pas dans la nature.

ſes yeux ni ſes oreilles à des actions qu'il doit ignorer, & de lui apprendre tantôt la cruauté, & tantôt la perfidie, ſi nous ne lui en apprenons en même tems la punition, & ſi au retour de ces ſpectacles il ne remporte du moins un peu de crainte parmi beaucoup de contentement.

D'ailleurs il eſt comme impoſſible de plaire à qui que ce ſoit par le déſordre & par la confuſion, & s'il ſe trouve que les piéces irrégulières contentent quelquefois, ce n'eſt que parce qu'elles ont quelque choſe de régulier, ce n'eſt que pour quelques beautés véritables & extraordinaires, qui emportent ſi loin l'eſprit, que de long-tems après il n'eſt capable d'appercevoir les difformités dont elles ſont ſuivies, & qui font couler inſenſiblement les défauts, pendant que les yeux de l'entendement ſont encore éblouis par l'éclat de ſes lumières. Que ſi au contraire quelques piéces régulières donnent peu de ſatisfaction ; il ne faut pas croire que ce ſoit la faute des règles, mais bien celle des auteurs, dont le ſtérile génie n'a pu fournir à l'art une matière qui fût aſſez riche (*a*). Toutes ces vérités étant ſuppoſées, nous ne penſons pas que les queſtions qui ſe ſont émues ſur le ſujet du *Cid* ſoient encore bien décidées, ni que les jugemens qui en ont été faits, doivent empêcher que nous ne contentions l'obſervateur, & ne donnions notre avis ſur ſes remarques.

Il faut avouer que d'abord nous nous ſommes étonnés que l'obſervateur ayant entrepris de convaincre cette piéce d'irrégularité, ſe ſoit formé pour cela une méthode différente de celle que tient *Ariſtote*, quand il enſeigne la manière de faire des poëmes épiques & dramatiques. Il nous a ſemblé qu'au-lieu de l'ordre qu'il a tenu pour examiner celui-ci, il eût fait plus régulièrement de conſidérer l'un après l'autre, la fable, qui comprend l'invention & la diſpoſition du ſujet, les mœurs, qui embraſſent les habitudes de l'ame & ſes diverſes paſſions, les ſentimens

(*a*) On devrait dire une forme aſſez belle.

auxquels ſe réduiſent les penſées néceſſaires à l'expreſſion du ſujet, & la diction, qui n'eſt autre choſe que le langage poétique ; car nous trouvons que pour en avoir uſé d'autre ſorte, ſes raiſonnemens en paraiſſent moins ſolides, & que ce qu'il y a de plus fort dans ſes objections en eſt affaibli.

Toutefois nous n'aurions point remarqué en ce lieu cette nouvelle méthode, ſi nous n'euſſions appréhendé de l'autoriſer en quelque façon par notre ſilence. Mais quoiqu'il en ſoit, qu'il ait failli ou non en l'établiſſant, nous ne pouvons faillir quand nous la ſuivons, puiſque nous examinons ſon ouvrage; & quelque chemin qu'il ait pris, nous ne ſaurions nous en écarter, ſans lui donner occaſion de ſe plaindre que nous prenons une autre route, afin de le mettre en défaut.

Il poſe donc premièrement, que le ſujet du *Cid* ne vaut rien ; mais à notre avis il tâche plus de le prouver, qu'il ne le prouve en effet, lorſqu'il dit, *que l'on n'y trouve aucun nœud, ni aucune intrigue, & qu'on en devine la fin auſſi-tôt qu'on en a vu le commencement.* Car le nœud (*a*) des piéces de théatre étant un accident inopiné qui arrête le cours de l'action repréſentée, & le dénouement un autre accident imprévu qui en facilite l'accompliſſement, nous trouvons que ces deux parties du poëme dramatique ſont manifeſtes en celui du *Cid*, & que ſon ſujet ne ſerait pas mauvais nonobſtant cette objection, s'il n'y en avait point de plus forte à lui faire.

Il ne faut que ſe ſouvenir que le mariage de *Chimène* avec *Rodrigue* ayant été réſolu dans l'eſprit du comte, la querelle qu'il a incontinent après avec *dom Diégue*, met l'affaire aux termes de ſe rompre, & qu'enſuite la mort que lui donne *Rodrigue* en éloigne encore plus la conclusion

[*a*] Ce nœud n'eſt pas toujours un accident inopiné, ſouvent il eſt formé par les combats des paſſions. Cette manière eſt la plus heureuſe & la plus difficile.

cluſion. Et dans ces continuelles traverſes l'on reconnaîtra facilement le nœud ou l'intrigue. Le dénouement auſſi ne ſera pas moins évident, ſi l'on conſidère qu'après beaucoup de pourſuite contre *Rodrigue*, *Chimène* s'étant offerte pour femme à quiconque lui en apporterait la tête, *dom Sanche* ſe préſente, & que le roi non-ſeulement n'ordonne point de plus grande peine à *Rodrigue* pour la mort du comte, que de ſe battre une fois; mais encore, contre l'attente de tous, oblige *Chimène* d'épouſer celui des deux qui ſortira vainqueur du combat. Maintenant ſi ce dénouement eſt ſelon l'art, ou non, c'eſt une autre queſtion qui ſe vuidera en ſon lieu. (*a*) *Tant y a* qu'il ſe fait avec ſurpriſe, & qu'ainſi l'intrigue ni le démêlement ne manque point à cette piéce. Auſſi l'obſervateur même eſt contraint de le reconnaître peu de tems après, lorſqu'en blâmant les épiſodes détachés, il dit, que l'auteur a eu d'autant moins de raiſon d'en mettre un ſi grand nombre dans le *Cid*, que *le ſujet en étant mixte*, *il n'en avait aucun beſoin*, conformément à ce qu'il venait de dire parlant du ſujet du mixte, *qu'étant aſſez intrigué de ſoi*, *il ne recherche preſque aucun embelliſſement.* Si donc le ſujet du *Cid* ſe peut dire mauvais, nous ne croyons pas que ce ſoit parce qu'il n'a pas de nœud, mais parce qu'il n'eſt pas vraiſemblable. L'obſervateur, à la vérité, a bien touché cette raiſon, mais ç'a été hors de ſa place, quand il a voulu prouver *qu'il choquait les principales règles dramatiques.*

A ce que nous pouvons juger des ſentimens d'*Ariſtote* ſur la matière du vraiſemblable, il n'en reconnaît que de deux genres, le commun & l'extraordinaire. Le commun comprend les choſes qui arrivent ordinairement aux hommes, ſelon leurs conditions, leurs âges, leurs mœurs & leurs paſſions, comme il eſt vraiſemblable

(*a*) *Tant y a* eſt devenu une expreſſion baſſe, & ne l'était point alors.

qu'un marchand cherche le gain, qu'un enfant faſſe des imprudences, qu'un prodigue tombe en misère, & qu'un homme en colère coure à la vengeance, & tous les effets qui ont accoutumé d'en procéder. L'extraordinaire embraſſe les choſes qui arrivent rarement, & outre le vraiſemblable ordinaire, comme qu'un habile méchant ſoit trompé, qu'un homme fort ſoit vaincu. Dans cet extraordinaire entrent tous les accidens qui ſurprennent, & qu'on attribue à la fortune, pourvu qu'ils naiſſent de l'enchaînement des choſes qui arrivent d'ordinaire. Telle eſt l'aventure d'*Hécube*, qui par une rencontre extraordinaire vit jeter par la mer le corps de ſon fils ſur le rivage, où elle était allée pour laver celui de ſa fille. Or qu'une mère aille laver le corps de ſa fille ſur le rivage, & que la mer y en jette un autre, ce ſont deux choſes qui, conſidérées ſéparément, n'ont rien qui ne ſoit ordinaire; mais qu'au même lieu & au même tems qu'une mère lave le corps de ſa fille, elle voie arriver celui de ſon fils qu'elle croyait plein de vie & en ſûreté, c'eſt un accident tout-à-fait étrange, & dans lequel deux choſes communes en produiſent une extraordinaire & merveilleuſe. Hors de ces deux genres, il ne ſe fait rien qu'on puiſſe ranger ſous le vraiſemblable; & s'il arrive quelque événement qui ne ſoit pas compris ſous eux, il s'appelle ſimplement poſſible; comme il eſt poſſible que celui qui a toujours vécu en homme de bien, commette un crime volontairement. Et une telle action ne peut ſervir de ſujet à la poéſie narrative, ni à la repréſentative, puiſque ſi le poſſible eſt leur propre matière, il ne l'eſt pourtant que lorſqu'il eſt vraiſemblable ou néceſſaire. Mais le vraiſemblable, tant le commun que l'extraordinaire, doit avoir cela de particulier, que ſoit par la première nôtion de l'eſprit, ſoit par réflection ſur toutes les parties dont il réſulte, lorſque le poëte l'expoſe aux auditeurs & aux ſpectateurs, ils ſe portent à croire, ſans autre preuve, qu'il ne contient rien que

de vrai, parce qu'ils ne voient rien qui y répugne. Quant à la raiſon qui fait que le vraiſemblable, plutôt que le vrai, eſt aſſigné pour partage à la poéſie épique & dramatique, c'eſt que cet art ayant pour fin le plaiſir utile, il y conduit bien plus facilement les hommes par le vraiſemblable, qui ne trouve point de réſiſtance en eux, que par le vrai, qui pourrait être ſi étrange & ſi incroyable, qu'ils refuſeraient de s'en laiſſer perſuader & de ſuivre leur guide ſur ſa ſeule foi. Mais comme pluſieurs choſes ſont requiſes pour rendre une action vraiſemblable, & qu'il y faut garder la bienſéance du tems, du lieu, des conditions, des âges, des mœurs & des paſſions, la principale entre toutes, eſt que dans le poëme chacun agiſſe conformément aux mœurs qui lui ont été attribuées, & que, par exemple, un méchant ne faſſe point de bons deſſeins. Ce qui fait deſirer une ſi exacte obſervation de ces loix, eſt qu'il n'y a point d'autre voie pour produire le merveilleux, qui ravit l'ame d'étonnement & de plaiſir, & qui eſt le parfait moyen dont la poéſie ſe ſert pour être utile.

Sur ce fondement nous diſons que le ſujet du *Cid* eſt défectueux en ſa plus eſſentielle partie, parce qu'il manque & de l'un & de l'autre vraiſemblable, & du commun & de l'extraordinaire. Car, ni la bienſéance des mœurs d'une fille introduite comme vertueuſe (*a*) n'y eſt gardée par le poëte, lorſqu'elle ſe réſout à épouſer celui qui a tué ſon père ; ni la fortune par un accident imprévu, & qui naiſſe de l'enchaînement des choſes vraiſemblables, n'en fait point de démêlement.

(*a*) Avec le reſpect que j'ai pour l'académie, il me ſemble comme au public, qu'il n'eſt point du tout contre la vraiſemblance qu'un roi promette pour époux le vengeur de la patrie, à une fille, qui malgré elle aime éperdument ce héros, ſurtout ſi l'on conſidère que ſon duel avec le comte de *Gormas* était en ce tems-là regardé de tout le monde comme l'action d'un brave homme, dont il n'a pu ſe diſpenſer.

Au contraire, la fille conſent à ce mariage par la ſeule violence que lui fait ſon amour, & le dénouement de l'intrigue n'eſt fondé que ſur l'injuſtice inopinée de *Fernand*, qui vient ordonner un mariage, que par raiſon il ne devait pas ſeulement propoſer. Nous avouons bien que la vérité de cette aventure combat en faveur du poëte, & le rend plus excuſable que ſi c'était un ſujet inventé. Mais nous maintenons que toutes les vérités ne ſont pas bonnes pour le théatre, & qu'il en eſt de quelques-unes comme de ces crimes énormes, dont les juges font brûler les procès avec les criminels. Il y a des vérités monſtrueuſes, ou qu'il faut ſupprimer pour le bien de la ſociété, ou que, ſi on ne les peut tenir cachées, il faut ſe contenter de remarquer comme des choſes étranges.

C'eſt principalement en ces rencontres que le poëte a droit de préférer la vraiſemblance à la vérité, & de travailler plutôt ſur un ſujet feint & raiſonnable, que ſur un véritable qui ne ſoit pas conforme à la raiſon. Que s'il eſt obligé de traiter une matière hiſtorique de cette nature, c'eſt alors qu'il la doit réduire aux termes de la bienſéance, ſans avoir égard à la vérité, & qu'il la doit plutôt changer toute entière, que de lui laiſſer rien qui ſoit incompatible avec les règles de ſon art, lequel ſe propoſant l'idée univerſelle des choſes, les épure des défauts & des irrégularités particulières que l'hiſtoire par la ſévérité de ſes loix eſt contrainte d'y ſouffrir. De ſorte qu'il y aurait eu ſans comparaiſon moins d'inconvénient dans la diſpoſition du *Cid*, de feindre contre la vérité, (*a*) ou que le comte ne ſe fût pas trouvé à la fin véritable père de *Chimène*, ou que, contre l'opinion de tout le monde, il ne fût pas mort de ſa bleſſure, ou que le ſalut du roi & du royaume eût abſolument dépendu

[*a*] Si le comte n'eût pas été le père de *Chimène*, c'eſt cela qui eût fait un roman contre la vraiſemblance, & qui eût détruit tout l'intérêt.

de ce mariage (*a*), pour compenſer la violence que ſouffrait la nature en cette occaſion, par le bien que le prince & ſon état en recevraient : tout cela, diſons-nous, aurait été plus pardonnable, que de porter ſur la ſcène l'événement tout pur & tout ſcandaleux, comme l'hiſtoire le fourniſſait. Mais le plus expédient eût été de n'en faire point de poëme dramatique, puiſqu'il était trop connu pour l'altérer en un point ſi eſſentiel, & de trop mauvais exemple pour l'expoſer à la vue du peuple, ſans l'avoir auparavant rectifié.

Au reſte, l'obſervateur, qui avec raiſon trouve à redire un peu de vraiſemblance du mariage de *Chimène*, ne confirme pas ſa bonne cauſe, comme il le croit, par la ſignification prétendue du terme de *fable*, duquel ſe ſert *Ariſtote* pour nommer le ſujet des poëmes dramatiques. Et cette erreur lui eſt commune avec quelques-uns des commentateurs de ce philoſophe, qui ſe ſont figurés que par ce mot de *fable*, la vérité eſt entiérement bannie du théatre, & qu'il eſt défendu au poëte de toucher à l'hiſtoire, & de s'en ſervir pour matière, à cauſe qu'elle ne ſouffre point qu'on l'altère pour la réduire à la vraiſemblance.

En cela nous eſtimons qu'ils n'ont pas aſſez conſidéré quel eſt le ſens d'*Ariſtote*, qui ſans doute par ce mot de *fable*, n'a voulu dire autre choſe que le ſujet, & n'a point entendu, ce qui néceſſairement devait être fabuleux, mais ſeulement ce qu'il n'importait pas qui fût vrai, pourvu qu'il fût vraiſemblable. Sa poétique nous en fournit la preuve dans ce paſſage exprès où il dit : *que le poëte pour traiter des choſes avenues ne ſerait pas eſtimé moins poëte* (b), *parce que rien n'empêche que quelques-*

(*a*) Cette idée que le ſalut de l'état eût dépendu du mariage de *Chimène*, me paraît très-belle mais il eût fallu changer toute la conſtruction du poëme.

(*b*) Avec la permiſſion d'*Ariſtote*, le vraiſemblable ne ſuffirait pas. On n'eſt point du tout poëte pour traiter un ſujet vraiſemblable, on ne l'eſt que quand on l'embellit.

unes de ces choſes ne ſoient telles qu'il eſt vraiſemblable qu'elles ſoient avenues ; & encore en pluſieurs autres lieux, où il a voulu que le ſujet tragique ou épique fût véritable en gros, ou eſtimé tel, & n'y a deſiré, ce ſemble, autre choſe ſi-non que le détail n'en fût point connu, afin que le poëte la pût ſuppléer par ſon invention, & du moins en cette partie mériter le nom de poëte. Et certes ce ſerait une doctrine bien étrange, ſi pour demeurer dans la ſignification littérale du mot *fable*, on voulait faire paſſer pour choſes fabuleuſes ces aventures des *Médées*, des *Œdipes*, des *Oreſtes*, &c. que toute l'antiquité nous donne pour de véritables hiſtoires, en ce qui regarde le gros de l'événement, bien que dans le détail il y puiſſe avoir des opinions différentes.

De celles-là qui ſont eſtimées pures fables, il n'y en a pas une, quelque bizarre & extravagante qu'elle ſoit, qui n'ait été déguiſée de la ſorte par les ſages du vieux tems, pour la rendre plus utile aux peuples. Et c'eſt ce qui nous fait dire, dans un ſentiment contraire à celui de l'obſervateur, que le poëte ne doit pas craindre de commettre un ſacrilège, en changeant la vérité de l'hiſtoire. Nous ſommes confirmés dans cette croyance par le plus religieux des poëtes, qui corrompant l'hiſtoire a fait *Didon* peu chaſte, ſans autre néceſſité que d'embellir ſon poëme d'un épiſode admirable, & d'obliger les Romains aux dépens des Carthaginois; & qui pour la conſtitution eſſentielle de ſon ouvrage a feint ſon *Enée* zélé pour le ſalut de ſa patrie, & victorieux de tous les héros du pays Latin, quoiqu'il ſe trouve des hiſtoriens qui rapportent que ce fut l'un des traîtres qui vendirent Troye aux Grecs, & que d'autres aſſurent encore que *Mézence* le tua, & en rapporta les dépouilles.

Ainſi, l'obſervateur, ſelon notre avis, ne conclut pas bien quand il dit, *que le Cid n'eſt pas un bon ſujet de poëme dramatique, parce qu'étant hiſtorique, & par conſéquent véritable, il ne pouvait être changé, ni*

rendu propre au théatre; d'autant que ſi *Virgile*, par exemple, a bien fait d'une honnête femme une femme impudique, ſans qu'il fût néceſſaire, il aurait bien pu être permis à un autre de faire pour l'utilité publique d'un mariage extravagant un fait qui fût raiſonnable, en y apportant les ajuſtemens, & y prenant les biais qui en pouvaient corriger les défauts.

Nous ſavons bien que quelques-uns ont blâmé *Virgile* d'en avoir uſé de la ſorte; mais outre que nous doutons ſi l'opinion de ces cenſeurs eſt recevable, & s'ils connaiſſaient autant que lui juſqu'où s'étend la juriſdiction de la poéſie, nous croyons encore que s'ils l'ont blâmé, ce n'a pas été d'avoir ſimplement altéré l'hiſtoire, mais de l'avoir altéré de bien en mal : de manière qu'ils ne l'ont pas accuſé proprement d'avoir péché contre l'art en changeant la vérité, mais contre les bonnes mœurs en diffamant une perſonne qui avait mieux aimé mourir que de vivre diffamée. Il en fût arrivé tout au contraire dans le changement qu'on eût pu faire au ſujet du *Cid*, puiſqu'on eût corrigé les mauvaiſes mœurs qui ſe trouvent dans l'hiſtoire, & qu'on les eût rendues bonnes pour la poéſie pour l'utilité du public.

L'objection que fait l'obſervateur enſuite, nous ſemble très-conſidérable. Car un des principaux préceptes de la poéſie imitatrice, eſt de ne ſe point charger de tant de matières, qu'elles ne laiſſent pas le moyen d'employer les ornemens qui lui ſont néceſſaires, & de donner à l'action qu'elle ſe propoſe d'imiter, toute l'étendue qu'elle doit avoir. Et certes l'auteur ne peut nier ici que l'art ne lui ait manqué, lorſqu'il a compris tant d'actions remarquables dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & qu'il n'a pu autrement fournir les cinq actes de ſa piéce, qu'en entaſſant tant de choſes l'une ſur l'autre en ſi peu de tems. Mais ſi nous eſtimons qu'on l'ait bien repris pour la multitude des actions employées dans ce poëme, nous croyons qu'il y a eu encore plus de ſujet de le reprendre pour

avoir fait consentir *Chimène* à épouser *Rodrigue* (*a*) le jour même qu'il avait tué le comte. Cela surpasse toute sorte de croyance, & ne peut vraisemblablement tomber dans l'ame, non-seulement d'une fille sage, mais d'une qui serait la plus dépouillée d'honneur & d'humanité.

En ceci il ne s'agit pas simplement d'assembler plusieurs aventures diverses & grandes en un si petit espace de tems, mais de faire entrer dans un même esprit & dans moins de vingt-quatre heures, deux pensées si opposées l'une à l'autre, comme sont la poursuite de la mort d'un père, & le consentement d'épouser son meurtrier, & d'accorder en un même jour deux choses, qui ne se pouvaient souffrir dans toute une vie. L'auteur Espagnol a moins péché en cet endroit contre la bienséance, faisant passer quelques jours entre cette poursuite & ce consentement. Et le Français qui a voulu se renfermer dans la règle des vingt-quatre heures, pour éviter une faute, est tombé dans une autre, & de crainte de pêcher contre les règles de l'art, a mieux aimé pécher contre celles de la nature.

Tout ce que l'observateur dit après ceci de la juste grandeur que doit avoir un poëme pour donner du plaisir à l'esprit sans lui donner de la peine, contient une bonne & solide doctrine, fondée sur l'autorité d'*Aristote*, ou pour mieux dire, sur celle de la raison. Mais l'application ne nous en semble pas juste, lorsqu'il explique cette grandeur plutôt du tems que des matières, & qu'il veut que le *Cid* soit d'une grandeur excessive, parce qu'il comprend en un jour des actions qui se sont faites dans le cours de plusieurs années, au-lieu d'essayer à faire voir qu'il comprend plus d'actions, que l'esprit n'en peut re-

[*a*] Il semble qu'elle épouse *Rodrigue* le jour même que *Rodrigue* a tué son père. Non: elle consent le jour même à ne plus solliciter la mort de *Rodrigue*, & elle laisse entendre seulement qu'un jour elle pourra obéir au roi en épousant *Rodrigue*, sans donner une parole positive. Il me semble que cet art de *Corneille* méritait les plus grands éloges.

garder d'une vue. Ainſi, tant qu'il ait prouvé que le ſujet du *Cid* eſt trop diffus pour n'embarraſſer pas la mémoire, nous n'eſtimons point qu'il péche en excès de grandeur, pour avoir ramaſſé en un ſeul jour les actions de pluſieurs années, s'il eſt vraiſemblable qu'elles puiſſent être avenues en un jour.

Mais que ce ſoit l'abondance des matières plutôt que l'étendue du tems qui travaille l'eſprit & faſſe le poëme dramatique trop grand, il eſt aiſé de le juger par l'épique, qui peut embraſſer une entière révolution ſolaire, & la ſuite des quatre ſaiſons, ſans que la mémoire ait de la peine à le concevoir diſtinctement; & qui néanmoins pourrait lui ſembler trop vaſte, ſi le nombre des aventures y engendrait confuſion, & ne le laiſſait pas voir d'une ſeule vue. A la vérité *Ariſtote* a preſcrit le tems des piéces de théatre, & n'a donné aux actions qui en ſont le ſujet, que l'eſpace compris entre le lever & le coucher du ſoleil. Néanmoins quand il a établi une règle ſi judicieuſe, il l'a fait pour des raiſons bien éloignées de celle qu'allégue en ce lieu l'obſervateur. Mais comme c'eſt une des plus curieuſes queſtions de la poéſie, & qu'il n'eſt point néceſſaire de la vuider en cette occaſion, nous remettons à la traiter dans l'art poétique que nous avons deſſein de faire.

Quant à celle qui a été propoſée par quelques-uns, ſi le poëte eſt condamnable pour avoir fait arriver en un même tems des choſes avenues en des tems différens, nous eſtimons qu'il ne l'eſt point, s'il le fait avec jugement & en des matières, ou peu connues, ou peu importantes. Le poëte ne conſidère dans l'hiſtoire que la vraiſemblance des événemens, ſans ſe rendre eſclave des circonſtances qui en accompagnent la vérité. De manière que pouvu qu'il ſoit vraiſemblable que pluſieurs actions ſe ſoient auſſi-bien pu faire conjointement que ſéparément, il eſt libre au poëte de les rapprocher, ſi par ce moyen il peut rendre ſon ouvrage plus merveilleux.

Il ne faut point d'autre preuve de cette doctrine que l'exemple de *Virgile* dans ſa *Didon*, qui ſelon tous les chronologiſtes, naquit plus de deux cents ans après *Enée*; ſi l'on ne veut encore ajouter celui du *Taſſe* dans le *Renaud* de ſa *Hiéruſalem*, lequel ne pouvait être né qu'à peine, lorſque mourut *Godefroi de Bouillon*. Les fautes *d'Æſchile* & de *Buchanan*, bien remarquées par *Heinſius* dans la *Jepthé*, ne concluent rien contre ce que nous maintenons. Car ſi nous croyons que le poëte, comme maître du tems, peut allonger ou accourcir celui des actions qui compoſent ſon ſujet, c'eſt toujours à condition qu'il demeure dans les termes de la vraiſemblance, & qu'il ne viole point le reſpect dû aux choſes ſacrées. Nous ne lui permettons de rien faire qui répugne au ſens commun & à l'uſage, comme de ſuppoſer *Niobé* attachée trois jours entiers, ſans dire une ſeule parole, ſur le tombeau de ſes enfans. Moins encore approuvons - nous qu'il entreprenne contre le texte de l'écriture, dont les moindres ſillabes ſont trop ſaintes pour ſouffrir aucun des changemens que le poëte aurait droit de faire dans les hiſtoires profanes, comme d'abréger, d'autorité privée, les deux mois que la fille du *Galaadite* avait demandés pour aller pleurer ſa virginité dans les montagnes.

L'obſervateur après cela paſſe à l'examen des mœurs attribuées à *Chiméne*, & les condamne. En quoi nous ſommes entièrement de ſon côté; car au moins ne peut-on nier qu'elle ne ſoit contre la bienſéance de ſon ſexe, amante trop ſenſible, & fille trop dénaturée. Quelle violence que lui pût faire ſa paſſion, il eſt certain qu'elle ne devait point ſe relâcher dans la vengeance de la mort de ſon père, & moins encore ſe réſoudre à épouſer celui qui l'avait fait mourir. En ceci il faut avouer que ſes mœurs ſont du moins ſcandaleuſes, ſi en effet elles ne ſont dépravées. Ces pernicieux exemples rendent l'ouvrage notablement défectueux, & s'écartent du but de la poéſie, qui veut être utile. Ce n'eſt pas que cette

utilité ne ſe puiſſe produire par des mœurs qui ſoient mauvaiſes ; mais pour la produire par de mauvaiſes mœurs, il faut qu'à la fin elles ſoient punies, & non récompenſées comme elles le ſont en cet ouvrage. Nous parlerions ici de leur inégalité, qui eſt un vice dans l'art, & qui n'a point été remarqué par l'obſervateur, s'il ne ſuffiſait de ce qu'il a dit pour nous faire approuver ſa cenſure, Nous n'entendons point néanmoins condamner *Chimène*, de ce qu'elle aime le meurtrier de ſon père, puiſque ſon engagement avec *Rodrigue* avait précédé la mort du comte, & qu'il n'eſt pas en la puiſſance d'une perſonne de ceſſer d'aimer quand il lui plaît. Nous la blâmons ſeulement de ce que ſon amour l'emporte ſur ſon devoir, & qu'en même tems qu'elle pourſuit *Rodrigue*, elle fait des vœux en ſa faveur. Nous la blâmons de ce qu'ayant fait en ſon abſence un bon deſſein de

Le pourſuivre, le perdre, & mourir après lui,

ſi-tôt qu'il ſe préſente à elle, quoique teint du ſang de ſon père, elle le ſouffre en ſon logis & dans ſa chambre même, ne le fait point arrêter, l'excuſe de ce qu'il a entrepris contre le comte, lui témoigne que pour cela elle ne laiſſe pas de l'aimer, lui donne preſque à entendre qu'elle ne le pourſuit que pour en être plus eſtimée, & enfin ſouhaite que les juges ne lui accordent pas la vengeance qu'elle leur demande. C'eſt trop clairement trahir ſes obligations naturelles en faveur de ſa paſſion ; c'eſt trop ouvertement chercher une ouverture à ſes deſirs, & c'eſt faire bien moins le perſonnage de fille que d'amante. Elle pouvait ſans doute aimer encore *Rodrigue* après ce malheur, puiſque ſon crime n'était que d'avoir réparé le déshonneur de ſa maiſon. Elle le devait même en quelque ſorte, pour relever ſa propre gloire, lorſqu'après une longue agitation, elle eut donné l'avantage à ſon honneur, ſur une amour ſi violente & ſi juſte que la ſienne. Et la beauté qu'eût produit dans l'ouvrage

une ſi belle victoire de l'honneur, ſur l'amour, eût été d'autant plus grande, qu'elle eût été plus raiſonnable (*a*).

Auſſi n'eſt-ce pas le combat de ces deux mouvemens que nous déſapprouvons. Nous n'y trouvons à dire ſi-non qu'il ſe termine autrement qu'il ne devrait, & qu'au-lieu de tenir au moins ces deux intérêts en balance, celui à qui le deſſus demeure, eſt celui qui raiſonnablement devait ſuccomber. Que s'il eût pu être permis au poëte de faire que l'un de ces deux amans préférât ſon amour à ſon devoir, on peut dire qu'il eût été plus excuſable d'attribuer cette faute à *Rodrigue* qu'à *Chimène. Rodrigue* était un homme, & ſon ſexe qui eſt comme en poſſeſſion de fermer les yeux à toutes conſidérations pour ſe ſatisfaire en matière d'amour, eût rendu ſon action moins étrange & moins inſupportable.

Mais au contraire *Rodrigue*, lorſqu'il y va de la vengeance de ſon père, témoigne que ſon devoir l'emporte abſolument ſur ſon amour, & oublie *Chimène*, ou ne la conſidère plus. Il ne lui ſuffit pas de vouloir vaincre le comte pour venger l'affront fait à ſa race; il agit encore comme ayant deſſein de lui ôter la vie, bien que ſa mort ne fût pas néceſſaire pour ſa ſatisfaction. Il pouvait reſpecter le comte en faveur de ſa fille, ſans rien diminuer de la haine qu'il était déſormais obligé d'avoir pour lui. Et puiſque par cette même loi d'honneur qui l'engageait au reſſentiment, il y avait plus de gloire à le vaincre qu'à le tuer, il devait aller au combat avec le ſeul deſir d'en remporter l'avantage, & le deſſein de l'épargner autant qu'il lui ſerait poſſible, afin que dans la chaleur de la vengeance qu'il ne pouvait refuſer

(*a*) Une choſe aſſez ſingulière, mais très-vraie, c'eſt que ſi *Chimène* avait continué à pourſuivre *Rodrigue* après qu'il a ſauvé Seville; & qu'il a pardonné à *dom Sanche*, cela eût été froid & ridicule. Si jamais on fait une piéce dans ce goût, je réponds de la chûte. Les mêmes ſentimens qui charmèrent l'Eſpagne, charmèrent enſuite la France.

à ſon père, il rendit ce reſpect à *Chimène* de conſidérer encore le ſien, & que par ce moyen il conſervât l'eſpérance de la pouvoir un jour épouſer.

Cependant ce même *Rodrigue* devenu ennemi de ſa maîtreſſe, ennemi de ſoi-même, & plus aveugle de colère que d'amour, ne voit plus rien que ſon affront, & ne ſonge plus qu'à ſa vengeance. Dans ſon tranſport il fait des choſes qu'il n'était pas obligé de faire; & ſans néceſſité ceſſe d'être amant, pour paraître ſeulement homme d'honneur. *Chimène* au contraire, quoique pour venger la mort de ſon père, elle dût faire plus que *Rodrigue* n'avait fait pour venger l'affront du ſien, puiſque ſon ſexe exigeait d'elle une ſévérité plus grande, & qu'il n'y avait que la mort de *Rodrigue* qui pût expier celle du comte, pourſuit lâchement (*a*) cette mort, craint d'en obtenir l'arrêt; & le ſoin qu'elle devait avoir de ſon honneur, cède entiérement au ſouvenir qu'elle a de ſon amour.

Si maintenant on nous allègue pour ſa défenſe, que cette paſſion de *Chimène* a été le principal agrément de la piéce, & ce qui lui a excité le plus d'applaudiſſement, nous répondrons que quelque mauvaiſe qu'elle ſoit, elle eſt heureuſement exprimée. Ses puiſſans mouvemens, joints à ſes vives & naïves expreſſions, ont bien pu faire eſtimer ce qui en effet ſerait plus eſtimable, ſi c'était une piéce ſéparée, & qui ne fût point une partie d'un tout qui ne la peut ſouffrir. En un mot elle a aſſez d'éclat & de charmes, pour avoir fait oublier les règles (*b*) à ceux qui ne les ſavent guère bien, ou à qui elles ne ſont guère préſentes.

Enſuite de cet examen l'obſervateur fait l'anatomie du poëme, pour en montrer les particuliers défauts & les

(*a*) Aujourd'hui on dirait *faiblement*.

(*b*) Il me ſemble qu'il ne s'agit pas ici des règles, mais des mœurs.

divers manquemens de bienſéance. Mais il nous ſemble qu'il ouvre mal cette carrière & nous croyons que ſa première remarque n'eſt pas juſte, lorſqu'il trouve à redire que le comte juge avantageuſement de *Sanche*. Car *Rodrigue* & *Sanche* ayant été tous deux ſuppoſés du plus noble ſang de Caſtille, le comte avait raiſon de penſer qu'ils imiteraient également la valeur de leurs ancêtres, il n'était pas obligé de prévoir que l'un d'eux ſerait aſſez (*a*) lâche pour vouloir racheter ſa vie, en acceptant la condition de la part de ſon vainqueur. Ce n'eſt pas ici le lieu de reprocher au poëte la faute qu'il fait faire à *D. Sanche* vers la fin de la piéce ; & cette faute ayant été poſtérieure à ce que dit maintenant le comte, nous l'eſtimons vainement alléguée, pour condamner la bonne opinion que raiſonnablement il devait avoir de *D. Sanche* avant qu'il l'eût commiſe.

La ſeconde objection nous ſemble conſidérable, & nous croyons avec l'obſervateur, qu'*Elvire* ſimple ſuivante de *Chimène*, n'était pas une perſonne avec qui le comte dût avoir cet entretien ; principalement en ce qui regardait l'élection que l'on allait faire d'un gouverneur pour l'infant de Caſtille, & la part qu'il y penſait avoir. En cela le poëte a montré ; ſi-non peu d'invention, au moins beaucoup de négligence ; puiſque s'il l'eût feinte parente du comte & compagne de ſa fille, il eût pu rendre plus excuſable le diſcours que le comte lui fait. Nous trouvons encore que l'obſervateur l'eût pu raiſonnablement reprendre, d'avoir fait l'ouverture de toute la piéce par une ſuivante ; ce qui nous ſemble peu digne de la gravité du ſujet, & ſeulement ſupportable dans le comique.

(*a*) Je ne crois pas que dans les tems de la chevalerie ce fût une lâcheté : rien n'était plus commun que des chevaliers qui ayant été déſarmés allaient porter leurs armes à la maîtreſſe du vainqueur. L'action de *Dom Sanche* ne parut point du tout lâche en Eſpagne, où l'on était encore enthouſiaſmé de la chevalerie.

Quant à la troiſième, nous pourrions croire d'un côté, que le comte, de quelque ſorte qu'il parle de lui-même, ne devrait point paſſer pour fanfaron, puiſque l'hiſtoire, & la propre confeſſion de *D. Diégue*, lui donnent le titre de l'un des vaillans hommes qui fuſſent alors en Eſpagne. Ainſi du moins n'eſt-il pas fanfaron, ſi l'on prend ce mot au ſens que l'obſervateur l'a pris, lorſqu'il l'a accompagné de celui de capitan de la farce, de qui la valeur eſt toute ſur la langue. Si bien que les diſcours où il s'emporte ſeraient plutôt des effets de la préſomption d'un vieux ſoldat, que des fanfaronneries (*a*) d'un capitan de farce, & des vanités d'un homme vaillant, que des artifices d'un poltron pour couvrir le défaut de ſon courage. D'autre côté les hyperboles exceſſives, & qui ſont véritablement de théatre, dont tout le rôle de ce comte eſt rempli, & l'inſupportable audace avec laquelle il parle du roi ſon maître, qui à le bien conſidérer ne l'avait point trop mal traité en préférant *D. Diégue* à lui, nous font croire que le nom de fanfaron lui eſt bien dû, que l'obſervateur le lui a donné avec juſtice. Et en effet il le mérite, ſi nous prenons ce mot dans l'autre ſignification, où il eſt reçu parmi nous, c'eſt-à-dire, homme de cœur, mais qui ne fait de bonnes actions que pour en tirer avantage, & qui mépriſe chacun, & n'eſtime que ſoi-même.

La ſcène qui ſuit nous ſemble condamnée ſans fondement ; car la relation qu'*Elvire* y fait à *Chimène*, de ce qu'elle vient d'entreprendre, eſt très-ſuccinte, & ne tombe point ſous le genre de celles qui ſe doivent plutôt faire *derrière les rideaux* que la ſcène. (*b*) Elle eſt même néceſſaire pour faire paraître *Chimène* dans le com-

(*a*) Il faut remarquer que les fanfaronades de tous les capitans de comédie étaient alors portées à un excès de ridicule ſi outré, que le comte de *Gormas*, tout fanfaron qu'il eſt, paraît modeſte en comparaiſon.

(*b*) Donc les comédiens ont eu très-grand tort de retrancher cette ſcène.

mencement de la piéce, pour faire connaître au ſpectateur la paſſion qu'elle a pour *Rodrigue*, & pour faire entendre que *D. Diégue* la doit demander en mariage pour ſon fils.

Quant à la troiſième nous ſommes entièrement de l'avis de l'obſervateur, & tenons tout l'épiſode de l'infante condamnable. Car ce perſonnage n'y contribue rien, ni à la concluſion ni à la rupture de ce mariage, & ne ſert qu'à repréſenter une paſſion niaiſe, qui d'ailleurs eſt peu ſéante à une princeſſe, étant conçue pour un jeune homme qui n'avait encore donné aucun témoignage de ſa valeur. Ce n'eſt pas que nous ignorions que tous les épiſodes, quoique non néceſſaires ne ſont pas pour cela bannis de la poéſie. Mais nous ſavons auſſi qu'ils ne ſont eſtimés que dans la poéſie épique, que la dramatique ne les ſouffre que fort courts, & qu'elle n'en reçoit point de cette nature qui régnent dans toute la piéce. La plupart de ce que l'obſervateur dit enſuite pour appuyer ſa cenſure, touchant la liaiſon des épiſodes avec le ſujet principal, eſt pure doctrine *d'Ariſtote*, & très-conforme au bon ſens. Mais nous ſommes bien éloignés de croire avec lui, que *D. Sanche* ſoit du nombre de ces perſonnes épiſodiques qui ne font aucun effet dans le poëme. Et certes il eſt mal-aiſé de s'imaginer quelle raiſon il a eu de prendre une telle opinion, ayant pu remarquer que *D. Sanche* eſt rival de *D. Rodrigue* en l'amour (*a*) de *Chimène*; qu'après la mort du comte il la ſert auprès du roi, pour eſſayer d'acquérir ſes bonnes graces, & qu'enfin il ſe bat pour elle contre *Rodrigue*, & demeure vaincu. Si bien que les actions de *D. Sanche* ſont mêlées dans toutes les principales du poëme, & la dernière, qui eſt celle du combat, ne fait pas ſimplement afin qu'il ſoit battu, comme prétend l'obſervateur, mais afin que par le déſavantage qu'il y reçoit, *Rodrigue* puiſſe être purgé de

(*b*) On ne dirait point aujourd'hui *rival en l'amour*.

de la mort du comte, & en même tems obtenir *Chimène*. L'objection ſemble plus forte contre *Arias*, qui ſans doute a moins de part dans le ſujet que *D. Sanche*. Toutefois on ne peut pas dire abſolument que ce perſonnage y ſoit auſſi peu néceſſaire que l'infante. Car en le banniſſant il faudrait bannir des tragédies tous les conſeillers des princes, & condamner généralement tous les poëtes anciens & modernes qui les y ont introduits. Outre que ſur la fin il ſert de juge au camp, lorſque les deux rivaux ſe battent. Ainſi il ne peut paſſer pour être entiérement inutile, comme l'obſervateur l'aſſure. Il eſt vrai, qu'encore qu'on entende bien ce qui l'amène dans la première ſcène du ſecond acte, & que cela ne mérite point de cenſure, l'obſervateur toutefois, ſelon notre avis, ne laiſſe pas de reprendre en ce lieu le poëte avec raiſon. Car au-lieu que le roi envoie *Arias* vers le comte, pour le porter à ſatisfaire *D. Diégue*, il fallait qu'il lui envoyât des gardes, pour empêcher la ſuite que pourrait cauſer le reſſentiment de cette offenſe, & pour l'obliger, de puiſſance abſolue, à la réparer avec une ſatisfaction digne de la perſonne offenſée.

La faute de jugement que l'obſervateur remarque dans la troiſième ſcène, nous ſemble bien remarquée (*a*); & encore qu'à conſidérer l'endroit favorablement, *Chimène* n'y veuille pas dire que *Rodrigue* n'eſt pas gentilhomme, s'il ne ſe venge du comte, mais ſeulement qu'elle a grand ſujet de craindre, qu'étant né gentilhomme, il ne ſe puiſſe reſoudre à ſouffrir un tel affront, ſans en rechercher la vengeance; il faut avouer néanmoins que le

(*a*) Il faut, je crois, conſidérer le tems où ſe paſſe l'action; c'était celui où l'on attachait autant de honte à ne ſe pas battre en pareil cas qu'à trahir ſa patrie, & à faire les actions les plus baſſes. Il était bien moins déshonorant de ne pas tirer raiſon d'un affront que de voler ſur le grand chemin; car dans ce ſiècle preſque tous les ſeigneurs de fief rançonnaient les paſſans.

Notandi ſunt tibi mores, ajoutez *tempora*.

poëte ſe fût bien paſſé de faire dire à *Chimène*, qu'elle ſerait honteuſe pour *Rodrigue*, s'il lui obéiſſait. Elle ne devait point balancer les ſentimens de ſon amour avec ceux de la nature, ni la part qu'elle prenait à l'honneur de ſon amant; avec l'interêt qu'elle devait prendre à la vie de ſon père. Quelle honte qu'il y eût pour *Rodrigue* à ne ſe point venger, ce n'était point à elle à la conſidérer, puiſqu'il y avait plus à perdre pour elle, s'il entreprenait cette vengeance, que s'il ne l'entreprenait pas. En l'un, ſon père pouvait être tué; en l'autre, ſon amant pouvait être blâmé. Ces deux choſes étaient trop inégales pour entrer en comparaiſon dans l'eſprit de *Chimène;* & elle ne devait point ſonger à la conſervation de l'honneur de *Rodrigue*, lorſqu'il ne ſe pouvait conſerver que par la perte de la vie ou de l'honneur du comte. D'ailleurs, ſi elle avait jugé *Rodrigue* digne de ſon affection, elle l'avait ſans doute cru généreux, par conſéquent elle devait penſer qu'il eût fait une action plus grande & plus difficile, de ſacrifier ſes reſſentimens à la paſſion qu'il avait pour elle, que de les contenter au préjudice de cette même paſſion. Ainſi il ne lui aurait point été honteux, au moins à l'égard de *Chimène*, d'obſerver la défenſe qu'elle lui eût pu faire de ſe battre. Peut être que la cour n'en eût pas jugé ſi favorablement. Mais *Chimène* ayant tant d'intérêt à deſirer qu'il fît en apparence une lâcheté, ne devait point alors avoir aſſez de tranquillité d'eſprit pour en conſidérer les ſuites. Dans le péril où était ſon père, ſa première penſée devait être que ſi ſon amant l'aimait aſſez, il reſpectait celui à qui elle était obligée de la naiſſance, & relâcherait plutôt quelque choſe de cette vaine ombre d'honneur, que de ſe réſoudre à perdre ſon affection, & l'eſpérance de la poſſéder en le tuant. La réflexion qu'elle fait ſur ce qu'étant né gentilhomme, il ne pouvait ſans honte manquer à pourſuivre ſa vengeance, ayant ſemblé belle au poëte, il l'a employée en deux endroits de cette piéce, mais

moins à propos en l'un qu'en l'autre. Elle était excellente dans la bouche de *Rodrigue*, lorsqu'il veut justifier son action envers *Chimène*, disant qu'un *homme sans honneur ne la méritait pas :* mais elle nous semble mauvaise dans celle de *Chimène*, laquelle se doutant que *Rodrigue* préférait l'honneur de sa maison à son amour, devant plutôt dire, qu'*un homme sans amour ne la méritait pas.* Nous croyons donc que le poëte a principalement failli, en ce qu'il fait entrer sans nécessité & sans utilité, parmi la juste crainte de *Chimène*, la considération de la part qu'elle devait prendre au déshonneur de *Rodrigue.*

Quant à l'objection suivante, qu'elle devait pleurer enfermée chez elle, au-lieu d'aller demander justice, nous ne l'approuvons point, & estimons que le poëte eût manqué s'il lui eût fait verser des larmes inutiles dans sa chambre, étant même si proche du logis du roi, où elle pouvait obtenir la vengeance de la mort de son père. Si elle eût tardé un moment à aller demander, on eût eu raison de soupçonner qu'elle prenait du tems pour délibérer si elle la demanderait, & qu'ainsi l'intérêt de son amant lui était autant ou plus considérable que celui de son père. Aussi l'observateur n'insistant point sur cette censure, semble la condamner lui-même tacitement. En un mot, soit qu'elle voulût perdre *Rodrigue*, soit qu'elle ne voulût pas, elle était toujours obligée de témoigner qu'elle en avait l'intention, & de partir au même instant, afin de le poursuivre. Maintenant si elle avait ce desir ou non, c'est une question qui se videra dans la suite ; mais en ce lieu il a été inutile de la mettre en avant ; & quelque chose que l'observateur en puisse ailleurs conclure, il n'en conclut rien ici qui lui soit avantageux.

La première scène du troisième acte doit être examinée avec plus d'attention, comme celle qui est attaquée avec plus d'apparence de justice. Et certes il n'est pas

peu étrange que *Rodrigue*, après avoir tué le comte, aille dans ſa maiſon, de propos délibéré, pour voir ſa fille, ne pouvant douter que déſormais ſa vue ne lui dût être en horreur, & que ſe préſenter volontairement à elle en tel lieu, ne fût comme tuer ſon père un ſeconde fois. Ce deſſein néanmoins n'eſt pas ce que nous y trouvons de moins vraiſemblable. Car un amant peut êter agité d'une paſſion ſi violente, qu'encore qu'il ait fort offenſé ſa maîtreſſe, il ne pourra pas s'empêcher de la voir, ou pour ſe contenter lui-même, ou pour eſſayer de lui faire ſatisfaction de la faute qu'il aura commiſe contr'elle. Ce qui nous y ſemble plus difficile à croire, eſt que ce même amant, ſans être accompagné de perſonne, & ſans avoir alors intelligence avec la ſuivante, entre dans le logis de celui qu'il vient de tuer, paſſe juſqu'à la chambre de ſa fille, & ne rencontre aucun de ſes domeſtiques qui l'arrête en chemin. Cela toutefois ſe pourrait encore excuſer ſur le trouble où était la famille après la mort du comte, ſur l'obſcurité de la nuit, qui empêchait de connaître ceux qui vraiſemblablement venaient chez *Chimène* pour l'aſſiſter dans ſon affliction & ſur l'imprudence naturelle aux amans qui ſuivent aveuglément leurs paſſions, ſans vouloir regarder les inconvéniens qui en peuvent arriver. Et en effet nous ne ſerions aucunement ſatisfaits, ſi le poëte pour ſa décharge avait fait couler dans le diſcours que *Rodrigue* tient à *Elvire*, quelques-unes de ces conſidérations, ſans les laiſſer deviner au ſpectateur.

Mais ce qui nous en ſemble inexcuſable, eſt que *Rodrigue* vient chez ſa maîtreſſe, non pas pour lui demander pardon de ce qu'il a été contraint de faire pour ſon honneur, mais pour lui en demander la punition de ſa main. Car s'il croyait l'avoir méritée, & qu'en effet il fût venu en ce lieu à deſſein de mourir pour la ſatisfaire, puiſqu'il n'y avait point d'apparence de s'imaginer ſérieuſement que *Chimène* ſe réſolût à faire

cette vengeance avec ſes mains propres, il ne devait point différer à ſe donner lui-même le coup qu'elle lui aurait ſi raiſonnablement refuſé. C'était montrer évidemment qu'il ne voulait pas mourir, de prendre un ſi mauvais expédient pour mourir, & de ne s'aviſer pas que la mort qu'il ſe fût donnée lui-même, dans les termes d'amant de théatre, comme elle lui eût été plus facile, lui eût été auſſi plus glorieuſe. Il pouvait lui demander la mort, mais il ne la pouvait pas eſpérer ; & ſe la voyant déniée, il ne ſe devait point retirer de devant elle, ſans faire au moins quelque démonſtration de ſe la vouloir donner, & prévenir au moins en apparence celle qu'il dit aſſez lâchement qu'il va attendre de la main du bourreau.

Nous eſtimons donc que cette ſcène, & la quatrième du même acte, qui en eſt une ſuite, ſont principalement défectueuſes, en ce que *Rodrigue* va chez *Chimène*, dans la croyance déraiſonnable de recevoir par ſa main la punition de ſon crime, & en ce que ne l'ayant pu obtenir d'elle, il aime mieux la recevoir de la main du miniſtre de la juſtice que de la ſienne même. S'il fût allé vers *Chimène*, dans la réſolution de mourir en ſa préſence, de quelque ſorte que ce pût être, nous croyons que non-ſeulement ces deux ſcènes ſeraient fort belles pour tout ce qu'elles contiennent de pathétique, mais encore que ce qui manque à la conduite, ſerait ſinon fort régulier, au moins fort ſupportable.

Quant à ce qui ſuit, nous tombons d'accord qu'il eût été bienſéant que *Chimène* en cette occaſion eût eu quelques dames de ſes amies auprès d'elle pour la conſoler. Mais comme cette aſſiſtance eût empêché ce qui ſe paſſe dans les ſcènes ſuivantes, nous ne croyons pas auſſi qu'elle fût néceſſaire abſolument. Car une perſonne, autant affligée que l'était *Chimène*, pouvait auſſi-tôt deſirer la ſolitude, que ſouffrir la compagnie. Et ce qu'*Elvire* dit, *qu'elle reviendra du palais bien accompagnée*, ne donne point de lieu à la contradiction que

prétend l'obſervateur; parce que, *revenir accompagnée*, n'eſt pas *demeurer accompagnée*; & ſuppoſé qu'elle voulût demeurer ſeule, il n'y a pas d'apparence que ceux qui l'auraient reconduite du palais chez elle, y vouluſſent paſſer la nuit contre ſa volonté. Mais c'eſt encore une de ces choſes que le poëte devait adroitement faire entendre, afin de lever tout ſcrupule de ce côté-là, & de ne donner pas la peine au ſpectateur de la ſuppléer pour lui. Ce que nous eſtimons de plus repréhenſible, & que l'obſervateur n'a pas voulu reprendre, eſt qu'*Elvire* n'ait point ſuivi *Chimène* au logis du roi, & que *Chimène* en ſoit revenue avec *D. Sanche*, ſans aucunes femmes.

Les troiſième & quatrième ſcènes nous ſemblent fort belles, ſi l'on excepte ce que nous y avons remarqué touchant la conduite. Les pointes & les traits dont elles ſont ſemées, pour la plupart, ont leur ſource dans la nature de la choſe; & nous trouvons que *Rodrigue* n'y fait qu'une faute notable, lorſqu'il dit à *Chimène* avec tant de rudeſſe, qu'il ne ſe repent point d'avoir tué ſon père, au-lieu de s'en excuſer avec humilité ſur l'obligation qu'il avait de venger l'honneur du ſien. Nous trouvons auſſi que *Chimène* n'y en fait qu'une, mais qui eſt grande, de ne tenir pas ferme dans la belle réſolution de *perdre Rodrigue, & de mourir après lui*, & de ſe relâcher, juſqu'à dire que dans la pourſuite qu'elle fait de ſa mort, elle ſouhaite de ne rien pouvoir. Elle eût pu confeſſer à *Elvire* & à *Rodrigue* même, qu'elle avait une violente paſſion pour lui: mais elle leur devait dire en même tems qu'elle lui était moins obligée qu'à ſon honneur; que dans la plus grande véhémence de ſon amour elle agirait contre lui avec plus d'ardeur; & qu'après qu'elle aurait ſatisfait à ſon devoir, elle ſatisferait à ſon affection, & trouverait bien le moyen de le ſuivre. Sa paſſion n'eût pas été moins tendre & eût été plus généreuſe.

L'obſervateur reprend dans la cinquième ſcène, *que D. Diégue ſorte ſeul & de nuit pour aller chercher ſon fils par la ville, laiſſant force gentilshommes chez lui, & leur manquant de civilité.* Mais en ce qui regarde l'incivilité, nous croyons que la repréhenſion n'eſt pas juſte, parce que les mouvemens naturels & les ſentimens de père dans une occaſion comme celle-ci, ne conſidèrent point ces petits devoirs de bienſéance extérieure, & emportent violemment ceux qui ſe ſont poſſédés, ſans que l'on s'aviſe d'y trouver à redire. Nous croyons bien que cette ſortie de *D. Diégue* eût été juſtement repriſe par une autre raiſon, ſi l'on eût dit qu'il n'y avait aucune apparence que ce grand nombre d'amis étant chez *D. Diégue*, ils le duſſent laiſſer ſortir ſeul, & à telle heure, pour aller chercher ſon fils; car l'ordre voulait que ne rencontrant pas *Rodrigue* en ſon logis, ils empêchaſſent ce vieillard de ſortir, & le relevaſſent de la peine que le poëte lui faiſait prendre. De ſorte qu'on peut dire avec raiſon, que ce n'eſt pas *D. Diégue* qui manque de civilité envers ces gentilshommes, mais que ce ſont eux-mêmes qui en manquent envers lui. Quant à la ſupputation que l'obſervateur fait enſuite du nombre exceſſif de ces gentilshommes, elle eſt bien introduite avec grace & eſprit, mais ſans ſolidité à notre avis & ſeulement pour rendre ridicule ce qui ne l'eſt pas. Car premièrement, ces *cinq cents amis* pouvaient n'être pas tous *gentilshommes*; & c'était aſſez qu'ils fuſſent ſoldats, pour être compris ſous le nom d'amis, ainſi que *Diégue* les appelle, & non pas gentilshommes. En ſecond lieu, vouloir qu'il y eût une bonne quantité de neutres, & un quatrième parti de ceux qui ne bougeaient (*a*) d'auprès de la perſonne du roi, ce n'eſt pas ſe ſouvenir qu'en matière de querelles de grands, la cour ſe partage toujours, ſans qu'il en demeure guère de neutres

(*a*) *Bougeaient* eſt devenu depuis trop familier.

que ceux qui ſont mépriſables à l'un & à l'autre parti. Si bien que la cour de *Fernand* pouvait être plus petite que celle des rois d'Eſpagne d'à préſent, & ne laiſſer pas d'être compoſée à un beſoin, de mille gentilshommes, principalement en un tems où il y avait guerre avec les Maures, ainſi que peu après l'obſervateur même le dit.

Et quoiqu'il ſoit vrai, comme il remarque fort bien que ces cinq cents amis de *Rodrigue* étaient plutôt aſſemblés par le poëte contre les Maures que contre le comte, nous croyons que n'y ayant nulle répugnance qu'ils ſoient employés contre tous les deux, le poëte ſerait plutôt digne de louange que de blâme, d'avoir inventé cette aſſemblée de gens en apparence contre le comte, & en effet contre les Maures. Car une des beautés du poëme dramatique eſt, que ce qui a été imaginé & introduit pour une choſe, ſerve à la fin pour une autre.

La première ſcène du quatrième acte nous ſemble repriſe avec peu de fondement, puiſqu'il eſt vrai que ni l'amour de *Chimène*, ni l'inquiétude qu'il lui cauſe, ne ſont pas ce qu'il y a de plus repréhenſible en elle, mais ſeulement le têmoignage qu'elle donne en quelques autres lieux du poëme, que ſon propre amour l'emporte ſur ſon devoir. Or en celui-ci le contraire paraît, & l'agitation de ſes penſées finit comme elle doit.

La ſeconde a le défaut que remarque l'obſervateur, touchant l'inutilité de l'infante ; & l'on ne peut pas dire qu'elle y eſt utile en quelque ſorte, comme celle qui flatte la paſſion de *Chimène*, & qui ſert à lui faire montrer de plus en plus combien elle eſt affermie dans la réſolution de perdre ſon amant. Car *Chimène* eût pu témoigner auſſi bien cette réſolution en parlant à *Elvire*, qu'en parlant à l'infante, laquelle agit en cette occaſion ſans aucune néceſſité.

Dans la troiſième, l'obſervateur s'étonne que les com-

mandemens du roi aient été mal exécutés. Mais comme il eſt aſſez ordinaire que les bons ordres ſont mal ſuivis, il n'y avait rien de ſi raiſonnable que de ſuppoſer en faveur de *Rodrigue*, qu'en cette occaſion *Fernand* eût été ſervi avec négligence. Toutefois ce n'eſt pas par cette raiſon que le poëte ſe peut défendre; la véritable étant que le roi n'avait point donné d'ordre pour réſiſter aux Maures, de peur de mettre la ville en trop grande alarme. Il eſt vrai que l'excuſe eſt pire que la faute, parce qu'il y aurait moins d'inconvénient que le roi fût mal obéi ayant donné de bons ordres, que non pas qu'il périt faute d'en avoir donné aucun. Si bien qu'encore que l'objection par-là demeure nulle en ce lieu, il nous ſemble néanmoins qu'elle eût été bonne & ſolide dans la ſixième ſcène du ſecond acte, où l'on pouvait reprocher à *Fernand* avec beaucoup de juſtice, qu'il ſavait mal garder ſes places, négliger ainſi les bons avis qui lui étaient donnés, & de prendre le parti le moins aſſuré dans une nouvelle qui ne lui importait pas moins que de ſa ruine.

Ce qui ſuit du mauvais ſoin de *D. Fernand*, qui devait tenir le port fermé avec une chaîne, ſerait une repréhenſion fort judicieuſe, ſuppoſé que Séville eût un port ſi étroit d'embouchure, qu'une chaîne l'eût pu clore aiſément; ce qu'il ſemble auſſi que l'auteur eſtime, faiſant dire en un lieu:

Les Maures & la mer entrèrent dans le port:

& en un autre, diſtinguant le fleuve du port:

Et la terre, & le fleuve, & leur flotte, & le port.

Mais Séville étant aſſez avant dans la terre, & n'ayant pour havre que le Guadalquivir, qui ne ſe peut commodément fermer d'une chaîne, à cauſe de ſa grande largeur, on peut dire que c'était aſſez que *Rodrigue* fît la garde au port, & qu'en ce lieu l'obſervateur deſire

une choſe peu poſſible, quoique l'auteur lui en ait donné ſujet par ſon expreſſion. Pour le reſte, nous croyons que la flotte des Maures a pu ancrer, afin que leur deſcente ſe fît avec ordre, parce qu'en cas de retraite, ſi elle eût été ſi preſſée qu'ils n'euſſent pas eu le loiſir de lever les ancres, en coupant les cables ils ſe mettaient en état de la faire avec autant de promptitude que s'ils ne les euſſent point jetées. C'eſt ainſi, ou avec peu de différence, qu'*Enée* en uſe, quand il coupe le cable qui tenait ſon vaiſſeau attaché au rivage, plutôt que de l'envoyer détacher, dans la crainte qu'il avait qu'en retardant un peu ſa ſortie du port, *Didon* n'eût aſſez de tems pour le retenir par force dans Carthage.

Pour la cinquième ſcène, il nous ſemble qu'elle peut être juſtement repriſe. Mais ce n'eſt pas abſolument comme dit l'obſervateur, parce que le roi y fait un perſonnage moins ſérieux qu'on ne devait attendre de ſa dignité & de ſon âge, lorſque pour reconnaître le ſentiment de *Chimène*, il lui aſſure que *Rodrigue* eſt mort au combat. Car cela ſe pourrait bien défendre par l'exemple de pluſieurs grands princes (*a*), qui n'ont pas fait difficulté d'uſer de feinte dans leurs jugemens, quand ils ont voulu découvrir une vérité cachée. Nous tenons cette ſcène principalement repréhenſible, en ce que *Chimène* y veut déguiſer au roi la paſſion qu'elle a pour *Rodrigue*, quoiqu'il n'y eût pas ſujet de le faire, & qu'elle-même eût témoigné déjà auparavant avoir une contraire intention. Cela ſe juſtifie clairement par la quatrième ſcène du troiſième acte, où elle dit à ſon amant, qu'elle veut bien qu'on ſache ſon inclination, *afin que ſa gloire en ſoit plus élevée, quand on verra qu'elle le pourſuit encore qu'elle l'adore.* Ce diſcours nous pa-

(*a*) Oui, pluſieurs grands princes ont pu employer de pareilles feintes, mais elles n'en ſont pas moins puériles au théatre; elles tiennent beaucoup plus du comique que du tragique.

rait contredire à celui que le poëte lui fait tenir maintenant pour céler ſon amour au roi, *qu'on ſe pâme de joie ainſi que de triſteſſe.* Et c'était ſur cette contradiction, que nous eſtimons que l'obſervateur eût été bien fondé de le reprendre en ce lieu. En effet il eût beaucoup mieux valu la faire perſévérer dans la réſolution de laiſſer connaître ſon amour, & lui faire dire que la mort de *Rodrigue* lui pouvait bien être ſenſible, puiſqu'elle avait de l'affection pour lui; mais qu'elle lui était agréable, puiſque ſon devoir l'avait obligée à la pourſuivre, & que maintenant elle n'avait plus rien à deſirer que le tombeau, après avoir obtenu des Maures ce que le roi ſemblait ne lui vouloir pas accorder.

Quant à l'ordonnance de *Fernand* pour le mariage de *Chimène* avec celui de ſes deux amans qui ſortirait vainqueur du combat, on ne ſaurait nier qu'elle ne ſoit très-inique (*a*) & que *Chimène* ne faſſe une très-grande faute, de ne refuſer pas ouvertement d'y obéir. *Rodrigue* lui-même n'eût oſé porter juſques-là ſes prétentions; & ce combat ne pouvait ſervir au plus qu'à lui faire obtenir l'abſolution de la mort du comte. Que ſi le roi le voulait récompenſer du grand ſervice qu'il venait d'en recevoir, il fallait que ce fût du ſien, & non pas d'une choſe qui n'était point à lui, & que les loix de la nature avaient miſe hors de ſa puiſſance. En tout cas, s'il lui voulait faire épouſer *Chimène*, il fallait qu'il employât envers elle la perſuaſion plutôt que le commandement. Or, cette ordonnance déraiſonnable & précipitée, & par conſéquent peu vraiſemblable, eſt d'autant plus digne de blâme, qu'elle fait le dénouement de la piéce, & qu'elle le fait mauvais & contre l'art. En tous les autres lieux du poëme cette bizarrerie eût fait un fâcheux effet; mais en celui-ci elle en gâte l'édifice, & le rend défectueux en ſa partie la plus eſſentielle, le mettant ſous

[*a*] Inique ſans doute, mais très-conforme à l'uſage de tems.

le genre de ceux qu'*Ariſtote* condamne, parce *qu'ils nouent bien, & ſe dénouent mal.*

La première ſcène du cinquième acte nous ſemble très-digne de cenſure, parce que *Rodrigue* retourne chez *Chimène*, non plus de nuit comme l'autre fois, que les ténébres favoriſaient aucunement ſa témérité, mais en plein jour, avec bien plus de péril & de ſcandale. Elle nous ſemble encore digne de repréhenſion, parce que l'entretien qu'ils y ont enſemble, eſt ſi ruineux pour l'honneur de *Chimène*, & découvre tellement l'avantage que ſa paſſion a pris ſur elle, que nous n'eſtimons pas qu'il y ait guère de choſe plus blâmable en toute la piéce. Il eſt vrai que *Rodrigue* y fait ce qu'un amant déſeſpéré était obligé de faire, & qu'il y demeure bien plus dans les termes de la bienſéance qu'il n'avait fait la première fois. Mais *Chimène* au contraire y abandonne tout ce qui lui reſtait de pudeur, & oubliant ſon devoir pour contenter ſa paſſion, perſuade clairement *Rodrigue* de vaincre celui qui s'expoſait volontairement à la mort pour ſa querelle, & qu'elle avait accepté pour ſon défenſeur. Et ce qui la rend plus coupable encore, eſt qu'elle ne l'exhorte pas tant à bien combattre, pour la crainte qu'il ne meure, que pour l'eſpérance de l'épouſer s'il ne mourait point. Nous laiſſons à part l'ingratitude & l'inhumanité qu'elle fait paraître en ſollicitant les déshonneurs de *dom Sanche*, qui ſont de mauvaiſes qualités pour un principal perſonnage. Cette ſcène donc a toute l'imperfection qu'elle ſaurait avoir, ſi l'on conſidère la matière comme faiſant une partie eſſentielle de ce poëme. Mais en récompenſe, la conſidérant à part & détachée du ſujet, la paſſion qu'elle contient nous ſemble fort bien touchée & fort bien conduite, & les expreſſions dignes de beaucoup de louanges.

Les ſeconde & troiſième ſcènes ont leur défaut accoutumé de la ſuperfluité de l'infante, & font languir le théatre, par le peu qu'elles contribuent à la principale

aventure. Il eſt vrai pourtant qu'elles ne manquent pas de beaux mouvemens, & que ſi elles étaient néceſſaires, elles ſe pourraient dire belles.

Nous croyons la quatrième moins inutile que ne le prétend l'obſervateur, puiſqu'elle découvre l'inquiétude de *Chimène* durant le combat de ſes amans, & qu'elle ſert à lui faire regagner un peu de la réputation qu'elle avait perdue dans la première.

Pour la cinquième, outre qu'elle donne juſte à l'obſervateur de remarquer le peu de tems que *Rodrigue* a eu pour ce combat, lequel ſe devant faire dans la place publique, & par la permiſſion du roi, demandait beaucoup de cérémonies; elle a encore le défaut de l'action que *dom Sanche* y vient faire, de préſenter ſon épée à *Chimène*, ſuivant la condition que lui a impoſée le vainqueur. Puis pour achever de la rendre tout-à-fait mauvaiſe, au-lieu que la ſurpriſe qui trouble *Chimène*, devait être courte, le poëte l'a étendue juſqu'à dégoûter les ſpectateurs les plus patiens, qui ne ſe peuvent aſſez étonner de ce que *dom Sanche* ne l'éclairciſſe pas du ſuccès de ſon combat avec une parole, laquelle il lui pouvait bien dire, puiſqu'il lui peut bien demander audience deux ou trois fois pour l'en éclaircir. A quoi l'on peut ajouter, qu'il y a beaucoup d'injuſtice dans le tranſport de *Chimène* contre lui, qui l'avait ſervie & obligée; & que ſi elle eût fait paraître ſa douleur avec plus de tendreſſe & de civilité, elle eût plus excité de compaſſion qu'elle ne fait par ſa violence. D'ailleurs, il y pourrait avoir encore à redire, à ce qu'ayant promis ſolemnellement d'épouſer celui qui la vengerait de *Rodrigue*, maintenant qu'elle croit que *dom Sanche* l'en a vengée, elle tranche nettement qu'elle ne lui tiendra point parole, & le paie d'injures & de refus, au-lieu de ſe plaindre de ſa mauvaiſe fortune, qui lui a ravi par ſon propre miniſtère celui qu'elle aimait, & qui la livre à celui qu'elle ne pouvait ſouffrir.

Dans la ſixième ſcène, où elle avoue au roi qu'elle aime *Rodrigue*, nous ne blâmons pas, comme fait l'obſervateur de ce qu'elle avoue, mais de ce qu'oubliant la réſolution qu'elle avait faite dans la quatrième ſcène du troiſième acte, de ne point céler ſa paſſion, pour ſa plus grande gloire, elle ſemble l'avoir voulu diſſimuler juſqu'alors, & par conſéquent l'avoir jugée criminelle. Par cette inégalité de *Chiméne*, le poëte fait douter s'il a connu l'importance de ce qu'il lui avait fait dire lui-même,

Voyant que je l'adore & que je le pourſuis ;

& laiſſe ſoupçonner qu'il ait mis cette généreuſe penſée dans ſa bouche, plutôt comme une fleur non néceſſaire, que comme la plus eſſentielle choſe qui ſervît à la conſtitution de ſon ſujet.

Dans la ſuivante nous trouvons qu'il lui fait faire une faute bien plus remarquable, en ce que ſans autre raiſon que celle de ſon amour, elle conſent à l'injuſte ordonnance de *Fernand*, c'eſt-à-dire, à épouſer celui qui avait tué ſon père. Le poëte voulant que ce poëme finît heureuſement, pour ſuivre les règles de la tragi-comédie, fait encore en cet endroit que *Chiméne* foule aux pieds celles que la nature a établies, & dont le mepris & la tranſgreſſion doivent donner de l'horreur aux ignorans & aux habiles.

Quant au théatre, il n'y a perſonne à qui il ne ſoit évident qu'il eſt mal entendu dans ce poëme, & qu'une même ſcène y repréſente pluſieurs lieux. Il eſt vrai que c'eſt un défaut que l'on trouve en la plupart de nos poëmes dramatiques, (*a*) & auquel il ſemble que la né-

(*a*) C'eſt auſſi ſouvent le défaut des décorateurs & des comédiens. Une action ſe paſſe tantôt dans le veſtibule d'un palais, tantôt dans l'intérieur, ſans bleſſer l'unité de lieu : mais le décorateur bleſſe la vraiſemblance, en ne repréſentant pas ce veſtibule & cet appartement. Ce ſerait un ſoulagement pour l'eſprit & un plaiſir pour les yeux, de changer la ſcène a meſure que les perſonnages ſont ſuppoſés paſſer d'un lieu à un autre dans la même enceinte.

gligence des poëtes ait accoutumé les ſpectateurs. Mais l'auteur de celui-ci s'étant mis ſi à l'étroit pour y faire rencontrer l'unité du jour, devait bien auſſi s'efforcer d'y faire rencontrer celle du lieu, qui eſt bien autant néceſſaire que l'autre, & faute d'être obſervée avec ſoin, produit dans l'eſprit des ſpectateurs autant ou plus de confuſion & d'obſcurité.

A l'examen de ce que l'obſervateur appelle conduite, ſuccède celui de la verſification, laquelle ayant été repriſe ſans grand fondement en beaucoup de lieux, & paſſée pour bonne en beaucoup d'autres, où il y avait grand ſujet de la condamner, nous avons jugé néceſſaire, pour la ſatisfaction du public, de montrer en quoi la cenſure des vers a été bonne ou mauvaiſe, & en quoi l'obſervateur eût eu encore juſte raiſon de les reprendre. Toutefois nous n'avons pas cru qu'il nous fallût arrêter à tous ceux qui n'ont d'autre défaut que d'être faibles & rampans, le nombre deſquels eſt trop grand & trop facile à connaître pour y employer notre tems.

SENTIMENS SUR LES VERS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Entre tous ces amans dont la jeune ferveur.

Ce mot de *ferveur* eſt plus propre pour la dévotion que pour l'amour ; mais ſuppoſé qu'il fût auſſi bon en cet endroit qu'*ardeur* ou *deſir*, *jeune* s'y accommoderait fort bien, contre l'avis de l'obſervateur.

Ce n'eſt pas que Chimène écoute leurs ſoupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs deſirs.

La remarque de l'obſervateur n'eſt pas conſidérable ; qui juge qu'il fallait dire, *ou que d'un regard propice elle anime*, &c. parce que ces deux vers ne contiennent pas deux ſens différens, pour obliger à dire, *ou qu'elle anime.*

Elle n'ôte pas à un, ni ne donne d'eſpérance. (*a*)

Il fallait, *ni ne donne*, & l'omiſſion de ce *ne*, avec la tranſpoſition de *pas un*, qui devait être à la fin, font que la phraſe n'eſt pas françaiſe.

D. Rodrigue, ſurtout, n'a trait en ſon viſage, (*b*)
Qui d'un homme de cœur ne ſoit la haute image.

C'eſt

(*a*) Peut-être faudrait-il laiſſer plus de liberté à la poéſie, à l'exemple de tous nos voiſins. Ce vers ſerait fort beau :

Je ne vous ai ravi ni donné la couronne :

il eſt très-français ; *ni n'ai donné* le gâterait.

(*b*) *N'a trait en ſon viſage* eſt familier. Mais l'hyperbole n'eſt peut-être pas trop forte ; car il ſerait très-permis de dire : *tous les traits de ſon viſage annoncent un héros.*

C'eſt une hyberbole exceſſive, de dire que chaque trait d'un viſage ſoit une image; & *haute*, n'eſt pas une épithète propre en ce lieu ; outre que *ſurtout* eſt mal placé, ce qui l'a fait paraître bas à l'obſervateur.

A paſſé pour merveille. (*a*)

Cette façon de parler a été mal reprise par l'obſervateur.

Ses rides ſur ſon front ont gravé ſes exploits.

Les rides marquent les années, mais ne gravent point les exploits.

L'heure à préſent m'appelle au conſeil qui s'aſſemble.

A préſent eſt bas & inutile, comme a remarqué l'obſervateur & *qui s'aſſemble*, n'eſt pas inutile comme il a cru.

SCENE II.

Et que tout ſe diſpoſe à leurs contentemens.

Il eût été mieux *à leur contentement*.

Deux mots dont tous vos ſens doivent être charmés.

Cela eſt mal repris par l'obſervateur, parce qu'en poëſie tous les ſens ſignifient le ſens intérieur, c'eſt-à-dire de l'ame, & que dans une extrême joie les ſens extérieurs même ſont comme charmés.

Puis-je à de tels diſcours donner quelque croyance?

Il valait mieux dire, *à ce diſcours*; car n'ayant dit que *deux mots*, on ne peut pas dire qu'elle ait fait des diſcours.

SCENE III.

L'informer avec ſoin comme va ſon amour.

(*a*) *A paſſé pour merveille* ne ſe dirait pas aujourd'hui, parce que cette expreſſion eſt triviale.

L'obſervateur a bien repris cet endroit, il fallait dire, *vous informer d'elle.*

Madame toutefois.

En cet hémiſtiche, *toutefois* eſt mal placé.

Mets la main ſur mon cœur,
Et vois comme il ſe trouble au nom de ſon vainqueur.

En tout cet endroit le nom de *Rodrigue* n'a point été prononcé. Elle veut peut-être entendre ſon nom par *ce jeune chevalier*, mais il le déſigne ſeulement, & ne le nomme pas.

Mais je n'en veux point ſuivre où ma gloire s'engage.

Ce dernier mot ne dit pas aſſez, pour ſignifier *ma gloire court fortune.*

A pouſſer des ſoupirs pour ce que je dédaigne.

Dédaigne dit trop pour ſa paſſion, car en effet elle l'eſtimait : elle voulait dire, *pour ce que je devais dédaigner.*

Je le crains & ſouhaite.

L'uſage veut que l'on répète l'article *le*, d'autant plus que les deux verbes ſont de ſignification fort différente, & qu'autrement le mot de *ſouhaite*, ſans l'article, fait entendre quelque choſe enſuite.

Ma gloire & mon amour ont tous deux tant d'appas,
Que je meurs s'il ne s'achève pas.

Le premier vers ne s'entend point, & le ſecond eſt bien repris par l'obſervateur : il fallait dire, *s'il s'achève & s'il ne s'achève pas*; parce que cet & conjoint ce qui ſe doit ſéparer.

A vos eſprits flottans.

L'obſervateur a mal repris cet endroit, parce que les paſſions ſont comme des vents qui agitent l'eſprit, & donnent lieu à la métaphore ; & quant au pluriel *eſprits*,

il ſe peut fort bien mettre en poéſie pour ſignifier l'*eſprit.*

Pour ſouffrir la vertu ſi long-tems au ſupplice.

Cette expreſſion n'eſt pas achevée : on ne dit point, *ſouffrir quelqu'un au ſupplice*, mais bien *ſouffrir que quelqu'un ſoit au ſupplice* ; outre qu'*être au ſupplice*, laiſſe une fâcheuſe image en l'eſprit.

Ma plus douce eſpérance eſt de perdre l'eſpoir.

Ce vers eſt beau, & l'obſervateur l'a mal repris, parce qu'elle ne pouvait rien eſpérer de plus avantageux pour ſa guériſon, que de voir *Rodrigue* tellement lié à *Chimène*, qu'elle n'eût plus lieu d'eſpérer ſa poſſeſſion.

Par vos commandemens Chimène vous vient voir.

Ce vers eſt bas, & la façon de parler n'eſt pas françaiſe, parce qu'on ne dit point, *un tel vous vient voir par vos commandemens.*

Cet hyménée à trois également importe.

Ce vers eſt mal tourné : & *à trois* après *hyménée* dans le repos du vers, fait un fort mauvais effet.

SCENE IV.

Vous élève en un rang.

Cela n'eſt pas français ; il faut dire, *élever à un rang.*

Mais le roi m'a trouvé plus propre à ſon deſir.

Ce n'eſt pas bien parler de dire, *plus propre à ſon deſir*, il fallait dire, *plus propre à ſon ſervice*, ou bien, *plus ſelon ſon deſir.*

Inſtruiſez-le d'exemple. (*a*)

Cela n'eſt pas français : il fallait dire, *inſtruiſez-le par l'exemple de*, &c.

(*a*) *Inſtruire d'exemple* me paraît faire un très-bel effet en poéſie. Cette expreſſion même ſemble y être devenue d'uſage. *Il m'inſtruiſait d'exemple au grand art des héros.*

Reſſouvenez & *enſeignez*, ne ſont pas bonnes rimes.

Ordonner une armée. (*a*)

Ce n'eſt pas bien parler français, quelque ſens qu'on lui veuille donner, & ne ſignifie point, ni mettre une armée en bataille, ni établir dans une armée l'ordre qui y eſt néceſſaire.

Sans moi vous paſſeriez bientôt ſous d'autres loix ;
Et ſi vous ne m'aviez, vous n'auriez plus de rois.

Il y a contradiction en ces vers; car par la même raiſon qu'ils paſſeraient ſous d'autres loix, ils pourraient avoir d'autres rois.

Le prince pour eſſai de généroſité.

L'obſervateur reprend mal cet endroit, en ce qu'il dit qu'il y a quelque conſonnance d'*eſſai* avec *généroſité*, car il n'y en a point.

Gagner des combats.

L'obſervateur a repris cette façon de parler ave quelque fondement, parce qu'on ne ſaurait dire qu'improprement *gagner des combats* (*b*)

Parlons-en mieux, le roi.

L'obſervateur a repris ce vers avec trop de rigueur, pour avoir la céſure mauvaiſe; car cela ſe ſouffre quelquefois aux vers de théâtre, & même en quelques lieux a de la grace dans les interlocutions, pourvu que l'on en uſe rarement.

Le premier dont la race a vu rougir ſon front.

L'obſervateur a eu raiſon de remarquer qu'on ne peut dire, *le front d'une race.* (*c*)

(*a*) Puiſqu'on ne peut rendre ce mot que par périphraſe, il vaut mieux que la périphraſe; il répond à *ordinaire*; il eſt plus énergique qu'*arranger*, *diſpoſer*.

(*b*) Si on gagne des batailles, pourquoi ne gagnerait-on pas des combats?

(*c*) Pourquoi, ſi on anime tout en poéſie, une race ne

Mon ame eſt ſatisfaite,
Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

Il y a contradiction en ces deux vers, de dire en même-tems que ſon ame ſoit ſatisfaite, & que ſes yeux reprochent à ſa main une défaite honteuſe, & qui par conſéquent lui doit donner du déplaiſir (*a*)

SCENE V.

Nouvelle dignité fatale à mon honneur?
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte?

Triompher de l'éclat d'une dignité, ce ſont de belles paroles qui ne ſignifient rien. (*b*)

Qui tombe ſur mon chef.

L'obſervateur eſt trop rigoureux de reprendre ce mot de *chef*, (*c*) qui n'eſt point tant hors d'uſage qu'il le dit.

SCENE VI.

Je le remets au tien pour venger & punir.

Venger & punir eſt trop vague; car on ne ſait qui doit être vengé, ni qui doit être puni.

Au ſurplus.

Ce terme eſt bien repris par l'obſervateur pour être bas, mais la faute eſt légère.

Se faire un rempart de funerailles. (*d*)

L'obſervateur a bien repris cet endroit; car le mot de *funerailles* ne ſignifie point des corps morts.

pourra-t-elle pas rougir? pourquoi ne lui pas donner un front comme des ſentimens?

(*a*) Y a-t-il contradiction? Je ſuis ſatisfait, je ſuis vengé; mais je l'ai été trop aiſément.

(*b*) N'eſt-il pas permis en poéſie de triompher de l'éclat des grandeurs?

(*c*) Ce mot a vieilli.

(*d*) *Funerailles* alors ſignifiait *funus*, & n'était pas uniquement attaché à l'idée d'enterrement.

Plus l'offenſeur eſt cher.

L'obſervateur a quelque fondement en ſa reprehenſion, de dire que ce mot *offenſeur* n'eſt pas en uſage, toutefois étant à ſouhaiter qu'il y fût, pour oppoſer à offenſé, cette hardieſſe n'eſt pas condamnable.

SCENE VII.

L'un échauffe (*a*) *mon cœur, l'autre retient mon bras.*

Echauffer eſt un verbe trop commun à toutes les deux paſſions. Il en fallait un qui fût propre à la vengeance, & qui ſe diſtinguât de l'amour, & même le mot de *flamme* qui ſuit, ſemble le deſirer plutôt pour la maîtreſſe que pour le père.

A mon aveuglement rendez un peu le jour.

L'obſervateur n'a pas bien repris en cet endroit, parce que l'on peut dire *l'aveuglement* pour *l'eſprit aveuglé.*

Je dois à ma maîtreſſe auſſi-bien qu'à mon père.

Je dois eſt trop vague. (*b*) Il devait être déterminé à quelque choſe qui exprimât ce qu'il doit.

Allons mon ame.

L'obſervateur n'a pas eu raiſon de blâmer cette façon de parler, parce qu'elle eſt en uſage, & que l'on parle ſouvent à ſoi en s'adreſſant à une des principales parties de ſoi-même, comme l'*ame* & le *cœur.*

Et puiſqu'il faut mourir.

Ces paroles ne ſont pas une exclamation, comme le remarque l'obſervateur, & ont un fort bon ſens, puiſqu'elles veulent dire que *Rodrigue* étant réduit à la néceſſité de mourir quoi qu'il pût arriver, il aime mieux

(*a*) *Echauffe* n'eſt pas mauvais, *anime* ſerait plus noble.

(*b*) L'uſage s'eſt depuis déclaré pour *Corneille.* On dit très-bien: *Je dois à la nature encor plus qu'à l'amour.*

mourir ſans offenſer *Chimène*, qu'après l'avoir offenſée.

Dont mon ame égarée.

L'obſervateur n'a pas bien repris ce mot *égarée*, qui n'eſt point inutile, marquant le trouble de l'eſprit.

Allons, mon bras.

L'obſervateur devait plutôt reprendre : *Allons, mon bras*, qu'*allons, mon ame*, (*a*) parce qu'encore que le bras ſe puiſſe quelquefois prendre pour la perſonne, il ne s'accorde pas bien avec *aller*.

Dois-je pas à mon père avant qu'à ma maîtreſſe.

Il fait la même faute qu'auparavant ; il devait déterminer ce qu'il devait.

Je rendrai mon ſang pur comme je l'ai reçu.

L'obſervateur n'a pas bien repris cet endroit ; car métaphoriquement le ſang qui a été reçu des aïeux, eſt ſouillé par les mauvaiſes actions, & ce vers eſt fort beau.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Quand je lui fis l'affront.

Il n'a pu dire, *je lui fis* ; car l'action vient d'être faite : il fallait dire, *quand je lui ai fait*, puiſqu'il ne s'était point paſſé de nuit entre deux.

Ce grand courage, grandeur de l'offenſe, grand crime, & *quelque grand qu'il fût.*

L'obſervateur eſt trop rigoureux de reprendre ces répétitions, dont la première n'eſt pas conſidérable, étant éloignée de cinq vers ; & en la ſeconde la répétition de

(*a*) Une ame va-t-elle mieux qu'un bras ?

quelque grand qu'il ſoit, eſt entiérement néceſſaire, & a même de la grace.

Qui paſſent le commun des ſatisfactions.

Cette façon de parler eſt des plus baſſes, & peu françaiſe.

Sont plus que ſuffiſans.

L'obſervateur l'a bien repris, non pas en ce qu'il dit que cette façon de parler ne ſignifie rien, car elle eſt aiſément entendue, mais en ce qu'elle eſt baſſe.

SCENE II.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance & l'honneur de ſon tems, le ſais-tu?

On ne doit parler ainſi que d'un homme mort; car *dom Diégue* étant vivant, ſon fils devait croire qu'il était encore la vertu & l'honneur de ſon tems: il devait dire; *eſt la même vertu*, &c.

Le comte répond, *peut-être* (*a*); mais c'eſt mal répondu, car abſolument on doit ſavoir ou non quelque choſe.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'eſt ſon ſang? (*b*)

Une ardeur ne peut être appellée ſang, par métaphore ni autrement.

A quatre pas je te le fais ſavoir.

Après avoir dit ces mots, le grand diſcours qui ſuit juſqu'à la fin de la ſcène eſt hors de ſaiſon. (*c*)

(*a*) Cette faute eſt de l'Eſpagnol.

(*b*) Si un homme pouvait dire de lui qu'il a de l'ardeur dans les yeux; y aurait-il une faute à dire que cette ardeur vient de ſon père, que c'eſt le ſang de ſon père? n'eſt-ce pas le ſang qui plus ou moins animé rend les yeux vifs ou éteints?

(*c*) Cependant on entend les vers ſuivans avec plaiſir: Et

SCENE III.

Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder.

L'obſervateur a mal repris cet endroit, car on dit *s'accorder* pour *être accordé.*

Et de ma part mon ame.

Cela eſt mal dit; mais pour, *fera l'impoſſible*, l'obſervateur l'a mal repris; car l'uſage a reçu *faire l'impoſſible*, pour dire, *faire tout ce qui eſt poſſible.*

Les hommes valeureux le ſont du premier coup.

L'obſervateur n'a pas eu ſujet de reprendre la baſſeſſe du vers, ni la phraſe *du premier coup* : mais il le devait reprendre comme impropre en ce lieu, puiſqu'il ſe dit d'une action, & non d'une habitude.

Les affronts à l'honneur ne ſe réparent point.

On dit bien *faire affront à quelqu'un*, mais non pas *faire affront à l'honneur de quelqu'un.* (*a*)

Quel comble à mon ennui! (*b*)

Cette phraſe n'eſt pas françaiſe.

SCENE V.

Vous laiſſez cheoir ainſi ce glorieux courage.

Contre l'opinion de l'obſervateur, ce mot de *cheoir* (*c*) n'eſt point ſi fort impropre en ce lieu qu'il ne ſe puiſſe ſupporter : celui d'*abattre* eût été ſans doute meilleur, & plus dans l'uſage.

Si deſſous ſa valeur ce grand guerrier s'abat.

La valeur n'attend pas le nombre des années, eſt devenu un proverbe.

(*a*) Cette cenſure détruirait toute poéſie; on dit très-bien, il outrage mon amour, ma gloire.

(*b*) On dit, c'eſt le comble de ma douleur, de ma joie : ſi ces tours n'étaient pas admis, il ne faudrait pas faire de vers.

(*a*) *Cheoir n'eſt plus d'uſage.*

L'obſervateur a mal repris *s'abat*, & il n'y a point d'équivoque vicieuſe avec *Sabat*; mais il devait remarquer qu'il fallait dire *eſt abattu*, & non pas *s'abat*.

Et ſes nobles journées (*a*)
Porter de là les mers ſes hautes deſtinées.

L'obſervateur a bien repris *ſes nobles journées*; car on ne dit point *les journées d'un homme*, pour exprimer les combats qu'il a faits; mais on dit bien, *la journée d'un tel lieu*, pour dire la bataille qui s'y eſt donnée: & il devrait encore ajouter que de nobles journées qui portent de hautes deſtinées au-delà des mers, font une confuſion de belles paroles, qui n'ont aucun ſens raiſonnable.

Arborer ſes lauriers. (*b*)

Eſt bien repris par l'obſervateur, parce que l'on ne peut pas dire, *arborer un arbre*: le mot d'*arborer* ne ſe prend que pour des choſes que l'on plante figurément en façon d'arbres, comme des étendarts.

Mais, madame, voyez où vous portez ſon bras.

Cette façon de parler eſt ſi hardie, qu'elle en eſt obſcure.

Je veux que ce combat demeure pour certain.

Outre que cette phraſe eſt baſſe, elle eſt mauvaiſe, & l'auteur n'exprime pas bien par-là, *je veux que ce combat ſe ſoit fait.*

Votre eſprit ne va-t-il point bien vîte pour ſa main?

[*a*] On diſait alors, *les journées d'un homme*; & il en eſt reſté cette façon de parler triviale: *Il a tant fait par ſes journées*: mais c'eſt dans le ſtyle comique.

[*b*] *Arborer ſes lauriers*, ne veut pas dire, *mettre des lauriers en terre pour les faire croître*, *planter des lauriers*: mais comme on coupait des branches de laurier en l'honneur des vainqueurs, c'était les arborer que de les porter en triomphe, les montrer de loin comme s'ils étaient des arbres véritables. Ces figures ne ſont-elles pas permiſes dans la poéſie?

Cette pointe eſt mauvaiſe.

Que veux-tu ? je ſuis folle, & mon eſprit s'égare,
Mais c'eſt le moindre mal que l'amour me prépare.

Il y a des contradictions dans le ſens de ces vers; car comment l'amour lui peut-il préparer un mal qu'elle ſent déja ? Elle pouvait bien dire, *c'eſt un petit mal en comparaiſon de ceux que l'amour me prépare.*

SCENE IV.

Je l'ai de votre part long-tems entretenu. (*a*)

On dit bien *je lui ai parlé de votre part*, ou bien, *je l'ai entretenu de ce que vous m'avez commandé de lui dire de votre part ;* mais on ne peut dire, *je l'ai entretenu de votre part.*

On l'a pris tout bouillant encore de ſa querelle. (*b*)

On ne peut dire, *bouillant d'une querelle*, comme on dit, *bouillant de colère.*

J'obéis & me tais ; mais de grace encore, ſire,
Deux mots en ſa défenſe.

Après avoir dit, *j'obéis & me tais*, il ne devait point continuer de parler : car ce n'eſt pas ſe vouloir taire, que de demander à dire deux mots en ſa défenſe.

Et c'eſt contre ce mot qu'a réſiſté le comte.

Réſiſter contre un mot, n'eſt pas parler français; il eût pu dire, *s'obſtiner ſur un mot.*

Il trouve en ſon devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéirait s'il avait moins de cœur.

D. Sanche pèche fort contre le jugement en cet en-

[*a*] Je ne crois pas qu'on puiſſe trouver la moindre faute dans ce vers.

[*b*] *Tout bouillant encor de ſa querelle*, me ſemble très-poétique, très-énergique & très-bon.

droit, (*a*) d'oſer dire au roi que le comte trouve trop de rigueur à lui rendre le reſpect qu'il lui doit, & encore plus quand il ajoute, qu'il y aurait de la lâcheté à lui obéir.

Commandez que ſon bras nourri dans les alarmes.

On ne peut dire, *un bras nourri dans les alarmes;* & il a mal pris en ce lieu la partie pour le tout.

Vous perdez le reſpect, mais je pardonne à l'âge,
Et j'eſtime l'ardeur en un jeune courage.

Le roi eſtime ſans raiſon cette ardeur, qui fait perdre le reſpect *à dom Sanche*; c'était beaucoup de lui pardonner.

A quelque ſentiment que ſon orgueil m'oblige, (*b*)
Sa perte m'affaiblit, & ſon trépas m'afflige.

Toutes les parties de ce raiſonnement ſont mal rangées; car il fallait dire: *A quelque reſſentiment que ſon orgueil m'ait obligé, ſon trépas m'afflige à cauſe que* (*c*) *ſa perte m'affaiblit.*

SCENE VII.

Par cette triſte bouche elle empruntait ma voix. (*d*)

Chimène paraît trop ſubtile en tout cet endroit, pour une affligée.

(*a*) Qu'on faſſe attention aux mœurs de ce tems-là, à la fierté des ſeigneurs, au peu de pouvoir des rois, & on verra que ceux qui rédigèrent ces remarques avaient une autre idée de la puiſſance royale que les guerriers du treizième ſiècle.

(*b*) *M'oblige* ne peut-il pas très-bien être ſubſtitué à *m'ait obligé*?

(*c*) *A cauſe que* ferait tout languir; & le roi peut très-bien s'affliger de la perte d'un homme qui a ſervi long-tems, ſans même ſonger qu'il pouvait ſervir encore. Ce ſentiment eſt bien plus noble.

(*d*) Ce défaut eſt de l'Eſpagnol; & en effet, ces ſubtilités, ces recherches d'eſprit, ces déclamations refroidiſſent beaucoup le ſentiment.

Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis partout a ſuivi la victoire.

D. Diégue devait exprimer ſes ſentimens devant ſon roi avec plus de modeſtie. (*a*)

L'orgueil dans votre cour l'a fait preſqu'à vos yeux,
Et ſouillé ſans reſpect l'honneur de ma vieilleſſe.

Il fallait dire, *& a ſouillé*, car *l'a fait*, ne peut pas régir *ſouillé.*

Du crime glorieux qui me cauſe nos débats,
Sire, j'en ſuis la tête, il n'en eſt que le bras. (b)

On peut bien donner une tête & des bras à quelques corps figurés, comme par exemple à une armée; mais non pas à des actions, comme des crimes, qui ne peuvent avoir ni têtes ni bras.

Et loin de murmurer d'un injuſte décret,
Mourant ſans déshonneur, je mourrai ſans regret.

Il offenſe le roi, le croyant capable de faire un décret injuſte; mais il pouvait dire, *loin d'accuſer d'injuſtice le décret de ma mort.*

Qu'un meurtrier périſſe.

Ce mot de *meurtrier*, qu'il répète ſouvent, le faiſant de trois ſillables, n'eſt que de deux. (*c*)

(*a*) Oui dans nos mœurs, oui dans les règles de nos cours, mais non dans les tems de la chevalerie.

(*b*) Cette faute eſt de l'Eſpagnol.

[*c*] *Meurtrier, ſanglier*, &c. de trois ſillabes. Ce ſerait faire une contradiction très-vicieuſe, & prononcer *ſangler, meurtrer*, que de réduire ces trois ſillabes très-diſtinctes à deux.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Elvire.

Jamais un meurtrier en fit-il ſon refuge ?

Rodrigue.

Jamais un meurtrier s'offrit-il à ſon juge ?

Soit que *Rodrigue* veuille conſentir au ſens d'*Elvire*, ſoit qu'il y veuille contrarier (*a*), il y a grande obſcurité en ce vers, & il ſemble qu'il conviendrait mieux au diſcours d'*Elvire* qu'au ſien.

SCENE II.

Employez mon épée à punir le coupable.
Employez mon amour à venger cette mort.

La bienſéance eût été mieux obſervée, (*b*) s'il ſe fût mis en devoir de venger *Chimène*, ſans lui en demander la permiſſion.

SCENE III.

Pleurez, pleurez, mes yeux, &c.

Cet endroit n'eſt pas bien repris par l'obſervateur; car cette phraſe, *fondez-vous en eau*, ne donne aucune vilaine idée comme il dit. Il eût été mieux à la vérité de

(*a*) *Y contrarier.* Ce verbe ne ſe dit plus avec le datif; on dit *contrarier une opinion, s'y oppoſer, la contredire*, &c.

(*b*) Point du tout; ce n'était pas l'uſage de la chevalerie; il fallait qu'un champion fût avoué par ſa dame: & de plus, *D. Sanche* ne devait pas s'expoſer à déplaire à ſa maîtreſſe, s'il était vainqueur d'un homme que *Chimène* eût encore aimé.

dire, *fondez-vous en larmes* : & à bien conſidérer ce qui ſuit, encore qu'il ſemble y avoir quelque confuſion, toutefois il ne s'y trouve point trois moitiés comme il l'eſtime.

Si je pleure ma perte, & la main qui l'a faite.

On ne peut dire *la main qui a fait ma perte*, pour dire *la main qui l'a cauſé* ; car c'eſt *Chimène* qui a fait la perte, & non pas la main de *Rodrigue*. Ce n'eſt pas bien dit auſſi, *je pleure la main*, pour dire, *je pleure de ce que c'eſt cette main qui a fait le mal.*

En ce dur combat de colère & de flamme.

Flamme en ce lieu eſt trop vague pour déſigner l'*amour*, l'oppoſant à *colère*, où il y a du feu auſſi bien qu'en l'amour.

Il déchire mon cœur ſans partager mon ame.

L'obſervateur l'a bien repris ; car cela ne veut dire, ſi-non, *il déchire mon cœur ſans le déchirer.*

Quoique mon amour ait ſur moi de pouvoir.

Cette façon de parler n'eſt pas françaiſe ; il fallait dire, *Quelque pouvoir que mon amour ait ſur moi.*

Rodrigue m'eſt bien cher, ſon intérêt m'afflige.

Ce mot d'*intérêt* étant commun au bien & au mal, ne s'accorde pas juſtement avec *afflige*, qui n'eſt que pour le mal ; il fallait dire, *ſon intérêt me touche*, ou *ſa peine m'afflige.*

Mon cœur prend ſon parti, mais contre leur effort,
Je ſais que je ſuis fille, & que mon père eſt mort.

C'eſt mal parler de dire, *contre leur effort, je ſais que je ſuis fille, & que mon père eſt mort.*

N'en preſſez point d'effet.

Il fallait dire, *l'effet.*

Quoi! j'aurai vu mourir mon père entre mes bras!

Elle avait dit auparavant, qu'il était mort (*a*) quand elle arriva ſur le lieu.

SCENE IV.

Soulez-vous du plaiſir de m'empêcher de vivre.

Cette phraſe, *empêcher de vivre*, eſt trop faible pour dire, *de me faire mourir*, principalement en lui préſentant ſon épée afin qu'elle le tue.

Quoi! du ſang de mon père encor toute trempée!

L'obſervateur eſt trop rigoureux de reprendre ce vers, à cauſe du ſemblable qui eſt dans un autre lieu: ce n'eſt point ſtérilité, ſi l'on n'en veut accuſer *Homère* & *Virgile*, qui répètent pluſieurs fois de mêmes vers.

Sans quitter l'envie.

L'obſervateur ne devait point reprendre cette phraſe, qui ſe peut ſouffrir.

Et veut tant que j'expire.

Cela n'eſt pas français pour dire, *juſqu'à tant que j'expire.*

D'avoir fui l'infamie.

Fui eſt de deux ſillabes. (*b*)

Perdu & *éperdu* ne peuvent rimer, à cauſe que l'un eſt le ſimple, & l'autre compoſé. (*c*)

Aux traits de ton amour, ni de ton déſeſpoir.

Ce vers eſt beau, & a été mal repris par l'obſervateur,

(*a*) Le comte venait d'expirer quand *Chimène* a été témoin de ce ſpectacle. Elle eſt très-bien fondée à dire, Je l'ai vu mourir entre mes bras. Ce n'eſt pas aſſurément une hyperbole trop forte, c'eſt le langage de la douleur.

(*b*) *Fui* eſt d'une ſillabe, comme *lui*, *bruit*, *cuit*.

(*c*) *perdu* & *éperdu* ſignifiant deux choſes abſolument différentes, laiſſons aux poëtes la liberté de faire rimer ces mots. Il n'y a pas aſſez de rimes dans le genre noble pour en diminuer encore le nombre.

teur, & *effets* au-lieu de *traits*, n'y ſerait pas bien comme il penſe.

Va, je ne te hais point

Rodrigue. *Tu le dois.*

Ces termes, *tu le dois*, ſont équivoques (*a*); on pourrait entendre, *tu dois ne me point haïr*: toutefois la paſſion eſt ſi belle en cet endroit, que l'eſprit ſe porte de lui-même au ſens de l'auteur.

Malgré des feux ſi beaux qui rompent ma colère.

Il paſſe mal d'une métaphore à une autre, & ce verbe *rompre* ne s'accommode pas avec *feux*.

Vigueur, vainqueur, trompeur, & peur.

L'obſervateur a tort d'accuſer ces rimes d'être fauſſes. Il voulait dire ſeulement qu'elles ſont trop proches les unes des autres, ce qui n'eſt pas conſidérable.

SCENE V.

Mes ennuis ceſſés.

L'obſervateur a mal repris cet endroit; *ceſſés* eſt bien dit en poéſie pour *appaiſés* ou *finis*.

SCENE VI.

Où fut jadis l'affront.

L'obſervateur a bien repris en ce lieu le mot *jadis*, qui marque un tems trop éloigné.

L'honneur vous en eſt dû, les cieux me ſont témoins
Qu'étant ſorti de vous je ne pouvais pas moins.

Il prend hors de propos *les cieux à témoins*, en ce lieu.

(*a*) Non aſſurément, ils ne ſont point équivoques; le ſens eſt ſi clair, qu'il eſt impoſſible de s'y méprendre; & ſi c'eſt une licence en poéſie, c'eſt une très-belle licence.

L'amour n'eſt qu'un plaiſir, & l'honneur un devoir. (*a*)

Il fallait dire, *l'amour n'eſt qu'un plaiſir, l'honneur eſt un devoir*; car *n'eſt que* ici ne régit pas *un devoir* autrement il ſemblerait que contre ſon intention il les voulût mépriſer l'un & l'autre.

Et vous m'oſez pouſſer à la honte du change. (*b*)

Ce n'eſt point bien parler, que de dire, *vous me conſeillez de changer*; on ne dit point *pouſſer à la honte.*

La flotte, &c. *vient ſurprendre la ville.*

Il fallait dire, *vient pour ſurprendre*, parce que celui qui parle eſt dans la ville, & eſt aſſuré qu'il ne ſera point ſurpris, puiſqu'il fait l'entrepriſe, ſans être d'intelligence avec les ennemis.

Et le peuple en alarmes.

Il fallait dire, *en alarme*, au ſingulier. (*c*)

Venaient m'offrir leur vie à venger ma querelle.

Il eût été bon de dire, *venaient s'offrir à venger ma querelle*; mais diſant, *Venaient m'offrir leur vie*, il fallait dire, *pour venger ma querelle.*

ACTE IV.

SCENE III.

L'effroi de Grenade & Tolède.

Il fallait répéter le *de*, & dire, *de Grenade & de Tolède.* (*d*)

(*a*) C'eſt encore ici la même obſervation; il y a peut-être un léger défaut de grammaire; mais la force, la vérité, la clarté du ſens font diſparaître ce défaut.

(*b*) Le mot de *pouſſer* n'eſt pas noble; mais il ſerait beau de dire: Vous me forcez à la honte, vous m'entraînez dans la honte.

(*c*) On dit mieux *en alarmes* au pluriel qu'au ſingulier en poéſie.

(*d*) Il y a bien des occaſions

Epargne ma honte.

Cela ne ſignifie rien, car *honte* n'eſt pas bien pour *pudeur* ou *modeſtie.*

Et le ſang qui m'anime.

L'obſervateur n'a pas bien repris cet endroit puiſque tous les poëtes ont uſé de cette façon de parler, qui eſt belle.

Sollicita mon ame encor toute troublée.

Sollicita mon ame ſeulement n'eſt pas aſſez dire. Il fallait ajouter de quoi elle avait été ſollicitée.

Leur brigade était prête.

(*a*) Contre l'avis de l'obſervateur, le mot de *brigade* ſe peut prendre pour un plus grand nombre que de *cinq cents.* Il eſt vrai qu'en terme de guerre on n'appelle *brigade* que ce qui eſt pris d'un plus grand corps ; & quelquefois on peut appeller *brigade* la moitié d'une armée que l'on détache pour quelque effet : mais en terme de poéſie on prend *brigade* pour *troupe*, de quelque façon que ce ſoit.

Et paraître à la cour eût haſardé ma tête.

Il fallait dire, *ç'eût été haſarder ma tête ;* car on ne peut faire un ſubſtantif de *paraître*, pour régir *eût haſardé.*

Marcher en ſi bon équipage.

L'obſervateur a eu raiſon de dire qu'il eût été mieux de mettre *en bon ordre*, qu'*en bon équipage* car ils allaient au combat, & non pas en vogage. Mais il a tort de dire que le mot d'*équipage* ſoit vilain.

J'en cache les deux tiers auſſi-tôt qu'arrivés.

(*b*) Cette façon de parler n'eſt pas françaiſe. Il fallait

ou le poëte eſt obligé de ſupprimer ce *de.*

(*a*) La moitié d'une armée, un gros détachement même, n'eſt point appellé *brigade*, & ce mot *brigade* n'eſt plus d'uſage en poéſie.

(*b*) *Auſſi-tôt qu'arrivés* eſt bien

dire, *auſſi-tôt qu'ils furent arrivés*, ou *ils furent cachés auſſi-tôt qu'arrivés.*

Les autres au ſignal de nos vaiſſeaux répondent.

Ce vers eſt ſi mal rangé, qu'on ne ſait ſi c'eſt le *ſignal des vaiſſeaux*, ou ſi *des vaiſſeaux on répond au ſignal.*

Et leurs terreurs s'oublient

L'obſervateur n'a pas plus de raiſon de condamner *s'oublient* que *s'accorder*, comme il a été remarqué auparavant.

Rétablir leur déſordre.

On ne dit point *rétablir le déſordre*, mais bien *rétablir l'ordre.*

Nous laiſſent pour adieux des cris épouvantables.

On ne dit point, *laiſſer un adieu*, ni *laiſſer des cris*, mais bien *dire adieu*, & *jeter de cris*; outre que les vaincus ne diſent jamais adieu aux vainqueurs.

SCENE IV.

Contrefaites le triſte.

L'obſervateur n'a pas eu raiſon de reprendre cette façon de parler, qui eſt en uſage; mais il eſt vrai qu'elle eſt baſſe dans la bouche du roi (*a*).

Au milieu des lauriers.

L'obſervateur n'a pas eu ſujet de blâmer l'auteur d'avoir parlé huit ou dix fois de *lauriers*, dans un poëme de ſi longue étendue.

SCENE V.

(*b*) *Si de nos ennemis Rodrigue a le deſſus*,

plus fort, plus énergique, plus beau en poéſie, que cette expreſſion auſſi languiſſante que réguliére, *Auſſi-tôt qu'ils furent arrivés.*

(*a*) Elle eſt baſſe dans la bouche de tout perſonnage tragique.

(*b*) On peut encore obſerver qu'*avoir le deſſus des ennemis*, eſt une expreſſion trop populaire.

Il eſt mort à nos yeux des coups qu'il a reçus.

Quand un homme *eſt mort*, on ne peut dire *qu'il a le deſſus* des ennemis, mais bien, *il a eu*.

Reprends ton allégreſſe.

Le roi propoſerait mal-à-propos à *Chimène*, qu'elle *reprît ſon allégreſſe*, ſi elle n'avait fait paraître plus d'amour pour *Rodrigue*, que de reſſentiment pour la mort de ſon père.

Sire, ôtez ces faveurs qui terniraient ſa gloire.

Cela n'eſt pas bien dit pour ſignifier, *ne lui faites point de ces faveurs qui terniraient ſa gloire*; car on ne peut dire, *ôter des faveurs* que celles que peut donner ou ôter une maîtreſſe; mais ce n'eſt pas ainſi que s'entendent *les faveurs* en ce lieu.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mon amour vous le doit, & mon cœur qui ſoupire
N'oſe ſans votre aveu ſortir de votre empire. (*a*)

Cette expreſſion *qui ſoupire*, eſt imparfaite. Il fallait dire *qui ſoupire pour vous*; & par le ſecond vers il ſemble qu'il demande plutôt permiſſion de changer d'amour que de mourir.

Va combattre D. Sanche, & déjà déſeſpère.

Il eût été plus à propos d'ajouter à *déſeſpérer*, ou *de*

(*a*) On pourrait dire encore qu'un cœur qui n'oſe ſortir du monde & de l'empire de ſa maîtreſſe ſans l'ordre de la dame, eſt une idée romaneſque qui éteint dans cet endroit la chaleur de la paſſion, & que tout ce qui eſt guindé, recherché, affecté, eſt froid.

la victoire, ou *de vaincre* ; car le mot *déſeſpère* ſemble ne dire pas aſſez tout ſeul.

Quand mon honneur y va.

Cette phraſe a déjà été repriſe ; il fallait dire, *quand il y va de mon honneur.*

SCENE II.

Mon cœur ne peut obtenir deſſus mon ſentiment.

Cela eſt mal dit pour exprimer, *mon cœur ne peut obtenir de lui-même.* Car il diſtingue le cœur du ſentiment, qui en ce lieu ne ſont qu'une même choſe.

SCENE III.

Que ce jeune ſeigneur endoſſe le harnois. (*a*)

L'obſervateur ne devait pas reprendre cette phraſe, qui n'eſt point hors d'uſage, comme les termes qu'il allègue.

Puiſſe l'autoriſer à paraître appaiſée.

Ce vers ne ſignifie pas bien, *puiſſe lui donner lieu de s'appaiſer, ſans qu'il y aille de ſon honneur.* (*b*)

SCENE IV.

Et mes plus doux ſouhaits ſont pleins d'un repentir.

Il fallait mettre plutôt *pleins de repentir* ; car le mot de *pleins* ne s'accorde pas avec *un* ; & puis le repentir n'eſt pas dans les ſouhaits, mais il peut ſuivre les ſouhaits. Il fallait dire, *ſont ſuivis de repentir.*

(*a*) On endoſſait effectivement alors le harnois. Les chevaliers portaient cinquante livres de fer au moins. Cette mode ayant fini, *endoſſer le harnois* a ceſſé d'être en uſage. *Boileau* a dit *dormir en plein champ le harnois ſur le dos* ; mais c'eſt dans une ſatyre.

(*b*) Cette critique paraît trop ſévère. Il me ſemble que l'auteur dit ce qu'on lui reproche de n'avoir pas dit.

Mon devoir eſt trop fort & ma perte trop grande ;
Et ce n'eſt pas aſſez pour leur faire la loi.

On peut dire, *faire la loi à un devoir*, pour dire *le ſurmonter*, & non pas *à une perte.*

Et le ciel ennuyé de vous être ſi doux.

Cela dit trop pour une perſonne dont on a tué le père le jour précédent.

De ſon côté me penche.

Il fallait dire, *me faſſe pencher* : ce verbe n'eſt point actif, mais neutre.

SCENE V.

Madame, à vos genoux j'apporte cette épée.

On peut bien *apporter une épée aux pieds* de quelqu'un ; mais non pas *aux genoux.* (*a*)

Miniſtre déloyal de mon rigoureux ſort.

D. Sanche n'était point *déloyal*, puiſqu'il n'avait fait que ce qu'elle lui avait permis de faire, & qu'il ne lui avait manqué de foi en nulle autre choſe.

Le cinquième article des obſervations comprend les larcins (*b*) de l'auteur, qui ſont ponctuellement ceux que l'obſervateur a remarqués. Mais il faut tomber d'accord que ces traductions ne ſont pas toute la beauté de la piéce. Car outre que nous remarquerons qu'en bien peu de choſes imitées il eſt demeuré au-deſſous de l'original, & qu'il en a rendu quelques-unes meilleures qu'elles n'étaient, nous trouvons encore qu'il y a ajouté beaucoup de penſées qui ne cèdent en rien à celles du premier auteur.

Tels ſont les ſentimens de l'académie françaiſe, qu'elle

(*a*) On apporte aux genoux comme aux pieds.

[*b*] Le mot *larcins* eſt dur. Traduire les beautés d'un ouvrage étranger, enrichir ſa patrie & l'avouer, eſt-ce là un larcin ?

met au jour, plutôt pour rendre témoignage de ce qu'elle penſe ſur le *Cid*, que pour donner aux autres des règles de ce qu'ils en doivent croire. Elle s'imagine bien qu'elle n'a pas abſolument ſatisfait, ni l'auteur, dont elle marque les défauts, ni l'obſervateur, dont elle n'approuve pas toutes les cenſures, ni le peuple, dont elle combat les premiers ſuffrages, mais elle s'eſt réſolue dès le commencement à n'avoir point d'autre but que de ſatisfaire à ſon devoir, elle a bien voulu renoncer à la complaiſance, pour ne pas trahir la vérité, & de peur de tomber dans la faute dont elle accuſe ici le poëte, elle a moins ſongé à plaire qu'à profiter. Son équitable ſévérité ne laiſſera pas de contenter ceux qui aimeront mieux le plaiſir d'une véritable connaiſſance, que celui d'une douce illuſion, & qui n'apporteront pas tant de ſoin pour s'empêcher d'être utilement trompés, qu'ils ſemblent en avoir pris juſques à cette heure pour ſe laiſſer tromper agréablement. S'il eſt ainſi, elle ſe croit aſſez récompenſée de ſon travail. Comme elle cherche leur inſtruction, & non pas ſa gloire, elle ne demande pas qu'ils prononcent en public contre eux-mêmes. Il lui ſuffit qu'ils ſe condamnent en particulier, & qu'ils ſe rendent en ſecret à leur propre raiſon. Cette même raiſon leur dira ce que nous leur diſons, ſi-tôt qu'elle pourra reprendre ſa première liberté: & ſecouant le joug qu'elle s'était laiſſé mettre par ſurpriſe, elle éprouvera qu'il n'y a que les fauſſes & imparfaites beautés qui ſoient proprement de courtes tyrannies. Car les paſſions violentes bien exprimées, font ſouvent en ceux qui les voient, une partie de l'effet qu'elles font en ceux qui les reſſentent véritablement. Elles ôtent à tous la liberté de l'eſprit, & font que les uns ſe plaiſent à voir repréſenter les fautes que les autres ſe plaiſent à commettre. Ce ſont ces puiſſans mouvemens, qui ont tiré des ſpectateurs du *Cid* cette grande approbation, & qui doivent auſſi la faire excuſer. L'auteur s'eſt facilement rendu maître de leur ame, après

y avoir excité le trouble & l'émotion; leur esprit flatté par quelques endroits agréables, est devenu aisément flatteur de tout le reste, & les charmes éclatans de quelques parties leur ont donné de l'amour pour tout le corps. S'ils eussent été moins ingénieux, ils eussent été moins sensibles, ils eussent vu les défauts que nous voyons en cette piéce, s'ils ne se fussent point trop arrêtés à en regarder les beautés, & si on leur peut faire quelque reproche, au moins n'est-ce pas celui qu'un ancien poëte faisait aux Thébains, quand il disait qu'ils étaient trop grossiers pour être trompés. Et sans mentir, les mêmes doivent souffrir avec quelque indulgence les irrégularités d'un ouvrage, qui n'aurait pas eu le bonheur d'agréer si fort au commun, s'il n'avait des graces qui ne sont pas communes. Il devait penser que l'abus étant si grand dans la plupart de nos poëmes dramatiques, il y aurait peut-être trop de rigueur à condamner absolument un homme, pour n'avoir pas surmonté la faiblesse, ou la négligence de son siècle, & à estimer qu'il n'aurait rien fait du tout, parce qu'il n'aurait point fait de miracles. Toutefois ce qui l'excuse ne le justifie pas; & les fautes même des anciens, qui semblent devoir être respectées pour leur vieillesse, ou, si on l'ose dire, pour leur immortalité, ne peuvent pas défendre les siennes. Il est vrai que celles-là ne sont presque considérées qu'avec révérence, d'autant que les unes étant faites devant les règles, sont nées libres & hors de leur juridiction, & que les autres par une longue durée ont comme acquis une prescription légitime. Mais cette faveur qui à peine met à couvert ces grands hommes, ne passe point jusqu'à leurs successeurs. Ceux qui viennent après eux héritent bien de leurs richesses, mais non pas de leurs privilèges; & les vices d'*Euripide* ou de *Senèque* ne sauraient faire approuver ceux de *Guillain de Castro*. L'exemple de cet auteur espagnol serait peut-être plus favorable à notre auteur français, qui

s'étant comme engagé à marcher ſur ſes pas, ſemblait le devoir ſuivre également parmi les épines & parmi les fleurs, & ne le pouvait abandonner, quelque bon ou mauvais chemin qu'il tînt, ſans une eſpèce d'infidélité. Mais outre que les fautes ſont eſtimées volontaires, quand on ſe les rend néceſſaires volontairement, & que lorſqu'on choiſit une ſervitude, on la doit au moins choiſir belle, il a bien fait voir lui-même, par la liberté qu'il s'eſt donnée de changer pluſieurs endroits de ce poëme, qu'en ce qui regarde la poéſie on demeure encore libre après cette ſujétion. Il n'en eſt pas de même dans l'hiſtoire, qu'on eſt obligé de rendre telle qu'on la reçoit. Il faut que la croyance qu'on lui donne ſoit aveugle, & la déférence que l'hiſtorien doit à la vérité, le diſpenſe de celle que le poëte doit à la bienſéance. Mais comme cette vérité a peu de crédit dans l'art des beaux menſonges, nous penſons qu'à ſon tour elle y doit céder à la bienſéance, qu'être inventeur & imitateur n'eſt ici qu'une même choſe, & que le poëte français qui nous a donné le *Cid*, eſt coupable de toutes les fautes qu'il n'y a pas corrigées. Après tout il faut avouer, qu'encore qu'il ait fait choix d'une matière défectueuſe, il n'a pas laiſſé de faire éclater en beaucoup d'endroits de ſi beaux ſentimens, & de ſi belles paroles, qu'il a en quelque ſorte imité le ciel (*a*), qui en la diſpenſation de ſes tréſors & de ſes graces, donne indifféremment la beauté du corps aux méchantes ames & aux bonnes. Il faut confeſſer qu'il y a ſemé un bon nombre de vers excellens, & qui ſemblent avec quelque juſtice demander grace pour ceux qui ne le ſont pas. Auſſi les aurions-nous remarqués particulièrement, comme nous avons fait les autres n'était qu'ils ſe découvrent aſſez d'eux-mêmes, & que d'ailleurs nous craindrions qu'en les ôtant de leur

[*a*] Cette imitation du ciel fait voir qu'on était éloigné de la véritable éloquence, & qu'on cherchait de l'eſprit à quelque prix que ce fût.

ſituation, nous ne leur ôtaſſions une partie de leur grace, & que commettant une eſpèce d'injuſtice pour vouloir être trop juſtes, nous ne diminuaſſions leurs beautés à force de les vouloir faire paraître. Ce qu'il y a de mauvais dans l'ouvrage, n'a pas laiſſé même de produire de bons effets, puiſqu'il a donné lieu aux obſervations qui ont été faites deſſus, & qui ſont remplies de beaucoup de ſavoir & d'élégance. De ſorte que l'on peut dire que ſes défauts ont été utiles, & que ſans y penſer il a profité aux lieux où il n'a ſu plaire. Enfin nous concluons, qu'encore que le ſujet du *Cid* ne ſoit pas bon, qu'il péche dans ſon dénouement, qu'il ſoit chargé d'épiſodes inutiles, que la bienſéance y manque en beaucoup de lieux, auſſi bien que la bonne diſpoſition du théatre, & qu'il y ait beaucoup de vers bas, & de façons de parler impures; néanmoins (*a*) la naïveté & la véhémence de ſes paſſions, la force & la délicateſſe de pluſieurs de ſes penſées, & cet agrément inexplicable qui ſe mêle dans tous ces défauts, lui ont acquis un rang conſidérable entre les poëmes français de ce genre. Si ſon auteur ne doit pas toute ſa réputation à ſon mérite, il ne la doit pas toute à ſon bonheur; & la nature lui a été aſſez libérale pour excuſer la fortune ſi elle lui a été prodigue.

(*a*) Ces dernières lignes ſont un aveu aſſez fort du mérite du *Cid*, On en doit conclure que les beautés y ſurpaſſent les défauts, & que par le jugement de l'académie, *Scudéri* eſt beaucoup plus condamné que *Corneille*.

Fin des ſentimens de l'académie françaiſe ſur le Cid.

EXCUSE A ARISTE (a)

CE n'eſt donc pas aſſez ; & de la part des muſes,
Ariſte, c'eſt en vers qu'il vous faut des excuſes ;
Et la mienne pour vous n'en plaint pas la façon,
Cent vers lui coûtent moins que deux mots de chanſon :
Son feu ne peut agir, quand il faut qu'il s'explique
Sur les fantaſques airs d'un rêveur de muſique,
Et que pour donner lieu de paraître à ſa voix,
De ſa bizarre quinte il ſe faſſe des loix.
Qu'il ait ſur chaque ton ſes rimes ajuſtées,
Sur chaque tremblement ſes ſillabes comptées,
Et qu'une faible pointe à la fin d'un couplet
En dépit de Phébus donne à l'art un ſoufflet :
Enfin cette priſon déplaît à ſon génie :
Il ne peut rendre hommage à cette tyrannie ;
Il ne ſe leurre d'animer de beaux chants,
Et veut pour ſe produire avoir la clef des champs.
C'eſt lors qu'il court d'haleine, & qu'en pleine carrière,
Quittant ſouvent la terre, en quittant la barrière,
Puis d'un vol élevé ſe cachant dans les cieux,
Il rit du déſeſpoir de tous ſes envieux.
Ce trait eſt un peu vain, Ariſte, je l'avoue ;
(b) Mais faut-il s'étonner d'un poëte qui ſe loue ?

(a) Voici cette épître de *Corneille* qu'on prétend qui lui attira tant d'ennemis ; mais il eſt très-vraiſemblable que le ſuccès du *Cid* lui en fit bien davantage : elle paraît écrite entiérement dans le goût & dans le ſtyle de *Régnier*, ſans grace, ſans fineſſe, ſans élégance, ſans imagination ; mais on y voit de la facilité & de la naïveté.

(b) *Mais faut-il s'étonner d'un poëte qui ſe loue.* Le mot *poëte*, *ouate*, était alors de deux ſyllabes en vers. *Boileau* qui a beaucoup ſervi à fixer notre langue, a mis trois ſyllabes à tous les mots de cette eſpèce.

Le parnaſſe, autrefois dans la France adoré,
Faiſait pour ſes mignons un autre âge doré:
Notre fortune enflait du prix de nos caprices,
Et c'était une banque à de bons bénéfices;
Mais elle eſt épuiſée, & les vers à préſent
Aux meilleurs du métier n'apportent que du vent;
Chacun s'en donne à l'aiſe, & ſouvent ſe diſpenſe
A prendre par ſes mains toute ſa récompenſe.
Nous nous aimons un peu, c'eſt notre faible à tous,
Le prix que nous valons, qui le ſait mieux que nous?
Et puis la mode en eſt, & la cour l'autoriſe.
Nous parlons de nous-mêmes avec toute franchiſe.
La fauſſe humilité ne met plus en crédit,
Je ſais ce que je vaux, & crois ce qu'on m'en dit.
Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue:
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai ſans brigue;
Et mon ambition pour faire plus de bruit
(*a*) Ne les va point quêter de réduit en réduit;
Mon travail ſans appui monte ſur le théatre;
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre:
Là ſans que mes amis prêchent leurs ſentimens,
J'arrache quelquefois leurs applaudiſſemens;
Là, content du ſuccès que le mérite donne,
Par d'illuſtres avis je n'éblouis perſonne,
Je ſatisfais enſemble & peuple & courtiſans;
(*b*) Par leur ſeule beauté ma plume eſt eſtimée:

Si ſon aſtre en naiſſant ne l'a formé poëte.
Où ſur l'ouate molle éclate le tabis.

[*a*] *Ne les va point quêter de réduit en réduit.* Ce vers déſigne tous ſes rivaux qui cherchaient à ſe faire des protecteurs & des partiſans, & cet endroit les ſouleva tous.

[*b*] *Par leur ſeule beauté &c.--Je ne dois qu'à moi ſeul.* Ces vers étaient d'autant plus révoltans, qu'il n'avait fait encore aucun de ces ouvrages qui ont rendu ſon nom immortel. Il n'était connu que par ſes premières comédies & par ſa tragédie de *Médée*, piéces qui ſeraient ignorées aujourd'hui ſi elles n'avaient été ſoutenues depuis par ſes belles tragédies. Il n'eſt pas permis d'ailleurs de parler ainſi de ſoi-même. On pardonnera toujours

Je ne dois qu'à moi ſeul toute ma renommée ;
Et penſe toutefois n'avoir point de rival
A qui je faſſe tort en le traitant d'égal.
Mais inſenſiblement je donne ici le change,
Et mon eſprit s'égare en ſa propre louange:
Sa douceur me ſéduit, je m'en laiſſe abuſer,
Et me vante moi-même au-lieu de m'excuſer.
Revenons aux chanſons que l'amitié demande.
(a) J'ai brûlé fort long-tems d'une amour aſſez grande,
Et que juſqu'au tombeau je dois bien eſtimer,
Puiſque ce fut par-là que j'appris à rimer.
Mon bonheur commença quand mon ame fut priſe.
Je gagnai de la gloire en perdant ma franchiſe.
Charmé de deux beaux yeux, mon vers charma la cour;
Et ce que j'ai de nom je le dois à l'amour.
J'adorai donc Philis, & la ſecrète eſtime
Que ce divin eſprit faiſait de notre rime,
Me fit devenir poëte auſſi-tôt qu'amoureux;
Elle eut mes premiers vers, elle eut mes premiers feux;
Et bien que maintenant cette belle inhumaine
Traite mon ſouvenir avec un peu de haine,
Je me trouve toujours en état de l'aimer;
Je me ſens tout ému quand je l'entends nommer;

à un homme célèbre de ſe moquer de ſes ennemis, & de les rendre ridicules; mais ſes propres amis ne lui pardonneront jamais de ſe louer.

[a] *J'ai brûlé longtems d'une amour aſſez grande.* Il avait aimé très-paſſionnément une dame de Rouen, nommée madame *du Pont*, femme d'un maître des comptes de la même ville, qui était parfaitement belle, qu'il avait connue toute petite fille, pendant qu'il étudiait à Rouen au collège des jéſuites, & pour qui il fit pluſieurs petites piéces de galanterie, qu'il n'a jamais voulu rendre publiques, quelques inſtances que lui aient fait ſes amis. Il les brûla lui-même environ deux ans avant ſa mort. Il lui communiquait la plupart de ſes piéces avant de les mettre au jour; & comme elle avait beaucoup d'eſprit, elle les critiquait fort judicieuſement; enſorte que monſieur *Corneille* a dit pluſieurs fois, qu'il lui était redevable de pluſieurs endroits de ſes premières piéces. *Note ancienne qui ſe trouve dans les éditions de* Corneille.

Et par le doux effet d'une prompte tendreſſe,
Mon cœur ſans mon aveu reconnaît ſa maîtreſſe.
Après beaucoup de vœux & de ſoumiſſions
Un malheur rompt le cours de nos affections;
Mais toute mon amour en elle conſommée,
Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée:
Auſſi n'aimai-je plus, & nul objet vainqueur
N'a poſſédé depuis ma veine ni mon cœur.
Vous le dirai-je, ami? tant qu'ont duré nos flammes,
Ma muſe également chatouillait nos deux ames:
Elle avait ſur la mienne un abſolu pouvoir,
J'aimais à le décrire, elle à le recevoir.
Une voix raviſſante, ainſi que ſon viſage,
La faiſait appeller le phénix de notre âge,
Et ſouvent de ſa part je me ſuis vu preſſer
Pour avoir de ma main de quoi mieux l'exercer.
Jugez-vous-même, Ariſte, à cette douce amorce,
Si mon génie était pour épargner ſa force:
Cependant mon amour, le père de mes vers,
Le fils du plus bel œil qui fût en l'univers,
A qui déſobéir c'était pour moi des crimes,
Jamais en ſa faveur n'en put tirer deux rimes,
Tant mon eſprit alors contre moi révolté,
En haine des chanſons ſemblait m'avoir quitté;
Tant ma veine ſe trouve aux airs mal aſſortie,
Tant avec la muſique elle a d'antipathie,
Tant alors de bon cœur elle renonce au jour;
Et l'amitié voudrait ce que n'a pu l'amour;
N'y penſez plus, Ariſte, une telle injuſtice
Expoſerait ma muſe à ſon plus grand ſupplice.
Laiſſez-la toujours libre agir ſuivant ſon choix,
Céder à ſon caprice, & s'en faire des loix.

RONDEAU. (a)

QU'IL faſſe mieux, ce jeune jouvencel,
A qui le Cid donne tant de martel,
Que d'entaſſer injure ſur injure,
Rimer de rage une lourde impoſture;
Et ſe cacher ainſi qu'un criminel. (*b*)
Chacun connaît ſon jaloux naturel,
Le montre au doigt comme un fou ſolemnel,
Et ne croit pas en ſa bonne écriture.
Qu'il faſſe mieux.
Paris entier ayant vu ſon cartel,
L'envoie au diable & ſa muſe au bordel. (*c*)
Moi, j'ai pitié des peines qu'il endure,
Et comme ami je le prie & conjure,
S'il veut tenir un ouvrage immortel,
Qu'il faſſe mieux.

CINNA

[*a*] Ce rondeau fut fait par *Corneille* en 1637 dans le tems du différend qu'il eut avec *Scudéri*, au ſujet des obſervations ſur le *Cid*.

[*b*] *Scudéri* n'avait pas d'abord mis ſon nom à ſes obſervations ſur le *Cid*. Il en fut fait deux éditions, ſans qu'on sût de quelle part elles venaient. Cela ſe découvrit néanmoins, & les brouilla enſemble.

[*c*] Ce terme groſſier n'eſt pas tolérable; mais *Régnier* & beaucoup d'autres l'avaient employé ſans ſcrupule. *Boilequ* même dans le ſiècle des bienſéances, en 1674, ſouilla ſon chef-d'œuvre de l'art poétique par ces deux vers, dans leſquels il caractériſait *Régnier*.

Heureux, ſi moins hardi dans ſes vers pleins de ſel,
Il n'eût jamais mené les muſes au bordel.

Ce fut le judicieux *Arnaud* qui l'obligea de réformer ces deux vers, où l'auteur tombait dans le défaut qu'il reprochait à *Régnier*.

Boileau ſubſtitua ces deux vers excellens:

Heureux, ſi ſes diſcours, craints du chaſte lecteur,
Ne ſe ſentaient des lieux que fréquentait l'auteur.

Il eût été à ſouhaiter que *Corneille* eût trouvé un *Arnaud*; il lui eût fait ſupprimer ſon rondeau tout entier, qui eſt trop indigne de l'auteur du *Cid*.

CINNA,

OU

LA CLÉMENCE D'AUGUSTE,

TRAGÉDIE.

HORAT... cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

CE n'eſt pas ici une piéce telle que les *Horaces*. On voit bien le même pinceau, mais l'ordonnance du tableau eſt très-ſupérieure. Il n'y a point de double action : ce ne ſont point des intérêts indépendans les uns des autres, des actes ajoutés à des actes ; c'eſt toujours la même intrigue. Les trois unités ſont auſſi parfaitement obſervées qu'elles puiſſent l'être, ſans que l'action ſoit gênée, ſans que l'auteur paraiſſe faire le moindre effort. Il y a toujours de l'art, & l'art s'y montre rarement à découvert.

On donne ici ce chef-d'œuvre du grand CORNEILLE tel qu'il le fit imprimer, avec le chapitre de *Sénèque* le philoſophe, dont il tira ſon ſujet, (ainſi qu'il avait publié le *Cid* avec les vers eſpagnols qu'il traduiſit.) On y ajoute ſon épître dédicatoire à *Montauron* tréſorier de l'épargne, & la lettre du célèbre *Balzac*.

A MONSIEUR
DE MONTAURON.

MONSIEUR,

Je vous préſente un tableau d'une des plus belles actions d'Auguſte. Ce monarque était tout généreux & ſa généroſité n'a jamais paru avec tant d'éclat que dans les effets de ſa clémence & de ſa libéralité. *Ces deux rares vertus lui étaient ſi naturelles & ſi inſéparables en lui, qu'il ſemble qu'en cette hiſtoire, que j'ai miſe ſur notre théatre, elles ſe ſoient tour-à-tour entre-produites dans ſon ame. Il avait été ſi* libéral *envers Cinna, que ſa conjuration ayant fait voir une ingratitude extraordinaire, il eut beſoin d'un extraordinaire effort de clémence pour lui pardonner; & le pardon qu'il lui donna, fut la ſource des nouveaux bienfaits dont il lui fut prodigue, pour vaincre tout-à-fait cet eſprit qui n'avait pu être gagné par les premiers; de ſorte qu'il eſt vrai de dire, qu'il eût été moins clément envers lui, s'il eût été moins* libéral, *& qu'il eût été moins* libéral, *s'il eût été moins clément. Cela étant, ne puis-je pas avec juſtice donner le portrait de l'une de ces héroïques vertus à celui qui poſsède l'autre en un ſi haut degré, puiſque dans cette action, ce grand prince les a ſi bien attachées, & comme unies l'une à l'autre, qu'elles ont été tout enſemble la cauſe & l'effet l'une de l'autre? Je le puis certes d'autant plus juſtement, que je vois votre généroſité, comme voulant imi-*

ter ce grand empereur (a), *prendre plaiſir à s'étendre ſur les gens de lettres, en un tems où beaucoup penſent avoir trop récompenſé leurs travaux, quand ils les ont honorés d'une louange ſtérile. Vous avez traité quelques-unes de nos muſes avec tant de magnanimité, qu'en elles vous avez obligé toutes les autres; de ſorte qu'il n'en eſt point qui ne vous en doive un remerciement. Trouvez bon, MONSIEUR, que je m'acquitte de celui que je reconnais vous en devoir, par le préſent que je vous fais de ce poëme, que j'ai choiſi comme le plus durable des miens, pour apprendre plus long-tems à ceux qui le liront, que le* généreux *monſieur de Montauron, par une* libéralité *inouie en ce ſiecle, s'eſt rendu toutes les muſes redevables, & je prends tant de part aux bienfaits dont vous avez ſurpris quelques-unes d'elles, que je m'en dirai toute ma vie,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obligé ſerviteur,
CORNEILLE.

(a) Voilà une étrange lettre, & pour le ſtyle & pour les ſentimens. On n'y reconnaît point *la main qui crayonna l'ame du grand Pompée, & l'eſprit de Cinna.* Celui qui faiſait des vers ſi ſublimes, n'eſt plus le même en proſe. On ne peut s'empêcher de plaindre *Corneille*, & ſon ſiecle, & les beaux-arts, quand on voit ce grand homme, négligé à la cour, comparer le ſieur de *Montauron*, à l'empereur *Auguſte*. Si pourtant la reconnaiſſance arracha ce ſingulier hommage, il faut encore plus en louer *Corneille* que l'en blâmer; mais on peut toujours l'en plaindre.

EXTRAIT
DU LIVRE DE SÉNÈQUE
LE PHILOSOPHE,
DONT LE SUJET DE CINNA EST TIRÉ.

Seneca lib. 1. de clementia, cap. 9. *

DIVUS Auguſtus mitis fuit princeps, ſi quis illum à principatu ſuo æſtimare incipiat : in communi quidem republica, duodeviceſimum egreſſus annum, jam pugiones in ſinu amicorum abſconderat, jam inſidiis M. Antonii conſulis latus petierat, jam fuerat collega proſcriptionis : ſed annum quadrageſimum tranſiſſet, & in Gallia moraretur, delatum eſt ad eum indicium L. Cin-

* *Remarque de l'éditeur.*

L'aventure de *Cinna* laiſſe quelque doute. Il ſe peut que ce ſoit une fiction de *Sénèque* ou du moins qu'il ait ajouté beaucoup à l'hiſtoire pour mieux faire valoir ſon chapitre de la clémence. C'eſt une choſe bien étonnante que *Suétone* qui entre dans tous les détails de la vie d'*Auguſte* paſſe ſous ſilence un acte de clémence qui ferait tant d'honneur à cet empereur, & qui ſerait la plus mémorable de ſes actions. *Sénèque* ſuppoſe la ſcène en Gaule. *Dion Caſſius* qui rapporte cette anecdote long-tems après *Sénèque*, au milieu du troiſième ſiècle de notre ère vulgaire, dit que la choſe arriva dans Rome. J'avoue que je croirai difficilement qu'*Auguſte* ait nommé ſur le champ premier conſul un homme convaincu d'avoir voulu l'aſſaſſiner.

Mais vraie ou fauſſe, cette clémence d'*Auguſte* eſt un des plus nobles ſujets de tragédies, une des plus belles inſtructions pour les princes. C'eſt une grande leçon de mœurs ; c'eſt à mon avis, le chef-d'œuvre de *Corneille*, malgré quelques défauts.

nam ſolidi ingenii virum inſidias ei ſtruere. Dictum eſt & ubi, & quando, & quemadmodum aggredi vellet. Unus ex conſciis deferebat, ſtatuit ſe ab eo vendicare. Conſilium amicorum advocari juſſit.

Nox illi inquieta erat, cum cogitaret adoleſcentem nobilem, hoc detracto integrum, Cn. Pompeii nepotem damnandum. Jam unum hominem occidere non poterat, cum M. Antonio proſcriptionis edictum inter cœnam dictaret. Gemens ſubinde voces varias emittebat & inter ſe contrarias. *Quid ergo? ego percuſſorem meum ſecurum ambulare patiar, me ſollicito? Ergo non dabit pœnas, qui tot civilibus bellis fruſtra petitum caput; tot navalibus, tot pedeſtribus prœliis incolume, poſtquam terra marique pax parte eſt, non occidere conſtituat, ſed immolare?* (Nam ſacrificantem placuerat adoriri.) Rurſus ſilentio interpoſito majore multo voce ſibi quam Cinnæ irafcebatur. *Quid vivis, ſi perire te tam multorum intereſt? Quis finis erit ſuppliciorum? quis ſanguinis? Ego ſum nobilibus adoleſcentulis expoſitum caput, in quod mucrones acuant. Non eſt tanti vita, ſi ut ego non peream, tam multa perdenda ſunt.* Interpellavit tandem illum Livia uxor, & *Admittis*, inquit, *muliebre conſilium? Fac quod medici ſolent, ubi uſitata remedia non procedunt, tentant contraria. Severitate nihil adhuc proſeciſti: Salvidienum Lepidus ſecutus eſt, Lepidum Muræna, Murænam Cæpio, Cæpionem Egnatius, ut alios taceam quos tantum auſos pudet: nunc tenta quomodo tibi cedat clementia. Ignoſce L. Cinnæ deprehenſus eſt, jam nocere tibi non poteſt, prodeſſe famæ tuæ poteſt.*

Gaviſus ſibi quod advocatum invenerat, uxori quidem gratias egit: renuntiari autem extemplò amicis quos in conſilium rogaverat, imperavit, & Cinnam unum ad ſe accerſit, dimiſſiſque omnibus è cubiculo, cum alteram poni Cinnæ cathedram juſſiſſet, *Hoc*, inquit, *primùm à te peto ne me loquentem interpelles, ne meo ſermone medio proclames, dabitur tibi loquendi liberum tempus*

Ego te, Cinna, cum in hoſtium caſtris inveniſſem, non factum tantùm mihi inimicum, ſed natum, ſervavi patrimonium tibi omne conceſſi, hodiè tam fœlix es & tam dives, ut victo victores invideant: Sacerdotium tibi petenti, præteritis compluribus quorum parentes mecum militaverant, dedi. Cum ſic de te meruerim, occidere me conſtituiſti.

Cum ad hanc vocem exclamaſſet Cinna, procul hanc ab ſe abeſſe dementiam: *Non preſtas*, inquit, *fidem, Cinna, convenerat ne interloquereris. Occidere, inquam, me paras.* Adjecit locum, ſocios, diem, ordinem inſidiarum, cui commiſſum eſſet ferrum. Et cum defixum videret, nec ex conventione jam, ſed ex conſcientia tacentem; Quo, inquit, *hoc animo facis? Ut ipſe ſis princeps? Malè mehercule cum republica agitur, ſi tibi ad imperandum nihil præter me obſtat. Domum tuam tueri non potes, nuper libertini hominis gratia in privato judicio ſuperatus es. Adeò nihil facilius putas quam contra Cæſarem advocare? Cedo, ſi ſpes tuas ſolus impedio. Pauluſne te & Fabius Maximus & Coſſi & Serviliiferent, tantumque agmen nobilium, non inania nomina præferentium, ſed eorum qui imaginibus ſuis decori ſunt?* Ne totam ejus orationem repetendo magnam partem voluminis occupem, diutius enim quam duabus horis locutum eſſe conſtat, cum hanc pœnam, quæ ſola erat contentus futurus, extenderet. *Vitam tibi*, inquit, *Cinna, iterum do, prius hoſti, nunc inſidiatori ac parricidæ. Ex hodierno die inter nos amicitia incipiat. Contendamus, utrum ego meliore fide vitam tibi dederim, an tu debeas.* Poſt hæc detulit ultrò conſulatum, queſtus quod non auderet petere, amiciſſimum, fideliſſimumque habuit, hæres ſolus fuit illi, nullis amplius inſidiis ab ullo petitus eſt.

LETTRE
DE
MONSIEUR DE BALZAC
A M. CORNEILLE.

MONSIEUR,

(a) *J'ai ſenti un notable ſoulagement depuis l'arrivée de votre paquet, & je crie miracle! dès le commencement de ma lettre. Votre Cinna guérit les malades : il fait que les paralitiques battent des mains : il rend la parole à un muet, ce ſerait trop peu de dire à un enrhuné. En effet, j'avais perdu la parole avec la voix ; & puiſque je les recouvre l'une & l'autre par votre moyen, il eſt bien juſte que je les emploie toutes deux à votre gloire, & à dire ſans ceſſe,* La belle choſe! *Vous avez peur néanmoins d'être de ceux qui ſont accablés par la majeſté des ſujets qu'ils traitent, & ne penſez pas avoir apporté aſſez de force, pour ſoutenir la grandeur romaine. Quoique cette modeſtie me plaiſe, elle ne me perſuade pas, & je m'y oppoſe pour l'intérêt de la vérité. Vous êtes trop ſubtil examinateur d'une compoſition univerſellement approuvée : & s'il était vrai qu'en quelqu'une de ſes parties vous euſſiez ſenti quelque faibleſſe, ce ſerait un ſecret entre vos muſes & vous, car je vous aſſure que perſonne ne l'a reconnu.*

(a) Les étrangers verront dans cette lettre quelle était l'éloquence de ce tems-là. Il n'eſt guère convenable peut-être que l'éloquence ſoit le partage d'un lettre familière ; & comme dit Mr. l'abbé d'*Olivet*, *Balzac* écrivait une lettre comme *Lingende* faiſait un ſermon, ou un panégirique ; il s'étudiait à prodiguer les figures.

La faibleſſe ſerait de notre expreſſion, & non pas de votre penſée : elle viendrait du défaut des inſtrumens, & non pas de la faute de l'ouvrier : il faudrait en accuſer l'incapacité de notre langue.

Vous nous faites voir Rome tout ce qu'elle peut être à Paris, & ne l'avez point briſée en la remuant. Ce n'eſt point une Rome de Caſſiodore (a) *& auſſi déchirée qu'elle était au ſiècle des Théodorics : c'eſt une Rome de Tite-Live, & auſſi pompeuſe qu'elle était au tems des premiers Céſars. Vous avez même trouvé ce qu'elle avait perdu dans les ruines de la république, cette noble & magnanime fierté ; & il ſe voit bien quelques paſſables traducteurs de ſes paroles & de ſes locutions, mais vous êtes le vrai & le fidèle interprête de ſon eſprit & de ſon courage. Je dis plus, monſieur, vous êtes ſouvent ſon pédagogue, & l'avertiſſez de la bienſéance, quand elle ne s'en ſouvient pas. Vous êtes le réformateur du vieux tems, s'il a beſoin d'embelliſſement, ou d'appui. Aux endroits où Rome eſt de brique, vous la rebâtiſſez de marbre : quand vous trouvez du vuide, vous le rempliſſez d'un chef-d'œuvre ; & je prends garde que ce que vous prenez à l'hiſtoire eſt toujours meilleur que ce que vous empruntez d'elle.*

La femme d'Horace, & la maîtreſſe de Cinna, qui ſont vos deux véritables enfantemens, & les deux pures créatures de votre eſprit, ne ſont-elles pas auſſi les principaux ornemens de vos deux poëmes ? Et qu'eſt-ce que la ſainte antiquité a produit de vigoureux & de ferme dans le ſexe faible, qui ſoit comparable à ces nouvelles héroïnes que vous avez miſes au monde, à ces romaines de votre façon ? Je ne m'ennuie point depuis quinze jours, de conſidérer celle que j'ai reçu la dernière.

Je l'ai fait admirer à tous les habiles de notre province : nos orateurs & nos poëtes en diſent merveilles : mais un docteur de mes voiſins, qui ſe met d'ordinaire ſur le haut

[a] Pourquoi parler de *Théodoric* & de *Caſſiodore* quand il s'agit d'*Auguſte*.

ſtyle, en parle certes d'une étrange ſorte ; & il n'y a point de mal que vous ſachiez juſques où vous avez porté ſon eſprit. Il ſe contentait le premier jour de dire que votre Emilie était la rivale de Caton & de Brutus, dans la paſſion de la liberté. A cette heure il va bien plus loin. Tantôt il la nomme la poſſédée du démon de la république, & quelquefois la belle, la raiſonnable, la ſainte (a) *& l'adorable furie. Voilà d'étranges paroles ſur le ſujet de votre romaine; mais elles ne ſont pas ſans fondement. Elle inſpire en effet toute la conjuration, & donne chaleur au parti, par le feu qu'elle jette dans l'ame du chef. Elle entreprend, en ſe vengeant,* (b) *de venger toute la terre : elle veut ſacrifier à ſon père, une victime, qui ſerait trop grande pour Jupiter même. C'eſt à mon gré une perſonne ſi excellente, que je penſe dire peu à ſon avantage, de dire que vous êtes beaucoup plus heureux en votre race que Pompée n'a été en la ſienne, & que votre fille Emilie vaut ſans comparaiſon davantage que Cinna ſon petit-fils. Si celui-ci même a plus de vertu que n'a cru Sénèque, c'eſt pour être tombé entre vos mains, & à cauſe que vous avez pris ſoin de lui. Il vous eſt obligé de ſon mérite, comme à Auguſte de ſa dignité. L'empereur le fit conſul, & vous l'avez fait* honnête homme (c), *mais vous l'avez pu faire par les loix d'un art, qui polit & orne la vérité, qui permet de favoriſer en imitant ; qui quelquefois ſe propoſe le ſemblable, & quelquefois le*

(a) Voilà une plaiſante épithète que celle de *ſainte*, donnée par ce docteur à *Emilie*.

(b) Il paraît qu'en effet *Emilie* était regardée comme le premier perſonnage de la piéce, & que dans les commencemens on n'imaginait pas que l'intérêt pût tomber ſur *Auguſte*.

(c) C'eſt donc *Cinna* qu'on regardait comme l'honnête homme de la piéce, parce qu'il avait voulu venger la liberté publique. En ce cas, il fallait qu'on ne regardât la clémence d'*Auguſte* que comme un trait de politique conſeillé par *Livie*.

Dans les premiers mouvemens des eſprits émus par un poëme tel que *Cinna*, on eſt frappé & ébloui de la beauté des détails ; on eſt long-tems ſans former un jugement précis ſur le fonds de l'ouvrage.

meilleur. J'en dirais trop, ſi j'en diſais davantage. Je ne veux pas commencer une diſſertation, je veux finir une lettre, & conclure par les proteſtations ordinaires, mais très-ſincères & très-véritables, que je ſuis,

Monsieur,

Votre très-humble ſerviteur,
Balzac.

ACTEURS.

OCTAVE-CÉSAR-AUGUSTE, empereur de Rome.

LIVIE, impératrice.

CINNA, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguſte.

MAXIME, autre chef de conjuration.

EMILIE, fille de C. Toranius tuteur d'Auguſte, & proſcrit par lui durant le triumvirat.

FULVIE, confidente d'Emilie.

POLYCLETE, affranchi d'Auguſte.

EVANDRE, affranchi de Cinna.

EUPHORBE, affranchi de Maxime.

La ſcène eſt à Rome.

CINNA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EMILIE.

(*a*) IMPATIENS desirs d'une illuſtre vengeance, (*b*)
Dont la mort de mon père a formé la naiſſance,
Enfans impétueux de mon reſſentiment,
Que ma douleur ſéduite embraſſe aveuglément,

(*a*) Pluſieurs actrices ont ſupprimé ce monologue dans les repréſentations. Le public même paraiſſait ſouhaiter ce retranchement. On y trouvait de l'amplification. Ceux qui fréquentent les ſpectacles diſaient qu'*Emilie* ne devait pas ainſi ſe parler à elle-même, ſe faire des objections & y répondre, que c'était une déclamation de rhétorique, que les mêmes choſes qui ſeraient très-convenables quand on parle à ſa confidente, ſont très-déplacées quand on s'entretient toute ſeule avec ſoi-même, qu'enfin la longueur de ce monologue y jetait de la froideur, & qu'on doit toujours ſupprimer ce qui n'eſt pas néceſſaire.

Cependant j'étais ſi touché des beautés répandues dans cette première ſcène que j'engageai l'actrice qui jouait *Emilie* à la remettre au théatre : & elle fut très-bien reçue.

(*b*) *Impatiens deſirs d'un illuſtre vengeance.* Quand il ſe trouve des acteurs capables de jouer *Cinna*, on retranche aſſez communément ce monologue. Le public a perdu le goût de ces déclamations, celle-ci n'eſt pas néceſſaire à la piéce. Mais

(*a*) Vous prenez ſur mon ame un trop puiſſant empire ;
Durant quelques momens ſouffrez que je reſpire,
Et que je conſidère, en l'état où je ſuis,
Et ce que je haſarde, & ce que je pourſuis.
(*b*) Quand je regarde Auguſte au milieu de ſa gloire,
(*c*) Et que vous reprochez à ma triſte mémoire,
Que par ſa propre main mon père maſſacré,
Du trône où je le vois fait le premier degré :
Quand vous me préſentez cette ſanglante image ;
(*d*) La cauſe de ma haine, & l'effet de ſa rage,
Je m'abandonne toute à vos ardens tranſports,
(*e*) Et crois pour une mort lui devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur ſi juſte,
(*f*) J'aime encor plus Cinna que je hais Auguſte,

n'a-t-elle pas de grandes beautés? n'eſt-elle pas majeſtueuſe, & même aſſez paſſionnée? *Boileau* trouvait dans ces *impatiens deſirs*, *enfans du reſſentiment*, *embraſſés par la douleur*, une eſpèce de familier ; il prétendait que les grands intérêts & les grandes paſſions s'expriment plus naturellement, il trouvait que le poëte paraît trop ici, & le perſonnage trop peu.

(*a*) *Vous prenez ſur mon ame un trop puiſſant empire.* Il y avait dans les premières éditions, *Vous régnez ſur mon ame avecque trop d'empire* : *avecque* faiſait un ſon dur & traînant, comme on l'a déjà remarqué. On ne peut corriger mieux.

(*b*) *Quand je regarde Auguſte au milieu de ſa gloire.* Il y avait dans les premières éditions, *au trône de ſa gloire.*

(*c*) *Et que vous reprochez à ma triſte mémoire.* Ces deſirs rappellent à *Emilie* le meurtre de ſon père, & ne lui reprochent pas. Il fallait dire, *vous me reprochez de ne l'avoir pas encore vengé*, & non pas, *vous me reprochez ſa proſcription* ; car elle n'eſt certainement pas cauſe de cette mort.

(*d*) *La cauſe de ma haine & l'effet de ſa rage.* *Emilie* a déjà dit quelle eſt la cauſe de ſa rage ; la cauſe & l'effet paraiſſent trop recherchés.

(*e*) *Et crois pour une mort lui devoir* mille morts.

. . . . . .
Sans attirer ſur moi mille & mille tempêtes.

Mille morts, *mille & mille tempêtes*, ne ſont que de légères négligences, auxquelles il ne faut pas prendre garde dans les ouvrages de génie, & ſurtout dans ceux du ſiècle de *Corneille*, mais qu'il faut éviter ſoigneuſement aujourd'hui.

(*f*) *J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguſte.* De bons critiques qui connaiſſent l'art & le cœur humain, n'aiment

Et je ſens refroidir ce bouillant mouvement,
Quand il faut pour le ſuivre expoſer mon amant.
Oui, Cinna, contre moi-même je m'irrite,
Quand je ſonge aux dangers où je te précipite.
Quoique pour me ſervir tu n'appréhendes rien,
Te demander du ſang, c'eſt expoſer le tien.
D'une ſi haute place on n'abat point de têtes,
Sans attirer ſur ſoi mille & mille tempêtes;
L'iſſue en eſt douteuſe, & le péril certain.
Un ami déloyal peut trahir ton deſſein;
L'ordre mal concerté, l'occaſion mal priſe,
Peuvent ſur ſon auteur renverſer l'entrepriſe;
Tourner ſur toi les coups dont tu le veux frapper;
Dans ſa ruine même il peut t'envelopper;
Et quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,
Il te peut en tombant écraſer ſous ſa chûte.
Ah! ceſſe de courir à ce mortel danger:
Te perdre en me vengeant ce n'eſt pas me venger.
Un cœur eſt trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes;
Et l'on doit mettre au rang des plus cuiſans malheurs
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.
Mais peut-on en verſer alors qu'on venge un père?
Eſt-il perte à ce prix qui ne ſemble légère?

pas qu'on annonce ainſi de ſang-froid les ſentimens de ſon cœur. Ils veulent que les ſentimens échappent à la paſſion. Ils trouvent mauvais qu'on diſe, *j'aime plus celui-ci que je ne hais celui-là. Je ſens refroidir mon mouvement bouillant, je m'irrite contre moi-même, & j'ai de la fureur.* Ils veulent que cette fureur, cet amour, cette haine, ces bouillans mouvemens éclatent ſans que le perſonnage vous en avertiſſe. C'eſt le grand art de *Racine.* Ni *Phèdre* ni *Iphigénie*, ni *Agrippine*, ni *Roxane*, ni *Monime*, ne débutent par venir étaler leurs ſentimens ſecrets dans un monologue, & par raiſonner ſur les intérêts de leurs paſſions. Mais il faut toujours ſe ſouvenir que c'eſt *Corneille* qui a débrouillé l'art, & que ſi ces amplifications de rhétorique ſont un défaut aux yeux des connaiſſeurs, ce défaut eſt réparé par de très-grandes beautés.

Et quand ſon aſſaſſin tombe ſous notre effort,
Doit-on conſidérer ce que coûte ſa mort ?
Ceſſez, vaines frayeurs, ceſſez, lâches tendreſſes,
De jeter dans mon cœur vos indignes faibleſſes ;
Et toi qui les produis par tes ſoins ſuperflus,
(*a*) Amour, ſers mon devoir, & ne le combats plus.
Lui céder c'eſt ta gloire, & le vaincre ta honte ;
Montre-toi généreux, ſouffrant qu'il te ſurmonte.
Plus tu lui donneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couronner.

SCENE II.

EMILIE, FULVIE.

EMILIE.

JE l'ai juré, Fulvie, & je le jure encore,
Quoique j'aime Cinna, (*b*) quoique mon cœur l'adore,
S'il me veut poſſéder, Auguſte doit périr ;
Sa tête eſt le ſeul prix dont il peut m'acquérir.
Je lui preſcris la loi que mon devoir m'impoſe.

FULVIE.

(*a*) *Amour, ſers mon devoir, & ne le combats plus.* Il ſemble que le monologue devrait finir là. Les quatre derniers vers ne ſont-ils pas ſurabondans ? les penſées n'en ſont-elles pas recherchées & hors de la nature ? Qu'importe de la gloire ou de la honte de l'amour ? Qu'eſt-ce que ce devoir qui ne triomphera que pour couronner l'amour ? D'ailleurs dans le dernier de ces vers, au lieu de

Et ne triomphera que pour le couronner,

il faudrait, *il ne triomphera ;* mais les vers précédens paraiſſent dignes de *Corneille*, & j'oſe croire qu'au théatre il faudrait réciter ce monologue en retranchant ſeulement ces quatre derniers vers qui ne ſont pas dignes du reſte.

(*b*) *Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore.* Des critiques trouvent ce vers languiſſant ; par le ſoin même que prend l'auteur de lui donner de la force ; ils diſent qu'*adore* n'eſt que la répétition de j'aime.

FULVIE.

Elle a pour la blâmer une trop juſte cauſe.
(*a*) Par un ſi grand deſſein vous vous faites juger
(*b*) Digne de celui que vous voulez venger:
Mais encor une fois, ſouffrez que je vous die
Qu'une ſi juſte ardeur devrait être atiédie.
Auguſte chaque jour, à force de bienfaits,
Semble aſſez réparer les maux qu'il vous a faits,
Sa faveur envers vous paraît ſi déclarée,
Que vous êtes chez lui la plus conſidérée;
Et de ſes courtiſans ſouvent les plus heureux
Vous preſſent à genoux de lui parler pour eux.

EMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon père;
Et de quelque façon que l'on me conſidère,
Abondante en richeſſe, ou puiſſante en crédit,
Je demeure toujours la fille d'un proſcrit.
Les bienfaits ne ſont pas toujours ce que tu penſes;
D'une main odieuſe ils tiennent lieu d'offenſes
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque jour ſans changer mon courage.
Je ſuis ce que j'étais, & je puis davantage;
Et des mêmes préſens qu'il verſe dans mes mains
J'achète contre lui les eſprits des Romains.
Je recevrais de lui la place de Livie,
(*c*) Comme un moyen plus ſûr d'attenter à ſa vie.

[*a*] *Vous vous faites juger* eſt plus languiſſant: d'ailleurs c'eſt un grand ſecret. On ne peut encore le juger.

[*b*] *Digne ſang. Foranius* était un plébéien inconnu qui n'avait joué aucun rôle, ſi ce n'eſt qu'*Octave* ſacrifia dans les proſcriptions parce qu'il était riche.

(*c*) *Comme un moyen plus ſûr d'attenter à ſa vie.* Ce ſentiment furieux eſt, à mon gré, une raiſon pour ne pas ſupprimer le monologue qui prépare cette férocité.

Pour qui venge ſon père il n'eſt point de forfaits,
Et c'eſt vendre ſon ſang que le rendre aux bienfaits.

FULVIE.

Quel beſoin toutefois de paſſer pour ingrate?
Ne pouvez-vous haïr ſans que la haine éclate?
Aſſez d'autres ſans vous n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautés ſon trône eſt établi.
Tant de braves Romains, tant d'illuſtres victimes,
(a) Qu'à ſon ambition ont immolé ſes crimes,
Laiſſent à leurs enfans d'aſſez vives douleurs,
Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les ſuivre.
Qui vit haï de tous ne ſaurait long-tems vivre.
Remettez à leurs bras les communs intérêts,
Et n'aidez leurs deſſeins que par des vœux ſecrets.

EMILIE.

Quoi, je le haïrai ſans tâcher de lui nuire?
J'attendrai du haſard qu'il oſe le détruire?
Et je ſatisferai des devoirs ſi preſſans
Par une haine obſcure, & des vœux impuiſſans?
Sa perte que je veux me deviendrait amère,
Si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à mon père;
(b) Et tu verrais mes pleurs couler pour ſon trépas,
Qui le faiſant périr ne me vengerait pas.
C'eſt une lâcheté que de remettre à d'autres.
Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.
Joignons à la douceur de venger nos parens,
La gloire qu'on remporte à punir les tyrans;
Et faiſons publier par toute l'Italie,

(a) *Qu'à ſon ambition ont immolé ſes crimes. Ambition* eſt bien dur à l'oreille.

Fuyez des mauvais ſons le concours odieux.

(b) Ce ſentiment atroce & ces beaux vers ont été imités par *Racine* dans *Andromaque*.

Ma vengeance eſt perdue,
S'il ignore en mourant que c'eſt moi qui le tue.

La liberté de Rome eſt l'œuvre d'Emilie ;
On a touché ſon ame, & ſon cœur eſt épris ;
Mais elle n'a donné ſon amour qu'à ce prix.

FULVIE.

Votre amour à ce prix n'eſt qu'un préſent funeſte,
Qui porte à votre amant ſa perte manifeſte.
Penſez mieux, Emilie, à quoi vous l'expoſez,
Combien à cet écueil ſe ſont déjà briſés ;
Ne vous aveuglez point quand ſa mort eſt viſible.

EMILIE.

Ah ! tu ſais me frapper par où je ſuis ſenſible.
Quand je ſonge aux dangers que je lui fais courir,
La crainte de ſa mort me fait déjà mourir ;
Mon eſprit en déſordre à ſoi-même s'oppoſe ;
Je veux, & ne veux pas, je m'emporte, & je n'oſe ;
Et mon devoir confus, languiſſant, étonné,
Cède aux rebellions de mon cœur mutiné.
(*a*) Tout beau, ma paſſion, deviens un peu moins forte ;
Tu vois bien des haſards, ils ſont grands, mais n'importe :
Cinna n'eſt pas perdu pour être haſardé.
De quelques légions qu'Auguſte ſoit gardé,
Quelque ſoin qu'il ſe donne, & quelque ordre qu'il tienne,
Qui mépriſe la vie eſt maître de la ſienne.
Plus le péril eſt grand, plus doux en eſt le fruit ;
La vertu nous y jette, & la gloire le ſuit.
Quoiqu'il en ſoit, qu'Auguſte, ou que Cinna périſſe,
Aux manes paternels (*b*) je dois ce ſacrifice :
Cinna me l'a promis en recevant ma foi :

(*a*) *Tout beau, ma paſſion, deviens un peu moins forte.* *Tout beau* revient au *pian piano* des Italiens. Ce mot familier eſt banni du diſcours ſérieux, à plus forte raiſon de la poéſie, & l'apoſtrophe à ſa paſſion ſort du ton du dialogue & de la vérité ; c'eſt un tour de rhéteur qu'on ſe permettait encore.

(*b*) *Je dois ce ſacrifice.* Il me ſemble, par ces expreſſions, qu'elle doive le ſacrifice de *Cinna*.

Et ce coup ſeul auſſi le rend digne de moi,
Il eſt tard, après tout, de m'en vouloir dédire.
Aujourd'hui l'on s'aſſemble, aujourd'hui l'on conſpire;
L'heure, le lieu, le bras ſe choiſit aujourd'hui;
(a) Et c'eſt à faire enfin à mourir après lui.
Mais le voici qui vient.

SCÉNE III.

CINNA, EMILLE, FULVIE.

EMILIE.

CINNA, votre aſſemblée
Par l'effroi du péril n'eſt-elle point troublée?
Et reconnaiſſez-vous au front de vos amis,
Qu'ils ſoient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis?

CINNA.

Jamais contre un tyran entrepriſe conçue
Ne permit d'eſpérer une ſi belle iſſue:
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort;
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord.
Tous s'y montrent portés avec tant d'allégreſſe,
Qu'ils ſemblent comme moi ſervir une maîtreſſe;
Et tous font éclater un ſi puiſſant courroux,
Qu'ils ſemblent tous venger un père comme vous.

(a) *Et c'eſt à faire enfin à mourir après lui. Et c'eſt à faire* eſt encore une expreſſion bourgeoiſe hors d'uſage, même aujourd'hui chez le peuple. Remarquez que dans cette ſcène, il n'y a preſque que ces deux mots à reprendre, & que la piéce eſt faite depuis ſix vingts ans. Ce n'eſt qu'une ſcène avec une confidente, & elle eſt ſublime.

EMILIE.

Je l'avais bien prévu, que pour un tel ouvrage
Cinna saurait choisir des hommes de courage,
Et ne remettrait pas en de mauvaises mains
L'intérêt d'Emilie, & celui des Romains.

CINNA.

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle (*a*)
Cette troupe entreprend une action si belle!
Au seul nom de César, d'Auguste, d'empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur;
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, & rougir de colère.
Amis, leur ai-je dit, *voici le jour heureux*
(*b*) *Qui doit conclure enfin nos desseins généreux:*
Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
Et son salut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tygre altéré de tout le sang romain.
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues?
Combien de fois changé de partis & de ligues?
Tantôt ami d'Antoine, & tantôt ennemi,
Et jamais insolent ni cruel à demi?
Là, par un long récit de toutes les misères
(*c*) Que durant notre enfance ont enduré nos pères,

(*a*) Ce discours de *Cinna* est un de plus beaux morceaux d'éloquence que nous ayons dans notre langue.

(*b*) *Qui doit conclure enfin nos desseins généreux.* Le mot *dessein* ne convient pas à *conclure.* It me semble qu'on conclut une affaire, un traité, un marché, que l'on consomme un dessein, qu'on l'exécute; qu'on l'effectue. Peut-être que le verbe *remplir* eût été plus juste & plus poétique que *conclure.*

(*c*) *Que durant notre enfance ont enduré. Durant* & *enduré* dans le même vers ne sont qu'une inadvertence; il était aisé de mettre *pendant notre enfance.* Mais *ont enduré* paraît une faute aux grammairiens; ils voudraient *les misères qu'ont endurées nos pères.* Je ne suis point du tout de leur avis. Il serait ridicule de dire, *les misères qu'ont souffer-*

Renouvellant leur haine avec leur ſouvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces triſtes batailles.
Où Rome par ſes mains déchirait ſes entrailles,
Où l'aigle abattait l'aigle, & de chaque côté
Nos légions s'armaient contre leur liberté;
(*a*) Où les meilleurs ſoldats, & les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir eſclaves;
Où pour mieux aſſurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers;
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître,
Faiſant aimer à tous l'infame nom de traître,
Romains contre Romains, parens contre parens,
Combattaient ſeulememt pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuſe, inexorable,
Funeſte aux gens de bien, aux riches, au ſénat,
Et pour tout dire enfin, de leur triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs aſſez noires
Pour en repréſenter les tragiques hiſtoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphans,
Rome entière noyée au ſang de ſes enfans,
Les uns aſſaſſinés dans les places publiques,
Les autres dans le ſein de leurs dieux domeſtiques;

tes nos pères, quoiqu'il faille dire, *les misères que nos pères ont ſouffertes*. S'il n'eſt pas permis à un poëte de ſe ſervir en ce cas du participe abſolu, il faut renoncer à faire des vers.

(*a*) *Où nos meilleurs ſoldats, & nos chefs les plus braves.* Les premières éditions portent:

Où le but des ſoldats & des chefs les plus braves,
Etait d'être vainqueurs pour devenir eſclaves,
Où chacun trahiſſait aux yeux de l'univers
Soi-même & ſon pays pour ſe donner des fers.

Ce mot *but* dans cette place, ne paraiſſait ni aſſez noble ni aſſez juſte. *Aux yeux de l'univers* était un faible hémiſtiche, un de ces vers oiſeux qui ſervaient uniquement à la rime. *Corneille* corrigea ces deux petites fautes, & mit à la place ces vers dignes du reſte de cet admirable récit.

Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par ſa femme en ſon lit égorgé ;
Le fils tout dégoûtant du meurtre de ſon père,
Et ſa tête à la main demandant ſon ſalaire ;
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits,
Qu'un crayon imparfait de leur ſanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands perſonnages
(a) Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proſcrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a ſacrifiés juſques ſur les autels ?
Mais pourrai-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémiſſemens, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les eſprits de tous nos conjurés ?
Je n'ai point perdu tems, & voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : *Toutes ces cruautés,*
La perte de nos biens & de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proſcriptions, & les guerres civiles,
Sont les degrés ſanglans dont Auguſte a fait choix
Pour monter ſur le trône, & nous donner des loix :
(b) *Mais nous pouvons changer un deſtin ſi funeſte,*
Puiſque de trois tyrans c'eſt le ſeul qui nous reſte,
Et que juſte une fois il s'eſt privé d'appui,
Perdant, pour régner ſeul, deux méchans comme lui.
Lui mort, (c) *nous n'avons point de vengeur, ni de maître,*

(a) *Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages.* Dans le tems de *Corneille* on diſait *les courages* pour *les eſprits*. On peut même ſe ſervir encore du mot *courage* en ce ſens ; mais *aigrir* n'eſt pas aſſez fort. *Cinna* a peint les proſcriptions pour faire horreur, pour enflammer les eſprits, pour les irriter, pour les envenimer, pour les ſaiſir d'indignation, pour les remplir des fureurs de la vengeance.

(b) *Mais nous pouvons changer un deſtin ſi funeſte.* il y avait auparavant :

Rendons toutefois grace à la bonté céleſte.

(c) *Nous n'avons point de*

Avec la liberté Rome (a) s'en va renaître ;
Et nous mériterons le nom de vrais Romains,
Si le joug qui l'accable eſt briſé par nos mains.
Prenons l'occaſion, tandis qu'elle eſt propice.
Demain au capitole il fait un ſacrifice,
Qu'il en ſoit la victime, & faiſons en ces lieux
Juſtice à tout le monde à la face des dieux
Là preſque pour ſa ſuite il n'a que notre troupe ;
C'eſt de ma main qu'il prend & l'encens & la coupe ;
Et je veux pour ſignal, que cette même main
Lui donne au-lieu d'encens d'un poignard dans le ſein.
Ainſi d'un coup mortel la victime frappée
Fera voir ſi je ſuis du ſang du grand Pompée ;
Faites voir après moi ſi vous vous ſouvenez
Des illuſtres aïeux de qui vous êtes nés.
A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle ;
Par un noble ſerment, le vœu d'être fidelle :
L'occaſion leur plaît, mais chacun veut pour ſoi
L'honneur du premier coup que j'ai choiſi pour moi.
La raiſon règle enfin l'ardeur qui les emporte.
Maxime & la moitié s'aſſurent de la porte :
L'autre moitié me ſuit, & doit l'environner,
Prête au moindre ſignal que je voudrai donner.

Voilà, belle Emilie, à quel point nous en ſommes.
Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide, ou de libérateur,
Céſar celui de prince, (b) ou d'un uſurpateur.

vengeur. Il veut dire, *mort, il eſt ſans vengeur, & nous ſommes ſans maître* : en effet c'eſt Rome qui a des vengeurs dans les aſſaſſins du tyran. *Corneille* entend donc qu'*Auguſte* reſtera ſans vengeance.

(a) *S'en va renaître.* Cette expreſſion n'eſt point fautive en poéſie, au contraire, voyez dans l'*Iphigénie* de *Racine* :

Et ce triomphe heureux qui
s'en va devenir
L'éternel entretien des ſiècles
à venir.

Cet exemple eſt un de ceux qui peuvent ſervir à diſtinguer le langage de la poéſie de celui de la proſe.

(b) *Ou d'un uſurpateur.* Il faut

Du ſuccès qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou notre gloire, ou notre ignominie ;
(*a*) Et le peuple inégal à l'endroit des tyrans,
S'il les déteſte morts, les adore vivans.
Pour moi, ſoit que le ciel me ſoit dur, ou propice,
Qu'il m'élève à la gloire, ou me livre au ſupplice,
Que Rome ſe déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous ſervir, tout me ſemblera doux.

EMILIE.

Ne crains point de ſuccès qui ſouille ta mémoire.
Le bon & le mauvais ſont égaux pour ta gloire ;
Et dans un tel deſſein le manque de bonheur
Met en péril ta vie, & non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute & de Caſſie ;
La ſplendeur de leur nom en eſt-elle obſcurcie ?
(*b*) Sont-ils morts tous entiers avec leurs grands deſſeins ?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains ?
Leur mémoire dans Rome eſt encor précieuſe,
Autant que de Céſar la vie eſt odieuſe :
Si leur vainqueur y règne ; ils y ſont regrettés,
Et par les vœux de tous leurs pareils ſouhaités.
(*c*) Va marcher ſur leurs pas où l'honneur te convie : (*d*)

d'uſurpateur dans la régle ; *il aura le nom de prince légitime ou d'uſurpateur.* Mais gênons la poéſie le moins que nous pourrons.

(*a*) *Et le peuple inégal à l'endroit des tyrans.* Ce terme *à l'endroit* n'eſt plus d'uſage dans le ſtyle noble.

(*b*) *Sont-ils morts tous entiers?* Il y avait :

Et ſont-ils morts entiers avec que leurs deſſeins ?

D'abord l'auteur ſubſtitua, *Et ſont-ils morts entiers avec leurs grands deſſeins ?* enſuite il mit, *ſont-ils morts tous entiers?* Cette expreſſion ſublime, *mourir tout entier*, eſt priſe du latin d'Horace, *non omnis moriar* ; & *tout entier* eſt plus énergique. *Racine* l'a imitée dans ſa belle piéce d'*Iphigénie* :

Ne laiſſer aucun nom & mourir tout entier.

(*c*) *Va marcher.* Il faudra *va, marche.* On ne dit pas plus *allons marcher*, qu'*allons aller.*

[*d*] *Convie* eſt une très-belle expreſſion, elle était très-uſitée dans le grand ſiècle de Louis XIV. Il eſt à ſouhaiter que ce mot continue d'être en uſage.

Mais ne perds pas le ſoin de conſerver ta vie,
Souviens-toi du beau feu dont nous ſommes épris:
Qu'auſſi-bien que la gloire Emilie eſt ton prix;
(a) Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,
Que tes jours me ſont chers, que les miens en dépendent.
Mais quelle occaſion mène Evandre vers nous?

SCENE IV.

CINNA, EMILIE, EVANDRE, FULVIE.

EVANDRE.

(b) SEIGNEUR, Céſar vous mande, & Maxime avec vous.

CINNA.

Et Maxime avec moi! Le ſais-tu bien, Evandre?

EVANDRE.

Polyclète eſt encor chez vous à vous attendre,
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,

[a] *Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent.* Ailleurs ce mot de *faveurs* exciterait le ris & le murmure; mais ce mot eſt ici confondu dans la foule des beautés de cette ſcène, ſi vive, ſi éloquente, & ſi romaine.

(b) *Seigneur, Céſar vous mande, & Maxime avec vous.* L'intrigue eſt nouée dès le premier acte; le plus grand intérêt, & le plus grand péril s'y manifeſtent. C'eſt un coup de théatre.

Remarquez que l'on s'intéreſſe d'abord beaucoup au ſuccès de la conſpiration de *Cinna* & d'*Emilie*, 1°. parce que c'eſt une conſpiration, 2°. parce que l'amant & la maîtreſſe ſont en danger, 3°. parce que *Cinna* a peint *Auguſte* avec toutes les couleurs que les proſcriptions méritent, & que dans ſon récit il a rendu *Auguſte exécrable*; 4°. parce qu'il n'y a point de ſpectateur qui ne prenne dans ſon cœur le parti de la liberté. Il eſt important de faire voir que dans ce premier acte, *Cinna* & *Emilie* s'emparent de tout l'intérêt. On tremble qu'ils ne ſoient découverts. Vous verrez qu'enſuite cet intérêt change, & vous jugerez ſi c'eſt un défaut ou non.

Si ma dextérité n'eût ſu l'en empêcher.
Je vous en donne avis de peur d'une ſurpriſe.
Il preſſe fort.

EMILIE.

Mander les chefs de l'entrepriſe !
Tous deux ! en même tems ! Vous êtes découverts.

CINNA.

Eſpérons mieux, de grace.

EMILIE.

Ah, Cinna ! je te perds !
Et les dieux obſtinés à nous donner un maître,
Parmis tes vrais amis ont mêlé quelque traître.
Il n'en faut point douter, Auguſte a tout appris.
Quoi, tous deux ! & ſi-tôt que le conſeil eſt pris !

CINNA.

Je ne vous puis céler que ſon ordre m'étonne;
Mais ſouvent il m'appelle auprès de ſa perſonne;
Maxime eſt comme moi de ſes plus confidens,
Et nous nous alarmons peut-être en imprudens.

EMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même,
Cinna, ne porte point mes maux juſqu'à l'extrême;
Et puiſque déſormais tu ne peux me venger,
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger.
Fuis d'Auguſte irrité l'implacable colère.
Je verſe aſſez de pleurs pour la mort de mon père; (a)
N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment;

[a] Peut-être ces pleurs, diſent les critiques ſévères, ſont un peu trop de commande, peut-être n'eſt-il pas bien naturel qu'on pleure ſon père au bout de vingt ans, & il eſt certain que les ſpectateurs ne pleurent point ce *Foranius* père d'*Emilie*. Mais ſi *Corneille* s'élève ici au-deſſus de la nature, il ne choque point la nature. C'eſt une beauté plutôt qu'un défaut.

Et ne me réduis point à pleurer mon amant.

CINNA.

Quoi ! ſur l'illuſion d'une terreur panique,
Trahir vos intérêts & la cauſe publique !
Par cette lâcheté moi-même m'accuſer,
Et tout abandonner quand il faut tout oſer !
Que feront nos amis, ſi vous êtes déçue ?

EMILIE.

Mais que deviendras-tu, ſi l'entrepriſe eſt ſue ?

CINNA.

S'il eſt pour me trahir des eſprits aſſez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas,
Vous la verrez brillante au bord des précipices,
Se couronner de gloire en bravant les ſupplices,
Rendre Auguſte jaloux du ſang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.
Je deviendrais ſuſpect à tarder davantage.
Adieu. Raffermiſſez ce généreux courage.
S'il faut ſubir le coup d'un deſtin rigoureux,
(a) Je mourrai tout enſemble heureux & malheureux;
Heureux pour vous ſervir de perdre ainſi la vie,
Malheureux de mourir ſans vous avoir ſervie.

EMILIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient;
Mon trouble ſe diſſipe, & ma raiſon revient.
Pardonne à mon amour cette indigne faibleſſe.

[a] *Je mourrai tout enſemble heureux & malheureux,*
Heureux &c.

Boileau reprenait cet *heureux & malheureux.* Il y trouvait trop de recherche, & je ne ſais quoi d'alembiqué. On peut dire, *heureux dans mon malheur*, l'exact & l'élégant *Racine* l'a dit; mais être à la fois heureux & malheureux, expliquer & retourner cette antithèſe, cette énigme, cela n'eſt pas de la véritable éloquence.

Tu voudrais fuir en vain, Cinna, je le confeſſe;
Si tout eſt découvert, Auguſte a ſu pourvoir
A ne te laiſſer pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez lui cette mâle aſſurance,
Digne de notre amour, digne de ta naiſſance,
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen Romain,
Et par un beau trépas couronne un beau deſſein.
Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne;
Ta mort emportera mon ame vers la tienne;
Et mon cœur auſſi-tôt percé des mêmes coups...

CINNA.

Ah! ſouffrez que tout mort je vive encor en vous;
Et du moins en mourant permettez que j'eſpère
Que vous ſaurez venger l'amant avec le père.
Rien n'eſt pour vous à craindre; aucun de nos amis
Ne ſait ni vos deſſeins, ni ce qui m'eſt promis;
Et leur parlant tantôt des miſères romaines,
Je leur ai tu la mort qui fait naître nos haines
De peur que mon ardeur touchant vos intérêts
D'un ſi parfait amour ne trahît les ſecrets.
Il n'eſt ſu que d'Evandre, & de votre Fulvie.

EMILIE.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie,
Puiſque dans ton péril il me reſte un moyen
De faire agir pour toi ſon crédit & le mien.
Mais ſi mon amitié par-là ne te délivre,
N'eſpère pas qu'enfin je veuille te ſurvivre.
(a) Je fais de ton deſtin des règles à mon ſort,
Et j'obtiendrai ta vie, ou (c) je ſuivrai ta mort.

[a] *Je fais de ton deſtin des règles à mon ſort. Je fais des règles à mon ſort*, n'eſt pas à la vérité une expreſſion heureuſe; mais y a-t-il des fautes au milieu de tant de beaux vers, avec tant d'intérêt, de grandeur & d'éloquence?

[b] *Je ſuivrai ta mort* n'exprime pas ce que l'auteur veut dire, *je mourrai après toi.*

CINNA.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

EMILIE.

Va-t-en, & ſouviens-toi (*a*) ſeulement que je t'aime.

(*a*) *Seulement que je t'aime.* *Seulement* fait là un mauvais effet; car *Cinna* doit ſe ſouvenir de ſon entrepriſe & de ſes amis.

On ne remarque ces légères inadvertences qu'en faveur des étrangers & des commençans.

Fin du premier acte.

ACTE II. (*a*)

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA, MAXIME, troupe de courtiſans,

AUGUSTE.

QUE chacun ſe retire, & qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, & vous, Maxime, auſſi.
(*Tous ſe retirent, à la réſerve de Cinna & de Maxime.*)
(*b*) Cet empire abſolu ſur la terre & ſur l'onde,

[*a*] *Corneille*, dans ſon examen de *Cinna*, ſemble ſe condamner d'avoir manqué à l'unité de lieu. *Le premier acte*, dit-il, *ſe paſſe dans l'appartement d'Emilie, le ſecond dans celui d'Auguſte*: mais il fait auſſi réflexion que l'unité s'étend à tout le palais; il eſt impoſſible que cette unité ſoit plus rigoureuſement obſervée. Si on avait eu des théatres véritables, une ſcène ſemblable à celle de Vicence, qui repréſentât pluſieurs appartemens, les yeux des ſpectateurs auraient vu ce que leur eſprit doit ſuppléer. C'eſt la faute des conſtructeurs quand un théatre ne repréſente pas les différens endroits où ſe paſſe l'action, dans une même enceinte, une place, un temple, un palais, un veſtibule, un cabinet &c. Ils s'en fallait beaucoup que le théatre fût digne des piéces de *Corneille*. C'eſt une choſe admirable ſans doute d'avoir ſuppoſé cette délibération d'*Auguſte*, avec ceux même qui viennent de faire ſerment de l'aſſaſſiner. Sans cela, cette ſcène ſerait plutôt un beau morceau de déclamation, qu'une belle ſcène de tragédie.

[*b*] *Cet empire abſolu, ce pouvoir ſouverain, la terre & l'onde, tout le monde, & cet illuſtre rang*, ſont une redondance, un pléonaſme, une petite faute.

Fénélon dans ſa lettre à l'académie ſur l'éloquence, dit: « Il » me ſemble qu'on a donné » ſouvent aux Romains un diſ» cours trop faſtueux; je ne » trouve point de proportion » entre l'emphaſe avec laquelle » *Auguſte* parle dans la tragé» die de *Cinna* & la modeſte ſim-

Ce pouvoir ſouverain que j'ai ſur tout le monde,
Cette grandeur ſans borne, & cet illuſtre rang,
Qui m'a jadis coûté tant de peine & de ſang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtiſan flatteur la préſence importune,
N'eſt que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on ceſſe d'aimer ſi-tôt qu'on en jouit.

Ee

» plicité avec laquelle *Suétone* » le dépeint. » Il eſt vrai : mais ne faut-il pas quelque choſe de plus relevé ſur le théatre que dans *Suétone* ? Il y a un milieu à garder entre l'enflure & la ſimplicité. Il faut avouer que *Corneille* a quelquefois paſſé les bornes.

L'archevêque de Cambrai avait d'autant plus raiſon de reprendre cette enflure vicieuſe, que de ſon tems les comédiens chargeaient encore ce défaut par la plus ridicule affectation dans l'habillement, dans la déclamation & dans les geſtes. On voyait *Auguſte* arriver avec la démarche d'un Matamore, coëffé d'une perruque carrée qui deſcendait par-devant juſqu'à la ceinture ; cette perruque était farcie de feuilles de laurier, & ſurmontée d'un large chapeau avec deux rangs de plumes rouges. *Auguſte* ainſi défiguré par des bateleurs gaulois ſur un théatre de marionettes, était quelque choſe de bien étrange. Il ſe plaçait ſur un énorme fauteuil à deux gradins, & *Maxime* & *Cinna* étaient ſur deux petits tabourets. La déclamation ampoulée répondait parfaitement a cet étalage, & ſurtout *Auguſte* ne manquait pas de regarder *Cinna* & *Maxime* du haut en bas avec un noble dédain, en prononçant ces vers :

Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtiſan flatteur la préſence importune.

Il faiſait bien ſentir que c'étaient eux qu'il regardait comme des courtiſans flatteurs. En effet, il n'y a rien dans le commencement de cette ſcène qui empêche que ces vers ne puiſſent être joués ainſi. *Auguſte* n'a point encore parlé avec bonté, avec amitié, à *Cinna* & à *Maxime* ; il ne leur a encore parlé que de ſon pouvoir abſolu ſur la terre & ſur l'onde. On eſt même un peu ſurpris qu'il leur propoſe tout d'un coup ſon abdication à l'empire, & qu'il les ait mandés avec tant d'empreſſement pour écouter une réſolution ſi ſoudaine, ſans aucune préparation, ſans aucun ſujet, ſans aucune raiſon priſe de l'état préſent des choſes.

Lorſqu'*Auguſte* examinait avec *Agrippa* & avec *Mécène*, s'il devait conſerver ou abdiquer ſa puiſſance, c'était dans des occaſions critiques qui amenaient naturellement cette délibération, c'était dans l'intimité de la converſation, c'était dans des effuſions de cœur. Peut-être cette

(*a*) L'ambition déplaît quand elle eſt aſſouvie ;
D'une contraire ardeur ſon ardeur eſt ſuivie ;
Et comme notre eſprit, juſqu'au dernier ſoupir,
Toujours vers quelque objet pouſſe quelque deſir,
Il ſe ramène en ſoi, n'ayant plus où ſe prendre ;
(*b*) Et monté ſur le faîte, il aſpire à deſcendre.
J'ai ſouhaité l'empire, & j'y ſuis parvenu ;
Mais en le ſouhaitant je ne l'ai pas connu.
Dans ſa poſſeſſion j'ai trouvé pour tous charmes,
D'effroyables ſoucis, d'éternelles alarmes,
(*c*) Mille ennemis ſecrets, la mort à tout propos,

ſcène eût-elle été plus vraiſemblable, plus théatrale, plus intéreſſante, ſi *Auguſte* avait commencé par traiter *Cinna* & *Maxime* avec amitié, s'il leur avait parlé de ſon abdication comme d'une idée qui leur était déjà connue ; alors la ſcène ne paraîtrait plus amenée comme par force, uniquement pour faire un contraſte avec la conſpiration. Mais malgré toutes ces obſervations, ce morceau ſera toujours un chef-d'œuvre, par la beauté des vers, par les détails, par la force du raiſonnement, & par l'intérêt même qui doit en réſulter ; car eſt-il rien de plus intéreſſant que de voir *Auguſte* rendre ſes propres aſſaſſins arbitres de ſa deſtinée ? Il ſerait mieux, j'en conviens, que cette ſcène eût pu être préparée ; mais le fonds eſt toujours le même, & les beautés de détail, qui ſeules peuvent faire les ſuccès des poëtes, ſont d'un genre ſublime.

(*a*) *L'ambition déplaît quand elle eſt aſſouvie, &c.* Ces maximes générales ſont rarement convenables au théatre, (comme nous le remarquons pluſieurs fois) ſurtout quand leur longueur dégénère en diſſertation ; mais ici elles ſont à leur place. La paſſion & le danger n'admettent point les maximes. *Auguſte* n'a point de paſſion, & n'éprouve point ici de dangers ; c'eſt un homme qui réfléchit, & ces réflexions même ſervent encore à juſtifier le projet de renoncer à l'empire. Ce qui ne ſerait pas permis dans une ſcène vive & paſſionnée, eſt ici admirable.

(*b*) *Et monté ſur le faîte, il aſpire à deſcendre.*

Racine admirait ſurtout ce vers, & le faiſait admirer à ſes enfans. En effet ce mot *aſpire*, qui d'ordinaire s'emploie avec *s'élever*, devient une beauté frappante quand on le joint à *deſcendre*. C'eſt cet heureux emploi de mots qui fait la belle poéſie, & qui fait paſſer un ouvrage à la poſtérité.

(*c*) *Mille ennemis ſecrets, la mort à tous propos. La mort à tous propos* eſt trop familier. Si ces légers défauts ſe trouvaient dans une tirade faible, ils l'affai-

(*a*) Point de plaiſir ſans trouble, & jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir ſuprême :
Le grand Céſar mon père en a joui de même ;
D'un œil ſi différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en eſt démis, & l'autre l'a gardé :
Mais l'un cruel, barbare, eſt mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le ſein de ſa ville ;
L'autre tout débonnaire, au milieu du ſénat,
A vu trancher ſes jours par un aſſaſſinat.
Ces exemples récens ſuffiraient pour m'inſtruire,
Si par l'exemple ſeul on ſe devait conduire :
L'un m'invite à le ſuivre, & l'autre me fait peur :
Mais l'exemple ſouvent n'eſt qu'un miroir trompeur ;
(*b*) Et l'ordre du deſtin qui gêne nos penſées,
N'eſt pas toujours écrit dans les choſes paſſées.
Quelquefois l'un ſe briſe où l'autre s'eſt ſauvé ;
Et par où l'un périt un autre eſt conſervé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
(*c*) Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mécène ;

bliraient encore ; mais ces négligences ne choquent perſonne dans un morceau ſi ſupérieurement écrit ; ce ſont de petites pierres entourées de diamans, elles en reçoivent de l'éclat & n'en ôtent point.

(*a*) *Point de plaiſirs ſans trouble* eſt trop faible, trop inutile après *la mort à tous propos.*

(*b*) *L'ordre du deſtin. L'ordre du deſtin qui gêne nos penſées*, ne fait pas un ſens clair ; il veut dire, *le deſtin que nous cherchons à connaître n'eſt pas toujours écrit dans les événemens paſſés qui pourraient nous inſtruire.* La grande difficulté des vers eſt d'exprimer ce qu'on penſe.

(*c*) *Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mécène. Auguſte* eut en effet, à ce qu'on dit, cette converſation avec *Agrippa* & *Mécénas. Dion Caſſius* les fait parler tout deux ; mais qu'il eſt faible & ſtérile en comparaiſon de *Corneille !*

Dion Caſſius fait ainſi parler Mécénas : *Conſultez plutôt les beſoins de la patrie que la voix du peuple, qui ſemblable aux enfans, ignore ce qui lui eſt profitable ou nuiſible. La république eſt comme un vaiſſeau battu de la tempête, &c.* Comparez ces diſcours à ceux de *Corneille*, dans leſquels il avait la difficulté de la rime à ſurmonter.

Cette ſcène eſt un traité du droit des gens. La différence que *Corneille* établit entre l'u-

Pour réſoudre ce point avec eux débattu,
Prenez ſur mon eſprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne conſidérez point cette grandeur ſuprême,
Odieuſe aux Romains, & peſante à moi-même.
Traitez-moi comme ami, non comme ſouverain.
Rome, Auguſte, l'état, tout eſt en votre main.
Vous mettrez & l'Europe, & l'Aſie, & l'Afrique,
Sous les loix d'un monarque, ou d'une république;
Votre avis eſt ma règle, & par ce ſeul moyen
Je veux être empereur, ou ſimple citoyen.

CINNA.

(*a*) Malgré notre ſurpriſe & mon inſuffiſance
Je vous obéirai, ſeigneur, ſans complaiſance;
Et mets bas le reſpect qui pourrait m'empêcher
De combattre un avis où vous ſemblez pencher.
Souffrez-le d'un eſprit jaloux de votre gloire,
Que vous allez ſouiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre ame à ces impreſſions,
Juſques à condamner toutes vos actions.

On ne renonce point aux grandeurs légitimes;
On garde ſans remords ce qu'on acquiert ſans crimes;
Et plus le bien qu'on quitte eſt noble, grand, exquis,
Plus qui l'oſe quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, ſeigneur, cette honteuſe marque
A ces rares vertus qui vous ont fait monarque;
Vous l'êtes juſtement, & c'eſt ſans attentat
Que vous avez changé la forme de l'état.
(*b*) Rome eſt deſſous vos loix par le droit de la guerre,

ſurpation & la tyrannie, était une choſe toute nouvelle; & jamais écrivain n'avait étalé des idées politiques en proſe, auſſi fortement que *Corneille* les approfondit en vers.

(*a*) *Malgré notre ſurpriſe.* Ce mot eſt la critique du peu de préparation donnée à cette ſcène. En effet, eſt-il naturel qu'*Auguſte* veuille ainſi abdiquer tout d'un coup ſans aucun ſujet, ſans aucune raiſon nouvelle?

(*b*) *Rome eſt deſſous vos loix par le droit de la guerre.* Comme il faut des remarques gramma-

Qui ſous les loix de Rome a mis toute la terre ;
Vos armes l'ont conquiſe, & tous les conquérans
Pour être uſurpateurs ne ſont pas des tyrans.
Quand ils ont ſous leurs loix aſſervi des provinces,
Gouvernant juſtement ils s'en font juſtes princes :
C'eſt ce que fit Céſar ; il vous faut aujourd'hui
Condamner ſa mémoire, (*a*) ou faire comme lui.
Si le pouvoir ſuprême eſt blâmé par Auguſte,
Céſar fut un tyran, & ſon trépas fut juſte ;
Et vous devez aux dieux compte de tout le ſang
[*b*] Dont vous l'avez vengé pour monter à ſon rang.
[*c*] N'en craignez point, ſeigneur, les triſtes deſtinées.
Un plus puiſſant démon veille ſur vos années.
On a dix fois ſur vous attenté ſans effet ;
[*d*] Et qui l'a voulu perdre, au même inſtant l'a fait.

ticales, ſurtout pour les étrangers, on eſt obligé d'avertir que *deſſous* eſt adverbe, & n'eſt point prépoſition : *eſt-il deſſus ? eſt-il deſſous ? il eſt ſous vous, il eſt ſous lui.*

(*a*) *Ou faire comme lui.* Le mot de *faire* eſt proſaïque & vague, *régner comme lui* eût mieux valu.

(*b*) *Dont vous l'avez vengé.* Cela n'eſt pas français ; il a vengé *Céſar* par le ſang, & non du ſang. Il fallait ;

Et vous devez aux dieux
compte de tout le ſang
Que vous avez verſé pour
monter à ſon rang.

(*c*) *N'en craignez point, ſeigneur, les triſtes deſtinées.* Il y avait d'abord :

Mais ſa mort vous fait peur,
ſeigneur, les deſtinées
D'un ſoin bien plus exact
veillent ſur vos années.

Corneille a changé heureuſement ces deux vers. Quelques perſonnes reprennent *les deſtinées.* Elles prétendent que la mort de *Céſar* eſt le deſtin de *Céſar*, ſa deſtinée, & que ce mot au pluriel ne peut ſignifier un ſeul événement. Je crois cette critique auſſi injuſte que fine ; car s'il n'eſt pas permis à la poéſie de dire *deſtinées* pour *deſtins*, *graces*, *faveurs*, *dons*, *inimitiés*, *haines*, &c. au pluriel ; c'eſt vouloir qu'on ne faſſe pas de vers.

(*d*) *Et qui l'a voulu perdre au même inſtant l'a fait.* On ne ſait point à quoi ſe rapporte le *perdre* ; on pourrait entendre par ce vers, *ceux qui ont attenté ſur vous ſe ſont perdus.* Il faut éviter ce mot *faire*, ſurtout à la fin d'un vers : petite remarque, mais utile ; ce mot *faire* eſt trop vague ; il ne préſente ni idée déterminée, ni image ; il eſt lâche, il eſt proſaïque.

On entreprend aſſez, mais aucun n'exécute.
Il eſt des aſſaſſins, mais il n'eſt plus de Brute.
Enfin, s'il faut attendre un ſemblable revers,
Il eſt beau de mourir maître de l'univers.
C'eſt ce qu'en peu de mots j'oſe dire; & j'eſtime
Que ce peu que j'ai dit eſt l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguſte a droit de conſerver
L'empire où ſa vertu l'a fait ſeule arriver;
Et qu'au prix de ſon ſang, au péril de ſa tête,
Il a fait de l'état une juſte conquête:
Mais que ſans ſe noircir il ne puiſſe quitter
Le fardeau que ſa main eſt laſſe de porter,
Qu'il accuſe par-là Céſar de tyrannie,
Qu'il approuve ſa mort, c'eſt ce que je dénie.
Rome eſt à vous, ſeigneur, l'empire eſt votre bien.
Chacun en liberté peut diſpoſer du ſien;
Il le peut à ſon choix garder, ou s'en défaire.
Vous ſeul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire!
Et ſeriez devenu, pour avoir tout dompté,
Eſclave des grandeurs où vous êtes monté!
Poſſédez-les, ſeigneur, ſans qu'elles vous poſsèdent.
Loin de vous captiver, ſouffrez qu'elles vous cèdent;
Et faites hautement connaître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont eſt au-deſſous de vous.
(*a*) Votre Rome autrefois vous donna la naiſſance;
Vous lui voulez donner votre toute-puiſſance;
Et Cinna vous impute à crime capital
(*b*) La libéralité vers le pays natal!
Il appelle remords l'amour de la patrie!

(*a*) *Votre Rome autrefois vous donna la naiſſance.* La tyrannie du vers amène très-mal à propos ce mot oiſeux *autrefois.*

(*b*) *Le pays natal* n'eſt pas du ſtyle noble. *La libéralité* n'eſt pas le mot propre; car rendre *la liberté à ſa patrie* eſt bien plus que *liberalitas Auguſti.*

Par la haute vertu la gloire eſt donc flétrie !
Et ce n'eſt qu'un objet digne de nos mépris,
(*a*) Si de ſes pleins effets l'infamie eſt le prix.
Je veux bien avouer qu'une action ſi belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle :
Mais commet-on (*b*) un crime indigne de pardon,
Quand la reconnaiſſance eſt au-deſſus du don ?
Suivez, ſuivez, ſeigneur, le ciel qui vous inſpire ;
Votre gloire redouble à mépriſer l'empire ;
Et vous ſerez fameux chez la poſtérité,
Moins pour l'avoir conquis, que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur ſuprême ;
Mais pour y renoncer il faut la vertu même ;
Et peu de généreux vont juſqu'à dédaigner,
(*c*) Après un ſceptre acquis, la douceur de régner.
Conſidérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Où de quelque façon que votre cour vous nomme,
On hait la monarchie, & le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
(*d*) Il paſſe pour tyran quiconque s'y fait maître,

(*a*) *Si de ſes pleins effets, &c.* Cette phraſe n'a pas la clarté, l'élégance, la juſteſſe néceſſaires. La vertu eſt donc un objet digne de nos mépris, ſi l'infamie eſt le prix de ſes pleins effets. Remarquez de plus qu'*infamie* n'eſt pas le mot propre. Il n'y a point d'infamie à renoncer à l'empire.

(*b*) *Un crime indigne de pardon.* La rime a encore produit cet hémiſtiche, *indigne de pardon* ; ce n'eſt aſſurément pas un crime impardonnable, de donner plus qu'on n'a reçu. Les vers pour être bons, doivent avoir l'exactitude de la proſe, en s'élevant au-deſſus d'elle.

(*c*) *Après un ſceptre acquis.* Cet hémiſtiche n'eſt pas heureux, & ces deux vers ſont de trop après celui-ci : *Mais pour y renoncer il faut la vertu même.* C'eſt toujours gâter une belle penſée que de vouloir y ajouter : c'eſt une abondance vicieuſe.

(*d*) *Il paſſe pour tyran quiconque s'y fait maître.* Cet *il qui* était autrefois un tour très-heureux, la tyrannie de l'uſage l'a aboli. *Il eſt un tyran, celui qui aſſervit ſon pays, il eſt un perfide, celui qui manque à ſa parole* : on a encore conſervé ce tour : *Ils ſont dangereux, ces ennemis du théatre, ces rigoriſtes outrés.*

Qui le ſert, pour eſclave, (*a*) & qui l'aime, pour traître :
Qui le ſouffre a le cœur (*b*) lâche, mol, abattu ;
Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
Vous en avez, ſeigneur, des preuves trop certaines.
On a fait contre vous dix entrepriſes vaines ;
Peut-être que l'onzième eſt prête d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
N'eſt qu'un avis ſecret que le ciel vous envoie,
Qui pour vous conſerver n'a plus que cette voie.
Ne vous expoſez plus à ces fameux revers ;
Il eſt beau de mourir maître de l'univers ;
Mais la plus belle mort ſouille notre mémoire,
Quand nous avons pu vivre & croître notre gloire.

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'eſt ſon bien ſeulement que vous devez vouloir ;
Et cette liberté, qui lui ſemble ſi chère,
N'eſt pour Rome, ſeigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuiſible qu'utile, & qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ſes états.
Avec ordre & raiſon les honneurs il diſpenſe,
Avec diſcernement punit & récompenſe,
Et diſpoſe de tout en juſte poſſeſſeur,
Sans rien précipiter, de peur d'un ſucceſſeur.
Mais quand le peuple eſt maître, on n'agit qu'en tumulte ;
La voix de la raiſon jamais ne ſe conſulte :
Les honneurs ſont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus ſéditieux.

(*a*) *Et qui l'aime pour traître.* Voilà encore de cette abondance ſuperflue & ſtérile. Pourquoi celui qui aime un uſurpateur eſt-il un traître ? Il n'eſt certainement pas traître parce qu'il l'aime. Quand on a dit qu'il eſt eſclave, on a tout dit, le reſte eſt inutile.

(*b*) *Lâche, mol, abattu.* On ne ſe ſert plus du teme *mol*. De plus, ces trois épithètes forment un vers trop négligé ; la préciſion y perd, & le ſens n'y gagne rien.

Ces petits ſouverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un tems ſi court leur puiſſance bornée,
Des plus heureux deſſeins font avorter le fruit,
De peur de le laiſſer à celui qui les ſuit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
(*a*) Dans le champ du public largement ils moiſſonnent,
Aſſurés que chacun leur pardonne aiſément,
Eſpérant à ſon tour un pareil traitement.
(*b*) Le pire des états c'eſt l'état populaire.

AUGUSTE.

Et toutefois le ſeul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des rois que depuis cinq cents ans
Avec le premier lait ſucent tous ſes enfans,
Pour l'arracher des cœurs, eſt trop enracinée.

MAXIME.

Oui, ſeigneur, dans ſon mal Rome eſt trop obſtinée :

(*a*) *Dans le champ du public.* Il y avait auparavant : *Dedans le champ d'autrui.*

(*b*) *Le pire des états, c'eſt l'état populaire.* Quelle prodigieuſe ſupériorité de la belle poéſie ſur la proſe ! Tous les écrivains politiques ont délayé ces penſées ; aucun a-t-il approché de la force, de la profondeur, de la netteté, de la préciſion de ces diſcours de *Cinna* & de *Maxime* ? Tous les corps de l'état auraient dû aſſiſter à cette piéce, pour apprendre à penſer & à parler. Ils ne faiſaient que des harangues ridicules, qui ſont la honte de la nation. *Corneille* était un maître dont ils avaient beſoin. Mais un préjugé, plus barbare encore que ne l'était l'éloquence du barreau & de la chaire, a ſouvent empêché pluſieurs magiſtrats très-éclairés d'imiter *Ciceron & Hortenſius*, qui allaient entendre des tragédies fort inférieures à celles de *Corneille*. Ainſi les hommes pour qui ces piéces étaient faites, ne les voyaient pas. Le parterre n'était pas digne de ces tableaux de la grandeur romaine. Les femmes ne voulaient que de l'amour ; bientôt on ne traita plus que l'amour, & par là on fournit à ceux que leurs petits talens rendent jaloux de la gloire des ſpectacles, un malheureux prétexte de s'élever contre le premier des beaux-arts. Nous avons eu un chancelier qui a écrit ſur l'art dramatique, & on a obſervé que de ſa vie il n'alla aux ſpectacles ; mais *Scipion*, *Caton*, *Ciceron*, *Céſar* y allaient.

Son peuple qui s'y plait en fuit la guériſon,
Sa coutume l'emporte, & non pas la raiſon;
Et cette vieille erreur que Cinna veut abattre
Eſt une heureuſe erreur dont il eſt idolâtre,
Par qui le monde entier aſſervi ſous ſes loix
L'a vu cent fois marcher ſur la tête des rois,
Son épargne s'enfler du ſac de leurs provinces.
Que lui pouvaient de plus donner les meilleurs princes?
J'oſe dire; ſeigneur, que par tous les climats
Ne ſont pas bien reçus toutes ſortes d'états,
Chaque peuple a le ſien conforme à ſa nature,
Qu'on ne ſaurait changer ſans lui faire une injure:
Telle eſt la loi du ciel, dont la ſage équité
Sème dans l'univers cette diverſité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reſte des Grecs la liberté publique:
Les Parthes, les Perſans veulent des ſouverains;
Et le ſeul conſulat eſt bon pour les Romains.

CINNA.

Il eſt vrai que du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie;
Mais il n'eſt pas moins vrai que cet ordre des cieux
Change ſelon les tems, comme ſelon les lieux.
Rome a reçu des rois ſes murs & ſa naiſſance,
Elle tient des conſuls ſa gloire & ſa puiſſance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble ſouverain de ſes proſpérités.
Sous vous, l'état n'eſt plus en pillage aux armées;
Les portes de Janus par vos mains ſont fermées;
Ce que ſous ſes conſuls on n'a vu qu'une fois,
Et qu'a fait voir comme eux le ſecond de ſes rois.

MAXIME.

(a) Les changemens d'état que fait l'ordre céleſte,

(a) *Les changemens d'état que fait l'ordre céleſte, &c.* J'ai peur que ces raiſonnemens ne ſoient pas de la force des autres; ce

Ne coûtent point de ſang, n'ont rien qui ſoit funeſte.

CINNA.

C'eſt un ordre des dieux qui jamais ne ſe rompt,
De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font.
L'exil des Tarquins même enſanglanta nos terres,
Et nos premiers conſuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

(*a*) Donc votre aïeul Pompée au ciel a reſiſté,
Quand il a combattu pour notre liberté ?

CINNA.

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,

que dit *Maxime* eſt faux ; la plupart des révolutions ont coûté du ſang, & d'ailleurs tout ſe fait par l'ordre céleſte. La réponſe que c'eſt un ordre immuable du ciel de vendre cher ſes bienfaits, ſemble dégénérer en diſpute de ſophiſte, en queſtion d'école, & trop s'écarter de cette grande & noble politique dont il eſt ici queſtion.

(*a*) *Donc votre aïeul Pompée au ciel a réſiſté.* L'objection de *votre aïeul Pompée* eſt preſſante ; mais *Cinna* n'y répond que par un trait d'eſprit. Voilà un ſingulier honneur fait aux manes de *Pompée*, d'aſſervir Rome pour laquelle il combattait. Pourquoi le ciel devait-il cet honneur à *Pompée* ? Au contraire, s'il lui devait quelque choſe, c'était de ſoutenir ſon parti, qui était le plus juſte. Dans une telle délibération, devant un homme tel qu'*Auguſte*, on ne doit donner que des raiſons ſolides : ces ſubtilités ne paraiſſent pas convenir à la dignité de la tragédie. *Cinna* s'éloigne ici de ce vrai ſi néceſſaire & ſi beau. Voulez-vous ſavoir ſi une penſée eſt naturelle & juſte ? Examinez la propoſition contraire ; ſi ce contraire eſt vrai, la penſée que vous examinez eſt fauſſe.

On peut répondre à ces objections que *Cinna* parle ici contre ſa penſée. Mais pourquoi parlerait-il contre ſa penſée ? Y eſt-il forcé ? *Junie* dans *Britannicus* parle contre ſon propre ſentiment, parce que *Néron* l'écoute ; mais ici *Cinna* eſt en toute liberté ; s'il veut perſuader à *Auguſte* de ne point abdiquer, il doit dire à *Maxime*, laiſſons-là ces vaines diputes, il ne s'agit pas de ſavoir ſi *Pompée* a réſiſté au ciel, & ſi le ciel lui devait l'honneur de rendre Rome eſclave. Il s'agit que Rome a beſoin d'un maître. Il s'agit de prévenir des guerres civiles, &c. Je crois enfin que cette ſubtilité dans cette belle ſcène eſt un défaut ; mais c'eſt un défaut dont il n'y a qu'un grand homme qui ſoit capable.

Par les mains de Pompée il l'aurait défendue :
Il a choiſi ſa mort pour ſervir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devait cette gloire aux manes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.
Ce nom depuis long-tems ne ſert qu'à l'éblouir,
Et ſa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle ſe voit la maîtreſſe du monde,
Depuis que la richeſſe entre ſes murs abonde,
Et que ſon ſein fécond en glorieux exploits
Produit des citoyens plus puiſſans que des rois,
Les grands pour s'affermir achetant les ſuffrages,
Tiennent pompeuſement leurs maîtres à leurs gages,
Qui par des fers dorés le laiſſant enchaîner,
Reçoivent d'eux les loix qu'ils penſent leur donner.
Envieux l'un de l'autre ils mènent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en ſanglantes ligues.
Ainſi de Marius, Sylla devint jaloux,
Céſar de mon aïeul, Marc-Antoine de vous ;
Ainſi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorſque par un déſordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, & l'autre point d'égal.
Seigneur, pour ſauver Rome, il faut qu'elle s'uniſſe
En la main d'un bon chef à qui tout obéiſſe.
Si vous aimez encor à la favoriſer,
Otez-lui les moyens de ſe plus diviſer.
Sylla quittant la place (*a*) enfin bien uſurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à Céſar & Pompée,
(*b*) Que le malheur des tems ne nous eût pas fait voir,

(*a*) *Enfin bien uſurpée.* Cet *enfin* gâte la phraſe.

(*b*) *Que le malheur des tems ne nous eût pas fait voir.* Il ſemble que le malheur des tems ne nous eût pas fait voir *Céſar & Pompée.* La phraſe eſt louche & obſcure.

Il veut dire, *le malheur des tems ne vous eût pas fait voir le champ ouvert à Céſar & à Pompée.*

S'il eût dans ſa famille aſſuré ſon pouvoir.
Qu'a fait du grand Céſar le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'euſſent pas détruit Rome par les Romains,
Si Céſar eût laiſſé l'empire entre vos mains ?
Vous la replongerez, en quittant cet empire,
Dans les maux dont à peine encor elle reſpire,
Et de ce peu, ſeigneur, qui lui reſte de ſang,
Une guerre nouvelle épuiſera ſon flanc.
Que l'amour du pays, que la pitié vous touche ;
(*a*) Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Conſidérez le prix que vous avez coûté ;
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté,
Des maux qu'elle a ſoufferts elle eſt trop bien payée,
Mais une juſte peur tient ſon ame effrayée.
Si jaloux de ſon heur & las de commander,
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez ſon intérêt au vôtre,
Si ce funeſte don la met au déſeſpoir,
Je n'oſe dire ici ce que j'oſe prévoir.
Conſervez-vous, ſeigneur, (*b*) en lui laiſſant un maître,
Sous qui ſon vrai bonheur commence de renaître ;
Et pour mieux aſſurer le bien commun de tous,

(*a*) *Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.* Ici *Cinna* embraſſe les genoux d'*Auguſte* & ſemble déshonorer les belles choſes qu'il a dites par une perfidie bien lâche, qui l'avilit. Cette baſſe perfidie même ſemble contraire aux remords qu'il aura. On pourrait croire que c'eſt à *Maxime*, repréſenté comme un vil ſcélérat, à faire le perſonnage de *Cinna*, & que *Cinna* devait dire ce que dit *Maxime*. *Cinna*, que l'auteur veut & doit annoblir, devait-il conjurer *Auguſte* à genoux de garder l'empire, pour avoir un prétexte de l'aſſaſſiner ? On eſt fâché que *Maxime* joue ici le rôle d'un digne Romain, *Cinna* d'un fourbe, qui emploie le rafinement le plus noir pour empêcher *Auguſte* de faire une action qui doit même déſarmer *Emilie*.

(*b*) *En lui laiſſant un maître.* Il y avait auparavant :

Conſervez-vous ; ſeigneur, en conſervant un maître.

Donnez un ſucceſſeur qui ſoit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.
Mon repos m'eſt bien cher, mais Rome eſt la plus forte;
Et quelque grand malheur qui m'en puiſſe arriver,
Je conſens à me perdre afin de la ſauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain ſoupire.
Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'empire;
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
Regarde ſeulement l'état & ma perſonne.
Votre amour en tous deux fait ce combat d'eſprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
(*a*) Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile;
Allez donner mes loix à ce terroir fertile.
Songez que c'eſt pour moi que vous gouvernerez,
Et que je répondrai de ce que vous ferez.
(*b*) Pour épouſe, Cinna, je vous donne Emilie;
Vous ſavez qu'elle tient la place de Julie,
Et que ſi nos malheurs & la néceſſité
M'ont fait traiter ſon père avec ſévérité,
(*c*) Mon épargne depuis en ſa faveur ouverte

(*a*) *Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile.* Cela n'eſt pas dans l'hiſtoire. En effet c'eût été plutôt un exil qu'une récompenſe: un proconſulat en Sicile eſt une punition pour un favori qui veut reſter à Rome & à la cour avec un grand crédit.

(*b*) *Pour épouſe, Cinna, je vous donne Emilie.* Ceci eſt bien différent. Tout lecteur voit dans ce vers la perfection de l'art. *Auguſte* donne à *Cinna* ſa fille adoptive, que *Cinna* veut obtenir par l'aſſaſſinat d'*Auguſte*. Le mérite de ce vers ne peut échapper à perſonne.

(*c*) *Mon épargne ouverte.* *Epargne* ſignifiait *tréſor royal*, & la caſſette du roi s'appellait *chatouille*. Les mots changent; mais ce qui ne doit pas changer; c'eſt la nobleſſe des idées. Il eſt trop bas de faire dire à *Auguſte* qu'il a donné de l'argent à *Emilie*; & il eſt bien plus bas à *Emilie* de l'avoir reçu & de conſpirer contre lui.

Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner ;
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner ;
(*a*) De l'offre de vos vœux elle ſera ravie.
Adieu, j'en veux porter la nouvelle à Livie.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

(*b*) QUEL eſt votre deſſein après ces beaux diſcours ?

CINNA.

Le même que j'avais, & que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un chef de conjurés flatte la tyrannie !

(*a*) *De l'offre de vos vœux elle ſera ravie.* Il y avait :

Je préſume plutôt qu'elle en ſera ravie.

L'un & l'autre ſont également faibles, & il importe peu que ce vers ſoit faible ou fort. En général cette ſcène eſt d'un genre dont il n'y avait aucun exemple chez les anciens ni chez les modernes ; détachez-la de la piéce, c'eſt un chef-d'œuvre d'éloquence ; incorporée à la piéce, c'eſt un chef-d'œuvre encore plus grand. Il eſt vrai que ces beautés n'excitent ni terreur, ni pitié, ni grands mouvemens : mais ces mouvemens, cette pitié, cette terreur ne ſont pas néceſſaires dans le commencement d'un ſecond acte.

Cette ſcène eſt beaucoup plus difficile à jouer qu'aucune autre. Elle exigerait trois acteurs d'une figure impoſante, & qui euſſent autant de nobleſſe dans la voix & dans les geſtes qu'il y en a dans les vers : c'eſt ce qui ne s'eſt jamais rencontré.

(*b*) *Quel eſt votre deſſein après ces beaux diſcours ?*

Le même que j'avais, & que j'aurai toujours.

Ces beaux diſcours eſt trop familier. Pourquoi *Cinna* n'aurait-il pas ici les remords qu'il a dans le troiſième acte ? il eût fallu en ce cas une autre conſtruction dans la pièce. C'eſt un doute que je propoſe, & que les remarques ſuivantes expoſeront plus au long.

CINNA.

Un chef de conjurés la veut voir impunie !

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

(*a*) Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir enſemble, & la venger.
(*b*) Octave aura donc vu ſes fureurs aſſouvies,
Pillé juſqu'aux autels, ſacrifié nos vies,
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et ſera quitte après pour l'effet d'un remords !
Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête,
(*c*) Un lâche repentir garantira ſa tête !
C'eſt trop ſemer d'appas, & c'eſt trop inviter,
Par ſon impunité, quelque autre à l'imiter.

.....(*a*) *Et vous pouvez juger*
Que je veux l'affranchir enſemble & la venger.

Pourquoi perſiſter dans des principes qu'il va démentir, & dans une fourbe honteuſe dont il va ſe repentir ? N'était-ce pas dans ce moment là même, que ces mots, *je vous donne Emilie*, devaient faire impreſſion ſur un homme qu'on nous donne pour digne petit-fils du grand *Pompée* ? J'ai vu des lecteurs de goût & de ſens réprouver cette ſcène, non-ſeulement parce que *Cinna* pour qui on s'intéreſſait commence à devenir odieux, & pourrait ne pas l'être, s'il diſait tout le contraire de ce qu'il dit ; mais parce que cette ſcène eſt inutile pour l'action, parce que *Maxime* rival de *Cinna* ne laiſſe échapper aucun ſentiment de rival, & qu'en ôtant cette ſcène, le reſte marche plus rapidement. Il la faut pardonner à la néceſſité de donner quelque étendue aux actes ; néceſſité conſacrée par l'uſage.

(*b*) *Octave aura donc vu ſes fureurs aſſouvies.* Il y avait :

Auguſte aura ſoule ſes damnables envies. On remarque ces changemens, pour faire voir comment le ſtyle ſe perfectionna avec le tems. La plupart de ces corrections furent faites plus de vingt années après la première édition.

(*c*) *Un lâche repentir.* C'eſt proprement un ſimple repentir. Le mot repentir. Le mot même, *en ſera quitte*, indique qu'on ne doit pas pardonner a *Octave* pour un ſimple repentir : il n'y a nulle lâcheté à ſentir, au comble de la gloire, des remords de toutes les violences commiſes pour arriver à cette gloire.

Vengeons nos citoyens, & que ſa peine étonne
Quiconque après ſa mort aſpire à la couronne.
Que le peuple aux tyrans ne ſoit plus expoſé.
S'il eût puni Sylla, Céſar eût moins oſé.

MAXIME.

Mais la mort de Céſar, que vous trouvez ſi juſte,
A ſervi de prétexte aux cruautés d'Auguſte.
Voulant nous affranchir, Brute s'eſt abuſé;
(a) S'il n'eût puni Céſar, Auguſte eût moins oſé.

CINNA.

La faute de Caſſie, & ſes terreurs paniques,
Ont fait rentrer l'état ſous des loix tyranniques;
Mais nous ne verrons point de pareils accidens,
Lorſque Rome ſuivra des chefs moins imprudens.

MAXIME.

Nous ſommes encor loin de mettre en évidence,

Si

(a) *S'il n'eût puni Céſar, Auguſte eût moins oſé.* *Maxime* veut retourner le beau vers de *Cinna*, *S'il eût puni Sylla, Céſar eût moins oſé*, & répondre en écho ſur la même rime; il dit une choſe qui a beſoin d'être éclaircie. Si *Céſar* n'eût pas été aſſaſſiné, *Auguſte*, ſon fils adoptif, eût été bien plus aiſément le maître, & beaucoup plus maître. Il eſt vrai qu'il n'y eût point eu de guerre civile, & c'eſt par-là même que l'empire d'*Auguſte* eût été mieux affermi, & qu'il eût oſé davantage. Il eſt vrai encore que ſans le meurtre de *Céſar*, il n'y eût point eu de proſcriptions. Il reſte donc à diſcuter quelle a été la véritable cauſe du triumvirat & des guerres civiles. Or il eſt indubitable que ces diſſertations ne conviennent guère à la tragédie. Qui! après ces vers, *Mais je le retiendrai pour vous en faire part... Je vous donne Emilie*: *Cinna* diſſerte? il n'eſt pas troublé? & il le ſera enſuite. Quel eſt le lecteur qui ne s'attend pas à de violentes agitations dans un tel moment? Si *Cinna* les éprouvait, ſi *Maxime* s'en appercevait, cette ſituation ne ſerait-elle pas plus naturelle & plus théatrale? Encore une fois je ne propoſe cette idée que comme un doute; mais je crois que les combats du cœur ſont toujours plus intéreſſans que des raiſonnemens politiques, & ces conteſtations qui au fond ſont ſouvent un jeu d'eſprit aſſez froid. C'eſt au cœur qu'il faut parler dans une tragédie.

Si nous nous conduirons avec plus de prudence ;
Cependant c'en eſt peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en eſt encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guérir un mal ſi grand ſans couper la racine.
Employer la douceur à cette guériſon,
C'eſt en fermant la plaie y verſer du poiſon.

MAXIME.

Vous la voulez ſanglante, & la rendez douteuſe.

CINNA.

Vous la voulez ſans peine, & la rendez honteuſe.

MAXIME.

Pour ſortir de ſes fers jamais on ne rougit.

CINNA.

On en ſort lâchement ſi la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne ceſſe d'être aimable ;
Et c'eſt toujours pour Rome un bien ineſtimable.

CINNA.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne eſtimer,
Quand il vient d'une main laſſe de l'opprimer.
Elle a le cœur trop bon pour ſe voir avec joie
Le rebut du tyran dont elle fut la proie ;
Et tout ce que la gloire a de vrais partiſans
Le hait trop puiſſamment pour aimer ſes préſens.

MAXIME.

Donc pour vous Emilie eſt un objet de haine ?

CINNA.

La recevoir de lui me ſerait une gêne :
Mais (*a*) quand j'aurai vengé Rome des maux ſoufferts,

(*a*) *Quand j'aurai vengé Rome des maux ſoufferts.* L'eſprit de notre langue ne permet guère ces participes. Nous ne pouvons

Je saurai le braver jusques dans les enfers.
Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée,
Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée,
(a) L'épouser sur sa cendre, & qu'après notre effort
Les présens du tyran soient le prix de sa mort.

MAXIME.

Mais l'apparence, ami, que vous pussiez lui plaire
Teint du sang de celui qu'elle aime comme un père?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA.

(b) Ami, dans ce palais on peut nous écouter,
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence,
Dans un lieu si mal propre à notre confidence.
Sortons, qu'en sûreté j'examine avec vous
Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

Fin du second acte.

dire *des maux soufferts*, comme on dit *des maux passés*. *Soufferts* suppose par quelqu'un; *les maux qu'elle a soufferts*: il serait à souhaiter que cet exemple de Corneille eût fait une règle; la langue y gagnerait une marche plus rapide.

(a) *L'épouser sur sa cendre*, Cet affermissement de *Cinna* dans son crime, cette fureur d'épouser *Emilie* sur le tombeau d'*Auguste*, cette persévérance dans la fourberie avec laquelle il a persuadé *Auguste* de ne point abdiquer, ne font espérer aucun remords; il était naturel qu'il en eût quand *Auguste* lui a dit qu'il partagerait l'empire avec lui. Le cœur humain est ainsi fait: il se laisse toucher par le sentiment présent des bienfaits; & le spectateur n'attend pas d'un homme qui s'endurcit lorsqu'il devrait être attendri, qu'il s'attendrira après cet endurcissement. Nous donnerons plus de jour à ce doute dans la suite.

(b) *Ami, dans ce palais on peut nous écouter.* Et que peut-il dire de plus fort que ce qu'il a déjà dit? n'a-t-il pas dans ce même palais déclaré qu'il veut épouser *Emilie* sur la cendre d'*Auguste*? Cette conclusion de l'acte paraît un peu fautive. On sent assez qu'il n'est pas vraisemblable que l'on conspire, & qu'on rende compte de la conspiration dans le cabinet d'*Auguste*.

Les acteurs sont supposés avoir passé d'un appartement dans un autre: mais si le lieu où ils sont est si *mal propre à cette confidence*, il ne fallait donc pas y dire tous ses secrets. Il valait mieux mo-

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

LUI-MÊME il m'a tout dit, leur flamme eſt mutuelle;
Il adore Emilie, il eſt adoré d'elle;
(*a*) Mais ſans venger ſon père il n'y peut aſpirer;
Et c'eſt pour l'acquérir qu'il nous faut conſpirer.

EUPHORBE.

(*b*) Je ne m'étonne plus de cette violence,

tiver la ſortie par la néceſſité d'aller tout préparer pour la mort d'*Auguſte*, c'eût été une raiſon valable & intéreſſante, & le péril d'*Auguſte* en eût redoublé.

L'obſervation la plus importante, à mon avis, c'eſt qu'ici l'intérêt change. On déteſtait *Auguſte* : on s'intéreſſait beaucoup à *Cinna* : maintenant c'eſt *Cinna* qu'on hait, c'eſt en faveur d'*Auguſte* que le cœur ſe déclare. Lorſqu'ainſi on s'intéreſſe tour à tour pour les partis contraires, on ne s'intéreſſe en effet pour perſonne : c'eſt ce qui fait que pluſieurs gens de lettres regardent *Cinna* plutôt comme un bel ouvrage que comme une tragédie intéreſſante.

(*a*) *Mais ſans venger ſon père il n'y peut aſpirer.* Cependant *Maxime* a été témoin qu'*Auguſte* a donné *Emilie* à *Cinna*; il peut croire que *Cinna* peut aſpirer à elle, ſans tuer *Auguſte*. *Cinna* & *Maxime* peuvent préſumer qu'*Emilie* ne tiendra pas contre un tel bienfait. *Maxime* ſurtout n'a nulle raiſon de penſer le contraire, puiſqu'il ne ſait point encore ſi *Emilie* cède ou non à la bonté d'*Auguſte*; & *Cinna* peut penſer qu'*Emilie* ſera touchée, comme il commence lui-même à l'être. *Cinna* doit ſans doute l'eſpérer, & *Maxime* doit le craindre. Il doit donc dire, *Emilie* ſera à lui, ſoit qu'il cède aux bienfaits d'*Auguſte*, ſoit qu'il l'aſſaſſine.

(*b*) *Je ne m'étonne plus de cette violence.* Le mot de *violence* eſt

Dont il contraint Auguſte à garder ſa puiſſance :
(*a*) La ligue ſe romprait, s'il s'en était démis,
Et tous vos conjurés deviendraient ſes amis.

MAXIME.

Ils ſervent (*b*) à l'envi la paſſion d'un homme,
Qui n'agit que pour ſoi, feignant d'agir pour Rome,
Et moi par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je penſe ſervir Rome, & je ſers mon rival.

EUPHORBE.

Vous êtes ſon rival !

MAXIME.

(*c*) Oui, j'aime ſa maîtreſſe,
Et l'ai caché toujours avec aſſez d'adreſſe.
Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater,
Par quelque grand exploit la voulait mériter ;
Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enlève ;
Son deſſein fait ma perte, & c'eſt moi qui l'achève.
J'avance des ſuccès dont j'attends le trépas,
Et pour m'aſſaſſiner je lui prête mon bras.
(*d*) Que l'amitié me plonge en un malheur extrême !

peut-être trop fort. *Cinna* a étalé un faux zèle, une fourbe éloquente, eſt-ce là de la violence ?

(*a*) *La ligue ſe romprait, s'il s'en était démis.* On ſe démet d'une charge, d'un emploi, d'une dignité, mais on ne ſe démet pas d'une puiſſance. L'auteur veut dire ici, que la ligue ſe diſſiperait ſi *Auguſte* renoncait à l'empire. Mais ce vers,

La ligue ſe romprait ; s'il s'en était démis.

fait entendre, ſi *Cinna s'était démis de cette ligue*, parce que cet *il* tombe ſur *Cinna*. C'eſt une faute très-légère.

(*b*) Il y avait, *abuſés* ; on a ſubſtitué *à l'envi*.

(*c*) *Oui j'aime ſa maîtreſſe, ...avec aſſez d'adreſſe.* Ces vers de comédie, & cette manière froide d'exprimer qu'il eſt rival de *Cinna*, ne contribuent pas peu à l'aviliſſement de ce perſonnage. L'amour qui n'eſt pas une grande paſſion, n'eſt pas théatral.

(*d*) *Que l'amitié me plonge en un malheur extrême.* Ni ſon amitié, ni ſon amour n'intéreſſe. J'ai toujours remarqué que cette ſcène eſt froide au théatre ; la raiſon en eſt que l'amour de *Maxime* eſt inſipide. On apprend au

EUPHORBE.

L'iſſue en eſt aiſée, agiſſez pour vous-même ;
D'un deſſein qui vous perd rompez le coup fatal ;
(*a*) Gagnez une maîtreſſe accuſant un rival.
Auguſte à qui par-là vous ſauverez la vie,
Ne vous pourra jamais refuſer Emilie.

MAXIME.

Quoi, trahir mon ami!

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis ;
(*b*) Un véritable amant ne connait point d'amis ;
Et même avec juſtice on peut trahir un traître,
Qui pour une maîtreſſe oſe trahir ſon maître.
Oubliez l'amitié comme lui les bienfaits.

MAXIME.

C'eſt un exemple à fuir que celui des forfaits.

troiſième acte que ce *Maxime* eſt amoureux. Si *Oreſte* dans l'*Andromaque* n'était rival de *Pirrus* qu'au troiſième acte, la piéce ſerait froide. L'amour de *Maxime* ne fait aucun effet, & tout ſon rôle n'eſt que celui d'un lâche ſans aucune paſſion théatrale.

(*a*) *Gagnez une maîtreſſe accuſant un rival.* Il ſemble par la conſtruction que ce ſoit *Emilie* qui accuſe : il fallait *en accuſant*, pour lever l'équivoque. Légère inadvertence, qui ne fait aucun tort.

(*b*) *Un véritable amant ne connait point d'amis.* En général, ces maximes & ce terme de *véritable amant*, ſont tirés des romans de ce tems-là, & ſurtout de l'*Aſtrée*, où l'on examine ſérieuſement ce qui conſtitue le véritable amant. Vous ne trouverez jamais ni ces maximes, ni ces mots, *véritables amans*, *vrais amans*, dans *Racine*. Si vous entendez par *véritable amant* un homme agité d'une paſſion effrénée, furieux dans ſes deſirs, incapable d'écouter la raiſon, la vertu, la bienſéance, *Maxime* n'eſt rien de tout cela ; il eſt de ſang froid ; à peine parle-t-il de ſon amour. De plus il eſt l'ami de *Cinna* & ſon confident : il doit s'être douté que *Cinna* aime *Emilie* : il voit qu'*Auguſte* a donné *Emilie* à *Cinna* ; c'était alors qu'il devait éprouver le ſentiment de la jalouſie. Ni les remords de *Cinna*, ni la jalouſie de *Maxime* ne remuent l'ame ; pourquoi? c'eſt qu'ils viennent trop tard, comme on l'a déjà dit, c'eſt qu'ils ont differté au-lieu de ſentir.

EUPHORBE.

Contre un ſi noir deſſein tout devient légitime.
On n'eſt point criminel quand on punit un crime.

MAXIME.

Un crime par qui Rome obtient ſa liberté !

EUPHORBE.

Craignez tout d'un eſprit ſi plein de lâcheté.
L'intérêt du pays n'eſt point ce qui l'engage ;
Le ſien, & non la gloire, anime ſon courage.
Il aimerait Céſar, s'il n'était amoureux ;
Et n'eſt enfin qu'ingrat, & non pas généreux.
Penſez-vous avoir lu juſqu'au fond de ſon ame ?
Sous la cauſe publique il vous cachait ſa flamme,
Et peut cacher encor ſous cette paſſion
Les déteſtables feux de ſon ambition.
Peut-être qu'il prétend, après la mort d'Octave,
Au-lieu d'affranchir Rome, en faire ſon eſclave,
Qu'il vous compte déjà pour un de ſes ſujets,
Ou que ſur votre perte il fonde ſes projets.

MAXIME.

Mais ~~ſome~~ contient l'accuſer ſans nommer tout le reſte ?
A tous nos conjurés l'avis ſerait funeſte ;
Et par-là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le ſeul bien du pays.
D'un ſi lâche deſſein mon ame eſt incapable.
Il perd trop d'innocens, pour punir un coupable.
J'oſe tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE.

Auguſte s'eſt laſſé d'être ſi rigoureux.
En ces occaſions ennuyé de ſupplices,
Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez ſon courroux,
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous diſputons en vain, & ce n'eſt que folie, (*a*)
De vouloir par ſa perte acquérir Émilie;
Ce n'eſt pas le moyen de plaire à ſes beaux yeux,
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moi, j'eſtime peu qu'Auguſte me la donne;
(*b*) Je veux gagner ſon cœur plutôt que ſa perſonne,
Et ne fais point d'état de ſa poſſeſſion,
Si je n'ai point de part à ſon affection.
Puis-je la mériter par une triple offenſe?
Je trahis ſon amant, je détruis ſa vengeance;
Je conſerve le ſang qu'elle veut voir périr:
Et j'aurais quelque eſpoir qu'elle me pût chérir!

EUPHORBE.

(*c*) C'eſt ce qu'à dire vrai je vois fort difficile.
L'artifice pourtant vous y peut être utile:
Il en faut trouver un qui la puiſſe abuſer;
Et du reſte, le tems en pourra diſpoſer.

MAXIME.

Mais ſi pour s'excuſer il nomme ſa complice,
S'il arrive qu'Auguſte avec lui la puniſſe,
Puis-je lui demander, pour prix de mon rapport,

[*a*] *Ce n'eſt que folie*, vers comique indigne de la tragédie.

Plaire à ſes beaux yeux; expreſſion fade.

Ce qu'elle aima le mieux, encore pire,

Je conſerve ce ſang qu'elle veut voir périr.

Périr un ſang eſt un barbariſme. Ces fautes ſont d'autant plus ſenties que la ſcène eſt froide.

[*b*] *Je veux gagner ſon cœur plutôt que ſa perſonne.* Remarquez qu'on ne s'intéreſſe jamais à un amant qu'on eſt sûr qui ſera rebuté. Pourquoi *Oreſte* intéreſſe-t-il dans *Andromaque?* c'eſt que *Racine* a eût le grand art de faire eſpérer qu'*Oreſte* ſerait aimé. Un amant toujours rebuté par ſa maîtreſſe, l'eſt toujours auſſi par le ſpectateur, à moins qu'il ne reſpire la fureur de la vengeance. Point de vraie tragédie ſans grandes paſſions.

[*c*] *C'eſt ce qu'à dire vrai je vois fort difficile.* Cette manière de répondre à une objection preſſante ſent un peu plus le valet de comédie que le confident tragique.

Celle qui nous oblige à conſpirer ſa mort ?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'oppoſer tant & de tels obſtacles,
Que pour les ſurmonter il faudrait des miracles ;
J'eſpère toutefois qu'à force d'y rêver ....

MAXIME.

Eloigne-toi, dans peu j'irai te retrouver.
(*a*) Cinna vient, & je veux en tirer quelque choſe,
Pour mieux réſoudre après ce que je me propoſe.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

VOUS me ſemblez penſif.

CINNA.

Ce n'eſt pas ſans ſujet.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin ſavoir quel eſt l'objet ?

CINNA.

(*b*) Emilie & Céſar ; l'un & l'autre me gêne ;

(*a*) *Cinna vient, & je veux en tirer quelque choſe.* On ne voit pas ce qu'il veut tirer de *Cinna* ; s'il veut être inſtruit que *Cinna* eſt ſon rival, il le ſait déjà.

(*b*) *Emilie & Céſar ; l'un & l'autre me gêne.* C'eſt-là peut-être ce que *Cinna* devait dire immédiatement après la conférence d'*Auguſte*. Pourquoi a-t-il à préſent des remords ? s'eſt-il paſſé quelque choſe de nouveau qui ait pu lui en donner ? Je demande toujours pourquoi il n'en a point ſenti, quand les bienfaits & la tendreſſe d'*Auguſte* devaient faire ſur ſon cœur une ſi forte impreſſion ? Il a été perfide ; il s'eſt obſtiné dans ſa perfidie. Les remords ſont le partage naturel de ceux que l'emportement des paſſions entraîne au crime, mais non pas des fourbes conſommés. C'eſt ſur quoi

L'un me ſemble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux dieux que Céſar employât mieux ſes ſoins,
Et s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins!
Que ſa bonté touchât la beauté qui me charme;
Et la pût adoucir comme elle me déſarme!
Je ſens au fond du cœur mille remords cuiſans,
Qui rendent à mes yeux tous ſes bienfaits préſens.
Cette faveur ſi pleine, & ſi mal reconnue,
Par un mortel reproche à tous momens me tue.
Il me ſemble ſur-tout inceſſamment le voir
Dépoſer en nos mains ſon abſolu pouvoir,
Ecouter nos avis, m'applaudir, & me dire:
Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part:
Et je puis dans ſon ſein enfoncer un poignard!
Ah! plutôt... Mais hélas j'idolâtre Emilie:
Un ſerment exécrable à ſa haine me lie;
L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux;
Des deux côtés j'offenſe (*a*) & ma gloire & les dieux.
Je deviens ſacrilège, ou je ſuis parricide,
Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME.

(*b*) Vous n'aviez point tantôt ces agitations;

les lecteurs qui connaiſſent le cœur humain doivent prononcer. Je ſuis bien loin de porter un jugement.

[*a*] *Et ma gloire & les dieux.* Pourquoi les dieux? eſt-ce parce qu'il a fait ſerment à ſa maîtreſſe? Il eſt utile d'obſerver ici que dans beaucoup de tragédies modernes on met ainſi les dieux à la fin du vers à cauſe de la rime. *Manlius* dit qu'un homme tel que lui partage la vengeance *avec les dieux*; un autre, qu'il punit à l'exemple *des dieux*; un troiſième, qu'il s'en prend *aux dieux*. *Corneille* tombe rarement dans cette faute puérile.

(*b*) *Vous n'aviez point tantôt ces agitations.* Vous voyez que *Corneille* a bien ſenti l'objection. *Maxime* demande à *Cinna* ce que tout le monde lui demanderait. Pourquoi avez-vous des remords ſi tard? qu'eſt-il ſurvenu qui vous oblige à changer ainſi? Il veut en *tirer quelque choſe*, & cependant il n'en tire rien. S'il voulait s'éclaircir de la paſſion d'*Emilie*, n'aurait-il pas été con-

Vous paraiſſiez plus ferme en vos intentions ;
Vous ne ſentiez au cœur ni remords, ni reproche.

CINNA.

(*a*) On ne les ſent auſſi que quand le coup approche ;
Et l'on ne reconnaît de ſemblables forfaits,
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'ame, de ſon deſſein juſques-là poſſédée,
S'attache aveuglément à ſa première idée ;
Mais alors quel eſprit n'en devient point troublé ?
Ou plutôt quel eſprit n'en eſt point accablé ?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le priſe,

venable que d'abord il eût ſoupçonné leur intelligence, que *Cinna* la lui eût avoué, que cet aveu l'eût mis au déſeſpoir, & que ce déſeſpoir joint aux conſeils d'*Euphorbe* l'eût déterminé, non pas à être délateur, car cela eſt bas, petit & ſans intérêt, mais à laiſſer deviner la conſpiration par ſes emportemens.

(*a*) *On ne les ſent auſſi que quand le coup approche.* Oui, ſi vous n'avez pas reçu des bienfaits de celui que vous vouliez aſſaſſiner : mais ſi entre les préparatifs du crime & la conſommation, il vous a donné les plus grandes marques de faveur, vous avez tort de dire qu'on ne ſent des remords qu'au moment de l'aſſaſſinat.

Un coup n'approche pas : *reconnaître des forfaits*, n'eſt pas le mot propre ; *envenir aux effets* eſt faible & proſaïque.

Il ſera peut-être utile de faire voir comment *Shakeſpear* ſoixante ans auparavant exprima le même ſentiment dans la même occaſion. C'eſt *Brutus* prêt à aſſaſſiner *Céſar*.

« Entre le deſſein & l'exécution d'une choſe ſi terrible, » tout l'intervalle n'eſt qu'un » rêve affreux. Le génie de Rome & les inſtrumens mortels de » ſa ruine ſemblent tenir conſeil » dans notre ame bouleverſée : » cet état funeſte de l'ame tient » de l'horreur de nos guerres » civiles. »

Betuveen the acting of a dread full thing,
And the firſt motion, alle the interim is,
Like a fantaſma, or a hideous dream &c.

Je ne préſente point ces objets de comparaiſon pour égaler les irrégularités ſauvages & capricieuſes de *Shakeſpear* à la profondeur du jugement de *Corneille*, mais ſeulement pour faire voir comment des hommes de génie exprimentdifféremment les mêmes idées. Qu'il me ſoit ſeulement permis d'obſerver encore qu'à l'approche de ces grands événemens, l'agitation qu'on ſent eſt moins un remords qu'un trouble dont l'ame eſt ſaiſie : ce n'eſt point un remords que *Shakeſpear* donne à *Brutus*.

Voulut plus d'une fois rompre ſon entrepriſe,
Qu'avant que de frapper elle lui fit ſentir
Plus d'un remords en l'ame, & plus d'un repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude;
Il ne ſoupçonna point ſa main d'ingratitude;
Et fut contre un tyran d'autant plus animé,
Qu'il en reçut de biens, & qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitez, faites la même choſe,
Et formez vos remords d'une plus juſte cauſe,
(*a*) De vos lâches conſeils, qui ſeuls ont arrêté
Le bonheur renaiſſant de notre liberté. (*b*)
C'eſt vous ſeul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée.
Et la main de Céſar Brute l'eût acceptée,
Et n'eût jamais ſouffert qu'un intérêt léger
De vengeance ou d'amour l'eût remiſe en danger.
N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de ſon pouvoir ſuprême;
Mais (*c*) entendez crier Rome à votre côté,

(*a*) *De vos lâches conſeils.* Voilà la plus forte critique du rôle qu'a joué *Cinna* dans la conférence avec *Auguſte*: auſſi *Cinna* n'y répond-il point. Cette ſcène eſt un peu froide, & pourrait être très-vive: car deux rivaux doivent dire des choſes intéreſſantes; ou ne pas paraître enſemble; ils doivent être à la fois défians & animés; mais ici ils ne font que raiſonner.

(*b*) *Arrêter un bonheur renaiſſant*, l'expreſſion eſt trop impropre.

(*c*) *Entendez crier Rome à votre côté.* Cela eſt plus froid encore, parce que *Maxime* fait ici l'enthouſiaſte mal à propos. Quiconque s'échauffe trop, refroidit. *Maxime* parle en rhéteur: il devrait épier avec une douleur ſombre toutes les paroles de *Cinna*, paraître jaloux, être prêt d'éclater, ſe retenir. Il eſt bien loin d'être *un véritable amant*, comme le diſait ſon confident; il n'eſt ni un vrai Romain, ni un vrai conjuré, ni un vrai amant; il n'eſt que froid & faible: il a même changé d'opinion; car il diſait à *Cinna* au ſecond acte: Pourquoi voulez-vous aſſaſſiner *Auguſte*, plutôt que de recevoir de lui la liberté de Rome? Et à préſent il dit: Pourquoi n'aſſaſſinez-vous pas *Auguſte*? Veut-il par-là faire perſévérer *Cinna* dans le crime, afin d'avoir une raiſon de plus pour être ſon délateur, comme *Cinna* a voulu empêcher *Auguſte*

Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté ;
Et ſi tu m'as tantôt preféré ta maitreſſe,
Ne me préfére pas le tyran qui m'oppreſſe.

CINNA.

Ami, n'accable plus un eſprit malheureux,
(*a*) Qui ne forme qu'en lâche un deſſein généreux.
Envers nos citoyens je ſais quelle eſt ma faute ;
Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte.
Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié
Qui ne peut expirer ſans me faire pitié ;
Et laiſſe-moi, de grace, attendant Emilie ;
Donner un libre cours à ma mélancolie :
Mon chagrin t'importune, & le trouble où je ſuis
Veut de la ſolitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous bleſſe
De la bonté d'Octave, & de votre faibleſſe.
L'entretien des amans veut un entier ſecret.
(*b*) Adieu. Je me retire en confident diſcret.

d'abdiquer, afin d'avoir un prétexte de plus de l'aſſaſſiner. En ce cas voilà deux ſcélérats qui cachent leur baſſe perfidie par des raiſonnemens ſubtils.

(*a*) Voila *Cinna* qui ſe donne lui-même le nom de *lâche*, & qui par ce ſeul mot détruit tout l'intérêt de la piéce, toute la grandeur qu'il a déployée dans le premier acte. Que veulent dire les *abois* d'une vieille amitié qui lui fait pitié ; quelle façon de parler ! & puis il parle de ſa *mélancolie* !

(*b*) *Adieu, je me retire en confident diſcret.* Il finit ſon indigne rôle dans cette ſcène par un vers de comédie, & en ſe retirant comme un valet à qui on dit qu'on veut être ſeul. L'auteur a entiérement ſacrifié le rôle de *Maxime :* il ne faut le regarder que comme un perſonnage qui ſert à faire valoir les autres.

SCENE III.

CINNA *ſeul.*

(*a*) DONNE un plus digne nom au glorieux empire
Du noble ſentiment que la vertu m'inſpire,
Et que l'honneur oppoſe au coup précipité
De mon ingratitude & de ma lâcheté.
Mais plutôt continue à le nommer faibleſſe,
Puiſqu'il devient ſi faible auprès d'une maîtreſſe,
Qu'il reſpecte un amour qu'il devrait étouffer,
Et que s'il le combat, il n'oſe en triompher.
En ces extrémités quel conſeil dois-je prendre?
De quel côté pencher? à quel parti me rendre?
(*b*) Qu'une ame généreuſe a de peine à faillir!
Quelque fruit que par-là j'eſpère de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naiſſance,
N'ont point aſſez d'appas pour flatter ma raiſon,
S'il les faut acquérir par une trahiſon,
S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime,
Qui (*c*) du peu que je ſuis fait une telle eſtime,

[*a*] Voici le cas où un monologue eſt convenable. Un homme dans une ſituation violente peut examiner avec lui-même le danger de ſon entrepriſe, l'horreur du crime qu'il va commettre, écouter ou combattre ſes remords; mais il fallait que ce monologue fût placé après qu'*Auguſte* l'a comblé d'amitié & de bienfaits, & non pas après une ſcène froide avec *Maxime*.

(*b*) *Qu'une ame généreuſe a de peine à faillir.* Ce vers ne prouve-t-il pas ce que j'ai déjà dit, que ce n'était pas à *Cinna* à donner à l'empereur des conſeils du fourbe le plus déterminé? S'il a une ame ſi généreuſe, s'il a tant de peine à faillir, pourquoi n'a-t-il pas affermi *Auguſte* dans le deſſein de quitter l'empire? S'il a tant de peine à faillir, pourquoi n'a-t-il pas ſenti les plus cuiſans remords au moment qu'*Auguſte* lui donnait *Emilie*.

(*c*) *Du peu que je ſuis.* Ce diſcours eſt d'un vil domeſtique, & non pas d'un ſénateur Romain: il achève d'avilir ſon rôle qui

Qui me comble d'honneur, qui m'accable de biens,
Qui ne prend pour régner de conſeils que les miens.
(*a*) O coup ! ô trahiſon trop indigne d'un homme !
Dure, dure à jamais l'eſclavage de Rome !
Périſſe mon amour, périſſe mon eſpoir,
Plutôt que de ma main parte un crime ſi noir !
Quoi ! ne m'offre-t-il pas tout ce que je ſouhaite,
Et qu'au prix de ſon ſang ma paſſion achète ?
Pour jouir de ſes dons, faut-il l'aſſaſſiner ?
Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner ?
(*b*) Mais je dépends de vous, ô ſerment téméraire !
O haine d'Émilie, ô ſouvenir d'un père !
Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous eſt engagé ;
(*c*) Et je ne puis plus rien que par votre congé.

était ſi mâle, ſi fier, ſi terrible au premier acte. On s'intéreſſait à *Cinna*, & à préſent on ne s'intéreſſe qu'à *Auguſte*.

(*a*) *O coup ! ô trahiſon, trop indigne d'un homme !* J'en reviens toujours à ce remords trop tardif; je ſoupçonne qu'il ſerait très-touchant, très-intéreſſant, s'il avait été plus prompt, s'il n'était pas contradictoire avec la rage d'épouſer *Emilie* ſur la cendre d'*Auguſte*. *Métaſtaſio*, dans ſa *Clemenza di Tito*, imitée de *Cinna*, commence par donner des remords à *Seſtus* qui joue le rôle de *Cinna*.

(*b*) *Mais je dépends de vous ! ô ſerment téméraire.* Non ſans doute, il ne dépend pas de ce ſerment ; c'eſt chercher un prétexte, & non pas une raiſon: Voilà un plaiſant ſerment, que la promeſſe faite à une femme de haſarder le dernier ſupplice pour faire une très-vilaine action ! il devait dire : Les conjurés & moi, nous avons fait ſerment de venger la patrie. Voilà un ſerment reſpectable.

(*c*) *Et je ne puis plus rien que par votre congé. Par votre congé* ne ſe dit plus, & en effet ne devait pas ſe dire, puiſque ce mot vient de *congédier*, qui ne ſignifie pas *permettre*. Comment un homme qui n'a pas les fureurs de l'amour, un petit-fils de *Pompée* qui a aſſemblé tant de Romains pour rendre la liberté à la patrie, peut-il dire en langage de ruelle : Je ne peux rien que par le congé d'une femme. Il fallait donc le peindre dès le premier acte comme un homme éperdu d'amour, forcé par une maîtreſſe qu'il idolâtre à conſpirer contre un maître qu'il aima. C'eſt ainſi que *Metaſtaſio* peint *Seſtus* dans la *Clemenza di Tito*, en donnant à ce *Titus* le caractère de l'*Oreſte de Racine*. Ce n'eſt pas que je préfère ce *Seſtus* à *Cinna*, il s'en faut beaucoup; mais je dis que le rôle de *Cinna* ſerait beaucoup plus touchant, ſi on l'avait peint

C'eſt à vous à régler ce qu'il faut que je faſſe;
C'eſt à vous, Émilie, à lui donner ſa grace:
Vos ſeules volontés préſident à ſon ſort,
Et tiennent en mes mains & ſa vie & ſa mort.
O dieux! qui comme vous la rendez adorable,
(*a*) Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable,
Et puiſque de ſes loix je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes deſirs je la puiſſe fléchir.
(*b*) Mais voici de retour cette aimable inhumaine.

SCENE IV.

EMILIE, CINNA, FULVIE.

EMILIE.

GRACES aux dieux, Cinna, ma frayeur était vaine.
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi;
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
Octave, en ma préſence, a tout dit à Livie;
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le déſavouerez-vous? & du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet.

dès le premier acte aveuglé par une paſſion furieuſe; mais il a joué à ce premier acte le rôle d'un *Brutus*, & au troiſième il n'eſt plus qu'un amant timide.

(*a*) *Rendez-la comme vous à mes vœux exorable. Exorable* devrait ſe dire; c'eſt un terme ſonore, intelligible, néceſſaire & digne des beaux vers que débite *Cinna*. Il eſt bien étrange, qu'on diſe *implacable*, & non *placable*; *ame inaltérable*, & non pas *ame altérable*; *héros indomptable*, & non *héros domptable*. &c.

(*b*) *Mais voici de retour cette belle inhumaine. Belle inhumaine* fait quelque peine, à cauſe de tant de fades vers de galanterie où cette expreſſion commune ſe trouve.

EMILIE.

L'effet eſt en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

EMILIE.

Je ſuis toujours moi-même, & mon cœur n'eſt point autre.
Me donner à Cinna, c'eſt ne lui donner rien,
C'eſt ſeulement lui faire un préſent de ſon bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois... ô ciel l'oſai-je dire ?

EMILIE.

Que puis-je, & que crains-tu ?

CINNA.

Je tremble, je ſoupire;
Et vois que ſi nos cœurs avaient mêmes deſirs,
Je n'aurais pas beſoin d'expliquer mes ſoupirs.
Ainſi je ſuis trop sûr que je vais vous déplaire;
Mais je n'oſe parler, & je ne puis me taire.

EMILIE.

C'eſt trop me gêner, parle.

CINNA.

Il faut vous obéir.
Je vais donc vous déplaire, & vous m'allez haïr.
Je vous aime, Émilie, & le ciel me foudroie (*a*)
Si cette paſſion ne fait toute ma joie:
Et ſi je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur.
Mais voyez à quel prix vous me donnez votre ame;

Et

(*a*) *Le ciel me foudroie ſi ma paſſion ne fait pas ma joie*: fait toujours un peu rire. Toute l'ardeur qu'un digne objet peut attendre d'un grand cœur eſt du ſtyle de Scudéri. Ce n'eſt que depuis Racine qu'on a proſcrit ces fades lieux communs.

Et me rendant heureux, vous me rendez infame.
Cette bonté d'Auguſte....

EMILIE.

Il ſuffit, je t'entends,
Je vois ton repentir & tes vœux inconſtans.
Les faveurs du tyran emportent tes promeſſes; (*a*)
Tes feux & tes ſermens cédent à ſes careſſes;
Et ton eſprit crédule oſe s'imaginer
Qu'Auguſte pouvant tout, peut auſſi me donner.
Tu me veux de ſa main plutôt que de la mienne;
Mais ne crois pas qu'ainſi jamais je t'appartienne.
Il peut faire trembler la terre ſous ſes pas,
(*b*) Mettre un roi hors du trône, & donner ſes états,
De ſes proſcriptions rougir la terre & l'onde,
Et changer à ſon gré l'ordre de tout le monde;
(*c*) Mais le cœur d'Emilie eſt hors de ſon pouvoir.

CINNA.

Auſſi n'eſt-ce qu'à vous que je veux le devoir.

(*a*) *Des faveurs qui emportent des promeſſes.* Cette figure n'a pas de ſens en français. Les faveurs d'*Auguſte* peuvent l'emporter ſur les promeſſes de *Cinna*, les faire oublier, mais elles ne les emportent pas. *Quinault* a dit avec élégance & juſteſſe:

Mais le zéphir léger & l'onde fugitive
Ont bientôt emporté les ſermens qu'elle a faits.

(*b*) *Mettre un roi hors du trône.* Il y avait, *jeter un roi du trône & donner ſes états. Mettre hors* eſt bien moins énergique que *jeter*, & n'eſt pas même une expreſſion noble. *Roi hors* eſt dur à l'oreille. Pourquoi ne dirait-on pas *jeter du trône*? on dit bien *jeter du haut du trône*: en tout cas *chaſſer* eût été mieux que *mettre hors*. Quelquefois en corrigeant on affaiblit.

(*c*) *Mais le cœur d'Emilie eſt hors de ſon pouvoir.* Voilà une imitation admirable de ces beaux vers d'Horace:

Et cuncta terrarum ſubacta,
Præter atrocem animum Catonis.

Cette imitation eſt d'autant plus belle, qu'elle eſt en ſentiment. Pluſieurs s'étonnent qu'*Emilie* affectant de penſer comme *Caton*, ait cependant reçu pendant quinze ans les bienfaits & l'argent

Je ſuis toujours moi-même, & ma foi (*a*) toujours pure.
La pitié que je ſens ne me rend point parjure.
J'obéis ſans réſerve à tous vos ſentimens,
(*b*) Et prends vos intérêts par-delà mes ſermens.
J'ai pu, vous le ſavez, ſans parjure & ſans crime,
Vous laiſſer échapper cette illuſtre victime.
Céſar ſe dépouillant du pouvoir ſouverain,
Nous ôtait tout prétexte à lui percer le ſein.
La conjuration s'en allait diſſipée (*c*),
Vos deſſeins avortés, votre haine trompée;
Moi ſeul j'ai raffermi ſon eſprit étonné,
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

EMILIE.

Pour me l'immoler, traître! Et tu veux que moi-même
Je retienne ta main! qu'il vive, & que je l'aime!
Que je ſois le (*d*) butin de qui l'oſe épargner,
Et le prix du conſeil qui le force à régner!

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ai ſervie.
Sans moi vous n'auriez point de pouvoir ſur ſa vie;
Et malgré ſes bienfaits (*e*) je rends tout à l'amour,
Quand je veux qu'il périſſe, ou vous doive le jour.

d'*Auguſte* dont *l'épargne lui a été ouverte.* Cette conduite ne ſemble pas s'accorder avec cette inflexibilité héroïque dont elle fait parade.

(*a*) Il faut, ma foi eſt toujours. *Ma foi* ne peut être gouvernée par *je ſuis.* Foi pure ne ſe dit qu'en théologie.

(*b*) *Et prends vos intérêts par-delà mes ſermens. Par-delà mes ſermens:* expreſſion dont je ne trouve que cet exemple, & cet exemple me paraît mériter d'être ſuivi.

(*c*) *S'en allait diſſipée. Votre haine s'en allait trompée.* C'eſt un barbariſme.

(*d*) *Butin* n'eſt pas le mot propre.

(*e*) *Je rends tout à l'amour.* La ſcène ſe refroidit par ces argumens de *Cinna*; il veut prouver qu'il a ſatisfait à l'amour, parce qu'il veut que le ſort d'*Auguſte* dépende de ſa maîtreſſe. Toute cette tirade paraît un peu obſcure.

Avec les premiers vœux de mon obéiſſance,
Souffrez ce faible effort de ma reconnaiſſance,
Que je tâche de vaincre un indigne courroux
Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.
(*b*) Une ame généreuſe, & que la vertu guide,
Fuit la honte des noms d'ingrate & de perfide;
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

EMILIE.

Je fais gloire, pour moi, de cette ignominie.
La perfidie eſt noble envers la tyrannie;
Et quand on rompt le cours d'un ſort ſi malheureux,
Les cœurs les plus ingrats ſont les plus généreux. (*c*)

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

EMILIE.

(*d*) Je me fais des vertus dignes d'une romaine.

(*a*) *Et vous donner pour lui l'amour.* Il faut *& de vous donner.* Le mot d'*amour* n'eſt point du tout convenable.

(*b*) *Une ame généreuſe, &c.* Toutes ces ſentences refroidiſſent encore. Voyez ſi *Oreſte* & *Hermione* parlent en ſentences.

(*c*) Elle a déjà retourné cette penſée plus d'une fois.

(*d*) *Je me fais des vertus dignes d'une romaine.* Ce vers eſt beau, & ces ſentimens d'*Emilie* ne ſe démentent jamais. Pluſieurs demandent encore, pourquoi cette *Emilie* ne touche point? pourquoi ce perſonnage ne fait pas au théatre la grande impreſſion qu'y fait *Hermione*? elle eſt l'ame de toute la piéce, & cependant elle inſpire peu d'intérêt. N'eſt-ce point parce que les ſentimens d'un *Brutus*, d'un *Caſſius*, conviennent peu à une fille? n'eſt-ce point parce que ſa facilité à recevoir l'argent d'*Auguſte* dément la grandeur d'ame qu'elle affecte? n'eſt-ce point parce que ce rôle n'eſt pas tout-à-fait dans la nature? cette fille que *Balzac* appelle une adorable furie, eſt-elle ſi adorable? C'eſt *Emilie* que *Racine* avait en vue, lorſqu'il dit dans une de ſes préfaces, qu'il ne veut pas mettre ſur le théatre de ces femmes qui font des leçons d'héroïſme aux hommes. Malgré tout cela le rôle d'*Emilie* eſt plein de choſes ſublimes; & quand on compare ce qu'on faiſait alors à ce ſeul rôle d'*Emilie*, on eſt étonné, on admire.

CINNA.

Un cœur vraiment romain...

EMILIE.

Oſe tout pour ravir
Une odieuſe vie à qui le fait ſervir ;
Il fuit plus que la mort la honte d'être eſclave.

CINNA.

C'eſt l'être avec honneur, que de l'être d'Octave ;
Et nous voyons ſouvent des rois à nos genoux
Demander pour appuis tels eſclaves que nous;
Il abaiſſe à nos pieds l'orgueil des diadêmes ;
(*a*) Il nous fait ſouverains ſur leurs grandeurs ſuprêmes
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impoſe un joug dont il nous affranchit.

EMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur ſe propoſe !
(*b*) Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque choſe ;
Aux deux bouts de la terre (*c*) en eſt-il un ſi vain,
Qu'il prétende égaler un citoyen romain ?
Antoine ſur ſa tête attira notre haine,

[*a*] *Il nous fait ſouverains ſur leurs grandeurs ſuprêmes.* Il faut remarquer les plus légères fautes de langage. On eſt *ſouverain de*, on n'eſt pas *ſouverain ſur*, encore moins *ſouverain ſur une grandeur* : mais ce qui eſt bien plus digne de remarque, c'eſt que le ſecond vers n'eſt qu'une faible répétition du premier.

[*b*] *Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque choſe.* Ce beau vers eſt une contradiction avec celui que dit *Auguſte* au cinquième acte.

Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.

Ou Emilie, ou Auguſte a tort. Il n'eſt pas douteux que le vers d'*Emilie* étant plus Romain, plus fort, & même étant devenu proverbe, ne dût être conſervé, & celui d'*Auguſte* ſacrifié, mais il faut ſurtout remarquer que ces hiperboles commencent à déplaire, qu'on y trouve même du ridicule, qu'il y a une diſtance infinie entre un grand roi & un marchand de Rome, que ces exagérations d'une fille à qui *Auguſte* fait une penſion, révoltent bien des lecteurs, & que ces conteſtations entre *Cinna* & ſa maîtreſſe ſur la grandeur romaine, n'ont pas toute la chaleur de la véritable tragédie.

[*c*] *En eſt-il un ſi vain ?*

En ſe déshonorant par l'amour d'une reine :
(*a*) Attale, ce grand roi dans la pourpre blanchi,
Qui du peuple romain ſe nommait l'affranchi,
Quand de toute l'Aſie il ſe fut vu l'arbitre,
Eut encor moins priſé ſon trône que ce titre.
Souviens-toi de ton nom, ſoutiens ſa dignité;
Et prenant d'un romain la généroſité,
Sache qu'il n'en eſt point que le ciel n'ait fait naître;
Pour commander aux rois, & pour vivre ſans maître.

CINNA.

(*b*) Le ciel a trop fait voir en tels attentats,
Qu'il hait les aſſaſſins, & punit les ingrats;
Et quoi qu'on entreprenne, & quoi qu'on exécute,
Quand il élève un trône, il en venge la chûte:
Il ſe met du parti de ceux qu'il fait régner;
Le coup dont on les tue eſt long-tems à ſaigner;
Et quand à les punir il a pu ſe réſoudre,
De pareils châtimens n'appartiennent qu'au foudre.

EMILIE.

Dis que de leur parti toi-même tu te rends, (*c*)
De te remettre au foudre à punir les tyrans.

Il y avait :

Aux deux bouts de la terre en eſt-il d'aſſez vain
Pour prétendre égaler un citoyen Romain?

(*a*) *Attale ce grand roi.* Cet exemple du roi *Attale* ſerait peut-être plus convenable dans un conſeil que dans la bouche d'une fille qui veut venger ſon père. Mais la beauté de ces vers & ces traits tirés de l'hiſtoire romaine, font un très-grand plaiſir aux lecteurs, quoiqu'au théatre il réfroidiſſent un peu la ſcène. Au reſte cet *Attale* était un très-petit roi de Pergame, qui ne poſſédait pas un pays de trente lieues.

(*b*) *Le ciel a trop fait voir en de tels attentats.* Cette replique de *Cinna* ne paraît pas convenable. Un ſujet parle ainſi dans une monarchie; mais un homme du ſang de *Pompée* doit-il parler en ſujet ?

[*c*] *Tu te rends d'un parti, de te remettre au foudre.* Cela n'eſt ni français ni clairement exprimé, & ces diſſertations ſur la foudre ne ſont plus tolérées.

Je ne t'en parle plus, va, ſers la tyrannie,
Abandonne ton ame à ſon lâche génie;
Et pour rendre le calme à ton eſprit flottant,
Oublie & ta naiſſance, & le prix qui t'attend.
(*a*) Sans emprunter ta main pour ſervir ma colère,
Je ſaurai bien venger mon pays & mon père.
J'aurais déjà l'honneur d'un ſi fameux trépas,
Si l'amour juſqu'ici n'eût arrêté mon bras.
C'eſt lui qui ſous tes loix me tenant aſſervie,
M'a fait en ta faveur prendre ſoin de ma vie:
Seule, contre un tyran, en le faiſant périr,
Par les mains de ſa garde il me fallait mourir.
Je t'euſſe par ma mort dérobé ta captive;
(*b*) Et comme pour toi ſeul l'amour veut que je vive,
J'ai voulu, mais en vain, me conſerver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.

Pardonnez-moi, grands dieux, ſi je me ſuis trompée,
Quand j'ai penſé chérir un neveu de Pompée,
Et ſi d'un faux ſemblant mon eſprit abuſé,
(*c*) A fait choix d'un eſclave en ſon lieu ſuppoſé.
Je t'aime toutefois, quel que tu puiſſe être;
Et ſi, pour me gagner, il faut trahir ton maître,

[*a*] *Sans emprunter ta main pour ſervir ma colère.* Le mot de *colère* ne paraît peut-être pas aſſez juſte. On ne ſent point de colère pour la mort d'un père mis au nombre des proſcrits il y a trente ans. Le mot de *reſſentiment* ſerait plus propre: mais en poéſie, *colère* peut ſignifier *indignation, reſſentiment, ſouvenir des injures, deſir de vengeance.*

[*b*] *Et comme pour toi ſeul l'amour veut que je vive.* Je remarque ailleurs que toutes les phraſes qui commencent par *comme* ſentent la diſſertation, le raiſonnement, & que la chaleur du ſentiment ne permet guère ce tour proſaïque. Mais eſt-ce un ſentiment bien touchant, bien tragique, que celui d'Emilie? *Je n'ai pas voulu tuer Auguſte moi-même, parce qu'on m'aurait tuée; je veux vivre pour toi, & je veux que ce ſoit toi qui hazardes ta vie &c.*

[*c*] *A fait choix d'un eſclave, &c.* Il eſt trop dur d'apeller Cinna *eſclave* au propre, de lui dire qu'il eſt un fils ſuppoſé, qu'il eſt fils d'un eſclave: cette condition était au-deſſous de celle de nos valets.

(*a*) Mille autres à l'envi recevraient cette loi,
S'ils pouvaient m'acquérir à même prix que toi.
Mais n'apréhende pas qu'un autre ainſi m'obtienne.
Vis pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienne.
Mes jours avec les ſiens ſe vont précipiter,
Puiſque ta lâcheté n'oſe me mériter.
Viens me voir dans ſon ſang & dans le mien baignée,
De ma ſeule vertu mourir accompagnée,
Et te dire en mourant d'un eſprit ſatisfait :
N'accuſe point mon ſort, c'eſt toi ſeul qui l'as fait ;
Je deſcends dans la tombe où tu m'as condamnée,
Où la gloire me ſuit qui t'était deſtinée ;
Je meurs en détruiſant un pouvoir abſolu,
Mais je vivrais à toi ſi tu l'avais voulu.

CINNA.

Hé bien, vous le voulez, il faut vous ſatisfaire,

(*a*) *Mille autres à l'envi recevraient cette loi.* Doit-elle lui dire que mille autres aſſaſſineraient l'empereur pour mériter les bonnes graces d'une femme ? cela ne révolte-t-il pas un peu ? cela n'empêche-t-il pas qu'on ne s'intéreſſe à *Emilie* ? Cette préſomption de ſa beauté la rend moins intéreſſante. Une femme emportée par une grande paſſion touche beaucoup ; mais une femme qui a la vanité de regarder ſa poſſeſſion comme le plus grand prix où l'on puiſſe aſpirer, révolte au-lieu d'intéreſſer. *Emilie* a déja dit au premier acte, qu'on publiera dans toute l'Italie qu'on n'a pu la mériter qu'en tuant *Auguſte* ; elle a dit à Cinna, *Songe que mes faveurs t'attendent.* Ici elle dit, *que mille Romains tueraient Auguſte pour mériter ſes bonnes graces.* Quelle femme a jamais parlé ainſi ? Quelle différence entr'elle & *Hermione*, qui dit dans une ſituation à-peu-près ſemblable :

Quoi ! ſans qu'elle employât une ſeule prière,
Ma mère en ſa faveur arma la Grèce entière !
Ses yeux pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent périr vingt rois qu'ils ne connaiſſaient pas.
Et moi, je ne prétends que la mort d'un parjure,
Et je charge un amant du ſoin de mon injure ;
Il peut me conquérir, à ce prix ſans danger.
Je me livre moi-même, & ne puis me venger !

C'eſt ainſi que s'exprime le goût perfectionné ; & le génie dénué

Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,
Il faut ſur un tyran porter de juſtes coups;
Mais apprenez qu'Auguſte eſt moins tyran que vous :
(*a*) S'il nous ôte à ſon gré, nos biens, nos jours, nos femmes,
Il n'a point juſqu'ici tyranniſé nos ames;
Mais (*b*) l'empire inhumain qu'exercent vos beautés,
Force juſqu'aux eſprits & juſqu'aux volontés,
(*c*) Vous me faites priſer ce qui me déshonore;
Vous me faites haïr ce que mon ame adore;
Vous me faites répandre un ſang pour qui je dois
Expoſer tout le mien & mille & mille fois :

de ce goût sûr bronche quelquefois. On ne prétend pas encore une fois rien diminuer de l'extrême mérite de Corneille; mais il faut qu'un commentateur n'ait en vue que la vérité & l'utilité publique. Au reſte la fin de cette tirade eſt fort belle.

[*a*] *S'il nous ôte à ſon gré nos biens, nos jours, nos femmes.* Mais en ce cas *Auguſte* eſt donc un monſtre à étouffer. *Cinna* ne devait donc pas balancer; il a donc très-grand tort de ſe dédire. Ses remords ne ſont donc pas vrais? Comment peut-il aimer un tyran qui ôte aux Romains leurs biens, leurs femmes & leurs vies? Ces contradictions ne font-elles pas tort au pathétique, auſſi-bien qu'au vrai, ſans lequel rien n'eſt beau?

(*b*) *L'empire inhumain qu'exercent vos beautés.* C'eſt ici une idée poétique, ou plutôt une ſubtilité. Vos beautés ſont plus inhumaines qu'*Auguſte*! Ce n'eſt pas ainſi que la vraie paſſion parle. *Oreſte* dans une circonſtance ſemblable, dit à *Hermione* :

Non, je vous priverai d'un plaiſir ſi funeſte,
Madame, il ne mourra que de la main d'Oreſte.

Il ne s'amuſe point à dire que les beautés inhumaines d'*Hermione* ſont des tyrans; il le fait ſentir en ſe déterminant malgré lui à un crime. Ce n'eſt pas là le poëte qui parle, c'eſt le perſonnage.

[*c*] *Vous me faites priſer ce qui me déshonore;*
Vous me faites haïr ce que mon cœur adore.

Priſer n'eſt plus d'uſage. *Cinna* ne priſe point ici ſon action, puiſqu'il la condamne. Il dit qu'il adore *Auguſte*, cela eſt beaucoup trop fort : il n'adore point *Auguſte*; *il devrait*, dit-il, *donner ſon ſang pour lui mille & mille fois.* Il devait donc être très-touché au moment que ce même *Auguſte* lui donnait *Emilie*. Il lui a conſeillé de garder l'empire pour l'aſſaſſiner, & il voudrait donner mille vies pour lui par réflexion.

Vous le voulez, j'y cours, ma parole eſt donnée;
(a) Mais ma main auſſi-tôt contre mon ſein tournée,
Aux manes d'un tel prince immolant votre amant,
A mon crime forcé joindra mon châtiment;
Et par cette action dans l'autre confondue;
Recouvrera ma gloire auſſi-tôt que perdue.
Adieu.

SCENE V.

EMILIE, FULVIE.

FULVIE.

VOus avez mis ſon ame au déſeſpoir.

EMILIE.

Qu'il ceſſe de m'aimer, ou ſuive ſon devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de ſa vie.
Vous en pleurez?

EMILIE.

Hélas! cours après lui, Fulvie;
Et ſi ton amitié daigne me ſecourir,
Arrache-lui du cœur ce deſſein de mourir:
Dis-lui. . .

FULVIE.

Qu'en ſa faveur vous laiſſez vivre Auguſte?

EMILIE.

Ah! c'eſt faire à ma haine une loi trop injuſte.

[a] *Mais ma main auſſi-tôt contre mon ſein tournée.* Ces derniers vers réconcilient *Cinna* avec le ſpectateur; c'eſt un très-grand art. *Racine* a imité ce morceau dans l'*Andromaque*:

Et mes mains auſſi-tôt contre mon ſein tournées &c.

FULVIE.

Et quoi donc ?

EMILIE.

Qu'il achève, & dégage ſa foi,
(*a*) Et qu'il choiſiſſe après de la mort, ou de moi.

(*a*) *Et qu'il choiſiſſe après de la mort ou de moi.* Ce ſont-là de ces traits qui portaient le docteur cité par *Balzac*, à nommer Emilie *adorable furie.* On ne peut guère finir un acte d'une manière plus grande ou plus tragique ; & ſi *Emilie* avait une raiſon plus preſſante de vouloir faire périr *Auguſte*, ſi elle n'avait appris que depuis peu *Auguſte* a fait mourir ſon père, ſi elle avait connu ce père, ſi ce père même avait pu lui demander vengeance, ce rôle ſerait du plus grand intérêt. Mais ce qui peut détruire tout l'intérêt qu'on prendrait à *Emilie*, c'eſt la ſuppoſition de l'auteur qu'elle eſt adoptée par *Auguſte.* On devait chez les Romains autant & plus d'amour filial à un père d'adoption qu'à un père qui ne l'était que par le ſang. *Emilie* conſpire contre *Auguſte* ſon père & ſon bienfaiteur au bout de trente ans, pour venger *Toranius* qu'elle n'a jamais vu. Alors cette furie n'eſt point du tout admirable ; elle eſt réellement parricide. Cependant gardons-nous bien de croire qu'*Emilie*, malgré ſon ingratitude, & *Cinna* malgré ſa perfidie, ne ſoient pas de très-beaux rôles : tous deux étincellent de traits admirables.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLETE, gardes.

AUGUSTE.

TOUT ce que tu me dis, Euphorbe, eſt incroyable.

EUPHORBE.

(*a*) Seigneur, le récit même en paraît effroyable.
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur;
Et la ſeule penſée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoi, mes plus chers! quoi Cinna! quoi Maxime!
Les deux que j'honorais d'une ſi haute eſtime!
A qui j'ouvrais mon cœur, & dont j'avais fait choix
Pour les plus importans & plus nobles emplois!
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire!
Pour m'arracher le jour l'un & l'autre conſpirent!
Maxime a vu ſa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juſte repentir;
Mais Cinna!

(*a*) *Seigneur, le récit même en paraît effroyable.* Il eſt triſte qu'un ſi bas & ſi lâche ſubalterne, un eſclave affranchi, paraiſſe avec *Auguſte*, & que l'auteur n'ait pas trouvé dans la jalouſie de *Maxime*, dans les emportemens que ſa paſſion eût dû lui inſpirer, ou dans quelqu'autre invention tragique, de quoi fournir des ſoupçons à *Auguſte*. Si le trouble de *Cinna*, celui de *Maxime*, celui d'*Emilie*, ouvraient les yeux de l'empereur, cela ſerait beaucoup plus noble & plus théatral que la dénonciation d'un eſclave, qui eſt un reſſort trop mince & trop trivial.

EUPHORBE.

Cinna ſeul dans ſa rage s'obſtine,
Et contre vos bontés (*a*) d'autant plus ſe mutine;
Lui ſeul combat encor les vertueux efforts
Que ſur les coujurés fait ce juſte remors;
Et, malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à raffermir leurs ames ébranlées.

AUGUSTE.

Lui ſeul les encourage, & lui ſeul les ſéduit!
O le plus déloyal que la terre ait produit!
O trahiſon conçue au ſein d'une furie!
O trop ſenſible coup d'une main ſi chérie!
Cinna, tu me trahis! Polyclète, écoutez.

[*Il lui parle à l'oreille.*]

POLYCLETE

Tous vos ordres, ſeigneur, ſeront exécutés.

AUGUSTE.

Qu'Eraſte en même tems aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de ſon crime.

(*a*) *D'autant plus ſe mutine.* Ce mot eſt faible après l'expreſſion, *il s'obſtine dans ſa rage.* L'idée la plus forte doit toujours être la dernière. De plus, *ſe mutiner contre des bontés*, eſt une expreſſion bourgeoiſe; on ne l'emploie qu'en parlant des enfans. Ce n'eſt pas que ce mot *mutiné*, employé avec art, ne puiſſe faire un très-bel effet. *Racine* a dit,

Enchaîner un captif de ſes fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné.

D'autant plus exige un *que*; c'eſt une phraſe qui n'eſt pas achevée.

SCENE II.

AUGUSTE, EUPHORBE.

EUPHORBE.

IL l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir. (*a*)
A peine du palais il a pu revenir,
Que, les yeux égarés, & le regard farouche,
Le cœur gros de ſoupirs, les ſanglots à la bouche,
Il déteſte ſa vie & ce complot maudit,
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit;
Et m'ayant commandé que je vous avertiſſe,
Il ajoute: *Dis-lui que je me fais juſtice*,
Que je n'ignore point ce que j'ai mérité;
Puis ſoudain dans le Tibre il s'eſt précipité,
Dont l'eau groſſe & rapide, & la nuit aſſez noire,
M'ont dérobé la fin de ſa tragique hiſtoire.

AUGUSTE.

Sous ce preſſant remors il a trop ſuccombé,
Et s'eſt à mes bontés lui-même dérobé.
Il n'eſt crime envers moi qu'un repentir n'efface;
Mais puiſqu'il a voulu renoncer à ma grace,
Allez pourvoir au reſte, & faites qu'on ait ſoin
De tenir en lieu sûr ce fidèle témoin.

(*a*) *Il l'a jugé trop grand pour ne pas l'en punir.* On ne peut nier que ce lâche & inutile menſonge d'*Euphorbe* ne ſoit indigne de la tragédie. Mais, dira-t-on, on a le même reproche à faire à Œnone dans *Phèdre*. Point du tout; elle eſt criminelle, elle calomnie *Hypolite*; mais elle ne dit pas une fauſſe nouvelle; c'eſt cela qui eſt petit & bas.

SCENE III.

AUGUSTE *ſeul.*

CIEL, à qui voulez-vous déſormais que je fie (*a*)
Les ſecrets de mon ame, & le ſoin de ma vie ?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si donnant des ſujets il ôte les amis,
Si tel eſt le deſtin des grandeurs ſouveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines;
Et ſi votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'eſt sûr; qui peut tout, doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, & ceſſe de te plaindre.
Quoi, tu veux qu'on t'épargne, & n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de ſang où ton bras s'eſt baigné,
(*b*) De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a verſé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte; & revois tout d'un tems
Pérouſe au ſien noyée & tous ſes habitans.
Remets dans ton eſprit, après tant de carnages,
De tes proſcriptions les ſanglantes images,
Où toi-même des tiens devenu le bourreau,
Au ſein de ton tuteur enfonças le coûteau;
Et puis oſe accuſer le deſtin d'injuſtices,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton ſupplice,
Et que par ton exemple à ta perte guidés,

(*a*) Voilà encore une occaſion où un monologue eſt bien placé; la ſituation d'*Auguſte* eſt une excuſe légitime. D'ailleurs il eſt bien écrit, les vers en ſont beaux, les réflexions ſont juſtes, intéreſſantes; ce morceau eſt digne du grand *Corneille*.

(*b*) *De combien ont rougi.* Cela n'eſt pas français. Il fallait, *quels flots j'en ai verſés aux champs de Macédoine*, ou quelque choſe de ſemblable.

Ils violent les droits que tu n'as pas gardés.
Leur trahiſon eſt juſte, & le ciel l'autoriſe.
Quitte ta dignité comme tu l'as acquiſe.
(a) Rends un ſang infidèle à l'infidélité,
Et ſouffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au beſoin m'abandonne !
Quelle fureur, Cinna, m'accuſe & te pardonne ?
Toi, dont la trahiſon me force à retenir
Ce pouvoir ſouverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, & fait ſeule mon crime,
Relève pour l'abattre un trône illégitime ;
Et d'un zèle effronté couvrant ſon attentat,
S'oppoſe pour me perdre au bonheur de l'état ?
Donc juſqu'à l'oublier je pourrais me contraindre !
Tu vivrais en repos, après m'avoir fait craindre !
Non, non, je me trahis moi-même d'y penſer.
Qui pardonne aiſément invite à l'offenſer.
Puniſſons l'aſſaſſin, proſcrivons les complices.
Mais quoi ! toujours du ſang, & toujours des ſupplices !
Ma cruauté ſe laſſe, & ne peut s'arrêter :
Je veux me faire craindre, & ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile,
Une tête coupée en fait renaître mille ;

(a) *Rends un ſang infidèle à l'infidélité.* Ce vers eſt imité de *Malherbe*;

Faits de tous les aſſauts que la rage peut faire,
Une fidèle preuve à l'infidélité.

Un tel abus de mots, & quelques longueurs, quelques répétitions, empêchent ce beau monologue de faire tout ſon effet. A meſure que le public s'eſt plus éclairé, il s'eſt un peu dégoûté des longs monologues. On s'eſt laſſé de voir des empereurs qui parlaient ſi long-tems tout ſeuls. Mais ne devrait-on pas ſe prêter à l'illuſion du théatre ? *Auguſte* ne pouvait-il pas être ſuppoſé au milieu de ſa cour, & s'abandonner à ſes réflexions devant ſes confidens, qui tiendraient lieu du chœur des anciens ?

Il faut avouer que le monologue eſt un peu long. Les étrangers ne peuvent ſouffrir ces ſcènes ſans action, & il n'y a peut-être pas aſſez d'action dans *Cinna*.

Et le ſang répandu de tant de conjurés
Rend mes jours plus maudits & non plus aſſurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute,
Meurs, & dérobe-lui la gloire de ta chûte;
Meurs, tu ferais pour vivre un lâche & vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et ſi tout ce que Rome a d'illuſtre jeuneſſe
Pour te faire périr tour-à-tour s'intéreſſe:
Meurs, puiſque c'eſt un mal que tu ne peux guérir;
Meurs enfin, puiſqu'il faut ou tout perdre, ou mourir.
La vie eſt peu de choſe, & le peu qui t'en reſte
(a) Ne vaut pas l'acheter par un prix ſi funeſte.
Meurs; mais quitte du moins la vie avec éclat;
Eteins-en le flambeau dans le ſang de l'ingrat:
A toi-même en mourant immole ce perfide;
Contenant ſes deſirs, punis ſon parricide;
Fais un tourment pour lui de ſon propre trépas,
En faiſant qu'il le voie, & n'en jouiſſe pas;
(b) Mais jouiſſons plutôt nous-mêmes de ſa peine;
Et ſi Rome nous hait, triomphons de ſa haine.
O Romains! ô vengeance! ô pouvoir abſolu!
O rigoureux combat d'un cœur irréſolu,
Qui fuit en même tems tout ce qu'il ſe propoſe!
D'un prince malheureux ordonnez quelque choſe.
(c) Qui des deux dois-je ſuivre, & duquel m'éloigner?
Ou laiſſez-moi périr, ou laiſſez-moi régner.

(a) *Ne vaut pas l'acheter par un prix ſi funeſte.* C'eſt ici le tour de phraſe italien. On dirait bien, *non vale il comprar*; c'eſt un trope dont *Corneille* enrichiſſait notre langue.

(b) *Mais jouiſſons plutôt nous-mêmes de ſa peine. Peine* ici veut dire ſupplice.

(c) *Qui des deux dois-je ſuivre, & duquel m'éloigner?* Ces expreſſions, *qui des deux, duquel*, n'expriment qu'un froid embarras; elles peignent un homme qui veut réſoudre un problême, & non un cœur agité. Mais le dernier vers eſt très-beau & eſt digne de ce grand monologue.

SCENE

SCENE IV.

AUGUSTE, LIVIE. (*a*)

AUGUSTE.

MADAME, on me trahit, & la main qui me tue
Rend ſous mes déplaiſirs ma conſtance abattue.
Cinna, Cinna le traître....

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, & j'ai pâli cent fois à ce récit
Mais écouteriez-vous les conſeils d'une femme ?

AUGUSTE.

Hélas ! de quel conſeil eſt capable mon ame ?

LIVIE.

Votre ſévérité, ſans produire aucun fruit,
Seigneur, juſqu'à préſent a fait beaucoup de bruit.
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide.
Salvidien à bas a ſoulevé Lépide ;
Murène a ſuccédé, Cépion l'a ſuivi.
Le jour à tous les deux dans les tourmens ravi,

(*h*) On a retranché toute cette ſcène au théatre depuis environ trente ans. Rien ne révolte plus que de voir un perſonnage s'introduire ſur la fin, ſans avoir été annoncé, & ſe mêler des intérêts de la piéce ſans y être néceſſaire. Le conſeil que *Livie* donne à *Auguſte* eſt rapporté dans l'hiſtoire ; mais il fait un très-mauvais effet dans la tragédie. Il ôte à *Auguſte* la gloire de prendre de lui-même un parti généreux. *Auguſte* répond à Livie ; *Vous m'aviez bien promis des conſeils d'une femme, vous me tenez parole :* & après ces vers comiques il ſuit ces mêmes conſeils. Cette conduite l'avilit. On a donc eu raiſon de retrancher tout le rôle de *Livie*, comme celui de l'infante dans le *Cid*. Pardonnons ces fautes au commencement de l'art, & ſurtout au ſublime, dont *Corneille* a donné beaucoup plus d'exemples, qu'il n'en a donné de faibleſſes dans ſes belles tragédies.

N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace,
Dont Cinna maintenant oſe prendre la place ;
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets
Ont voulu s'annoblir par de ſi hauts projets.
Après avoir en vain puni leur inſolence,
Eſſayez ſur Cinna ce que peut la clémence,
Faites ſon châtiment de ſa confuſion ;
Cherchez le plus utile en cette occaſion.
Sa peine peut aigrir une ville animée ;
Son pardon peut ſervir à votre renommée ;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher,
Peut-être à vos bontés ſe laiſſeront toucher.

AUGUSTE.

Gagnons les tout-à-fait en quittant cet empire,
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conſpire.
(*b*) J'ai trop par vos avis conſulté là-deſſus ;
Ne m'en parlez jamais, je ne conſulte plus.
Ceſſe de ſoupirer, Rome, pour ta franchiſe ;
Si je t'ai miſe aux fers, moi-même je les briſe ;
Et te rends ton état, après l'avoir conquis,
Plus paiſible & plus grand que je ne te l'ai pris.
Si tu me veux haïr, hais moi ſans plus rien feindre ;
Si tu me veux aimer, aime moi ſans me craindre :
De tout ce qu'eut Sylla de puiſſance & d'honneur,
Laſſé comme il en fut, j'aſpire à ſon bonheur.

LIVIE.

Aſſez & trop long-tems ſon exemple vous flatte ;
Mais gardez (*c*) que ſur vous le contraire n'éclate.
Ce bonheur ſans pareil qui conſerva ſes jours,

(*b*) *J'ai trop par vos avis conſulté là-deſſus. Là-deſſus, là-deſſous, ci-deſſus, ci-deſſous ;* termes familiers qu'il faut abſolument éviter, ſoit en vers, ſoit en proſe.

(*c*) *Que ſur vous le contraire n'éclate.*) *Un contraire qui éclate* n'exprime pas aſſez la penſée de l'auteur, ne forme pas une image aſſez préciſe. Le contraire d'un exemple ne peut ſe dire.

Ne ſerait pas bonheur, s'il arrivait toujours.

AUGUSTE.

Hé bien, s'il eſt trop grand, ſi j'ai tort d'y prétendre,
J'abandonne mon ſang à qui voudra l'épandre.
Après un long voyage il faut trouver un port;
Et je n'en vois que deux, le repos, ou la mort.

LIVIE.

Quoi! vous voulez quitter le fruit de tant de peines?

AUGUSTE.

Quoi! vous voulez garder l'objet de tant de haines?

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
C'eſt plutôt déſeſpoir que généroſité.

AUGUSTE.

Régner & careſſer une main ſi traîtreſſe,
Au lieu de ſa vertu, c'eſt montrer ſa faibleſſe.

LIVIE.

C'eſt régner ſur vous-même, & par un noble choix,
Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

AUGUSTE.

(*d*) Vous m'aviez bien promis des conſeils d'une femme,
Vous me tenez parole, & c'en ſont-là, madame.
Après tant d'ennemis à mes pieds abattus,
(*e*) Depuis vingt ans je règne, & j'en ſais les vertus;
Je ſais leur divers ordre, & de quelle nature
Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture.
Tout ſon peuple eſt bleſſé par un tel attentat,

(*d*) *Vous m'aviez promis des conſeils d'une femme*). *Corneille* devait d'autant moins mettre un reproche ſi injuſte & ſi aviliſſant dans la bouche d'*Auguſte*, que cette groſſiéreté eſt manifeſtement contraire à l'hiſtoire. *Uxori gratias egit*, dit *Sénèque* le philoſophe, dont le ſujet de *Cinna* eſt tiré.

(*e*) *Depuis vingt ans je règne, & j'en ſais les vertus. Les vertus de régner* eſt un barbariſme de phraſe, un ſoléciſme; on peut dire, *les vertus des rois, des capitaines, des magiſtrats*, mais non *les vertus de régner, de combattre, de juger.*

Et la ſeule penſée eſt un crime d'état ;
Une offenſe qu'on fait (*f*) à toute ſa province,
Dont il faut qu'il la venge, ou ceſſe d'être prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre paſſion.

AUGUSTE.

Ayez moins de faibleſſe, ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez pas ſi mal un conſeil ſalutaire.

AUGUSTE.

Le ciel m'inſpirera ce qu'ici je dois faire.
Adieu, nous perdons tems.

LIVIE.

Je ne vous quitte point,
Seigneur, que mon amour n'ait (*g*) obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'eſt l'amour des grandeurs (*h*) qui vous rend importune.

LIVIE.

J'aime votre perſonne, & non votre fortune.
(*ſeule.*)
Il m'échappe, ſuivons, & forçons-le de voir,
Qu'il peut, en faiſant grace, affermir ſon pouvoir ;
Et qu'enfin la clémence eſt la plus belle marque
Qui faſſe à l'univers connaître un vrai monarque.

(*f*) *A toute ſa province.* La rime de *prince* n'a que celle de *province* en ſubſtantif : cette indigence eſt ce qui contribue davantage à rendre ſouvent la verſification françaiſe faible, languiſſante & forcée. *Corneille* eſt obligé de mettre *toute ſa province*, pour rimer à *prince* ; & *toute ſa province* eſt une expreſſion bien malheureuſe, ſurtout quand il s'agit de l'empire Romain.

(*g*) *Obtenu ce point.* Ce mot *point* eſt trivial & didactique. Premier *point*, ſecond *point*, principal.

[*h*] *Qui vous rend importune* augmente encore la faute qui conſiſte à faire rejetter par *Auguſte* un très-bon conſeil qu'en effet il accepte.

SCENE V. (a)

EMILIE, FULVIE.

EMILIE.

(b) D'Ou me vient cette joie, & que mal-à-propos
Mon eſprit malgré moi goûte un entier repos ?
Céſar mande Cinna ſans me donner d'alarmes !
Mon cœur eſt ſans ſoupirs, mes yeux n'ont point de larmes;
Comme ſi j'apprenais d'un ſecret mouvement
Que tout doit ſuccéder à mon contentement !
Ai-je bien entendu ? me l'as-tu dit, Fulvie ?

FULVIE.

J'avais gagné ſur lui qu'il aimerait la vie ;
(c) Et je vous l'amenais plus traitable & plus doux,
Faire un ſecond effort contre votre courroux.
Je m'en applaudiſſais, quand ſoudain Polyclète,

(d) La ſcène reſte vuide ; c'eſt un grand défaut aujourd'hui, & dans lequel même les plus mediocres auteurs ne tombent pas. Mais *Corneille* eſt le premier qui ait pratiqué cette règle ſi belle & ſi néceſſaire, de lier les ſcènes, & de ne faire paraître ſur le théatre aucun perſonnage ſans une raiſon évidente. Si le légiſlateur manque ici à la loi qu'il a introduite, il eſt aſſurément bien excuſable. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'*Emilie* arrive avec ſa confidente pour parler de la conſpiration dans la même chambre dont *Auguſte* ſort ; ainſi elle eſt ſupoſée parler dans un autre appartement.

(b) *D'où me vient cette joie &c.* On ne voit pas trop en effet d'où lui vient cette prétendue joie ; c'était au contraire le moment des plus terribles inquiétudes. On peut être alors atterré, immobile, égaré, accablé, inſenſible à force d'éprouver des ſentimens trop profonds : mais de la joie ! cela n'eſt pas dans la nature.

(c) *Et je vous l'amenais plus traitable & plus doux.*

Et je vous l'amenais . . . faire un ſecond effort contre un grand *courroux*, n'eſt ni français ni intelligible ; de plus comment cette *Fulvie* n'eſt-elle pas effrayée d'avoir vu *Cinna* conduit chez *Auguſte*, & des complices arrêtés ? comment n'en parle-t-elle pas d'abord ? Comment n'inſpire-t-elle pas le plus grand effroi à *Emilie* ? Il ſemble qu'elle diſe par occaſion des nouvelles indifférentes.

Des volontés d'Auguſte ordinaire interprète,
Eſt venu l'aborder & ſans ſuite & ſans bruit,
Et de ſa part ſur l'heure au palais l'a conduit.
Auguſte eſt fort troublé, l'on ignore la cauſe;
Chacun diverſement (*d*) ſoupçonne quelque choſe;
Tous préſument qu'il ait un grand ſujet d'ennui,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embarraſſe, & que je viens d'apprendre,
C'eſt que deux inconnus ſe ſont ſaiſis d'Evandre,
Qu'Euphorbe eſt arrêté ſans qu'on ſache pourquoi,
(*e*) Que même de ſon maître on dit je ne ſais quoi;
(*f*) On lui veut imputer un déſeſpoir funeſte;
(*g*) On parle d'eaux, de Tibre, & l'on ſe tait du reſte.

EMILIE.

Que de ſujets de craindre & de déſeſpérer,
(*h*) Sans que mon triſte cœur en daigne murmurer!
A chaque occaſion le ciel y fait deſcendre
Un ſentiment contraire à celui qu'il doit prendre.
Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler;

(*d*) *Soupçonne quelque choſe.*) Ces termes lâches & ſans idée, ces familiarités de la converſation, doivent être ſoigneuſement évités.

(*e*) *Que même de ſon maître on dit je ne ſais quoi.*) *Je ne ſais quoi* eſt du ſtyle de la comédie, & ce n'eſt pas aſſurément un *je ne ſais quoi*, que la mort de *Maxime* principal conjuré.

(*f*) *On lui veut imputer un déſeſpoir funeſte.*) *On lui veut imputer* eſt de la gazette Suiſſe, *on veut dire qu'il s'eſt donné une bataille.*

(*g*) *On parle d'eaux &c.*) Il eſt bien ſingulier qu'elle diſe que *Maxime* s'eſt noyé, & qu'on ſe tait du reſte; & comment *Corneille*, qui corrigea quelques vers dans cette piéce, ne réforma-t-il pas ceux-ci? n'avait-il pas un ami?

(*h*) *Sans que mon cœur en daigne murmurer*). Cela n'eſt pas naturel. *Emilie* doit être au déſeſpoir d'avoir conduit ſon amant au ſupplice. Le reſte n'eſt-il pas un peu de déclamation? On entend toujours ces vers d'*Emilie* ſans émotion; d'où vient cette indifférence? c'eſt qu'elle ne dit pas ce que tout autre dirait à ſa place; elle a forcé ſon amant à conſpirer, à courir au ſupplice, & elle parle de ſa gloire! & elle eſt *fumante* d'un *courroux* généreux! elle devait être déſeſpérée, & non pas fumante.

Et je ſuis inſenſible alors qu'il faut trembler.
Je vous entends, grands dieux ! vos bontés que j'adore
Ne peuvent conſentir que je me déshonore ;
Et ne me permettant ſoupirs, ſanglots, ni pleurs,
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage,
Qui m'a fait entreprendre un ſi fameux ouvrage ;
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
(a) Et dans la même aſſiéte où vous me retenez.
O liberté de Rome ! ô manes de mon père !
J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire.
Contre votre tyran j'ai ligué ſes amis,
Et plus oſé pour vous qu'il ne m'était permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire n'eſt pas moindre :
N'ayant pu vous venger je vous irai rejoindre ;
Mais ſi fumante encore d'un généreux courroux,
Par un trépas ſi noble & ſi digne de vous,
Qu'il vous fera ſur l'heure aiſément reconnaître
Le ſang des grands héros dont vous m'avez fait naître.

(i) *Et dans la même aſſiéte où vous me retenez.* Pourquoi les dieux voudraient-ils qu'elle mourût dans cette *aſſiéte* ? qu'importe qu'elle meure dans cette *aſſiéte* ou dans une autre ? Ce qui importe, c'eſt qu'elle a conduit ſon amant & ſes amis à la mort.

SCENE VI.

MAXIME, EMILIE, FULVIE.

EMILIE.

(a) MAIS je vous vois, Maxime, & l'on vous faiſait mort !

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguſte avec ce faux rapport.
Se voyant arrêté, la trame découverte,
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

EMILIE.

Que dit-on de Cinna ?

MAXIME.

Que ſon plus grand regret,
C'eſt de voir que Céſar ſait tout votre ſecret :
En vain il le dénie, & le veut méconnaître,
Evandre a tout conté pour excuſer ſon maître ;
Et par l'ordre d'Auguſte on vient vous arrêter.

EMILIE.

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter ;
Je ſuis prête à le ſuivre, & laſſe de l'attendre.

MAXIME.

Il vous attends chez moi.

(a) *Mais &c.* Ne diſſimulons rien, cette réſurrection de *Maxime* n'eſt pas une invention heureuſe. Qu'un héros qu'on croyait mort dans un combat reparaiſſe, c'eſt un moment intéreſſant. Mais le public ne peut ſouffrir un lâche, que ſon valet avait ſuppoſé s'être jeté dans la rivière. *Corneille* n'a pas prétendu faire un coup de théatre ; mais il pouvait éviter cette apparition inattendue d'un homme qu'on croit mort, & dont on ne deſire point du tout la vie ; il était fort inutile à la piéce que ſon eſclave *Euphorbe* eût feint que ſon maître s'était noyé.

EMILIE.

Chez vous !

MAXIME.

C'eſt vous ſurprendre :
Mais apprenez le ſoin que le ciel a de vous ;
C'eſt un des conjurés qui va fuir avec nous.
Prenons notre avantage avant qu'on nous pourſuive :
Nous avons pour partir un vaiſſeau ſur la rive.

EMILIE.

Me connais-tu, Maxime, & ſais-tu qui je ſuis ?

MAXIME.

(*b*) En faveur de Cinna je fais ce que je puis,
Et tâche à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui reſte de lui-même.
Sauvons-nous, Emilie, & conſervons le jour,
Afin de le venger par un heureux retour.

EMILIE.

Cinna dans ſon malheur eſt de ceux qu'il faut ſuivre,
(*c*) Qu'il ne faut pas venger, de peur de leur ſurvivre,
Quiconque après ſa perte aſpire à ſe ſauver,
Eſt indigne du jour qu'il tâche à conſerver.

MAXIME.

Quel déſeſpoir aveugle à ces fureurs vous porte ?
O dieux ! que de faibleſſe en une ame ſi forte !
Ce cœur ſi généreux rend ſi peu de combat ;
Et du premier revers la fortune l'abat !

(*b*) *En faveur de Cinna je puis.* *Maxime* joue le rôle d'un miſérable ; pourquoi l'auteur pouvant l'annoblir, l'a-t-il rendu ſi bas ? Apparemment il cherchait du contraſte ; mais de tels contraſtes ne peuvent guère réuſſir que dans la comédie.

(*c*) *Qu'il ne faut pas venger de peur de leur ſurvivre.* Que veut dire *de peur de leur ſurvivre* ? Le ſens naturel eſt qu'il ne faut pas venger *Cinna*, parce que ſi on le vengeait, on ne mourrait pas avec lui ; mais en voulant le venger, on pourrait aller au ſupplice, puiſqu'*Auguſte* eſt maître, & que tout eſt découvert. Je crois que *Corneille* veut dire : *Tu feins de le venger & tu veux lui ſurvivre.*

Rappellez, rappellez cette vertu ſublime,
Ouvrez enfin les yeux, & connaiſſez Maxime;
(*d*) C'eſt un autre Cinna qu'en lui vous regardez;
Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez;
(*e*) Et puiſque l'amitié n'en faiſait plus qu'une âme,
Aimez en cet ami l'objet de votre flamme:
Avec la même ardeur il ſaura vous chérir,
Que...

EMILIE.

(*f*) Tu m'oſes aimer, & tu n'oſes mourir!
Tu prétends un peu trop: mais quoi que tu prétendes,
Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes;
Ceſſe de fuir en lâche un glorieux trépas,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir ſi bas:
Fais que je porte envie à ta vertu parfaite;
Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette:
Montre d'un vrai romain la dernière vigueur,
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.
Quoi! ſi ton amitié pour Cinna s'intéreſſe,
Crois-tu qu'elle conſiſte à flatter ſa maîtreſſe?
Apprends, apprends de moi quel en eſt le devoir;
Et donne m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

MAXIME.

Votre juſte douleur eſt trop impétueuſe.

EMILIE.

La tienne en ta faveur eſt trop ingénieuſe.
Tu me parles déjà d'un bienheureux retour;
Et dans tes déplaiſirs tu conçois de l'amour!

MAXIME.

Cet amour en naiſſant eſt toutefois extrême.

(*d*) *C'eſt un autre Cinna qu'en lui vous regardez.* Cela eſt comique, & achève de rendre le rôle de *Maxime* inſupportable.

(*e*) *Et puiſque l'amitié n'en faiſait plus qu'une ame.* L'auteur veut dire: *Cinna & Maxime n'avaient qu'une ame*, mais il ne le dit pas.

(*f*) *Tu m'oſes aimer, & tu n'oſes mourir* eſt ſublime.

C'eſt votre amant en vous, c'eſt mon ami que j'aime;
Et des mêmes ardeurs dont il fut embraſé...

EMILIE.

(*g*) Maxime, en voilà trop pour un homme aviſé.
Ma perte m'a ſurpriſe, & ne m'a point troublée;
Mon noble déſeſpoir ne m'a point aveuglée,
Ma vertu toute entière agit ſans s'émouvoir;
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoi! vous ſuis-je ſuſpect de quelque perfidie?

EMILIE.

Oui; tu l'es, puiſqu'enfin tu veux que je le die.
L'ordre de notre fuite eſt trop bien concerté,
Pour ne te ſoupçonner d'aucune lâcheté.
Les dieux feraient pour nous prodigues en miracles,
S'ils en avaient ſans toi levé tous les obſtacles.
Fuis ſans moi, (*h*) tes amours ſont ici ſuperflus.

MAXIME.

Ah! vous m'en dites trop.

EMILIE.

J'en préſume encor plus.
Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures;
Mais n'eſpère pas plus m'éblouir de parjures.
Si c'eſt te faire tort que de m'en défier,
Viens mourir avec moi pour te juſtifier.

MAXIME.

Vivez, belle Emilie, & ſouffrez qu'en eſclave...

(*g*) *Maxime en voilà trop pour un homme aviſé. Aviſé* n'eſt pas le mot propre; il ſemble qu'au contraire *Maxime* a été trop aviſé; il paraît trop évidemment un perfide; *Emilie* l'a déjà appellé lâche.

(*h*) *Tes amours ſont ici ſuperflus. Superflu* n'eſt pas encore le mot propre; ces amours doivent être très-odieux à *Emilie*.

EMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en préſence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons. (*i*)

SCÈNE VII. (*a*)

MAXIME *ſeul.*

DÉSESPÉRÉ, confus,
Et digne, s'il ſe peut, d'un plus cruel refus,
Que réſous-tu, Maxime, & quel eſt le ſupplice
(*b*) Que ta vertu prépare à ton vain artifice ?
Aucune illuſion ne te doit plus flatter.
Emilie en mourant va tout faire éclater.
(*c*) Sur un même échafaut la perte de ſa vie
Etalera ſa gloire & ton ignominie ;
Et ſa mort va laiſſer à la poſtérité

(*i*) Cette ſcène de *Maxime* & d'*Emilie* ne fait pas l'effet qu'elle pourrait produire, parce que l'amour de *Maxime* révolte, parce que cette ſcène ne produit rien, parce qu'elle ne ſert qu'à remplir un moment vuide, parce qu'on ſent bien qu'*Emilie* n'acceptera point les propoſitions de *Maxime*, parce qu'il eſt impoſſible de rien produire de théatral & d'attachant entre un lâche qu'on mépriſe, & une femme qui ne peut l'écouter.

(*a*) Autant que le ſpectateur s'eſt prêté au monologue important d'*Auguſte*, qui eſt un perſonnage reſpectable, autant il ſe refuſe au monologue de *Maxime*, qui excite l'indignation & le mépris. Jamais un monologue ne fait un bel effet, que quand on s'intéreſſe à celui qui parle, que quand ſes paſſions, ſes vertus, ſes malheurs, ſes faibleſſes ſont dans ſon ame un combat ſi noble, ſi attachant, ſi animé, que vous lui pardonnez de parler trop long-tems à ſoi-même.

(*b*) *Que ta vertu prépare.* Ce mot de *vertu* dans la bouche de *Maxime* eſt déplacé, & va juſqu'au ridicule.

(*c*) *Sur un même échaffaut.* Il n'y avait point d'échaffaut chez les Romains pour les criminels. L'appareil barbare des ſupplices n'était point connu, excepté celui de la potence en croix pour les eſclaves.

L'infame ſouvenir de ta déloyauté.
(*d*) Un même jour t'a vu, par une fauſſe adreſſe,
Trahir ton ſouverain, ton ami, ta maîtreſſe,
Sans que de tant de droits en un jour violés,
Sans que de deux amans au tyran immolés,
Il te reſte aucun fruit que la honte & la rage,
Qu'un remords inutile allume en ton courage.
Euphorbe, c'eſt l'effet de tes lâches conſeils;
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils?
(*e*) Jamais un affranchi n'eſt qu'un eſclave infame;
Bien qu'il change d'état, il ne change point d'ame;
La tienne encor ſervile avec la liberté
N'a pu prendre un rayon de généroſité;
Tu m'as fait relever une injuſte puiſſance;
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naiſſance:
Mon cœur te réſiſtait, & tu l'as combattu,
(*f*) Juſqu'à ce que ta fourbe ait ſouillé ſa vertu.
Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire;
Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire.
(*g*) Mais les dieux permettront à mes reſſentimens,

(*d*) *Un même jour t'a vu par une fauſſe adreſſe. Fauſſe adreſſe* eſt trop faible, & *Maxime* n'a point été adroit.

(*e*) *Jamais un affranchi n'eſt qu'un eſclave infame.* Il ne paraît pas convenable qu'un conjuré, qu'un ſénateur reproche à un eſclave de lui avoir fait commettre une mauvaiſe action; ce reproche ſerait bon dans la bouche d'une femme faible, dans celle de *Phèdre*, par exemple, à l'égard d'*Œnone*, dans celle d'un jeune homme ſans expérience; mais le ſpectateur ne peut ſouffrir un ſénateur qui débite un long monologue, pour dire à ſon eſclave qui n'eſt pas là, qu'il eſpère qu'il pourra ſe venger de lui, & le punir de lui avoir fait commettre une action infame.

(*f*) *Juſqu'à ce que.* Il faut éviter cette cacophonie en vers, & même dans la proſe ſoutenue.

(*g*) *Mais les dieux permettront à mes reſſentimens.* On ſe ſoucie fort peu que cet eſclave *Euphorbe* ſoit mis en croix ou non. Cet acte eſt un peu défectueux dans toutes ſes parties: la difficulté d'en faire cinq eſt ſi grande, l'art était alors ſi peu connu, qu'il ſerait injuſte de condamner *Corneille*. Cet acte eût été admirable partout ailleurs dans ſon tems: mais nous ne recherchons pas ſi une choſe était

De te ſacrifier aux yeux des deux amans ;
Et j'oſe m'aſſurer, qu'en dépit de mon crime, (*h*)
Mon ſang leur ſervira d'aſſez pure victime,
Si dans le tien mon bras juſtement irrité
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

bonne autrefois, nous recherchons ſi elle eſt bonne pour tous les tems.

(*h*) On ne peut pas dire *en dépit de mon crime* comme on dit malgré mon crime, quelqu'ait été mon crime, parce qu'un crime n'a point de dépit. On dit bien en dépit de ma haine, de mon amour, parce que les paſſions ſe perſonnifient.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

(*a*) PRENS un ſiége, Cinna, prends, & ſur toute choſe,
Obſerve exactement la loi que je t'impoſe.
Prête ſans me troubler l'oreille à mes diſcours;
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours.
Tiens ta langue captive, & ſi ce grand ſilence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loiſir.
Sur ce point ſeulement contente mon deſir.

CINNA.

Je vous obéirai, ſeigneur.

(*a*) *Prends un ſiége, Cinna, &c. Sede, inquit, Cinna: hoc primum à te peto ne loquentem interpelles.* Toute cette ſcène eſt de *Sénèque* le philoſophe. Par quel prodige de l'art *Corneille* a-t-il ſurpaſſé *Sénéque*, comme dans les *Horaces* il a été plus nerveux que *Tite-Live*? c'eſt-là le privilège de la belle poéſie; & c'eſt un de ces exemples qui condamnent bien fortement ces deux auteurs, *d'Aubignac* & *la Motte*, qui ont voulu faire des tragédies en proſe: *d'Aubignac*, homme ſans talens, qui pour avoir mal étudié le théatre croyait pouvoir faire une bonne tragédie dans la proſe la plus plate; *la Motte*, homme d'eſprit & de génie, qui ayant trop négligé le ſtyle & la langue dans la poéſie pour laquelle il avait beaucoup de talent, voulut faire des tragédies en proſe, parce que la proſe eſt plus aiſée que la poéſie.

AUGUSTE.

Qu'il te ſouvienne
De garder ta parole, & je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, & les miens.
(*a*) Au milieu de leur camp tu reçus la naiſſance;
Et lorſqu'après leur mort tu vins en ma puiſſance,
Leur haine enracinée au milieu de ton ſein,
T'avait mis contre moi les armes à la main:
Tu fus mon ennemi même avant que de naître;
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître;
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce ſang qui t'avait fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pu, les effets l'ont ſuivie;
Je ne m'en ſuis vengé qu'en te donnant la vie.
Je te fis priſonnier pour te combler de biens;
Ma cour fut ta priſon, mes faveurs tes liens. (*b*)
Je te reſtituai d'abord ton patrimoine:
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine;
Et tu ſais que depuis à chaque occaſion
Je ſuis tombé pour toi dans la profuſion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai ſur l'heure & ſans peine accordées;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parens
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur ſang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conſervé le jour que je reſpire.

De

(*a*) *Au milieu de leur camp &c.* Il y avait auparavant:

Ce fut dedans leur camp que tu pris la naiſſance;
Et quand après leur mort tu vins en ma puiſſance,
Leur haine héréditaire ayant paſſé dans toi,
T'avait mis à la main les armes contre moi;

Leur haine héréditaire était bien plus beau que *leur haine enracinée.*

(*b*) On ſous-entend *furent.* Ce n'eſt point une licence. C'eſt un *trope* en uſage dans toutes les langues.

(*d*) De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs ſont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappellant Mécène,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai ſa place en ce triſte accident,
Et te fis après lui mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon ame irréſolue
Me preſſant de quitter ma puiſſance abſolue,
De Maxime & de toi j'ai pris les ſeuls avis;
Et ce ſont malgré lui les tiens que j'ai ſuivis.
Bien plus, ce même jour je te donne Emilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont miſe ſi haut mon amour & mes ſoins,
(*e*) Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en ſouviens, Cinna, tant d'heur & tant de gloire
Ne peuvent pas ſi-tôt ſortir de ta mémoire;
Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en ſouviens, & veux m'aſſaſſiner.

CINNA.

Moi, ſeigneur, moi que j'euſſe une ame ſi traîtreſſe!
Qu'un ſi lâche deſſein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promeſſe;
Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux;
Tu te juſtifieras après, ſi tu le peux.
Ecoute cependant, & tiens mieux ta parole.
Tu veux m'aſſaſſiner demain au capitole,
Pendant le ſacrifice, & ta main pour ſignal
Me doit au-lieu d'encens donner le coup fatal.

(*d*) *De la façon* eſt trop familier, trop trivial.

(*e*) *Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.* Voilà ce vers qui contredit celui d'*Emilie*; d'ailleurs quel royaume aurait-il donné à *Cinna*? les romains n'en recevaient point. Ce n'eſt qu'une inadvertence qui n'ôte rien au ſentiment & à l'éloquence vraie & ſans enflure dont ce morceau eſt rempli.

La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te ſuivre, & te prêter main-forte.
(*f*) Ai-je de bons avis, ou de mauvais ſoupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé;
Le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé:
Un tas d'hommes perdus de dettes & de crimes,
Que preſſent de mes loix les ordres légitimes,
Et qui déſeſpérant de les plus éviter,
Si tout n'eſt renverſé, ne ſauraient ſubſiſter.
Tu te tais maintenant, & garde le ſilence,
Plus par confuſion que par obéiſſance.
Quel était ton deſſein, & que prétendais-tu,
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son ſalut déſormais dépend d'un ſouverain,
Qui pour tout conſerver tienne tout en ſa main;
Et ſi ſa liberté te faiſait entreprendre,
Tu ne m'euſſes jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'état,
Sans vouloir l'acquérir par un aſſaſſinat.
Quel était donc ton but? d'y régner en ma place!
D'un étrange malheur ſon deſtin le menace,
Si pour monter au trône & lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obſtacle que moi;
Si juſques à ce point ſon ſort eſt déplorable,
Que tu ſois après moi le plus conſidérable;
Et que ce grand fardeau de l'empire romain

(*f*) *Ai-je de bons avis ou de mauvais ſoupçons?*
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Bons & *mauvais* n'eſt-il pas un peu trop antithèſe? & ces antithèſes en général ne ſont-elles pas trop fréquentes dans les vers français & dans la plupart des langues modernes?

Ne puiſſe après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connaître, & deſcends en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtiſe, on t'aime ;
Chacun tremble ſous toi, chacun t'offre des vœux ;
Ta fortune eſt bien haut, tu peux ce que je veux :
(g) Mais tu ferais pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Oſe me démentir, dis-moi ce que tu vaux ;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-deſſus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, & ton pouvoir en vient ;
Elle ſeule t'élève, & ſeule te ſoutient ;
C'eſt elle qu'on adore, & non pas ta perſonne ;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne ;
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui ſeule eſt ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie ;
Règne, ſi tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oſe-tu penſer que les Serviliens,
Les Coſſes, les Métels, les Pauls, les Fabiens.
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur ſang ſont les vives images,

(g) *Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite.* Ce vers & les ſuivans occaſionnèrent un jour une ſaillie ſingulière. Le dernier maréchal de *la Feuillade*, étant ſur le théatre, dit tout haut à *Auguſte* : Ah tu me gâtes le *ſoyons amis*, *Cinna*. Le vieux comédien qui jouait *Auguſte* ſe déconcerta, & crut avoir mal joué. Le maréchal après la piéce lui dit : Ce n'eſt pas vous qui m'avez déplu, c'eſt *Auguſte*, qui dit à *Cinna* qu'il n'a aucun mérite, qu'il n'eſt propre à rien, qu'il fait pitié, & qui enſuite lui dit, *ſoyons amis*. Si le roi m'en diſait autant, je le remercierais de ſon amitié.

Il y a un grand ſens & beaucoup de fineſſe dans cette plaiſanterie. On peut pardonner à un coupable qu'on mépriſe, mais on ne devient pas ſon ami ; il fallait peut-être que *Cinna* très-criminel fût encore grand aux yeux d'*Auguſte*. Cela n'empêche pas que le diſcours d'*Auguſte* ne ſoit un des plus beaux que nous ayons dans notre langue.

Quittent le noble orgueil d'un ſang ſi généreux
Juſqu'à pouvoir ſouffrir que tu règne ſur eux?
Parle, parle, il eſt tems.

CINNA.

Je demeure ſtupide,
Non que votre colère ou la mort m'intimide;
Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver;
Et j'en cherche l'auteur ſans le pouvoir trouver.
Mais c'eſt trop y tenir toute l'ame occupée.
Seigneur, je ſuis Romain, & du ſang de Pompée.
Le père & les deux fils lâchement égorgés,
Par la mort de Céſar étaient trop peu vengés.
C'eſt-là d'un beau deſſein l'illuſtre & ſeule cauſe;
Et puiſqu'à vos rigueurs la trahiſon m'expoſe,
(*h*) N'attendez point de moi d'infames repentirs,
D inutiles regrets, ni de honteux ſoupirs.
Le ſort vous eſt propice, autant qu'il m'eſt contraire.
(*i*) Je ſais ce que j'ai fait, & ce qu'il vous faut faire.
Vous devez un exemple à la poſtérité;
Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime;
Et loin de t'excuſer, tu couronnes ton crime.
Voyons ſi ta conſtance ira juſques au bout.
Tu ſais ce qui t'eſt dû, tu vois que je ſais tout;
Fais ton arrêt toi-même, & choiſi tes ſupplices.

(*h*) *N'attendez pas de moi d'infame repentir.* Le *repentir* ne peut ici admettre de pluriel.

(*i*) *Je ſais ce que j'ai fait, & ce qu'il vous faut faire.* Le ſens eſt, *ce que vous devez faire*; mais l'expreſſion eſt trop équivoque, elle ſemble ſignifier ce que *Cinna* doit faire à *Auguſte.*

SCENE II.

LIVIE, AUGUSTE, CINNA, EMILIE, FULVIE.

LIVIE.

VOUS ne connaiſſez pas encore tous les complices;
(a) Votre Emilie en eſt, ſeigneur, & la voici.

CINNA.

C'eſt elle-même, ô dieux !

AUGUSTE.

Et toi, ma fille, auſſi ?

EMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire ;
Et j'en étais, ſeigneur, la cauſe & le ſalaire.

AUGUSTE.

(b) Quoi ! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui,
T'emporte-il déjà juſqu'à mourir pour lui ?
Ton ame à ces tranſports un peu trop s'abandonne ;
Et c'eſt trop tôt aimer l'amant que je te donne.

EMILIE.

Cet amour qui m'expoſe à vos reſſentimens,
N'eſt point le prompt effet de vos commandemens.
Ces flammes dont nos cœurs ſans votre ordre étaient nées ;

(a) *Votre Emilie en eſt, ſeigneur, & la voici.* Les acteurs ont été obligés de retrancher *Livie*, qui venait faire ici le perſonnage d'un exempt, & qui ne diſait que ces deux vers. On les fait prononcer par *Emilie*, mais ils lui ſont peu convenables; elle ne doit pas dire à Auguſte, *votre Emilie*; ce mot la condamne ſi elle vient s'accuſer elle-même; il faut qu'elle debute en diſant, *Je viens mourir avec Cinna*

(b) *Quoi! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui.*
Et c'eſt trop tôt aimer l'amant que je te donne.

Cette petite ironie eſt-elle bien placée dans ce moment tragique ? eſt-ce ainſi qu'*Auguſte* doit parler ?

Et ce ſont des ſecrets de plus de quatre années.
Mais quoique je l'aimaſſe, & qu'il brûlât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi.
Je ne voulus jamais lui donner d'eſpérance,
Qu'il ne m'eût de mon père aſſuré la vengeance.
Je la lui fis jurer; il chercha des amis;
(c) Le ciel rompt le ſuccès que je m'étais promis,
Et je vous viens, ſeigneur, offrir une victime,
Non pour ſauver ſa vie en me chargeant du crime;
Son trépas eſt trop juſte après ſon attentat;
Et toute excuſe eſt vaine en un crime d'état:
Mourir en ſa préſence, & rejoindre mon père,
C'eſt tout ce qui m'amène, & tout ce que j'eſpère.

AUGUSTE.

Juſques à quand, ô ciel, & par quelle raiſon
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maiſon?
Pour ſes débordemens j'en ai chaſſé Julie;
Mon amour en ſa place a fait choix d'Emilie;
Et je la vois comme elle indigne de ce rang.
L'une m'ôtait l'honneur, l'autre a ſoif de mon ſang:
Et prenant toutes deux leur paſſion pour guide,
(d) L'une fut impudique, & l'autre eſt parricide.
O, ma fille, eſt-ce là le prix de mes bienfaits?

EMILIE.

(e) Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

(c) *Le ciel rompt le ſuccès.* On ne rompt point un ſuccès, encore moins un ſuccès qu'on s'eſt promis; on rompt une union, on détruit des eſpérances, on fait avorter des deſſeins, on prévient des projets. Le ciel ne m'a pas accordé, m'ôte, me ravit le ſuccès que je m'étais promis.

(d) *L'une fut impudique & l'autre parricide.* Ce mot *impudique* ne ſe dit plus guère dans le ſtyle noble, parce qu'il préſente une idée qui ne l'eſt pas; on n'aime point d'ailleurs à voir *Auguſte* ſe rappeller cette idée humiliante & étrangère au ſujet. Les gens inſtruits ſavent trop bien qu'*Emilie* ne fut même jamais adoptée par *Auguſte*; elle ne l'eſt que dans cette piéce.

(e) Il y avait dans les pre-

AUGUSTE.

Songe avec quel amour j'élevai ta jeuneſſe.

EMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendreſſe ;
Il fut votre tuteur, & vous ſon aſſaſſin ;
Et vous m'avez au crime enſeigné le chemin.
Le mien d'avec le vôtre en ce point ſeul diffère,
Que votre ambition s'eſt immolé mon père,
Et qu'un juſte courroux dont je me ſens brûler,
A ſon ſang innocent voulait vous immoler.

(*f*) LIVIE.

C'en eſt trop, Emilie, arrête & conſidère
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père :
Sa mort dont la mémoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave, & non de l'empereur.
Tous ces crimes d'état qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en abſout alors qu'il nous la donne ;
Et dans le ſacré rang où ſa faveur l'a mis,
(*g*) Le paſſé devient juſte & l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable ;
Quoiqu'il ait fait, ou faſſe, il eſt inviolable.
Nous lui devons nos biens, nos jours ſont en ſa main ;
Et jamais on n'a droit ſur ceux du ſouverain.

mières éditions :

Mon père l'eut pareil de ceux qu'il vous a faits.

On a corrigé depuis.

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

Mais *firent mêmes effets* n'eſt recevable ni en vers, ni en proſe.

(*f*) Les comédiens ont retranché tout le couplet de *Livie*, & il n'eſt pas à regretter. N'on-ſeulement *Livie* n'était pas néceſſaire, mais elle ſe faiſait de fête mal à propos, pour débiter une maxime auſſi fauſſe qu'horrible, qu'il eſt permis d'aſſaſſiner pour une couronne, & qu'on eſt abſous de tous les crimes quand on règne.

(*g*) *Le paſſé devient juſte, & l'avenir permis.* Ce vers n'a pas de ſens. *L'avenir* ne peut ſignifier *les crimes à venir* ; & s'il le ſignifiait, cette idée ſerait abominable.

EMILIE.

Auſſi dans le diſcours que vous venez d'entendre,
Je parlais pour l'aigrir, & non pour me défendre.
Puniſſez donc, ſeigneur, ces criminels appas,
Qui de vos favoris ſont d'illuſtres ingrats.
Tranchez mes triſtes jours pour aſſurer les vôtres.
(*h*) Si j'ai ſéduit Cinna, j'en ſéduirai bien d'autres;
Et je ſuis plus à craindre, & vous plus en danger,
Si j'ai l'amour enſemble, & le ſang à venger.

CINNA.

Que vous m'ayez ſéduit, & que je ſouffre encore
D'être déshonoré par celle que j'adore!
Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer.
J'avais fait ce deſſein avant que de l'aimer.
A mes plus ſaints deſirs la trouvant inflexible,
Je crus qu'à d'autres ſoins elle ſerait ſenſible.
Je parlai de ſon père, & de votre rigueur;
Et l'offre de mon bras ſuivit celle du cœur.
(*i*) Que la vengeance eſt douce à l'eſprit d'une femme!
Je l'attaquai par-là, (*k*) par-là je pris ſon ame.
Dans mon peu de mérite elle me négligeait,
Et ne put négliger le bras qui la vengeait.
Elle n'a conſpiré que par mon artifice;
J'en ſuis le ſeul auteur, elle n'eſt que complice. (*l*)

(*h*) *Si j'ai ſéduit Cinna, j'en ſéduirai bien d'autres.* Il ſemble qu'*Emilie* ſoit toujours ſûre de faire conſpirer qui elle voudra, parce qu'elle ſe croit belle. Doit-elle dire à *Auguſte* qu'elle aura d'autres amans qui vengeront celui qu'elle aura perdu?

(*i*) *Que la vengeance eſt douce à l'eſprit d'une femme.* Ce vers paraît trop du ton de la comédie, & eſt d'autant plus déplacé, qu'*Emilie* doit être ſuppoſé avoir voulu venger ſon père, non pas parce qu'elle a le caractère d'une femme, mais parce qu'elle a écouté la voix de la nature.

(*k*) *Parlà je pris ſon ame.* Expreſſion trop familière.

(*l*) Pourquoi toute cette conteſtation entre *Cinna* & *Emilie* eſt-elle un peu froide? C'eſt que ſi *Auguſte* veut leur pardonner, il importe fort peu qui des deux ſoit le plus coupable; & que s'il veut les pu-

EMILIE.

Cinna, qu'oſes-tu dire? Eſt-ce là me chérir,
Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir?

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne ſouillez point ma gloire.

EMILIE.

La mienne ſe flétrit, ſi Céſar te veut croire.

CINNA.

Et la mienne ſe perd; (*m*) ſi vous tirez à vous
Toute celle qui ſuit de ſi (*n*) généreux coups.

EMILIE.

(*o*) Hé bien, prends-en ta part, & me laiſſe la mienne;
Ce ſerait l'affaiblir que d'affaiblir la tienne.
La gloire & le plaiſir, la honte & les tourmens,
(*p*) Tout doit être commun entre de vrais amans.

Nos deux ames, ſeigneur, ſont deux ames romaines;
Uniſſant nos deſirs nous unîmes nos haines.
De nos parens perdus le vif reſſentiment
Nous apprit nos devoirs en un même moment;
En ce noble deſſein nos cœurs ſe rencontrèrent;
Nos eſprits généreux enſemble le formèrent.
Enſemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas:
Vous vouliez nous unir, ne nous ſéparez pas.

nir, il importe encore moins qui des deux a ſéduit l'autre. Ces diſputes, ces combats à qui mourra l'un pour l'autre, font une grande impreſſion; quand on peut héſiter entre deux perſonnages, quand on ignore ſur lequel des deux le coup tombera, mais non pas quand tous les deux ſont condamnés & condamnables.

(*m*) *Si vous tirez à vous* eſt une expreſſion trop peu noble.

(*n*) *Généreux coups* ne peut ſe dire d'une entrepriſe qui n'a pas eu d'effet.

(*o*) *Hé bien, prends-en ta part*, eſt du ton de la comédie.

(*p*) *Tout doit être commun entre de vrais amans.* Ce vers eſt encore du ton de la comédie; & cette expreſſion *de vrais amans*, revient trop ſouvent.

AUGUSTE.

Oui, je vous unirai, couple ingrat & perfide,
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide ;
Oui, je vous unirai, puiſque vous le voulez ;
Il faut bien ſatisfaire aux feux dont vous brûlez ;
Et que tout l'univers, ſachant ce qui m'anime,
S'étonne du ſupplice auſſi-bien que du crime.
(q) Mais enfin le ciel m'aime, & ſes bienfaits nouveaux
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.

SCENE DERNIERE.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, EMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

APPROCHE, ſeul ami, que j'éprouve fidelle.

MAXIME.

Honorez moins, ſeigneur, une ame criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as ſu garantir :
C'eſt à toi que je dois & le jour & l'empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis connaiſſez mieux le pire.

(q) *Mais enfin le ciel m'aime.-- Il m'a rendu Maxime.* *Maxime* vient ici faire un perſonnage auſſi inutile que *Livie*. Il paraît qu'il ne doit point dire à *Auguſte* qu'on l'a fait paſſer pour noyé, de peur qu'on n'eût envoyé après lui, puiſqu'il n'avait révélé la conſpiration qu'à condition qu'on lui pardonnerait. N'eût-il pas été mieux qu'il ſe fût noyé en effet de douleur d'avoir joué un ſi lâche perſonnage ? On ne s'intéreſſe qu'au ſort de *Cinna* & d'*Emilie*, & la grace de *Maxime* ne touche perſonne.

Si vous régnez encor, ſeigneur, ſi vous vivez,
C'eſt ma jalouſe rage à qui vous le devez.
Un vertueux remords n'a point touché mon ame;
Pour perdre mon rival j'ai découvert ſa trame.
(a) Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé,
De crainte qu'après moi vous n'euſſiez envoyé.
Je voulais avoir lieu d'abuſer d'Emilie,
Effrayer ſon eſprit, la tirer d'Italie;
Et penſais la réſoudre à cet enlèvement,
(b) Sous l'eſpoir du retour pour venger ſon amant;
Mais au-lieu de goûter ces mortelles amorces,
(c) Sa vertu combattue a redoublé ſes forces,
Elle a lu dans mon cœur. Vous ſavez le ſurplus,
Et je vous en ferais des récits ſuperflus.
Vous voyez le ſuccès de mon lâche artifice.
(d) Si pourtant quelque grace eſt due à mon indice,
(e) Faites périr Euphorbe au milieu des tourmens,
Et ſouffrez que je meure aux yeux de ces amans.
J'ai trahi mon ami, ma maîtreſſe, mon maître,
Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître;
Et croirai toutefois mon bonheur infini,
Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE.

En eſt-ce aſſez, ô ciel! & le ſort pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor ſéduire?
Qu'il joigne à ſes efforts le ſecours des enfers.

(a) *Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé. Feindre* ne peut gouverner le datif; on ne peut dire *feindre à quelqu'un.*

(b) *Sous l'eſpoir du retour.* Expreſſion de comédie. *Retour pour venger*, expreſſion vicieuſe.

(c) *Sa vertu combattue a redoublé ſes forces* On dit, *les forces d'un état, la force de l'ame.* De plus, *Emilie* n'avait beſoin ni de force ni de vertu pour mépriſer *Maxime.*

[d] *Si pourtant quelque grace eſt due à mon indice. Indice* eſt là pour rimer à *artifice.* Le mot propre eſt *aveu.*

(e) *Faites périr Euphorbe.* C'eſt un ſentiment lâche, cruel & inutile.

Je ſuis maître de moi comme de l'univers ;
Je le ſuis, je veux l'être. O ſiècles, ô mémoire :
Conſervez à jamais ma dernière victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juſte courroux,
De qui le ſouvenir puiſſe aller juſqu'à vous.
(*f*) Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ;
Et malgré la fureur de ton lâche deſſein,
Je te la donne encor comme à mon aſſaſſin.
Commençons un combat qui montre par l'iſſue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler.
Avec cette beauté que je t'avais donnée,
Reçois le conſulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illuſtre rang,
(*g*) Préfères-en la pourpre à celle de mon ſang ;

[*f*] *Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.* C'eſt ce que dit *Auguſte*, qui eſt admirable ; c'eſt-là ce qui fit verſer des larmes au grand Condé, *larmes qui n'appartiennent qu'à de belles ames.*

De toutes les tragédies de *Corneille*, celle-ci fit le plus grand effet à la cour, & on peut lui appliquer ces vers du vieil *Horace* :

C'eſt aux rois, c'eſt aux grands, c'eſt aux eſprits bien faits.
. . . . . .
C'eſt d'eux ſeuls qu'on attend la véritable gloire.

De plus, on était alors dans un tems où les eſprits animés par les factions qui avaient agité le régne de *Louis XIII*, ou plutôt du cardinal de *Richelieu*, étaient plus propres à recevoir les ſentimens qui régnent dans cette piéce. Les premiers ſpectateurs furent ceux qui combattirent à la Marfée, & qui firent la guerre de la fronde. Il y a d'ailleurs dans cette piéce un vrai continuel, un développement de la conſtitution de l'empire romain, qui plaît extrêmement aux hommes d'état ; & alors chacun voulait l'être.

J'obſerverai ici que dans toutes les tragédies grecques, faites pour un peuple ſi amoureux de ſa liberté, on ne trouve pas un trait qui regarde cette liberté ; & que *Corneille* né français en eſt rempli.

(*g*) *Préfères-en la pourpre à*

Apprends ſur mon exemple à vaincre ta colère.
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

EMILIE.

Et je me rends, ſeigneur, à ces hautes bontés;
Je recouvre la vue auprès de leurs clartés.
Je connais mon forfait qui me ſemblait juſtice;
Et ce que n'avait pu la terreur du ſupplice,
Je ſens naître en mon ame un repentir puiſſant;
Et mon cœur en ſecret me dit qu'il y conſent.
Le ciel a réſolu votre grandeur ſuprême;
Et pour preuve, ſeigneur, je n'en veux que moi-même.
J'oſe avec vanité (*h*) me donner cet éclat,
Puiſqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'état;
Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle,
Elle eſt morte, & ce cœur devient ſujet fidelle;
Et prenant déſormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous ſervir ſuccède à ſa fureur.

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenſes
Au-lieu de châtimens trouvent des récompenſes?
O vertu ſans exemple! ô clémence, qui rend
Votre pouvoir plus juſte, & mon crime plus grand!

AUGUSTE.

Ceſſe d'en retarder un oubli magnanime;
Et tous deux avec moi faites grace à Maxime;
Il nous a trahi tous, mais ce qu'il a commis
Vous conſerve innocens, & me rend mes amis.
(*à Maxime*)
Reprends auprès de moi ta place accoutumée.
Rentre dans ton crédit & dans ta renommée.

celle de mon ſang. La pourpre d'un rang eſt intolérable: cette pourpre comparée au ſang, parce qu'il eſt rouge; eſt puérile.

(*h*) *Me donner cet éclat. Que le ciel veut changer l'état*, n'eſt pas français.

Qu'Euphorbe de tous trois ait ſa grace à ſon tour ;
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encore, ce ſera ton ſupplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point, (*i*) il a trop de juſtice ;
Et je ſuis plus confus, ſeigneur, de vos bontés,
Que je ne ſuis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rapellée,
Vous conſacre une foi lâchement violée,
Mais ſi ferme à préſent, ſi loin de chanceler,
Que la chûte du ciel ne pourrait l'ébranler.
Puiſſe le grand moteur des belles deſtinées,
Pour prolonger vos jours, retrancher nos années,
Et moi, par un bonheur dont chacun ſoit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous !

LIVIE.

Ce n'eſt pas tout, ſeigneur, une céleſte flamme
(*k*) D'un rayon prophétique illumine mon ame.
Oyez ce que les dieux vous font ſavoir par moi :
De votre heureux deſtin c'eſt l'immuable loi.
Après cette action vous n'avez rien à craindre,
On portera le joug déſormais ſans ſe plaindre,
Et les plus indomptés renverſant leurs projets,
Mettront toute leur gloire à mourir vos ſujets.
Aucun lâche deſſein, aucune ingrate envie

(*i*) *Il a trop de juſtice.* Un ſupplice eſt juſte ; on l'ordonne avec juſtice. Celui qui punit a de la juſtice, mais le ſupplice n'en a point, parce qu'un ſupplice ne peut être perſonnifié.

On retranche aux repréſentations ce dernier couplet de *Livie* comme les autres, par la raiſon que tout acteur qui n'eſt pas néceſſaire gâte les plus grandes beautés.

(*k*) *D'un rayon prophétique illumine mon ame. Un rayon prophétique* ne ſemble pas convenir à *Livie*. La juſte eſpérance que la clémence d'*Auguſte* préviendra déſormais toute conſpiration, vaut bien mieux qu'un rayon prophétique.

N'attaquera le cours d'une ſi belle vie.
Jamais plus d'aſſaſſins, ni de conſpirateurs,
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
Rome avec une joie & ſenſible, & profonde ;
Se démet en vos mains de l'empire du monde.
Vos royales vertus lui vont trop enſeigner
Que ſon bonheur conſiſte à vous faire régner.
D'une ſi longue erreur pleinement affranchie,
Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie,
Vous prépare déja des temples, des autels,
Et le ciel une place entre les immortels,
Et la poſtérité, dans toutes les provinces,
Donnera votre exemple aux plus généreux princes.

AUGUSTE

J'en accepte l'augure, & j'oſe l'eſpérer.
Ainſi toujours les dieux vous daignent inſpirer.
Qu'on redouble demain les heureux ſacrifices,
Que nous leur offrirons ſous de meilleurs auſpices,
Et que nos conjurés entendent publier
Qu'Auguſte a tout appris, & veut tout oublier.

Fin du cinquième & dernier acte.

EXAMEN DE CINNA,

PAR CORNEILLE.

CE poëme a tant d'illuſtres ſuffrages qui lui donnent le premier rang parmi les miens, que je me ferais trop d'importans ennemis ſi j'en diſais du mal : je ne le ſuis pas aſſez de moi-même pour chercher des défauts où * il n'en ont point voulu voir, & accuſer le jugement qu'ils

* Quoique j'aie oſé y trouver des défauts, j'oſerais dire ici à *Corneille* : Je ſouſcris à l'avis de ceux qui mettent cette piéce au-deſſus de tous vos autres ouvrages ; je ſuis frappé de la nobleſſe, des ſentimens vrais, de la force, de l'éloquence, des grands traits de cette tragédie. Il y a peu de cette emphaſe & de cette enflure qui n'eſt qu'une grandeur fauſſe. Le récit que fait *Cinna* au premier acte, la délibération d'*Auguſte*, pluſieurs traits d'*Emilie*, & enfin la dernière ſcène, ſont des beautés de tous les tems, & des beautés ſupérieures. Quand je vous compare ſurtout aux contemporains qui oſaient alors produire leurs ouvrages à côté des vôtres, je lève les épaules, & je vous admire comme un être à part. Qui étaient ces hommes qui voulaient courir la même carrière que vous ? *Triſtan*, *La Caſe*, *Grenaille*, *Roſiers*, *Boyer*, *Colletet*, *Gaumin*, *Gillet*, *Provais*, *La Ménardière*, *Magnon*, *Picou*, *De Broſſe* ? J'en nommerais cinquante, dont pas un n'eſt connu, ou dont les noms ne ſe prononcent qu'en riant. C'eſt au milieu de cette foule que vous vous éleviez au-dela des bornes connues de l'art. Vous deviez avoir autant d'ennemis qu'il y avait de mauvais écrivains ; & tous les bons eſprits devaient être vos admirateurs. Si j'ai trouvé des taches dans *Cinna*, ces défauts même auraient été de très-grandes beautés dans les écrits de vos pitoyables adverſaires ; je n'ai remarqué ces défauts que pour la perfection d'un art dont je vous regarde comme le créateur. Je ne peux ni ajouter ni ôter rien à votre gloire : mon ſeul but eſt de faire des remarques utiles aux étrangers qui apprennent votre langue, aux jeunes auteurs qui veulent vous imiter, aux lecteurs qui veulent s'inſtruire.

Nota. On peut conclure de ces derniers mots, que les piéces ſimples ont beaucoup plus d'art & de beauté que les piéces implexes. Rien n'eſt plus ſimple

qu'ils en ont fait, pour obſcurcir la gloire qu'ils m'en ont donnée. Cette approbation ſi forte & ſi générale vient ſans doute de ce que la vraiſemblance s'y trouve ſi heureuſement conſervée aux endroits où la vérité lui manque, qu'il n'a jamais beſoin de recourir au néceſſaire. Rien n'y contredit l'hiſtoire, bien que beaucoup de choſes y ſoient ajoutées; rien n'y eſt violenté par les incommodités de la repréſentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu.

Il eſt vrai qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulier. La moitié de la piéce ſe paſſe chez Emilie, & l'autre dans le cabinet d'Auguſte. J'aurais été ridicule ſi j'avais prétendu que cet empereur délibérât avec Maxime & Cinna, s'il quitterait l'empire ou non, préciſément dans la même place où ce dernier vient de rendre compte à Emilie de la conſpiration qu'il a formée contre lui. C'eſt ce qui m'a fait rompre la liaiſon des ſcènes au quatrième acte, n'ayant pu me réſoudre à faire que Maxime vînt donner l'alarme à Emilie de la conjuration découverte, au lieu même où Auguſte en venait de recevoir l'avis par ſon ordre, & dont il ne faiſait que ſortir avec tant d'inquiétude & d'irréſolution. C'eût été une imprudence extraordinaire, & tout-à-fait hors du vraiſemblable, de ſe préſenter dans ſon cabinet un moment après qu'il lui avait fait révéler le ſecret de cette entrepriſe, dont il était un des chefs, & porter la nouvelle de ſa fauſſe mort. Bien-loin de pouvoir ſurprendre Emilie par la peur de ſe voir arrêtée, c'eût été ſe faire arrêter lui-même, & ſe précipiter dans un obſtacle invincible au deſſein qu'il vou-

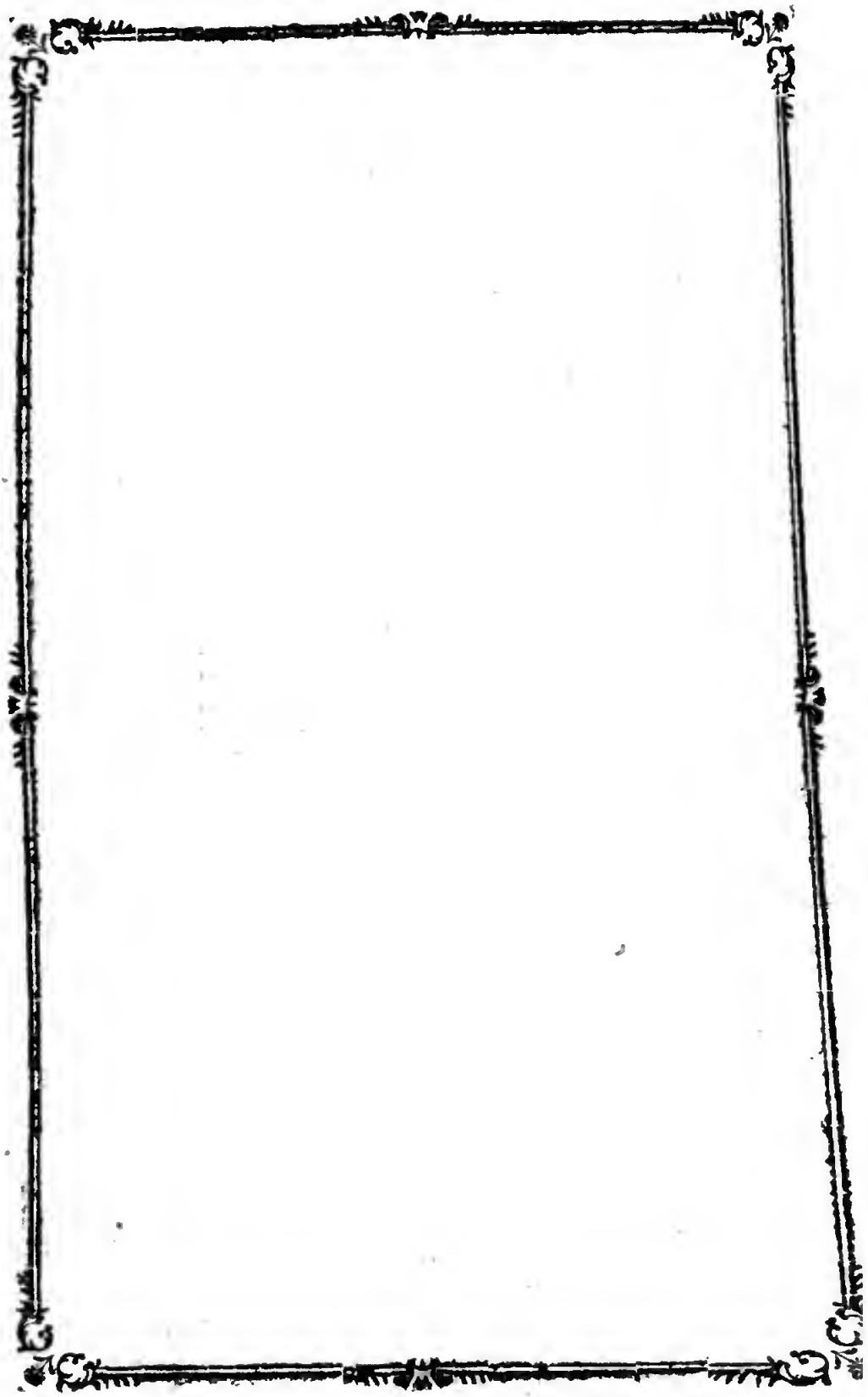
que l'Œdipe & l'Electre de Sophocle, & ce ſont avec leurs défauts les deux plus belles piéces de l'antiquité. Cinna & Athalie parmi les modernes ſont, je crois, fort au-deſſus d'Electre & d'Œdipe. Il en eſt de même dans l'épique. Qu'y a-t-il de plus ſimple que le quatrième livre de Virgile? Nos romans au contraire ſont chargés d'incidens & d'intrigues.

lait exécuter. Emilie ne parle donc pas où parle Auguſte, à la réſerve du cinquième acte ; mais cela n'empêche pas qu'à conſidérer tout le poëme enſemble, il n'ait ſon unité de lieu, puiſque tout s'y peut paſſer, non-ſeulement dans Rome, ou dans un quartier de Rome, mais dans le ſeul palais d'Auguſte, pourvu que vous y vouliez donner un appartement à Emilie, qui ſoit éloigné du ſien.

Le compte que Cinna lui rend de ſa conſpiration, juſtifie ce que j'ai dit ailleurs, que pour faire ſouffrir une narration ornée, il faut que celui qui la fait, & celui qui l'écoute, aient l'eſprit aſſez tranquille & s'y plaiſent aſſez pour lui prêter toute la patience qui lui eſt néceſſaire. Emilie a de la joie d'apprendre de la bouche de ſon amant avec quelle chaleur il a ſuivi ſes intentions, & Cinna n'en a pas moins de lui pouvoir donner de ſi belles eſpérances de l'effet qu'elle en ſouhaite ; c'eſt pourquoi, quelque longue que ſoit cette narration, ſans interruption aucune, elle n'ennuie point. Les ornemens de rhétorique dont j'ai tâché de l'enrichir, ne la font point condamner de trop d'artifice, & la diverſité de ſes figures ne fait point regretter le tems que j'y perds ; mais, ſi j'avais attendu à la commencer qu'Evandre eût troublé ces deux amans par la nouvelle qu'il leur apporte, Cinna eût été obligé de s'en taire ou de la conclure en ſix vers, & Emilie n'en eût pu ſupporter davantage.

Comme les vers de ma tragédie d'Horace ont quelque choſe de plus net & de moins guindé pour les penſées que ceux du Cid, on peut dire que ceux de cette piéce ont quelque choſe de plus achevé que ceux d'Horace, & qu'enfin la facilité de concevoir le ſujet, qui n'eſt ni trop chargé d'incidens, ni trop embarraſſé des récits de ce qui s'eſt paſſé avant le commencement de la piéce, eſt une des cauſes ſans doute de la grande approbation qu'elle a reçue. L'auditeur aime à s'abandonner à l'action préſente, & à n'être point obligé, pour l'intelligence

de ce qu'il voit, de réfléchir ſur ce qu'il a déjà vu, & de fixer ſa mémoire ſur les premiers actes ; pendant que les derniers ſont devant ſes yeux. C'eſt l'incommodité des piéces embarraſſées, qu'en termes de l'art on nomme *implexes*, par un mot emprunté du latin, telles que ſont Rodogune & Héraclius. Elle ne ſe rencontre pas dans les ſimples ; mais comme celles-là ont ſans doute beſoin de plus d'eſprit pour les imaginer, & de plus d'art pour les conduire, celles-ci n'ayant pas le même ſecours du côté du ſujet, demandent plus de force de vers, de raiſonnement, & de ſentimens pour les ſoutenir.



JULES CÉSAR,

TRAGÉDIE

DE SHAKESPEAR,

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

AYANT entendu ſouvent comparer *Corneille* & *Shakeſpear*, j'ai cru convenable de faire voir la manière différente qu'ils emploient l'un & l'autre dans les ſujets qui peuvent avoir quelque reſſemblance; j'ai choiſi les premiers actes de la mort de *Céſar*, où l'on voit une conſpiration comme dans *Cinna*, & dans leſquels il ne s'agit que d'une conſpiration, juſqu'à la fin du troiſième acte. Le lecteur pourra aiſément comparer les penſées, le ſtyle & le jugement de *Shakeſpear*, avec les penſées, le ſtyle & le jugement de *Corneille*. C'eſt aux lecteurs de toutes les nations, de prononcer entre l'un & l'autre. Un Français & un Anglais ſeraient peut-être ſuſpects de quelque partialité. Pour bien inſtruire ce procès, il a fallu faire une traduction exacte. On a mis en proſe ce qui eſt en proſe dans la tragédie de *Shakeſpear*; on a rendu en vers blancs ce qui eſt en vers blancs, & preſque toujours vers pour vers. Ce qui eſt familier & bas eſt traduit avec familiarité & avec baſſeſſe. On a tâché de s'élever avec l'auteur quand il s'élève; & lorſqu'il eſt enflé & guindé, on a eu ſoin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poëte en exprimant ſeulement le fond de ſes penſées; mais pour le bien faire connaître, pour donner une idée juſte de ſa langue, il faut traduire non-ſeulement ſes penſées, mais tous les acceſſoires. Si le poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui ſubſtituer une autre métaphore; s'il ſe ſert d'un mot qui ſoit bas dans ſa langue, on doit le rendre par un mot qui

ſoit bas dans la nôtre. C'eſt un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts & les beautés; ſans quoi vous donnez votre ouvrage pour le ſien.

Nous avons en français des imitations, des eſquiſſes, des extraits de *Shakeſpear*, mais aucune traduction. On a voulu apparemment ménager notre délicateſſe. Par exemple, dans la traduction du maure de Veniſe, *Yago* au commencement de la piéce vient avertir le ſénateur *Brabantio*, que le maure a enlevé ſa fille. L'auteur français fait parler ainſi *Yago* à la françaiſe :

« Je dis, monſieur, que vous êtes trahi, & que » le maure eſt actuellement poſſeſſeur des charmes de vo- » tre fille. »

Mais voici comme *Yago* s'exprime dans l'original anglais.

« Tête & ſang, monſieur, vous êtes un de ceux qui » ne ſerviraient pas Dieu ſi le diable vous le commandait, » parce que nous venons vous rendre ſervice, vous nous » traitez de rufiens. Vous avez une fille couverte par un » cheval de barbarie ; vous aurez des petits-fils qui hen- » niront, des chevaux de courſe pour couſins-germains, » & des chevaux de manège pour beaux-frères »

LE SÉNATEUR.

« Qui es-tu miſérable profane ?

YAGO.

» Je ſuis, monſieur, un homme qui viens vous dire » que le maure & votre fille font maintenant la bête à » deux dos.

LE SÉNATEUR.

» Tu es un coquin, &c.

Je ne dis pas que le traducteur ait mal fait d'épargner à nos yeux la lecture de ce morceau ; je dis ſeulement qu'il n'a pas fait connaître *Shakeſpear*, & qu'on ne peut

deviner quel eſt le génie de cet auteur, celui de ſon tems, celui de ſa langue, par les imitations qu'on nous en a données ſous le nom de traduction. Il n'y a pas ſix lignes de ſuite dans le *Jules Céſar* français, qui ſe trouvent dans le *Céſar* anglais. La traduction qu'on donne ici de ce *Céſar*, eſt la plus fidelle & même la ſeule fidelle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un poëte ancien, ou étranger. On trouve, à la vérité, dans l'original, quelques mots qui ne peuvent ſe rendre littéralement en français, de même que nous en avons, que les Anglais ne peuvent traduire; mais ils ſont en très-petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter; c'eſt que les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter. Cela n'eſt pas plus difficile à faire qu'une lettre. Si on s'aviſe de faire des tragédies en vers blancs, & de les jouer ſur notre théatre, la tragédie eſt perdue. Dès que vous ôtez la difficulté, vous ôtez le mérite.

JULES CÉSAR,

TRAGÉDIE DE SHAKESPEAR.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. (*a*)

FLAVIUS.

HORS d'ici ; à la maiſon ; retournez chez vous, fainéans ; eſt-ce aujourd'hui jour de fête ? ne ſavez-vous pas, vous qui êtes des ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable, ſans les marques de votre profeſſion (*b*) ? Parle, toi, quel eſt ton métier ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, monſieur, je ſuis charpentier.

MARULLUS.

Où eſt ton tablier de cuir ? où eſt ta règle ? pour-

[*a*] Il y a trente-huit acteurs dans cette piéce ; ſans compter les aſſiſtans. Les trois premiers actes ſe paſſent à Rome. Le quatrième & le cinquième ſe paſſent à Modène & en Grèce. La première ſcène repréſente des rues de Rome. Une foule de peuple eſt ſur le théatre. Deux tribuns, *Marullus* & *Flavius* leur parlent. Cette première ſcène eſt en proſe.

[*b*] C'était alors la coutume en Angleterre.

quoi portes-tu ton bel habit ? (*en s'adreſſant à un autre*) Et toi, de quel métier es-tu ?

L'HOMME DU PEUPLE.

En vérité, pour ce qui regarde les bons ouvriers.... je ſuis... comme qui dirait, un ſavetier.

MARULLUS.

Mais dis-moi, quel eſt ton métier ? te dis-je, réponds poſitivement.

L'HOMME DU PEUPLE.

Mon métier, monſieur ? mais j'eſpère que je peux l'exercer en bonne conſcience. Mon métier eſt, monſieur, raccommodeur d'ames. (*c*)

MARULLUS.

Quel métier, faquin ? quel métier, te dis-je, vilain ſalope ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, monſieur, ne vous mettez pas hors de vous; je pourrais vous raccommoder.

FLAVIUS.

Qu'appelles-tu, me raccommoder ? que veux-tu dire par-là ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, vous reſſemeler.

FLAVIUS.

Ah, tu es donc en effet ſavetier ? l'es-tu ? parle.

LE SAVETIER.

Il eſt vrai, monſieur, je vis de mon alène; je ne me mêle point des affaires des autres marchands, ni de celles

[*c*] Il prononce ici le mot de *ſemelle*, comme on prononce celui d'*ame* en anglais.

Il faut ſavoir que *Shakeſpear* avait eu peu d'éducation, qu'il avait le malheur d'être réduit à être comédien, qu'il fallait plaire au peuple, que le peuple plus riche en Angleterre qu'ailleurs fréquente les ſpectacles, & que *Shakeſpear* le ſervait ſelon ſon goût.

des femmes ; je ſuis un chirurgien de vieux ſouliers; lorſqu'ils ſont en grand danger, je les rétablis.

FLAVIUS.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique ? pourquoi es-tu avec tant de monde dans les rues ?

LE SAVETIER.

Eh, monſieur, c'eſt pour uſer leurs ſouliers, afin que j'aie plus d'ouvrage. Mais la vérité, monſieur, eſt que nous nous faiſons une fête de voir paſſer Céſar, & que nous nous réjouiſſons de ſon triomphe.

MARULLUS. (*Il parle en vers blancs.*)

Pourquoi vous réjouir ? quelles ſont ſes conquêtes
Quels rois par lui vaincus enchaînés à ſon char
Apportent des tributs aux ſouverains du monde ?
Idiots, inſenſés, cervelles ſans raiſon,
Cœurs durs, ſans ſouvenir, & ſans amour de Rome,
Oubliez-vous Pompée, & toutes ſes vertus ?
Que de fois dans ces lieux, dans les places publiques,
Sur les tours, ſur les toits, & ſur les cheminées,
Tenant des jours entiers vos enfans dans vos bras,
Attendiez-vous le tems où le char de Pompée
Traînait cent rois vaincus au pied du capitole !
Le ciel retentiſſait de vos voix, de vos cris ;
Les rivages du Tibre, & ſes eaux s'en émurent.
Quelle fête, grands dieux ! vous aſſemble aujourd'hui ?
Quoi ! vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
Du vainqueur de Pompée, encor teint de ſon ſang !
Lâches, retirez-vous, retirez-vous, ingrats,
Implorez à genoux la clémence des dieux,
Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude. (*d*)

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons, allez, compatriotes,

[*d*] Si le commencement de la ſcène eſt pour la populace, ce morceau eſt pour la cour, pour les hommes d'état, pour les connaiſſeurs.

Assemblez vos amis, & les pauvres surtout :
Pleurez aux bords du Tibre, & que ces tristes bords
Soient couverts de ses flots qu'auront enflés vos larmes.
(*le peuple s'en va.*)
Tu les vois, Marullus, à peine repentans :
Mais ils n'osent parler, ils ont senti leurs crimes.
Va vers le capitole, & moi par ce chemin,
Renversons d'un tyran les images sacrées.

MARULLUS.

Mais quoi ! le pouvons-nous le jour des lupercales ?

FLAVIUS.

Oui, te dis-je, abattons ces images funestes.
Aux ailes de César il faut ôter ces plumes :
Il volerait trop haut, & trop loin de nos yeux :
Il nous tiendrait de loin dans un lâche esclavage.

SCENE II.

CESAR, ANTOINE (*habillés comme l'étaient ceux qui couraient dans la fête des lupercales, avec un fouet à la main pour toucher les femmes grosses.*) CALPHURNIA femme de CESAR, PORCIA femme de BRUTUS, DECIUS, CICERON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, & un astrologue.

(*Cette scène est moitié en vers, & moitié en prose.*)

CESAR

ECOUTEZ, Calphurnia.

CASCA. (*e*)

Paix, messieurs, holà, César parle.

CESAR.

Calphurnia !

CALPHURNIA.

Quoi ! mylord.

[*e*] *Shakespear* fait de *Casca* sénateur, une espèce de bouffon.

CESAR.

Ayez ſoin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

ANTOINE.

Pourquoi, milord?

CESAR.

Quand vous courrez, Antoine, il faut toucher ma femme. Nos aïeux nous ont dit qu'en cette courſe ſainte, C'eſt ainſi qu'on guérit de la ſtérilité.

ANTOINE.

C'eſt aſſez, Céſar parle, on obéit ſoudain.

CESAR.

Va, cours, acquitte-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE *avec une voix grêle.*

Céſar!....

CESAR.

Qui m'appelle?

CASCA.

Ne faites donc pas tant de bruit, paix encor une fois.

CESAR.

Qui donc m'a appellé dans la foule? j'ai entendu une voix plus claire que de la muſique, qui frédonnait Céſar. Parle, qui que tu ſois, parle; Céſar ſe tourne pour t'écouter.

L'ASTROLOGUE.

Céſar, prends-garde aux ides de Mars. (*f*)

CESAR.

Quel homme eſt-ce-là?

[*f*] Cette anecdote eſt dans *Plutarque*, ainſi que la plupart des incidens de la piéce. *Shakeſpear* l'avait donc lu: comment donc a-t-il pu avilir la majeſté de l'hiſtoire romaine, juſqu'à faire parler quelquefois ces maîtres du monde comme des inſenſés, des boufons & des crocheteurs? On l'a déjà dit, il voulait plaire à la populace de ſon tems.

BRUTUS.

C'eſt un aſtrologue, qui vous dit de prendre garde aux ides de Mars.

CESAR.

Qu'il paraiſſe devant moi, que je voie ſon viſage.

CASCA *à l'aſtrologue.*

L'ami, fend la preſſe, regarde Céſar.

CESAR.

Que diſais-tu tout-à-l'heure ? répète encore.

L'ASTROLOGUE.

Prends garde aux ides de Mars.

CESAR.

C'eſt un rêveur, laiſſons-le aller, paſſons.

(*Céſar s'en va avec toute ſa ſuite.*)

SCENE III.

BRUTUS & CASSIUS.

CASSIUS.

VOULEZ-VOUS venir voir les courſes des lupercales ?

BRUTUS.

Non pas moi.

CASSIUS.

Ah ! je vous en prie, allons-y.

BRUTUS. (*en vers.*)

Je n'aime point ces jeux ; les goûts, l'eſprit d'Antoine,
Ne ſont point faits pour moi ; courez ſi vous voulez.

CASSIUS.

Brutus depuis un tems, je ne vois plus en vous
Cette affabilité, ces marques de tendreſſe
Dont vous flattiez jadis ma ſenſible amitié.

BRUTUS.

Vous vous êtes trompé ; quelques ennuis ſecrets,
Des chagrins peu connus ont changé mon viſage ;
Ils me regardent ſeul, & non pas mes amis.
Non, n'imaginez point que Brutus vous néglige ;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même ;
J'ai l'air indifférent, mais mon cœur ne l'eſt pas.

CASSIUS.

Cet air ſévère & triſte, où je m'étais mépris,
M'a ſouvent avec vous impoſé le ſilence.
Mais parle moi, Brutus, peux-tu voir ton viſage ?

BRUTUS.

(g) Non, l'œil ne peut ſe voir, à moins qu'un autre objet
Ne réfléchiſſe en lui les traits de ſon image.

CASSIUS.

Oui, vous avez raiſon : que n'avez-vous, Brutus,
Un fidèle miroir qui vous peigne à vous même,
Qui déploie à vos yeux vos mérites cachés,
Qui vous montre votre ombre ? Apprenez, apprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes penſées ;
Tous diſent en plaignant ce ſiècle infortuné,
Ah ſi du moins Brutus pouvait avoir des yeux !

BRUTUS.

A quel écueil étrange oſes-tu me conduire ?
Et pourquoi prétends-tu que me voyant moi-même,
J'y trouve des vertus que le ciel me refuſe ?

CASSIUS.

Ecoute, cher Brutus, avec attention.
Tu ne ſaurais te voir que par réflexion.
Suppoſons qu'un miroir puiſſe *avec modeſtie*
Te montrer quelques traits à toi-même inconnus,

(g) Rien n'eſt plus naturel que le fonds de cette ſcène, rien n'eſt même plus adroit. Mais comment peut-on exprimer un ſentiment ſi naturel & ſi vrai par des tours qui le font ſi peu ? C'eſt que le goût n'était pas formé.

Pardonne ! tu le ſais, je ne ſuis point flatteur :
Je ne fatigue point par d'indignes ſermens
D'infidèles amis qu'en ſecret je mépriſe.
Je n'embraſſe perſonne afin de le trahir.
Mon cœur eſt tout ouvert, & Brutus y peut lire.
(*On entend des acclamations, & le ſon des trompettes.*)

BRUTUS.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris ?
Le peuple voudrait-il choiſir Céſar pour roi ?

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas voir Céſar ſur le trône ?

BRUTUS.

Non, ami, non, jamais, quoique j'aime Céſar.
Mais pourquoi ſi long-tems me tenir incertain ?
Que ne t'expliques-tu ? que voulais-tu me dire ?
D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cauſe ?
Si l'amour de l'état les fait naître en ton ſein,
Parle, ouvre-moi ton cœur, montre moi ſans frémir
La gloire dans un œil, & le trépas dans l'autre.
Je regarde la gloire & brave le trépas ;
Car le ciel m'eſt témoin, que ce cœur tout romain
Aima toujours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

CASSIUS.

Je n'en doutai jamais : je connais ta vertu,
Ainſi que je connais ton amitié fidelle
Oui, c'eſt l'honneur, ami, qui fait tous mes chagrins.
J'ignore de quel œil tu regardes la vie,
Je n'examine point ce que le peuple en penſe.
Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être pas
Que d'être ſous les loix d'un mortel mon égal :
Nous ſommes nés tous deux libres comme Céſar.
Bien nourris comme lui, comme lui nous ſavons
Supporter la fatigue & braver les hivers.
Je me ſouviens qu'un jour, au milieu d'un orage,
Quand le Tibre en courroux lutait contre ſes bords,
Veux-tu, me dit Céſar, te jeter dans le fleuve ?

Oſeras-tu

Oſeras-tu nager, malgré tout ſon courroux ?
Il dit, & dans l'inſtant, ſans ôter mes habits,
Je plonge, & je lui dis : Céſar, oſe me ſuivre.
Il me ſuit en effet, & de nos bras nerveux
Nous combattons les flots, nous repouſſons les ondes.
Bientôt j'entends Céſar qui me crie, au ſecours,
Au ſecours, où j'enfonce, & moi dans le moment,
Semblable à notre aïeul, à notre auguſte Enée,
Qui dérobant Anchiſe aux flammes dévorantes,
L'enleva ſur ſon dos dans les débris de Troye,
J'arrachai ce Céſar aux vagues en fureur ;
Et maintenant cet homme eſt un dieu parmi nous ;
Il tonne, & Caſſius doit ſe courber à terre,
Quand ce dieu par haſard daigne le regarder !
(*a*) Je me ſouviens encore qu'il fut pris en Eſpagne
D'un grand accès de fièvre, & que dans le friſſon,
Je crois le voir encor, il tremblait comme un homme ;
Je vis ce dieu trembler. La couleur des rubis
S'enfuyait triſtement de ſes lèvres poltronnes.
Ces yeux dont un regard fait fléchir les mortels,
Ces yeux étaient éteints : j'entendis ces ſoupirs,
Et cette même voix qui commande à la terre,
Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,
Remarque, & que ces mots ſoient écrits dans tes livres,
Cette voix qui tremblait, diſait : *Titinius*,
Titinius, (*i*) *à boire*. Une fille, un enfant
N'eût pas été plus faible ; & c'eſt donc ce même homme,
C'eſt ce corps faible & mou qui commande aux Romains !
Lui notre maître ! ô dieux !

(*h*) Tous ces contes que fait *Caſſius*, reſſemblent à un diſcours de *Gille* à la foire. Cela eſt naturel, oui ; mais c'eſt le naturel d'un homme de la populace qui s'entretient avec ſon compère dans un cabaret. Ce n'eſt pas ainſi que parlaient les plus grands hommes de la république romaine.

(*i*) L'acteur autrefois prenait en cet endroit le ton d'un homme qui a la fièvre, & qui parle d'une voix grêle.

BRUTUS.

J'entends un nouveau bruit,
J'entends des cris de joie. Ah ! Rome trop ſéduite
Surcharge encor Céſar & de biens & d'honneurs.

CASSIUS.

Quel homme ! quel prodige ! il enjambe le monde
Comme un vaſte coloſſe ; & nous petits humains,
Rempans entre ſes pieds, nous ſortons notre tête,
Pour chercher en tremblant des tombeaux ſans honneur.
Ah ! l'homme eſt quelquefois le maître de ſon ſort :
La faute eſt dans ſon cœur, & non dans les étoiles ;
Qu'il s'en prenne à lui ſeul s'il rampe dans les fers ;
Céſar ! Brutus ! eh bien ! quel eſt donc ce Céſar ?
Son nom ſonne-t-il mieux que le mien ou le vôtre ?
Ecrivez votre nom, ſans doute il vaut le ſien :
Prononcez-les, tous deux ſont égaux dans la bouche :
Peſez-les, tous les deux ont un poids bien égal.
Conjurez en ces noms les démons du Tartare,
Les démons évoqués viendront également. (*k*)
Je voudrais bien ſavoir ce que Céſar mange,
Pour s'être fait ſi grand ! O ſiècle ! ô jours honteux !
O Rome ! c'en eſt fait, tes enfans ne ſont plus.
Tu formes des héros, & depuis le déluge
Aucun tems ne te vit ſans mortels généreux ;
Mais tes murs aujourd'hui contiennent un ſeul homme.

CASSIUS *continue*, *& dit* :

Ah c'eſt aujourd'hui que Roume exiſte en effet ; car n'y a de Roum (de place) que pour Céſar. (*l*)

(*k*) Ces idées ſont priſes des contes des ſorciers, qui étaient plus communs dans la ſuperſtitieuſe Angleterre qu'ailleurs, avant que cette nation fût devenue philoſophe, grace aux *Bacons*, aux *Schafisburi*, aux *Colins*, aux *Wholaſtons*, aux *Dorwels*, aux *Midletons*, aux *Bolingbrokes*, & àtant d'autres génies hardis.

(*l*) Il y a ici une plaiſante pointe ; Rome en anglais ſe prononce *roum*, & *roum* ſignifie auſſi *place*. Cela n'eſt pas tout-à-fait dans le ſtyle de *Cinna* ; mais chaque peuple & chaque ſiècle ont leur ſtyle & leur ſorte d'éloquence.

CASSIUS *achève ſon récit par ces vers.*

Ah, dans Rome jadis il était un Brutus,
Qui ſe ſerait ſoumis au grand diable d'enfer
Auſſi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

BRUTUS.

Va, je me fie à toi; tu me chéris, je t'aime;
Je vois ce que tu veux, j'y penſai plus d'un jour.
Nous en pourrons parler : mais dans ces conjonctures,
Je te conjure, ami, de n'aller pas plus loin.
J'ai peſé tes diſcours, tout mon cœur s'en occupe;
Nous en reparlerons, je ne t'en dis pas plus.
Va, ſois sûr que Brutus aimerait mieux cent fois
Etre un vil payſan, que d'être un ſénateur,
Un citoyen romain menacé d'eſclavage.

SCENE IV.

CESAR *rentre avec tous ſes courtiſans*, & BRUTUS *continue.*

CÉSAR eſt de retour. Il a fini ſon jeu.

CASSIUS.

Crois-moi, tire Caſca doucement par la manche,
Il paſſe, il te dira, dans ſon étrange humeur,
Avec ſon ton groſſier, tout ce qu'il aura vu.

BRUTUS.

Je n'y manquerai pas. Mais obſerve avec moi,
Combien l'œil de Céſar annonce de colère.
Vois tous ſes courtiſans près de lui conſternés.
La pâleur ſe répand au front de Calphurnie.
Regarde Ciceron, comme il eſt inquiet,
Impatient, troublé, tel que dans nos comices
Nous l'avons vu ſouvent, quand quelques ſénateurs
Réfutant ſes raiſons, bravent ſon éloquence.

CASSIUS.

Tu ſauras de Caſca tout ce qu'il faut ſavoir.

CESAR *dans le fond.*

Eh bien, Antoine!

ANTOINE.

Eh bien, Céſar!

CÉSAR *regardant Caſſius & Brutus qui ſont ſur le devant.*

Puiſſai-je déſormais n'avoir au-tour de moi
Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aimables!
Caſſius eſt trop maigre, il a les yeux trop creux;
Il penſe trop; je crains ces ſombres caractères.

ANTOINE.

Ne le crains point, Céſar, il n'eſt pas dangereux;
C'eſt un noble Romain qui t'eſt fort attaché.

CÉSAR. (*m*)

Je le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.
Cependant ſi Céſar pouvait craindre un mortel,
Caſſius eſt celui dont j'aurais défiance:
Il lit beaucoup, je vois qu'il veut tout obſerver;
Il prétend par les faits juger du cœur des hommes;
Il fuit l'amuſement, les concerts, les ſpectacles,
Tout ce qu'Antoine & moi nous goûtons ſans remords;
Il ſourit rarement, & dans ſon dur ſourire
Il ſemble ſe moquer de ſon propre génie;
Il paraît inſulter au ſentiment ſecret,
Qui malgré lui l'entraîne & le force à ſourire.
Un eſprit de ſa trempe eſt toujours en colère,
Quand il voit un mortel qui s'élève ſur lui.
D'un pareil caractère il faut qu'on ſe défie.
Je te dis après tout ce qu'on peut redouter,
Non pas ce que je crains, je ſuis toujours moi-même.
Paſſe à mon côté droit, je ſuis ſourd d'une oreille.
Dis-moi ſur Caſſius ce que je dois penſer.

(*Céſar ſort avec Antoine & ſa ſuite.*)

[*m*] Cela eſt encore de *Plutarque.*

SCENE V.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA.
(*Brutus tire Caſca par la manche.*)

CASCA *à Brutus.*

CÉSAR ſort, & Brutus par la manche me tire : Voudrait-il me parler ?

BRUTUS.

Oui, je voudrais ſavoir Quel ſujet à Céſar cauſe tant de triſteſſe.

CASCA.

Vous le ſavez aſſez, ne le ſuiviez-vous pas ?

BRUTUS.

Eh ! ſi je le ſavais, vous le demanderais-je ?

(*Cette ſcène eſt continuée en proſe.*)

CASCA.

Oui-da ! Eh bien, on lui a offert une couronne, & cette couronne lui étant préſentée, il l'a rejettée du revers de la main. (*Il fait ici le geſte qu'a fait Céſar.*) Alors le peuple a applaudi par mille acclamations.

BRUTUS.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé ?

CASCA.

Pour la même raiſon.

CASSIUS.

Mais on a applaudi trois fois. Pourquoi ce troiſième applaudiſſement ?

CASCA.

Pour cette même raiſon-là, vous dis-je.

BRUTUS.

Quoi ! on lui a offert trois fois la couronne ?

CASCA.

Et pardieu oui, & à chaque fois il l'a toujours dou-

cement refusée, & à chaque signe qu'il faisait de n'en vouloir point, tous mes honnêtes voisins l'applaudissaient à haute voix.

CASSIUS.

Qui lui a offert la couronne ?

CASCA.

Eh qui donc ? Antoine.

BRUTUS.

De quelle manière s'y est-il pris, cher Casca ?

CASCA.

Je veux être pendu si je sais précisément la manière ; c'était une pure farce ; je n'ai pas tout remarqué. J'ai vu Marc-Antoine lui offrir la couronne, ce n'était pourtant pas une couronne tout-à-fait, c'était un petit coronnet (*n*) & comme je vous l'ai dit, il l'a rejetté. Mais selon mon jugement il aurait bien voulu le prendre ; on le lui a offert encore, il l'a rejetté encore, mais à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts dessus. On le lui a encore présenté, il l'a encore refusé ; & à ce dernier refus la canaille a poussé de si hauts cris, & a battu de si vilaines mains avec tant de fracas, & a tant jeté en l'air ses sales bonnets, & a laissé échapper tant de bouffées de sa puante haleine, que César en a été presque étouffé ; il s'est évanoui, il est tombé par terre ; & pour ma part, je n'osais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche je ne reçusse le mauvais air, infecté par la racaille.

CASSIUS.

Doucement, doucement. Dis-moi, je te prie ; César s'est évanoui ?

[*n*] Les coronnets sont de petites couronnes que les pairesses d'Angleterre portent sur la tête au sacre des rois & des reines, & dont les pairs ornent leurs armoiries. Il est bien étrange que *Shakespear* ait traité en comique un récit dont le fonds est si noble & si intéressant : mais il s'agit de la populace de Rome ; & *Shakespear* cherchait les suffrages de celle de Londres.

CASCA.

Il eſt tombé tout au milieu du marché ; ſa bouche écumait, il ne pouvait parler.

BRUTUS.

Cela eſt vraiſemblable, il eſt ſujet à tomber du haut mal.

CASSIUS.

Non, Céſar ne tombe point du haut mal : c'eſt vous & moi qui tombons : c'eſt nous, honnête Caſca, qui ſommes en épilepſie.

CASCA.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par-là ; mais je ſuis sûr que Jules Céſar eſt tombé : & regardez-moi comme un menteur, ſi tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claqué & ſifflé, ſelon qu'il lui plaiſait, ou déplaiſait, comme il fait les comédiens ſur le théatre.

BRUTUS.

Mais qu'a-t-il dit quand il eſt revenu à lui ?

CASCA.

Jarni, avant de tomber, quand il a vu la populace ſi aiſe de ſon refus de la couronne, il m'a ouvert ſon manteau, & leur a offert de ſe couper la gorge.... Quand il a eu repris ſes ſens, il a dit à l'aſſemblée, Meſſieurs, ſi j'ai dit ou fait quelque choſe de peu convenable, je prie vos ſeigneuries de ne l'attribuer qu'à mon infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi, ſe ſont miſes à crier : Hélas ! la bonne ame ! mais il ne faut pas prendre garde à elles ; car s'il avait égorgé leurs mères, elles en auraient dit autant.

BRUTUS.

Et après tout cela il s'en eſt retourné tout triſte ?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Ciceron a-t-il dit quelque choſe ?

CASCA.

Oui, il a parlé grec.

CASSIUS.

Pourquoi ?

CASCA.

Ma foi, je ne ſais, je ne pourrai plus guère vous regarder en face. Ceux qui l'ont entendu, ſe ſont regardés en ſouriant, & ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelle à vous dire. Marullus & Flavius, pour avoir dépouillé les images de Céſar de leurs ornemens, ſont réduits au ſilence. Adieu : il y a eu encore bien d'autres ſottiſes, mais je ne m'en ſouviens pas.

CASSIUS.

Caſca, veux-tu ſouper avec moi ce ſoir ?

CASCA.

Non, je ſuis engagé.

CASSIUS.

Veux-tu dîner avec moi demain ?

CASCA.

Oui, ſi je ſuis en vie, ſi tu ne changes pas d'avis, & ſi ton dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Fort bien, nous t'attendrons.

CASCA.

Attends-moi. Adieu tous deux.

(*le reſte de cette ſcène eſt en vers.*)

BRUTUS.

L'étrange compagnon ! qu'il eſt devenu brute !
Je l'ai vu tout de feu jadis dans ma jeuneſſe.

CASSIUS.

Il eſt le même encor, quand il faut accomplir
Quelque illuſtre deſſein, quelque noble entrepriſe.
L'apparence eſt chez lui rude, lente & groſſière ;
C'eſt la fauſſe, crois-moi, qu'il met à ſon eſprit,
Pour faire avec plaiſir digérer ſes paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me paraît : ami, ſéparons-nous ;

Demain, ſi vous voulez, nous parlerons enſemble.
Je viendrai vous trouver, ou vous viendrez chez moi.
J'y reſterai pour vous.

CASSIUS.

Volontiers j'y viendrai.
Allez, en attendant, ſouvenez-vous de Rome.

SCENE VI.

CASSIUS *ſeul.*

BRUTUS, ton cœur eſt bon, mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aiſément des formes différentes.
Un grand cœur doit toujours fréquenter ſes ſemblables:
Le plus beau naturel eſt quelquefois ſéduit.
Céſar me veut du mal, mais il aime Brutus,
Et ſi j'étais Brutus, & qu'il fût Caſſius,
Je ſens que ſur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends cette nuit jeter à ſa fenêtre
Des billets ſous le nom de pluſieurs citoyens;
Tous lui diront que Rome eſpère en ſon courage,
Et tous obſcurément condamneront Céſar;
Son joug eſt trop affreux, ſongeons à le détruire,
Ou ſongeons à quitter le jour que je reſpire.

(*Caſſius ſort.*)

(*Les deux derniers vers de cette ſcène ſont rimés dans l'original.*)

SCENE VII.

(*On entend le tonnerre ; on voit des éclairs.* CASCA *entre l'épée à la main.* CICERON *entre par un autre côté, & rencontre Caſca.*)

CICERON.

BON ſoir, mon cher Caſca. Céſar eſt-il chez lui ?
Tu parais ſans haleine, & les yeux effarés.

CASCA.

N'êtes-vous pas troublé, quand vous voyez la terre
Trembler avec effroi juſqu'en ſes fondemens ?
J'ai vu cent fois les vents, & les fières tempêtes,
Renverſer les vieux troncs des chênes orgueilleux ;
Le fougueux Océan, tout écumant de rage,
Elever juſqu'au ciel ſes flots ambitieux ;
Mais juſqu'à cette nuit je n'ai point vu d'orage
Qui fit pleuvoir ainſi les flammes ſur nos têtes.
Ou la guerre civile eſt dans le firmament,
Ou le monde impudent met le ciel en colère,
Et le force à frapper les malheureux humains.

CICERON.

Caſca, n'as-tu rien vu de plus épouvantable ?

CASCA.

Un eſclave, je crois qu'il eſt connu de vous,
A levé ſa main gauche ; elle a flambé ſoudain,
Comme ſi vingt flambeaux s'allumaient tous enſemble,
Sans que ſa main brûlât, ſans qu'il ſentit les feux :
Bien plus (depuis ce tems j'ai ce fer à la main)
Un lion a paſſé tout près du capitole ;
Ses yeux étincelans ſe ſont tournés ſur moi ;
Il s'en va fiérement, ſans me faire de mal.
Cent femmes en ces lieux, immobiles, tremblantes,

Jurent qu'elles ont vu des hommes enflammés
Parcourir ſans brûler la ville épouvantée.
Le triſte & ſombre oiſeau qui préſide à la nuit,
A dans Rome en plein jour pouſſé ſes cris funèbres.
Croyez-moi, quand le ciel aſſemble ſes prodiges,
Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raiſons,
Et de vouloir ſonder les loix de la nature.
C'eſt le ciel qui nous parle, & qui nous avertit.

CICERON.

Tous ces événemens paraiſſent effroyables;
Mais pour les expliquer chacun ſuit ſes penſées;
On s'écarte du but en croyant le trouver.
Caſca, Céſar demain vient-il au capitole?

CASCA.

Il y viendra; ſachez qu'Antoine de ſa part
Doit vous faire avertir de vous y rendre auſſi.

CICERON.

Bon ſoir donc, cher Caſca, les cieux chargés d'orages
Ne nous permettent pas de demeurer; adieu.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

QUI marche dans ces lieux à cette heure?

CASCA.

Un Romain.

CASSIUS.

C'eſt la voix de Caſca.

CASCA.

Votre oreille eſt fort bonne.
Quelle effroyable nuit!

CASSIUS.

Ne vous en plaignez pas;
Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

CASCA.

Quelqu'un vit-il jamais les cieux plus courroucés?

CASSIUS.

Oui, celui qui connaît les crimes de la terre.
Pour moi dans cette nuit j'ai marché dans les rues;
J'ai préſenté mon corps à la foudre, aux éclairs,
La foudre & les éclairs ont épargné ma vie.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des dieux?
C'eſt à l'homme à trembler lorſque le ciel envoie
Ses meſſagers de mort à la terre coupable.

CASSIUS.

Que tu parais groſſier! que ce feu du génie,
Qui luit chez les Romains eſt éteint dans tes ſens!
Ou tu n'as point d'eſprit, ou tu n'en uſes pas.
Pourquoi ces yeux hagards, & ce viſage pâle?
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieux?
De ce bruyant courroux veux-tu ſavoir la cauſe?
Pourquoi ces feux errans, ces manes déchaînés,
Ces monſtres, ces oiſeaux, ces enfans qui prédiſent?
Pourquoi tout eſt ſorti de ſes bornes preſcrites?
Tant de monſtres, crois-moi, doivent nous avertir
Qu'il eſt dans la patrie un plus grand monſtre encore;
Et ſi je te nommais un mortel, un Romain,
Non moins affreux pour nous que cette nuit affreuſe,
Que la foudre, l'éclair, & les tombeaux ouverts;
Un inſolent mortel dont les rugiſſemens
Semblent ceux du lion qui marche au capitole;
Un mortel par lui-même auſſi faible que nous,
Mais que le ciel élève au-deſſus de nos têtes,
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois
Que ces feux, ces tombeaux & ces affreux prodiges.

CASCA.

C'eſt Céſar, c'eſt de lui que tu prétends parler.

CASSIUS.

Qui que ce ſoit, n'importe. Eh quoi donc, les Romains
N'ont-il pas aujourd'hui des bras comme leurs pères ?
Ils n'en ont point l'eſprit, ils n'en n'ont point les mœurs,
Ils n'ont que la faibleſſe & l'eſprit de leurs mères.
Les romains dans nos jours ont donc ceſſé d'être hommes !

CASCA.

Oui, ſi l'on m'a dit vrai, demain les ſénateurs
Accordent à Céſar ce titre affreux de roi ;
Et ſur terre & ſur mer il doit porter le ſceptre,
En tous lieux, hors de Rome où déjà Céſar règne.

CASSIUS.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,
Caſſius ſauvera Caſſius d'eſclavage.
Dieux ! c'eſt vous qui donnez la force aux faibles cœurs,
C'eſt vous qui des tyrans puniſſez l'injuſtice.
Ni les ſuperbes tours, ni les portes d'airain,
Ni les gardes armés, ni les chaînes de fer,
Rien ne retient un bras que le courage anime ;
Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a ſur ſoi-même.
N'en doute point, Caſca, tout mortel courageux
Peut briſer à ſon gré les fers dont on le charge.

CASCA.

Oui, je m'en ſens capable, oui, tout homme en ſes mains
Porte la liberté de ſortir de la vie.

CASSIUS.

Et pourquoi donc Céſar nous peut-il opprimer ?
Il n'eût jamais oſé régner ſur les Romains ;
Il ne ſerait pas loup, s'il n'était des moutons. (o)
Il nous trouva chevreuils, quand il s'eſt fait lion.

[o] Le loup & les moutons ne gâtent point les beautés de ce morceau, parce que les Anglais n'attachent point à ces mots une idée baſſe, ils n'ont point le proverbe, *qui ſe fait brebis le loup le mange.*

Qui veut faire un grand feu ſe ſert de faible paille.
Que de paille dans Rome ! & que d'ordure, ô ciel !
Notre indigne baſſeſſe a fait toute ſa gloire.
Mais que dis-je ? ô douleurs ! où vais-je m'emporter?
Devant qui mes regrets ſe ſont-ils fait entendre ?
Etes-vous un eſclave ? êtes-vous un Romain ?
Si vous ſervez Céſar, ce fer eſt ma reſſource.
Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCA.

Vous parlez à Caſca, que ce mot vous ſuffiſe.
Je ne ſais pas flatter Céſar par des rapports.
Prends ma main, parle, agi, fais tout pour ſauver Rome.
Si quelqu'un fait un pas dans ce noble deſſein,
Je le devancerai, compte ſur ma parole.

CASSIUS.

Voilà le marché fait : je veux te confier
Que de plus d'un Romain j'ai ſoulevé la haine.
Ils ſont prêts à former une grande entrepriſe,
Un terrible complot, dangereux, important.
Nous devons nous trouver au porche de Pompée :
Allons, car à préſent dans cette horrible nuit,
On ne peut ſe tenir, ni marcher dans les rues.
Les élémens armés enſemble confondus
Sont comme mes projets, fiers, ſanglans & terribles.

CASCA.

Arrête, quelqu'un vient à pas précipités.

CASSIUS.

C'eſt Cinna, ſa démarche eſt aiſée à connaître.
C'eſt un ami- (*p*)

[*p*] Preſque toute cette ſcène me paraît pleine de grandeur, de force, & de beautés vraies.

SCENE IX.

CASSIUS, CASCA, CINNA.

CASSIUS.

CINNA, qui vous hâte à ce point ?

CINNA.

Je vous cherchais. Cimber ſerait-il avec vous ?

CASSIUS.

Non, c'eſt Caſca ; je peux répondre de ſon zèle ;
C'eſt un des conjurés.

CINNA.

J'en rends graces au ciel.
Mais quelle horrible nuit ! Des viſions étranges
De quelques-uns de nous ont glacé les eſprits.

CASSIUS.

M'attendiez-vous ?

CINNA.

Sans doute, avec impatience.
Ah ! ſi le grand Brutus était gagné par vous !

CASSIUS.

Il le ſera, Cinna. Va porter ce papier (*q*)
Sur la chaire où ſe ſied le préteur de la ville ;
Et jette adroitement cet autre à ſa fenêtre :
Mets cet autre papier aux pieds de la ſtatue
De l'antique Brutus qui ſut punir les rois.
Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trébonius ?

[*q*] Un papier du tems de *Céſar* n'eſt pas trop dans *le coſtume* ; mais il n'y faut pas regarder de ſi près ; il faut ſonger que *Shakeſpear* n'avait point eu d'éducation, qu'il devait tout à ſon ſeul génie.

CINNA.

Tous, excepté Cimber, au porche vous attendent;
Et Cimber eſt allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres reſpectables.

CASSIUS.

Allons, Caſca, je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus : les trois quarts de lui-même
Sont déjà dans nos mains, nous l'aurons tout entier,
Et deux mots ſuffiront pour ſubjuguer ſon ame.

CASCA.

Il nous eſt néceſſaire, il eſt aimé dans Rome;
Et ce qui dans nos mains peut paraître un forfait,
Quand il nous aidera, paſſera pour vertu.
Son crédit dans l'état eſt la riche alchimie,
Qui peut changer ainſi les eſpèces des choſes.

CASSIUS.

J'attends tout de Brutus, & tout de ſon mérite.
Allons, il eſt minuit, & devant qu'il ſoit jour
Il faudra l'éveiller, & s'aſſurer de lui.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS & LUCIUS *l'un de ſes domeſtiques dans le jardin de la maiſon de Brutus.*

BRUTUS.

OH, Lucius! holà! j'obſerve en vain les aſtres.
Je ne puis deviner quand le jour paraîtra.
Lucius! je voudrais dormir comme cet homme.
Ah, Lucius, debout, éveille-toi, te dis-je.

LUCIUS.

M'appellez-vous? mylord.

BRUTUS.

Va chercher un flambeau,
Va, tu le porteras dans ma bibliothèque,
Et dès qu'il y ſera tu viendras m'avertir.

(*Brutus reſte ſeul.*)

Il faut que Céſar meure. --- oui, Rome enfin l'exige; ---
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de lui;
Et la cauſe publique eſt tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi! --- mais, quoi! le diadême
Change-t-il après tout la nature de l'homme?
Oui; le brillant ſoleil fait croître les ſerpens.
Penſons-y: nous allons l'armer d'un dard funeſte,
Dont il peut nous piquer ſi-tôt qu'il le voudra.
Le trône & la vertu ſont rarement enſemble.
Mais quoi? je n'ai point vu que Céſar juſqu'ici
Ait à ſes paſſions accordé trop d'empire.
N'importe, --- on ſait aſſez quelle eſt l'ambition.

L'échelle des grandeurs à ſes yeux ſe préſente ;
Elle y monte en cachant ſon front aux ſpectateurs ;
Et quand elle eſt au haut, alors elle ſe montre ;
Alors juſques au ciel élevant ſes regards,
D'un coup d'œil mépriſant ſa vanité dédaigne
Les premiers échelons qui firent ſa grandeur.
C'eſt ce que peut Céſar. Il le faut prévenir.
Oui, c'eſt-là ſon deſtin ; c'eſt-là ſon caractère ;
C'eſt un œuf de ſerpent, qui, s'il était couvé,
Serait auſſi méchant que tous ceux de ſa race
Il le faut dans ſa coque écraſer ſans pitié.

LUCIUS *rentre.*

Les flambeaux ſont déjà dans votre cabinet ;
Mais lorſque je cherchais une pierre à fuſil,
J'ai trouvé ce billet, monſieur ſur la fenêtre,
Cacheté comme il eſt, & je ſuis très-certain
Que ce papier n'eſt-là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

Va-t-en te repoſer, il n'eſt pas jour encore.
Mais, à propos, demain n'avons-nous pas les ides ? (*a*)

LUCIUS.

Je n'en ſais rien, monſieur. (*b*)

BRUTUS.

Prends le calendrier,
Et viens m'en rendre compte.

LUCIUS.

Oui, j'y cours à l'inſtant.

BRUTUS *décachetant le billet.*

Ouvrons, car les éclairs & les exhalaiſons
Font aſſez de clarté pour que je puiſſe lire. (*Il lit.*)
« Tu dors ; éveille toi, Brutus, & ſonge à Rome ;
» Tourne les yeux ſur toi, tourne les yeux ſur elle.

[*a*] Ce ſont ces fameuſes ides de Mars, 15 du mois, où *Céſar* fut aſſaſſiné.

[*b*] Il l'appelle tantôt *mylord*, tantôt monſieur, *Sir*.

» Es-tu Brutus encore ? peux-tu dormir, Brutus ?
» Debout. Ser ton pays, parle, frappe, & nous venge.
J'ai reçu quelquefois de ſemblables conſeils,
Je les ai recueillis. On me parle de Rome;
Je penſe à Rome aſſez --- Rome --- c'eſt de tes rues
Que mon aïeul Brutus oſa chaſſer Tarquin.
Tarquin ! c'était un roi. ---, *Parle, frappe & nous venge.*
Tu veux donc que je frappe --- oui, je te le promets,
Je frapperai. Ma main vengera tes outrages,
Ma main, n'en doute point, remplira tous tesvœux.

LUCIUS *rentre.*

Nous avons ce matin le quinzième du mois.

BRUTUS.

C'eſt fort bien ; cours ouvrir, quelqu'un frappe à la porte.

(*Lucius va ouvrir.*)

Depuis que Caſſius m'a parlé de Céſar,
Mon cœur s'eſt échauffé, je n'ai pas pu dormir.
Tout le tems qui s'écoule entre un projet terrible
Et l'accompliſſement, n'eſt qu'un fantôme affreux,
Un rêve épouvantable, un aſſaut du génie,
Qui diſpute en ſecret avec cet attentat ; (*c*)
C'eſt la guerre civile en notre ame excitée.

LUCIUS.

Caſſius votre frère (*d*) eſt là qui vous demande.

BRUTUS.

Eſt-il ſeul ?

LUCIUS.

Non, monſieur, ſa ſuite eſt aſſez grande.

BRUTUS.

En connais-tu quelqu'un ?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.

[*c*] Il y a dans l'original, *le génie tient conſeil avec ces inſtrumens de mort.* Cet endroit ſe retrouve dans une note de *Cinna*, mais moins exactement traduit.

[*d*] *Votre frère*, veut dire ici *votre ami.*

Couverts de leurs (*e*) chapeaux juſques à leurs oreilles,
Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs viſages;
Et nul à Lucius ne s'eſt fait reconnaître:
Pas la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce ſont nos conjurés.
O conſpiration! quoi, dans la nuit tu trembles!
Dans la nuit favorable aux autres attentats!
Ah quand le jour viendra, dans quels antres profonds
Pourras-tu donc cacher ton monſtrueux viſage?
Va, ne te montre point, prends le maſque impoſant
De l'affabilité, des reſpects, des careſſes.
Si tu ne ſais cacher tes traits épouvantables,
Les ombres de l'enfer ne ſont pas aſſez fortes
Pour dérober ta marche aux regards de Céſar.

SCENE II.

CASSIUS, CASCA, DECIUS, CINNA, METELLUS, *enveloppés dans leurs manteaux*, TREBONIUS *en ſe découvrant.*

TRÉBONIUS.

NOUS venons hardiment troubler votre repos.
Bonjour, Brutus, parlez, ſommes-nous importuns?

BRUTUS.

Non, le ſommeil me fuit; non, vous ne pouvez l'être.
(*à part à Caſſius.*)
Ceux que vous amenez ſont-ils connus de moi?

CASSIUS.

Tous le ſont; chacun d'eux vous aime & vous honore.
Puiſſiez-vous ſeulement, en vous rendant juſtice,

(*e*) *Hats*, chapeaux.

Vous eſtimer, Brutus, autant qu'ils vous eſtiment!
Voici Trébonius.

BRUTUS.

Qu'il ſoit le bien venu.

CASSIUS.

Celui qui l'accompagne eſt Décius Brutus.

BRUTUS.

Très-bien venu de même.

CASSIUS.

Et cet autre eſt Caſca.
Celui-là c'eſt Cimber & celui-ci Cinna.

BRUTUS.

Tous les très-bien venus. -- Quels projets importans
Les mènent dans ces lieux entre vous & la nuit?

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot?
(*Il lui parle à l'oreille; & pendant ce tems-là les conjurés ſe retirent un peu.*)

DÉCIMUS.

L'Orient eſt ici; le ſoleil va paraître.

CASCA.

Non.

DÉCIMUS.

Pardonnez, monſieur, déjà quelques rayons,
Meſſagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

CASCA.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés:
Tenez, le ſoleil eſt au bout de mon épée;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,
Amenant avec lui les beaux jours du printems.
Vous verrez dans deux mois qu'il s'aproche de l'ourſe;
(*a*) Mais ſes traits à préſent frappent au capitole.

(*a*) On a traduit cette diſſertation, parce qu'il faut tout traduire.

BRUTUS.

Donnez-moi tous la main, amis, l'un après l'autre

CASSIUS.

Jurez tous d'accomplir vos deſſeins généreux.

BRUTUS.

Laiſſons-là les ſermens. Si la patrie en larmes,
Si d'horribles abus, ſi nos malheurs communs
Ne ſont pas des motifs aſſez puiſſans ſur vous,
Rompons tout; hors d'ici, retournez dans vos lits,
Dormez, laiſſez veiller l'affreuſe tyrannie;
Que ſous ſon bras ſanglant chacun tombe à ſon tour.
Mais ſi tant de malheurs, ainſi que je m'en flatte,
Doivent remplir de feu les cœurs froids des poltrons,
Inſpirer la valeur aux plus timides femmes,
Qu'avons-nous donc beſoin d'un nouvel éperon?
Quel lien nous faut-il que notre propre cauſe?
Et quel autre ſerment que l'honneur, la parole?
L'amour de la patrie eſt notre engagement;
La vertu, mes amis, ſe fie à la vertu. (*b*)
Les prêtres, les poltrons, les fripons & les faibles,
Ceux dont on ſe défie, aux ſermens ont recours.
Ne ſouillez pas l'honneur d'une telle entrepriſe;
Ne faites pas la honte à votre juſte cauſe,
De penſer qu'un ſerment ſoutienne vos grands cœurs.
Un Romain eſt bâtard s'il manque à ſa promeſſe.

CASSIUS.

Aurons-nous Ciceron? voulez-vous le ſonder?
Je crois qu'avec vigueur il ſera du parti.

CASCA.

Ah! ne l'oublions pas.

CINNA.

Ne faiſons rien ſans lui.

(*b*) Y a-t-il rien de plus beau que le fonds de ce diſcours? Il eſt vrai que la grandeur en eſt un peu avilie par quelques idées un peu baſſes, mais toutes ſont naturelles & fortes, ſans épithètes & ſans langueur.

CIMBER.

Pour nous faire approuver, ſes cheveux blancs ſuffiſent,
Il gagnera des voix; on dira que nos bras
Ont été dans ce jour guidés par ſa prudence.
Notre âge jeune encore, & notre emportement
Trouveront un appui dans ſa grave vieilleſſe.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point, ne lui confiez rien.
Il n'achève jamais ce qu'un autre commence.
Il prétend que tout vienne & dépende de lui.

CASSIUS.

Laiſſons donc Ciceron.

CASCA.

Il nous ſervirait mal.

CIMBER.

Céſar eſt-il le ſeul que nous devions frapper ?

CASSIUS.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui ſurvive ;
Il eſt trop dangereux, vous ſavez ſes meſures ;
Il peut les pouſſer loin; il peut nous perdre tous;
Il faut le prévenir : que Céſar & lui meurent.

BRUTUS.

Cette (c) *courſe* aux Romains paraîtrait trop ſanglante;
On nous reprocherait la colère & l'envie,
Si nous coupons la tête, & puis hachons les membres ;
Car Antoine n'eſt rien qu'un membre de Céſar.
(d) Ne ſoyons point bouchers, mais ſacrificateurs.
Qui voulons-nous punir? c'eſt l'eſprit de Céſar.

(c) Le mot *courſe* fait peut-être alluſion à la courſe des lupercales. *Courſe* ſignifie auſſi, *ſervice de plats ſur table.*

(d) Obſervez que c'eſt ici un morceau des plus admirés ſur le théatre de Londres. *Pope* & l'évêque *Varburton* l'ont imprimé avec des guillemets, pour en faire mieux remarquer les beautés. Il eſt traduit vers pour vers avec exactitude.

Mais dans l'eſprit d'un homme on ne voit point de ſang.
Ah, que ne pouvons-nous, en puniſſant cet homme,
Exterminer l'eſprit ſans démembrer le corps!
Hélas il faut qu'il meure. -- O généreux amis,
Frappons avec audace, & non pas avec rage;
Faiſons de la victime un plat digne des dieux,
Non pas une carcaſſe aux chiens abandonnée:
Que nos cœurs aujourd'hui ſoient comme un maître habile
Qui fait par ſes laquais commettre quelque crime,
Et qui les gronde enſuite. Ainſi notre vengeance
Paraîtra néceſſaire, & non pas odieuſe.
Nous ſerons médecins, & non pas aſſaſſins.
Ne penſons plus, amis, à frapper Marc-Antoine;
Il ne peut, croyez-moi, rien de plus contre nous,
Que le bras de Céſar, quand la tête eſt coupée.

CASSIUS.

Cependant je le crains; je crains cette tendreſſe
Qu'en ſon cœur pour Céſar il porte enracinée.

BRUTUS.

Hélas! bon Caſſius, ne le redoute point;
S'il aime tant Céſar, il pourrait tout au plus
S'en occuper, le plaindre, & peut-être mourir:
Il ne le fera pas, car il eſt trop livré
Aux plaiſirs, aux feſtins, aux jeux, à la débauche.

TRÉBONIUS.

Non, il n'eſt point à craindre, il ne faut point qu'il meure;
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.
(*On entend l'horloge ſonner; ce n'eſt pas que les Romains euſſent des horloges ſonnantes, mais le* coſtume *eſt obſervé ici comme dans tout le reſte.*)

BRUTUS.

Paix, comptons.

CASSIUS.

Vous voyez qu'il eſt déjà trois heures.

TRÉBONIUS.

Il faut nous ſéparer.

CASCA.

Il eſt douteux encore
Si Céſar oſera venir au capitole.
Il change, il s'abandonne aux ſuperſtitions.
Il ne mépriſe plus les revenans, les ſonges;
Et l'on dirait qu'il croit à la religion.
L'horreur de cette nuit, ces effrayans prodiges,
Les diſcours des devins, les rêves des augures
Pourraient le détourner de marcher au ſénat.

DÉCIMUS.

Ne crains rien, ſi telle eſt ſa réſolution,
Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes;
Il parle volontiers de la chaſſe aux licornes;
Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,
Qu'à l'aide d'un miroir on atrappe les ours,
Et que dans des filets on ſaiſit les lions:
Mais les flatteurs, dit-il, ſont les filets des hommes.
Je le louerai ſurtout de haïr les flatteurs.
(e) Il dira qu'il les hait, étant flatté lui-même.
Je lui tendrai ce piége, & le gouvernerai.
J'engagerai Céſar à ſortir ſans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au capitole.

BRUTUS.

A huit heures, amis, à ce tems au plus tard.

CINNA.

N'y manquons pas au moins, au plus tard à huit heures.

CIMBER.

Caïus Ligarius veut du mal à Céſar.
Céſar, vous le ſavez, l'avait perſécuté,
Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.
Pourquoi Ligarius n'eſt-il pas avec nous?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber, je le chéris, il m'aime:

(e) L'évêque *Varburton* dans ſon commentaire ſur *Shakeſpear*, dit que cela eſt admirablement imaginé.

Qu'il vienne; à nous ſervir je ſaurai l'engager.

CASSIUS.

L'aube du jour paraît, nous vous laiſſons, Brutus.
Amis, diſperſez-vous; ſongez à vos promeſſes;
Qu'on reconnaiſſe en vous des Romains véritables.

BRUTUS.

(ſ) Paraiſſez gais, contens, mes braves gentilshommes;
Gardez que vos regards trahiſſent vos deſſeins,
Imitez les acteurs du théatre de Rome;
Ne vous rebutez point, ſoyez fermes, conſtans.
Adieu, je donne à tous le bon jour, & partez.

(*Lucius eſt endormi dans un coin.*)

BRUTUS.

Eh, garçon --- Lucius. --- Il dort profondément.
Ah, de ce doux ſommeil goûte bien la roſée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude accable nos penſées.
Nous ſommes agités, ton ame eſt en repos.

SCENE III.

BRUTUS, & PORCIA ſa femme.

PORCIA.

BRUTUS --- mylord. ---

BRUTUS.

Pourquoi paraître ſi matin?
Que voulez-vous? ſongez que rien n'eſt plus mal ſain,
Pour une ſanté faible ainſi que vous l'avez,
D'affronter le matin la crudité de l'air.

PORCIA.

Si l'air eſt ſi mal ſain, il doit l'être pour vous.

(ſ) On traduit exactement.

Ah, Brutus! ah pourquoi vous dérober du lit?
Hier quand nous ſoupions vous quittâtes la table,
Et vous vous promeniez, penſif, & ſoupirant:
Je vous dis, Qu'avez-vous? mais en croiſant les mains,
Vous fixâtes ſur moi des yeux ſombres & triſtes
J'inſiſtai, je preſſai, mais ce fut vainement.
Vous frappâtes du pied en vous grattant la tête.
Je redoublai d'inſtance, & vous, ſans dire un mot,
D'un revers de la main, ſigne d'impatience,
Vous fites retirer votre femme interdite.
Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,
Et je pris ce moment pour un moment d'humeur,
(a) Que ſouvent les maris font ſentir à leurs femmes.
Non, je ne puis, Brutus, ni vous laiſſer parler,
Ni vous laiſſer manger, ni vous laiſſer dormir,
Sans ſavoir le ſujet qui tourmente votre ame.
Brutus, mon cher Brutus — Ah, ne me cachez rien.

BRUTUS.

Je me porte aſſez mal, c'eſt-là tout mon ſecret.

PORCIA.

Brutus eſt homme ſage, & s'il ſe portait mal,
Il prendrait les moyens d'avoir de la ſanté.

BRUTUS.

Auſſi fais-je; ma femme, allez vous mettre au lit.

PORCIA.

Quoi, vous êtes malade, & pour vous reſtaurer,
A l'air humide & froid vous marchez preſque nud,
Et vous ſortez du lit pout amaſſer un rhume?
Penſez-vous vous guérir en étant plus malade?
Non, Brutus, votre eſprit roule de grands projets;
Et moi par ma vertu, par les droits d'une épouſe,
Je dois en être inſtruite, & je vous en conjure.
Je tombe à vos genoux. — Si jadis ma beauté

(a) C'eſt encore là un des endroits qu'on admire, & qui ſont marqués avec des guillemets.

Vous fit ſentir l'amour, & ſi notre hyménée
M'incorpore avec vous, fait un être de deux,
Dites-moi ce ſecret à moi votre moitié,
A moi qui vis pour vous, à moi qui ſuis vous-même.
Eh bien, vous ſoupirez, parlez, quels inconnus
Sont venus vous chercher en voilant leurs viſages ?
Se cacher dans la nuit ! pourquoi ? quelles raiſons ?
Que voulaient-ils ?

BRUTUS.

Hélas ! Porcia, levez-vous.

PORCIA.

Si vous étiez encore le bon, l'humain Brutus,
Je n'aurais pas beſoin de me mettre à vos pieds.
Parlez, dans mon contrat eſt-il donc ſtipulé
Que je ne ſaurai rien des ſecrets d'un mari ?
N'êtes-vous donc à moi, Brutus, qu'avec réſerve ?
Et moi ne ſuis-je à vous que comme une compagne,
Soit au lit, ſoit à table, ou dans vos entretiens,
Vivant dans les fauxbourgs de votre volonté ?
S'il eſt ainſi, Porcie eſt votre concubine (*b*),
Et non pas votre femme.

BRUTUS.

Ah vous êtes ma femme.
Femme tendre, honorable, & plus chère à mon cœur
Que les gouttes de ſang dont il eſt animé.

PORCIA.

S'il eſt ainſi, pourquoi me cacher vos ſecrets ?
Je ſuis femme, il eſt vrai, mais femme de Brutus,
Mais fille de Caton ; pourriez-vous bien douter
Que je ſois élevée au-deſſus de mon ſexe,
Voyant qui m'a fait naître, & qui j'ai pour époux ? (*c*)

(*b*) Il y a dans l'original, *whore*, putain.

(*c*) *Corneille* dit la même choſe dans *Pompée*. *Céſar* parle ainſi à *Cornélie* :

Certes vos ſentimens ſont aſſez reconnaître
Qui vous donna la main & qui vous donna l'être ;
Et l'on juge aiſément, au cœur

Confiez vous à moi, ſoyez sûr du ſecret.
J'ai déjà ſur moi-même eſſayé ma conſtance ;
J'ai percé d'un poignard ma cuiſſe en cet endroit ;
J'ai ſouffert ſans me plaindre, & ne ſaurai me taire ?

BRUTUS.

Dieux, qu'entens-je ? Grands dieux, rendez-moi digne d'elle.
Ecoute, écoute, on frappe, on frappe, écarte toi.
Bientôt tous mes ſecrets dans mon cœur enfermés
Paſſeront dans le tien. Tu ſauras tout, Porcie.
Va, mes ſourcils froncés prennent un air plus doux.

SCENE IV.

BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS.

LUCIUS *courant à la porte.*

QUI va là ? répondez.

LUCIUS *en entrant & adreſſant la parole à Brutus.*

Un homme languiſſant,
Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS.

C'eſt ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.
(*à Lucius.*)
Garçon, retire-toi. Eh bien, Ligarius ?

LIGARIUS.

C'eſt d'une faible voix que je te dis bon jour.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe ! hélas, quel contretems !

Où vous êtes entrée, & de qui vous ſortez, &c. que vous portez,

Il eſt vrai qu'un vers ſuffiſait, que cette noble penſée perd de ſon prix, en étant répétée, retournée ; mais il eſt beau que *Shakeſpear* & *Corneille* aient eu la même idée.

Que ta ſanté n'eſt-elle égale à ton courage !

LIGARIUS.

Si le cœur de Brutus a formé des projets
Qui ſoient dignes de nous, je ne ſuis plus malade.

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,
Et d'être ſecondés par un homme en ſanté.

LIGARIUS.

Je ſens par tous les dieux vengeurs de ma patrie,
Que je me porte bien. O toi, l'ame de Rome !
Toi, brave deſcendant du vainqueur des Tarquins,
Qui comme un (*d*) exorciſte as conjuré dans moi
L'eſprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, & mes efforts combattront l'impoſſible ;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire ? dis.

BRUTUS.

Un exploit qui pourra guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens ſains pourront s'en trouver mal.

BRUTUS.

Je le crois bien auſſi. Viens, je te dirai tout.

LIGARIUS.

Je te ſuis ; ce ſeul mot vient d'enflammer mon cœur.
Je ne ſais pas encore ce que tu veux qu'on faſſe ;
Mais viens, je le ferai : tu parles, il ſuffit.

(*Ils s'en vont.*)

(*d*) *L'exorciſte* dans la bouche des Romains eſt ſingulier. Toute cette piéce pourrait être chargée de pareilles notes ; mais il faut laiſſer faire les réflexions au lecteur.

SCENE V.

Le théatre repréſente le palais de CÉSAR. *La foudre gronde. Les éclairs étincellent.*

CESAR.

LA terre avec le ciel eſt cette nuit en guerre ;
Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit,
Au ſecours, Céſar meurt, venez, on l'aſſaſſine.
Holà ! quelqu'un.

UN DOMESTIQUE.

Mylord.

CESAR.

Va-t-en dire à nos prêtres
De faire un ſacrifice, & tu viendras ſoudain
M'avertir du ſuccès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIE.

Où voulez-vous aller ? vous ne ſortirez point,
Céſar, vous reſterez ce jour à la maiſon.

CESAR.

Non, non, je ſortirai ; tout ce qui me menace
(*q*) Ne s'eſt montré jamais que derrière mon dos.
Tout s'évanouira quand il verra ma face.

CALPHURNIE.

Je n'aſſiſtai jamais à ces cérémonies ;
Mais je tremble à préſent. Les gens de la maiſon
Diſent que l'on a vu des choſes effroyables.
Une lionne a fait ſes petits dans la rue.
Des tombeaux qui s'ouvraient des morts ſont échappés.

(*a*) Encore une fois la traduction eſt fidelle.

Des bataillons armés combattans dans les nues,
Ont fait pleuvoir du ſang ſur la mont Tarpeïen :
Les airs ont retenti des cris des combattans ;
Les chevaux henniſſaient ; les mourans ſoupiraient.
Des fantômes criaient & hurlaient dans les places.
On n'avait jamais vu de pareils accidens :
Je les crains.

CESAR.

Pourquoi craindre ? on ne peut éviter
Ce que l'arrêt des dieux a prononcé ſur nous.
Céſar prétend ſortir. Sachez que ces augures
Sont pour le monde entier autant que pour Céſar.

CALPHURNIE.

Quand les gueux vont mourir il n'eſt point de comètes ;
Mais le ciel enflammé prédit la mort des princes.

CESAR.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une ;
Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
Rien n'eſt plus étonnant, rien ne me ſurprend plus,
Que lorſque l'on me dit qu'il eſt des gens qui craignent.
Que craignent-ils ? la mort eſt un but néceſſaire.
Mourons quand il faudra.

(*Le domeſtique revient.*)

CESAR.

Que diſent les augures ?

LE DOMESTIQUE.

Gardez-vous, diſent-ils, de ſortir de ce jour.
En ſondant l'avenir dans le ſein des victimes,
Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.

(*Il s'en va*).

CESAR.

Le ciel prétend ainſi ſe moquer des poltrons.
Céſar ſerait lui-même une bête ſans cœur,
S'il était au logis arrêté par la crainte.

Il ſortira, vous dis-je, & le danger (*b*) ſait bien
Que Céſar eſt encore plus dangereux que lui.
Nous ſommes deux lions de la même portée ;
Je ſuis l'aîné ; je ſuis le plus vaillant des deux;
Je ne ſortirais point ?

CALPHURNIE.

Hélas ! mon cher mylord,
Vôtre témérité détruit vôtre prudence.
Ne ſortez point ce jour. Songez que c'eſt ma crainte,
Et non la vôtre enfin qui doit vous retenir.
Nous enverrons Antoine au ſénat aſſemblé;
Il dira que Céſar eſt aujourd'hui malade.
J'embraſſe vos genoux, faites moi cette grace.

CESAR.

Antoine dira donc que je me trouve mal ;
Et pour l'amour de vous je reſte à la maiſon.

SCENE VI.

DÉCIUS *entre.*

CESAR *à* DÉCIUS.

AH ! voilà Décius, il fera le meſſage.

DÉCIUS.

Serviteur & bon jour, noble & vaillant Céſar ;
Je viens pour vous chercher, le ſénat vous attend.

CESAR.

Vous venez à propos, cher Décius Brutus.
A tous les ſénateurs faites mes complimens.
Dites leur qu'au ſénat je ne ſaurais aller.
(*à part.*)
Je ne peux (c'eſt très-faux), je n'oſe (encore plus faux.)

[*b*] Traduit mot à mot.

Dites leur, Décius, que je ne le veux pas.

CALPHURNIE

Dites qu'il eſt malade.

CESAR.

Eh quoi! Céſar mentir!
Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes,
Pour n'oſer dire vrai devant ces vieilles barbes?
Vous direz ſeulement que je ne le veux pas.

DÉCIUS.

Grand Céſar, dites-moi du moins quelque raiſon;
Si je n'en diſais pas, on me rirait au nez.

CESAR.

La raiſon, Décius, eſt dans ma volonté:
Je ne veux pas, ce mot ſuffit pour le ſénat:
Mais Céſar vous chérit; mais je vous aime, vous;
Et pour vous ſatisfaire il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je ſuis malgré moi-même
Retenu par ma femme! -- elle a rêvé la nuit,
Qu'elle a vu ma ſtatue en fontaine changée,
Jeter par cent canaux des ruiſſeaux de pur ſang;
De vigoureux Romains accouraient en riant,
Et dans ce ſang, dit-elle, ils ont lavé leurs mains.
Elle croit que ce ſonge eſt un avis des cieux.
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

DÉCIUS.

Elle interprète mal ce ſonge favorable:
C'eſt une viſion très-belle & très-heureuſe.
Tous ces ruiſſeaux de ſang ſortans de la ſtatue,
Ces Romains ſe baignans dans ce ſang précieux,
Figurent que par vous Rome vivifiée,
Reçoit un nouveau ſang & de nouveaux deſtins.

CESAR.

C'eſt très-bien expliquer le ſonge de ma femme.

DÉCIUS.

Vous en ſerez certain, lorſque j'aurai parlé.
Sachez que le ſénat va vous couronner roi;

Et s'il apprend par moi que vous ne venez pas,
Il eſt à préſumer qu'il changera d'avis.
C'eſt ſe moquer de lui, Céſar, que de lui dire,
» Sénat, ſéparez-vous, vous vous raſſemblerez
» Lorſque ſa femme aura des rêves plus heureux.
Ils diront tous, Céſar eſt devenu timide.
Pardonnez-moi, Céſar, excuſez ma tendreſſe;
Vos refus m'ont forcé de vous parler ainſi:
L'amitié, la raiſon vous font ces remontrances.

CESAR.

Ma femme, je rougis de vos ſottes terreurs,
Et je ſuis trop honteux de vous avoir cédé.
Qu'on me donne ma robe, & je vais au ſénat.

SCENE VII.

CESAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER, TREBONIUS, CINNA, CASCA, CALPHURNIE, PUBLIUS.

CESAR *continuant.*

AH, voilà Publius qui vient pour me chercher.

PUBLIUS.

Bon jour, Céſar.

CESAR.

Soyez bien venu, Publius.
Eh quoi, Brutus auſſi, vous venez ſi matin!
Bon jour, Caſca, bon jour, Caïus Ligarius.
Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fiévre;
Qui ne vous a laiſſé que la peau ſur les os.
Quelle heure eſt-il?

BRUTUS.

Céſar, huit heures ſont ſonnées.

CESAR.

Je vous ſuis obligé de votre courtoiſie.

(*Antoine entre, & Céſar continue.*)

Antoine, dans les jeux paſſe toutes les nuits,
Et le premier debout ! Bon jour, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Bon jour, noble Céſar.

CESAR.

Va, fais tout préparer :
On doit fort me blâmer de m'être fait attendre.
Cinna, Cimber, & vous, mon cher Trébonius,
J'ai pour une heure entière à vous entretenir.
Au ſortir du ſénat venez à ma maiſon ;
Mettez vous près de moi pour que je m'en ſouvienne.

TRÉBONIUS (*à part.*)

Je n'y manquerai pas.... Va, j'en ſerai ſi près,
Que tes amis voudraient que j'euſſe été bien loin.

CESAR.

Allons tous au logis, buvons bouteille enſemble, (*a*)
Et puis en bons amis nous irons au ſénat.

BRUTUS (*à part.*)

Ce qui paraît ſemblable eſt ſouvent différent.
Mon cœur ſaigne en ſecret de ce que je vais faire.

(*Ils ſortent tous, & Céſar reſte avec Calphurnie.*)

[*a*] Toujours la plus grande fidélité dans la traduction.

SCENE VIII.

Le théatre repréſente une rue près du capitole. Un devin nommé ARTÉMIDORE *arrive en liſant un papier dans le fond du théatre.*

ARTÉMIDORE *liſant.*

« CESAR, garde toi de Brutus ; prends garde à Caſſius;
» ne laiſſe point Caſca t'approcher ; obſerve bien Cinna ;
» défie toi de Trébonius ; examine bien Cimber, Décius
» Brutus ne t'aime point ; tu as outragé Ligarius ; tous
» ces gens-là ſont animés du même eſprit, ils ſont aigris
» contre Céſar. Si tu n'es pas immortel, prends garde
» à toi. La ſécurité enhardit la conſpiration. Que les dieux
» tout-puiſſans te défendent ! *Ton fidèle Artémidore.*

Prenons mon poſte ici. Quand Céſar paſſera,
Préſentons cet écrit ainſi qu'une requête.
Je ſuis outré de voir que toujours la vertu
Soit expoſée aux dents de la cruelle envie.
Si Céſar lit cela, ſes jours ſont conſervés,
Sinon la deſtinée eſt du parti des traîtres.

(*Il ſort, & ſe met dans un coin.*)

(*Porcia arrive avec Lucius.*

PORCIA *à Lucius.*

Garçon; cours au ſénat, ne me réponds point, vole.
Quoi ! tu n'es pas parti ?

LUCIUS.

Donnez-moi donc vos ordres.

PORCIA.

Je voudrais que déjà tu fuſſes de retour,
Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire.
O conſtance ! ô courage ! animez mes eſprits,
Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue.

Je ne ſuis qu'une femme, & penſe comme un homme.
(*à Lucius.*)
Quoi ! tu reſtes ici ?

LUCIUS.

Je ne vous comprends pas ;
Que j'aille au capitole, & puis que je revienne,
Sans me dire pourquoi, ni ce que vous voulez !

PORCIA.

Garçon... tu me diras... comment Brutus ſe porte ;
Il eſt ſorti malade... attends... obſerve bien—
Tout ce que Céſar fait, quels courtiſans l'entourent —
Reſte un moment garçon-Quel bruit, quels cris j'entends !

LUCIUS.

Je n'entends rien, madame.

PORCIA.

Ouvre l'oreille, écoute ;
J'entends des voix, des cris, un bruit de combattans,
Que le vent porte ici du haut du capitole.

LUCIUS.

Madame, en vérité, je n'entends rien du tout.
(*Artémidore entre*)

SCENE IX.

PORCIA, ARTÉMIDORE.

PORCIA.

APPROCHE ici, l'ami ; que fais tu ? d'où viens-tu ?

ARTÉMIDORE.

Je viens de ma maiſon,

PORCIA.

Sais-tu qu'elle heure il eſt ?

ARTÉMIDORE.

Neuf heures.

PORCIA.

Mais, Céſar eſt-il au capitole?

ARTÉMIDORE.

Pas encore, je l'attends ici ſur ſon chemin.

PORCIA.

Tu veux lui préſenter quelque placet, ſans doute?

ARTÉMIDORE.

Oui; puiſſe ce placet plaire aux yeux de Céſar!
Que Céſar s'aime aſſez pour m'écouter, madame!
Mon placet eſt pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

Que dis-tu? l'on ferait quelque mal à Céſar.

ARTÉMIDORE.

Je ne ſais ce qu'on fait; je ſais ce que je crains.
Bon jour, madame, adieu, la rue eſt fort étroite;
Les ſénateurs, préteurs, courtiſans, demandeurs,
Font une telle foule, une ſi grande preſſe,
Qu'en ce paſſage étroit ils pourraient m'étouffer;
Et j'attendrai plus loin Céſar à ſon paſſage.

(*Il ſort.*)

PORCIA.

Allons, il faut le ſuivre..... Hélas! quelle faibleſſe
Dans le cœur d'une femme! Ah, Btutus! ah, Brutus!
Puiſſent les immortels hâter ton entrepriſe!
Mais cet homme, grands dieux, m'aurait-il écoutée?
Ah! Brutus à Céſar va faire une requête
Qui ne lui plaira pas. Ah! je m'évanouis.

(*à Lucius.*)

Va, Lucius, cours vîte, & dis bien à Brutus ---
--- Que je ſuis très-joyeuſe, & revole me dire ---

LUCIUS.

Quoi?

PORCIA.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcie.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le théatre repréſente une rue qui mène au capitole : le capitole eſt ouvert. CESAR *marche au ſon des trompettes avec* BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIUS, CASCA, CINNA, TRÉBONIUS, ANTOINE, LÉPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTÉMIDORE, *& un autre devin.*

CESAR *à l'autre devin.*

Eh bien, nous avons donc ces ides ſi fatales !

LE DEVIN.

Ouï, ce jour eſt venu, mais il n'eſt pas paſſé.

ARTÉMIDORE *d'un autre côté.*

Salut au grand Céſar, qu'il liſe ce mémoire.

DÉCIUS *du côté oppoſé.*

Trébonius par moi vous en préſente un autre ;
Daignez le parcourir quand vous aurez le tems.

ARTÉMIDORE.

Liſez d'abord le mien, il eſt de conſéquence ;
Il vous touche de près. Liſez, noble Céſar.

CESAR.

L'affaire me regarde ? elle eſt donc la dernière.

ARTÉMIDORE.

Eh, ne différez pas, liſez dès ce moment.

CESAR.

Je penſe qu'il eſt fou.

PUBLIUS *à Artémidore.*

Allons, maraut, fais place.

CASSIUS.

Peut-on donner ainſi des placets dans les rues ?
Va-t-en au capitole.

POPILIUS *s'approchant de Caſſius.*

Ecoutez, Caſſius,
Puiſſe votre entrepriſe avoir un bon ſuccès !

CASSIUS *étonné*

Comment ! quelle entrepriſe ?

POPILIUS.

Adieu, portez-vous bien.

BRUTUS *à Caſſius.*

Que vous a dit tout bas Popilius Léna ?

CASSIUS.

Il parle de ſuccès, & de notre entrepriſe.
Je crains que le projet n'ait été découvert.

BRUTUS.

Il aborde Céſar, il lui parle, obſervons.

CASSIUS *à Caſca.*

Sois donc prêt à frapper, de peur qu'on nous prévienne.
Mais ſi Céſar ſait tout, qu'allons-nous devenir ?
Caſſius à Céſar tournerait-il le dos ?
Non, j'aime mieux mourir.

CASCA *à Caſſius.*

Va, ne prends point d'alarme :
Popilius Léna ne parle point de nous.
Vois comme Céſar rit ; ſon viſage eſt le même.

CASSIUS *à Brutus.*

Ah, que Trébonius agit adroitement !
Regarde bien Brutus, comme il écarte Antoine.

DÉCIUS.

Que Métellus commence, & que dès ce moment
Pour occuper Céſar il lui donne un mémoire.

BRUTUS.

Le mémoire eſt donné, ſerrons-nous près de lui.

CINNA *à Caſca.*

Souviens-toi de frapper, & de donner l'exemple.

CESAR *s'aſſied ici, & on ſuppoſe qu'ils ſont tous dans la ſalle du ſénat.*

Eh bien, tout eſt-il prêt? eſt-il quelques abus
Que le ſénat & moi nous puiſſions corriger?

CIMBER *ſe mettant à genoux devant Céſar.*

O très-grand, très-puiſſant, très-redouté Céſar,
Je mets très-humblement ma requête à vos pieds.

CESAR.

Cimber, je t'avertis que ces proſternemens,
Ces génuflexions, ces baſſes flatteries,
Peuvent ſur un cœur faible avoir quelque pouvoir,
Et changer quelquefois l'ordre éternel des choſes
Dans l'eſprit des enfans. Ne t'imagine pas
Que le ſang de Céſar puiſſe ſe fondre ainſi.
Les prières, les cris, les vaines ſimagrées,
Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un ſot;
Mais le cœur de Céſar réſiſte à ces baſſeſſes.
Par un juſte décret ton frère eſt exilé.
Flatte, prie à genoux, & lèche-moi les pieds:
(*a*) Va, je te roſſerai comme un chien: loin d'ici.
Lorſque Céſar fait tort, il a toujours raiſon.

CIMBER *en ſe retournant vers les conjurés.*

N'eſt-il point quelque voix plus forte que la mienne,
Qui puiſſe mieux toucher l'oreille de Céſar,
Et fléchir ſon courroux en faveur de mon frère?

BRUTUS *en baiſant la main de Céſar.*

Je baiſe cette main, mais non par flatterie;
Je demande de toi que Publius Cimber
Soit dans le même inſtant rappellé de l'exil.

CESAR.

Quoi, Brutus!

CASSIUS.

Ah! pardon, Céſar, Céſar, pardon?
Oui, Caſſius s'abaiſſe à te baiſer les pieds,

[*a*] Traduit fidélement.

Pour obtenir de toi qu'on rappelle Cimber.

CESAR.

On pourrait me fléchir ſi je vous reſſemblais,
Qui ne ſaurait prier réſiſte à des prières.
Je ſuis plus affermi que l'étoile du nord,
Qui dans le firmament n'a point de compagnon (*b*)
Conſtant de ſa nature immobile comme elle.
Les vaſtes cieux ſont pleins d'étoiles innombrables :
Ces aſtres ſont de feu, tous ſont étincelans;
Un ſeul ne change point, un ſeul garde ſa place.
Telle eſt la terre entière, on y voit des mortels
Tout de chair & de ſang, tout formés pour la crainte.
Dans leur nombre infini, ſachez qu'il n'eſt qu'un homme
Qu'on ne puiſſe ébranler, qui ſoit ferme en ſon rang,
Qui ſache réſiſter, & cet homme c'eſt moi.
Je veux vous faire voir que je ſuis inflexible :
Tel je parus à tous quand je bannis Cimber ;
Et tel je veux paraître en ne pardonnant point.

CIMBER.

O Céſar !

CESAR.

Prétends-tu faire ébranler l'Olimpe?

DÉCIUS *à genoux.*

Grand Céſar !

CESAR *repouſſant Décius*

Va, Brutus envain l'a demandé.

CASCA *levant la robe de Céſar.*

Poignards, parlez pour nous.

(*Il le frappe, les autres conjurés le ſecondent. Céſar ſe débat contr'eux, il marche en chancelant tout percé de coups, & vient juſqu'auprès de Brutus, qui en détournant le corps le frappe comme à regret. Céſar tombe, en s'écriant :*

Et toi, Brutus, auſſi ?

[*a*] Traduit avec la plus grande exactitude.

CINNA.

Liberté, liberté.

CIMBER.

La tyrannie eſt morte.
Courons tous, & crions, liberté, dans les rues.

CASSIUS.

Allez à la tribune; & criez, liberté.

BRUTUS *aux ſénateurs & au peuple qui arrivent.*

Ne vous effrayez point, ne fuyez point, reſtez.
Peuple, l'ambition vient de payer ſes dettes.

CASSIUS.

Brutus, à la tribune.

CIMBER.

Et vous auſſi, volez.

BRUTUS.

Où donc eſt Publius?

CINNA.

Il eſt tout confondu.

CIMBER.

Soyons fermes, unis; les amis de Céſar
Nous peuvent aſſaillir.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez pas.
Ah! c'eſt vous, Publius; allons, prenez courage,
Soyez en ſûreté; vous n'avez rien à craindre,
Ni vous, ni les Romains, parlez au peuple, allez.

CASSIUS.

Publius, laiſſez-nous; la foule qui s'empreſſe
Pourrait vous faire mal, vous êtes faible & vieux.

BRUTUS.

Allez, qu'aucun Romain ne prenne ici l'audace
De ſoutenir ce meurtre & de parler pour nous;
C'eſt un droit qui n'eſt dû qu'aux ſeuls vengeurs de Rome.

SCENE II.

Les conjurés, TRÉBONIUS.

CASSIUS.

QUE fait Antoine ?

TRÉBONIUS.

Il fuit, interdit, égaré ;
Il fuit dans ſa maiſon : pères, mères, enfans,
L'effroi dans les regards, & les cris à la bouche,
Penſent qu'ils ſont au jour du jugement dernier.

BRUTUS.

O deſtin ! nous ſaurons bientôt tes volontés.
On connaît qu'on mourra, l'heure en eſt inconnue.
On compte ſur des jours dont le tems eſt le maître.

CASSIUS.

Et bien, lorſqu'en mourant on perd vingt ans de vie,
On ne perd que vingt ans de craintes de la mort.

BRUTUS.

Je l'avoue, ainſi donc la mort eſt un bienfait ;
Ainſi Céſar en nous a trouvé des amis ;
Nous avons abrégé le tems qu'il eut à craindre.

CASCA.

Arrêtez, baiſſons-nous ſur le corps de Céſar ;
Baignons tous dans ſon ſang nos mains juſques au coude ; (c)
Trempons-y nos poignards & marchons à la place ;
Là brandiſſant en l'air ces glaives ſur nos têtes,
Crions à haute voix, paix, liberté, franchiſe.

[c] C'eſt ici qu'on voit principalement l'eſprit différent des nations. Cette horrible barbarie de *Caſca* ne ſerait jamais tombée dans l'idée d'un auteur français ; nous ne voulons point qu'on enſanglante le théatre, ſi ce n'eſt dans des occaſions extraordinaires, dans leſquelles on ſauve autant qu'on peut cette atrocité dégoûtante.

CASSIUS.

Baiſſons-nous, lavons-nous dans le ſang de Céſar.
(*Il trempent tous leurs épées dans le ſang du mort.*)
Cette ſuperbe ſcène un jour ſera jouée
Dans de nouveaux états en accens inconnus.

BRUTUS.

Que de fois on verra Céſar ſur les théatres,
Céſar mort & ſanglant aux pieds du grand Pompée,
Ce Céſar ſi fameux, plus vil que la pouſſière!

CASSIUS.

Oui, lorſque l'on jouera cette piéce terrible,
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

Fin du troiſième acte.

VOILA tout ce qui regarde la conſpiration contre Céſar. On peut la comparer à celle de Cinna & d'Emilie contre Auguſte, & mettre en parallèle ce qu'on vient de lire avec le récit de Cinna & la délibération du ſecond acte. On trouvera quelque différence entre ces deux ouvrages. Le reſte de la piéce eſt une ſuite de la mort de Céſar. On apporte ſon corps dans la place publique. Brutus harangue le peuple : Antoine le harangue à ſon tour ; il ſoulève le peuple contre les conjurés ; & le comique eſt encore joint à la terreur dans ces ſcènes comme dans les autres. Mais il y a des beautés de tous les tems & de tous les lieux.

On voit enſuite Antoine, Octave & Lépide, délibérer ſur leur triumvirat, & ſur les proſcriptions. De-là on paſſe à Sardis ſans aucun intervalle. Brutus & Caſſius ſe querellent. Brutus reproche à Caſſius qu'il vend tout pour de l'argent, & *qu'il a des démangeaiſons dans les mains.* On paſſe de Sardis en Theſſalie. La bataille de Philippes ſe donne. Caſſius & Brutus ſe tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une nation célèbre par ſon génie, & par ſes ſuccès dans les arts & dans les ſciences, puiſſe ſe plaire à tant d'irrégularités monſtrueuſes, & voient ſouvent encore avec plaiſir d'un côté Céſar s'exprimant quelquefois en héros, quelquefois en capitan de farce ; & de l'autre, des charpentiers, des ſavetiers & des ſénateurs même, parlant comme on parle aux halles.

Mais on ſera moins ſurpris quand on ſaura que la plupart des piéces de Lopez de Vega & de Calderon en Eſpagne ſont dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'*Héraclius* de Calderon, à côté de l'*Héraclius* de Corneille ; on y verra le même génie que dans Shakeſpear, la même ignorance, la même gran-

deur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des groſſiéretés toutes ſemblables, des inconſéquences auſſi frappantes, & le même mêlange du beguin de Gilles, & du cothurne de Sophocle.

Certainement l'Eſpagne & l'Angleterre ne ſe ſont pas donné le mot pour applaudir pendant plus d'un ſiècle à des piéces qui révoltent les autres nations. Rien n'eſt plus oppoſé d'ailleurs que le génie anglais, & le génie eſpagnol. Pourquoi donc ces deux nations différentes ſe réuniſſent-elles dans un goût ſi étrange ? Il faut qu'il y en ait une raiſon, & que cette raiſon ſoit dans la nature.

Premièrement les Anglais, les Eſpagnols n'ont jamais rien connu de mieux. Secondement, il y a un grand fonds d'intérêt dans ces piéces ſi bizarres & ſi ſauvages. J'ai vu jouer le *Céſar* de Shakeſpear, & j'avoue que dès la première ſcène, quand j'entendis le tribun reprocher à la populace de Rome ſon ingratitude envers Pompée, & ſon attachement à Céſar vainqueur de Pompée, je commençais à être intéreſſé, à être ému. Je ne vis enſuite aucun conjuré ſur la ſcène qui ne me donnât de la curioſité ; & malgré tant de diſparates ridicules, je ſentis que la piéce m'attachait.

Troiſièmement, il y a beaucoup de naturel : ce naturel eſt ſouvent bas, groſſier & barbare. Ce ne ſont point des Romains qui parlent ; ce ſont des campagnards des ſiècles paſſés qui conſpirent dans un cabaret ; & Céſar qui leur propoſe de boire bouteille, ne reſſemble guère à Céſar. Le ridicule eſt outré, mais il n'eſt point languiſſant. Des traits ſublimes y brillent de tems en tems comme des diamans répandus ſur de la fange.

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encore ce monſtrueux ſpectacle, que de longues confidences d'un froid amour, ou des raiſonnemens de politique encore plus froids.

Enfin

Enfin, une quatrième raiſon, qui jointe aux trois autres eſt d'un poids conſidérable, c'eſt que les hommes en général aiment le ſpectacle; ils veulent qu'on parle à leurs yeux; le peuple ſe plait à voir des cérémonies pompeuſes, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du ſang répandu: & beaucoup de grands, comme on l'a déjà dit, ſont peuple. Il faut avoir l'eſprit très-cultivé, le goût formé, comme les Italiens l'ont eu au ſeizième ſiècle, & les Français aux dix-ſeptième, pour ne vouloir rien que de raiſonnable, rien que de ſagement écrit, & pour exiger qu'une piéce de théatre ſoit digne de la cour des Médicis, ou de celle de Louis XIV.

Malheureuſement Lopez de Vega & Shakeſpear eurent du génie dans un tems où le goût n'était point du tout formé; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui en général étaient alors extrêmement ingorans. Pluſieurs auteurs dramatiques en Eſpagne & en Angleterre, tâchèrent d'imiter Lopez & Shakeſpear; mais n'ayant pas leurs talens, ils n'imitèrent que leurs fautes, & par-là ils ſervirent encore à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient ſurpaſſer.

Nous reſſemblerions à ces nations, ſi nous avions été dans le même cas. Leur théatre eſt reſté dans une enfance groſſière, & le nôtre a peut-être acquis trop de rafinement. J'ai toujours penſé qu'un heureux & adroit mêlange de l'action qui règne ſur le théatre de Londres & de Madrid avec la ſageſſe, l'élégance, la nobleſſe, la décence du nôtre, pourrait produire quelque choſe de parfait, ſi pourtant il eſt poſſible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'*Iphigénie* & *Athalie*.

Je nomme ici *Iphigénie* & *Athalie*, qui me paraiſſent être de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites, celles qui approchent le plus de la perfection. Corneille n'a aucune piéce parfaite; on l'excuſe ſans doute; il était

preſque ſans modèle & ſans conſeil ; il travaillait trop rapidement ; il négligeait ſa langue, qui n'était pas perfectionnée encore ; il ne luttait pas aſſez contre les difficultés de la rime, qui eſt le plus peſant de tous les jougs, & qui force ſi ſouvent à ne point dire ce qu'on veut dire. Il était inégal comme Shakeſpear, & plein de génie comme lui : mais le génie de Corneille était à celui de Shakeſpear, ce qu'un ſeigneur eſt à l'égard d'un homme du peuple né avec le même eſprit que lui.

RÉPONSE

De l'auteur des commentaires à un académicien.

VOUS me reprochez, monſieur, de n'avoir pas aſſez étendu ma critique dans mes commentaires ſur pluſieurs vers de *Corneille*; vous voudriez que j'euſſe examiné plus ſévérement les fautes contre la langue & contre le goût; vous blâmez ces vers-ci dans *Pompée*: *

Qu'il eût voulu ſouffrir qu'un bonheur de mes armes,
Eût vaincu ſes ſoupçons, diſſipé ſes alarmes.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entière.

J'avoue que je devais remarquer les deux premiers vers, *qu'un bonheur des armes* ne peut ſe dire, & qu'un bonheur des armes qui eût vaincu des ſoupçons n'eſt pas tolérable. Mais il y a tant de fautes de cette eſpèce, que j'ai craint de charger trop les commentaires. J'ai laiſſé quelquefois au lecteur le ſoin d'obſerver par lui-même les beautés & les défauts.

Prenez donc en ces lieux liberté toute entière,

ne me paraît point un vers aſſez défectueux pour en faire une note. Vous avez trouvé trop de déclamation, trop de répétitions dans le rôle de *Cornélie*. Il me ſemble que je l'indique aſſez.

Je ne puis blâmer avec la même rigueur que vous ce que *Cornélie* dit au cinquième acte, en tenant l'urne de *Pompée* dans ſes mains:

* Acte III, ſcène IV.

N'attendez pas de moi de regrets ni de larmes ;
Un grand cœur à ſes maux applique d'autres charmes.
Les faibles déplaiſirs s'amuſent à parler,
Et quiconque ſe plaint cherche à ſe conſoler.

Il eſt vrai qu'en général on ne doit point dire de ſoi qu'on a un grand cœur, il eſt vrai qu'aujourd'hui on n'applique point de charmes à des maux ; il eſt encore vrai que quand on parle aſſez long-tems, on ne doit point dire que les faibles déplaiſirs s'amuſent à parler : mais voici ce qui m'a déterminé à ne point critiquer ces vers. Il m'a paru que *Cornélie* s'impoſe ici le devoir de montrer un grand cœur, plutôt qu'elle ne ſe vante d'en avoir un.

Appliquer des charmes à des maux, m'a paru bien, parce que dans ces tems-là ce qu'on appellait charmes, la magie, était extrêmement en vogue, & que même *Sextus Pompée* fils de *Cornélie* fut très-connu pour avoir employé les prétendus ſecrets des ſortilèges. *Les faibles déplaiſirs s'amuſent à parler*, ſemble ſignifier ici, *s'amuſent à ſe plaindre*, & *Cornélie* s'excite à la vengeance.

Je n'ai point repris ces vers :

Mettant leur haine bas me ſauvent aujourd'hui,
Par la moitié qu'en terre il a reçu de lui.

Je conviens avec vous qu'ils ſont mauvais ; mais ayant déjà remarqué la même faute dans *Polyeucte*, je n'ai pas cru devoir y revenir dans les notes ſur *Pompée*.

Si vous me reprochez trop d'indulgence, vous ſavez que d'autres ont trouvé dans mes remarques trop de ſévérité ; mais je vous aſſure que je n'ai ſongé ni à être indulgent, ni à être difficile. J'ai examiné les ouvrages que je commentais, ſans égard ni au tems où ils ont été faits, ni au nom qu'ils portent, ni à la nation dont eſt l'auteur. Quiconque cherche la vérité ne doit être d'aucun pays. Les beaux morceaux de *Corneille* m'ont paru au-deſſus

de tout ce qui s'eſt jamais fait dans ce genre chez aucun peuple de la terre : je ne penſe point ainſi parce que je ſuis né en France, mais parce que je ſuis juſte. Aucun de mes compatriotes n'a jamais rendu plus de juſtice que moi aux étrangers ; je peux me tromper, mais c'eſt aſſurément ſans vouloir me tromper.

Le même eſprit d'impartialité me fait convenir des extrêmes défauts de *Corneille* comme de ſes grandes beautés. Vous avez raiſon de dire que ſes dernières tragédies ſont très-mauvaiſes & qu'il y a de grandes fautes dans ſes meilleures. C'eſt préciſément ce qui me prouve combien il eſt ſublime, puiſque tant de défauts n'ont diminué ni ſon mérite, ni ſa gloire. Je crois de plus qu'il y a des ſujets qui ont par eux-mêmes des défauts abſolument inſurmontables : par exemple, il me ſemble qu'il était impoſſible de faire cinq actes de la tragédie des *Horaces* ſans des longueurs & des additions inutiles. Je dis la même choſe de *Pompée* ; & il me paraît évident que l'on ne pouvait faire le beau cinquième acte de *Rodogune*, ſans gâter le caractère de la princeſſe qui donne le nom à la piéce.

Joignez à tous ces obſtacles, qui naiſſent preſque toujours du ſujet même, la prodigieuſe difficulté d'être précis & éloquent en vers dans notre langue. Songez combien nous avons peu de rimes dans le ſtyle noble. Sentez quelles peines extrêmes on éprouve à éviter la monotonie dans nos vers, qui marchent toujours deux à deux, qui ſouffrent très-peu d'inverſions, & qui ne permettent aucun enjambement.

Conſidérez encore la gêne des bienſéances, celle de lier les ſcènes de façon que le théatre ne reſte jamais vuide ; celle de ne faire ni entrer ni ſortir aucun acteur ſans raiſon. Voyez combien nous ſommes aſſervis à des loix que les autres nations n'ont pas connues ; vous verrez alors quel eſt le mérite de *Corneille* d'avoir eu du moins des beautés qu'aucune nation n'a je crois.

égalées. Mais auſſi vous voyez qu'il n'eſt guère poſſible d'atteindre à la perfection. Les difficultés de l'art, & les limites de l'eſprit ſe montrent partout. Si quelque piéce entière approche de cette perfection, à laquelle il eſt à peine permis à l'homme de prétendre, c'eſt peut-être, comme je l'ai dit, la tragédie d'*Athalie*, c'eſt celle d'*Iphigénie*. J'ai toujours penſé que ce ſont-là les deux chefs-d'œuvre de la France, comme j'ai penſé que le rôle de *Phèdre* était le plus beau de tous les rôles, ſans faire aucun tort au grand mérite du petit nombre des autres ouvrages qui ſont reſtés en poſſeſſion du théatre. Ce mérite eſt ſi rare, & cet art eſt ſi difficile, qu'il faut avouer que depuis *Racine* nous n'avons rien eu de véritablement beau.

Par quelle fatalité faut-il que preſque tous les arts dégénèrent dès qu'il y a eu des grands modèles ? Vous n'êtes content, monſieur, d'aucune des piéces de théatre qu'on a faites depuis quatre-vingts ans ; voilà preſque un ſiècle entier de perdu. Je ſuis malheureuſement de vôtre avis : je vois quelques morceaux, quelques lambeaux de vers épars ça & là, dans nos piéces modernes, mais je ne vois aucun bon ouvrage. J'oſerai convenir avec vous hardiment qu'il y a une tragédie d'*Œdipe*, qui eſt mieux reçue au théatre que celle de *Corneille* ; mais je crois avec la même ingénuité, que cette piéce ne vaut pas grand choſe, parce qu'il y a de la déclamation, & que le froid reſſouvenir des anciennes amours de *Philoctète* & de *Jocaſte*, me paraît inſupportable.

Toutes les autres piéces du même auteur me ſemblent très-médiocres ; & la preuve en eſt que j'en oublie volontiers tous les vers, pour ne m'occuper que de ceux de *Racine* & de *Corneille*.

J'ai fait toute ma vie une étude aſſidue de l'art dramatique ; cela ſeul m'a mis en droit de commenter les tragédies d'un grand maître. J'ai toujours remarqué

que le peintre le plus médiocre ſe connaiſſait quelquefois mieux en tableaux qu'aucun des amateurs qui n'ont jamais manié le pinceau.

C'eſt ſur ce fondement que je me ſuis cru autoriſé à dire ce que je penſais ſur les ouvrages dramatiques que j'ai commentés, & de mettre ſous les yeux des objets de comparaiſon. Tantôt je fais voir comment un Eſpagnol & un Anglais on traité à peu près les mêmes ſujets que *Corneille*. Tantôt je tire des exemples de l'inimitable *Racine*. Quelquefois je cite des morceaux de *Quinault*, dans lequel je trouve, en dépit de *Boileau*, un mérite très-ſupérieur.

Je n'ai pu dire que mon ſentiment. Ce n'eſt point ici un vain diſcours d'appareil, dans lequel on n'oſe expliquer ſes idées, de peur de choquer les idées de la multitude; mais en expoſant ce que j'ai cru vrai, je n'ai en effet expoſé que des doutes que chaque lecteur pourra réſoudre.

J'ai toujours ſouhaité, en voyant la tragédie de *Cinna*, que puiſque *Cinna* a des remords, il les eut immédiatement après la ſcène où *Auguſte* lui dit :

Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.

Je n'ai penſé ainſi qu'en interrogeant mon propre cœur; il m'a ſemblé que ſi j'avais conſpiré contre un prince, & ſi ce prince m'avait accablé de bienfaits dans le tems même de la conſpiration, ce ſerait alors même que j'aurais éprouvé un violent repentir.

Si d'autres lecteurs penſent autrement, je ne puis que les laiſſer dans leur opinion; mais je ſens qu'il ne m'eſt pas poſſible de leur ſacrifier la mienne.

J'obſerverai encore avec vous, qu'il y a quelquefois un peu d'arbitraire dans la préférence qu'on donne à certains ouvrages ſur d'autres. Tel homme préférera

Cinna, tel autre *Andromaque*; ce choix dépend du caractère du juge. Un politique s'occupera de *Cinna* plus volontiers; un homme plein de ſentiment ſera beaucoup plus touché d'*Andromaque*. Il en eſt de même dans tous les arts: ce qui ſe rapproche le plus de nos mœurs eſt toujours ce qui nous plaît davantage.

Ainſi, monſieur, quand je vous dis que les tragédies d'*Athalie* & d'*Iphigénie* me paraiſſent les plus parfaites, je ne prétends point dire que vous deviez avoir moins de plaiſir à celles qui ſeront plus de votre goût. Je prétends ſeulement que dans ces deux piéces il y a moins de défauts contre l'art que dans aucune autre; que la magnificence de la poéſie y répand ſes charmes avec moins d'enflure, & avec plus d'élégance, que dans les piéces d'aucun autre auteur; que jamais plus de difficultés n'ont produit plus de beautés: mais comme il y a des beautés de différente eſpèce, celles qui ſeront le plus conformes à votre manière de penſer ſeront toujours celles qui devront faire le plus d'effet ſur vous.

Je m'en ſuis entiérement rapporté à vous ſur tout ce qui regarde la grammaire: c'eſt un article ſur lequel il ne peut guère y avoir deux avis; mais pour ce qui regarde le goût, je ne peux faire autre choſe que de conſerver le mien, & de reſpecter celui des autres.

Je ſuis &c.

Fin du tome premier.

3202-3

Digitized by Google